



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Revue de l'Instruction Publique en Belgique

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.

RECEIVED BY EXCHANGE

Class

305C

157

842

REVUE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. CH. MICHEL et P. THOMAS

AVEC LE CONCOURS DE

MM. F. Cumont, G. Dufflou, J. Feller, L. Parmentier
et H. Pirenne

TOME XLVIII — 1^{re} LIVRAISON

BRUXELLES



H. LAMERTIN, ÉDITEUR, 20, RUE DU MARCHÉ-AU-BOIS

PARIS, ALPHONSE PICARD, Libraire-Éditeur, 82, rue Bonaparte

Gaud, impr. A. Vander Haeghen, 60, rue des Champs

1905

SOMMAIRE

Une parabole attribuée à S ^t Hippolyte de Rome, par FRANZ CUMONT.	1
L'histoire de l'Esthétique, par FIERENS-GEVAERT	8

COMPTES RENDUS :

Cl. Huart. Littérature arabe, par M. A. KUGENER	21
J. Labourt. Le Christianisme dans l'empire perse, par M. A. KUGENER.	22
L. Whibley. A companion to greek studies, par CH. M.	24
Couat. Pensées de Marc-Aurèle, par L. P.	25
L. G. Owen. A Persii Flacci et D. Junii Juvenalis saturæ, par	
J. DE DECKER	26
D ^r Ch. Colombo. Manuel du Latin commercial, par ANT. GRÉGOIRE .	31
Salomon Reinach. Apollo, par M. LAURENT	33
J.-E. Demarteau. L'Ardenne Belgo-romaine, par A. DUTRON	34
J. Warichez. Les Origines de l'Eglise de Tournai, par H. VAN HOUTTE.	36
Léon Vanderkindere. La Chronique de Ghislebert de Mons, par	
A. HANSAY	37
Etienne Clouzot. Les Marais de la Sèvre Niortaise et du Lay du X ^e à	
la fin du XVI ^e siècle, par G. DES MAREZ	39
A. Gazier. Mélanges de littérature et d'histoire, par M. HENEN . . .	42
N. Pietkin. La germanisation de la Wallonie prussienne, par	
J. FELLER	44
Frédéric Loliée. Histoire des Littératures comparées, des Origines	
au XX ^e siècle, par J. FELLER	47
Henry Maret. La liberté de l'Enseignement, par J. FELLER.	48
Joachim du Bellay. La défense et illustration de la langue française,	
par J. FELLER	49
Alex. Blanchard. Le Théâtre de Victor Hugo et la Parodie, par	
OSCAR PECQUEUR	50
A. Pîtres. Supplément de la Littérature Française, par O. P.	51
Edmond Dreyfus-Brisac. Phèdre et Hippolyte ou Racine moraliste,	
par OSCAR PECQUEUR	52
Graham Balfour. The educational systems of Great Britain and Ire-	
land, par G. DUFOU	53
Molière. Le Misanthrope. — Macaulay. History of England. —	
K. Jérôme. Fact and fiction, par G. DUFOU	55
F. Nechelpet et Ed. Heuten. Recueil de poèmes à l'usage de l'école	
allemande à Bruxelles, par G. DUFOU	56
A. Karr, L. Gozlan et A. de Tocqueville. Oxford modern French	
Series, par G. DUFOU	57
Chronique n ^{os} 1-52. Ouvrages de MM. Alfred Gilkinet, J. Vercoullie,	
Th. Gomperz, J. Smith, P. Giardelli, le D ^r A. Hemme, J. Vendryes,	
S. Reinach, J. De Mot, Blinkenberg, L. Pautigny, Dom F. Cabrol, Dom	
H. Leclercq, A. Molinier, C. Koehne, H. Prentout, J.-B. Weckerlin,	
Gilliotts Van Severen, P. J. Blok, Pfister, Maas, J. Laenen, P. Chibert,	
D ^r E. Reich, Springer, Max Schmid, C. Justi, O. Colson, E. Stutzer,	
E. Vorlander, W. Kinkel, C. Schaarschmith, O. Baensch, J. Payot,	
L. Houlléville, A. Restori, M. Richter, G. Bertoni, P. Meyer, M. Lintilhac,	
Trénel, L. Thuasne, Loforte-Randi, P. Usteri et E. Ritter, Decori, Betz,	
M ^{lle} J. Cartier, MM. Grelé, L. Séché, B. Wiese et E. Pércopo.	59
ACTES OFFICIELS	76
PÉRIODIQUES	79

AVIS — La Rédaction ne se charge pas du renvoi de manuscrits non
insérés.

REVUE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE



TABLE DES MATIÈRES

DU TOME XLVII

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

	Pages
Une parabole attribuée à St Hippolyte de Rome, par FRANZ CUMONT.	1
L'histoire de l'Esthétique, par FIERENS-GEVAERT	8
Le Manifeste de Du Bellay et la Tradition didactique du moyen âge, par M. WILMOTTE	81
Un Projet de Création d'une faculté commerciale au XVIII ^e siècle, par H. VANDER LINDEN.	96
Le Centenaire de Schiller, par H. BISCHOFF	107
Les origines de l'architecture chrétienne à Rome et en Orient, par MARCEL LAURENT	145
Quelques passages des Caractères de Théophraste, par PAUL GRAINDOR.	163
Ad Oracula Sibyllina, par J. MAERTEN	169
Notes sur Minucius Felix, par P. THOMAS	172
Contribution à l'histoire du doctorat en philosophie et lettres en Belgique	175
Les Athéniennes au théâtre, par ALPHONSE WILLEMS	245
Les « Études Byzantines » de M. Diehl, par HENRI GRÉGOIRE	253
Une Crise industrielle dans la Draperie hasseltoise au 16 ^e siècle, par A. HANSAY	261
G + A dans la langue d'Oïl, par VAN HAMEL	333
Le progrès des problèmes philosophiques, par F. MALLIEUX	338
L'Athéna au pilier, par PAUL GRAINDOR	348
La trière antique et la guerre navale, par ÉMILE BOISACQ.	355

COMPTES RENDUS.

Cl. Huart. Littérature arabe, par M. A. KUGENER	21
J. Labourt. Le Christianisme dans l'empire perse, par M.A.KUGENER.	22
L. Whibley. A companion to greek studies, par CH. M.	24
Couat. Pensées de Marc-Aurèle, par L. P.	25
L. G. Owen. A Persii Flacci et D. Junii Juvenalis saturae, par J. DE DECKER	26
Dr Ch. Colombo. Manuel du Latin commercial, par ANT. GRÉGOIRE.	31
Salomon Reinach. Apollo, par M. LAURENT	33
J.-E. Demarteau. L'Ardenne Belgo-romaine, par A. DUTRON	34

II

J. Warichez. Les Origines de l'Église de Tournai, par H. VAN HOUTTE.	36
Léon Vanderkindere. La Chronique de Ghislebert de Mons, par A. HANSAY	37
Etienne Clouzot. Les Marais de la Sèvre Niortaise et du Lay du X ^e à la fin du XVI ^e siècle, par G. DES MAREZ	39
A. Gazier. Mélanges de littérature et d'histoire, par M. HENEN . . .	42
N. Pietkin. La germanisation de la Wallonie prussienne, par J. FELLER.	44
Frédéric Loliée. Histoire des Littératures comparées, des Origines au XX ^e siècle, par J. FELLER	47
Henry Maret. La liberté de l'Enseignement, par J. FELLER	48
Joachim du Bellay. La défense et illustration de la langue française, par J. FELLER	49
Alex. Blanchard. Le Théâtre de Victor Hugo et la Parodie, par OSCAR PECQUEUR	50
A. Piters. Supplément de la Littérature Française, par O. P. . . .	51
Edmond Dreyfus-Brisac. Phèdre et Hippolyte ou Racine moraliste, par OSCAR PECQUEUR	52
Graham Balfour. The educational systems of Great Britain and Ireland, par G. DUFLOU	53
Molière. Le Misanthrope. — Macaulay. History of England. — K. Jérôme. Fact and fiction, par G. DUFLOU	55
F. Nechelpu et Ed. Heuten. Recueil de poèmes à l'usage de l'école allemande à Bruxelles, par G. DUFLOU	56
A. Karr, L. Gozlan et A. de Tocqueville. Oxford modern French Series, par G. DUFLOU	57
Ferdinand Horn. Platonstudien, par L. PARMENTIER	110
Wilhelm Spemann. Kunstlexikon, par EM. DONY	113
L. Loiseau. Les Annales de Tacite, par JULES FELLER	116
G. Espinas. Jehan Boine Broke, par G. DES MAREZ.	118
Ch. Terlinden. Le pape Clément IX et la guerre de Candie (1667-1669) d'après les archives secrètes du Saint-Siège, par H. VAN HOUTTE . .	124
Jean De Ridder. La liberté de conscience en droit international, par L. PARMENTIER.	127
Léon Levrault. Les genres littéraires, par OSCAR PECQUEUR . . .	129
La Fontaine. Fables et poésies diverses, par A. MASSON	130
Paul Mazon. Essai sur la composition des comédies d'Aristophane, par L. P.	180
Edwin Hamilton Gifford. The Euthydemus of Plato, par L. PARMENTIER	181
Frédéric Plessis. Épitaphes, poésie latine, par P. T.	184
Albert C. Clark. Anecdota Oxoniensia. — Id. The Vetus Clunien- censis of Poggio, par P. T.	186
Edmond Courbaud. M. Tullii Ciceronis de Oratore liber primus, par P. T.	188
E. O. Winstedt. Corneli Nepotis Vitae, par P. T.	188

III

Gaetano Curcio. Poeti Latini minori. — Appendix Vergiliana, par P. T.	189
Ettore Stampini. Le Bucoliche di Virgilio, par P. T.	190
Monroe Nichols Wetmore. The Plan and Scope of a Virgil Lexicon, par P. T.	190
Emil Hermes. L. Annaei Senecae Dialogi, par P. T.	191
Rudolfus Helm. Apulei Platonici Madaurensis pro se de magia liber (Apologia), par P. T.	192
L. Guillaume et B. Baelde. Morceaux choisis, par L. P. R.	192
Pauly-Wissowa. Realencyclopädie der classischen Altertumswissen- schaft, par F. C.	194
Paul Foucart. Le culte de Dionysos en Attique, par F. C.	196
Henri Grégoire. Saints Jumeaux et dieux Cavaliers, par J. Bidez.	198
M. A. Kugener. Vie de Sévère, par F. C.	202
H. Van de Weerd. Étude historique sur deux légions romaines du Bas-Danube, par MAUR. ZECH.	203
Joseph Fabre. La Pensée chrétienne, par L. P.	204
Maurice Bauchond. La Justice criminelle du Magistrat de Valen- ciennes au moyen âge, par G. DES MAREZ	205
Ernest Gossart. Espagnols et Flamands au XVI ^e siècle, par A. DUTRON.	207
Léon Brunschwig. Pensées de Blaise Pascal, par J. FELLER	209
F. Hémon. Cours de Littérature, par J. VAN DOOREN	212
Enseignement et Démocratie, par G. DUFOU	213
R. Asmus. Julianus Galiläerschrift in Zusammenhang mit seinen übrigen Werken, par J. BIDEZ.	272
Karl Krumbacher. Eine neue Handschrift des Digenis Akritas, par HENRI GRÉGOIRE.	275
H. de la Ville de Mirmont. Le poète Lygdamus, par J. F.	278
J. Vessereau. Cl. Rutilius Namatianus. — Id. Aetna, par P. T.	279
M. Roger. L'Enseignement des lettres classiques d'Ausone à Alcuin. Introduction à l'histoire des écoles carolingiennes, par P. T.	279
Chr. Ischyrius. Homulus, par A. DE CEULENEER	283
Henri Goelzer. Nouveau Dictionnaire français-latin, par J. H.	284
Henry Dubrulle. Cambrai à la fin du Moyen-âge (XIII ^e -XVI ^e siècle), par A. HANSAY	285
H. Dubrulle. Bullaire de la province de Reims sous le pontificat de Pie II, par A. HANSAY.	287
André Martinet. Léopold I ^{er} et l'intervention française en 1831, par A. DUTRON	287
G. Perot. L'accent tonique dans la langue russe, par F. MALLIEUX	288
D. Mercier. Logique, par G. REMACLE	290
Emmanuel Kant. Critique de la Raison Pure, par G. REMACLE.	292
Georges Léchalas. Introduction à la Géométrie Générale, par M. MALLIEUX.	293
O. Jespersen. Lehrbuch der Phonetik, par ANT. GRÉGOIRE.	295
J. Bastin. Précis de phonétique et rôle de l'accent de latin dans les verbes français, par J. F.	301

IV

Pages choisies des Grands écrivains, par J. VAN DOOREN	302
Bernardin. Contes et Causeries, par O. P.	305
A. Burvenich. Englisch idioms and colloquialisms, par P. HAMELIUS.	305
Krumbach-Spindler. Sammlung deutscher Aufsätze, I. — O. Weise.	306
Musterstücke deutscher Prosa, par G. DUFLOU.	306
L. Proescholdt. Shakespeare, The Merchant of Venice.— H. Conrad.	308
Julius Cæsar, par G. DUFLOU	308
Schulbibliothek französischer und englischer Phrosaschriften, par G. DUFLOU	309
H. Lechat. Pythagoras de Rhégion, par M. LAURENT	369
Ioannes Burnet. Platonis opera, IV, par L. P.	371
Berliner Klassikertexte, par J. BIDEZ.	372
Théodore Reinach. Papyrus Théodore Reinach, par F. C.	377
E. H. Gifford. Eusebii Pamphili evangelicæ Præparationis libri XV, par O. H.	378
O. Drenckhahn. Ciceros Rede für Sestius, par L. PR.	381
Dr Tegge. Auswahl aus den Gedichten des P. Ovidius Naso. — Mauriz Haupt. Die Metamorphosen des P. Ovidius Naso, par L. PR.	382
Antonio Rettore. Tito Livio e la decadenza della lingua latina nei primi cinque libri della prima decade delle sue storie, par L. PR.	383
Henry Furneaux. Cornelii Taciti annalium libri XIII-XVI, par L. PR.	384
P. Crouzet. Le Mot à mot, la Correction, par L. PR.	385
A. Roegiers. La Question des Humanités en Allemagne, par L. PR.	386
A. Roegiers. Organisation pratique d'un Cours d'Histoire littéraire dans l'enseignement moyen, par L. PR.	387
L. Vanderkindere. La première phase de l'évolution constitutionnelle des communes flamandes. — Id. La politique communale de Philippe d'Alsace et ses conséquences, par H. VANDER LINDEN.	388
G. Hanotaux. Histoire de la France contemporaine, par F. MAGNETTE.	391
Awid Grotenfelt. Geschichtliche Wertmassstäbe in der Geschichtsphilosophie, par L. P.	395
D. Mercier. Cours de Philosophie, par G. REMACLE.	395
Emile Roy. Le Mystère de la Passion en France du XIV ^e au XVI ^e siècle, par M. WILMOTTE	399
Albert Counson. Petit Manuel et morceaux célèbres de la Littérature française, par J. FELLER	401
Hugo Hultenberg. Le renforcement du sens des adjectifs et des adverbes dans les langues romanes, par J. FELLER	404
R. Dijkstra. Holländisch : Phonetik, Grammatik, Texte, par JOSEPH MANSION	406
CHRONIQUE	59, 132, 217, 311, 409
ACTES OFFICIELS	76, 142, 239, 326, 424
PÉRIODIQUES	79, 144, 241, 330, 426

REVUE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. CH. MICHEL et P. THOMAS

AVEC LE CONCOURS DE

MM. F. Cumont, G. Duflou, J. Feller, L. Parmentier
et H. Pirenne

TOME XLVIII

BRUXELLES

H. LAMERTIN, ÉDITEUR, 20, RUE DU MARCHÉ-AU-BOIS

PARIS, ALPHONSE PICARD, Libraire-Éditeur, 82, rue Bonaparte

Gand, impr. A. Vander Haeghen, 60, rue des Champs

1905

EXCHANGE

TABLES DE LA CHRONIQUE

DE LA

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE

1908

Les chiffres arabes renvoient aux n^{os} de la Chronique.

I. — TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

- | | |
|--|--|
| <i>Actes des Martyrs</i> , 15. | <i>Bibliographie der französischen Eide vom Jahre 842</i> , 184. |
| <i>Annales de l'Est et du Nord</i> , 24; — romantiques, 50. | <i>Bruges</i> , 67. |
| <i>Annales Hannoniae</i> , 192. | <i>Bullaire de la province de Reims</i> , 97. |
| <i>Annuaire de l'Académie Royale de Belgique</i> , 1. | <i>Cachets d'oculististes romains</i> , 84. |
| <i>Antilegomena</i> , 143. | <i>Cartulaire de l'Abbaye du Val-Benoît</i> , 170; — de l'ancienne estaple de Bruges, 22. |
| <i>Apologies de St Justin</i> , 13. | <i>Centenaire de Schiller</i> , 115. |
| <i>Archäologische Studien</i> , 12. | <i>Chrestomathie de l'ancien français</i> , 183. |
| <i>Auberge (L') des princes en exil</i> , 93. | <i>Cicéron</i> , 152. |
| <i>Aufgaben zum Übersetzen ins Lateinische</i> , 142. | <i>Codices Belgici Selecti</i> , 147. |
| <i>Au Siam</i> , 100. | <i>Collections d'auteurs français</i> , 114; — de classiques grecs et latins, 138; — d'auteurs français et anglais, 165. |
| <i>Banques et tables des Lombards</i> , 26. | <i>Congrès pour la reproduction des manuscrits</i> , 148. |
| <i>Barbey d'Aurevilly</i> , 50. | <i>Conteurs contemporains</i> , 200. |
| <i>Baudelaire</i> , 50. | <i>Cours publics de l'Université de Liège</i> , 166. |
| <i>Belgische Omwenteling</i> , 151. | <i>Cultes, Mythes et religions</i> , 10. |
| <i>Bertran d'Alamanon</i> , 39. | |
| <i>Bibliothèque classique de prosateurs français et anglais</i> , 113; — de la ville et de l'Université de Gand, 153; — de l'Université de Liège, 59; — royale, 154. | |

- Cyrano de Bergerac, 198.
 David de Dinant, 94.
Débuts de l'art en Égypte, 53.
 Dédicace grecque du VI^e siècle av. J.-C., 133.
 Descartes, René, 160.
Deutsche Dichter in Auswahl, 126;
 — *Nationallitteratur des 19 Jahrhunderts*, 123.
Deutsches Lesebuch, 128, 129; — *Wörterbuch*, 124.
Deutschland in Wort und Bild, 128.
Dictionnaire d'archéologie chrétienne, 14, 85, 146; — français-allemand, 203.
Discours politiques de Démosthène, 136.
Drap escarlante au moyen âge, 21.
Du laboratoire à l'usine, 36.
 École de Pergame, 167.
Éducation au Japon, 164.
 Édition de Goethe, 117; — critique de Lessing, 118; — jubilaire de Schiller, 116.
Église (L') et l'État au XII^e siècle, 178.
 Élagabale, 83.
 Élément biblique dans la littérature française, 46.
 Encyclopédie néerlandaise, 107.
English History in Biographies, 201.
 Enseignement moyen en Norvège, 205; — moyen suédois, 204.
 État du Congo, 101.
 Études Hollandaises, 207.
Etymologisches, 45.
Évêques auxiliaires de Cambrai et de Tournai, 96.
 Évolution des rivières belges, 58.
Faust de Gœthe, 127.
 Fédération archéologique et historique de Belgique, 17.
Gaite (La) de la tor, 37.
Gaudeamus igitur, 72.
 Géographie historique de l'Europe centrale, 173.
 Gérard de Nerval, 50.
Geschichte der Europäischen Staaten, 23.
 Geste des Loherains, 40.
 Geste d'Orange, 187.
Gids (De Vlaamsche), 111.
 Gœthe, 62, 160; — und Bismarck, 33.
Gouffier de Lastons, 189.
 Grammaire grecque, 6.
Grillparzer, 63.
 Gripphius, 72.
 Hamann, 72.
Handbuch der Kunstgeschichte, 29.
 Heinse, J. W. 65.
Hesbaye, 71.
Histoire de France, 56; — de la Révolution française, 200; — poétique de Charlemagne, 188; — de l'Allemagne au XV^e s., 176; — de l'inquisition, 180; — de la géographie, 181; — de la littérature hindoue, 157; — de la littérature japonaise, 157; — de l'art, 68; — de l'art moderne, 30; — générale du théâtre en France, 42; — du droit civil Français, 89; — des études celtiques, 199; — ecclésiastique d'Eusebe, 144.
 Horace, 141.
 Hugues de Toul, 192.
 Hume (David), 160.
Idées de M. Bourru, 35.
 Immermann, 72.
 Industrie métallurgique en Suède, 175.
Inleiding tot de Geschiedenis der Nederlandsche Taal, 110.
 Jacqueline de Bavière, 90.

- Jahresberichte der Geschichtswissenschaft*, 98; — *fur neuere Literaturgeschichte*, 122.
- Jean le Bel, 88; — *de Nirelle*, 32; — *de Wept*, 95.
- Jeux Olympiques, 134.
- Johan Le Fevre, de Ressons, 196.
- Jordaens, 156.
- Jurons français, 158.
- Kant, 34.
- Kleist, H. de, 64.
- Lamentations de *Matheolus*, 196.
- Laurent, F., 2.
- Légendes hagiographiques, 81.
- Leibnitz, 34.
- Lettres wallonnes, 190.
- Lexique étymologique de la langue grecque, 54.
- Lieder des Blondel de Nesle, 195.
- Livre de leesc, 196.
- Lucien de Samosate, 137.
- Maaltijd (De) en de k'uken in de Middeleeuwen*, 105.
- Maison de Jean du Chesne, 191.
- Manuel d'Archéologie chrétienne, 145.
- Marbacher Schillerbuch*, 60.
- Marcia, 168.
- Marguerite Louise d'Orléans, 155.
- Masurs, 25.
- Mémoires de *Philippe de Comynnes*, 44.
- Memorabilia*, 5.
- Mérobaude, 16.
- Meyers Grosses Konversations-Lexikon*, 130.
- Mise en scène dans les tragédies du XVI^e siècle, 197.
- Molière, 198.
- Mommsen, 169.
- Moniage Guillaume*, 194.
- Montaigne, 163.
- Murillo, 31.
- Musée du Cinquantenaire, 79; — de Metz, 167.
- Negerhollands*, 108.
- Nietzsche, 48.
- Nordenskiöld, 193.
- Notariat au Japon, 99.
- Notes tironiennes dans les diplômes*, 172.
- Numismatique belge, 102.
- Odysée*, 7.
- Organisation des archives, 177.
- Origine des droits de banalité, 19.
- Paedagogik und Poesie*, 162.
- Par cœur*, 45.
- Pellet de Bonneville, 139.
- Peinture flamande, 182.
- Penseurs (Les) de la Grèce*, 4.
- Pestalozzi*, 161.
- Plainte (La) d'amour*, 193.
- Philipot, 43.
- Philosophische Bibliothek*, 34, 160.
- Poésie lyrique du Midi, 39.
- Poésies de Guillaume IX, 186.
- Privatdozentin Allemande, 132.
- Prix populaire Schiller, 119.
- Profession d'Agent de Change*, 27.
- Propriété collective dans le Limbourg*, 25.
- Rabelais*, 47.
- Rapports constitutionnels de l'Islande et du Danemark, 206.
- Renaissance française, 179.
- Répertoire, 86.
- Repertorium der verhandeligen en bijdragen betreffende de geschiedenis des Vaderlands*, 92.
- Respasser*, 45.
- Romantisme, 50.
- Route de Zinc, 167.
- Rubens, 66.
- Sabazius, 12.
- Santus de Beeringen, 87.

- Scandia, 204.
 Scandinavië-Nederland, 204.
 Scarron, 198.
 Schiller, 60, 61, 77, 121.
 Schiller-Stiftung, 120.
 Société des anciens textes français,
 194; — pour le progrès des études
 philologiques et historiques, 78.
 Sources de l'histoire de France, 18
 Spinoza, 34.
 Staël (M^{me} de), 49.
 Statistique théâtrale, 75.
 Storia della letteratura italiana, 51
 Succès des Nations, 28.
 Tacite de Karl Nipperdey, 140.
 Tannery Paul, 80.
 Textes et Documents pour l'étude
 historique du Christianisme, 13.
 Textes anciens de langues romanes,
 185.
 Terminologie mathématique, 135,
 Théâtre français au moyen âge, 43.
 Traité d'accentuation grecque, 9.
 Tristan, 194.
 Trubert, 41.
 Uhland, 72.
 Vereenwouding (De) van onze Schrijf-
 taal, 103.
 Verklaring van Nederlandsche Lees-
 stukken, 201.
 Vers (Les) de la mort, 194,
 Verwaltungsbeamten (Die Kaiser-
 lichen), 82.
 Vie municipale du Moyen-Age, 150.
 Vies de S. Columban, de S. Vaast et
 de S. Jean de Réomé, 171.
 Village de Bourlers, 57.
 Vlaamsche Oogst, 104.
 Vocabulaire wallon, 191.
 Voltaire, 48.
 Voisdie, 45.
 Vuylsteke, J., 2.
 Wallonia, 159.
 Weltgeschichte. 149.
 Wesen und Gliederung der Geschichts-
 wissenschaft, 91.
 Wilhelmus van Nassouwe, 109.
 Ypres, 67.
 Xénophon, 5.

II. — TABLE DES AUTEURS.

- Andresen, Georg., 140.
 Baensch, O., 34.
 Bassani, 168.
 Baudet (M^{lle} F.), 105.
 Beckmann, 165.
 Bédier, J. 194.
 Beer-Hoffman, R. 119.
 Berlière, Dom U., 87, 95, 96.
 Bertoni, G., 39.
 Biese, A., 162.
 Blinkenberg, M., 12.
 Blok, P. J., 23.
 Boghaert-Vaché, 94.
 Boisacq, 78.
 Boissonade, 99.
 Bosmans, S. P., 80.
 Boulanger, J., 179.
 Brandes, G., 125.
 Breevoort, J., 106.
 Bruhn, 142.
 Buchens, A., 160.
 Burckhardt, J., 152.
 Cabrol, Dom F., 14, 85, 146.
 Capart, J., 53.
 Cartellieri, A., 91.
 Cartier (M^{lle} J.), 50.
 Chibert, P., 27.
 Colenbrander, H. T., 151.
 Collignon, A., 139.
 Colson, O., 32.
 Compayré, 163.
 Constans, 183.
 Cornet, J., 58.
 Cuvelier, J., 170.
 Dannheisser (le Dr), 113.
 Decorì, 50.
 de Chestret de Haneffe, 191.
 Delehaye, 81.
 De Mot, J., 11.
 Desprez, 88.
 Dony, E., 57.
 Douais, C., 155.
 Drenckhahn, O., 138.
 Dubrulle, H., 97.
 Espérandieu, 84.
 Fichtner, 187.
 Fierens-Gevaert, 156, 182.
 Fischmann, P., 198.
 Fowler, H. W., 137.
 Fowler, F. G., 137.
 Franz, R., 63.
 Fritsche (Dr), 165.
 Gaspar, C., 78, 134.
 Gautier, P., 49.
 Gayley, 148.
 Gedan, P., 160.
 Giardelli, P., 7.
 Gilkinet, A., 1.
 Gilliodts Van Severen, 22.
 Gomperz, Th., 4.
 Gossart, Ern., 93.
 Grapin, E., 144.
 Greli, 50.
 Grojean, O., 158, 159.
 Grupp, G., 55.
 Günther, S., 181.
 Haas, 113, 200.
 Hamelius, 78.
 Hauptmann, G., 119.
 Hauptmann, K., 119.
 Hanssoullier, B., 133.
 Hengesbach (Dr), 165.
 Hemme, Ad. (Dr), 8.
 Herckenrath, 104.
 Hesseling, D. (le Dr.), 108.
 Heyne, 124.
 Hirschfeld, Otto, 82.
 Houlevigue, L., 36.

Hubert, Eug., 98.
 Huysmans, C., 71.
 Jacobs, E., 169.
 Jeanroy, 186.
 Jottrand (M^r et M^{me} E.), 100.
 Jusselin, M., 172.
 Justi, C., 31.
 Kaegi, 6.
 Kappstein, Th., 69.
 Kaufmann, C. M., 145.
 Kinkel, W., 34.
 Köhler, 201.
 Koehne, C., 19.
 Kretschner, K., 173.
 Lackmann, K., 118.
 laenen, J., 26.
 Lameere, J., 2.
 Lasson, G., 160.
 Leclercq, Dom. H., 15.
 Lefranc, A., 179.
 Leite de Lasconcellos, 185.
 Lindner, Th., 149.
 Lintilhac, 42.
 Loforte-Randi, 48.
 Maas, 25.
 Mariéjol, 56.
 Meder (D^r), 165.
 Meyer, P., 39, 190.
 Michaëlis, 167.
 Minor, J., 116.
 Möller, 78.
 Molinier, A., 18.
 Monod, B., 178.
 Monseur, 78.
 Mortensen, 43.
 Muncker, Fr., 117.
 Natorp, P., 161.
 Pappafava (D^r Vl.), 99.
 Pascincoco, 83.
 Pastor, L., 176.
 Paulsen, F., 160.
 Pautigny, L., 13.

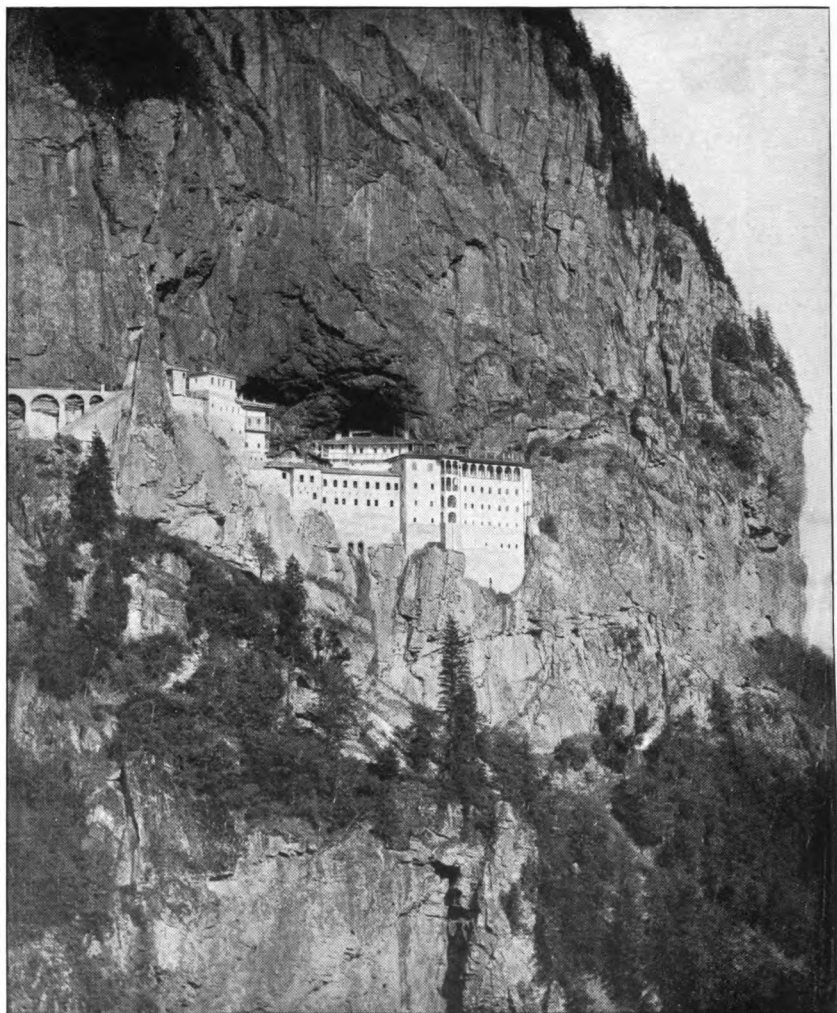
Pajot, J., 35.
 Percopo, E., 51.
 Petersen, G., 116.
 Petit, L. D., 92.
 Pfister, 24.
 Philippi, Ad., 66.
 Pniower, O., 62.
 Poyard, C., 136.
 Preiser, 142.
 Prentout, H., 20.
 Preuschen, 143.
 Putnam, (Miss. R.), 90.
 Reich (D^r E.), 28.
 Reinach, S., 10.
 Reymond, A., 4.
 Richter, M., 38.
 Ritter, E., 49.
 Rosegger, P., 69.
 Schaarschmidt, C., 34.
 Schmidt, M., 135.
 Schmidt, E., 116.
 Schmidt, E., 64.
 Schropp, R., 127.
 Schuddekopf, 65.
 Schulze, K. P., 138.
 Schweizer, 128.
 Séché, L., 50.
 Simmonet, 128.
 Simonis (D^r), 102.
 Smith, J., 5.
 Springer, 29.
 Stengel, 40.
 Strehlke, F., 165.
 Stutzer, E., 33.
 Tack, 78.
 Tack, 103.
 Te Winkel, J., 110.
 Thomas, A., 189.
 Thuasne, 47.
 Tiberghien, A., 154.
 Tobler, A., 45.
 Tournneur, V., 199.

Trénel, 46.	Vorlander, K., 34.
Ulrich, J., 41.	Walzel, O., 61.
Usteri, P., 49.	Warnecke, 68.
Vander Linden, 78.	Wekerlin, J.-B., 21.
Van Hamel, 196.	Weisker, K., 192.
Van Hauwaert, 78.	Weissenfels. 165.
Vendryès, J., 9.	Wershoven 200.
Vercoullie, J., 2.	Western (Dr), 205.
Viard, 88.	Wickham, E. C., 141.
Viollet, P. 89.	Wiese, B., 51.
Vising, J., 39, 193.	Wiese, L., 195.
Van Below, G., 150.	Winkler, Prins, 107.
Van Duyse, F., 109.	Winternitz, 157.
Von Gottschall, R., 123.	Ziertmann, P., 160.
Von Grotthuss, 70.	

III. — COLLABORATEURS DE LA CHRONIQUE.

MM. P. Bergmans, J. Bidez, H. Bischoff, J. Brassinne, G. Cohen, F. Cumont, A. De Ceuleneer, G. Des Marez, E. Dony, G. Duflou, P. Faider, J. Feller, A. Grégoire, O. Grojean, M. Huisman, M. Jacques, M.-A. Kugener, M. Laurent, F. Magnette, Ch. Michel, L. Parmentier, O. Pecqueur, H. Pirenne, G. Remacle, P. Thomas, H. Vander Linden, J. Vercoullie, M. Wilmotte.





MONASTÈRE DE SOUMÉLA



UNE PARABOLE ATTRIBUÉE A S^T HIPPOLYTE DE ROME

Souméla est le plus célèbre des couvents grecs qui subsistent encore dans les replis boisés de la chaîne Pontique aux environs de Trébizonde ¹. Ses hautes murailles blanches, épaisses comme les remparts d'une forteresse, s'accrochent aux saillies d'une roche abrupte, autour de la grotte sacrée où les pèlerins viennent en foule implorer la Panaghia. Au dessus comme au dessous, la paroi gigantesque se dresse presque verticale, et un étroit escalier conduit seul à la poterne qui donne accès à l'édifice suspendu sur l'abîme. Dans cette retraite inviolable, une précieuse bibliothèque subsiste depuis le moyen âge, et bien que, suivant une vieille coutume qui n'est pas tout à fait tombée en désuétude, les visiteurs européens y aient prélevé maint tribut, elle a conservé plus de quatre vingts manuscrits grecs ². Je profitai d'un séjour à Trébizonde en 1900 pour aller examiner ce petit fonds peu connu. En parcourant un recueil de miscellanées transcrites par quelque moine à la fin du XV^e ou au XVI^e siècle ³, mon attention fut attirée par un titre alléchant « Discours allégorique d'Hippolyte, pape de Rome... » Mais en copiant le morceau, je pus déjà me convaincre que sa forme assez

¹ Cf. *Revue de l'Instr. publ.*, 1903, p. 17 s.

² Le Catalogue en a été publié par Papadopoulos-Kérameus en appendice à Kyriakidis, *Ἱστορία τῆς μονῆς τῆς Σουμελά*, Trébizonde, 1898. — Cf. *Revue, l. c.*, p. 18 s., où j'ai donné quelques additions à cet inventaire.

³ Une description plus complète du ms. est donnée par M. Papadopoulos-Kérameus. *l. c.*, p. 24 s., n° 47. Ce volume de 252 feuillets contient surtout des œuvres patristiques et hagiographiques.

gauche et sa langue tardive ne permettaient guère de l'attribuer au célèbre écrivain chrétien du troisième siècle, et je persiste à croire qu'il faut le ranger parmi les écrits apocryphes qu'une fraude pieuse a placés sous le nom vénérable de S^t Hippolyte.

Un paysan a sur sa ferme un serpent qu'il veut tuer, mais au moment où il approche de lui, il trouve à terre une pièce de monnaie et épargne le reptile. Celui-ci fait mourir successivement son cheval, son esclave, son fils et sa femme; mais chaque fois l'argent et les perles que le monstre vomit avec une facilité croissante, arrêtent le fermier, qui ne peut se résoudre à le mettre à mort, et qui finit par être mordu trois fois lui-même et périr victime de son avarice. Telle est la fable merveilleuse à laquelle l'écrivain chrétien a donné une application morale.

J'en ai soumis le texte à M. Hans Achelis, de qui nous attendons une édition complète des œuvres d'Hippolyte dans la grande collection des écrivains chrétiens publiée par l'Académie de Berlin. Tout en partageant mon scepticisme sur l'authenticité de ce morceau, il incline à croire qu'il a été extrait de l'un des livres perdus de l'illustre polygraphe, et qu'en même temps sa forme a été remaniée ¹, de telle sorte que son titre ne serait pas tout à fait menteur.

Cette hypothèse deviendrait presque une certitude, si un rapprochement proposé par M. Holzhey ² était convaincant. Il a cru trouver dans la traduction syriaque de la Didascalie apostolique, dont la rédaction remonte au III^e siècle, une allusion à notre parabole. Cette version dit en parlant du riche, qui refuse de faire l'aumône ³ : « il accumule un trésor périssable sur la terre, et s'est réservé la place du serpent qui est couché sur un trésor, et il court le risque de lui être assimilé. »

Seulement la ressemblance me semble bien lointaine, et la légende du serpent veillant sur un trésor est presque aussi répandue dans le folk-lore que celle du serpent gardien d'une

¹ Cf. ACHELIS, *Theologische Literaturzeitung*, 1903, n° 24, p. 656.

² HOLZHEY, *Theologische Revue*, 1904, n° 5, p. 191.

³ Didascalie syriaque, c. XVII, p. 88, trad. Achelis et Flemming (*Texte und Unters.*, 1904); p. 81, trad. Dunlop Gibson (Cambridge, 1903.)

source ¹. Sans remonter jusqu'au dragon des Hespérides, je rappellerai que dans la littérature chrétienne et syriaque elle-même, l'Hymne de l'âme insérée dans les Actes de S^t Thomas chante la conquête d'une perle gardée au fond des mers par un serpent ².

Il me paraît certain que le récit dont notre auteur ecclésiastique, quel qu'il soit, a tiré une interprétation allégorique, était pareillement un conte populaire. Le passage sur la lutte du crocodile et du troglodyte (p. 5 n. 1), ferait croire que ce conte, avait, comme beaucoup d'autres, une source égyptienne, si ce n'était là un lieu commun de la zoologie littéraire des anciens.

J'espère, en faisant connaître ici le texte complet de la parabole, donner le moyen d'éclaircir la question fort obscure, comme on le voit, de ses origines. Si l'on néglige certaines réflexions plutôt niaises du moraliste chrétien, la lecture de cette histoire merveilleuse, qui a dû faire autrefois la terreur et la joie des enfants de tout âge, ne paraîtra peut-être pas dépourvue de tout agrément.

Ἰππολύτου πάπα Ῥώμης λόγος παραβολικὸς εἰς < τὴν > παροῦσαν ζωὴν ταύτην τοῦ ἀνθρώπου καὶ περὶ τοῦ ὕψους. — Δέσποτα εὐλόγησον.

Δεῖ πάντα χριστιανὸν αἰεὶ ποτε ἐπὶ ἡνδρίτινα ἀμαρτίαν
 5 μετανοεῖν τῷ Θεῷ γνησίως πρὸ τῆς ἀπαραιτήτου ἀποφάσεως
 τοῦ θανάτου καὶ μὴ πλανηθῆναι τῇ ἀπάτῃ τοῦ βίου τούτου·
 ὁμοιωθῇ γὰρ ἡ ζωὴ τῶν ἐν τῷ βίῳ ἀνθρώπων οἰκήσαντι ἐν
 αὐτῇ μεγάλῃ μετὰ τῆς οἰκείας γυναικὸς καὶ μονογενοῦς τέκνου καὶ
 10 ἐνὸς δοῦλου καὶ ἵππου καλοῦ· ἐν < τῇ > αὐτῇ ὑπῆρχε θανατηφό-
 ρος ὕψις· ὁ δὲ ἄνθρωπος ἐκεῖνος ἀκούσας παρὰ πολλῶν ὅτι ὁ ὕψις
 ἐκεῖνος τοὺς εἰσερχομένους ἐπὶ τὴν αὐτὴν ἀπὸ γενεῶν ἀρχαίων
 πάντας θανατοῖ, ἡθέλησεν ἐκ τῆς αὐτῆς ἐκείνης ἐξελεῖν ἡ, εἰ

1. Cod. de Soumela f. 134. — 2. τὴν suppl. — 4. χρηστιανὸν cod. —
 4. ἐπιονδρίτινα cod. — 7. ὁμοιωθῇ cod. — 8. αὐτῇ répond souvent au latin
 villa. — 9. τῇ suppl. — 11. τοῖς εἰσερχομένοις cod. ἀρχέων cod.

¹ FRAZER, *Pausanias*, t. V, p. 44 s.

² Cf. BEVAN, *The hymn of the Soul* (Texts and Studies, t. V, n° 3).
 Cambridge, 1897.

δυνήθη, ἀποκτείνει τὸν ὄφιν [τουτέστι δαίμονα τῆς φιλαργυρίας
καὶ τῆς ἐπιθυμίας], καὶ ἐλθὼν τοῦ ἀποκτείνει τὸν ὄφιν εὗρε
νόμισμα ἔμπροσθεν αὐτοῦ καὶ λαβὼν αὐτὸ εἶπεν · « εἰ ἤθελεν
ἡμᾶς ἀποκτείνει ὁ ὄφιν οὗτος, οὐκ ἂν δέδωκεν ἡμῖν τὸ νόμισμα
5 τοῦτο ». καὶ ἐχάρη λέγων · « ὁ ὄφιν οὗτος καὶ ἄλλο φέρει καὶ
μὴ ἀποκτείνωμεν αὐτόν ». καὶ ἐλθὼν ἐπὶ τὴν αὐρίον εὗρε δέκα
νομίσματα καὶ μηδὲν ἦν αὐτὸν βλάπτων, καὶ ἐχάρη ὁ ἄνθρωπος
ὅτι οὐκ ἀπέκτεινε τὸν ὄφιν · καὶ ἐπὶ τὴν αὐρίον ἐλθὼν ὁ
ὄφιν ἔδωκε τὸν ἵππον αὐτοῦ τὸν πολύτιμον καὶ ἐθανάτωσεν
10 αὐτόν. — Αὐτὴ μὲν ἐστὶν ὁ βίος οὗτος ἀγαπητός, ὁ ὄφιν δὲ ἐστὶν
ὁ ἐχθρὸς ὁ τὴν πτέρην ἐκάστου τηρῶν, ὅπως πάντας ὡθῇ
πρὸς ἀπώλειαν · ὁ δὲ λόγος τοῦ ὄφεως ἐστὶν ἡ ἁμαρτία ἡ πάντας
θανατοῦσα τοὺς πειθομένους αὐτῇ, καθὼς φησι ὁ ἀπόστολος
Παῦλος. « ἡ γὰρ ἐπιθυμία συλλαβοῦσα τίκει τὴν ἁμαρτίαν,
15 ἀποτελεσθεῖσα δὲ ἀποκτείνει θάνατον. » διὰ γὰρ τὴν ἁμελείαν
ἡμῶν πέμπει ὁ Θεὸς καταφθοράν, ὅπως ἴδωμεν καὶ σω-
φρονωθῶμεν.

Εἶτα ἰδὼν ὁ ἄνθρωπος τὸν ἵππον αὐτοῦ θανατωθέντα ὑπὸ
τοῦ ὄφεως ἐλυπήθη καὶ ἤρξατο ἀναθεματίζειν τὴν αὐτὴν καὶ
20 τὸν ὄφιν καὶ ἦλθε τοῦ ἀποκτείνει τὸν ὄφιν. εὗρε δὲ αὐτὸς
δέκα νομίσματα κατὰ τὸ ἔθος καὶ εἶπε · « τὸν μὲν ἵππον
ἀπολέσαμεν, διὰ τοῦτο καθημερινὸν δέκα νομίσματα ἀπολέ-
σομεν; » εἶτα καὶ ἀφῆκε τὸν ὄφιν ζῶντα. καὶ ὅτε εἶδεν ὁ ὄφιν
τὸν ἄνθρωπον ἁμεριμνήσαντα, ἦλθε καὶ ἔδωκε τὸν δοῦλον
25 αὐτοῦ κοιμώμενον. ἐπικράξαντος τοῦ δούλου ἦλθεν ὁ κύριος
αὐτοῦ σπεύδων καταρῶμενος τὸν ὄφιν καὶ τὴν ὥραν ἐν ᾗ
ἐγνώρισε τὴν αὐτὴν ἐκείνην. οὕτως τὰ παραπλήσια καὶ ἡμεῖς
ποιοῦμεν, ἐν ταῖς ἐνήμερίαις οὐ μνημονεύομεν τὸ ἄωρον τοῦ
θανάτου, ἐν δὲ ταῖς θλίψεσιν ὀλιγοροῦμεν καὶ ἀναθεματίζομεν
30 τὸν βίον καὶ τὴν ὥραν ἐν ᾗ ἐγνώρισamen αὐτόν. ἐν γὰρ τῇ ἐνήμερίᾳ
καὶ ἁμεριμνία εὐρίσκει παράβασιν ἡ ἁμαρτία, καθάπερ τὸ
ὄρνειον τὸ καλούμενον εἶλος τηρεῖ τὸν κοροκόδειον, ἕως ἂν ἴδῃ
αὐτὸν ἡδέως ἁμεριμνήσαντα καὶ ἀνεφγμένον ἔχοντα τὸ στόμα

1-2. τουτέστι ἐπιθυμία me paraît une glose. — 3. αὐτόν cod. —
4. ἡμᾶς cod. — οὕτως cod. — 9. ἔδωκε cod. — 10. ἀγαπῇ sic cod. — 12.
εἶδος cod : ἰός corr. Bidez. — 13. καθός cod. — 14. En réalité Épitre de
Jacques 1. — 15. τίκειν cod. — 15. ἀποκτείνει cod. — 19. ἤρξαντο cod. —
22-23. ἀπολέσωμεν cod. — 25. εἰ κρᾶξαντος cod. — 29. θλίψεσιν cod. —
ὀλιγορούμεν cod. — 30. τὴν ὥραν καὶ τὸν βίον cod. — 32. εἶλος. Lisez τρώχλος.

καὶ τήνικαῦτα εἰσπληθήσας εἰσέρχεται διὰ τοῦ στίματος εἰς τὴν κοιλίαν αὐτοῦ καὶ διαρρήξας τὴν γαστέρα αὐτοῦ ἐξέρχεται καταλιπὼν αὐτὸν νεκρόν¹. οὕτως καὶ ἡμᾶς νεκροὶ ἢ ἁμαρτία μετὰ τὴν τέρεψιν, εἰ μὴ φθάσαντες διὰ μετανοίας ζωοποιήσωμεν

5 ἑαυτούς.

Ἄλλ' ἐπὶ τὸ προκείμενον ἐπανέλθωμεν. ἀπέθανε ὁ δοῦλος καὶ ὤμοσεν ὁ κύριος αὐτοῦ ἀποκτεῖναι τὸν ὄφιν, καὶ ἐλθὼν τοῦ ἀποκτεῖναι τὸν ὄφιν εὔρε δέκα νομίσματα. εἶπεν · « ὁ δοῦλός μου διὰ τιμῆματος ἡγοράσθη, καθάπερ καὶ τὸ ἄλογον,

10 καὶ τὰ χωρηγούμενα ἡμῖν ἀπὸ τοῦ ὄψεως [τὰ] δέκα νομίσματα κρεῖττονά εἰσι τῆς τιμῆς αὐτοῦ. » καὶ ὅτε εἶδεν ὁ ὄφιν τὸν ἄνθρωπον ἀμεριμνήσαντα καὶ μὴ φροντίζοντα τοῦ θανάτου, ἤλθεν [ὁ ὄφιν] νυκτὸς καὶ ἔδωκεν τὸν νιὸν αὐτοῦ. καὶ ἐπιβοήσας μέγα ἐπεκαλεῖτο τὴν τοῦ πατρὸς βοήθειαν · ὁ δὲ

15 πατὴρ ἐλθὼν καὶ εὐρὼν αὐτὸν ἴδῃ ταχύ πνέοντα, συνήθροισέ τε τοὺς ἰατροὺς καὶ πολλὰ κοπιάσαντες ὠφέιλῃσαν οὐδέν. ἀπέθανε καὶ ὁ παῖς. ἀπελθὼν οὖν ὁ ἄνθρωπος τοῦ φρονεῦσαι τὸν ὄφιν εὔρε δέκα νομίσματα καὶ λαβὼν αὐτὰ ἔλεγε · « τὰ νῦν τί ποιήσωμεν; ὁ νείς μου ἤδη ἀπέθανε καὶ εἰ παρεφυλάττετο,

20 οὐκ ἂν ἐτίτρωσκεν αὐτὸν ὁ ὄφιν. ἐξημιώθην οὖν τὸν νιόν μου, διὰ τί ἵνα ζημιωθῶ ἕκαστον ἐναντὶν τόσα νομίσματα; » καὶ ἀφῆκεν αὐτόν.

Καὶ ἐν τῇ ἀμφιμνησῇ τὸν ἄνθρωπον καὶ προτιμῆσαι τὴν

2. γαστέραν cod. [C'est la forme vulgaire. — 4. πρξιν (?) cod. : τέρεψιν corr. — 5. ἑαυτούς pour ἑμειτούς est fréquent. — 9. ἡγειράσθη cod. — 10. τὸ χωρηγούμενον cod.; corr. Bidez. τὰ del. Bidez. — 13. ὁ ὄφιν del. — ἔδωκεν cod. — 13-14. ἐβοήσας cod. — 14. ἐπικαλεῖτο cod. 15. ταχύ πνέοντα corr.; τὰ ἡ πνέοντα sic cod. — 16. ὠφίλῃσαν cod. — 21. διὰ τί ἵνα construction vulgaire. — τὸ ξενον μίσματα (sic) cod. — ἀμφιμνησῇ sens douteux.

1 L'auteur se rappelle peu exactement une vieille fable qu'on racontait du crocodile : ce n'est pas le τροχίλος (roitelet ou troglodyte) appelé ici par erreur εἶλος, qui dévore les entrailles du saurien, mais l'ichneumon. Voyez Plin, *Hist. Nat.* VIII, 25 § 90 : *Crocodylum saturum cibo piscium et semper esculento ore in littore somno datum parva avis, quae trochilos ibi vocatur, rex avium in Italia, invitat ad hian dum pabuli sui gratia . . . In qua voluptate somno pressum conspicatus ichneumon per easdem fauces ut telum aliquod inmissus erodit alvum.* Cf., Ammien XXII, 15, 19; Solin 32, 25. — Strabon dit déjà de l'ichneumon : τοὺς κροκοδείλους ἐνεδρεύσαντες ἡνικ' ἂν ἡλιάζωνται κεχηρότες, ἐμπύπτουσιν εἰς τὰ χάσματα καὶ διαφραγόντες τὰ σπλάγχνα καὶ τὰς γαστέρας ἐκθύνουσιν ἐκ νεκρῶν τῶν σωματίων.

- τοῦ βίου ματαιότητα ἀντὶ τοῦ εὐαρεστῆσαι, ἦλθεν ὁ ὕψις
 ἐξαίφνης καὶ ἔδωκε τὴν γυναῖκα αὐτοῦ · οὕτως γὰρ ἔρχεται ὁ
 θάνατος ἐν ἡμέρᾳ ἣ οὐ προσδοκᾶται. ἔκραξεν οὖν ἡ γυνὴ καὶ
 ἦλθεν ὁ ἀνὴρ αὐτῆς ὀδυρόμενος καὶ θρηνῶν καὶ οἱ φίλοι καὶ
 5 οἱ συγγενεῖς αὐτῆς συνῆλθον συγκαλοῦντες. ἀπέθανε καὶ ἡ
 γυνὴ καὶ ἔμεινε ὁ ἄνθρωπος μόνος καὶ ἔλαβεν τὴν βουλὴν τῶν
 φίλων καὶ τῶν συγγενῶν αὐτοῦ κατὰ τοῦ ὕψους ἀπαγγείλας
 αὐτοῖς κατ' ἔπος πάντα τὰ προγεγονότα · καὶ συνεβουλεύσαντο
 10 ὅπως εὖρε μαργαρίτην. διέτριβεν αὐτὸν εἰς τὴν παλάμην
 αὐτοῦ ἐν ἀγαλλιάσει πολλῇ καὶ ἐπελάθετο πάντων τῶν θανα-
 νόντων. ὃ τῆς ἀνοίας, οὕτως ἀπατᾷ ἡμᾶς ὁ διάβολος τῇ ἀπάτῃ
 τοῦ βίου τούτου τοῦ ματαιοῦ. εἶτα ὁ ἄνθρωπος ἐκεῖνος ἀπὸ
 πολλῆς χαρᾶς τοῦ μαργαρίτου ἤρξατο καθαίρειν τὸν τόπον
 15 ἐκεῖνον καὶ θυμῶν καὶ θαντίζειν καὶ εὐωδίαν ἐκεῖ ῥίπτειν ·
 ὁ δὲ ὕψις κατ' ἐκάστην ἡμέραν ἐκεῖ παρεῖχεν αὐτῇ μαργαρίτην
 πολίτιμον. καὶ ὡς ἤρξατο κατατρυνῶν καὶ ἀμεριμνεῖν, ἦλθεν
 ὁ ὕψις ἄφνω καὶ ἔδωκε τὸν πόδα αὐτοῦ. κράξαντος δὲ φωνῇ
 μεγάλῃ, συνήχθησαν πάντες οἱ γείτονες κλαίοντες μετὰ τῶν
 20 συγγενῶν αὐτοῦ μεμφόμενοι αὐτὸν καὶ λέγοντες. « οὐκ εἴ-
 πομέν σοι ἔτι · ἀπόκτεινον τὸν ὕψιν ἐπεὶ σε μένει θανατῶσαι
 ἀληθῶς σὺ σεαυτὸν ἀπέκτεινας. » ὅτε οὖν ἠπόρησε πάσης
 ἀνθρωπίνης βοηθείας, προσέφυγε τῇ Θεῷ λέγων · « Κίριε,
 κίριε, χάρισαι μοι τὸ ἔτος τοῦτο τοῦ ζῆσαι ὅπως μετανοήσω
 25 μὲν καὶ οὐ μὴ σε ἀθετήσω. » καὶ ἐπήκουσεν αὐτὸν ὁ Θεὸς καὶ
 ἐχαρίσατο τὴν ζωὴν αὐτῇ.

- Ἐκεῖνος δὲ αὐθις μετὰ τὸ γενέσθαι ὑγιὲς ἐπελάθετο κυρίου
 τοῦ Θεοῦ καὶ ἐπεσιτράφη ἐπὶ τὸν ἴδιον ἔμετον. ὃ τῆς ζημίας,
 ἀγαπητοί, καλὸν ἦν τῇ παροργίζοντι διηνεκῶς τῇ Θεῷ εἰ οὐκ
 30 ἐγεννήθη ἐπὶ τῆς γῆς. ὡς δὲ πλείονα καὶ χείρω τῶν προτέρων
 ἦν πράττων καὶ τὰς συνθήκας ἐπελάθετο λαμβάνων τὸν
 μαργαρίτην τὸν ἐκλάμποντα κατ' ἐκάστην ἡμέραν, ἔλεγεν.

1. ἀντὶ cod. — 2. ἔδωκε cod. — οἷτος cod. — 3. προσδοκᾶ cod. — 4. θρηνῶν cod. — 7. ὅπως cod. — 8. καταπὸς cod. — 9. φολεὸν cod. — 11. ἀπελάθετο cod. : corr. Bidez. — 11-12. θανέντων. — 12. οὕτως cod. — 18. ἄφνων cod. — ἔδωκε cod. — 18-19. κράξαντες δὲ (corrigé) φωνῇ μεγάλῃ cod. — 22. ἑμαυτὸν cod. · ἠπόρησαι (ε superser.) cod. — 24. τουτουτο cod. — 26. αὐτοῦ cod. — 28. ἐπιστράφη cod. Cf. Prov. Salom. XXVI, 11. — 29. Lisez τὸν θεὸν? cf. p. 7, l. 20 [Bidez]. — 30. πλείον cod.

« ἐπίστρεψον, ψυχὴ μου, εἰς τὴν ἀνάπαυσίν σου. » ἐν ᾗ δὲ πάλιν
 ἀμερίμνως κατετριφα, ἤλθεν ὁ ὄφης αἰθίς καὶ ἔδακεν τὸν
 πόδα αὐτοῦ καὶ ἤρξατο λέγειν « Κύριε, κύριέ μου, οἶδα ὅτι
 ἐψευσάμην καὶ ἠθέτησα τὴν ἐπαγγελίαν μου, ἣν οὐκ ἐφύλαξα »
 5 καὶ ἐπήκουσεν αὐθις αὐτοῦ ὁ φιλάνθρωπος Θεός· καὶ ἔζησε
 καὶ ἤρξατο κατὰ μικρὸν ἀμελεῖν καὶ λέγειν « διατὶ τοιοῦτοι
 μαργαρίζται ἀπόλλυνται; » ἔτι οὖν ἐκείνου διαλεγομένου ἐπελθὼν
 ὁ ὄφης ἐξαίφνης ἐδράξατο τῆς καρδίας αὐτοῦ μετὰ σπαραγμοῦ·
 καὶ ἤρξατο λέγειν μετὰ θαυμάσιων καὶ οἰμωγῆς μεγάλης· « ὦ
 10 ἀδελφοί, οὐκ οἶδα ὅτι οὕτως πικρός ἐστὶν ὁ θάνατος· οἶμοι τῇ
 ἐλεεινῇ καὶ ταλαιπώρῃ ἐπ' ἀληθείας· ἐγὼ ἐμαυτὸν ἀπέκτεινα »
 καὶ πολλὰ λέγων οὐδὲν ἤνυσεν· Θεοῦ γὰρ ὀργιζομένου κατὰ
 τινος τίς αἰτῇ βοηθῆσαι δύναιται; λοιπὸν τὰ ὑπ' αὐτοῦ συνα-
 χθέντα μετὰ ἀδικίας καὶ ὀργῆς καὶ πλεονεξίας ἄλλοι κληρονο-
 15 μήσουσι καὶ αὐτὸς τὰς ἀφορήτους βασάνους ὀδυνηρῶς καὶ
 ἀκαταπαίστως εἰς αἰῶνας ὑπομενεῖ.

Εἰ γὰρ μὴ ἴδωμέν ποτε νεκρὸν ἀλλὰ ἀκούσωμεν ὅτι ἐξῆλθεν
 ἀπὸ τοῦ Θεοῦ ἀπόφασις ἕνα ἄνθρωπον κατὰ γενεὰν ἀποθανεῖν,
 ὥφειλεν ἕκαστον ἡμῶν δειλιάειν καὶ λέγειν· « μήτι ἐγὼ εἰμι; » καὶ
 20 παραφυλάττεσθαι [μοι] μὴ παροργίξῃ τὸν Θεόν· εἰ γὰρ
 ἦσαν θερισταὶ ἐν ἐρήμῳ τόπῳ καὶ ἤκουσαν ὅτι ἐν τῇδε τῇ
 νυκτὶ ἐξέρχεται δράκων καταπιεῖν ἕνα ἐξ αὐτῶν, ἄρα οὐ
 πάντες κατεφυλάττοντο, ἢ ἐν δῆμῳ λαοῦ ὥρμησαν καὶ οὐδεὶς
 ἐξ αὐτῶν ἐμελλεν ὑπνῶσαι, ἀλλ' ὥς ἐν παρατάξει ξυνοπλοῖ
 25 ἐσκόπουν αὐτόν; καὶ πῶς οὐκ ἔσμεν ἐν πλάνῃ γινώσκοντες
 ἀκριβῶς ὅτι πάντες τῇ θανάτῳ ὑποκείμεθα καὶ πάντες ἡμεῖς
 φανερωθῆναι δεῖ ἐμπροσθεν τοῦ βήματος τοῦ Χριστοῦ καὶ
 ἀμελοῦμεν ἐν παντὶ καιρῷ καὶ τρόπῳ καὶ τόπῳ καὶ πάσῃ
 ὥρᾳ καὶ ἡμέρᾳ. ἐπιστρέψωμεν οὖν, ἀγαπητοί, πρὸς τὸν Θεόν
 30 ἡμῶν διὰ μετανοίας καὶ μὴ ὁμοιωθῶμεν τοῖς εἰς λάκκον
 ἀπωλείας καταβαίνουσιν εἰς θάνατον, ἀλλ' ἐχώμεθα τῆς
 σωτηρίας ἡμῶν δοξάζοντες Πατέρα καὶ Υἱὸν καὶ Ἅγιον Πνεῦμα
 νῦν καὶ αἰεὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων ἀμήν.

3. ἤρξαντο cod. — 5. ἐπηκούσεσεν cod. — 7. μαργαρίτην cod. — 9. οἰμωγῆς
 cod. — 13. βυθῇ cod. — 14-15. κλοιωνομήσουσι cod. — 18. ἀπὸ τοῦ θανεῖν
 cod. — 20. παραφυλάττεσθαι μοι μὴ cod. — 21. εἰκουσαν cod. — 22. δράκον
 καταπιεῖν cod. — 26. ὑποκείμεθα καὶ πάντες τῇ θανάτῳ ὑποκείμεθα cod.
 — 31. ἀπολείας — ἐχώμεθα cod.

L'HISTOIRE DE L'ESTHÉTIQUE ¹

Je me propose de consacrer cette année mon cours à l'histoire de l'esthétique, c'est-à-dire d'exposer dans un ordre chronologique, en partant de l'antiquité pour aboutir à nos jours, les théories émises sur l'art et sur la beauté. Mon désir dans cette première leçon est de vous faire embrasser d'une vue d'ensemble le vaste domaine spirituel offert à notre curiosité, d'en déterminer les plans et la perspective, de vous désigner si possible les points lumineux où, dans la suite, s'arrêteront le plus complaisamment notre regard et notre cœur, de vous donner sincèrement et simplement l'essentiel de mon travail, de façon à ne point vous dissimuler les montées un peu rudes du chemin, mais de telle sorte aussi que vous puissiez entrevoir quelques-unes des grandes joies et des grandes clartés semées sur la route par les penseurs qui s'élevèrent à l'idéal.

En tant que branche déterminée et cataloguée du savoir humain, l'esthétique n'a guère qu'un peu plus d'un siècle d'existence. Le philosophe Baumgarten baptisa la science nouvelle, et l'Allemagne, avec la passion encyclopédique du XVIII^e siècle finissant, accumula tout aussitôt des matériaux innombrables; le chantier s'encombra quand un grand architecte survint, Hegel, qui construisit méthodiquement un système complet, le premier. Son *Esthétique* bien que démodée est restée le temple classique de la science du Beau. On y exposait des richesses immenses d'observation et de sentiment

¹ Leçon d'ouverture du cours d'*Esthétique et Philosophie de l'Art*. 2^e année Université de Liège. 6 novembre 1904.

et pour la première fois il apparut à tous que la beauté, outre l'ivresse provoquée par la contemplation de l'œuvre d'art, offrait d'innombrables jouissances aux fervents qui la considéraient en ses causes, ses effets, ses formes, ses origines et son évolution historique. De tout temps d'ailleurs elle s'était imposée à l'attention des philosophes; à défaut d'un système nettement conçu et bâti, les théories étaient nombreuses et pour édifier sa vaste architecture, Hegel lui-même avait rassemblé des membres épars. L'esthétique ne date donc ni du jour où lui trouvant un nom les philosophes eurent l'ambition d'en faire une science, ni du jour où frappé de son importance, un homme de génie tenta d'en codifier les éléments. L'esthétique existait avant les esthéticiens. Elle n'était plus jeune quand elle reçut un nom et fut présentée officiellement au monde scientifique. Les savants néanmoins trouvèrent en elle une enfant terrible. Rebelle comme l'art même au frein des méthodes trop rigoureuses, exigeant tout à la fois de ses adeptes le sang-froid de l'analyste et la clairvoyance inspirée du poète, elle désespérait ceux qui la voulait connaître ou deviner tout entière, leur préparait de cruelles déceptions ou de lourdes méprises. Kant lui refusa le titre de science parce qu'elle rompait les mailles serrées de sa critique, et Tolstoï, voyant les désarroi des philosophes, annonça tapageusement sa faillite pour mieux débiter ses richesses reconstituées à l'enseigne : *Qu'est-ce que l'art?*

Oui, l'esthétique est la plus décevante et la plus incertaine des sciences. Elle compte des maîtres; elle attend un maître. Parmi les penseurs modernes en est-il un seul qui l'ait fièrement et durablement dominée? La lumière de l'histoire, de l'archéologie, ou le rayonnement d'un chef d'œuvre inattendu dénoncent soudain quelque partie en ruine de leur construction intellectuelle. Le temple hégélien est déchiré de lézardes où sourit la froide malice de l'érudition contemporaine et, ni le labeur puissant de Taine, ni l'infatigable et charmante imagination de Ruskin n'ont réussi à créer une demeure définitive pour la capricieuse idole. Faut-il donc souhaiter qu'on l'emprisonne à tout jamais? Oui, si l'esthétique ne peut vivre que sévèrement systématisée, oui, si les méditations sans méthode sont vaines. Mais elle s'évanouit si nous lui deman-

dons les vertus rigides des autres sciences. Soumise à ce critère l'esthétique est bien peu de chose.... Mais admettez comme légitimes toutes les recherches, annexe au domaine de cette science chimérique et réelle la pensée de tous ceux qu'attira le mystère de la beauté et vous vous trouvez en présence de conquêtes surprenantes.

Les uns ont étudié le Beau en son principe, essayant de découvrir sa source profonde et éternelle, s'efforçant d'atteindre et de rendre visible son essence même par delà toute substance, et Platon est l'archétype de ces purs métaphysiciens; d'autres ont plus volontiers cherché ces principes dans des conditions de forme et Aristote est le père de ces positivistes; d'autres encore ont montré comment l'âme humaine participe aux manifestations de la beauté et c'est Kant qui engendra les partisans du subjectivisme absolu. Certains ont compris qu'une chaîne lumineuse rattache le contemplateur aux êtres et aux choses d'où rayonne la beauté et ce fut St Thomas d'Aquin qui découvrit la nature de cette union. Nous vîmes cette beauté s'épanouir avec des splendeurs variées dans différentes températures sociales et ce fut la création de Taine. Depuis les anciens on s'inquiéta des effets de l'art sur la moralité collective, et ce souci, pour ne plus être avoué avec la franchise de jadis, n'en reste pas moins actuel et vivant. De tout temps aussi — tout au moins depuis Horace — on s'est occupé de la discipline nécessaire au génie, du régime spirituel par lequel l'artiste garde son inspiration claire et haute. Puis sont venus les esthéticiens qui ont étudié les styles et les œuvres, qui ont pénétré l'humanité des maîtres. Des nuances innombrables colorent l'incessante curiosité que s'attache à l'existence perpétuelle et multiforme de la beauté. Je ne puis songer à les énumérer. On conçoit à quel point était audacieux l'effort d'un Hegel s'attachant à repenser chaque problème pour créer l'harmonie d'une construction systématique. Est-il vraiment possible qu'un seul homme soit à la fois métaphysicien, psychologue, sociologue, historien, critique — et en même temps poète? Certes ce miracle s'est, si je puis dire, ébauché avec force chez diverses créatures élues. En aucune il ne s'est manifesté avec l'évidence de la lumière. Mais les grands esthéticiens

ont chacun possédé une ou plusieurs de ces qualités à des degrés variés, si bien que pour juger de la vie de l'esthétique, de sa nature, de sa multiformité, de sa grandeur et de ses faiblesses, de ses chutes et de ses cimes, il importe d'interroger tour à tour ses différents maîtres. Telle est l'enquête de nous comptons entreprendre.

Notre cours se divisera en cinq grandes sections :

1° l'antiquité grecque résumée en Platon et Aristote;

2° l'antiquité greco-romaine et alexandrine représentée principalement par Cicéron, Plutarque, Horace, les aristotéliens d'Alexandrie et Plotin.

3° le moyen âge où se dresse la grande figure de S^t Thomas d'Aquin;

4° la Renaissance avec ses humanistes, ses artistes théoriciens et le maître par excellence Léonard de Vinci;

5° les temps modernes comprenant eux-mêmes trois sections :

a) l'école française de Boileau à Taine; b) l'école allemande de Baumgarten à Schopenhauer; c) l'école anglaise de Reid à Ruskin.

Tout naturellement les grandes époques de l'esthétique correspondent aux grandes époques de l'art. Le seul exposé de notre plan d'études donne à cette observation banale tout son relief. Tout comme l'art aussi, l'esthétique est le livre des grandes civilisations. Soit que l'on adopte l'opinion de Taine pour qui l'œuvre d'art est la création d'un certain milieu comme la plante est le produit d'un certain sol, soit que l'on suive Guyau pour qui l'œuvre de génie, dispensatrice d'enthousiasme et de forces spirituelles, reflète non seulement son milieu originaire mais crée des milieux nouveaux, il reste acquis que l'art exprime les grands peuples, qu'il est leur image, leur signe, et que les grandes formes historiques de la beauté sont déterminées par les caractères des grandes civilisations.

Il ne saurait en être autrement de l'esthétique alors même qu'elle recherche l'essence de la beauté. Les esthéticiens appartiennent à des moments déterminés de l'évolution humaine, ils participent de la mentalité de leur temps et qu'ils le veuillent ou non, s'inspirent de l'idéal de leur race.

Leur œuvre varie suivant les aspects de l'histoire et de l'art. Et cet assujettissement de l'esthétique n'est pas un des moindres signes de sa grandeur puisqu'elle nous persuade par là même qu'en elle s'immortalise l'âme des civilisations défuntes. Les chefs d'œuvre de l'art en incarnant les foules mortes parlent aux foules vivantes; les hautes pensées sur la beauté rallument sans cesse les flambeaux autour des formes révolues de l'idéal.

La Grèce, terre classique de la beauté, engendra l'esthétique et nous devons nous arrêter longtemps devant Aristote et Platon. Leurs théories ont été un thème perpétuellement proposé aux penseurs; leurs idées sur la beauté sont les racines même de la science du beau. En apparence ils se contredisent. Platon contemple la beauté en son essence et voit en elle un souvenir divin demeuré plus ou moins pur au cours de notre métempsycose terrestre. Aristote part de l'homme et voit en lui un être essentiellement imitateur; il en conclut que le principe de l'art c'est l'imitation. Ils ne s'entendent guère sur le terrain sociologique lequel n'est point découvert d'aujourd'hui. Platon est le plus rigoureux des moralistes; tout raffinement artistique devient pour lui un élément morbide dans les sociétés; il chasse de sa République les poètes et presque tous les artistes les jugeant dangereux pour la jeunesse. Aristote considère les gens et les choses d'un œil plus calme et sa tolérance s'étend à presque toutes les formes de l'art. Ces divergences entre le maître de l'Académie et son grand disciple disparaissent dans leur appréciation identique des qualités objectives de la beauté. Ils insistent sur l'unité, la mesure, l'ordre. En eux vit ce rythme supérieur qui anime les sculptures grecques, qui justifia la perpétuelle discipline des canons, régla l'émotion esthétique de l'Hellénisme tout entier, et qui s'exprima dans la vie harmonieuse du peuple, la philosophie pythagoricienne et l'art avant de se transformer en une théorie esthétique. La mesure, l'ordre, l'unité entraînaient l'idéalisation de la nature tout en maintenant la conception de la beauté dans des limites humaines. Ce rythme idéal, qu'il dictât les proportions d'un édifice, la longueur d'une tragédie ou les canons de la statuaire, s'adaptait aux forces de l'homme. Rien

d'énorme; rien d'obscur. L'art était une géométrie plastique, un raisonnement vivant, et c'est la force du nombre en quoi les Grecs voyaient la source de ce prodige qui devint le moteur plus ou moins dissimulé de la plupart des doctrines de Platon et d'Aristote sur la beauté.

Et c'est ainsi que la Grèce est toute dans leur esthétique.

Les esthéticiens de Rome et d'Alexandrie répètent le Maître de l'Académie et le Stagirite comme les artistes romains et Alexandrins imitent les maîtres de la Grèce classique. L'époque où nous entrons n'a qu'une originalité d'emprunt; sa beauté, dont il ne faut point médire, s'inspire d'un grand passé. Elle tenait les Grecs pour des maîtres impérissables et c'est alors qu'apparaît la fameuse théorie de l'imitation originale qui n'est point celle d'Aristote, mais celle que glorifièrent les classiques français du XVII^e siècle et suivant laquelle on ne peut être un grand artiste qu'en imitant les anciens avec les ressources de sa propre individualité, — théorie qui est la base même du classicisme, l'excuse ou la condamnation des académies et l'éternel fondement de nos querelles esthétiques. Mais comme si quelque sourde puissance eut miné les principes anciens et troublé les consciences en ces temps de transition greco-romaine, on voit pour la première fois l'esthéticien dicter à l'artiste une ligne de conduite, lui imposer une hygiène morale qui ne vise pas seulement les scrupules de métier, la sincérité et la probité professionnelles, l'indispensable souci de la perfection, mais aussi l'attitude de l'artiste devant la vie. Et c'est un poète charmant, Horace, qui dans son *Art Poétique* formule les lois de l'imitation originale en même temps que les devoirs de l'artiste créateur, et se montre plus éloquent et plus persuasif en son exhortation souriante que ne le furent les philosophes rhéteurs tels que Longin défendant la même cause.

Cette esthétique n'ambitionne que des résultats pratiques. Elle ne connaît point le désintéressement supérieur de la philosophie. C'est alors que le maître de la pensée alexandrine, Plotin, d'un effort géant tente une synthèse des doctrines d'Aristote et de Platon et résume ce que le monde antique près de mourir, pensait de la beauté. Il ne se contente point d'harmoniser les résultats antérieurs. Une lueur divinatrice

jaillit de son génie et troue d'un éclair l'avenir encore indéchiffrable. La conception suprême des Grecs — *l'unité* — devient à un moment donné chez Plotin la *lumière*. Simple substitution de mots en apparence, révolution profonde en réalité. Le monde nouveau contempera bientôt la splendeur de ses trésors spirituels dans cette lumière qui traverse la littérature patrologique et les rêveries sublimes de Denys l'Aréopagite pour venir illuminer le *Paradis* de Dante et l'admirable esthétique de St Thomas d'Aquin.

Nous voici au XIII^e siècle, au cœur du moyen âge. L'esthétique n'a point renié ses origines grecques. St Thomas comme tous les scolastiques est un aristotélicien, et de plus — M. Mâle nous l'a appris — les artistes médiévaux furent préoccupés au moins autant que les Grecs de symétrie et de rythme. Mais il y a quelque chose de nouveau. Pour le docteur angélique la beauté possède en elle une lumière : *claritas pulchri* par quoi elle s'impose. Elle n'est plus seulement une harmonie, une perfection mesurée; c'est un infini que l'âme du spectateur sonde dans l'âme de l'œuvre. Et pour la première fois l'homme se reconnaît dans l'art avec l'étendue illimitée de son être sensible et moral. La sérénité raisonnante des Grecs a fait place au sentiment passionné des Chrétiens. L'horizon de l'art s'élargit sans cesse et son orbe immense court de l'extase à la douleur. La nature, signe de Dieu, découvre à l'art des richesses inouïes et fait ennoblir par l'iconographie symbolique du moyen âge, ce qu'elle a de plus humble, de plus effacé, de plus glorieusement modeste. La raison s'efface devant le sentiment et par une conséquence naturelle c'est le caractère, bien plus que l'ordre et la mesure, qui rendra manifeste la clarté, la lumière, l'infini rayonnement du Beau, la *claritas pulchri*.

Telle est la haute conclusion de St Thomas.

L'esthétique avait grandi depuis les anciens; les racines étaient devenues un arbre; la pensée moderne sans s'en douter allait vivre à l'ombre de la plante vigoureuse. Désormais l'histoire de l'art nous montrera la recherche du caractère et nécessairement de l'expression, dominant comme une vérité conciliatrice les aspirations des naturalistes triomphants et des idéalistes impénitents. Et quand, à la fin du XV^e siècle,

une réaction platonicienne se fit sentir en Italie, et que l'on vit les artistes penseurs de la Renaissance néo-classique reprendre sans se lasser le problème torturant des canons antiques, les chefs d'œuvre malgré tout, trouvèrent leur lumière dans la puissance et l'infinie profondeur du caractère. Il est vrai que l'*Adam* de Michel-Ange, à la Chapelle Sixtine, a la beauté mâle et harmonieuse du Dionysos parthénonien. Mais quel génie grec aurait peint ces yeux profonds et douloureux qui se voilent de pressentir toute « la misère de vivre » ? Et quel maître ancien, par ce simple geste, trouvaille sublime en réalité, — Dieu touchant la main tendue du premier homme et lui communiquant avec la vie quelque chose du souffle éternel — quel Athénien si subtil qu'on le puisse supposer nous aurait ainsi fait voir l'invisible et reconnaître le divin ? Et Raphaël ensuite ne rend-il pas sensible et plastique la lumière de St Thomas d'Aquin, en peignant dans la *Transfiguration* l'image radieuse du Christ « resplendissant comme le soleil », *resplenduit facies ejus sicut sol*, le Christ dégagé de la matière, la lumière même du cœur chrétien ? Mais celui que nul n'égala dans la peinture des âmes et qui, non point dans une œuvre, mais en tout son œuvre dépassa la nature pour rejoindre sans cesse les clartés de l'esprit, Leonard de Vinci, par une rencontre unique dans l'histoire de la beauté, commente en son *Traité de la Peinture* l'idéal de la Haute Renaissance, au moment où son génie fait apparaître sur les parois de St^e Marie des Grâces, le Verbe incarné fouillant d'un même rayon les âmes diverses des douze apôtres.

Hélas ! dès le début, les trois grandes écoles d'esthéticiens modernes disent la rapide intoxication de la pensée par l'éclectisme. Avec leurs maîtres classiques elles peignent nettement aussi le tempérament national des trois grandes races française, allemande, anglaise. La France eut des esthéticiens dès le XVII^e siècle, — et aussi des académiciens. Leur esthétique est géométrique et rationaliste ; leurs théories sur la beauté sont des raisonnements cartésiens. Ils ne croient qu'à la force du savoir et du jugement, rejettent les fantaisies de l'inspiration et confondent l'art avec la science ; l'œuvre est pour eux le miroir de la raison claire et sûre d'elle-même.

Dans leurs écrits critiques Boileau, Racine, Buffon parlent de l'art comme d'une abstraction. Ils suppriment du réel ce qui peut contrarier leur idéal inspiré des anciens. Boileau reprend à Horace la théorie de l'imitation originale. A tous les maîtres français du XVII^e siècle l'antiquité est sacrée. D'ailleurs ils lui demandent d'affermir leur conscience professionnelle, de telle sorte que leur discipline et leur incomparable volonté mettent en jeu toutes les ressources de leur tempérament. Et ce tempérament, quoiqu'ils fassent, est de source chrétienne. Racine est un peintre de l'âme et Corneille a beau prétendre dans ses *Discours* que son idéal est conforme à celui d'Aristote, c'est l'héroïsme mélancolique et sublime des grands chrétiens d'alors tels que Pascal qui donne à ses vers une âme immortelle.

Plus tard avec Rousseau, le sentiment de la nature totale qu'avait exprimé déjà l'auteur des *Pensées* et qui remontait d'ailleurs au moyen âge français, cette tendresse de toute chose, assouplit définitivement la rigueur classique et finit même par la briser, lorsque les conceptions allemandes, proclamant l'inanité du monde devant la puissance du moi, font admettre par le romantisme français le laid à côté du beau, l'horrible à côté du divin. La préface de *Cromwell* reniait la tradition française. Ce ne fut heureusement qu'une tempête de mots. Hugo qui la déchaina sut garder un calme olympien, et le fonds classique de la race subsiste chez tous les maîtres de la France contemporaine. Delacroix est bien près de s'entendre avec Boileau quand il écrit que la nature est un dictionnaire dont l'artiste se garde d'employer indifféremment tous les mots. Taine, certes n'est plus un esthéticien académique; un monde de découvertes et de sentiments sépare sa *Philosophie de l'Art* de l'*Essai sur le Beau* du Père André, première tentative en France d'une théorie générale et méthodique de la beauté. Taine fait effort pour admettre la légitimité de toutes les formes de l'art, mais il ne peut s'empêcher de les évaluer diversement d'après ce qu'il appelle leur degré de bienfaisance. Si la théorie de la race, du milieu, du moment fournit une synthèse de nos connaissances historiques à certains égards ineffaçable et si par là Taine a guidé l'esthétique vers des chemins nouveaux, il est resté cartésien par la

méthode, français par sa manière déductive et surtout par une secrète et invincible tendance à négliger dans son esthétique ce qui en constitue l'objet — l'œuvre d'art — pour mieux se confirmer dans la foi de son système.

Les Allemands, en esthétique comme dans les autres branches de la philosophie, ont été des hypercritiques; ils se sont enivrés de leurs pensées et de leurs vocables; ils n'ont pas seulement perdu de vue la réalité, ils l'ont supprimée. Leur premier esthéticien Baumgarten ne voit, il est vrai, dans l'art qu'une sensation inférieure et pour être le parrain de l'esthétique il ne situe point très haut les sources de la beauté. Mais Baumgarten s'inspire du sensualisme anglais. Dès que les vrais allemands parlent, les notions changent. La sensation devient le *sentiment* de Kant, l'*esprit* de Schelling, l'*idée* de Hegel. Pour les Allemands en général, tout est dans la pensée de l'homme; c'est elle qui détermine les aspects variés de la nature; c'est elle qui découvre la beauté dans le monde; c'est elle enfin qui, se cherchant dans la matière, donne à la forme l'éloquence et la vie. Le moi commande à l'univers, il le recrée et le monde n'existe que parce que l'esprit le contemple. Certains prédécesseurs de Schopenhauer — les ironistes fichtiens tels que Solger — poussant ces doctrines jusqu'en leurs conséquences extrêmes, aboutissent à des absurdités aussi inacceptables par exemple que celles des Éléates.

Permettez moi à ce propos de vous communiquer un souvenir personnel.

J'étais à la campagne quand je pris connaissance des idées de Solger et comme il arrive, je réfléchissais à mes lectures dans une promenade de l'après midi. Devant moi la plaine et les arbres lointains se voilaient d'une menace d'orage lorsque dans le ciel ardoisé apparut soudain une colonne de lumière. Je la vis grandir peu à peu et s'élargir. Elle répandait des clartés irréelles à l'horizon et finit par transformer la dure silhouette des arbres en une fine buée d'azur. A ce moment je revins sur mes pas. L'orage s'était déplacé et du midi avait gagné le septentrion. La voûte entière était couverte d'un rideau funèbre où couraient des lueurs de cuivre. Toutefois, du paysage inondé d'ombre, un îlot de lumière surgissait : une

ferme blanche à toit rouge sur lequel tremblait le panache d'un arbre pâle.

Ai-je besoin de vous dire l'émotion de ce spectacle? Pourtant mon esprit n'avait point créé, cette naturelle magie! Elle n'était point dans ma pensée cette bataille que l'ombre et la lumière se livraient au ciel! D'autres que moi l'auraient admirée avec d'aussi enivrantes angoisses! Non, non! Solger et les ironistes avaient tort; la beauté est dans les choses plus qu'en nous.

Et pourtant un doute me vint. Si les grands rêveurs d'inconnu que sont les artistes et les poètes n'avaient point préparé ma sensibilité, aurai-je vraiment vu aussi complètement ce que je venais de voir? Les paysages pathétiques du Titien, le clair-obscur de Rembrandt, l'impressionnisme de Giorgione et de Claude Monet n'ont-ils point révélé des harmonies et des beautés secrètes? Ainsi donc le génie domine la nature, l'esprit crée la beauté. Oui, dans la mesure que la philosophie allemande elle-même, se chargea d'indiquer sinon avec rigueur du moins avec beaucoup de poésie par la voix de Schelling. Une force divine agit dans le monde variant à son gré la physionomie des choses. L'art a pour mission d'interpréter cette force, de nous révéler les mystères divins, de faire descendre le ciel sur la terre. Faisant de la beauté la plus haute manifestation de l'esprit, la désignant avec un pieux enthousiasme dans une lumière d'apothéose, Schelling a créé la religion de l'art.

Cette religion, nous la retrouvons en Angleterre, incarnée par Ruskin. Pourtant les Anglais sont gens pratiques et croyez bien que leurs esthéticiens n'ont point trahi le sang paternel. Ils se sont fait les propagateurs de la théorie qui ne voit dans l'art qu'un plaisir. De ce que Kant avait réservé à la beauté le domaine du sentiment désintéressé, Spencer en a conclu que l'art est un jeu qui remplit les loisirs de l'humanité, une distraction supérieure que tuerait tout effort ou toute contrainte. Avec de tels postulats on en viendrait vite à considérer l'art comme un délassement frivole. Ruskin écarta ce danger. L'art lui parut digne d'accaparer toutes les forces, toutes les énergies, toutes les connaissances; il voulut que l'humanité célébrât le culte de la beauté et de cette religion

nouvelle il attendait la régénération du monde. C'était tomber d'un extrême dans l'autre et forcer les délicates solutions de Schelling. Heureusement Ruskin retrouve ailleurs les avantages du tempérament anglais. Il ne se contenta pas de souhaiter le relèvement de l'art et la contagion de l'enthousiasme artistique; il dépensa son génie et sa fortune, travailla de ses mains et de son cœur pour restaurer les industries d'art, enrichir les musées, soutenir les artistes, éclairer les jeunes intelligences. N'étant point de ceux « qui dinent chez les riches et prêchent les pauvres » il se multiplia sans mesure. Il offrit à la critique d'art un exemple inoubliable et réhabilita par l'héroïsme de l'acte — chose inattendue dans l'esthétique — l'impuissance des prêtres de l'idéal à maintenir dans la multiplicité des aspirations contemporaines l'unité génératrice et sacrée de l'art grec et de la beauté gothique.

Telles sont les nuances, tels sont les groupes que je vois s'ordonner en mon esprit quand j'évoque les grands esthéticiens et leur cortège. Les divergences éclatent d'une époque à l'autre. Comment en pourrait-il être autrement puisque chaque école se rattache par d'indéfectibles liens à la civilisation, au milieu, à l'art d'où jaillit sa source spirituelle? Mais ne serait-ce point la preuve aussi qu'un même principe sociologique assure une première unité à toutes les phases de la science du Beau, puisque toujours les grandes écoles d'esthétique sont l'expression d'une société? Et certes, nous chercherions bien en vain à nier les bruyantes contradictions qui divisent souvent les esthéticiens d'une même race, d'une même époque. Mais elles s'affichent dans les formules et ne sont point aussi radicales qu'elles le voudraient faire croire. Il faut bien que l'esthétique, marquée comme l'art du sceau social et national, preune comme l'art aussi les traits individuels du maître qui la crée. Mais de même que la mouvante succession des grands artistes et des grands siècles d'art s'écoule fatalement sur les lignes immuables et sans brisure qui sont les lois essentielles de la beauté, de même l'esthétique est ramenée sans cesse vers des problèmes immémoriaux et celui-là ne considère que l'épiderme des œuvres et la forme des pensées qui ne devine point le fil mystérieux vers lequel s'aimantent toutes les interrogations et toutes les curiosités des esthéticiens. Tolstoï s'est

arrêté au seuil de la question historique; il n'en a jugé que l'aspect extérieur; de là son arrêt superficiel. J'avoue que j'ai longtemps partagé son opinion. Ce qui me frappe au contraire à présent, c'est l'identité de certaines spéculations chez Platon, St-Thomas, Kant, Schelling, Hegel, Ruskin divinisant tous de quelque manière l'éternelle beauté, ce sont les rencontres expérimentales d'Aristote et de Spencer, c'est enfin le perpétuel souci de tous ces philosophes de résoudre le problème moral de l'art, soit que le Beau et le Bien soient identifiés comme chez les anciens, soit que l'art prenne un sens religieux comme chez Schelling et chez Hegel, soit qu'on l'estime suivant son degré de bienfaisance comme chez Taine, soit qu'il devienne avec Ruskin le régénérateur des sociétés ou avec Tolstoï le seul langage universel. Et l'on a beau se dire avec St Thomas que le Bien n'est pas le but de l'art, il est manifeste comme la lumière, que le monde moral pénètre sans cesse de ses rayons le monde de la beauté....

Dialecticiens de la Grèce, philosophes d'Alexandrie, rhéteurs et poètes romains, mystiques chrétiens et scolastiques, encyclopédistes de la Renaissance, critiques et écrivains français, penseurs allemands, expérimentateurs anglais, je vois s'assembler les grands esthéticiens sous des portiques lumineux, plus vastes que ceux de l'École d'Athènes. Léonard de Vinci et St Thomas d'Aquin occupent une place maîtresse entre Platon et Aristote. Des degrés d'or mènent vers un sanctuaire où brille l'Idéal. Nous interrogerons les maîtres en pieux néophytes, et nous leur demanderons de descendre à tour de rôle les marches sacrées, pour qu'ils nous instruisent de leurs rêves, de leurs doutes, de leurs luttes, de leurs certitudes, de leurs triomphes, nous qui voulons aussi devenir les très dignes et très fidèles desservants de la Beauté.

FIERENS-GEVAERT.

COMPTES RENDUS

CL. HUART. **Littérature arabe**. Paris, A. Colin, 1902, in-8° écu.
Prix : 5 fr. broché; fr. 6,50 relié toile. : :

Avant la publication de ce manuel, pour se former une idée des productions de la littérature arabe, le lecteur de langue française n'avait à sa disposition qu'une courte notice traduite de l'anglais de Joseph Berington (1823), quelques pages de l'*Arabie* de Noël Desvergers (1847) et de l'*Histoire des Arabes* de L. A. Sédillot (1854). Désormais, l'ouvrage de M. Huart lui fournira, dans un format commode et accessible à tous, un tableau précis et aussi attrayant que possible, d'une littérature qui a duré treize siècles et qui a contribué, dans une assez large mesure, au progrès de l'esprit humain.

M. Huart a pris comme guide, pour écrire son manuel, la *Geschichte der arabischen Litteratur* de M. C. Brockelmann (1897-1902), qui est le traité le plus important et le plus récent sur la matière¹. S'adressant au grand public, M. Huart a négligé les littérateurs infimes et n'a mentionné les œuvres encore en manuscrit que quand il s'agissait d'un auteur fort connu.

La *Littérature arabe* de M. Huart ne constitue pas une histoire littéraire au sens européen du mot. C'est plutôt un recueil de renseignements sur la vie et les ouvrages de tous les écrivains de langue arabe : poètes, grammairiens, historiens, théologiens, jurisconsultes, philosophes, mathématiciens, astronomes, astrologues, géographes, médecins, alchimistes, encyclopédistes et même journalistes. Le dernier chapitre est en effet consacré à une revue générale de la presse périodique. Une histoire de la littérature arabe qui ne tiendrait compte que des œuvres vraiment littéraires ne donnerait qu'un aperçu bien

¹ M. Brockelmann a fait paraître un résumé de son grand ouvrage dans la collection d'histoires littéraires publiées par la maison Amelang de Leipzig sous le titre : *Die Litteraturen des Ostens in Einzeldarstellungen*; nous en avons rendu compte dans le t. XLV de la *Revue* (p. 97-100).

incomplet des manifestations de la pensée arabe, qui s'est surtout appliquée à la religion, au droit, à la philosophie et aux sciences.

Écrit dans un style agréable et avec une grande compétence, le manuel de M. Huart sera favorablement accueilli de tous ceux qui s'intéressent à la vie intellectuelle des peuples de l'Orient. Il rendra de grands services aux étudiants en langues arabe, pour lesquels il constitue un excellent ouvrage de référence.

M. A. KUGENER.

J. LABOURT. **Le Christianisme dans l'empire perse, sous la dynastie Sassanide (224-632).** Paris, Lecoffre, 1904, in-12.
— Prix : fr. 3.50.

Ce livre sera accueilli avec faveur de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire ecclésiastique de l'Orient. Bien écrit et bien composé, il retrace, d'après les textes originaux, la vie de l'Église de Perse depuis ses origines jusqu'à l'époque de l'invasion musulmane. Jusqu'ici, l'histoire de l'Église syrienne orientale ou nestorienne n'était guère accessible qu'à quelques rares orientalistes. La dissertation que Joseph-Simon Assémani lui avait consacrée, au commencement du XVIII^e siècle, dans sa célèbre *Bibliotheca orientalis*, était depuis longtemps surannée, et les documents originaux, écrits en majeure partie en syriaque, étaient loin d'avoir été tous traduits; plusieurs même, et non des moins importants, étaient encore inédits. Reprendre le travail d'Assémani, n'était pas chose aisée. Pour surmonter les nombreuses difficultés qu'il présentait, il fallait un excellent syriacisant doublé d'un bon théologien. M. Labourt a prouvé qu'il possédait ces deux qualités, et il convient de le féliciter pour la manière heureuse dont il s'est acquitté de sa tâche.

« Seule entre toutes les autres églises autonomes du haut moyen âge, l'Église de Perse n'a jamais joui de la protection officielle de l'autorité séculière.

Depuis l'origine de leur dynastie jusqu'à son déclin, les rois Sassanides, par nécessité politique autant que par inclination personnelle, demeurèrent fermement attachés à la religion nationale des Iraniens : le mazdéisme. Quand Constantin eut solennellement abjuré le paganisme, Sapor II fut conduit à considérer ses sujets chrétiens comme des auxiliaires éventuels des Romains, ces éternels rivaux des Perses : d'où la sanglante persécution qui décima si cruellement les jeunes chrétientés de l'Assyrie et de la Chaldée. La situation de ces églises s'améliora notablement lorsque, à la sollicitation des ambassadeurs byzantins, et à la faveur d'une trêve éphémère conclue entre les deux empires, Iasdgerd I^{er} eut permis et encouragé la réorganisation de la

hiérarchie, mais surtout quand, à la fin du V^e siècle, par suite du triomphe du nestorianisme dans les contrées soumises aux Sassanides, un fossé infranchissable se fut creusé entre les deux grandes fractions de la Syrie chrétienne. »

Le livre de M. Labourt est appelé à rendre de très grands services : complétant la *Littérature syriaque* de M. R. Duval, éclairant les nombreuses *Vies de martyrs persans* éditées par le Père Bedjan, ainsi que le *Synodicon orientale* publié par M. Chabot, il servira dorénavant de point de départ pour les recherches sur l'histoire de l'Église de Perse sous la dynastie Sassanide.

Quelques observations : Nous regrettons l'absence d'une table des matières, où l'on embrasserait d'un coup d'œil l'ensemble du plan de l'ouvrage. Celui-ci comprenant deux parties, l'une historique, l'autre théologique, qui sont d'ailleurs signalées dans la préface, il eût été bon d'introduire cette division dans le corps de l'ouvrage ; il suffisait pour cela de faire des chapitres I-VIII la première partie, et des chapitres IX-XII la seconde. La carte qui termine l'ouvrage et qui est empruntée à la *Littérature syriaque* de M. R. Duval est tout à fait insuffisante.

P. xvi (Bibliographie), il eût été utile d'indiquer que les *Auszüge* etc. de Hoffmann ont paru dans les *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes* (VII, 3), et plus bas, il fallait dire que les *Vies des Bienheureux orientaux* de Jean d'Asie ont été traduites en latin par Van Douwen et Land dans les *Verhandelingen der koninklijke Academie van Wetenschappen — afdeling letterkunde — XVIII^e deel*, Amsterdam, 1883¹ (cette traduction a aussi été publiée à part).

M. Labourt emploie souvent les mots « Dyophysites, dyophysisme ». Il serait plus correct de dire « Diphysites (*Διφυσῖται*), diphysisme ».

P. 113, note 4. Cette note n'est pas très claire. Il suffisait de faire remarquer que la forme *nôtourô*, qui est seule donnée par le manuscrit de M^{sr} Abbeloos de la Vie de Jacques le Notaire, peut également avoir la signification de « notaire ». Cf. à ce sujet la *Revue de l'Orient chrétien*, t. V (1900), p. 466, note 2.

P. 116. « Les chrétiens recueillirent les restes précieux du martyr, excepté sa tête. » Ceci est inexact. Le texte dit : « ils enlevèrent ses mains, ses pieds et ses doigts, et son corps resta avec sa tête ». C'est le corps avec la tête que les soldats reçurent l'ordre de garder (cf. d'ailleurs à la même page l. 24).

P. 165, note 4. Nous ne pensons pas que les mots de la Vie de

¹ Cette indication s'imposait d'autant plus que M. Labourt renvoie à la traduction à la p. 141, note 3.

Mar Aba : « il interpréta l'Écriture Sainte à Alexandrie en grec » puissent signifier que Mar Aba y composa la traduction syriaque de l'Ancien Testament, traduction faite sur le texte grec, dont 'Abdišo, (Ébed jésu) parle dans son catalogue. Le témoignage de Bar-Hébraeus, qui semble formel, n'est, à notre avis, qu'une paraphrase erronée du passage de Mar Aba.

P. 170, note 1. « Ils envoyèrent à sa recherche des *barques* de la part du Roi des Rois ». M. Labourt a corrigé ici le mot gênant du texte *b.y.s.p.(f)né* en *ba sefiné* « avec des barques ». Cette correction ne nous séduit pas beaucoup. Il nous semble bien préférable de rapprocher, avec M. Bedjan, le mot inconnu du persan *aspān* « chevaux », pluriel de *asp* « cheval », et de le traduire par « cavaliers ». Cf. le persan *sipahi*, qui dérive de *asp* et qui signifie « cavalier, soldat » (français : spahi).

M. A. KUGENER.

L. WHIBLEY, **A companion to greek studies**. Cambridge; University Press, 1905. 1 vol. in-8°, xxx-672. pp. Prix 18 sh.

Cet ouvrage doit fournir aux étudiants tous les renseignements indispensables pour l'intelligence des textes grecs; outre un aperçu de la vie sociale et politique, de la philosophie et de l'art de la Grèce, il contient des tableaux chronologiques, des chapitres sur la géographie et sur la critique philologique, 5 cartes et 141 gravures, très bien choisies. Chacune des parties de l'ouvrage a été rédigée par un spécialiste et la liste des collaborateurs comprend, comme on va le voir, les noms les plus fameux de la philologie anglaise contemporaine. Rien ne donnera une meilleure idée du livre que cet abrégé de la table des matières : H. F. Tozer, *Géographie* (p. 1-22); H. B. Tristram, *Faune et Flore* (p. 23-40); R. D. Hicks, *Chronologie* (p. 41-88); R. Jebb, *Histoire littéraire* (p. 89-162); H. Jackson et R. D. Hicks, *Histoire de la philosophie* (p. 163-207); Penrose et Gardner, *Architecture* (p. 208-228); Waldstein, *Art préhistorique* (p. 228-233) et *Sculpture* (p. 234-267); Earp, *Peinture* (p. 268-274); A. H. Smith, *Vases peints* (p. 275-285); Ridgeway, *Pierres gravées* (p. 286-290); Archer-Hind, *Musique* (p. 290-295); E. A. Gardner, *Mythologie et Religion* (p. 295-345); L. Whibley, *Constitutions grecques* (p. 346-376); W. Wyse, *Droit* (p. 377-411); R. J. Mayor, *Population et Esclavage* (p. 412-421); H. J. Edwards, *Colonies, Commerce et Industrie* (p. 422-437); W. Ridgeway, *Poids, Mesures, Monnaies*, (p. 437-356); C. W. Oman, *Guerre* (p. 456-474); A. B. Cook, *Marine* (p. 475-495); J. Gow, *Calendrier* (p. 495-497); Miss Harisson, *Rites de la naissance, du mariage et des funérailles* (p. 498-503);

Wilkins, *Éducation* (p. 503-512); James, *Livres et Écriture*, (p. 512-516); W. Cornish, *Condition de la femme* (p. 516-523); Lady Evans, *Costume* (p. 523-535); E. A. Gardner, *Vie privée, repas, jeux, voyages, maisons* (p. 535-558); C. Allbutt, *Médecine* (p. 538-566); Neil et Giles, *Dialectes* (p. 566-581); Roberts, *Épigraphie* (p. 581-596); R. Harris, *Paléographie* (p. 597-609); R. Jebb, *Critique verbale* (p. 610-624); Verrall, *Métrique* (p. 624-631); J. H. Sandys, *Histoire de la philologie* (p. 632-652).

L'ouvrage est complété par quatre index excellents, qui achèvent de lui donner la commodité d'une encyclopédie : index des noms de personnes, des noms de lieux, des savants modernes, des mots grecs. La bibliographie a reçu une attention particulière et on peut dire que presque tous les ouvrages importants sont signalés à l'étudiant. Mais les divers auteurs n'ont pas toujours procédé avec la même minutie et certains d'entre eux, se contentent d'indiquer l'auteur et le titre, quand le lieu de la publication et la date devraient toujours être mentionnés. Il y a là une petite amélioration à introduire dans une seconde édition de ce très utile ouvrage.

CH. M.

Pensées de Marc-Aurèle, traduction d'Auguste COUAT, éditée par Paul Fournier, maître de conférences à l'Université de Bordeaux. Bordeaux, Feret et fils, et Paris, Fontemoing, 1904. 278 pp. 8°. Prix : 10 fr.

Ce livre est l'édition d'une traduction dont Couat a laissé deux manuscrits. L'un est à peu près complet; le nombre et l'importance des corrections attestent le soin qu'avait donné le regretté savant à cette première forme de son œuvre. Le second manuscrit commence au second livre et ne contient guère que la moitié de l'ouvrage. La netteté des pages écrites sans rature montre que ce travail est la revision du précédent. Il a fallu encore tenir compte d'un troisième document, un lexique des principaux termes philosophiques des Stoïciens. L'état des manuscrits et leur diversité ont rendu très difficile la tâche de l'éditeur, et l'ont obligé, en une foule d'endroits, de faire œuvre personnelle. Telle qu'elle est, la traduction paraît excellente et conserve les qualités de simplicité et d'aisance que l'on reconnaît dans le grec de Marc-Aurèle. Le livre est muni de notes nombreuses et souvent fort étendues, dont la minorité appartient à M. Couat; elles ajoutent à l'ouvrage lui-même un commentaire continu et aussi long que lui. On regrettera que l'éditeur n'ait pas joint à son livre un index permettant de retrouver aisément tant de passages où sont discutés le sens de termes techniques ou des points de doctrine.

L. P.

A Persii Flacci et D. Junii Juvenalis saturae, cum additamentis Bodleianis recognovit brevique adnotatione critica instruxit S. G. OWEN. Oxford, Clarendon Press (sans date ni pagination).

Voici un livre qui, depuis son apparition, a déjà soulevé de vives polémiques : M. Housman, notamment, l'a attaqué avec une violence extrême dans le *Classical Review*, au point que l'auteur a cru devoir se défendre, et qu'il en est résulté une discussion serrée d'un caractère fort agressif (v. *Class. Rev.*, XVII, 1903, pp. 389-394; id., XVIII, 1904, pp. 125-131; id., XVIII, 1904, pp. 227-228).

Cette discussion a une importance toute spéciale, parce que M. Owen y est amené à défendre plusieurs des nouvelles leçons qu'il a adoptées, ce qu'il n'avait pu faire dans son édition. Celle-ci, en effet, faisant partie de la *Scriptorum classicorum bibliotheca Oxoniensis*, n'a point de commentaire explicatif : elle ne contient qu'une courte introduction sur la valeur et le classement des manuscrits, un appareil critique assez succinct, les *Vitae* des deux poètes, et un *index nominum Persi et Juvenalis*.

Doter cette collection d'un nouveau volume est une tâche sérieuse surtout quand on suit la voie qu'a choisie M. Owen. Il a recollationné à son tour les principaux manuscrits, tels que le *Montepessulanus* 125 (P) et le *Montepessulanus* 212 (A), et il a examiné bon nombre de *codices* inférieurs, dont les éditeurs n'avaient pas tenu compte jusqu'ici, à savoir, un *Oxoniensis bibl. Bodl. auct.* F I, 15 (O) et un *Cantabrigiensis collegii sacrosanctae Trinitatis*, O IV, 10 (T) pour ce qui concerne Perse, un *Oxoniensis bibl. Bodl. Canonicianus lat.* 41 (O), le *Cantabrigiensis* prénommé (T), deux *Ambrosiani* (R 54 et S 53) et dix *Veneti*, pour ce qui regarde Juvénal¹.

L'œuvre de M. Owen mérite donc d'être examinée en détail et sans parti pris. Notre but n'est pas d'intervenir directement dans le différend qui a surgi entre lui et M. Housman, mais de montrer ce qui caractérise la nouvelle édition, en quoi elle diffère des précédentes, et jusqu'à quel point les modifications introduites sont justifiées.

Otto Jahn, le fondateur, peut-on dire, du texte de Perse, se fondait sur les trois manuscrits A (*Montepessulanus* 212), B (*Vaticanus* H 36)

¹ Ces mss. rentrant tous, à part peut-être l'*Oxoniensis bibl. Bodl.* pour Juvénal, dans la classe ω des *codices* inférieurs, M. O. n'aurait pas dû les désigner par des sigles distincts dans l'apparat critique (même le *consensus* de O et T pour Perse est indiqué par γ). Cela ne fait que compliquer davantage une chose qui doit être réduite à sa plus simple expression.

et P (*Montepessulanus* 125)¹, dont les deux premiers étaient désignés par α , en raison de leur connexité, et jouaient un rôle prépondérant (cf. la préface de l'édition de 1868, pp. 4-5). Buecheler, qui en 1886 réédita l'œuvre de Jahn, ne changea rien à ce système. Mais la même année il écrivit dans le *Rheinisches Museum* (XLI, p. 454 sq.) un article, qu'il résuma plus tard en ces termes : *in Persio P et α sic differre dixi, ut illa recensio grammatica arte emendatas tutelaque custoditas saturas exhibeat, hæc in qua Sabini nomen atque emendationis memoria remansit in quibusdam propius absit a vero* (préface de la 3^e éd. de Perse et Juvénal, p. xv). C'était donner à P une importance qu'on ne lui avait pas attribuée jusqu'alors. Joh. Bieger, en 1890 (*de Persii codice Pithoeano*), alla plus loin encore, et s'appliqua à démontrer l'infériorité de la source α . Aussi, quand, en 1893, Buecheler donna une 3^e édition des satires de Perse, il suivit en première ligne le *Montepessulanus* 125 : *cum editionem libri ad hanc nunc legem formaverim, ut quoad res summa pateretur grammatici tutoris sequeretur auctoritatem (i. e. P), potest ut de vero aliquid ipsa lege derogatum sit, α posthabito ultra quam satis erat* (préface p. xv). On peut voir que la fin de cette citation implique cependant des réserves sérieuses. Ces réserves, M. Owen les supprime, et il écrit dans la *Classical Review* (XVIII, 1904, p. 126) : *Working on the lines of Bieger I claim to have produced a text of Persius which is superior to previous texts because it is based on the admirable Montpellier manuscript P*. La nouvelle édition de Perse se caractérise par là (cf. par exemple avec l'édition Buecheler de 1893 sat. III, v. 16; id., v. 45; sat. V, v. 84).

Que l'exclusivisme de M. Owen constitue un progrès, nous en doutons fort. Certes, Bieger a démontré que la source α (AB) contient des leçons manifestement fausses; mais tel est aussi le cas pour P : le dernier vers du prologue, où les copistes ignorants de A et de B ont gardé le mot *nectar* (*cantare credas Pegaseium nectar*), et où le copiste plus savant de P a cru devoir corriger ce mot en *melos*, en est un exemple frappant. Aussi croyons-nous qu'il est de beaucoup préférable de s'en tenir au prudent éclectisme de Buecheler.

Dans un auteur aussi difficile que Perse, la ponctuation est plus d'une fois sujette à discussion. Cela est vrai surtout pour la 1^{re} satire, où l'on distingue parfois malaisément les paroles qu'il faut attribuer au poète et celles qu'il faut mettre dans la bouche de son interlocuteur. Sat. I, v. 92 sq., et de même sat. III, v. 48 et vv. 105-109, M. Owen a des innovations heureuses. Mais sat. I, v. 26, les mots « en

¹ Ce ms. était désigné par C avant l'édition de Jahn-Buecheler de 1893.

pallor seniumque » ne sont pas dits par le poète et ne peuvent être séparés de ce qui précède; l'idée de l'interlocuteur est la suivante : « Mais si on ne peut montrer ses connaissances, à quoi bon avoir étudié? La belle affaire, d'être pâle et usé par le travail! » On pouvait attendre de M. Owen d'autres améliorations de ponctuation, comme par exemple, sat. I, vv. 8-11, où nous proposons de lire :

nam Romae est, quis non? ac si fas dicere, sed fas,
tunc cum ad canitiem et nostrum istud vivere triste
aspexi ac nucibus facimus quaecumque relictis,
cum sapimus patriuos, tunc tunc ignoscite.

Outre les six satires, nous avons conservé de Perse quelques choiliambes, qui dans P se trouvent au commencement et dans α, à la fin de l'œuvre. Comme leur valeur de prologue saurait difficilement être contestée, on ne comprend pas pourquoi Buecheler ne les a pas placés en tête. On est encore plus étonné de les voir relégués à la fin dans l'édition de M. Owen, qui cependant ne néglige aucune occasion de suivre le *Montepessulanus* 125.

La *Vita Persii* réclame en plus d'un endroit la perspicacité conjecturale. P. 59, l. 2 de l'édition Jahn-Buecheler, la leçon des manuscrits *minores ipse* est certainement fautive; Buecheler a proposé *minor ipse*; M. Owen a préféré *minor esset ipse*; pour le sens, *minor eis ipse* conviendrait le mieux : cette correction nous a été signalée par M. Vahlen. Id., l. 17, M. Owen voudrait remplacer *dempti* par *additi*, mais cela changerait inutilement le sens de la phrase.

Remarquons enfin, à propos de conjectures, que, quoi qu'en dise M. Housman (*Class. Rev.*, XVII, 1903, p. 390), le nouvel éditeur a eu bien raison de rejeter celle de Madvig au v. 23 de la 1^{re} satire; la leçon des manuscrits *auriculis* est préférable à *articulis*, même pour le sens de la phrase, qui est : « Tu rassembles donc des matériaux, non pas pour ton propre profit, mais pour plaire aux oreilles des autres, oreilles auxquelles, malgré ton orgueil et ta soif des applaudissements, tu dois crier : assez, assez! »

La nouvelle édition de Juvénal présente un intérêt tout particulier; on peut même dire qu'elle fait date, parce que M. Owen se trouvant, comme premier éditeur de Juvénal depuis la découverte des 34 nouveaux vers de la VI^e satire¹, face à face avec le problème soulevé par

¹ Ces 34 nouveaux vers ont été découverts par O. Winstedt dans l'*Oxonienis bibl. Bodl. Canonicianus* 41 après le v. 365 de la VI^e satire et publiés par lui pour la première fois dans la *Classical Review*, XIII, 1899, p. 201 sq. On sait que ce nouveau fragment a été déjà l'objet de nombreux articles dans les principales revues philologiques.

cette découverte, a été forcé de prendre un parti décisif et de trancher cette question si épineuse. Buecheler, dont l'avis est toujours des plus écoutés, prétend que ces vers sont apocryphes et les attribue à un habile imitateur du IV^e siècle; la grande majorité des savants les déclare authentiques. M. Owen devait-il les introduire dans son texte? Il l'a fait. Il faut nous borner ici à cette constatation, puisqu'une discussion sur l'authenticité ou la non-authenticité nous mènerait trop loin et ne serait pas à sa place dans ce compte rendu. Mais nous ne pouvons passer sous silence comment, dans son introduction, M. Owen explique que, seul de tous les manuscrits connus, le *Canonicianus* 41 (O) a conservé les 34 vers, parce que cette explication est de nature à modifier le *stemma codicum*, tel qu'il a été établi jusqu'ici. Nicaeus, qui de l'avis de tous a fait une recension des satires vers l'an 400, aurait — M. Owen ne nous dit pas pourquoi — omis après le v. 365 un passage de 34 vers parlant des *cinedi domestici*, tout en conservant la finale de ce passage et en l'intercalant, après l'avoir réduite de 5 vers à 3, non après le vers 365, mais après le vers 345. Tous nos manuscrits proviennent de cette recension de Nicaeus. Seul le *Bodleianus*, dit M. Owen, remonte à un texte antérieur (*equidem censeo in codice Oxoniensi strui triviale Juvenalis textum, qualis ante Nicaeum lectitabatur*); et c'est ainsi que O a tantôt les leçons de P, tantôt celles de ω , et qu'en quelques endroits il a seul conservé la bonne leçon : *agnoscimus videlicet recensionem*(O)*ceteris omnibus antiquiorem planeque singularem*. C'est dire que le manuscrit O doit occuper une place à part, indépendante de P et de ω , qui jusqu'ici ont servi de base au texte de Juvénal.

Quant à la place où M. Owen a inséré les nouveaux vers, sa théorie le forçait à les introduire après le v. 365 et à omettre les 3 vers, qui, dans les éditions antérieures, suivent le vers 345. Remarquons toutefois que même dans le *Bodleianus*, on retrouve les 3 vers à cet endroit, et que M. Owen ne nous explique pas ce phénomène. D'autre part, une variante du nom *Clodius* au v. 345 est *ludius*, mot qu'un copiste a sans doute cru lire à cause de *ludit* du vers initial du nouveau fragment : *in quacumque domo vivit LUDITQUE PROFESSUS* (cf. Wilson, *Americ. Journ. of Philol.*, vol. XXII, n° 9, p. 279). Ces considérations n'impliquent-elles pas qu'il aurait mieux valu placer les 34 vers après le vers 345?

A la valeur indépendante du *Bodleianus* s'ajoute une seconde cause de divergences entre le texte de M. Owen et celui de la grande édition de Friedländer (2 vol., Leipzig, 1895). Le ms. P porte des traces de nombreuses corrections fort intéressantes, et l'on a désigné par P² les leçons de cette « *manus emendatrix*. » M. Owen rabaisse considérablement la grande importance que Friedländer a attachée à P², pour s'en tenir essentiellement aux leçons de P.

Voici quelques passages où la double tendance qui caractérise la nouvelle édition apparaît clairement : sat. II, v. 45; sat. III, v. 218; sat. VI, v. 373; id., v. 561; — sat. I, v. 114; id., v. 150; id., v. 157; sat. III, v. 259; — sat. III, v. 78; id., v. 322; sat. V, v. 169; sat. VI, v. 73; id., v. 120; id., v. 473.

La philologie devra-t-elle à l'avenir suivre le chemin indiqué par M. Owen? Nous ne le croyons pas. Le *Bodleianus*, sans doute, vient confirmer quelques bonnes conjectures faites antérieurement par les savants et introduites déjà dans le texte par Friedländer (sat. IV, v. 148; sat. XV, v. 75; sat. VII, v. 130; sat. XV, v. 145); il fournit aussi la leçon probablement bonne *nam* au lieu *hi* (sat. II, v. 45); puis il nous fait connaître des vers nouveaux. Mais ce ne sont pas là des raisons suffisantes pour séparer le ms. d'Oxford de la classe ω ; car cette classe se caractérise précisément par le fait qu'en plusieurs passages certains de ses membres (un, deux ou plusieurs) ont conservé la vraie leçon; comme le dit fort bien M. Housman, P est de loin supérieur à tous les autres manuscrits, mais il a de nombreuses corruptions que n'avait pas l'archétype de la classe ω (*Class. Rev.*, XVII, 1903, p. 394). D'autre part, nous ne saurions approuver non plus le système de M. Owen, qui consiste à introduire le moins possible les leçons de P^a; car le grand nombre de cas où le nouvel éditeur lui-même a été forcé d'écarter P en faveur de P^a, prouve suffisamment la haute valeur de cette dernière source. D'ailleurs il a visiblement tort dans plus d'un des exemples que nous avons cités plus haut : I, 114, *habitas* (P^a) est préférable à *habitat* (P), car l'apostrophe aux objets inanimés (*funesta pecunia*) est une caractéristique du style juvénalien. — I, 155, la forme *lucebit* de P est manifestement fausse, et M. Owen a compris qu'il faut *lucebis* (P^a); mais pourquoi, au v. 157, a-t-il préféré *deducit* (P) à *deducis* (P^a)? Si le changement de temps s'explique, il n'en est pas de même du changement de personne. — V, 169, la leçon de P^a, *tacetis*, fournit une image frappante (il y a un moment de pénible silence); *jacetis* (P), adopté par M. Owen, nous semble fade. C'est donc un choix raisonné et non un esprit de système, qui doit présider à l'adoption dans le texte des leçons de P ou de P^a.

Quelques conjectures personnelles que M. Owen a introduites attirent particulièrement l'attention; il a tâché de les justifier dans le *Classical Review* (XVIII, 1904, pp. 127-128) : sat. XIV, v. 229, nous trouvons le changement de *conduplicari* (leçon des mss.) en *conduplicavit*, avec l'explication suivante : *my emendation is necessary for the construction, which otherwise is non-existent*. Mais nous renvoyons à la note de Buecheler dans le *Rheinisches Museum* (XLIII, p. 295), où la valeur de l'infinitif est bien mise en lumière au moyen de la paraphrase suivante des vv. 227-232 : *qui divitiarum amorem praecepit, etiam*

invitus pueros ad avaritiam instituit, et qui per fraudes patrimonia CONDUPPLICABI, dat libertatem et totas effundit habenas curriculo scelerum. — Sat. X, v. 54, il manque une syllabe longue ou deux brèves dans tous les manuscrits :

ergo supervacua aut — perniciose petuntur,

et à ce sujet on a fait diverses conjectures (v. éd. Friedländer, II, p. 459), dont la meilleure est celle de Madvig, Döderlein et Jahn :

ergo supervacua aut *vel* perniciose petuntur.

Celle de M. Owen (*aut PROPE perniciose*) n'a que l'avantage de la nouveauté; si paléographiquement elle peut se justifier (v. *Class. Rev.*, XVIII, 1904, p. 128), elle ne convient pas du tout pour le sens. — Sat. VI, entre le v. 614 et le v. 618, M. Owen a ajouté définitivement dans le texte trois vers d'une interprétation difficile, que Valla connaissait et qui se lisent encore dans un petit nombre de mss., tantôt après le v. 601, tantôt après le v. 614; dans le *Classical Review* de 1902 (pp. 407-8), il avait ingénieusement montré la possibilité d'utiliser ces trois vers, en intercalant les deux premiers après le v. 614, et le dernier après le v. 617; mais toute jolie qu'est cette hypothèse, elle ne devait point encore trouver place dans une édition définitive. — Sat. VII, v. 222, M. Owen a introduit dans le texte sa conjecture *ad horam* (v. *Class. Rev.*, VII, p. 401), au lieu de garder la leçon *ab hora*, donnée par tous les mss. (*ab oram* P, *sed in expuncta*), et expliquée par Friedländer dans la note de son édition. — Sat. VIII, v. 241, le changement de *in* en *vi* constitue, à notre avis, une conjecture fort heureuse et d'ailleurs amplement justifiée dans la *Class. Rev.*, XVIII, 1904, p. 128.

En somme, on peut dire que M. Owen nous a donné un texte de Juvénal, qui est le fruit d'études longues et consciencieuses. Son édition des deux grands poètes satiriques romains est digne de la *Scriptorum classicorum bibliotheca Oxoniensis*, dont il est superflu de faire l'éloge.

J. DE DECKER.

Dr CH. COLOMBO. **Manuel du Latin commercial.** 2^e éd. Paris, P. Lethielleux. Prix : 1 fr.

A peine l'Espéranto affirme-t-il son existence, voilà qu'un rival surgit, désireux lui aussi de conquérir le monde. Et quel concurrent ! Ni plus ni moins que le latin, non pas quelque latin de cuisine, ni la langue morte, doublement morte de Cicéron, mais « la langue commerciale de Rome qui survécut à l'établissement des Barbares dans

l'Empire », et dont le Dr Colombo a eu la chance de retrouver les traces, à ce qu'il paraît.

Pour une langue « mondiale », n'est-ce pas un titre sérieux que d'avoir une histoire, un passé de plusieurs siècles ? Aussi, malgré quelques modernismes (j'allais dire barbarismes), j'imagine que le latin commercial nous plairait assez, à nous magisters en *us*. D'ailleurs il s'offre à nos yeux sous un aspect plus engageant que le volapük et autres amalgames un peu « tourdebabelesques ». Par malheur, les latinistes n'ont que peu de voix au chapitre ; c'est du gros public, de la mode que dépendra le succès des langues universelles. Or, d'après la carte que l'*Almanach Hachette* consacre à l'expansion de l'Espéranto, je ne vois plus guère que les régions africaines (y compris le Sahara), l'Arabie et l'Asie du sud où le latin commercial puisse espérer recruter une armée d'adhérents. Le Dr Colombo, il est vrai, affirme avoir plus d'adeptes que le Volapük et que l'Espéranto : une bibliothèque, dit-il, ne suffirait pas à donner leurs adresses.

Spectateur impartial de ces rivalités, je me permettrai seulement de présenter une objection aux créateurs de langues internationales. Il est probable qu'on l'ait déjà émise ; mais les espérantistes et les L. C. ne paraissent point s'en soucier. Il s'agit de la façon de prononcer le nouvel idiome artificiel. Puisqu'il est destiné à mettre en relations des personnes de différentes nationalités, et de toutes les nationalités, il faut évidemment que les unes et les autres règlent leur prononciation suivant un diapason commun ; or c'est là un travail plein de difficultés. Quelques lignes, une page même n'y suffit pas. Il faut d'abord bien arrêter la valeur forcément conventionnelle des caractères employés, puis déterminer les ressemblances et les divergences d'avec les sons de chaque langue. Faute de quoi, les gosiers ne vibreront pas à l'unisson, et bien des gens ne pourront s'entendre : voyez-vous un grave et lourd Zurichois aux prises avec quelque Italien *λυγύφθογγος*, tous deux s'escrimant en vain, quoique lauréats de leur Académie de Volapük.

Il leur restera la ressource d'écrire. Et cela nous indique peut-être le seul emploi auquel devront se résigner les langues universelles : la correspondance écrite. Dans ce cas, on se demande s'il ne serait pas plus pratique de se contenter de ces dictionnaires télégraphiques déjà en usage dans le grand commerce, entre maisons associées, dictionnaires où des chiffres remplacent les mots les plus ordinaires. Tel nombre sera compris par tous les trafiquants du globe, parce qu'il représentera une même notion que chaque langue particulière exprime à sa façon. Un dictionnaire de ce genre n'est pas facile à rédiger. Mais l'entreprise vaut la peine d'être poursuivie, et c'est peut-être dans ce sens que s'orienteront les tentatives futures.

ANT. GRÉGOIRE.

SALOMON REINACH. *Apollo*. Histoire générale des arts plastiques, professée en 1902-1903 à l'École du Louvre. Paris, Hachette, 1904, in-8°, 325 pp. Prix : 7,50 francs.

Il faut parler sans retard du nouvel ouvrage de M. Salomon Reinach, *Apollo*, car son succès en fera tôt une sorte de vieil ami pour tous ceux qui, par profession ou par goût, s'intéressent à l'histoire de l'art.

« L'enseignement sommaire et synthétique de l'histoire de l'art n'existait pas à Paris, fait remarquer M. Reinach. Frappé de cette lacune, j'offris à mes collègues de l'École du Louvre, en 1902, de faire à titre d'essai, vingt-cinq leçons sur l'histoire générale des arts plastiques ». *Apollo* contient la fidèle mémoire de ces leçons professées au Louvre.

C'est un manuel, où l'on ne prétend pas tout dire, mais dire sur chaque période de l'évolution artistique, ce qu'il importe le plus de savoir. Son objet ne fut pas d'accumuler en un petit nombre de pages, une profusion de détails savants, mais de fixer des cadres fermement rattachés les uns aux autres, de construire une solide armature de jugements et d'idées. Son mérite, aux yeux du grand public auquel il s'adresse surtout, sera d'être simple et clair.

Toutefois, ceux qui connaissent M. Salomon Reinach eussent été bien étonnés, si l'érudit n'avait pas cheminé à travers l'histoire de l'art, à côté du professeur. L'érudition n'abandonne jamais ses droits, chez ceux qui en ont goûté une fois, l'âpre saveur. Et puisqu'il était impossible de faire place, dans le texte, aux discussions archéologiques, M. S. Reinach a voulu du moins que le moyen de les connaître et d'y participer peut-être, fût offert à ses lecteurs. Chacune de ses leçons est suivie d'une bibliographie, dont ce ne serait pas assez dire, qu'elle est riche : elle est choisie. Qui voudra s'en servir ne s'égara pas car les ouvrages qu'elle indique sont indispensables, et par eux sera connu tout ce qu'il peut être utile. Ceci dit, s'étonnera-t-on que plus d'une opinion, défendue par M. Reinach soit fort discutable? Non certes. Il faudrait pour cela ne pas savoir ce qu'est un manuel et surtout ce qu'est la science encore neuve de l'histoire de l'art.

Six cents figures, petites mais pour la plupart d'un fini achevé, illustrent le texte d'*Apollo*. Un index alphabétique permet d'y effectuer facilement toutes recherches. Il serait injuste aussi de ne pas signaler le souci artistique avec lequel la maison Hachette a fait cette édition.

Apollo est le digne frère de cette *Minerva* que M. Salomon Reinach publia il y a déjà longtemps pour orienter les jeunes philologues. Il aura — il a déjà — la même utilité et le même succès.

M. LAURENT.

J.-E. DEMARTEAU, **l'Ardenne Belgo-romaine. Étude d'histoire et d'archéologie.** Liège, impr. liégeoise Poncelet, 1904. in-8°, 249 pp. (Extrait du *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*. T. XXXIV.) 8 fr.

Si nous exceptons les ouvrages de Schayes et de Moke, surannés d'ailleurs et ne répondant plus aux exigences actuelles de la critique historique, il en est de la période romaine de notre histoire nationale comme des époques préhistorique et celtique, les travaux d'ensemble nous font absolument défaut. Nous possédons des monographies locales ou des contributions particulières, mais elles sont perdues dans les Mémoires, Bulletins, Annales et publications de nos sociétés savantes, et il n'est pas toujours aisé de les y découvrir. Cependant avec le goût des recherches archéologiques et les progrès de la méthode, le nombre de ces études spéciales s'est considérablement agrandi et le moment semble venu pour les chercheurs laborieux et persévérants de rassembler ces matériaux, d'en faire un choix judicieux et d'essayer une reconstitution d'ensemble, une œuvre synthétique. C'est une entreprise de ce genre qu'a tentée M. J.-E. Demarteau et, disons le tout de suite, le succès a couronné ses efforts. Il a produit un livre solide, intéressant et utile dont lui seront reconnaissants tous les esprits quelque peu cultivés qui s'impatientsaient de n'avoir jusqu'ici sur nos premiers âges que des données fragmentaires et incomplètes. Ce n'est cependant pas encore l'histoire complète de la domination romaine en Belgique, l'auteur limitant son sujet à l'*Ardenne*, mais à la « plus grande Ardenne », comme il dit lui-même, c'est-à-dire à une région répartie alors sur la 1^{re} Belgique et la Germanie inférieure, s'étendant de la Meuse au Rhin et comprenant outre notre Ardenne actuelle avec le Condroz, la Famenne et les Fagnes, le Grand-Duché de Luxembourg et le plateau volcanique de l'Eifel. C'est de cette contrée encadrée entre Cologne, Tongres, Huy, Namur, Dinant, Arlon, Luxembourg et Trèves qu'il a entrepris de reconstituer l'histoire pendant une période cinq fois séculaire; dans ce but, non seulement il s'est aidé des travaux de ses devanciers, savants belges ou allemands, mais encore il a apporté son contingent de recherches personnelles, et sa part est si importante qu'il pourrait à bon droit réclamer pour lui-même, comme il l'accorde à un autre, le bénéfice « d'un sentiment de curiosité directe » (p. 173). Curiosité émue d'un artiste, familier avec la poésie troublante et grandiose ou bien tendre et mélancolique de nos Ardennes; curiosité sagace d'un érudit qui contrôle et complète ses propres impressions et trouvailles par les découvertes antérieures de la topographie, de la toponymie, de la numismatique, de la paléographie et de l'archéologie. Ainsi outillé, il a fait œuvre d'historien

et le premier, peut-on dire, il a reconstitué sous ses divers aspects l'existence de nos ancêtres pendant les cinq siècles de domination romaine. Régime administratif et financier, organisation militaire, habitations privées, croyances religieuses, vie économique et vie sociale, il a tout décrit, justifiant chaque trait de son tableau par d'abondantes références et semant son récit de fines observations où étincellent sa verve malicieuse et son esprit humoristique.

Intéressant par le fond, le livre est original par la méthode. Il est écrit d'un seul jet, en style continu, sans divisions d'aucune sorte, les idées essentielles étant indiquées en rubriques dans la marge du volume. Je veux bien que ce ne soit pas un procédé ordinaire et que même, au point de vue didactique, on ne puisse l'admettre que sous réserves. Le plan général ne se distingue pas bien de prime abord et les lignes du sujet n'apparaissent pas avec une netteté parfaite. C'est la « suite insensible » que nous recherchions autrefois sur les bancs de l'École normale dans les caractères de La Bruyère! Mais, à y regarder d'un peu près, l'auteur, à défaut de plan, suit un *itinéraire*. Quatre chaussées traversaient l'Ardenne romaine : la route Tongres-Arlon qui s'embranchait sur celle de Bavai-Cologne, la route Reims-Cologne avec une bifurcation vers Arlon, Luxembourg, Trèves et enfin celle qui à travers la région volcanique de l'Eifel rejoignait Trèves à Cologne. Il les parcourt l'une après l'autre, s'arrêtant chaque fois qu'il rencontre un vestige quelconque rappelant l'ancienne civilisation des Romains. Si encore il ne s'écarterait pas des grand'routes, mais il visite l'Ardenne en touriste, non pas en voyageur ; il prend son temps, il s'égare souvent dans un chemin secondaire, un « diverticule », comme on disait alors, et nous devons bien nous résigner à subir sa fantaisie. Au surplus, il y a dans ce désordre apparent tant de charme et d'imprévu, tant de pittoresque et de variété que nous aurions mauvaise grâce à chercher chicane à notre cicerone. Nous avons d'ailleurs pour nous diriger nous-mêmes une bonne carte, dans laquelle cependant sont omises ou orthographiées avec des variantes quelques dénominations géographiques citées dans le texte. De superbes planches avec un certain nombre de dessins et gravures ajoutent encore à l'intérêt de ce beau livre dont l'impression soignée fait honneur aux ateliers de M. H. Poncelet.

A. DUTRON.

J. WARICHEZ. Les Origines de l'Église de Tournai (*Recueil des travaux publiés par les membres des conférences d'histoire et de philologie de l'Université de Louvain*, fasc. 10^{me}). Louvain, Peeters, 1902, in-8° de 226 pp.

Ce travail « envisage l'Église, ou si l'on veut le diocèse de Tournai dans toute la première phase de son existence, depuis les débuts du christianisme en cette contrée jusqu'à la fin du IX^e siècle ».

Après une courte introduction dans laquelle l'auteur passe sommairement en revue les sources dont il dispose, il étudie dans une première partie les origines chrétiennes dans le Nord de la Gaule, puis dans une deuxième il aborde de front son sujet. Chap. I, S. Eleuthère et ses successeurs immédiats. — Chap. II, Union de Tournai-Noyon. — Chap. III, Les listes épiscopales. Dans une troisième partie, intitulée « Les circonscriptions diocésaines » et divisée en deux chapitres, il retrace l'évolution de la « civitas Tornacensium » sur laquelle fut calqué le diocèse primitif et examine ses rapports avec la « civitas Menapiorum » de César. La quatrième partie traite de l'organisation du diocèse. Chap. I, La constitution hiérarchique. — Chap. II, Le domaine primitif. — Chap. III, La naissance du pouvoir temporel. — Chap. IV, Les relations de l'Église et de l'État. — Chap. V, Les abbayes. — Chap. VI, La vie sociale. Ensuite vient un épilogue sur les invasions normandes, au cours desquelles l'église de Tournai fut détruite. Finalement une bibliographie détaillée des sources et ouvrages cités termine le volume.

Pour qui sait combien les sources de l'histoire primitive de l'église de Tournai sont rares et combien, au surplus, ces sources sont sujettes à critique; pour qui connaît d'autre part les légendes que des historiens malavisés ont créées ou développées autour de cette histoire déjà si nébuleuse par elle-même, il est à peine besoin de faire remarquer que ce travail exigeait une grande sagacité en même temps qu'une extrême prudence. Si on peut reprocher à M. Warichez d'avoir parfois manqué à la dernière de ces qualités en affirmant parfois trop catégoriquement des théories acceptables sans doute mais nullement démontrées, on ne saurait lui dénier la première. Les discussions serrées, alertes et pleines de vie qui remplissent son travail d'un bout à l'autre sont marquées au coin de l'esprit critique le plus pénétrant. Souvent elles aboutissent à des solutions nouvelles. Citons le Chap. I de la deuxième partie où il soutient, contrairement à l'avis de Holder-Egger et de L. Delisle, que Tournai fut un évêché distinct et autonome avant son union à Noyon. Relevons également le Chap. II de cette même partie où il fait remonter la réunion de Tournai-Noyon non pas à S^t Médard, comme le veut

la légende, mais à S^t Achar (626-637). Remarquables également et très importants au point de vue de la géographie historique de notre pays, les deux chapitres de la troisième partie, où l'auteur discute les rapports entre la « civitas Menapiorum » et la « civitas Tornacensium ». Puis signalons pour finir, comme un modèle d'étude de diplomatie, la critique du faux diplôme de Chilpéric dont la fabrication doit être placée, suivant M. Warichez, entre le mois de décembre 1187 et le mois de juin 1190, et dont le chapitre de Tournai se sert comme d'un instrument de légitime défense, pour faire la preuve juridique de ses véritables droits contre les usurpations des châtelains et les envahissements plus dangereux encore du Magistrat (p. 157).

En ce qui concerne le style, il tranche singulièrement sur celui qu'on trouve habituellement dans les travaux de ce genre. Nous n'en faisons pas un reproche à l'auteur. Si quelques passages comme celui qui ouvre le chapitre sur « la naissance du pouvoir temporel » de l'église de Tournai (p. 145), auraient gagné à être raccourcis de moitié ou des deux tiers, les autres fleurs de poésie, jetées par ci par là en cours de route, constituent une agréable diversion au milieu de ce travail aride qu'un style d'archiviste aurait rendu aisément illisible.

H. VAN HOUTTE.

LÉON VANDERKINDERE. **La Chronique de Gislebert de Mons. Nouvelle édition.** Bruxelles, P. Imbreghts, 1904. In-8° de LI, 430 pages, avec une carte géographique du comté de Hainaut à la fin du XII^e siècle.

Nos historiens les plus éminents publient des cartulaires, chroniques, livres de comptes et autres *Documenta*. On peut le regretter, non pas que publier convenablement un texte soit chose inférieure ou aisée (c'est même fort difficile), mais il me paraît que les qualités d'esprit qu'exige l'édition d'un texte se rencontrent plus fréquemment que celles qui font l'esprit généralisateur. A celui-ci incombe essentiellement la mission d'élaborer les matériaux mis au jour par les érudits. M. Vanderkindere est du nombre de ces esprits synthétiques et pourtant, il édite aussi une chronique; mais je m'empresse d'ajouter que l'édition qu'il en donne est si parfaite que je ne saurais lui faire un grief de son entreprise, et il n'est pas douteux que cette édition de Gislebert durera pour le moins autant que *Le siècle des Artevelde* ou *La formation territoriale des principautés belges au moyen-âge*.

En quoi l'édition nouvelle de la chronique de Gislebert (chronique si importante pour l'histoire non seulement du Hainaut, mais de l'Empire à la fin du XII^e siècle), en quoi donc cette édition se distingue-



t-elle de ses devancières? Une copie faite au XV^e siècle du manuscrit de Gislebert de Hainaut avait servi à l'édition, bien faite au reste, qu'avait publiée Arndt au tome XXI des *Monumenta Germaniae historica (scriptores)*. Toutefois, dans cette publication, tout n'était pas parfait. Arndt qui était étranger a mal lu plusieurs noms de lieux; il confond parfois les graphies *u* et *v*; pour la même raison, ses identifications de noms de lieux sont parfois fautives. Ce qui est plus grave, il n'a pas toujours bien compris son texte comme il appert de la façon défectueuse dont il lui arrive de le ponctuer.

M. Vanderkindere a eu à sa disposition un manuscrit de la chronique de Gislebert qui n'avait pas encore été utilisé. Ce manuscrit n'est d'ailleurs qu'une copie du manuscrit du XV^e siècle; mais, faite par des scribes qui connaissaient le Hainaut et les régions voisines et qui avaient rectifié plusieurs lectures, elle a suggéré à M. Vanderkindere certaines corrections. En outre, mieux que Arndt, M. Vanderkindere connaissait le Hainaut où se passe une grande partie des événements racontés par Gislebert; il a pu ainsi identifier de façon certaine presque tous les noms de lieux qui abondent dans cette chronique du Hainaut. Sa tâche lui était au reste facilitée par les travaux que des érudits de valeur comme MM. Devillers et Duvivier ont consacrés au Hainaut ancien. Cet enrichissement de nos connaissances est, pourrait-on dire, condensé dans une carte du Hainaut et des régions voisines à la fin du XII^e siècle, carte que M. Vanderkindere a eu soin d'ajouter en appendice à sa nouvelle édition de Gislebert.

Le savant professeur a en outre établi partout une ponctuation rationnelle du texte. Quant aux noms de personnes, comme il possédait parfaitement la littérature du sujet (cf. la bibliographie qu'il en donne à la suite de son Introduction), il a su tirer parti pour leur identification de l'énorme travail d'érudition de ces dernières années et son édition fourmille de renseignements sur les personnages mentionnés par le chroniqueur. Quantité de crayons généalogiques, en note du texte, orientent le lecteur dans l'enchevêtrement des liens de parenté; en outre, 25 grands tableaux chronologiques et généalogiques, à la fin de l'ouvrage, ont été consacrés spécialement aux familles les plus considérables : comtes de Hainaut, de Flandre et de Luxembourg, maisons de Namur, de Louvain, de Limbourg, de France, de Souabe, de Vermandois, d'Anjou, rois d'Angleterre et de Sicile, comtes de Blois et de Champagne etc.... Ces crayons généalogiques nous prouvent notamment de façon évidente que les termes *consobrinus* et *consanguineus* prennent chez Gislebert des acceptions différentes. Les *consobrini* sont cousins germains (4^e degré) tandis que les *consanguinei* sont des cousins issus de germains ou des cousins d'un degré plus éloigné que le cinquième.

Les tables des noms de personnes et des noms de lieux sont très complètes, renvoyant à la page et à la ligne. Un glossaire des termes bas-latins employés par le chroniqueur rend les plus grands services. Rien que le groupement des passages où ils sont mentionnés jette une vive lumière sur, par exemple, tel ou tel point spécial des institutions féodales au XII^e siècle.

Je ne dois pas oublier non plus que M. Vanderkindere dresse à nouveau et de façon plus complète que ses devanciers, les *Régestes* de Gislebert; il s'en sert pour préciser la nouvelle biographie qu'il nous donne du chroniqueur. Il apporte en outre des arguments nouveaux confirmant les assertions de l'historien allemand Hantke qui, à l'encontre de Arndt, est d'avis que l'année 1196 marque la date de la rédaction de la chronique de Gislebert.

En appendice, M. Vanderkindere publie les « *Ministeria curie Hanoniensis* » si intéressants pour l'histoire de la féodalité et des *ministeriales* en particulier; il parvient à resserrer entre les années 1212 et 1214 la date de la rédaction de ce document.

Ce volume inaugure dignement la « Collection de chroniques pour servir à l'étude de l'histoire de Belgique » dont la Commission royale d'histoire a décidé la publication.

Depuis quelques années, les élèves des classes supérieures de nos athénées viennent, sous la conduite de leurs professeurs, se rendre compte de ce qui constitue un dépôt d'archives. Pourquoi restent-ils malheureusement dans une ignorance si complète des chroniqueurs du moyen-âge? Pourquoi ne leur fait-on jamais lire tout au moins des extraits d'un chroniqueur comme Gislebert. Ils y prendraient parfois le goût de l'histoire, le goût de l'histoire nationale en particulier; à tout le moins, ils verraient s'ouvrir un coin de tout ce monde du moyen-âge qui leur reste aujourd'hui presque à jamais fermé.

A. HANSAY.

ÉTIENNE CLOUZOT. **Les Marais de la Sèvre Niortaise et du Lay du X^e à la fin du XVI^e siècle.** — Paris, Champion, et Niort, Clouzot. 1904. 282 pages avec plusieurs plans et cartes.

Sur la côte occidentale de la France, en face de l'île de Ré, s'étend un territoire que l'industrie humaine conquiert jadis sur les eaux. On croyait communément que cette vaste entreprise de dessèchement était l'œuvre d'ingénieurs hollandais, venus en cette contrée à la demande expresse d'Henri IV. Tout au plus conservait-on le vague souvenir de travaux antérieurs, mais comme personne ne s'était efforcé

d'en fixer l'importance, le grand effort tenté par les courageuses générations, qui se succédèrent sur la côte à travers le moyen âge, resta entouré de silence et d'oubli. Il fut donné aux patientes recherches de M. Clouzot de restituer à l'histoire toute cette période de travail, qui précéda l'arrivée des Hollandais dans le Bas-Poitou. Son livre nous paraît être à certains points de vue une véritable révélation. Aussi, l'avons-nous lu et relu avec d'autant plus de satisfaction que nous avons retrouvé dans la contrée qu'il décrit, l'image d'une partie de notre propre pays, la Flandre maritime.

Déjà au X^e siècle, la population toute particulière, qui habitait les marécages, dans lesquels se perdaient les embouchures de la Sèvre et du Lay, construisit des barrages et des écluses dans le but d'arrêter les efforts de la mer. Au XI^e et au XII^e siècles, les ouvrages de défense et de dessèchement se multiplièrent; au XIII^e, la grande entreprise fut achevée et le territoire définitivement conquis.

Les auteurs de cette merveilleuse conquête avaient été en grande partie les moines, spécialement les moines de l'ordre de Cîteaux, répartis dans une trentaine d'abbayes disséminées sur la côte. A leur action vint se joindre celle des Templiers, qui importèrent sans doute dans le pays les procédés techniques, dont ils se servaient avec succès dans le dessèchement des lagunes de la Méditerranée. Quant aux seigneurs laïques, ils se contentèrent de favoriser les travaux sans s'y associer directement. Les paysans par contre furent, ensemble avec les moines, les véritables exécuteurs de la partie matérielle de l'entreprise.

Au début du XIII^e siècle, et même déjà à la fin du XII^e, les forces se joignirent et donnèrent naissance à des associations, dont celle des Cinq Abbés fut la plus efficace. Aucune d'elles cependant ne parvint à s'élever à la hauteur d'une véritable institution administrative et permanente, semblable à nos *wateringues* des Flandres. Toutes se limitèrent à l'exécution de certains travaux, et ceux-ci une fois terminés, elles se disloquèrent et disparurent.

Les XIV^e et XV^e siècles, qu'une guerre de cent ans rendit si funestes à la France, virent tomber en ruines ce que trois siècles de luttes avaient édifié. Les monastères dévastés, les moines cherchèrent plus de sécurité à l'intérieur du pays; les habitants émigrèrent, et ceux qui restèrent à demeure ne se préoccupèrent plus que de la conservation de ce qui était indispensable à leur existence. Vainement la royauté tenta de ressusciter cette contrée de ses ruines, vainement essaya-t-elle de l'arracher une seconde fois aux envahissements de la mer et de la rendre à la culture. Toutes ces tentatives échouèrent, faute de se voir secondées par le peuple, et dans le courant du XVI^e siècle, la guerre civile et religieuse aidant, on ne put réaliser davantage la résurrection du Bas Poitou.

M. Clouzot consacre une série de chapitres à l'examen de certains points déterminés : le mode de dessèchement, les auteurs de l'entreprise, le droit de propriété, les produits de la contrée, les voies de communication, tous points de vue que l'auteur développe avec compétence et précision. Nous ne pouvons nous arrêter à chacun d'eux, bien que tous soient également intéressants. Insistons sur le chapitre consacré au droit de propriété.

A qui appartenaient les terres conquises sur les eaux ? aux dessiccateurs, aux seigneurs fonciers, au roi ? En principe, les relais de la mer appartenaient à la couronne, et les légistes, dans leur entreprise de consolidation royale, ne se firent pas faute de proclamer sans ambage : « La mer appartient au roi. » Mais si la théorie était décisive, la pratique ne l'était guère. En fait, les seigneurs terriens, laïques ou ecclésiastiques, usurpaient ce que la mer abandonnait. Sans doute, la royauté réclama, mais les procès et les contestations qui surgirent, les compromis qui intervinrent, ne font que confirmer cette situation d'accaparement des terres par les seigneurs locaux au détriment de la couronne.

Un marécage, une fois conquis, comment en garder les limites ? Comment délimiter des terres basses dans une plaine à perte de vue, où aucun accident de terrain ne pouvait servir de point de repère, où, au surplus, selon les caprices de la mer, sur un sol mouvant, apparaissaient et disparaissaient successivement des atterrissements, où les ruisseaux se déplaçaient sous l'effet des inondations ? Les seigneurs propriétaires se reposèrent sur l'intérêt individuel et particulier du soin de la conservation de leurs terres. A cet effet, ils s'empressèrent de diviser leurs conquêtes en petites parcelles pour les accenser ensuite. De la sorte, chaque censitaire gardant avec vigilance ce qu'il avait obtenu, il se fit que l'harmonie des intérêts fut pour tous la meilleure des gardiennes. Parfois, les paroissiens d'un même village se liguèrent pour dessécher en commun un même marais. Il naquit alors une propriété collective, dont la communauté était investie et dont ses membres n'étaient que des usagers. Toutefois par une évolution naturelle, il se produisit ici ce qui se fit ailleurs, c'est qu'un usage séculaire, accompagné de possession immémoriale, transforma insensiblement l'usager en propriétaire.

Comme nous le disions, il y a un instant, le livre de M. Clouzot nous a doublement intéressé parce que nous y retrouvions en tous points la situation de notre Flandre maritime. Notre côte aussi fut livrée jadis aux caprices de la mer ; elle lui fut ravie, pas à pas, par une lutte de tous les jours, symbolisée dans cette devise des armes zélandaises : *Luctor et emergo*. Exactement comme les habitants du Bas-Poitou, ceux de la West-Flandre avaient des allures particulières, un esprit d'indépen-

dance poussé jusqu'à l'insubordination vis-à-vis des pouvoirs établis. Galbert de Bruges nous en parle et nous les dépeint sous des couleurs qui rappellent leur sauvagerie et mâle énergie. Dans ce coin, disputé aux eaux, des moines affluèrent. Cisterciens, ils se livrèrent aux travaux du corps et gagnèrent à l'abbaye des Dunes un vaste domaine. Eversham, Saint-Nicolas à Furnes, s'enrichirent à leur tour au détriment de la mer, tandis que de l'intérieur même du pays, Saint-Bertin, Messines, Saint-Bavon accoururent en hâte pour se réserver une part dans ces terres d'alluvion. Si l'action monacale fut la même, tant en Poitou qu'en Flandre, l'action laïque par contre, peu sensible dans la Sèvre Niortaise, s'affirma avec éclat sur la côte flamande. Philippe d'Alsace éleva des dignes et se vanta d'avoir desséché *propriis expensis* de larges territoires. Des seigneurs de moindre importance s'attelèrent à la besogne, et les bourgeois enrichis de nos villes trouvèrent dans l'assèchement des Polders un moyen de faire fructifier le surplus de leurs capitaux disponibles¹. Partout, à partir du XII^e siècle, nos comtes abandonnèrent volontiers aux églises et aux particuliers les scores, les moeres, les tourbières, les mares et les pastures, qui entrecoupaient le pays, comme ils firent don aux bourgeois de leurs upstallen des villes². De cette action commune de toutes les forces sociales, résulta une grande œuvre de dessèchement, qu'à la différence de l'œuvre poitevine, les siècles suivants ne devaient point détruire. Peut-être l'organisation derobustes associations appelées *Wateringues*, restées inconnues là-bas, suffisait-elle, à elle seule, pour préserver la terre conquise de tout retour offensif des flots. Il s'agirait de décrire une bonne fois, systématiquement, tout ce merveilleux travail accompli par nos pères dans ce coin extrême du pays, de fixer les procédés techniques, d'établir les apports respectifs des diverses énergies sociales, de faire, en un mot, pour la Flandre maritime et la contrée des Polders en général, ce que M. Clouzot a fait pour les Marais de la Sèvre Niortaise.

G. DES MAREZ.

A. GAZIER. **Mélanges de littérature et d'histoire.** Paris, Colin, 1904. 1 vol. in-12 de 354 p. Prix : 4 fr.

Sans avoir les qualités brillantes qui prennent vivement l'attention, M. Gazier occupe un rang distingué dans la critique. Il

¹ H. PIRENNE. *Histoire de Belgique*, p. 279 et suiv. — Le même auteur décrit le caractère particulier de la population de la Flandre maritime dans *le Soulèvement de la Flandre maritime (Introduction)*. Bruxelles, 1900.

² Notre livre sur la *Propriété foncière dans les villes au moyen-âge et spécialement en Flandre*, Gand, Vuylsteke, 1898, p. 121 et suiv.

continue les traditions de ces Maîtres de l'Université dont le travail méthodique et consciencieux, servi par un goût éclairé, apporte d'utiles contributions à l'histoire littéraire. Son volume de « Mélanges », recueil d'anciens morceaux publiés à des dates différentes, garde encore aujourd'hui l'intérêt d'une œuvre vraiment originale. La variété des questions traitées, la nouveauté des aperçus, la finesse des vues et la sûreté de la documentation font le mérite et le charme de ce livre. Écrites dans une langue dont la gravité n'exclut pas l'agrément, ces dissertations solides, véritables thèses en raccourci, élucident certains points restés obscurs de la vie ou des œuvres de nos grands écrivains.

Les investigations de l'auteur se sont principalement portées sur le XVII^e siècle : Molière, Pascal, Bossuet, Racine, Fénelon, Massillon, Rollin ont fait tour à tour l'objet de ses recherches.

Je soulignerai quelques-unes de ses conclusions, qui me paraissent des plus intéressantes.

Le livre s'ouvre par un « essai sur l'histoire littéraire de Tartufe. » Contrairement aux opinions de Brunetière, R. Doumic et Allier, M. Gazier voit, dans cette peinture acerbe de l'hypocrisie, une œuvre de colère et de vengeance dirigée contre le Prince de Conti, ancien ami de Molière, devenu son ennemi, et Pénitent de Pavillon. La thèse est neuve et hardie, mais elle s'appuie sur un enchaînement serré de preuves qui la rendent vraisemblable.

Les mêmes qualités d'exactitude et de logique se retrouvent dans l'article consacré aux « prétendues amours de Pascal. » On se rappelle le bruit fait, à l'origine, autour de l'admirable « Discours sur les Passions de l'Amour », si heureusement découvert par Victor Cousin. Les critiques crurent reconnaître, à l'émotion de l'accent, une espèce de confession dans ce fragment précieux; et le nom de M^{lle} de Roannez servit à compléter ce chapitre de roman. M. Gazier s'attaque sans pitié à cette poétique légende; il ne serait pas loin de voir dans ce chef d'œuvre, dont il ne garantit pas d'ailleurs l'authenticité, « un simple jeu d'esprit analogue aux poésies galantes de Jacqueline Pascal, » ou même une gageure de salon, comme on en faisait volontiers à cette époque. Ce point réservé, il établit par un examen détaillé des faits, des lettres et des dates, que Pascal « n'a jamais été amoureux de Charlotte Gouffier », et qu'il ne fut pour rien dans la conversion de M^{lle} Roannez : son argumentation de style nerveux et pressant ne laisse plus le moindre doute sur cette question controversée.

A propos des rapports de Bossuet avec les Jansénistes et de Racine avec Port-Royal, le sagace érudit précise des faits insuffisamment éclaircis. Il cite une curieuse lettre de Racine qui montre que le futur auteur des Plaideurs pouvait être, malgré son jeune âge « le continuateur des Provinciales. »

Un autre morceau savoureux, et auquel des événements récents rendent une certaine actualité, est un fragment d'un mémoire inédit de Rollin, plaidoyer éloquent en faveur de l'Université contre les Jésuites.

Quelques articles de curiosité historique (Ravaillac et ses prétendus complices; l'anarchie spontanée en 1789), complètent le volume. J'en détache un morceau étendu (80 p.) du plus piquant intérêt. C'est la biographie d'une femme anachorète au XVII^e siècle. Il s'agit d'une jeune française, Jeanne de Caylus, appartenant à la plus haute noblesse et qui, « après bien des aventures extraordinaires, alla vivre durant six ou sept ans dans les gorges les plus sauvages des Pyrénées ». Pénétrante étude de psychologie ascétique, faite d'après des documents sûrs, cette véridique histoire a tout l'attrait d'un roman; et l'auteur la conte avec une grâce émue. Nous en recommandons la lecture à ceux qui aiment à noter ce qu'on appelle des « états d'âme. »

Cette rapide analyse suffira, croyons-nous, pour attirer l'attention de nos collègues sur ces études d'érudition solide et de forme élégante, que l'Académie française vient de consacrer en leur décernant un de ses prix.

M. HENEN.

N. PIETKIN. **La germanisation de la Wallonie prussienne.**

Bruxelles, Schepens, 1904. — Prix : 2 fr. 50. — (Extrait de la *Revue Wallonia*, t. XII, 1904).

Le traité de Paris du 30 mai 1814, en assignant aux Pays-Bas ce qui avait appartenu à l'ancienne principauté de Liège, à la Prusse ce qui avait fait partie de l'ancien diocèse de Cologne, sépara pour jamais les deux abbayes jumelles, Malmédy et Stavelot, et jeta dix mille wallons dans le cercle de la vie germanique. Le gouvernement allemand, hanté par des idées d'unification de valeur très contestable, a essayé de s'assimiler ce petit groupe hétérogène, et, nous le disons à regret relativement au langage, il y est à peu près parvenu.

M. Pietkin, curé de Sourbrodt, le plus actif des wallonisants d'Outre-fagne, a fait de cette histoire un véritable drame en trois actes. Drame émuvant pour tout lecteur, poignant pour celui qui a souffert ou qui souffre dans ces éléments impondérables de son être : la religion, la langue, la nationalité. Il l'a divisé en trois périodes : 1^o celle de la diffusion naturelle de l'allemand en Prusse wallonne (1815-1863); 2^o celle des mesures artificielles (1863-1873); 3^o celle de la germanisation à outrance, à partir de 1874.

Pendant près d'un demi siècle, le gouvernement prussien ne fit rien qui ressemblât, même de loin, à une campagne de germanisation (p. 8). Les anciens fonctionnaires wallons sont conservés; les nouveaux sont

choisis parmi ceux qui connaissent la langue locale. Le journal officiel du cercle de Malmédy paraît dans les deux langues. Les notaires sont tenus de rédiger leurs actes dans la langue réclamée par les intéressés. En 1856, le roi Frédéric-Guillaume IV. lors d'une visite à Malmédy, disait encore : « Je suis fier d'avoir dans ma monarchie un petit pays où l'on parle français ». Cette sage attitude attacha ce coin de Wallonie à la Prusse, et, même au point de vue de la langue, elle fit plus que la violence. Sentant la nécessité de ne pas s'isoler, les sujets wallons du roi de Prusse se mirent à étudier l'allemand, sans contrainte, pour ne pas souffrir dans leurs intérêts économiques. On envoyait ses enfants dans des milieux de langue allemande; on prenait des servantes allemandes; des mariages mixtes se produisaient. En 1837, Malmédy créait une « école bourgeoise supérieure » où on consolidait l'enseignement de l'allemand. Le clergé, après 1850, organise des sermons en allemand.

L'arrivée du prince de Bismarck au pouvoir, en 1862, fit prévaloir la conception de l'absolutisme d'état et de l'homogénéité de ses parties composantes. Comme il y eut une politique anti-polonaise, il y eut une politique anti-wallonne.

Cependant le choix de 1863 comme date initiale de l'ère des mesures artificielles ne se justifie pas beaucoup. La régence d'Aix-la-Chapelle réclama alors en allemand la rédaction des délibérations du Conseil communal de Malmédy, mais, après des réclamations le ministère, en 1866, donna gain de cause aux réclamants, n'exigeant qu'une traduction allemande des délibérations pour la facilité de la chancellerie. La même année, on envoie à Gueuzaine un instituteur ne sachant pas un mot de français : sur remontrances du curé de Robertville, on lui substitua deux ans après un instituteur wallon. Était-ce tentative pour forcer la plante, ou bévue de fonctionnaire ignorant les besoins locaux ?

En 1873, l'école bourgeoise de Malmédy fut convertie en gymnase, partant astreint au programme officiel. Le français cessa d'y être la langue véhiculaire, même pour l'enseignement du français. Figurez-vous que le français soit enseigné en flamand à l'Athénée de Liège ! Outre l'insuffisance que présente toujours une langue étrangère pour la formation du cœur, — car, ainsi, on ne reçoit jamais, d'un coup aussi plein et aussi vif, l'intensité des sentiments généreux, — les élèves wallons, désormais sans boussole, ne regagnaient pas en acquisition pratique de l'allemand ce qu'ils perdaient en français.

Néanmoins, s'il faut chercher ici des auteurs responsables, M. Pietkin ne dit pas que le gouvernement central fut le promoteur de ces réformes hasardeuses. Jusqu'alors les mesures étaient vexatoires par la sottise ou les excès de zèle plus que par la politique autoritaire des

gouverneurs. Le plus coupable fut Malmédy même, qui oublia, pour des questions d'intérêt local et des querelles de petite ville, les intérêts d'ordre supérieur qu'elle devait défendre. Il va de soi que les étrangers, eux, fonctionnaires de toute marque, sans attache avec le peuple wallon, menaient cavalièrement les choses. L'esprit libéral marchait de pair avec l'esprit germanisant. M. Pietkin a donc deux raisons de se plaindre des procédés nouveaux; il en souffre comme croyant et comme wallon. De là deux ordres de griefs, qu'il n'a pas toujours bien démêlés.

A partir de 1874, le clergé local est destitué de ses fonctions d'inspecteur des écoles. Se défait-on de lui en tant que religieux, ou en tant que conservateur de la langue française? Notons, pour ne pas noircir le tableau, que, de l'aveu de M. Pietkin lui-même, les nouveaux inspecteurs laïques ne semblent pas avoir été des tyrans. Nous connaissons personnellement le D^r Quirin Esser, le second de ces inspecteurs, qui fonctionna de 1877 à 1902 : Sans doute cet honnête et savant homme était pénétré de l'idée, fort juste au demeurant, qu'il n'y avait point de salut, c'est-à-dire point de débouché pour les wallons de son ressort qu'en entrant résolument dans le grand cercle germain qui s'ouvrait immense devant eux dès qu'ils savaient la langue ; mais il fut plus persécuté que persécuteur, et c'est abreuvé de dégoût qu'il se retira avant l'âge.

Le clergé se montra égoïste aussi lorsque, en 1879, le gouvernement substitua au catéchisme français de Liège un catéchisme allemand abrégé. Il protesta parce que l'enseignement religieux serait désormais tronqué et obscurci, mais il admit qu'on enseignât de l'allemand tant qu'on voulait en dehors du cours de religion. « Ce fut un jour néfaste pour la cause wallonne », dit courageusement M. Pietkin. Puis, les réformes se précipitant, il nous conte, navré, les déplacements draconiens d'instituteurs wallons, les protestations inutiles des intéressés, les interrogatoires infligés aux pasteurs suspects de contrarier la culture intensive du sentiment patriotique, et, pour finir, phénomène plus triste que tout le reste, l'état indifférent d'un malade qui ne sent plus son mal.

Faut-il le constater? la Wallonie prussienne en est là. Un jour, à Malmédy, il y a quinze ans, nous demandions à des enfants le nom wallon des colchiques d'automne qu'ils tenaient en mains : « c'est des *crocoux* », répondirent-ils en chœur. Cette année ils chantaient des chansons allemandes et me blasonnaient sous les fenêtres du libraire

¹ Remarquez d'autre part que M. Esser, sans être wallon, est un fervent amateur de linguistique, de dialectologie et de toponymie wallonnes.

où j'étais arrêté. Donc il y a progrès ! On peut même dire que la pièce est ornée de son dénouement. Aussi le peuple allemand peut laisser passer le livre de M. Pietkin sans protestation : c'est la constatation de son triomphe. Quand on a triomphé, on peut laisser pleurer le vaincu.

Le récit de M. Pietkin devrait servir d'enseignement à tous ceux qui sont tentés de contrarier, d'imposer des mesures artificielles, de persécuter des voisins, des compatriotes, sous le rapport du langage. Outre qu'un état, comme un corps composé de cellules diverses, ne peut que gagner à la diversité des aptitudes de ses membres, il me paraît évident que l'intérêt, peu à peu, suffit pour endormir les sympathies linguistiques et créer une orientation nouvelle.

Cette histoire éloquente, et qui essaie d'être toujours impartiale, de condamner avec modération, est bien un peu longue par endroits. L'auteur était trop plein de son sujet. La démonstration de cette thèse, intercalée pp. 21-28, que le français ne peut être traité ni enseigné comme langue étrangère chez des wallons, ne s'adresse pas à nous : elle se comprendrait mieux dans un ouvrage allemand pour un public allemand. Un peu long aussi pour son cadre, mais très intéressant tout de même, l'exposé du *Kulturkampf* et de la politique germanisatrice de Bismarck (pp. 34-46), rançon de la position que prenait le chancelier en face du socialisme. Mais il règne dans tout l'ouvrage de cet apôtre des vieilles mœurs catholiques et wallonnes une ardeur et une vigueur, une abondance et une étendue d'idées dont je félicite *Wallonia* d'avoir eu la primeur.

J. FELLER.

FRÉDÉRIC LOLIÉE. **Histoire des Littératures comparées, des Origines au XX^e siècle.** — Paris, Delagrave, s. d. (1904), in-12. Prix fr. 3,50.

Une histoire comparée de toutes les littératures indo-européennes, et même de quelques autres en sus, exposée en un seul volume, ne peut être qu'un immense panorama réduisant aux traits essentiels et aux rapports internationaux les plus marquants les complexités infinies de la réalité. Pour offrir une utilité réelle, soit au public non initié qui cherche une vue synthétique absolument précise, soit aux connaisseurs qui, ayant étudié les civilisations anciennes, voudraient récapituler, ce tableau devrait être mathématiquement tracé jusque dans ses derniers linéaments, les propositions les plus générales étant basées sur un certain nombre de faits plus particuliers, et l'auteur renvoyant, pour le contrôle ou l'amplification des faits particuliers, par un système rigoureux et continu de références, aux livres spéciaux des indianistes, des

égyptologues, des assyriologues, des hébraïsants, des hellénistes, et ainsi de suite.

De plus, pour caractériser une époque et calculer son influence, il faudrait en quelque sorte dresser *a priori* la liste des qualités spécifiques auxquelles on soumettra le siècle et les grands esprits du siècle. Et enfin, sous peine d'être dupe, il faudrait encore des moyens d'évaluer la puissance d'une idée, d'un homme, d'un courant, la nature et la direction d'un mouvement, de mesurer à quel degré les idées ont pénétré dans la masse de la nation ou se sont irradiées dans les nations environnantes. Un récit qui changerait constamment de point de vue ou de criterium, qui, par simplification forcée, considérerait un peuple comme une masse indivise, courrait le risque de présenter un tableau assez flou, plus brillant qu'utile.

Malgré une information abondante et variée, M. Loliée n'échappe pas toujours à cet écueil. Surtout pour ce qui concerne les choses de l'Orient, son « essai de paléontologie linguistique » clarifiera peu les idées confuses ou erronées ou partielles du public. C'est dommage, parce que l'auteur apporte à l'étude des anciens âges un esprit absolument libre et scientifique. A la vérité, à mesure qu'il se rapproche des temps modernes, — et c'est le plus important de son livre, — il devient mieux armé. Une foule d'historiens et de critiques ont alors préparé le travail. M. Loliée lui-même y avait contribué par des ouvrages antérieurs. Les chapitres alors sont plus complets. On aperçoit mieux le travail de la pensée humaine (et de la littérature, qui en est inséparable), s'avançant avec ses embarras, ses erreurs et ses exagérations. L'auteur termine par une suite de méditations ou de vues plus générales dans lesquelles il essaie de dégager les lois du travail de l'humanité.

En tous cas, si l'ouvrage n'est pas destiné à devenir classique, il présente en ses cinq cents pages une suite de tableaux très élégants, très éloquents, capable d'inspirer aux profanes le désir d'approfondir.

M. Gréard a mis au livre une agréable préface, dans laquelle il se plaît à évoquer des visions d'internationalisme généreux et pacifique.

J. FELLER.

HENRY MARET, La liberté de l'Enseignement. Paris, Juven, s. d. (fin 1904). — Prix : 3 fr. 50.

A la vérité, il ne s'agit pas toujours d'enseignement dans ce livre, mais il y est toujours question de la Liberté en général, et quelquefois de la liberté de l'Enseignement en particulier. L'auteur, vieux parlementaire resté radical en ses opinions, est un des vétérans de la liberté. Déjà avant la Commune il était sur la brèche. Et il est resté tel, irréductible, ne voyant le péril ni à gauche ni à droite, mais dans l'autori-

tarisme des partis; et il ne se fait pas faute de ruer dans les rangs, lorsque la loi en discussion lui paraît attentatoire à la liberté.

Mais on a fait observer à M. Henry Maret que son criterium est trop simple. On lui a montré que les lois qu'il déclare autoritaires déplacent seulement la liberté. Elles retirent de la liberté aux uns, qui en ont abusé, pour en donner davantage à d'autres. Ce qu'il appelle l'*autorité* n'est que la protection des opprimés; or la seule loi condamnable est celle qui ajoute à la protection des oppresseurs. Question de balance et non de principe, question d'opportunité et de quotation, en dernière analyse. N'importe! Cette balance de protection trop sensible au moindre souffle des partis n'est pas son idéal. Hier, en France, il a été pour le maintien des congrégations enseignantes, au nom de la liberté, — c'est même l'occasion et le vrai sujet de son livre —; s'il était en Belgique, il combattrait la loi du repos dominical au nom de la même liberté. J'entends d'ici les nerveux et superbes articles qu'il lancerait de la tribune et de son journal.

Quant au style, il y a dans ce polémiste du Beaumarchais et du Paul-Louis Courier. Ces courts articles contre l'État-Dieu, l'État-monopole, l'État-providence, l'État-directeur de consciences, l'État imposant sa liberté, sa religion, son credo économique, étincellent d'esprit, de verve, d'humour, de fantaisie bouffonne ou d'ironie amère. L'auteur manie l'anecdote-argument avec une désinvolture coupable. Oui, il s'est réfugié, comme il dit quelque part, dans la tour où repose cette Belle au bois dormant qu'on appelle la Liberté, mais il fait pour la réveiller un boucan de tous les diables. Sa verve a gagné avec l'âge : les articles de 1882 ne valent pas ceux de 1904, mais il était intéressant de les exhumer pour nous montrer sur un plus long parcours l'homme d'une idée.

Pour comparaison, voyez les opinions de Michelet et de Gabriel Monod sur la liberté de l'Enseignement dans le n° du 15 novembre 1904 de la *Revue universitaire*.

J. FELLER.

JOACHIM DU BELLAY. **La défense et illustration de la langue française**; avec une *Notice biographique et un Commentaire historique et critique*, par LÉON SÉCHÉ. Paris, Sansot, 1905.— Prix : fr. 3.50.

Cette édition nouvelle du manifeste de Du Bellay s'adresse surtout au public universitaire. M. Léon Séché, l'érudit redresseur de tant de biographies, l'éditeur de tant de documents inédits, n'a eu qu'à détacher de sa grande édition de Du Bellay, dont le 1^{er} volume a paru

en 1903, le *Commentaire* de la *Deffense* et à résumer sa vie de Joachim pour en orner le texte d'une édition classique du fameux manifeste.

M. Séché a suivi, comme Becq de Fouquières, l'orthographe de l'édition de Rouen parue en 1597, de préférence à l'édition originale de 1549. Il est permis de le regretter, car, si l'orthographe de 1549 était fantaisiste, cette fantaisie était un trait de l'époque ou de l'auteur; celle usitée cinquante ans après, et uniformisée au surplus, et dans un temps où tout marchait si vite, mérite d'être appelée un anachronisme.

Je regrette aussi, puisqu'il s'agit d'une édition classique, qu'il reste tant de coquilles dans le texte moderne dû à M. Séché et même dans le texte ancien, où elles sont moins visibles. Les pauvres vers grecs de Dorat en sont tout massacrés. Un commentaire perpétuel, soit discret comme celui de Becq de Fouquières, soit même plus copieux, n'eût pas été de refus pour expliquer certains vocables et surtout pour nous indiquer les origines antiques de beaucoup d'idées ou d'expressions de Du Bellay. On pouvait se servir à cet effet de Marty-Laveaux. Ainsi M. Séché, qui a recherché l'écho des idées de Du Bellay, dans les siècles suivants, remontant dans le passé aux sources premières des mêmes idées, aurait renoué la chaîne des origines à celle des résultats et des influences.

Dans le *Commentaire historique et critique* (pp. 185-229), l'auteur raconte la genèse de l'opuscule de Du Bellay. Par de nouveaux arguments il réfute ou plutôt il remet au point l'opinion de Sainte-Beuve, déjà touchée dans la *Biographie* (p. 24), opinion répétée par Brunetière et par Faguet, que Ronsard aurait « mis la main » à la *Deffense*. Mais il admet que Ronsard aida l'auteur de ses conseils, ce qui réduit la différence d'opinion à peu de chose pour un lettré, à rien aux yeux d'un étudiant. Le *Quintil Horatian* n'est plus attribué à Charles Fontaine, comme on l'avait cru jusqu'à la réfutation de M. Henri Chamard en 1898, mais à Barthélemy Aneau. Disons, sans l'analyser en détail, que l'on retrouve dans ce *Commentaire* l'érudition et l'ingéniosité de M. Séché. C'est un excellent article, et qui sauve le volume.

J. FELLER.

ALEX. BLANCHARD. **Le Théâtre de Victor Hugo et la Parodie**, brochure in-8° de 68 pages. Paris, Alph. Picard et fils. Prix : fr. 1-50.

S'il est vrai, comme a dit un critique, que la parodie soit la revanche de l'admiration, personne ne dut y payer un plus large tribut que V. Hugo. Il en alla de la sorte, puisque M. Blanchard, sans vouloir d'un tout épuiser cette liste, ne nous cite pas moins de *trente-trois* parodies des drames du grand poète.

On sait quels sont procédés ordinaires des maîtres du genre et avec quelle verve frondeuse, dans le cadre général de l'œuvre respecté autant que possible, ils s'ingénient à rabaisser la condition et le langage des personnages, à souligner les maladresses de l'intrigue ou l'invraisemblance des caractères, à exagérer encore la grandiloquence déclamatoire du style. C'est à ce joli travail de dégradation que nous assistons ici pour deux pièces de V. Hugo : *Hernani* (*N, i, ni ou le Danger des castilles*) et *Harnali, ou la Contrainte par Cor* et *Angelo, tyran de Padoue* (*Cornaro, tyran pas doux*). De nombreux extraits empruntés à l'une ou l'autre parodie complètent à souhait notre éducation sur ce point.

La brochure est intéressante tant par ces multiples citations que par les renseignements bibliographiques qu'elle fournit à ceux qui voudraient explorer moins hâtivement ce coin d'histoire littéraire. Il y aurait ici matière en effet à une étude plus sérieuse qu'il ne paraît dès l'abord. Ces admirateurs irrévérencieux du génie, à travers leurs folies mêmes et leurs platitudes, ont plus d'une fois découvert le défaut de la cuirasse qu'ils se sont plu à élargir en trou béant, et telle critique, tenue alors pour paradoxale ou impertinente, serait peut-être confirmée aujourd'hui, sans que d'ailleurs la gloire du poète en subît une atteinte bien grave. Car, comme écrivait l'auteur des *Buses Graves* :

Nos vers sont un peu sans façon,
Mais cette critique indiscrete
N'enlève pas un seul fleuron
A la couronne du poète.

C'est le travail que M. Blanchard a esquissé ici; sans prétendre faire une théorie ou une histoire du genre, à la bonne franquette, comme il sied en pareille matière, un peu à bâtons rompus, il s'est contenté de nous mettre sous les yeux quelques morceaux alléchants, pour induire les gourmets en tentation de savourer le reste.

OSCAR PECQUEUR.

A. PITERS. **Supplément de la Littérature Française.**
(*Extraits et notices*). — Gand, Ad. Hoste, 1905.

Des fragments historiques de Sorel et Lavissee; quelques belles pages des romanciers Bourget, Mampassant, A. France; des poèmes, prose ou vers, de Rodenbach, Maeterlinck, Hérédia, Verhaeren; une scène de *Révoltée* et de *l'Aiglon*, puis de substantielles dissertations littéraires de G. Paris, Sarcey, Brunetière, Faguet, J. Lemaître : tels sont les extraits dont M. Piters a composé ce supplément à sa *Chresto-*

mathie française. L'enfançon est digne en tous points de l'œuvre-mère et, une fois de plus, la précision des notices, l'heureux choix des morceaux dénoncent, à côté du fin lettré, le maître d'expérience qui connaît les besoins réels de l'enseignement et sait y accommoder ses manuels classiques.

O. P.

EDMOND DREYFUS-BRISAC. Phèdre et Hippolyte ou Racine moraliste. Études littéraires comparées. — A Paris, chez l'auteur, 6, rue de Tocqueville. — Prix : 2 frs.

Je ne sais quel homme politique s'écriait un jour — son parti venait d'être renversé du pouvoir : « Baste, il ne me déplaît pas de faire un peu d'opposition. »

En littérature aussi l'opposition n'est pas sans offrir quelque appât de fruit défendu, je ne sais quel piment de périlleuse originalité ! Refuser de saluer Aristide du nom de *Juste*, ne pas se découvrir devant tous les sanctuaires consacrés, et, quitte à bousculer quelque icône officiel, prétendre choisir ses Dieux et ses idoles, c'est irrévérence sans doute, mais non sans crânerie et combien savoureuse !

M. Dreyfus aime à jeter de ces défis aux réputations classées, aux gloires établies, et l'on voudrait admirer la belle vaillance qu'il y déploie, surtout quand il pense disputer à l'injuste oubli tel auteur méconnu dont il s'est fait le bouillant champion. Mais je crains bien qu'au fort de la bataille il ne mesure pas toujours les bottes qu'il pousse à l'adversaire et que ses coups ne portent souvent à faux. Ainsi dans l'œuvre qui nous occupe : que M. Dreyfus compare la Phèdre de Pradon à celle de Racine, qu'il interroge pour cette étude Euripide, Sénèque, Garnier, rien de mieux. Nous lui accorderons même volontiers qu'on devrait donner une attention plus grande à certains écrivains de 2^d ordre, « ne fût-ce que pour rechercher les motifs qui les ont fait préférer par les contemporains à des génies que le temps a consacrés. » Mais était-il bien utile à la cause de Pradon d'amorcer le débat en des termes d'une verdeur peu pédagogique, appelant Thésée *un père Jocrisse*, traitant Phèdre d'*hystérique* et sa passion de *cas pathologique* ? En quoi les mérites de Racine, reconnus d'ailleurs sans rechigner, sont-ils diminués à ces rapprochements interminables de vers (ils comportent cent pages, plus de la moitié du livre), glanés péniblement dans Euripide, Sénèque, Garnier, Hardy, Thomas et Pierre Corneille ?

Euripide — Hippolyte, dis-tu ?

Racine — Hippolyte ! grand Dieu !

Euripide — Ciel ! qu'entends-je ?

Racine — Juste ciel !

Voudrait-on en insinuer je ne sais quelle obscure accusation de plagiat contre « le compère de Boileau » ? Il faudrait évidemment l'étager de preuves plus convaincantes. Combien plus sérieuse me paraît — pour exagérées que soient certaines critiques — la dernière partie de l'ouvrage : *Vers de Racine à noter*, où s'ébauche une étude de style qui eût pu devenir très intéressante.

Cela nous fera regretter une fois de plus que M. Dreyfus n'ait pas mis au service d'une meilleure cause ou n'ait pas mieux réglé ses réelles facultés de critique averti et sa belle ardeur de polémiste intrépide.

OSCAR PECQUEUR.

GRAHAM BALFOUR. The educational systems of Great Britain and Ireland, 2^e édition. Oxford, Clarendon press, 1903.

Ce livre est une sorte d'histoire de l'enseignement en Angleterre depuis la fin du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours. Dans cette période séculaire l'instruction se transforme lentement et ce qui domine dans cette évolution, c'est la part d'intervention toujours croissante de l'État, là où régnaient la liberté et l'anarchie. Nulle part cette intervention ne fut aussi tardive.

L'auteur examine successivement les trois degrés d'enseignement. Il laisse de côté les théories philosophiques ou pédagogiques, qui ont pu guider les collaborateurs de l'œuvre de réforme. Son but n'est pas de décrire l'esprit des écoles anglaises ni leur façon de travailler, mais de montrer leur organisation externe, les lois qui les ont régies, le cadre dans lequel opèrent les idées et les hommes, leur régime légal et financier. Nous voyons ainsi l'ordre sortir du chaos, l'État venir en aide à l'initiative privée, une autorité unique remplacer dans une certaine mesure les départements divers, qui subsidiaient et inspectaient les mêmes écoles pour des branches différentes.

Il semble que rien ne soit plus éloigné de l'idéalisme allemand que le courant qui ébranla l'édifice traditionnel. Le souci de la suprématie du commerce britannique fit découvrir des lacunes et des défauts dans un domaine, dont le public se désintéressait. L'école primaire accapara les efforts. L'enseignement moyen où florissait l'esprit mercantile, les grandes écoles publiques et de grammaire ainsi que les vieilles universités richement dotées, échappaient à l'action directe et constante du gouvernement. De temps à autre des Commissions royales visitaient ces établissements et rédigeaient des rapports volumineux, qui constituent, avec les documents parlementaires, les principales sources d'information de notre auteur.

M. Balfour examine séparément l'Angleterre avec le pays de Galles, l'Écosse et l'Irlande, non pour des raisons géographiques, mais parce que dans un domaine défriché par l'initiative privée, il s'est manifesté des différences notables dues en partie à des causes ethniques et psychologiques. Les termes dans lesquels l'auteur résume ces divergences valent la peine d'être cités. « Nous voyons, dit-il, l'Angleterre pratique et peu philosophique, un peu endormie dans sa prospérité, apercevant lentement les avantages commerciaux de l'instruction et la possibilité d'y appliquer des méthodes scientifiques; grande par son *self-government*, et ne déléguant cependant aux communes que les pouvoirs qu'elle veut les voir pratiquer; arrangeant à chaque pas des compromis pour assurer le service et dédaignant triomphalement toute conséquence dans les détails; forte par son sentiment du devoir, fière de ses anciennes institutions, large de subsides une fois que sa main est ouverte. Puis il y a le pays de Galles et l'Écosse, auxquels l'enseignement tient bien plus à cœur : le premier, dans son ardeur toute neuve pour la science, faisant sortir comme par enchantement l'ordre du chaos; la seconde, économe, prospère et sage, avec l'histoire ecclésiastique la plus perverse et la plus mélancolique qui existe dans les annales humaines et pourtant sans difficultés religieuses dans ses écoles, ayant appris depuis des siècles à ses enfants à s'occuper de leur livre, à faire leur chemin, à être indépendants et francs. En dernier lieu vient l'Irlande, pauvre et subjuguée, passionnément attachée à sa foi, aimable mais peu sûre et sans ressources, l'enfant parmi les nations : le génie celte enfin, mystérieux et peu pratique, voguant toujours à pleines voiles dans l'inconnu, livré pendant longtemps à des méthodes surannées et un enseignement insuffisant, parce que toute réforme équivalait au réveil d'une foule de querelles. »

Ce tableau est extrait de l'introduction, où M. Balfour résume ses conclusions. C'est un exposé objectif et du plus haut intérêt. Il fallait du courage pour dépouiller cette masse de textes de lois, de débats parlementaires, de rapports officiels et de statistiques de toute espèce. S'il nous est impossible de contrôler une documentation aussi massive, nous pouvons rendre hommage à la sobriété, avec laquelle l'auteur expose les faits. Au surplus, M. Balfour est un homme du métier, à qui la cause de l'instruction est chère. La présente édition de son livre a été revue au milieu des travaux préparatoires à l'application, dans le comté du Stafford, de la fameuse loi de 1902 sur l'enseignement. Dans la façon évidemment discrète, mais objective dont il juge celle-ci, nous avons cru voir une nouvelle preuve de la valeur de son livre, qui est destiné à devenir un livre de références.

G. DUFLOU.

MOLIÈRE. **Le Misanthrope**, édité par H. Bernard (Weidmannsche Sammlung französischer u. englischer Schriftsteller, 1904. Prix : 1,50 M.).

MACAULAY. **History of England**, erklärt von Dr F. Meffert, 1^{er} Heft, 1^{er} Kapitel (idem, 1902. Prix : 1,60 M.).

K. JEROME. **Fact and fiction**, edited by Dr. Kurt Schladebach (Schulbibl. français. u. engl. Prosaschriften, Abteilung II, n° 42). Berlin, Weidmann, 1904. Prix : 1,40 M.

A tout seigneur tout honneur ! Le *Misanthrope* se présente pour la deuxième fois au public dans la collection Weidmann, mais sous la conduite d'un agrégé parisien, M. Bernard. Toujours jeune malgré sa langue vieillissante, la comédie de Molière demande un commentateur de goût, à la plume alerte, au doigté léger, ayant le sens des nuances et « sentant » son français. M. Bernard réunit ces qualités. Il explique le texte, les sentiments et les situations, fait les portraits des principaux personnages, et propose quelques sujets de dissertation littéraire. C'est parfait, et ce qui charme le lecteur en son guide, c'est la mesure que celui garde en toutes choses, donnant beaucoup et ne fatiguant jamais.

En Macaulay nous retrouvons le grand historien doublé d'un écrivain classique, esprit clair, méthodique et de vaste érudition, ayant gardé de ses habitudes oratoires l'art de développer et le besoin de plaider, de prouver et de convaincre. Son *Histoire d'Angleterre* débute par un aperçu attrayant des origines jusqu'à l'avènement de Jacques II. Les extraits de M. Meffert vont, sans traces de soudure, jusqu'au retour de Charles II. Le volume en est à sa troisième édition. Dans son *Hist. de la Litt. angl.* (Hachette, V, 223), M. Taine trouve ces chapitres médiocres, et y voit la preuve que Macaulay n'était pas un véritable philosophe. Sans vouloir prendre parti dans une aussi grave question, je dois reconnaître avoir toujours été sous le charme du style limpide et coulant de cette introduction, qui emprunte au tableau de la lutte séculaire entre la liberté et le despotisme un intérêt intarissable. Des notes substantielles, réunies en fascicule séparé, éclairent le texte. Celle qui traite des hautes cours de justice gagnerait à être refondue. Si j'en crois Langenscheidt's *Land u. Leute in England*, les *Court of common pleas* et *Court of exchequer* sont confondues actuellement dans la *King's Bench Division*. Au surplus, tout l'organisme judiciaire en Angleterre est bien compliqué.

Si j'éprouve un plaisir spécial à annoncer le 3^{me} volume, c'est parce que j'estime qu'il comble une lacune. Dans nos programmes de langues modernes les auteurs vivants brillent par leur absence. Les raisons en sont multiples. Les volumes sont trop grands, ou trop chers, ou impropres, ou tous trois à la fois.

Voici M. Schladebach qui a tiré dix extraits des œuvres complètes de l'humoriste Jerome. C'est une primeur, je crois, offerte à un prix doux. Un style plaisant ou sévère, un humour tempéré d'une pointe d'attendrissement, une langue qui reflète l'usage courant, la connaissance enfin d'un écrivain réputé, voilà ce que l'éditeur met à la portée de toutes les bourses. Cela mérite un cordial remerciement. J'en dirai autant de la liste des noms propres avec prononciation figurée qui termine le volume. Des notes je trouve la valeur très inégale. En général, elles sont trop laconiques et partant arides. D'autres sont inutiles. Faut-il dire ce que c'est que Douvres, Ostende, la Manche; que Yorkshire, Lancashire, Norfolk, Surrey sont des comtés; que Cupidon était le dieu de l'amour et Huguenots l'ancien nom des Protestants français? Je trouve étrange de dire, sans plus, à des élèves allemands que Wagner (1813-1883) est un célèbre compositeur, surtout d'opéras (Lannhäuser, Lohengrin, Ring der Nibelungen), et superflu de mentionner que *High Street*, un nom assez clair par lui-même, est le nom de différentes rues de Londres. Je pourrais allonger cette liste, *sed sapienti sat*. Autre chose est de dire que le « Continental » est un hôtel « chic » de Regent Street, que « l'Empire » est un établissement moitié théâtre, moitié café chantant, ou d'éclairer l'élève en arrêt devant une allusion voilée ou une tournure d'argot. Ici il y a encore quelque chose à faire. Ce sera pour une prochaine édition, dont je souhaite que le besoin se fasse rapidement sentir.

G. DUFLUO.

F. NECHELPUT et ED. HEUTEN. **Recueil de poèmes à l'usage de l'école allemande à Bruxelles**, 2^e partie, chez Teubner, Leipzig et Berlin, 1904.

C'est un petit volume sans prétention, compilé pour initier les élèves de l'école allemande de Bruxelles à la poésie française moderne. Le genre lyrique y domine. Il n'est pas certain que ce soit là ce que les enfants étrangers goûtent le mieux, mais, comme les auteurs ajoutent pour leur défense, c'est ce qui fait la beauté de la poésie française du XIX^e siècle. Il y a du Gautier, du Hugo, du Lamartine et du Musset, mais aussi des pièces de Verlaine, de Rollinat et de J. Aicard. Même les poètes de second ordre sont dignement représentés. Et les anthologistes ont rendu hommage à la terre hospitalière qu'ils habitent, en réservant le quart de leurs 78 morceaux à des auteurs belges, tels que Rodenbach, Verhaeren, Valère Gille, Van Hasselt, Gilkin et l'abbé Hoornaert, traducteur adroit de jolies ballades russes. Quelques indications sur la poétique et les genres littéraires servent d'introduction.

G. DUFLUO.

Oxford modern French Series, edited by L. Delbos.

N° 6. A. KARR. *Voyage autour de mon jardin*, edited by Stuart G. Hallam, M. A., 1904. Prix : 2 sh. — N° 7. L. GOZLAN. *Le Château de Vaux*, edited by A. H. Smith, M. A., 1904. Prix : 1 sh. 6 d. — N° 8. A. DE TOCQUEVILLE, *Quinze jours au désert et Voyage en Sicile*, edited by J. Mansion, 1904. Prix : 2 sh.

La direction de la *Clarendon Press*, à Oxford, a jugé qu'à côté des nombreux textes français annotés à l'usage des écoles anglaises, il y avait encore de la place pour une nouvelle série à choisir parmi les meilleurs auteurs déjà devenus classiques, tels que Balzac, Gautier, Hugo, de Tocqueville et Taine. Ces noms indiquent qu'il ne s'agit pas dans l'espèce d'une lecture facile à l'usage des commençants. Aussi les notes explicatives, réunies à la fin de chaque volume, sont-elles, selon le désir des éditeurs, plutôt d'ordre littéraire ou historique. Le directeur de la collection est M. Delbos, instructeur de français à bord de la *Britannia*, de la marine anglaise. Celui-ci a commencé par exposer succinctement ses idées sur les méthodes qui régissent l'enseignement des langues modernes, et cette notice est reproduite en tête de chaque volume. Ces idées ne sont ni neuves ni très personnelles, mais, si je ne puis les passer sous silence, c'est parce qu'elles sont un signe des temps. Venant de la patrie de l'utilitarisme, elles rompent avec le point de vue purement pratique, représenté par la méthode directe, qui fut une réaction, disons-le, bien nécessaire, contre des pratiques empruntées à l'enseignement des langues mortes. Mais M. Delbos, se rencontrant ici avec ceux d'entre nous qui rêvent de futures humanités modernes, a une plus haute idée du rôle des langues vivantes dans la culture intellectuelle. Le côté littéraire, à ses yeux, prime de loin le côté pratique. Il est partisan d'une traduction soignée, et loue l'habitude d'apprendre par cœur des vocabulaires et même des phrases entières. Ainsi grandit le nombre de ceux qui, tout en rendant à la réforme de Vietor l'hommage qu'elle mérite incontestablement, estiment qu'elle a déjà dépassé le but et menace de dégénérer en tsarisme.

Après cette explication nécessaire, il suffira de caractériser brièvement les trois élégants petits volumes soumis à la *Revue*.

Il est notoire que c'est d'Angleterre qu'est venu au XVIII^e siècle la mode des romans épistolaires et des voyages plus ou moins sentimentaux autour d'une chambre ou d'un jardin. Alphonse Karr rappelle Xavier de Maistre, et l'Oncle Tobie fut d'abord un invalide anglais. Les deux écrivains ont la description minutieuse et

la note émue; mais le second aime à faire de la psychologie et de la morale, tandis que le premier est un conteur et un correspondant agréable, qui aime et connaît la nature, rectifie Virgile en passant, et nous enseigne à ne pas chercher au loin ce que nous avons sous les yeux. Le moraliste comme l'observateur sont tous deux de leur temps, mais c'est le dernier que je préfère.

En 1844, Gozlan publia ses *Châteaux de France*, d'où est extrait le *Château de Vaux*. Cette superbe demeure fut la propriété de Fouquet, le fameux surintendant des finances de Louis XIV. Il y reçut son maître le 17 août 1661. Les fêtes furent éblouissantes, mais ne purent sauver leur fastueux organisateur de la disgrâce, pas plus que l'appel du *Bonhomme* aux Nymphes de Vaux en faveur du malheureux Oronte. Dans le tableau détaillé que Gozlan nous fait de ces merveilles, courtisans et familiers se rangent autour des principaux acteurs, et ainsi revit devant nous, en une apparition rapide, la société brillante qui orna la cour du roi Louis.

Le désert dans lequel de Tocqueville passa quinze jours avec son ami inséparable de Beaumont, ce fut la forêt vierge qui s'étendait sans bornes au sud-ouest du lac Michigan, il y a trois quarts de siècle. L'auteur amassait les matériaux de son étude sur la *Démocratie en Amérique*, qui fit époque. Il voulut voir de près la forêt primitive et des Indiens non abrutis par l'alcool. Aussi est-ce un tableau impressionnant qu'il nous a laissé de ce qu'était, vers 1830, la vie des pionniers de la civilisation, ou du capitalisme.

Le voyage en Sicile présente de nombreuses coupures et n'est guère aussi captivant que l'autre. Mais ici comme là ce n'est pas le voyageur seul qui raconte ce qu'il voit, mais aussi l'historien qui réfléchit au pourquoi des phénomènes, et vérifie régulièrement la valeur des théories courantes.

A des titres divers, ces trois petits volumes sont très heureusement choisis. Des notes je ne puis dire que du bien. Le cartonnage en percaline jaune avec lettres blanches est simple et élégant.

G. DUFLOU.

CHRONIQUE

1. — L'*Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, LXXI^e année (1895), contient une NOTICE SUR JOSEPH DELBŒUF, due à la plume de M. ALFRED GILKINET, membre de l'Académie et professeur à l'Université de Liège. Nous avons lu avec plaisir, et non parfois sans émotion, cette biographie de notre ancien collaborateur à la *Revue de l'Instruction publique*. Dans ces 105 pages, l'auteur expose et apprécie tour à tour les travaux de Delbœuf philosophe, mathématicien, physicien, naturaliste, grammairien, philologue et professeur. M. Gilkinet a puisé aux sources les plus sûres, demandant à M. Folie des renseignements sur l'enfance de Delbœuf, à M. Léon Frederic des notes sur les travaux de Delbœuf en psychophysique et en sciences naturelles, à M. O. Merten les analyses publiées dans les rapports des jurys chargés de décerner le prix décennal des sciences philosophiques, à M. Léon Parmentier une appréciation sur le grammairien et le pédagogue. Après les pages sérieuses, l'auteur nous présente un Delbœuf spirituel, homme de société, chansonnier satirique de ses collègues et des événements du monde universitaire. Cet excellent chapitre est le sourire du livre. Selon l'usage de l'Académie, une bibliographie, très soignée, termine l'ouvrage. — J. F.

2. — Le même volume renferme des notices biographiques sur *J. Vuylsteke*, par M. J. VERCOULLIE, et sur *François Laurent*, par M. J. Lameere. On remarquera surtout dans cette dernière, qui constitue une étude très complète sur le célèbre juriste, une analyse pénétrante et détaillée des *Études sur l'histoire de l'Humanité*.

3. — Dans sa séance du 16 décembre 1904, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris a élu comme correspondant notre collaborateur M. F. Cumont, professeur à l'Université de Gand.

4. — M. Aug. Reymond, professeur dans un collège suisse, s'est attaqué à la tâche laborieuse de traduire en français le bel ouvrage de M. Th. GOMPERZ, *Griechische Denker*. Le 1^{er} vol. vient de paraître (*Les penseurs de la Grèce. Histoire de la philosophie antique*. I. Paris, Alcan. 1 vol. in-8° de xvi-545 pp. Prix : 10 fr.) et prouve que le traducteur n'a pas trop résumé de ses forces. Nous aurons donc en français une copie fidèle de cette œuvre capitale, qui est tout simplement un des plus beaux livres que la philologie classique ait produits depuis de longues années. M. Gomperz a

su tenir compte de l'ensemble de la civilisation grecque, garder toujours le contact avec la vie antique et en résumer puissamment toutes les manifestations. « En ce temps, dit M. A. Croiset, dans une excellente préface, où l'étude de la langue grecque se restreint à des cercles plus étroits, il est bon que des œuvres du genre de celle-ci permettent d'aborder plus facilement l'étude de la civilisation hellénique par son fond, pour ainsi dire, et que la philosophie, comme l'archéologie, en renouvelle pour nous l'attrait en nous mettant directement en face des choses ». L'ouvrage de M. Gomperz, si bien traduit par M. Reymond, tiendra désormais une place d'honneur sur les rayons de nos bibliothèques.

5. — La collection classique d'auteurs grecs, éditée par MM. J. W. White et T. Day Seymour, à Boston (Ginn et C^e), vient de s'enrichir des *Memorabilia*. C'est une adaptation soignée de l'édition allemande de Breitenbach-Mücke. L'auteur, M. Josiah SMITH, a mis au bas des pages un copieux commentaire grammatical, historique, philosophique. Outre l'introduction obligatoire sur Socrate, sur Xénophon, sur les *Mémorables*, le livre contient un appendice bibliographique, un index grammatical précieux pour le professeur, et enfin, idée heureuse, une belle photogravure du buste de Socrate. Papier, caractères, couverture donnent au volume cet aspect d'aimable élégance qui distingue les éditions anglaises et américaines : à côté d'elles, les classiques allemands ont souvent l'air d'almanachs de village.

6. — La grammaire grecque classique de M. KÆRGI a atteint l'an dernier sa 6^e édition, en même temps que le nombre de ses traductions s'augmente d'une nouvelle en italien. La 6^e édition ne diffère de la précédente que par quelques modifications de détail. L'auteur juge à propos de rappeler aux professeurs l'excellente recommandation de se contenter de l'essentiel et de ne pas se préoccuper de multiples particularités.

7. — M. P. GIARDELLI publie dans la collection de classique grecs annotés du Prof. Fumagalli (Albrighi, Segati e c^e, Rome-Milan), le XVII^e chant de l'*Odyssée* (75 ct.), d'après le texte de Dindorf-Hentze, avec un choix de notes des commentateurs étrangers et des observations littéraires discrètes, exactes et intéressantes.

8. — M. le Dr Ad. HEMME publie chez Ed. Avenarius, à Leipzig, la seconde édition de son livre : *Was muss der Gebildete vom Griechischen wissen ?* Nous avons rendu compte de cet ouvrage il y a quatre ans (1901). Nous avions proposé à l'auteur de simplifier encore ce volume de destination toute pratique : d'après la conception utilitaire de l'auteur, il est inutile qu'un lettré sache la grammaire grecque, les dialectes, la prononciation, l'accentuation. M. Hemme a laissé subsister tout cela. Il a augmenté la partie la plus importante, le dictionnaire étymologique des mots tirés du grec ; d'additions en additions, certaines pages présentent une physionomie effrayante : nous y entrevoyons les coins les plus reculés des sciences anatomiques, chimiques, etc. Ainsi complété, le livre serait une aide précieuse pour les médecins, chimistes, botanistes qui auraient la curiosité de comprendre les expressions de leur métier tirées du grec. et peut-être le désir d'en combiner de nouvelles. Ajoutons que l'ouvrage se présente

sous un aspect superbe : il fait le plus grand honneur à la maison Avenarius. — A. G.

9. — J. VENDRYES, *Traité d'accentuation grecque* (Paris, Klincksieck, 1904, 275 pp., fr. 3.50). — Un nouveau traité d'accentuation grecque répondait à une nécessité. Dans ces dernières années, les travaux de nombreux savants, en particulier Wheeler, Wackernagel et Hirt ont permis de reconnaître des règles nouvelles et d'expliquer beaucoup de faits anciens. Pour faire profiter l'enseignement pratique de ces découvertes, il fallait un helléniste doublé d'un linguiste, comme l'est M. Vendryès, le brillant élève de MM. Henry et Meillet. Il a donné un traité très clair et très complet des règles de l'accentuation ; au milieu de cet exposé pratique en gros texte, il a introduit par tranches des renseignements scientifiques, imprimés en petit texte, pour lesquels la grammaire comparée a été mise à profit avec une grande compétence. Un tel livre sera extrêmement utile aux professeurs de l'enseignement moyen et aux élèves de l'enseignement supérieur ; ils trouveront réunis pour la première fois, dans un même traité, les règles de l'accentuation grecque et les renseignements scientifiques destinés à les expliquer.

10. — Sous le titre de *Cultes, Mythes et Religions*, I, (Leroux, 1905), M. Salomon REINACH a réuni une série d'articles qui se complètent l'un et l'autre et qu'il fallait auparavant chercher dans vingt revues différentes sans être certain de les avoir tous découverts. La plupart concernent soit les croyances du totémisme, que M. Reinach a l'un des premiers fait connaître en France, soit la mythologie celtique, mais d'autres sujets, non moins intéressants ont aussi été traités. Voici les titres des divers chapitres : Quelques observations sur le Tabou — Phénomènes généraux du totémisme animal — Les survivances du totémisme chez les Celtes — Totémisme et exogamie — La domestication des animaux — La théorie du sacrifice — Pieds pudiques — L'origine du mariage — L'histoire du folklore — L'art et la magie — L'amphidromie — L'art plastique en Gaule et le druidisme — La prohibition de l'inceste et le sentiment de la pudeur — La flagellation rituelle — L'orbis alius des Druides — Les Vierges de Sena — Teutatès, Esus, Taranis — Succellus et Nantosvelta — Tarvos Trigaranus — Bas-relief de Strasbourg — Esumopas Cnusticus — Celtica — La religion des Galates — Les carnassiers androphages dans l'art gallo-romain — Le voile de l'oblation — *Λύσις προγόνων ἀθεμίστων* L'origine des prières pour les morts — Le roi supplicié — Le culte de l'âne — Satan et ses pompes — Le christianisme à Byzance et la question du Philopatris — Les Apôtres chez les Anthropophages — L'évolution en théologie. — Samuel Zarza — Une mystique au XVII^e siècle : Antoinette Bourignon. Nous souhaitons vivement que M. Reinach ne se borne pas à élucider certains côtés de la vieille religion de nos ancêtres gaulois, mais qu'il nous donne sur la religion celtique le livre *illustré* qui nous manque et qu'il est mieux que personne capable d'écrire, comme il vient de le prouver.

11. — M. Jean DE MOR publie dans la *Revue Archéologique* (1904), une *Tête de levrier*, en bucchero grisâtre, rapportée de Nauplie par M. Capart et que possède maintenant le Musée du Cinquantenaire. C'est une œuvre égéenne, à rapprocher des protomes métalliques qui ornent les vases des

Kefti, dans la tombe de Rekhmara, et qui vient accroître la série déjà assez nombreuse des têtes d'animaux, en terre cuite ou en marbre, retrouvées aux principaux sites de l'occupation égéenne. M. De Mot n'a pas manqué de faire toutes les comparaisons qu'indiquait ce document archéologique. Il a épuisé la question.

12. — Sous le titre d'*Archäologische Studien* (Harrassowitz, 1904), M. BLINKENBERG, conservateur au musée de Copenhague, a réuni une série d'études que des recherches sur les monuments confiés à sa garde, lui ont fait rédiger. La plus importante est consacrée aux représentations du dieu Sabazius : elle montre notamment que parmi les « mains votives » découvertes dans les diverses régions du monde antique, celles consacrées à la divinité phrygienne forment une série bien définie par un geste rituel : les trois premiers doigts (pouce, index, médium) sont ouverts, les deux autres repliés. L'auteur cherche aussi à interpréter les symboles variables qui décorent ces ex-voto bizarres. Les autres articles sont relatifs à des ustensiles grecs en pierre de l'époque préhistorique, — à la scène de l'Odyssée où les prétendants s'efforcent en vain de tirer avec l'arc de héros, — à un bas-relief attique, figurant Hippolyte et qui est une belle œuvre de la fin du V^e siècle. On le voit, toutes les époques de l'antiquité ont été explorées par l'archéologue à qui nous devons cet intéressant recueil.

13. — Nous avons annoncé à l'avance (*Chronique*, 1904, n^o 96) les *Textes et Documents pour l'étude historique du Christianisme*, par MM. H. Hemmer et P. Lejay. Voici que le premier volume vient de paraître. Il contient les *Apologies* de saint Justin, publiées par M. L. PAUTIGNY (Paris, A. Picard, 1904, 1 vol. in-12 de xxxvi-200 pp. Prix : fr. 2.50). L'œuvre nous semble fort bien comprise. L'introduction donne tout l'essentiel, avec une bibliographie choisie et bien classée; le texte a été revu avec soin, la traduction française est élégante et fidèle, enfin l'index très copieux rendra de précieux services. En somme ce petit volume commode, clair et plein de choses est bien l'instrument de travail qu'on attendait : il inaugure le mieux du monde la nouvelle collection.

14. — Le 6^e fascicule du *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne* de Dom F. CABROL vient de paraître (Paris, Letouzey et Ané). Il va de *Ame* à *Amulettes* et contient encore une fois, avec une riche illustration, une série d'articles du plus haut intérêt et de l'érudition la plus étendue; D. F. Cabrol nous donne *Amen*, et M. Ermoni : *Amende* et *Amiet*. D. H. Leclercq fournit, comme toujours, la plus grande part : *Amendes* (dans le droit funéraire), *Amiens* (Mss. liturg. et Epigr.), *Amours* (42 col.), *Amphithéâtre* (34 col.), *Amphores* (31 col.), *Ampliatus* (*Cubiculum* d'), *Ampoules à eulogies* (25 col.), *Ampoules de sang* (31 col.), *Amrat* (*Maison à*), *Amulettes*, qui n'est pas achevé, comprend déjà 40 colonnes.

15. — Outre sa collaboration si active à l'ouvrage que nous venons d'annoncer, Dom H. LECLERCQ continue sa belle collection d'actes des Martyrs (*Les Martyrs*. Paris, H. Oudin). Le troisième volume (nous avons parlé déjà des deux premiers) a pour sous-titre : *Julien l'Apostat*, *Sapor*, *Genséric* et contient des documents peu connus parce qu'ils ne sont guère

sortis des massives collections où ils sont comme enfouis. Cette fois encore le savant auteur distingue soigneusement « entre les pièces contemporaines des événements et celles qui ne le sont pas ou qui sont écrites avec des préoccupations polémiques et une vivacité de ton peu conforme à l'austère gravité de l'histoire ». Une longue et fort intéressante introduction est consacrée à l'histoire de l'expansion géographique du Christianisme dans ses rapports avec le martyrologe ignoré qu'elle recèle, et débute par des notices émues sur Dom Ruinart, J. B. de Rossi et Ed. Le Blant, qui ont si bien mérité de ces études. Le volume est digne en tous points de ses aînés : il est appelé au même succès solide et loyal.

16. — La série des « *Auctores antiquissimi* » qui fait partie des « *Monumenta Germaniae historica* » vient de s'enrichir d'un volume important. Il contient d'abord les œuvres de Mérobaude, qui comme le dit une inscription, s'illustra au 5^e siècle *Stilo et gladio pariter*. Ses panégyriques d'Aétius sont des documents historiques d'un véritable intérêt. Le nouveau tome contient en outre les poésies de Dracontius, qui dans l'Afrique des Vandales savait encore raconter avec érudition et agrément des fables mythologiques. Il trouva un imitateur au VI^e siècle dans l'évêque Eugène de Tolède, dont les essais poétiques terminent le volume. Le texte est édité avec cette plénitude de renseignements philologiques à laquelle les *Monumenta* nous ont accoutumés. Les index notamment sont excellents, et tels qu'on pouvait les attendre du lexicographe qui dirige la publication du nouveau Thesaurus latin.

17. — Le dernier congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique, que s'est tenu à Mons en août dernier, après avoir entendu une conférence de M. le professeur Pirenne sur *le rôle des sociétés locales dans l'étude de l'histoire moderne*, s'est occupé de la question des inventaires des petites archives. Cette question a fait, en section, l'objet d'une discussion approfondie à laquelle ont pris part notamment MM. Pirenne, chanoine Cauchie, dom Ursmer Berlière, Devillers et Houzeau de Lehaie. Un bureau central composé de MM. Pirenne, Cauchie, Devillers et Houzeau et de M. le professeur Dony comme secrétaire, a été constitué pour donner à l'œuvre son organisation et la Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut a reçu la mission de fonder l'organe permanent et central qui assurera l'exécution méthodique du projet et la publication par fragments des inventaires au fur et à mesure que se poursuivra le travail. Le plan type de ces inventaires, que dom Berlière a accepté de préparer, paraîtra prochainement en brochure et l'on y joindra le texte de la conférence de M. Pirenne et le résumé de la discussion de la section. Dès à présent toutes les communications peuvent être adressées à M. Dony, boulevard Dolez, 187, à Mons.

18. — Le cinquième fascicule de l'excellent manuel du regretté Auguste MOLINIER, *Les sources de l'Histoire de France des origines aux guerres d'Italie* (Paris, A. Picard), vient de paraître par les soins de M. Émile Bémont. L'auteur en avait d'ailleurs achevé le manuscrit deux mois avant sa mort et M. Bémont n'y a apporté que quelques corrections de pure forme. La longue introduction de 187 pages que comprend ce fascicule constitue

une histoire nette et précise de l'historiographie française au moyen âge. C'est un travail de premier ordre et sur lequel nous reviendrons plus tard. Nous n'avons voulu aujourd'hui que le signaler à nos lecteurs. Le 6^e et dernier fascicule de l'ouvrage, en préparation en comprendra la table générale.

19. — Les *Studien über die Entstehung der Zwangs- und Bannrechte* de M. C. KOEHNE (*Zeitschrift der Savigny Stiftung für Rechtsgeschichte, Germanistische Abtheilung*, 1904, p. 172 et suiv.), proposent une solution nouvelle et fort séduisante de l'origine des droits de banalité au moyen âge. D'après les textes recueillis et interprétés par l'auteur, il ne faudrait pas les considérer seulement comme une conséquence de l'organisation domaniale : beaucoup d'entre eux s'expliqueraient par des nécessités militaires. Cette conclusion, fort intéressante, nous a paru entièrement justifiée. — H. P.

20. — M. Henri PRENTOUT, professeur à l'université de Caen, a publié à part l'étude critique qu'il a consacrée dans les Mémoires de l'Académie de Caen, à *La prise de Caen par Edouard III, 1346* (Caen, H. Delesques, 1904). Ce travail très soigné ne fait pas seulement justice des odieuses accusations portées par la monarchie contre les bourgeois de Caen, accusations dont Froissart s'est fait l'écho, il apporte encore des contributions intéressantes à la critique des sources relatives à la guerre de Cent ans. Il confirme, entre autres, par de nouveaux arguments, la thèse que j'ai émise jadis sur les rapports de la *Chronique de Flandre* et de la *Chronographia regum Francorum*, qui ne serait qu'une traduction latine de celle-ci. — H. P.

21. — L'étude de M. J.-B. WECKERLIN : *Le drap écarlate au moyen âge. Essai sur l'étymologie et la signification du mot écarlate et notes techniques sur la fabrication de ce drap au moyen âge* (Lyon, A. Rey et C^{ie}, 1905), doit être recommandée à la fois aux philologues et aux rares érudits qui s'intéressent à l'histoire de la technique. Les premiers y verront que le fr. *écarlate* vient du flamand *scaerlaeken*, drap à tondre. Les seconds y trouveront la description la plus complète et la plus exacte qui existe de la fabrication des draps fins au moyen âge, par un auteur qui réunit deux qualités qui ne se rencontrent presque jamais ensemble au même degré : la compétence technique et la connaissance approfondie des sources du sujet. — H. P.

22. — L'infatigable éditeur qui est M. GILLIODTS VAN SEVEREN entreprend la publication d'un *Cartulaire de l'ancienne estaple de Bruges* (Bruges, L. De Plancke), sous les auspices de la Société d'Émulation pour l'étude de l'histoire et des antiquités de la Flandre. Le sous-titre du volume : « Recueil de documents concernant le commerce intérieur et maritime, les relations internationales de l'histoire économique de la ville », en donne une idée exacte. Le tome 1^{er} qui vient de paraître s'étend jusqu'à l'année 1451. Il contient, à côté d'analyses de documents déjà publiés, une foule de textes inédits pour l'histoire économique de la ville qui fut pendant quatre siècles le plus grand port de mer de l'Europe. C'est dire quelle est son importance et quels remerciements on doit à M. Gilliodts pour ce nouveau service rendu aux historiens économistes.

23.—Signalons l'apparition dans la *Geschichte der Europäischen Staaten* (Gotha, F. A. Perthes) du tome II de la traduction de la *Geschiedenis van het Nederlandsche volk*, de M. P. J. BLOK, prof. à l'Université de Leyde. On connaît le succès que l'ouvrage, dont il existe une édition abrégée en anglais, a reçu dans son texte original. La traduction allemande a été revue par l'auteur et enrichie de notes nouvelles d'après des publications récentes.

24. — Les Universités de Lille et de Nancy ont eu l'heureuse idée de s'associer pour la publication d'*Annales de l'Est et du Nord* (Paris et Nancy, Berger-Levrault), dont le premier fascicule vient de paraître. Cette nouvelle Revue continue dans un cadre élargi, les excellentes *Annales de l'Est* fondées en 1887 sous la direction de M. FISTER. Elles constitueront un organe central pour les études relatives à toute la région septentrionale de la France. C'est dire que les historiens belges, dont les directeurs des *Annales* souhaitent d'ailleurs et obtiendront sans doute à l'avenir la collaboration, comme ils l'ont obtenue déjà pour ce premier numéro, devront en suivre attentivement la publication. A en juger par le fascicule que nous annonçons ici, les *Annales* promettent de devenir une des revues les plus remarquables d'histoire régionale de la France. Nous leur souhaitons de tout cœur bon succès, longue vie, et de nombreux lecteurs dans notre pays. — H. P.

25. — La propriété commune ou collective, dont certains vestiges subsistent encore de nos jours, mériterait de fixer davantage l'attention des historiens. A part le livre de P. Errera sur les *Masvirs*, qui expose la question avec une certaine ampleur, nous ne possédons guère que des articles isolés. Ceux-ci toutefois sont précieux, et ils permettront un jour à quelque historien-juriste de traiter la question en son entier. M. MAAS vient de livrer une nouvelle contribution à cette importante étude. *Une forme germanique de la propriété collective dans le Limbourg* (Hasselt, Klock, 1905. 58 pages, un plan et diverses pièces justificatives), tel est le titre de l'article intéressant dans lequel l'auteur retrace l'histoire d'une propriété commune, appelée le Roderbosch, s'étendant entre Gruytrode, Opitter, Neeroeteren et Opoeteren, d'une étendue de 5000 hect., composés de taillis de chêne, de marais et de bruyères. A la fin du XIV^e siècle, les usages décident de commun accord la réorganisation du système de jouissance du Roderbosch. Au XV^e siècle, des difficultés éclatent entre les paroissiens, détenteurs de l'allmende, et la commanderie de Gruytrode. Celle-ci essaie de s'emparer du bien commun, et après mainte lutte, elle triomphe. Une convention, signée le 3 janvier 1668, assura à l'ordre teutonique la possession exclusive du Roderbosch. Après la Révolution, un décret impérial du 20 juin 1807 ordonna le partage du bien communal entre les villages intéressés, mais ce partage ne se fit pas sans difficultés. La situation ne fut définitivement réglée qu'en 1853 par une convention qui assura aux cinq communes limitrophes une partie de l'ancienne allmende, au prorata de leur nombre de feux ou foyers. — G. D. M.

26. — Dans le *Bulletin de l'Académie royale d'archéologie de Belgique* (1904, fasc. 4), M. J. LAENEN publie un article intitulé *Usuriers et Lombards*

dans le Brabant au XV^e siècle. C'est une contribution à l'étude de cette importante question des banques et des tables des Lombards en Belgique au moyen âge, restée jusqu'ici sans solution. Au XV^e siècle, la situation des prêteurs à intérêt n'était pas trop mauvaise. Les ducs de Brabant les prennent sous leur protection spéciale, même l'Église tempère en leur faveur la rigueur excessive de ses décrets. Les évêques de Cambrai relèvent certains usuriers, pour un terme donné, de toute sentence d'excommunication portée par les synodes. Comme l'auteur le remarque, le commerce et l'industrie appellent nécessairement le prêt à intérêt; aussi, les efforts tentés au début du moyen âge pour le détruire furent vains et la pratique des affaires triompha infailliblement des spéculations théologiques. En appendice figurent deux textes inédits, l'un est la bulle de Clément VI révoquant les privilèges des usuriers du Brabant, du 1^{er} juin 1343; l'autre, une dispense épiscopale pour exercer l'usure de 1496.

27. — Joignons au travail de M. J. Laenen une brochure publiée par M. P. CHIBERT sous le titre *De la Réglementation de la Profession d'Agent de Change et de Courtier en Marchandises à Bruxelles* (Bruxelles, impr. Mertens, 1904, 24 pages). C'est un travail historique, dans lequel l'auteur rappelle qu'après l'abandon de l'ancien système de change, tel que le moyen-âge le pratiquait, et après la suppression de l'agent de change en titre de la ville ou *Geswooren Wisseleer* en 1503, on chercha dans la suite, à diverses reprises à régler de nouveau la grave question du change et du courtage des marchandises. Dès la fin du XVII^e siècle, on créa à Bruxelles une bourse de commerce et dix courtiers jurés, mais cette innovation ne tarda pas à tomber en désuétude. On tenta, au XVIII^e siècle, de ressusciter la bourse de commerce. Par la loi du 8 mai 1791, la liberté de la profession fut proclamée, mais cette liberté a augmenté le nombre des agents de change dans une proportion inquiétante et en même temps à diminué considérablement les garanties que le public est en droit d'exiger de ces financiers. Aussi, on se demande en ce moment s'il ne serait pas opportun de revenir au système de la réglementation pure et simple. Les notes historiques présentées par M. Chibert acquièrent ainsi un intérêt d'actualité.

G. D. M.

28. — La librairie H. Flammarion a eu l'excellente idée de publier une traduction française (*Du succès des Nations*. Paris [1905]. 1 vol. in-12^e. Prix : fr. 3,50) d'un livre du Dr E. REICH, qui a eu en Angleterre un grand succès. Issu de conférences très applaudies faites à l'université de Londres, le livre du savant hongrois est plein d'idées originales et pénétrantes sur plusieurs grands problèmes de l'évolution historique, et il faut reconnaître à l'auteur, outre une érudition remarquablement étendue, une objectivité absolue et une rare indépendance de jugement. M. E. Reich connaît pour y avoir longtemps vécu les grands pays modernes, l'Allemagne, la France, l'Angleterre et les États-Unis et son livre abonde sur la vie politique, le caractère, les classes sociales de ces pays en observations justes et neuves dont l'auteur sait tirer de séduisants rapprochements historiques et de très ingénieuses perspectives pour l'avenir. C'est le livre d'un penseur, d'un érudit et d'un lettré.

29. — Nous avons signalé à plusieurs reprises les progrès que fait, en ses éditions successives, le remarquable *Handbuch der Kunstgeschichte* de SPRINGER. La septième édition du 2^e vol. vient de paraître (*Das Mittelalten*, 7^{te} Aufl., völlig umgearbeitet von J. Heuwerth. Leipzig, E. A. Seemann, 1904. 1 vol. in-8°, de viii-451 pp. Prix : 8 M., cartonné) et c'est avec toute raison que l'éditeur nous annonce qu'elle a été complètement remaniée. Non seulement le nombre des gravures dans le texte a été porté de 529 à 559, et celui des chromolithographies de 6 à 9, mais des chapitres entiers ont reçu une rédaction nouvelle pour les mettre au courant des dernières recherches, par ex. le chapitre sur l'art byzantin, où il a été tenu un compte très judicieux des travaux de M. Strzygowski. Le volume, sous sa forme nouvelle, est tout à fait digne de figurer à la suite de celui de M. Michaelis : on ne peut en faire de plus bel éloge.

30. — Pour faire suite à l'ouvrage de Springer, la maison E. A. Seemann a commencé la publication d'une histoire de l'art moderne, qui répond à un véritable besoin et qui promet d'être d'un grand intérêt. Le 1^{er} vol. vient de paraître (MAX SCHMID, *Kunstgeschichte des XIX^{ten} Jahrhunderts*. I. Leipzig, E. A. Seemann, in-8°, vi-358 pp. Prix : 8 M.), il mène l'histoire de l'art allemand, français, belge et anglais, jusqu'au milieu du 19^e siècle, avec 262 gravures dans le texte et 10 chromolithographies. La tâche de l'auteur n'est pas aisée et on pourra trouver qu'il fait à l'art allemand une place trop importante. Mais il sait juger avec une juste sympathie l'art des peuples romans et toutes les parties de son livre sont d'un critique averti et plein de goût. Nous reviendrons sur cet ouvrage important quand il sera terminé.

31. — En même temps, la librairie E. A. Seemann continue à tenir à jour sa collection de monographies d'artistes célèbres. Elle vient de faire paraître une nouvelle édition du remarquable *Murillo* de M. C. JUSTI (1 vol. in-4° de viii-103 pp. Prix : 9 M.), illustrée de quatre héliogravures, cinq phototypies, une chromolithographie et trente-et-une gravures sur bois. L'éloge de cet ouvrage classique qui s'adresse à la fois aux savants et aux artistes n'est plus à faire, il suffit de le signaler et de dire que l'exécution typographique et l'illustration sont dignes du texte.

32. — OSCAR COLSON, *Le « Cycle » de Jean de Nivelles*, chansons, dictions, légendes et type populaire. Nivelles, 1904. — La première édition de cette étude a paru dans *Wallonia*, t. VIII, (1900); nous avons affaire ici à une seconde édition, refondue et augmentée, qui a paru dans le t. VIII des *Annales de la Soc. arch. de l'arr. de Nivelles*, pp. 107-235. Le tirage à part a conservé la pagination originale. Faute de pouvoir ici résumer ce travail d'érudition fouillé, nous en donnerons au moins une idée par les en-tête des chapitres : I, les chansons de Jean de Nivelles ; II, le type populaire français ; III, Jean de Nivelles et les Montmorency ; IV, le dicton du chien qui s'enfuit ; V, Jean de Nivelles en Brabant ; VI, les deux Jean de Nivelles. Voilà des titres capables de piquer la curiosité des folkloristes. Est-ce à dire que l'érudit directeur de *Wallonia* ait résolu tous les problèmes ? L'auteur n'a pas cette prétention, car il faut bien se résigner souvent à des probabilités

en ces questions d'origine et de transmission des chants et dictions populaires. Ainsi, par exemple, il est visible que la filiation des chansons du « Cycle » Jean de Nivelles est impossible à déterminer actuellement. — Le braquemart de Nivelles en Brabant n'a mérité d'être coordonné au Jean de Nivelles historique qu'en raison du lieu où se faisait la publication. A notre avis, le Jean-Jean nivellois ne peut vraiment avoir été appelé « de Nivelles » que par souvenir de la chanson française : les Nivellois ont cru reconnaître dans la chanson un de leurs héros. — Cependant l'addition « de Nivelles » ne peut provenir d'un simple besoin de précision, comme le dit M. Colson, p. 214. C'est quand un homme a émigré qu'il est appelé, dans son nouvel entourage, du nom de son lieu d'origine ; mais, s'il reste dans sa ville natale, il n'en reçoit point le nom sous prétexte de précision. — L'hypothèse ingénieuse, qu'un trouvère parisien aurait connu à la cour de Bourgogne le Jean-Jean brabançon et aurait créé sa chanson satirique par contamination du type parisien et du type nivellois, demeure problématique. — Les raisons qui font révoquer en doutes l'épithète de chien donnée au seigneur de Montmorency-Nivelles (p. 163) sont trop subjectives. Enfin le changement de *Nevele* en *Nivelles* (p. 172-175) ne semble pas si extraordinaire qu'il faille l'imputer à une méprise, puisque les diplômes latins portent déjà *Nivela*, *Nivella* pour *Nevele*. Nous soumettons ces quelques points de détail à l'examen de l'auteur, et comme témoignage de l'intérêt que nous avons pris à le lire. — J. F.

33. — Émile STUTZER, *Goethe und Bismarck als Leitsterne für die Jugend in sieben Gymnasialreden* (Berlin, Weidmann, 1904, 95 pp. 1 M. 60). « Goethe et Bismarck comme étoiles directrices de la jeunesse », on devine quelles variations un directeur de Gymnase allemand peut exécuter sur ce thème dans des discours officiels adressés à ses élèves. L'idéal des jeunes Allemands doit être un mélange harmonieux des génies disparates de Goethe et de Bismarck. Goethe, « c'est la beauté grecque, le verbe, l'idéal, l'humanité », Bismarck, « c'est la force romaine, l'action, le réalisme, le nationalisme », et même en certaines circonstances, pendant les journées d'Ems par exemple, Bismarck, « c'est Achille et Ulysse en une seule personne ». Même pour un étranger, les discours de M. Stutzer offrent quelque intérêt, comme spécimen du genre de prédication patriotique dont on nourrit actuellement la jeunesse allemande.

34. — Nous avons déjà eu l'occasion de signaler à nos lecteurs l'excellente et très utile *Philosophische Bibliothek* dont les nombreux volumes se succèdent ou se rééditent rapidement (Leipzig, *Dürrsche Buchhandlung*). Conçu sur un plan très commode, chaque volume donne le texte soigneusement révisé d'un grand philosophe, et le traduit en allemand lorsqu'il a paru en latin ou dans quelque autre langue étrangère. Il contient en outre une introduction, une biographie de l'auteur, des notes explicatives lorsqu'il y a lieu, et enfin de précieux registres donnant les noms de personnes et les termes techniques, et rendant ainsi la consultation des volumes extrêmement facile. Parmi les derniers volumes publiés, nous signalerons : Immanuel Kant, *Die Religion innerhalb der Grenzen der blossen Vernunft*, par Karl VORLANDER (tome 45, 3^e édition. 1903, 260 pp.

3 Mark 20). — Immanuel Kant, *Logik*, par Walter KINKEL (tome 43, 3^e édition, 1904. 171 pp. 2 M.). — Leibniz, *Neue Abhandlungen über den menschlichen Verstand*, traduits en allemand, par C. SCHAARSCHMIDT (tome 69, 2^e édition, 1904. 590 pp. 6 M.). — Baruch de Spinoza, *Ethik*, traduite en allemand par O. BAENSCH (tome 92, 311 pp. 3 M.). — La collection entière comprend déjà 107 volumes, et offre ainsi au public allemand, pour un prix minime, les œuvres principales des philosophes de tous les temps et de tous les pays, par exemple, Aristote, Bacon, Berkeley, Giordano Bruno, Auguste Comte, Condillac, Descartes, Fichte, Hegel, Hume, Locke, Platon, etc.

35. — Comme tous les ouvrages de M. J. PAYOT, son nouveau volume : *les Idées de M. Bourru* (Paris. Arm. Colin, 1 vol. in-12°. 3 fr. 50), est digne de la plus sérieuse attention des pédagogues et des psychologues. On peut ne pas partager toutes les idées de l'auteur, mais on doit rendre hommage à la sincérité de ses convictions, à l'effort généreux qu'il fait pour rester impartial, à la sympathie ardente qu'il témoigne à tout vrai libéralisme. Et ceux-là même, auxquels pourraient déplaire ses idées sur la *Politique à l'école* et sur les *Questions religieuses*, ne manquent ont pas d'admirer la psychologie profonde, le sens pédagogique éminent qui ont dicté *Les paradoxes du bon Docteur*, *La science du bonheur* et *Les lettres d'un vieux philosophe*.

36. — M. L. HOULLEVIGUE a cherché, dans un très intéressant volume, à satisfaire la curiosité pour les choses scientifiques, aujourd'hui si commune, éveillée qu'elle est sans cesse par les applications qui, à l'usine, dans la rue, dans nos maisons même ont transformé la vie moderne (*Du laboratoire à l'usine*, Paris, A. Colin, 1905. 1 vol. in-12°. Prix : 3 fr. 50). Il n'a pas la prétention de présenter au lecteur toute la science, mais choisissant quelques questions particulièrement intéressantes, il a cherché à montrer comment les travaux du laboratoire donnent naissance d'une part aux lois et aux idées générales qui planent sur la science, et d'autre part aux applications qui se mêlent chaque jour davantage à notre existence. Le livre de M. Houllevigue parvient ainsi à nous donner d'une façon claire et précise une vue d'ensemble sur l'évolution scientifique.

37. — ROMANICA. — Sous ce titre *La gaité de la tor*, M. Antonio RESTORI a soumis à un nouvel examen la célèbre aubade, qui a déjà été le sujet de tant d'études à la suite d'une publication allemande de M. Schlaeger (Iéna, 1895). Il en propose une nouvelle interprétation, après avoir fait d'intéressantes remarques sur le caractère de la notation musicale, qui accompagne le texte dans le manuscrit de Paris. Cette publication, faite *per nozze*, n'est pas dans le commerce.

38. — M. MAX RICHTER publie (dissertation inaugurale de Halle, 1904) les chansons de Jehan de Nuevile ; il en est neuf dont il admet l'authenticité (ce sont les n^{os} 393, 588, 709, 962, 1036, 1531, 1649, 1885, 2003 du répertoire de G. Raynaud). Une introduction très développée est consacrée aux renseignements bibliographiques, à la critique des textes et du droit de propriété qu'a le poète sur chacun d'eux, à la classification des manuscrits,

à la métrique et à la langue. Jehan de Nueville a vécu au XIII^e siècle, dans l'Artois, et il a été en relation avec plusieurs des trouvères d'Arras. Fétis avait pensé à Neuville, près Philippeville, mais sans fournir ombre de preuve.

39. — La poésie lyrique du Midi continue à être l'objet de publications intéressantes, non seulement en France, mais aussi en Allemagne, en Italie, en Hollande et même dans les pays scandinaves. M. Johan VISING, le professeur réputé de l'université de Göteborg, a eu l'excellente idée de publier quelques leçons qu'il a faites là-bas, en février 1903, sur l'histoire générale de cette poésie. Exposé clair et précis, entrecoupé d'extraits traduits en vers suédois, qui paraissent heureux (*Den provensalska trubadurdiktningen*, Göteborg, Wettergren et Kerber). M. Vising nous conduit de la période des origines jusqu'à la guerre des Albigeois; il a encore élargi son thème en parlant longuement (pp. 32-49) de *Flamenca* et brièvement d'autres produits de la poésie narrative en langue d'oc, en ne négligeant pas les particularités métriques de certains troubadours et en consacrant quelques pages à l'influence exercée par leur art en Italie, en Portugal et en Allemagne. Précisément cette influence est attestée par les œuvres des petits poètes génois que M. Giulio BERTONI vient de mettre au jour pour la Société des littératures romanes (*I trovatori minori di Genova*, Dresde 1903, paru en 1904). M. Bertoni avait déjà fait cette publication dans le *Giornale storico della letteratura italiana* (XXXVI) sous une forme moins complète et surtout moins parfaite. Il a mis à profit les observations de ses critiques, ajouté de nouveaux textes et étendu le cercle de ses connaissances historiques; une traduction et des notes rendent son travail plus utile et plus attrayant. Ce qu'il dit, dans son introduction, de la diffusion des formes littéraires du Midi français dans le Nord-Ouest de la péninsule est encore bien maigre; mais on y puisera quelques indications à mettre à côté de celles, si sûres et si abondantes, que contient l'admirable communication faite par M. Paul MEYER au Congrès historique de Rome (*Atti del Congresso internazionale di scienze storiche*, Roma, vol. IV, paru en 1904) sous ce titre: « De l'expansion de la langue française en Italie pendant le moyen âge ». Au même champ d'études appartient l'édition (que nous signalons tardivement) des poésies du troubadour Bertran d'Alamanon, par M. J. J. Salverda de Grave, professeur à l'Université de Leyde (Bibliothèque méridionale, 1^e série, tome VII, Toulouse, Privat). Cette édition a été entourée de soins qui font autant d'honneur à M. de Grave que l'excellent français dans lequel il s'exprime. Une courte introduction précède les poésies, commentées et traduites successivement; après quoi, les documents ayant été mis sous nos yeux, on nous donne un essai biographique, très ingénieux et très neuf. S'il n'a pas la dextérité littéraire de Bertran de Born, Bertran d'Alamanon le surpasse peut-être en virulence et en verve impitoyable dans des sirventes, qui nous reportent aux environs de 1250; ses poésies ont un réel intérêt historique; elles nous le montrent bien placé pour observer, à la cour de Provence, et mettant dans ses observations une étonnante franchise et une rare liberté.

40. — On sait que M. Stengel prépare depuis de longues années une

édition générale de la Geste des *Loherains*. On ne compte pas ses travaux d'approche, ni les dissertations de ses élèves, se rapportant aux prolégomènes de cette vaste entreprise. Mentionnons l'une des plus récentes, *Die Bruchstücke der noch ungedruckten « Chanson d'Anseïs de Mes »*, fragments publiés d'après un manuscrit de l'abbaye de S^t Hubert, conservé aux archives d'Arlon et enrichis des variantes des autres manuscrits. Voir à ce sujet *Moyen Age*, 1889, p. 89, sq. Des appendices de peu d'importance complètent cette publication, qui est un *Festschrift* rectoral de l'université de Greifswald, daté du 15 mai 1904 (Greifswald, Kunike).

41. — La même société des littératures romanes, qui a publié les troubadours génois (voyez ci-dessus, n° 39), nous donne une édition de *Trubert*, le roman grossièrement satirique de Douin de Lavesne, due à M. Jacques ULRICH. La préface est consacrée, en grande partie, à l'étude des versions du conte qui fait le fond du récit. On se demande pourquoi la partie philologique est sacrifiée et pourquoi l'éditeur dit qu'il ne peut lui convenir de la développer (*Die Sprache näher zu beschreiben kann nicht meine Aufgabe sein*).

42. — Une « Histoire générale du Théâtre en France » n'est pas une entreprise inutile; car les travaux de Royer et d'autres compilateurs n'ont plus qu'un intérêt anecdotique, et d'autre part, pour être bien conçu, composé et d'une solide information, le manuel de M. Petit de Julleville est à la fois un peu sommaire et compact. M. LINTILHAC n'a donc pas été mal inspiré en annonçant un ouvrage de longue haleine sur ce sujet et sous ce titre. Son premier volume atteste des qualités de critique littéraire et une préparation suffisamment longue et patiente. Pour être, en ce qui concerne les origines, quelquefois hésitante, l'orientation de M. Lintilhac paraît juste et conforme à la rectitude générale de son dessein. Il cite beaucoup d'autorités sans toujours se décider nettement, ni les dominer autant qu'on le désirerait; mais on ne peut que louer un léger excès de conscience, et espérer que, plus familiarisé par ses études antérieures avec les siècles classiques, il fera entendre une note plus personnelle, lorsqu'il parlera de la Renaissance et des maîtres du théâtre moderne. Déjà plus à l'aise dans son analyse du drame d'*Adam*, il a peut-être exagéré la valeur et la portée des « Miracles de Notre Dame » en leur consacrant plus de soixante pages; mais ces pages sont curieuses à lire.

43. — Sur ce même sujet, mais envisagé dans sa plénitude en ce qui concerne la période antérieure à 1500 et d'une façon plus condensée, M. Mortensen avait publié, en 1899, un livre dont nous avons rendu compte (voyez *Revue*, 1901, p. 353). Ce livre vient d'être traduit en français par M. Philipot, sous ce titre : *Le Théâtre français au moyen-âge* (Paris, Alphonse Picard et fils, in-12); c'est une véritable aubaine pour le public étendu auquel s'adresse cet excellent livre de vulgarisation.

44. — Nous avons annoncé à sa date le premier volume de la nouvelle édition des *Mémoires de Philippe de Commines* (collection de textes, etc. Paris, Alph. Picard et fils, 1901). Le second volume a paru en 1904 (daté de 1903); il est précédé d'une introduction copieuse (cxxxv pp.) qui doit prendre place en tête de l'ouvrage et examine la plupart des questions que

soulève ce texte mémorable. Une bibliographie très détaillée vient ensuite et le volume se clôt par une table analytique des noms de personnes et de lieux mentionnés dans l'ouvrage.

45. — *Etymologisches* est le titre modeste sous lequel, dans des publications trop espacées à notre gré, le savant professeur de Berlin, M. Adolf TOBLER, dissimule un grand nombre d'observations ingénieuses appuyées sur la plus riche cueillette de textes que jamais philologue ait faite. Cette fois (nov. 1904, extrait des *Sitzungsberichte* de l'Académie des Sciences de Berlin) il étudie trois vocables, l'anc. fr. *respasser* qu'il dérive de *espanse* avec un sens physique, puis moral, *voisdie*, qu'il rattache à *viste, visde*; *par cœur* (il ruine l'explication de d'Ovidio qui pensait à *chorus* et montre les indéfinies nuances des significations auxquelles se prêtait le mot *cuer* en anc. français; le rapprochement des autres formes romanes, sauf une difficulté soulevée par l'espagnol, confirme la dérivation du latin *cor*).

46. — M. TRÉNEL a publié comme thèses de l'Université de Paris deux travaux très importants sur l'élément biblique dans la littérature française. J'ai résumé (et complété en quelques points) le premier de ces travaux, intitulé *L'Ancien Testament et la langue française du moyen âge* (Paris, Cerf, 671 pp. in-8°) dans des articles de la *Revue de Belgique* (1904); l'autre thèse est intitulée *L'élément biblique dans l'œuvre poétique d'Agrippa d'Aubigné*. C'est un essai d'application de la doctrine de M. T. à un cas littéraire particulier. L'auteur, nous apprend un compte rendu (MOYEN ÂGE, 1904, p. 424), « se propose de publier une série de vocabulaires particuliers... Chacun d'eux donnera la liste des emprunts faits à la Bible par un auteur. »

47. — Des *Études sur Rabelais*, par Louis THUASNE, forment le tome V de la « Bibliothèque littéraire de la Renaissance ». (Paris, Bouillon, xiii-454 pp. in-16). On y trouvera d'intéressants rapprochements, qui ne sont pas tous décisifs, entre le roman du célèbre docteur et les œuvres des écrivains monastiques du XVI^e siècle, notamment Érasme, Th. Folengo et Fr. Colonna. C'est là l'originalité d'un travail qui, mal ordonné et insuffisamment rédigé, rebutera plus d'un lecteur, mais dont la richesse documentaire et la portée critique méritent tous les éloges.

48. — M. LOFORTE-RANDI, sous le titre de *Nelle letteratura straniera* (Palerme, Reber), a publié, depuis quelques années, une série d'essais dont ce n'est pas le moindre mérite que d'avoir pour sujet des écrivains de nations étrangères et d'être conçus et écrits à Palerme, bien loin des centres intellectuels de l'activité scientifique et littéraire. Il faut donc rendre justice à la continuité d'un tel effort. La sixième série, qui vient de paraître, est consacrée à Voltaire et à Nietzsche. Elle est dédiée, en termes émus, à la fille de l'auteur, qui explique ces deux choix par un désir antithétique, celui d'opposer l'individualisme jouisseur et égoïste (?) de Voltaire à l'individualisme « détaché de tous les intérêts matériels » du penseur allemand. On devine, rien qu'à ces mots liminaires, que la critique de M. Loforte-Randi est avant tout combative. Il l'avait déjà prouvé précédemment aux dépens de Goethe et d'autres gloires consacrées. Mais cela n'empêche qu'il vaille la peine de lire les essais du critique palermitain.

49. — On a beaucoup écrit sur M^{me} de Staël depuis quelques années et voici qu'on republie (Paris, Plon, 1904, in-8°), ses *Dix années d'exil*. L'éditeur, M. Paul GAUTIER, avait déjà conquis la notoriété en faisant de cette femme illustre le sujet de ses deux thèses (Paris, 1902). Dans l'une, il étudiait *Madame de Staël et Napoléon*; dans l'autre, les rapports entre elle et Chateaubriand, rentré d'exil, à partir de 1800 jusqu'en 1806. Matière bien circonscrite et, peut-on dire, épuisée. La réimpression de *Dix années d'exil* a été l'objet d'aussi grands soins : elle est faite sur les manuscrits, accompagnée de notes et introduite en excellents termes. M^{me} de Staël avait inspiré, en 1903, une autre publication d'une grande importance pour l'histoire littéraire; ce sont ses *Lettres inédites à Henri Meister*, mises au jour par MM. P. USTERI et E. RITTER (Paris, Hachette, in-16). Le Zurichois Meister succéda à Grimm dans la rédaction de la célèbre *Correspondance littéraire*, et les lettres que lui écrivait l'auteur de *Corinne* (1785-1816) sont riches en impressions et en observations instructives sur sa vie, sa personnalité et son activité littéraire. En appendice on trouve quelques lettres de M^{me} de Staël à Guillaume de Schlegel qui fut le précepteur de ses enfants et la conseilla si utilement dans la rédaction de son livre sur l'Allemagne. Elle y apparaît « toujours passionnée et pressante » suivant la juste expression des éditeurs de ce volume.

50. — Le romantisme est plus en faveur que jamais. Pendant que les centaines de Victor Hugo et de Sainte-Beuve (pour ne rien dire de ceux de Michelet et de Berlioz) attestaient, par des publications et des solennités, à quel point l'attention est encore dirigée vers les écrivains de 1830, on publiait le texte véritable des lettres échangées entre Alfred de Musset et Georges Sand (M. DUCORI chez Deman, à Bruxelles); on ressuscitait Gérard de Nerval (une étude dans BETZ, *Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte der neueren Zeit* et une thèse de Paris de M^{lle} Julia CARTIER, Genève, 130 pp. in-8°); on publiait des lettres très intéressantes de Baudelaire et de ses proches (*Mercure de France*, 1^{er} et 15 janvier et 1^{er} février 1905) et on consacrait deux volumes à la *Vie* et à l'*Œuvre de Barbey d'Aurevilly*, l'autre grand romantique de la seconde génération (l'auteur est M. GRELÉ et ses volumes ont paru à Caen, en 1902 et 1904, le premier chez Lanier, le second chez Jouan avec préface d'un ancien secrétaire de Sainte-Beuve, M. Jules Levallois). Enfin il convient de signaler *Les Annales romantiques*, revue d'histoire du romantisme, publiée sous la direction de M. Léon SÉCHÉ (Paris, 18, rue Nicole, à partir de juin 1904, un fascicule tous les deux mois).

51. — Nous avons annoncé la publication du premier fascicule de la *Storia della letteratura italiana* des professeurs B. WIESE et E. PÉRCORO, Turin, Unione tipografico-editrice, in-8°, 1900). L'achèvement de cette œuvre importante, qui compte près de 800 pages, permet d'en apprécier le contenu, très substantiel et très attrayant et de se rendre compte des services qu'elle est appelée à rendre. On pourra différer d'avis avec les auteurs sur le plan qu'ils ont adopté, la proportion d'importance qu'ils concèdent à telle figure, à tel courant d'idées, à telle variété d'un genre littéraire; mais on ne songera point à leur dénier la compétence et l'appli-

cation, ainsi que le sens critique. L'illustration de cette belle publication est abondante et presque toujours de haut mérite. — M. W.

52. — **Nécrologie.** — L'enseignement moyen a perdu l'un de ses fonctionnaires les plus éminents en la personne de M. Charles Tilman, inspecteur-général, décédé inopinément à Schaerbeek le 22 janvier. M. Tilman était né à Liège le 1^{er} novembre 1849. Il est donc emporté en pleine maturité, sans avoir pu donner toute sa mesure dans l'exercice des hautes fonctions qu'il remplissait avec tant de conscience et de dévouement. Son œuvre a cependant été considérable; elle marquera dans les annales de l'inspection. Les longues années qu'il avait passées dans la pratique de l'enseignement l'avaient préparé à son importante et délicate mission. A peine sorti de l'Université de Liège avec le grade de docteur en philosophie et lettres (1872) il avait obtenu la chaire de rhétorique au collège communal de Louvain, devenu depuis athénée. Il occupa cette chaire jusqu'au moment où il fut appelé aux fonctions d'inspecteur (30 nov. 1895). Épris de littérature, il essaya de développer dans son enseignement le côté esthétique et se déclara l'adversaire de la méthode purement « philologique » qui prévalut si longtemps dans les humanités. Mais il ne se borna pas à ses occupations professionnelles. Il fut toujours un fervent de l'étude : après avoir conquis le diplôme de docteur en droit, il consacra ses loisirs à la critique littéraire : admirateur passionné des classiques, il combattit les tendances nouvelles de la jeune école littéraire belge d'expression française et publia une étude : *Du réalisme dans la littérature contemporaine (Lettres sur la Jeune Belgique)*. Il fit aussi œuvre de vulgarisation : il fonda à Louvain un cercle littéraire et créa une publication mensuelle, la *Revue belge* à laquelle collaborèrent surtout ses anciens élèves. En maintes circonstances il fit preuve d'une grande indépendance de caractère et d'une haute impartialité et toujours il se montra sincèrement dévoué à l'enseignement de l'État. Il s'y consacra tout entier en assumant les fonctions d'inspecteur (1895) puis celles d'inspecteur-général (1898). Dès lors il n'eut pour ainsi dire plus de loisirs; rivé à la tâche, il sacrifia toute son activité à la réalisation de son idéal pédagogique. Sa principale préoccupation fut de rajeunir les humanités en y introduisant un esprit plus littéraire. Il conçut toute une refonte des programmes d'études, mais il n'eut pas le bonheur de la mener à bonne fin; il fonda la *Revue des Humanités* et encouragea le plus possible les professeurs qui se distinguaient par leur talent pédagogique et leur productivité intellectuelle. En outre il proposa au Gouvernement une série de réformes administratives qui contribuèrent à relever le prestige et la dignité du corps professoral, comme par exemple la suppression des rapports secrets. M. Tilman conçut sa mission comme un sacerdoce. L'ardeur vraiment juvénile avec laquelle il la remplit lui suscita même certaines difficultés, mais son dévouement sans bornes et son désintéressement absolu lui valurent de nombreuses sympathies. Aussi la nouvelle de sa mort a-t-elle produit une douloureuse émotion parmi les membres de l'enseignement moyen et surtout parmi ses anciens élèves qui avaient conservé pour lui une vive affection. — H. V. D. L.

NOMINATIONS ET MUTATIONS DANS L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

A l'A. R. de Huy, M. Fassin, prof. d'histoire-géographie, décédé, est remplacé par M. Leclère, surveillant, auquel succède M. Chantelot, D^r en phil. class.

A l'A. R. d'Ostende, trois chaires nouvelles sont créées : 1^o de langues modernes donnée à M. De Clercq, D^r en phil. germ., prof. au Collège Communal de Nivelles; 2^o, de mathématiques. confiée à M. Soons, D^r en sciences phys. et math., prof. au Collège Communal de Tirlemont; 3^o de français en hum. mod., donnée à M. Coulon, surveillant à Charleroi. — M. De Clercq est remplacé à Nivelles par M. Van Passel, D^r en phil. germ. prof. au Collège Communal de Bouillon. — M. Coulon est remplacé à Charleroi par M. Schmitz, surveillant à Mons; rempl. par M. De Bois, surveillant à l'A. R. d'Ostende; rempl. par M. Weemaes, docteur en histoire.

A l'A. R. d'Arlon, M. Duqué, prof. de langues mod., nommé à l'A. R. d'Anvers en octobre est remplacé par M. T. Antheunis, D^r en phil. germ.

A l'A. R. de Liège, M. Andrien, prof. de mathém. H. A. et à l'A. R. de Namur, M. Collette, prof. de math. sup. permutent.

Au Collège Communal de Nivelles, M. Baude, prof. de sciences nat., est nommé préfet en remplacement de M. Gillot, nommée prof. de l'A. R. d'Ixelles. — M. Naveau, D^r en phil. germ., y remplace M. Gillot prénommé, comme prof. de langues mod. (classes supérieures). — M. Van Hauwaert, cand. en phil. germ., prof. au Collège Communal de Tirlemont, est nommé à Nivelles prof. de langues modernes (classes inférieures), chaire nouvelle. — M. Ghignet, D^r en phil. class., est nommé prof. H. anc. à Nivelles.

Au Collège Communal de Dinant, M. Pleyers, D^r en sciences phys. et math., est nommé prof. mathém. à la place de M. Nollet, nommé prof. de l'A. R. d'Arlon.

Est nommé préfet des études de l'A. R. de Bruges, en remplacement de M. Willemaers, décédé, M. Oscar Adant, prof. de 4^e latine à l'A. R. de Bruxelles, où lui succède M. Séverin Ferdinand, prof. de 4^e latine à l'A. R. de Louvain. — M. Frédéric Descamps, prof. de rhétorique latine à l'A. R. d'Ixelles, en congé pour motif de santé, est remplacé par M. Daxhelet, Arthur, prof. de rhétorique latine à l'A. R. de Bruges.

ACTES OFFICIELS

DÉCORATION CIVIQUE.

Par arrêté royal du 23 décembre 1904, la décoration civique est décernée aux fonctionnaires, ressortissant au ministère de l'intérieur et de l'instruction publique, dont les noms suivent :

1^{re} catégorie. — Agents comptant plus de trente-cinq années de service.

A. — CROIX DE 1^{re} CLASSE.

Enseignement supérieur.

MM. De Ridder (R.-A.), professeur ordinaire à l'université de Gand; Van Cauwenberghe (C.-J.), professeur ordinaire à l'université de Gand; Vander Haeghen (F.-F.-C.), professeur honoraire de l'université de Gand.

Enseignement moyen.

MM. Florus (L.), professeur à l'athénée royal d'Anvers; Seghers (H.-L.-C.), ancien maître de calligraphie à l'athénée royal d'Anvers; Dewael (J.), professeur à l'athénée royal de Bruxelles; Sténuit (J.), professeur à l'athénée royal d'Ixelles; Blondeel (A.), professeur à l'athénée royal de Bruges; Verstappen (F.), maître de gymnastique à l'athénée royal de Bruges; Mathys (A.), professeur à l'athénée royal de Gand; Piteurs (A.), professeur à l'athénée royal de Gand; Marchal (F.), préfet des études de l'athénée royal de Mons; Descamps (L.), professeur à l'athénée royal de Mons; Even (M.), ancien professeur à l'athénée royal de Verviers.

B. — CROIX DE 2^e CLASSE.

Enseignement supérieur.

M. Destinez (P.), préparateur de 1^{re} classe à l'université de Liège.

Enseignement moyen.

MM. Jacquet (D.), surveillant à l'athénée royal de Malines; Sihenaler (J.), ancien surveillant à l'athénée royal de Bruges.

2^e catégorie. — Agents comptant plus de vingt-cinq et moins de trente-cinq années de service.

MÉDAILLE DE 1^{re} CLASSE.

Enseignement supérieur.

MM. Mac-Leod (J.), professeur ordinaire à l'université de Gand; Van Duyse (D.), professeur ordinaire à l'université de Gand; Vercoullie (J.),

professeur ordinaire à l'université de Gand; Verstraeten (C.), professeur ordinaire à l'université de Gand; Fraipont (J.), professeur ordinaire à l'université de Liège; Thiry (F.), professeur ordinaire à l'université de Liège; von Winiwarter (A.), professeur ordinaire à l'université de Liège; Gérard (E.), chargé de cours, ayant rang de professeur ordinaire, à l'université de Liège; Chandelon (T.), chargé de cours à l'université de Liège.

Enseignement moyen.

MM. Verbrugghen (M.), professeur à l'athénée royal d'Anvers; De Gronckel (J.), professeur à l'athénée royal de Malines; Iserentant (P.), professeur à l'athénée royal de Malines; Gilleman (C.), préfet des études de l'athénée royal d'Ostende; Pire (A.), professeur à l'athénée royal de Gand; De Ville (J.), surveillant et chef de cours à l'athénée royal de Gand; Barth (C.), professeur à l'athénée royal de Charleroy; Rox (A.), maître d'étude à l'athénée royal de Chimay; Neven (C.), professeur à l'athénée royal de Mons; Gaye (J.), préfet des études de l'athénée royal de Huy; Maas (P.), professeur à l'athénée royal de Liège; Sauvenière (J.), professeur à l'athénée royal de Liège; Fastré (M.), professeur à l'athénée royal de Verviers; Maréchal (A.), professeur à l'athénée royal de Namur.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Par arrêté royal du 10 décembre 1904, la démission offerte par M. Lequarré (A.), professeur en disponibilité pour cause de maladie, de l'athénée royal de Verviers, de ses fonctions dans l'enseignement moyen de l'État, est acceptée.

Le prénommé est autorisé à faire valoir ses droits à la pension pour cause d'infirmité et à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

Par arrêté royal du 31 décembre 1904, M. Buchet (L.), professeur détaché à la section d'athénée, annexée à l'école moyenne de l'État, pour garçons, à Thuin, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal du 8 février 1905, M. Klompers (T.), inspecteur de l'enseignement moyen pour les cours de mathématiques et de sciences naturelles, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences physiques et mathématiques, est nommé inspecteur général de l'enseignement moyen.

Par arrêté royal de la même date, M. Goemans (L.), professeur de rhétorique latine à l'athénée royal de Louvain, docteur en philosophie et lettres, est nommé inspecteur de l'enseignement moyen.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR,
DES SCIENCES ET DES LETTRES.

UNIVERSITÉ DE LIÈGE. — CANDIDATURE EN ART ET ARCHÉOLOGIE.
PROGRAMME DE L'EXAMEN. — MODIFICATION.

Par arrêté royal du 14 janvier 1905, l'article 3 de l'arrêté royal du 26 octobre 1903 portant institution, dans la faculté de philosophie et lettres

de l'université de Liège, des grades et diplômes scientifiques de candidat, de licencié et de docteur en art et archéologie, est modifié comme suit :

L'examen pour le grade de candidat en art et archéologie comprend :

1^o L'histoire de l'art; a) Les origines de l'art; b) L'art oriental; c) L'art grec et l'art romain; d) L'art du moyen âge; e) La Renaissance; f) L'art moderne; 2^o L'esthétique et la philosophie de l'art; 3^o La matière d'un des cours suivants, choisi par le récipiendaire : Archéologie romaine; Archéologie grecque; Archéologie du moyen âge.

Ces matières feront l'objet de deux épreuves et d'au moins deux années d'études.

BOURSES DE VOYAGE. — CONCOURS DE 1904. — RÉSULTATS.

Le Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique déclare que les docteurs en philosophie et lettres désignés ci-après, ayant subi avec succès les épreuves du concours de 1904, ont été classés dans l'ordre suivant :

1^o *Ex aequo*. MM. Cohen, Gustave, né à Saint-Josse-ten-Noode, reçu docteur par l'université de Liège, et Smets, Georges, né à Molenbeek-Saint-Jean, reçu docteur par l'université de Bruxelles;

3^o M. Van Bleyenbergh, Désiré, né à Bierbeek, reçu docteur par l'université de Louvain;

4^o M. Delhez, Marcel, né à Dison, reçu docteur par l'université de Liège;

5^o M. Denucé, Jean-Baptiste, né à Anvers, reçu docteur par l'université de Gand;

6^o M. Goemans, Louis, né à Louvain, reçu docteur par l'université de cette ville.

CONSEIL DE PERFECTIONNEMENT DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR. RENOUVELLEMENT PARTIEL.

Aux termes d'un arrêté ministériel du 3 janvier 1905, sont nommés membres du conseil de perfectionnement de l'enseignement supérieur, pour la période 1905-1908 :

MM. Francotte (H.), prof. ordin. à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège; de Koninck (L.), professeur ordinaire à la faculté des sciences de l'université de Liège; Dechamps (H.), professeur ordinaire à la faculté technique de l'université de Liège; Rolin (A.), professeur ordinaire à la faculté de droit de l'université de Gand; De Cock (A.), professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'université de Gand.

ACADÉMIE ROYALE FLAMANDE. — NOMINATION DU SECRÉTAIRE PERPÉTUEL.

Par arrêté royal du 31 décembre 1904, M. Gailliard (Edw.), membre effectif de l'Académie royale flamande, est nommé secrétaire perpétuel de cette compagnie, en remplacement de feu M. de Potter.

PÉRIODIQUES

Analecta Bollandiana, t. XXIV, fasc. I. — Alb. Poncelet, Les Saints de Micy. Appendix : I. Vita Sancti Viatoris confessoris. II. Le manuscrit de Paris B. N. lat. 5366. — Mgr. L. Duchesne, Sur la translation de S. Austre-moine. — Bulletin des publications hagiographiques.

Muséon (Le), nouvelle série, vol. V, n^{os} 3-4. — C^{te} de Charencey, Les origines du mythe d'Orphée. — Eug. Beauvois, La fable des Amazones chez les indigènes de l'Amérique précolombienne. — B^{on} Carra de Vaux, Complément sur le problème étrusque. — A. Carnoy, Le latin d'Espagne d'après les inscriptions. Compléments.

Revue d'histoire ecclésiastique, 1905, n^o 1. — F. Cavallera, Le « De Virginitate » de Basile d'Ancyre. — Fr. Pierre de Puniet, Les trois homélies catéchétiques du sacramentaire gélasien pour la traduction des évangiles, du symbole et de l'oraison dominicale. — G. Mollat, Jean XXII (1316-1334) fut-il un avare? (fin). — L. Willaert, Négociations politico-religieuses entre l'Angleterre et les Pays-Bas catholiques (1598-1625). — Comptes rendus. — Chronique. — Bibliographie.

Revue de l'Université de Bruxelles, décembre 1904. — Salomon Reinach, Gilles de Rais. — Hector Denis, Le Dogme et la Sociologie. — Variétés : Camille Huysmans, Un problème de philologie (la signification du mot *Hesbaye*).

Rivista di filologia e d'istruzione classica, t. XXXIII, 1, 1905. — Curcio, Questioni di critica ciceroniana. — Curcio, Emendamenti al testo del « Catalepton », della « Coppa » et del « Moretum ». — Taccone, L'Antiope d'Euripide. — de Sanctis, Una nuova pagina di storia siciliana. — Cesareo, Un decadente dell' antichità. — Solari, Appunti sull' Evagora d'Isocrate. — Bibliografia.

Scandia, Tijdschrift voor Scandinavische Taal en Letteren, décembre 1904. — En Isbjørnejagt, door Edvard Bay. — Woord-melodie in de Scandinaviese talen, door H. Logeman. — Uit « Peer Gynst en de monsters, » fragment van een oud Noorsch sprookje. — Van Sappen, die voor 't huis-houden wilde zorgen, door A. de Cock.

COMPTES RENDUS ¹.

Catalogus codicum astrologorum Graecorum. V. 1, edd. F. CUMONT et F. BOLL. Bruxelles, Lamertin, 1904, in-8°. « De la plus haute importance.

¹ A partir de cette année, la rédaction n'analysera plus que les comptes rendus d'ouvrages belges qui auront paru dans les revues étrangères.

Cette première partie du t. V comprend les mss. astrologiques des petites bibliothèques de Rome. » C. Wachsmuth, *Deutsche Literaturzeitung*, 1905, n° 6.

F. COLLARD, *Méthodologie de l'Enseignement moyen*. Bruxelles, 1903. « Travail extrêmement soigné qui mérite d'être chaudement recommandé ». J. Ziehen, *Neue Jahrbücher für das Klassische Altertum u. s. w.*, 1905, n° 1.

J. CUVELIER, *Inventaire des inventaires de la 2^e section des Archives du Royaume*. « Cet ouvrage, le premier qui ait été fait dans ce genre, d'une façon aussi méthodique et approfondie, n'avait pas encore son pareil en Belgique ». *Revue des études historiques*, septembre-octobre. Paris, 1904, pp. 553-554.

L. HALKIN et M. ZECH, *Bulletin d'Institutions politiques romaines*, I (années 1900-1901). Paris, Bouillon, 1904, in-8°. « Très utile; les analyses sont claires, instructives et sages ». *R. C.*, *Rev. crit.*, 1905, n° 2.

J. MANSION, *Les gutturales grecques*. Gand, 1904, in-8°. « Excellent début qui se place dans la bibliographie du sujet à côté de Bersu et de Zupitza ». H. Hirt, *Literarisches Zentralblatt*, 1904, n° 5.

Mélanges Paul Fredericq. Bruxelles, Lamertin, 1904. « Donne une idée avantageuse de l'esprit scientifique qui anime les professeurs de l'enseignement moyen et de l'enseignement supérieur en Belgique. » P. J. Blok, *Museum*, janvier 1905.

H. PIRENNE, *Chronique rimée des troubles de Flandre en 1379-1380*. Gand, 1902, in-8°. « Bonne édition d'un texte intéressant. » A. de Saint-Léger, *Annales de l'Est et du Nord*, janvier 1905.

VAN DEN BOGAERT, *Recherches sur l'histoire primitive des Belges. Les Saga scandinaves*. Bruxelles, 1903, in-8°. « L'auteur a le tort de croire qu'on peut apprendre à lire sans aller à l'école. » F. Piquet, *Annales de l'Est et du Nord*, janvier 1905.

L. VANDERKINDERE, *La formation territoriale des principautés belges au moyen âge*. II. Bruxelles, 1902, in-8°. Très longue étude faisant ressortir tous les mérites de cet ouvrage en discutant différents points, par R. Parisot, *Annales de l'Est et du Nord*, janvier 1905.

L. VANDERKINDERE, *La chronique de Gislebert de Mons*. Bruxelles, 1904, in-8°. « Nouvelle édition précieuse surtout à cause de sa riche annotation ». H. Pirenne, *Deutsche Literaturzeitung*, 1904, n° 49. — « Excellente édition surtout pour les notes ». H. Lemaître, *Bulletin de l'École des Chartes*, juillet-août, 1904.

FÉLIX WAGNER, *La Saga de Fridthiof le Fort, traduite de l'ancien islandais*. Louvain, Peeters, 1904. 138 pp. in-8°. « M. W. est parfaitement au courant des travaux de ses devanciers, surtout allemands, et a su en tirer bon parti. Tout en suivant de fort près le texte, la traduction ne manque pas d'élégance. » E. Beauvois, *Rev. crit.*, 1905, n° 6.

LE MANIFESTE DE DU BELLAY¹

ET LA TRADITION DIDACTIQUE DU MOYEN ÂGE.

On a raison de dire que les livres ont leur destinée. On pourrait ajouter qu'ils subissent les fluctuations de certains courants d'idées et qu'ils sont ramenés des profondeurs de l'oubli à la surface, lorsque les tendances, dont ils sont l'expression, tendent à s'imposer de nouveau à l'attention littéraire.

Rien de plus caractéristique, à cet égard, que les bibliographies dressées par MM. Chamard et Ségé dans de récentes éditions de la *Défense et Illustration de la langue française*, surtout par le premier de ces érudits. De 1597 à 1839 on ne réimprime plus le pamphlet de Du Bellay. C'est qu'une littérature en contradiction, du moins apparente, avec les préceptes énoncés dans ce pamphlet, éclôt, se propage et triomphe pendant plus de deux cents ans. Au début du XIX^e siècle, une autre littérature s'affirme et bientôt s'impose. Elle a, comme les parvenus même les plus honorables, le désir ardent de se rattacher à un passé quelconque, de se forger une généalogie. Les XVII^e et XVIII^e siècles n'ont à lui offrir que des repoussoirs². Elle passe par dessus et elle imagine, non

¹ Ceci n'est pas un compte-rendu des éditions Chamard et Ségé de la *Défense et Illustration de la langue française*. Toutefois on trouvera, en appendice, un certain nombre de notes et corrections qu'elles m'ont suggérées.

² Voyez, à ce titre, le pamphlet de Stendhal, *Racine et Shakespeare*, la préface du *Cromwell* de Victor Hugo et les premiers essais de Sainte-Beuve, notamment ses *Portraits littéraires* de Boileau et de Racine, bien

sans s'efforcer un peu, d'évoquer le souvenir et de ressusciter les ouvrages des poètes de la Pléiade. Dès 1828 Sainte-Beuve ira leur demander les lettres de noblesse, que ses amis et lui-même ont rêvées; la même année Charles de Rémusat, sous prétexte d'analyser dans le *Globe* le *Tableau historique et critique de la poésie française*, nous donnera la note modérée, mais sympathique aux novateurs, sur cette tentative assez audacieuse. Il nie toutefois que Ronsard et ses amis aient renouvelé bien profondément la poésie française; les procédés seuls leur durent, selon lui, un rajeunissement devenu nécessaire; il serait fâcheux que « M. Hugo et ses amis » prissent trop à la lettre les leçons de leurs ancêtres du temps de la Ligue : « innover dans le style, ce n'est pas précisément « innover, ni *réno*ver dans la langue, et Ronsard et son époque « ne peuvent guère nous enseigner autre chose ». En dépit de ces réserves, l'auteur de cette étude, recueillie plus tard dans un livre trop oublié¹, indique et admet le rapprochement entre la Pléiade et le Cénacle; mais il croit que « la critique, non la poésie peut gagner à ces piquantes recherches ». Elles n'eurent, d'ailleurs pas de lendemain; car jusqu'en 1864, si l'on excepte une *Histoire de la littérature française* et une Anthologie, d'où le souci d'actualité est absent, il n'est plus fait mention de travaux ni d'éditions, dont Du Bellay aura les honneurs. C'est en 1865 et 1866 qu'on réimprime sa *Défense* et c'est en 1864 que Turquety, dans le *Bulletin du Bibliophile*,

qu'il faille, en ce qui concerne le futur critique des *Lundis*, admettre qu'il garda toujours un à-part-soi de sympathies classiques. C'est ce qu'a démontré, avec une minutieuse précision, M. Michaut dans un livre récent (*Études sur Sainte-Beuve*, Paris, Fontemoing, in-12); il n'y dissimule pas, d'ailleurs, les contradictions où les attaches romantiques de Sainte-Beuve le firent tomber. Ses jugements sur Ronsard et Du Bellay se ressentirent des contacts auxquels l'exposa sa sensibilité, plus encore que son ambition littéraire.

¹ *Critiques et études littéraires*, t. I. Si la liste bibliographique de M. Chamard est complète, ce serait le seul écrivain de la génération romantique (et à part d'elle) qui aurait mentionné Du Bellay. Je ne puis le croire, en vérité, quoique je n'aie trouvé trace de ce précurseur ni dans la célèbre leçon de Villemain sur l'histoire de la critique (où Ronsard est si mal traité), ni dans les livres et préfaces de Victor Hugo.

en 1867 surtout que Sainte-Beuve, dans d'admirables articles du *Journal des Savants*, ramènent l'attention, détournée depuis si longtemps, sur les révolutionnaires de 1549. En 1869, M. Egger consacre une leçon de son *Hellénisme en France* à la renaissance des lettres grecques dans la littérature du milieu du 16^e siècle. Il signale les défauts du pamphlet de Joachim Du Bellay et surtout « l'imperfection de sa critique » ; il en montre les étranges contradictions. Déjà M. de Rémusat avait été conduit, en résumant cette théorie de l'imitation des anciens qui y est formulée, à conclure que « nous assistons ici à la naissance de la poésie classique » ; M. Egger, quarante ans après, groupe quelques traits du même ouvrage, qui, selon lui « caractérisent l'esprit français, » ami de l'ordre, de l'unité, de l'autorité, même en littérature » ; il le réintègre donc dans la tradition, contre laquelle il semble se dresser comme un réquisitoire grandiloquent. Que la vérité soit là, c'est ce que confirme maintenant le jugement du critique le plus exercé, le plus dégagé, le plus complètement représentatif de notre temps ¹, M. Gustave Lanson : « On oppose généralement Ronsard » (Ronsard et Du Bellay, en cela, ne font qu'un) aux classiques : il serait plus juste de noter combien déjà le jugement » de Ronsard est classique » (*Histoire de la Littérature française*, 7^e éd., p. 279) ².

Donc, à deux reprises depuis l'avènement du romantisme, le manifeste de la Pléiade a trouvé des commentateurs zélés. La première fois, ce fut à ce tournant de notre littérature qui vit instaurer l'art savant, pensif ou même pessimiste, curieux d'exotisme et surtout évocateur des vieilles civilisations des poètes parnassiens. Maintenant, il semble qu'il y ait une cer-

¹ Je dis : représentatif à dessein, et c'est ce qui me permet de n'invoquer ni l'opinion de M. Brunetière pour le présent, ni celle de Nisard pour le passé.

² Sainte-Beuve, de jugement toujours si aiguisé et si sûr, avait dit dès 1867 : « Du Bellay, à son moment, est un classique dans toute la force » du terme, un classique qui veut qu'on invente à demi, qu'on transplante, « qu'on greffe et qu'on perfectionne à la française » (*Nouveaux lundis*, XIII, 284). C'est ce qu'on avait perdu de vue à partir de 1600, et il est piquant que la rénovation soit venue des adversaires même du classicisme.

taine connexité entre les nouvelles tendances de la poésie et le renouveau érudit dont bénéficient Ronsard, Du Bellay et leurs contemporains de renom. Symbolisme et vers-librisme ne vont pas si malaisément avec les théories de Du Bellay, qui se déclare partisan d'une liberté et d'une brisure du vers inconciliables avec les moules rigides dans lesquels le lyrisme des XV^e-XVI^e siècles s'était laissé enfermer. Et ce n'est pas la seule analogie qui vaille la peine d'être notée. Il y a, dans la *Défense*, des développements redevenus actuels sur les vers non rimés, que l'auteur n'interdit point, à la condition qu'ils soient « bien charnus et nerveux »; les plus modernes de nos poètes, s'ils allaient y voir, se pâmeraient d'aise.

Pourtant il ne faudrait pas se méprendre sur les tendances générales du manifeste de Du Bellay. Elles sont loin d'être libérales, si l'on peut ainsi s'exprimer. Déjà Malherbe s'annonce et Boileau n'est pas loin. L'imitation des anciens n'est pas seulement prescrite dans ce qu'elle a de compatible avec les exigences de la tradition, de la langue et du tempérament national. Elle est poussée aux extrêmes. Les sujets, les variétés de poèmes, les « manières de parler », tout doit être façonné à l'antique : « Et tout ainsi qu'entre les auteurs » latins, les meilleurs sont estimés ceux qui de plus près ont » imité les Grecs, je veux aussi que tu t'efforces de rendre, au » plus près du naturel que tu pourras, la phrase et manière » de parler latine, en tant que la propriété de l'une et l'autre » langue le voudra permettre ».

Était-ce là une innovation bien louable? Il est quasi puéril de poser la question maintenant. Mais ce qu'on peut se demander avec plus d'opportunité, c'est si c'était bien, autant qu'on paraît le croire en général, une innovation du tout.

Quand on lit la *Défense* dans la belle et savante édition de M. Chamard, on retrouve, au bas de chaque page, les sources antiques où Du Bellay alla puiser sa flottante, bigarrée et trop fraîche érudition. En homme de son temps qu'il était, il appliquait à la lettre, et même un peu au-delà, sa propre doctrine, et il ne se contentait pas, dans son français laborieux, et parfois obscur, de « rendre ... la phrase et manière de parler

latine¹ »; il rendait aussi l'esprit. Il n'était guère que traducteur, prenant de toutes mains et sans choisir. S'il ne s'était adressé qu'à Aristote, à Cicéron, à Homère, à Quintilien et à Plutarque, le mal n'eût pas été bien grave. Mais tout fait farine à son moulin. Il met à profit (et ne cite pas toujours son auteur) les suggestions et les imaginations bizarres de Bovelles et des vieux lexicographes sur l'origine du langage et sur l'étymologie de tel ou tel vocable; il n'hésite pas à attribuer à ses modèles des doctrines et jusqu'à des mots, qui leur sont restés inconnus²; il met sur le même rang, ou du moins il range sans nuance dans la même énumération Catulle et un certain Pontan, où l'on a cru reconnaître le flamand Pierre de Ponte, mais qui pourrait bien être l'Italien Pontano. Bref, les erreurs de son goût ne sont pas plus rares que les défaillances de sa mémoire.

Ce sont là péchés véniels, dira-ton. Mais ces péchés, devons-nous les lui pardonner plus légèrement qu'à ses devanciers? Ceux-ci, rhétoriciens et beaux-esprits, ne connaissent de l'Antiquité guère moins que Du Bellay; ils en usent d'aussi indiscrète et indigeste façon; il serait difficile de soutenir qu'il soit en grand progrès de mesure, de clarté et de sens critique sur les meilleurs d'entre eux.

Relisons ce passage de la dédicace de la *Défense* au cardinal Du Bellay : « C'est en effect la Deffence et illustration de » nostre langue françoise. A l'entreprise de laquelle rien ne » m'a induyt, que l'affection naturelle envers ma patrie, et à te » la dédier, que la grandeur de ton nom : afin qu'elle se cache » (comme soubz le bouclier d'Ajax) contre les traictz envenimez de cette antique ennemye de vertu, soubz l'ombre de » tes esles. De toy dy-je, dont l'incomparable scavoir, vertu » et conduyte, toutes les plus grandes choses, de si long tens

¹ Voici dans les premiers chapitres du Livre premier, quelques latinismes que je relève : *C'est* = c'est à savoir; *sain et entier* (integer) *jugement*; *de si long intervalle* = depuis si longtemps; *vastité* = ravage; *nos majeurs* = nos aïeux; *diligence* = soin; *scabreux* = raboteux; *énergie* (pour désigner une figure de rhétorique); *manques et debiles* (traduisant le *manci et debiles* de Tite-Live); *molestie* = ennui, etc.

² Voyez la note de M. Chamard sur le mot *encyclopedie*, 124, 5.

» de tout le monde sont expérimentées, que je ne les scauroy'
 » plus au vif exprimer que les couvrant (suyvant la ruse de
 » ce noble peintre Tymante) soubz le voyle de silence. Pour
 » ce que d'une si grande chose il vault trop myeux (comme de
 » Carthage disoit T. Live) se taire du tout que d'en dire peu...»
 Et rapprochons-en un passage, pris au hasard, de l'introduction, également louangeuse et courtisanesque de *L'art de rhétorique*, de Jean Molinet : « Certes, très honnouré seigneur,
 » ce tant peu que j'en ay en teste ne vous y peut gaires ou
 » peu aidier; vous en avez plus en la bouche que n'en scay
 » mettre par escript; ne la chalemele de Pan, qui abusa le roy
 » Midas; ne la fleute du dieu Mercure, qui endormi le cler
 » Argus; ne la viele d'Amphion, qui répara les murs de
 » Thèbes; ne aussi la harpe d'Orpheus, qui ouvri les portes
 » d'enfer, n'eurent ensemble tele armonie ne si joyeuse reso-
 » nance que vous, très honnouré seigneur, avez en bouche et
 » en faconde »¹.

N'avons-nous pas, des deux parts, le même vocabulaire, les mêmes allusions classiques, plus ou moins gauches, le même galimatias lourd et prétentieux? Molinet, qui écrivait son traité dans les dernières années du XV^e siècle, semble l'avoir dédié à un seigneur de Croy. De même, un siècle plus tôt, Eustache Deschamps soumettait humblement son *Art de Dictier* au jugement de son « tres grant et especial seigneur et maistre » et il s'exprimait dans des termes peu différents de ceux que nous connaissons déjà, se déclarant « rudes et de gros entendement » et confessant son indignité.

Ce sont là bagatelles de la porte; il ne convient pas toutefois de les dédaigner. Mais considérons les ouvrages eux-mêmes, leur destination comme leur disposition générale. Elles n'ont guère varié d'un siècle à l'autre. Le second livre de la *Défense* est une poétique²; cette poétique se réduit

¹ LANGLOIS, *Recueil d'Arts de seconde rhétorique* (Paris, Imprimerie nationale), p. 214.

² Le *Quintil Horatian* l'a bien vu : « ... Tout ainsi comme si tu eusses » proposé en tiltre, non pas une défense et illustration, mais un art » poétique... ». Et il ajoute que cet art, Du Bellay en a pris l'essentiel chez « un autre cy devant imprimé et non nommé », c'est-à-dire Thomas Sibilet.

à un petit nombre de préceptes, les uns prohibitifs, les autres destinés à encourager et à guider les novateurs dans la voie où l'auteur lui-même s'engageait.

Ce qu'on y lit des genres de poèmes, renouvelés de la lyrique des anciens, des mots nouveaux et des figures n'est pas, il est vrai, simple redite, et, en se reportant aux arts poétiques de date antérieure, on peut constater qu'il y a quelque chose de changé sur le Parnasse français. Mais ce quelque chose n'est pas aussi considérable qu'il en a l'air. Des douze chapitres du second livre, plusieurs reproduisent des prescriptions qui sont familières aux devanciers de Du Bellay. Analysons-les successivement, et le lecteur sera juge.

Le chapitre premier expose les intentions de l'écrivain; il n'y a pas lieu d'insister, sinon pour constater qu'il se clôt sur une critique indirecte de Marot et de Héroët, qu'on peut déjà rattacher au thème du chapitre suivant. Celui-ci passe la revue des poètes qui ont illustré les temps précédents. Ainsi procèdent déjà certains des « Arts de seconde rhétorique » dont M. Langlois vient de nous donner l'important recueil. L'œuvre anonyme, qui y figure en second rang, débute précisément par une mention des auteurs du *Roman de la Rose*, les seuls que Du Bellay proclame « dignes d'estre leuz » parmi nos vieux rimeurs. De même Guillaume Crétin ouvre son *Recueil sommaire de la cronique française* par des vers à la gloire de ses devanciers :

Que puis je escrire après mes directeurs,
Tres eloquentz precepteurs et recteurs,
De Meun, Greban et Georges Chastellain,
etc.

Et donc il cite un des auteurs de la *Rose* parmi eux. C'est une tradition qui sera respectée, même dans les siècles suivants. N'est-ce pas elle qui a imposé à M. Nisard sa prédilection pour ce roman célèbre, auquel il consacre 32 pages sur un total de 200, suffisantes à ses yeux pour donner une idée d'ensemble de la littérature du moyen âge français? Marot, en le rééditant, Du Bellay, en le louant d'exclusive façon, ont donné la mesure et la qualité de leur goût.

Les chapitres III et XI du manifeste sont la suite d'une

démonstration entamée, puis abandonnée au cœur du premier Livre. L'auteur s'était ingénié à y établir qu'il n'y avait de salut pour l'écrivain français que dans l'imitation des anciens. C'est en cela que consiste « l'artifice » sans lequel il n'y a point de poète; le naturel n'y peut suffire. Cette imitation n'est point « chose facile »; le choix des modèles est délicat. Mais ce n'est pas tout. Une fois le gros œuvre accompli, reste le labeur d'*émendation*, « partie certes la plus utile de notz études ». Un ami, voire plusieurs, seront ici d'un grand secours. Malheur aux « rymeurs », qui ont, par leurs écrits de cour, compromis la gloire des lettres françaises! On devrait leur interdire un métier où il faut tant de patience et la réunion harmonieuse de dons si rares. Et le chapitre XI se termine par des allusions satiriques à certains ouvrages, qui devraient être « renvoyés à la Table Ronde ».

Dans tout cela, la tradition médiévale n'est guère respectée, et c'est Horace et Quintilien qui sont les inspirateurs de Du Bellay. Mais dès le chapitre suivant, il rentre involontairement dans cette tradition. Sans doute il y condamne et bannit du Parnasse les formes du lyrisme qui ont jusque-là exercé sur les auteurs français une constante fascination; il ne veut plus du virelai, du chant royal, de la ballade, du rondeau. Mais il n'est pas inutile de remarquer que, dès le XIV^e siècle, les arts de rhétorique recommandent certains genres à l'exclusion d'autres, qu'ils estiment démodés. La pastourelle et le *romance* avaient déjà fait leur temps; on ne composait plus d'aubade, plus guère de lai. Eustache Deschamps, non sans une nuance de dédain, constate que le chant royal, le serventois, l'amoureuse, le fatras étaient devenus, de son temps, « ouvrage qui se porte aux puis d'amours, et que nobles hommes n'ont pas accoustumé de faire ». L'auteur anonyme du « traité de l'art de rhétorique » qui écrit avant 1450, ne donne plus que les règles du rondeau et de la ballade. Et si Du Bellay n'épargne pas ces derniers genres ¹, il est bon d'observer 1° qu'il ne s'écarte pas essentiellement, ce faisant, de la tendance réformatrice de ses

¹ En quoi il est suivi par Vauquelin de la Fresnaye :
Oste-moi la balade, oste-moi le rondeau.

ainés¹; 2° que ses efforts, s'ils étaient légitimes, n'étaient point opportuns; car la ballade et le rondeau continuent à être à la mode pendant la seconde moitié du XVI^e siècle, ils franchissent allègrement le seuil du XVII^e, et après avoir fort occupé et amusé le monde précieux, ils retrouvent sous la plume de La Fontaine (pour ne rien dire de Voiture, Sarrasin, etc.), un nouveau lustre de fraîcheur. Dans son *Art poétique*, Boileau accordera la « naïveté » au rondeau et louera le « caprice des rimes » de la ballade, malgré que les règles (ou, comme il dit, les maximes) lui en semblent démodées. Enfin Molière donnera, dans ses *Femmes savantes*, une consultation décisive sur l'estime où l'on tenait ces vieux genres en 1672, c'est-à-dire cent vingt ans après le verdict de Du Bellay :

TRISSOTIN

*La ballade, à mon goût, est une chose fade :
Ce n'en est plus la mode; elle sent son vieux temps.*

VADIUS

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

Les avis étaient donc encore partagés à cette date; la tradition l'emportait sur le besoin de rénovation.

Le chapitre V de la *Défense* est, en revanche, celui de tous où cette tradition, sans qu'on la désigne et la proclame, triomphe le plus complètement. Le long poème, dont les règles y sont tracées n'est, en effet, que la résurrection de la vieille épopée, et si Du Bellay ignore celle-ci, s'il n'a lu, dans le texte original, ni la chanson de *Roland*, ni celles d'*Aliscans* ou d'*Ogier*, il a pourtant l'intuition des thèmes qui s'imposent au futur auteur, dont le génie dotera la France du « grand œuvre » qui lui manque à cette époque. Il nomme, en effet, Arioste, et il ajoute : « Comme luy donq', qui a bien voulu » emprunter de nostre langue les noms et l'hystoire de son » poème, choisy moi quelque un de ces beaux vieulx romans » françoys, comme un *Lancelot*, un *Tristan*, ou autres : et » en fay renaitre au monde un admirable *Iliade* et laborieuse » *Eneïde* ». Ce n'est pas là le langage d'un révolutionnaire, on en conviendra, et au lieu de la réprobation dans laquelle

¹ Voyez notamment Sibilet qui, avant lui, déclare que ces vieux genres sont, pour la plupart « abandonnés par les poètes les plus frians ».

Boileau enveloppera « l'art confus de nos vieux romanciers » nous trouvons ici un rappel vigoureux, sonore comme une fanfare, de la beauté des fictions dont s'alimenta la verve des aïeux et qui s'imposèrent au monde pendant de longs siècles.

La théorie du néologisme fait le fonds du chapitre VI. Les conceptions traditionnelles n'y sont point étrangères, soit que l'auteur du manifeste recommande l'emploi des termes techniques (les longues listes de mots propres à la rime, dans les vieux *Arts*, en regorgent), soit qu'il défende au poète « d'user de noms propres latins ou grecz, chose vraiment » aussi absurde que si tu appliquois une pièce de velours » verd à une robe de velours rouge ». C'est péché que n'ont eu garde de commettre les écrivains des XII^e-XIII^e siècles, trop enclins à habiller les héros antiques à la stricte mode de leur temps. A eux se réfère encore Du Bellay, lorsqu'à un autre propos, il conseille de « voir tous ces vieux romans » (*Ronsard le conseille aus*i**) et poètes françoys, ou tu » trouverras un *ajourner pour faire jour....* et mil autres » bons motz, que nous avons perduz par notre negligence ».

Viennent ensuite deux chapitres, consacrés à la rime, ou, comme il est écrit, à la *rythme*. Ils ne sont pas moins suggestifs et ils ne prétent pas à des rapprochements moins édifiants. Si c'était le lieu, je voudrais montrer comment s'est faite cette étrange confusion, accusée par l'orthographe, entre le rythme et la consonnance finale du vers. Du Bellay en a eu (après Sibilet) le sentiment très net, qu'il exprime au début du chapitre VIII; néanmoins il écrit *rythme* là où il s'agit de *rime*. Il préconise la rime riche, chère au moyen âge, et il ne condamne pas la rime équivoquée d'aussi absolue façon qu'on l'a dit; il admet qu'on s'en serve, lorsque les composés, associés aux mots simples, « changent ou augmentent grande- » ment la signification de leurs simples », ce qui était évidemment, à l'origine, la condition, et, si l'on veut, la beauté de cette sorte d'entrelacement. En tout ceci, Du Bellay montre une extrême modération; il garde et préconise, en somme, du passé ce qui était le moins caduc; il se donne même le plaisir de « montrer l'antiquité de deux choses fort vulgaires en nostre langue », et c'est l'inversion des lettres, suivant sa propre appellation, d'une part, et d'autre

part « une certaine élection des lettres capitales, disposées » en sorte qu'elles portent le nom de l'auteur ou quelque « sentence » ; en termes moins prétentieux, c'est l'anagramme et l'acrostiche, jeux d'esprit fort puérils où se complaisent les vieux rimeurs, et qui permettent à certains d'entre eux, à notre grand dépit, de dissimuler même leur signature. Comment un révolutionnaire aurait-il toléré des pratiques aussi démodées ? Mais Du Bellay n'était rien moins qu'un révolutionnaire ; son barbouillage gréco-latin lui en donne tout au plus le masque ¹

L'auteur de la *Défense* passe ensuite à l'étude de « quelques manières de parler françoyses ». Il ébauche ce que les techniciens appellent maintenant une stylistique, dans laquelle le désir de reproduire en français les tours familiers aux langues anciennes l'entraîne à certaines extravagances, que corrige d'ailleurs un sentiment assez juste des limites imposées à notre langue par ce besoin de clarté et de précision, qui en reste le trait le plus caractéristique. Mais encore ici, que d'analogies entre les innovations recommandées et certains legs du plus lointain passé ! On n'avait point attendu 1549 pour dire *le Dieu deux fois né*, et non *Bacchus*, ou du moins pour recourir à ces périphrases qui, lorsqu'il s'agit du Dieu des chrétiens, se diversifient à l'infini². Et à ce propos, il faut noter que les préoccupations mythologiques, qui se font jour à cet endroit du manifeste et en vingt autres, sont aussi vieilles que la littérature française. Ovide ne fut jamais autant pillé chez nous qu'aux XII^e et XIII^e siècles³. Parmi ces « arts de seconde rhétorique » qu'il m'a été agréable de signaler plus haut, il n'en est pas un seul, qui, dans les préceptes ou dans les modèles qui le composent, ne nous offre

¹ La fin de ce VIII^e chapitre mériterait, au surplus, un long commentaire. Il y est fait mention des Sibylles, que le moyen âge a mêlées à ses prophéties, même au cérémonial liturgique, et introduites dans son théâtre ; St Augustin, comme dans les vieux mystères, apparaît ici en leur étrange compagnie ; le tout constitue un fatras digne de la scolastique et qui détonne par ces temps d'humanisme.

² Voyez Trénel, *L'ancien testament et la langue française du moyen âge* (1904), p. 244 et sv.

³ Voyez notamment la belle étude de Gaston Paris dans le tome XXIX de *l'Histoire littéraire de la France*.

les symptômes affligeants de cette manie d'imitation, qui fut, alors plus qu'au XVI^e siècle, une maladie de l'esprit français.

La *Poésie* de J. Legrand, qui date de 1400 environ, est divisée en deux parties dont l'une n'est que l'énumération de « figures contenant en brief ficcions et histoires » extraites des *Métamorphoses*. Les *Regles de la seconde rhétorique*, qu'a publiées M. Langlois, sont plus explicites encore; elles renferment le dénombrement des sujets que les temps mythologiques peuvent fournir aux poètes embarrassés. La façon dont l'auteur mêle, en un exposé touffu, les réminiscences antiques et le résidu de lectures abondantes et mal digérées, aurait provoqué peut-être l'indignation d'un Ronsard; il lui arrive de dire qu'Agamemnon « fist trenchier la teste à Effigienne sa seur », ce qui est un singulier travestissement de la légende grecque. Mais sa connaissance de l'histoire sainte nous ménage d'égales stupeurs, et il écrira sans sourciller que « Hester est une dame qui fist des livres de la Bible ». N'importe : il y a chez lui l'instinct confus des ressources que les mythes grecs offriront un jour à l'art français; en ce sens, il est un devancier notable de Du Bellay et il abonde théoriquement dans le même sens que lui.

En somme, à part un chapitre accessoire (le X^e, qui porte sur le débit des vers) et une conclusion qui se rattache au thème général du manifeste, la glorification de la langue française, toute cette moitié de l'écrit de Du Bellay fait suite, logiquement et sans contrainte, aux traités qui, dès le XIV^e siècle, ont eu pour objet de codifier les règles de l'art de bien dire, et plus particulièrement de l'art de versifier. C'est donc s'abuser que d'y voir un pamphlet, comme l'affecte l'auteur du *Quintil Horatian*, ou bien le programme littéraire d'une nouvelle école, comme on l'a sans cesse répété dans nos manuels, sinon dans les œuvres de critique originale sur la littérature du XVI^e siècle français¹.

¹ M. Emile Roy (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1895, p. 233 et sv.) a déjà montré qu'en « illustrant » la langue française, Du Bellay n'avait nullement innové, ou que du moins Ronsard et lui avaient simplement « achevé ce qui était préparé »; M. Chamard, dans sa thèse sur Du Bellay, se range à cette opinion; il n'épargne rien pour raccorder les préceptes du *Manifeste* à ceux des devanciers immédiats de l'auteur. Mais, pas plus que M. Roy, il n'a tenté la démonstration, à laquelle j'ai consacré ces pages trop sommaires.

APPENDICE.

Voici quelques notes, prises en lisant l'édition, abondamment commentée, de M. Chamard; elles portent, pour la plupart, sur des mots non expliqués ou expliqués, à mon sens, de façon inexacte :

29, 4 *spectacle* devrait être expliqué; 31, 3 *empeschoy*, idem; 33, 5 *cabinet*, idem; 34, 4-5 *bien riche vouloir* a le sens de : bonne intention; comp. 318, 12 *bonne volonté*; la note de 53, 2 aurait dû figurer ici: dans la préface de l'*Olive*, on retrouve deux fois ce *je veux bien*; 35, 6 *vertu* appelle un commentaire. C'est un mot qui a plusieurs significations dans ce texte. Ici il est associé à *scavoir* et *conduite*; 77, 3 (où il y a une note) il est au pluriel et = qualités intellectuelles et morales. Mais il signifie aussi les qualités d'un bon livre et celles d'un bon écrivain et il est, en cette acception, opposé à *vices* (par ex. 181, 5; 185, 1; 282, 4 (comme il l'est, dans le sens usuel, ailleurs (par ex. 199, 8). Un troisième sens est 117, 1; c'est celui qu'on trouve déjà dans *Roland* (force physique) — *Liberal* a aussi plusieurs significations. Comp. 105, 6 avec 38, 2; une troisième acception est 251, 1 : *liberales sciences*, qui rappelle les arts libéraux du moyen âge, si souvent définis — 58, 9 *doit avoir lieu* = doit être en place, et *de*, qui vient après, se rattache à *moins* qui précède; supprimez donc la virgule et lisez *moins de*. C'est une vieille tournure française — M. Chamard a omis d'expliquer 58, 13 *auprès* et 59, 3 *gestes*, vieux mots intéressants; *clarté* 62, 2 a le sens d'éclat, de célébrité; comparez *un cler nom* 344, 12 et rapprochez — en 171, 20 *l'excellence et lumière des autres plus fameuses* — 68, 9 *plante* associé à *vergette* n'a pas le sens actuel; de même *default* 69, 3 et *échange* 71, 3; *domestique* 71, 1 et 4 = cultivé (par opposition à *sauvaige*); ailleurs, not. 108, 1 et 330, 6 il signifie « national » — *nees*, accordé avec le premier des deux sujets seul, demandait une note; comp. 83, 8, etc. — 84, 1 *de* = de de — 87, 3 *pour* ce que et non *par* ce que à expliquer — M. Chamard a omis le commentaire de *propre* 80, 5, *partie* 92, 1; *divinité* 95, 1; *entende* 104, 4; 124, 9 il devait alléguer l'un des trois exemples de Godefroy — 126, 3 usités à = dans — 136, 1 et 242, 1 *que* = que que. Ainsi procède l'ancien français;

le XVII^e siècle dit : *que non pas que*, qu'on retrouve chez quelques contemporains — *ambicieux* 144, 3 et 326, 8 a une acception péjorative. — 181, 7 *aussi... comme* = dans la mesure où ; comp. *tant* (ou *autant*)... *comme* avec cette valeur 311 note 5 et 316, 2; 198, 6 *autant... que* est un emploi peu différent — 191, 6 *qui* = ce qui. Quelques notes omises : 198, 9 *dont*; 207, 1 *lascivité*; 239, 3 *debilitez*; 247, 4 *vent d'affection*; 256, 6 *infinitz*; 258, 3 *praticiens* (voyez toutefois 268, 2); 270, 6 et 290, 3 *au vers*; 307, 6 *nul n'* avec une valeur affirmative; — 320, 6 et 322, 3 *excellence* est employé dans un sens plutôt physique, celui de point culminant; comp. 328, 7 *au plus haut de leur excellence* — 330, 7 *occuper* est un latinisme — 346, 4 supprimez les deux points et traduisez *et si je congnoy* « et aussi si je reconnais... » C'est ce que les pédagogues appellent une *oratio variata*.

La lecture du texte de M. Séché m'a révélé un certain nombre de passages, où cet éditeur me paraît avoir adopté des leçons fautives, dont certaines rendent l'intelligence du texte problématique : 51, ligne 6 du bas *tels* et non *tel*; 59 et passim *quand* et non *quant*. C'est la forme constante chez Du Bellay; elle est blâmée par l'auteur du *Quintil Horatian* — 61, 7 etc. *treuve* et non *trouve*; de même 61, 10 et 162, l. 6 du bas *leur* et non *leurs* — 63, l. 4 du bas, supprimez la virgule après *faire* — 66, 12 *pris?* Sans ce signe, on obtient le sens opposé — 69, 3 *cultiveurs* et non *cultivateurs* — 73, l. 6 du bas *débiles, je* (la phrase n'est pas complète) — 74, 1 *elle* — 75, l. 8 du bas, pas de ponctuation; l. 1 du bas *ils pourront dementir de ce que je dy*. La leçon adoptée est un non-sens — 76, 4 *frustrant* (c'est le gérondif) — 77, 2 *scavoy*; 9 *qui est en l. e.* — 85, 3 du bas *peusse* et non *pense* — 87, 10 *non?* — 89, 7 du bas, pas de virgule — 90, 7 du bas *il en faut une* et 4 idem, répétez *bien tost* — 93, 8 *adventure, aussi* — 94 in medio *providence, je dy*; virgule après *habitude*; l. 4 du bas supprimez les deux points — 95 in medio *manifestant* — 98, l. 4 du bas *acroamatiqes* — 99 in medio, pas les deux points — 100, l. 7 du bas supprimez *de* — 101, l. 3 du bas *je reviens...* — 108, 5 *entre autres*; 9 *est qu'il* — 109, 7 du bas *grand' part*. C'est

la même modernisation qu'on constate dans *trouve*, *leurs*, etc.
 — 111, 1 *Pour ce* en deux mots; comp. 141, 2 — 113, 3 *nous*
 (non *nous nous*) — 121, 6 supprimez à, de même 124, 2 — 123,
 4 du bas, pas de *y* — 126, 9 du bas : *authentique* est un non-
 sens; lisez *antique* — 127, 1 *orné*; 4 *avecques Psyches* — l. 2 du
 bas *aux noms*; le pluriel s'impose et la lecture du *Quintil*
Horatian le confirme — 128, 7 pas les deux points — 132, 9 *tel*
œuvre (et non *telle*); dix lignes plus bas on lit *un œuvre* —
 134 in medio *desiroit*; l. 5 du bas *ce que* (non *qui*, modernis-
 ation; comp. 158, 1 *ce que*) 135, 10 *consument* — 141, 3 du bas
feminine — 143, 3 du bas *lecteur* (comment accorder avec le *te*
 qui suit la forme *lecteurs*?) — 146, 4 *ἁπλόω*; 5 *ἐνσφωρον* — 164,
 7 *qui* est contraire au sens; lisez : *celui sera... que je cherche*;
 l. 3 du bas *n'entendent* — 165, 9 et 11 supprimez les deux
 points; des virgules suffisent — 168, 7 *pour*, non *par* — 172,
 8 *cetuy* et 3 du bas *Boccace*.

M. WILMOTTE.

UN PROJET DE CRÉATION

D'UNE

FACULTÉ COMMERCIALE AU XVIII^e SIÈCLE.

Les sciences commerciales ont acquis aujourd'hui droit de cité dans l'enseignement supérieur. Dans presque tous les pays qui participent activement au commerce mondial, les gouvernements ont compris la nécessité de favoriser l'étude de ces sciences et d'en élever le niveau. La Belgique a eu de bonne heure une école supérieure de commerce : l'Institut d'Anvers, fondé en 1853, qui a plusieurs fois servi de modèle pour l'organisation d'établissements analogues. Il y a quelques années des sections commerciales ont été créées en outre dans nos Universités. Il est étonnant cependant que l'enseignement commercial n'ait pas été introduit plus tôt dans les Universités puisque l'idée d'organiser une Faculté des sciences du commerce a déjà été préconisée chez nous au XVIII^e siècle. Elle a été émise en effet, dès 1765, par Nicolas Bacon, conseiller de commerce, dans un mémoire adressé au comte de Cobenzl, ministre plénipotentiaire de Marie-Thérèse dans les Pays-Bas autrichiens, et au Conseil des Finances¹.

Avant d'examiner ce mémoire, il importe de connaître la personnalité qui en est l'auteur. Il n'est pas aisé de trouver des renseignements sur un personnage du monde commercial

¹ Archives du Royaume. *Cartulaires et Mss.*, n° 855; copie à la Bibliothèque royale, *Ms.*, n° 10369.

du XVIII^e siècle, même s'il a rempli comme Bacon des fonctions officielles. Les dictionnaires biographiques contiennent des notices souvent très détaillées sur des hommes de guerre, des politiciens ou des diplomates, mais ils passent d'ordinaire sous silence les marchands et les industriels qui ont joué un rôle important dans la vie économique. Pour reconstituer la biographie de Bacon, j'ai dû recourir aux sources manuscrites, aux documents d'archives. J'ai exploré différents fonds aux Archives du royaume, notamment ceux du Conseil des Finances, de la Secrétairerie d'État et de Guerre, etc. Mais je n'ai pu faire qu'une première enquête : elle est forcément incomplète.

Voici, en résumé, le résultat de mes recherches :

Bacon appartenait, sans doute, à une famille de commerçants : son père avait contribué au développement des relations commerciales de notre pays par le port d'Ostende, mais s'était rendu au commencement du XVIII^e siècle en Russie, sollicité, sans doute, par Pierre le Grand; en tout cas il devint bientôt conseiller de commerce du célèbre tsar. Après la mort de ce monarque il continua de résider en Russie au service du gouvernement et remplit, entre autres, les fonctions de directeur général à Archangel, où nous le trouvons en 1738. Sur les instances du gouvernement russe il essaya de nouer, à cette époque, des relations commerciales entre la Russie et notre pays : il suggéra l'idée de former une Compagnie entre les principaux négociants des Pays-Bas autrichiens qui auraient organisé un commerce avec Archangel et d'autres ports russes par l'intermédiaire du port d'Ostende. Le gouvernement autrichien se déclara favorable au projet, mais des circonstances imprévues, telles que la mort de l'empereur Charles VI (1740), en empêchèrent l'exécution ¹. Vers cette époque, Bacon, père, tomba d'ailleurs en disgrâce. Dans une lettre adressée au comte de Cobenzl (24 févr. 1761), le comte Esterhazy, ambassadeur de l'Autriche près la Cour de Russie, rapporte que Bacon, père, fut « probablement pour

¹ Voy. Lettre du 20 septembre 1769 (Arch. du royaume, *Secrétairerie d'État et de guerre*, n° 2171).

ses talens supérieurs..., par des menées secrètes et odieuses, imperceptiblement expulsé de l'activité du service au point que pendant un tems considérable il a dû se voir frustré de tout apointment et par là obligé de mener une vie fort dure jusqu'à ce qu'il ait plu à Sa Majesté de se souvenir d'un serviteur pour qui Elle étoit toujours portée¹. Ce fut donc sous le règne de la tsarine Élisabeth (1741-1762) que Bacon, père, rentra dans ses fonctions de conseiller de commerce à la Cour de Russie. Il mourut à Saint-Pétersbourg en 1761.

Malgré la haute position que son père occupa en Russie, Nicolas Bacon ne semble pas avoir joui au début d'une brillante situation de fortune. Toujours est-il qu'il remplit d'abord (1729) les modestes fonctions d'official (commis) au Greffe de la Chambre des Comptes (Chambre du Roy) à Bruxelles. Sa vocation l'entraîna cependant vers le commerce; il chercha à se mettre au courant de la profession de négociant et étudia les conditions de la vie économique et l'organisation sociale du pays; il fut à même de dresser d'utiles statistiques en remplissant entre autres les fonctions de receveur des États de Brabant pour le département de la ville de Bruxelles (1745) tout en restant attaché au Greffe de la Chambre des Comptes².

Ses fonctions ne l'empêchèrent pas de s'adonner au commerce : il s'appliqua surtout à nouer des relations avec les Provinces-Unies, particulièrement avec la Zélande. Il comptait beaucoup, pour l'extension du commerce sur, l'intervention gouvernementale; il désirait même la création d'une Chambre de commerce générale pour les Pays-Bas autrichiens, sorte de Ministère du commerce et de tribunal suprême pour les affaires commerciales³. En tout cas il reçut du gouvernement de nombreux encouragements. Il fut chargé de négocier avec

¹ Bibliothèque royale. Ms., II, 2191.

² Archives du Royaume. Cart. et Mss., n° 855, f° 16 v°. — *Inventaire des Archives des Chambres des Comptes*, t. I, p. 155.

³ Lettre au comte de Cobenzl (1^{er} août 1754), Arch. du Royaume, Cart. et Mss., n° 855. — Bacon renouvelait plus ou moins un projet qui avait déjà été formulé quelques années auparavant sous le ministère de Botta-Adorno (Voy. Laenen, *Le Ministère de Botta-Adorno dans les Pays-Bas autrichiens*, pp. 164-165).

les villes zélandaises pour « former un commerce ouvert » avec les Provinces-Unies ¹. Il réussit dans sa mission : les villes de Zélande autorisèrent l'établissement d'un service de navigation régulier entre Veere et Bruxelles, Louvain, Malines et Anvers; toutes les semaines un ou deux bateaux « en forme de yacht » circuleraient entre ces villes.

Les marchands du Brabant allaient pouvoir trafiquer facilement avec les ports de Zélande, qui étaient en communication avec l'Angleterre et beaucoup d'autres pays; de plus le Brabant allait servir au commerce de transit entre ces ports, d'une part, le Hainaut, le pays de Liège et l'Allemagne, d'autre part. Bacon reçut lui-même du gouvernement l'octroi de cette navigation (9 mars 1758) ² pour le terme de vingt-cinq ans. Mais le métier des bateliers de Bruxelles s'opposa à la mise en vigueur de cet octroi ³ et le magistrat de cette ville refusa de mettre à la disposition de Bacon un entrepôt. La navigation ne fut organisée qu'en 1760.

Le gouvernement reconnut bientôt les services que Bacon avait rendus au pays : il lui décerna le titre de conseiller de commerce (1761) ⁴. Bacon fut ainsi le premier conseiller de commerce qui ne fit pas partie du Conseil des Finances. Il fut particulièrement chargé « d'encourager la navigation du canal de Louvain et le commerce avec la Zélande ». C'est pourquoi il alla résider à Louvain. Il y resta au moins jusque 1766, époque à laquelle mourut le conseiller de Finances Van Heurck, député aux affaires du commerce. Bacon le remplaça alors complètement, sauf au Conseil des Finances. A partir de 1760 la navigation s'était faite sur Middelbourg ⁵; seulement, en 1769, le magistrat de cette ville la rompit et le

¹ Lettre au comte de Cobenzl (24 septembre 1756). Arch. du roy., *Correspondance de Cobenzl*.

² Arch. du royaume, *Chambre des Comptes*, registre 152, fol. 243 v^o.

³ Voy. Lettre à M. de Müllendorf, 28 oct. 1758 (Arch. du Roy. *Secrétairerie d'État et de guerre*, n^o 2169); Lettre aux États de Brabant, 20 mars 1760 (*Ibid.*, n^o 2168).

⁴ Lettres patentes du 21 août 1761 (Arch. du royaume, *Conseil des Finances*, n^o 1622).

⁵ Arch. du royaume *Chambre des Comptes*, n^o 24785.

commerce brabançon dut chercher une autre voie. Bacon proposa au gouvernement de « former les correspondances par le port d'Ostende ¹ »; il s'appliqua à créer des relations commerciales avec la Russie et avec d'autres pays ².

Après l'année 1769 je n'ai plus trouvé mention de lui.

Bacon apparaît donc comme l'un des collaborateurs les plus dévoués du gouvernement dans l'œuvre de relèvement économique de notre pays au XVIII^e siècle : il a contribué pour une large part au développement du grand commerce dans notre pays et par conséquent aussi à l'extension de l'industrie.

Parmi les nombreux mémoires qu'il a adressés au gouvernement sur toutes les questions se rapportant au commerce et à l'industrie le plus important et le plus instructif est celui dans lequel il formule entre autres le projet d'ériger une Faculté commerciale à l'Université de Louvain. C'est précisément pendant son séjour dans cette ville qu'il a écrit ce mémoire. Il y a groupé une quantité de détails sur les conditions de la vie économique à son époque et en même temps il y a exposé ses vues sur les moyens de développer les forces productives de la nation. Il consacre son premier chapitre à l'*agriculture* qu'il considère, suivant la théorie courante de l'époque, comme « la première et principale des richesses et l'abondance de l'État »; il y donne entre autres des détails intéressants sur la destruction de chaussées par de grands propriétaires voulant empêcher la mise en valeur de petites exploitations agricoles situées le long de ces chaussées. Puis il passe en revue les *manufactures et fabriques* : il regrette que la noblesse de notre pays dédaigne le commerce et l'industrie et il l'engage à imiter l'exemple de celle d'Angleterre et de Hollande; il se déclare partisan de la liberté et de la suppression des octrois constituant des monopoles exclusifs. Dans le chapitre consacré aux *artisans et fabricants* il préconise la suppression des métiers, « car rien ne gêne tant le commerce et ne bannit plus l'artisan en le réduisant

¹ Lettre du 22 septembre 1769 (Arch. du royaume *Conseil des Finances*, n° 1622).

² Lettre du 20 septembre 1769 (Arch. du royaume (*Secrétairerie d'État et de guerre*, n° 2171).

comme dans une espèce d'esclavage ». Il examine ensuite les *compagnies et sociétés*, dont il montre les défauts, puis développe longuement ses vues sur la liberté du *commerce*, insiste sur les réformes à apporter dans la *jurisprudence et la procédure en matière de commerce* et, après un court chapitre sur la *réglementation du luxe*, expose les *moiens de relever le commerce par la diffusion des sciences qui s'y rapportent*.

Ce dernier chapitre, dans lequel Bacon développe son projet de création d'une Faculté commerciale, forme comme le couronnement de son intéressant travail. L'auteur y revendique pour les sciences commerciales une place à côté des autres sciences. Il montre qu'elles sont en quelque sorte les auxiliaires indispensables de celles-ci : elles contribuent directement à augmenter la richesse de la nation, car elles fournissent aux marchands les meilleurs moyens de lutter contre ceux des autres nations. En permettant ainsi la multiplication des forces productives du pays, elles y favorisent le développement de toutes les branches de l'activité humaine et notamment des sciences en général. L'une des principales causes de l'infériorité de nos marchands vis-à-vis de leurs confrères des autres États de l'Europe est, d'après Bacon, leur ignorance : la plupart ne connaissent pas les ressources ni les besoins des pays étrangers; ils ne sont pas au courant du mouvement du trafic, des grands courants commerciaux, etc. Il importe donc de former des hommes instruits des choses du commerce et de l'industrie. Aussi Bacon n'hésite-il pas à proposer au gouvernement l'institution d'une faculté commerciale à l'Université de Louvain. « Il est certain, dit-il, que depuis son érection cette université nous a donné des hommes très célèbres en toutes sortes de sciences sinon pour le commerce, dont le premier est encore à naître, et cependant c'est à quoi on aurait dû premièrement songer comme étant par sa richesse la base pour l'introduction de toutes les autres sciences; mais je crois qu'il y a encore moien de réparer ces défaut en formant une *quatrième École* en laquelle on enseigneroit le commerce ». L'Université de Louvain comprenait, à cette époque, comme les autres Universités trois Écoles : la Faculté de Théologie, la Faculté de Droit et la Faculté de Médecine. Quant à la Faculté des Arts, elle n'était pas considérée

comme une institution d'enseignement supérieur : elle ne faisait que préparer aux autres Facultés, de sorte qu'en réalité elle relevait plutôt de l'enseignement moyen ; ses élèves étaient répartis à Louvain en quatre pédagogies ou pensionnats.

Bacon esquisse ensuite le plan d'organisation de la nouvelle École d'enseignement supérieur qu'il propose de créer. Cette Faculté comprendrait d'abord deux docteurs et quatre professeurs qui enseigneraient les diverses branches se rattachant « au commerce et à la navigation ». Mais afin d'avoir des professeurs absolument à la hauteur de leur tâche, le gouvernement devrait d'abord encourager un certain nombre de jeunes gens à s'appliquer à l'étude des choses du commerce. Il pourrait alors choisir dans la suite parmi eux les plus capables et les plus instruits et leur confier des cours à la dite Faculté. Bacon propose de désigner dix à douze étudiants de la Faculté de Droit, de préférence des fils de négociants, de quelque nationalité qu'ils soient, ayant obtenu déjà le grade de licencié, et de les envoyer chacun chez « l'un des plus habiles marchands négociants » pour y apprendre « les principes du commerce » : ils s'initieraient à la technique, se mettraient au courant de la tenue des journaux et des livres de « comptes en parties simples et en parties doubles » ; ils verraient de près le mécanisme des transactions en enregistrant, puis en rédigeant eux-mêmes « des lettres de correspondances » et ils étudieraient « par le prix courant » la valeur et la qualité de toutes sortes de marchandises qui se vendent sur plusieurs marchés de l'Europe. « En un mot, dit Bacon, il s'agiroit de s'y instruire (dans le comptoir de ce marchand) de tout ce qu'il incombe de connoître à un habil et gros négociant aiant acquis tous ces principes. »

Après ce stage qui devrait au moins durer deux ans, le gouvernement s'enquerrait des aptitudes et du zèle des étudiants qui l'auraient terminé, puis enverrait ceux qu'il jugerait dignes de ses faveurs en mission à l'étranger dans un ou deux ports maritimes pour perfectionner leurs études et se mettre au courant du grand commerce. Bacon suggère l'idée de les envoyer chacun dans un port différent ; il mentionne comme ports les plus importants à connaître : Nantes, Londres,

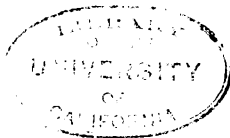
Amsterdam, Rotterdam, Hambourg, Königsberg, Archangel, St-Pétersbourg, Riga, Venise, Cadix, Lisbonne, Constantinople et Smyrne. On voit que les ports russes l'intéressent particulièrement : il espérait, sans doute, que le pays dont ils faisaient partie pourrait constituer un excellent débouché pour les produits de notre pays, puisqu'il commençait à s'ouvrir à la civilisation européenne et à participer au grand commerce.

Pour développer encore les connaissances des futurs professeurs de la Faculté commerciale, Bacon engage même le gouvernement à permettre à quelques-uns de ses protégés d'aller étudier sur place le commerce colonial. Un séjour aux Indes orientales ou aux Indes occidentales leur serait très profitable, « quoique, ajoute Bacon, nous n'y aions point des établissements ». Ils apprendraient toutes sortes de détails sur la situation, la production et la consommation de ces pays et ils feraient connaître aux commerçants belges « tout ce qui se passerait dans les quatre parties du monde ». De cette façon notre pays ne serait plus à la merci de marchands étrangers qui accaparent presque entièrement le commerce d'importation et d'exportation; nos marchands participeraient eux-mêmes au grand commerce, ils cesseraient d'être complètement tributaires de leurs confrères hollandais et anglais qui récoltaient presque tous les bénéfices du trafic international dans les Pays-Bas autrichiens; ils ne devraient plus « aller mandier chez nos voisins ce que nous devrions faire ou leur abandonner tout ce que nous possédons sans en pouvoir faire usage à notre plus grand profit à cause de notre ignorance ». Au retour de leurs missions, les étudiants feraient rapport sur les résultats de leur enquête : ils décriraient les ports qu'ils auraient visités, leurs usages commerciaux, etc.; ils fourniraient des renseignements sur les ressources des pays qu'ils auraient appris à connaître, sur les débouchés que ces pays pourraient présenter pour les produits de notre industrie nationale, enfin toutes sortes de détails utiles aux navigateurs et aux commerçants : moyens de communication, conditions climatiques, etc., etc. Cependant Bacon ne se rend pas compte des difficultés d'exécution des mesures qu'il propose : il est certain, par exemple, que

les États dont les marchands dominaient le marché international n'auraient pas toléré l'intrusion d'étrangers dans leurs maisons de commerce de crainte de perdre leur situation privilégiée; d'autre part les puissances coloniales leur auraient défendu un séjour prolongé dans leurs possessions d'outre-mer, car elles tenaient à garder le monopole du commerce dans ces possessions. Bacon se trompe donc en disant qu'au bout de cinquante ans, « quoique nous n'aurions pas d'établissements dans les trois autres parties du monde, nous ne laisserions point que d'y participer (au commerce du monde) également comme ceux qui en ont ». Il ignore ce fait universellement et toujours constaté que le commerce colonial ou mondial n'est réservé qu'aux États qui possèdent des colonies.

Mais une partie du projet de Bacon était plus aisément réalisable, notamment l'envoi de jeunes gens dans certains ports européens qui auraient pu entrer en relations avec ceux de notre pays, comme par exemple, les ports russes; de ce côté, il y avait plus de chances pour ces étudiants de trouver un accueil favorable et ils pourraient plus facilement qu'ailleurs s'initier aux choses du commerce.

En tout cas la diffusion des sciences commerciales produirait d'heureux résultats. Bacon montre que l'une des causes qui entravent le développement commercial de notre pays est l'éducation scientifique défectueuse des magistrats chargés de rendre la justice et d'administrer. La plupart n'ont que des connaissances théoriques et ignorent complètement le mécanisme de la vie économique et ses besoins. « C'est pitoiable, dit-il, que ces jeunes gens n'ont maintenant rien que la patente de licentié pour être nommé aux magistratures.... Doit-on être surpris que Sa Majesté est à présent si mal servie dans ses affaires politiques d'État et que l'on forme très souvent des difficultés aux demandes qu'Elle fait quoiqu'elles ne soient rien moins que toujours justes et raisonnables et même incapables de pouvoir opprimer son peuple. » Bacon fait ressortir l'avantage qu'il y aurait à avoir dans les magistratures des hommes plus instruits, possédant à la fois les « deux sciences », le commerce et la jurisprudence : ils pourraient « abrégé toutes les



chicanes » et simplifier la procédure actuellement si longue et si dispendieuse. Aussi Bacon propose-t-il au gouvernement d'accorder des faveurs spéciales aux licenciés en droit qui s'appliqueraient à l'étude des sciences commerciales et qui auraient voyagé à l'étranger. Il préconise particulièrement les voyages : ils permettent de connaître les « mœurs, loix et coutumes » des différentes nations et on peut « en faire son profit ». Il rappelle à ce propos les paroles de son homonyme le chancelier Bacon : « On devrait entretenir un cours de voyages aux dépens de l'Etat; les Ministres choisiroient les jeunes gens de la meilleure espérance; leurs talens et leur prudence bien éprouvés, on les recompenserait par des ambassades ou par des emplois dans les affaires étrangères. Cette politique est la mère nourrice des plantes publiques ».

Pourquoi le projet de Nicolas Bacon relatif à la création d'une Faculté commerciale ne fut-il pas exécuté? Il est probable cependant que le comte de Cobentzl fût favorable en principe à ce projet, car il aurait pu lui permettre de réformer sur des bases entièrement nouvelles — comme il le désirait — l'enseignement à l'Université de Louvain. Seulement il aura reculé devant les difficultés d'exécution. Il est presque certain que le Conseil des Finances, auquel Bacon adressa une copie de son mémoire a émis un avis défavorable, s'il en a émis un, au sujet de cette innovation préconisée par le conseiller de commerce. Dans ce conseil composé surtout de gens d'un âge avancé, prédominait surtout l'esprit de conservation et de routine. Il l'a prouvé en maintes circonstances, entre autres à propos du décret de 1769 relatif à l'institution de chambres de commerce dans toutes les villes : il fit remarquer alors au Gouvernement que la connaissance des causes commerciales appartenait *de tout temps* aux magistrats des villes et « qu'il serait difficile de le leur oter » ¹. Pour des personnes imbues de principes traditionalistes comme l'étaient la plupart des Conseillers des Finances, le mémoire de Bacon contenait une foule d'idées subversives. Son projet de création d'une Faculté commerciale visait en somme le développement du commerce

¹ Arch. du royaume, *Conseil des Finances*, n° 1638.

national sous la protection de l'État et la suppression des privilèges commerciaux des *corporations* et des *villes*. A ce titre il devait rencontrer une opposition formidable dans un pays où l'esprit particulariste s'était maintenu si vivace et si hostile à toute innovation tendant à développer l'action de l'État.

H. VANDER LINDEN.

MÉLANGES

LE CENTENAIRE DE SCHILLER.

L'Allemagne toute entière s'apprête à de grandioses manifestations commémoratives à l'occasion du centième anniversaire de la mort de *Schiller* (9 mai). Ces fêtes trouveront un écho puissant, non seulement dans tous les pays de langue allemande, notamment en Suisse, où le gouvernement a pris en mains l'organisation des manifestations, mais dans le monde entier. Si, comme on l'annonce, des pays, tels que la Russie et la France, s'associeront à l'Allemagne pour honorer la mémoire de Schiller, nous Belges, nous avons des raisons bien plus fortes pour ne pas laisser ce centenaire passer inaperçu chez nous. Le grand poète allemand aimait notre pays. La seule lecture de nos annales a suffi, comme il le dit lui-même, pour le passionner pour nos destinées. Tout le monde sait qu'il a écrit l'histoire de nos luttes contre la domination espagnole et que la plus vive sympathie pour nous perce dans ces pages brillantes. Dans son « Don Carlos » il fait dire par le marquis Posa à Philippe II :

Sire, j'ai parcouru la Flandre et le Brabant :
Quel peuple généreux, qu'il est loyal et grand !
Se vouer, comme un père, à ce peuple admirable,
Doit-être, me disait-je, un délice ineffable ¹.

Ailleurs, dans le « Camp de Wallenstein », il vante la race wallonne et fait de leur représentant, le premier cuirassier, le type idéal du soldat. Et comme s'il avait voulu faire la part égale entre nos deux races, il introduit dans « La Mort de Wallenstein » un soldat flamand de Bruges, qui a attiré l'attention spéciale de Wallenstein par un trait d'héroïsme éclatant. Déjà dans le cœur de l'enfant la sympathie de Schiller pour nous avait été éveillée par son père, à la suite de ses récits de sa campagne de 1745 dans les Pays-Bas, et plus tard la grande

¹ Traduction d'Amédée de la Rousselière : *Don Carlos*, imité de Schiller, Liège, Carmanne 1854.

âme du poète éprise de liberté, nous prit en affection pour tout ce que nous avions souffert en cherchant l'indépendance.

Aussi la Belgique a-t-elle pris part à toutes les grandes manifestations allemandes en l'honneur du poète. Le baron de Reiffenberg a fait entendre une parole belge lors des fêtes de Stuttgart en 1839, à l'occasion de l'inauguration de la statue de Thorwaldsen. Dans son livre : *Souvenirs d'un pèlerinage en l'honneur de Schiller* (Bruxelles, C. Muquard, 1839), il résume son discours de la façon suivante : « A la nouvelle de l'apothéose de Schiller la Belgique s'est émue. Par son origine, ses tendances morales, ses affections et ses instincts, elle est la sœur de l'Allemagne; sous le sceptre d'un roi, que l'Allemagne a vu naître, elle éprouve le désir de resserrer une ancienne amitié, dont les avantages ne seront pas pour elle seule. En payant tribut à Schiller, c'est le génie allemand qu'elle révere; elle lui rend hommage dans la personne de son plus auguste représentant. Schiller est en effet le poète par excellence de la nation allemande, son poète populaire; mais idéaliste au suprême degré, il est aussi l'harmonieux interprète de toutes les âmes, qui inspirent à des sphères inconnues. »

En 1859, le centième anniversaire de la naissance de Schiller a été célébré à Bruxelles, Gand, Anvers et Liège et il nous reste de ces fêtes les discours de Grün, Moke, de Laet, Genard et de M. Stecher. Le vénéral professeur émérite de l'université de Liège nous a laissé dans une brochure le récit de la manifestation liégeoise et de même le discours qu'il a prononcé à cette occasion. Dans aucune ville belge, Schiller n'a trouvé autant de propagateurs de sa gloire qu'à Liège. Les poètes liégeois, tels que Clavereau et Wacken l'on traduit, d'autres tels que Am. de la Rousselière et Th. Fuss l'ont imité; Lambinon et Willmaront traduit « Don Carlos », Baron, professeur à l'université de Liège « L'infanticide », et son collègue J. D. Fuss nous a donné, outre une traduction française du Chant de la Cloche, une traduction en latin complète des poésies de Schiller. Une traduction rythmique des ballades de Schiller par Abrassart a paru à Liège. A la veille de notre révolution de 1830, de Chateaugiron a publié à Liège une traduction française de l'*Histoire du soulèvement des Pays-Bas*, qui, beaucoup lue à cette époque, compte parmi les livres qui ont le plus contribué à réveiller notre conscience nationale.

Si l'historien Schiller et peut-être aussi l'auteur de « Guillaume Tell » qui, comme le dit M. Stécher, « fournit dans nos écoles nationales à nos jeunes compatriotes une source intarissable de fortes leçons et de maximes civiques », n'est pas resté sans influence sur le réveil de notre sentiment national, le poète a guidé les premiers pas de notre littérature flamande tant lyrique que dramatique. Partout dans la jeune école lyrique flamande chez Rens, Ledeganck, Van Rijswijck et

d'autres on retrouve son impulsion et dans le domaine dramatique c'est sa poésie qui a le plus aidé à régénérer les vieilles sociétés de Rhétorique flamandes tombées en décadence. Le romantisme belge français s'est aussi inspiré de lui, témoin Van Hasselt.

Un poète mondial et classique tel que Schiller, une gloire littéraire aussi pure, un caractère d'une grandeur et d'une noblesse aussi rares, le chantre par excellence de la fraternité humaine a des titres suffisants à des honneurs publics dans des pays avec lesquelles il n'a pas d'attaches particulières. Un pays, comme la Belgique, où ces attaches existent, où une partie de la population parle la langue du poète et une autre une langue sœur de la sienne, où au surplus d'aussi éclatants exemples de vénération et de reconnaissance envers Schiller ont été donnés, a le devoir d'honneur de rester fidèle à cette tradition et de saisir l'occasion du centenaire, pour lui préparer un hommage public éclatant.

Une manifestation académique en l'honneur du poète, qui a été professeur d'université, aura lieu à Liège, le dimanche 14 mai. Le programme se compose d'allocutions ou de discours en français et en allemand par MM. God. Kurth, Hamelius et Bischoff, de chœurs allemands, paroles de Schiller, d'une déclamation française de poésies de Schiller traduites par des poètes belges et d'une déclamation allemande. M. Sigogne, chargé du cours de débit oratoire à l'université de Liège, lira :

Le partage de la terre,

L'idéal,

La promenade, } traduits par E. Wacken (fragments)

L'anneau de Polycrate, traduit par J. Abrassart.

M. le Dr Milan, chargé du cours de débit oratoire à l'université de Berlin, récitera :

- | | | |
|------------------------------------|---|-----------------------------------|
| 1. Poésies lyriques : | { | <i>Das Mädchen aus der Fremde</i> |
| | { | <i>Würde der Frauen</i> |
| | { | <i>Das Glück</i> |
| | { | <i>Die Schlacht</i> |
| 2. Ballades : | { | <i>Der Taucher</i> |
| | { | <i>Die Kraniche des Ibykus</i> |
| 3. <i>Das Lied von der Glocke.</i> | | |

H. BISCHOFF.

COMPTES RENDUS

FERDINAND HORN. **Platonstudien. Neue Folge.** Vienne, Hoelder, 1904, 416 pp.

Un premier volume de ces études sur Platon a paru en 1893. L'auteur y étudiait les dialogues : *Lachès*, *Protagoras*, *Gorgias*; *Lysis*, *Charmide*, *Euthydème*; *Phèdre*, *Banquet*, *Phédon*; *Ménon* et *Philèbe*. Le présent volume traite du *Cratyle*, du *Parménide*, du *Théétète*, du *Sophiste* et du *Politique*. Dans la première partie, l'auteur envisageait la série des dialogues qu'il appelle moraux; dans la seconde, il s'occupe des dialogues proprement dialectiques. Il a voulu ainsi poursuivre le développement de la pensée de Platon dans l'un et l'autre domaine, jusqu'au moment où elle condensera les résultats de son travail dans les livres de la *République*.

Le plan même de l'œuvre indique que l'auteur se tient éloigné de la voie la plus ordinairement suivie aujourd'hui dans les recherches sur Platon. Sa méthode est exclusivement l'examen des doctrines exposées dans chaque dialogue. Les observations sur la langue, le style, le vocabulaire, ces critères linguistiques dont d'autres font tant de cas, les polémiques et les allusions supposées, bref tous les points de repaire externes que l'on cherche à découvrir si péniblement aujourd'hui, M. Horn les ignore par principe et ne veut point s'en servir. Il dit à ce sujet dans l'avant-propos de son premier volume : « Si Platon est le penseur profond et clair et surtout l'incomparable maître de la composition que nous admirons tous en lui, il doit être possible de tirer de ses écrits, avec clarté et netteté, la doctrine qu'il y a exposée. » Ceci, nous ne le contesterons point, bien qu'une tâche possible et même relativement facile pour les Athéniens du quatrième siècle à qui s'adressait Platon, soit devenue infiniment ardue pour des Européens du vingtième siècle. Mais M. Horn va plus loin : « Et s'il est, non seulement permis, mais encore nécessaire de partir de l'hypothèse que le développement de la pensée de Platon est dominé par une régularité stricte, il suffira de bien connaître le fond de ses écrits pour avoir

résolu aussi, dans son essence, la question de la succession de ces écrits. »

Le développement de la pensée de Platon serait donc dominé, a priori, par une régularité absolue. Il s'ensuit que la meilleure chronologie est celle qui établira entre les œuvres la suite la plus logique et la plus régulière possible. On voit le cercle où se meuvent tous les partisans de la méthode purement doctrinale. Qui sera juge de cette régularité ainsi postulée pour le génie de Platon? Chacun la conçoit d'après les lois de son propre esprit, et c'est ainsi que l'on a fini par avoir autant de chronologies qu'il y avait de savants à système, celles de Schleiermacher, de Zeller, de Natorp et de bien d'autres. Quoi qu'il en ait, chacun d'eux doit partir d'une idée préconçue : il faut bien commencer; or le fait seul de choisir pour point de départ tel dialogue plutôt que tel autre, est une hypothèse personnelle. Hypothèse encore, de placer, comme le fait M. Horn, tous les dialogues dits moraux avant les dialogues dialectiques, ou bien tout au contraire, de mettre, avec Zeller, le *Théétète*, dialogue purement dialectique, au début de la carrière de Platon; hypothèse aussi, d'assigner avec Schleiermacher une valeur décisive au *Phèdre* pour la succession des autres écrits, ou bien de déterminer tout le classement, avec Natorp, d'après la théorie nouvelle que l'idée platonicienne ne serait qu'une loi logique.

M. Horn n'échappe pas aux objections de ce genre, malgré les précautions qu'il prend pour éviter tout parti pris, et même sa méthode doctrinale ne parvient pas à donner un classement chronologique complet. Les deux séries, morales et dialectiques, qu'il établit, sont, même à ses yeux sans doute, parallèles et non point entièrement successives l'une à l'autre. Dès lors, il resterait à déterminer comment et à quels endroits ces deux séries s'encastrent l'une dans l'autre. Par exemple, il y a des fils qui relient l'*Euthydème* et le *Cratyle*, et même aussi, le *Gorgias* et le *Théétète*. Le classement dogmatique des écrits a donc grand besoin d'être complété à l'aide des renseignements apportés par les critères linguistiques ou historiques. Ajoutons que nous aurions pu et même dû contester que le développement de la pensée de Platon se soit fait toujours en ligne droite. Ainsi suivant la chronologie de M. Horn lui-même, Platon développe dans le *Phèdre* une théorie de l'immortalité qu'il abandonne dans le *Banquet*, pour la reprendre de nouveau plus tard dans le *Phédon* et dans la *République*. Platon, qui s'intéressait plus à la recherche qu'à la doctrine, n'a jamais voulu exposer un système achevé de toutes pièces pour la raison que son esprit ne s'est jamais arrêté à une construction définitive. Nous négligeons ici les raisons de polémique qui devaient en outre l'empêcher de faire se succéder ses œuvres suivant un plan régulier. Si nous avions, comme c'est le cas pour beaucoup de modernes,

la date exacte de l'apparition des dialogues, nous pourrions — et encore dans une certaine mesure seulement — indiquer quelle a été réellement la marche de la pensée de Platon. L'erreur consiste à croire que l'on supprime une des inconnues du problème, rien qu'en renversant la formule : si nous connaissons le développement de la pensée de Platon, nous aurons la succession de ses œuvres. La condition, dans cette seconde formule, n'est pas moins ignorée que dans la première, et pour la donner comme connue, nous devons admettre une construction purement arbitraire, comme le sont celles de tous les partisans de la méthode dogmatique.

M. Horn n'a ignoré aucune de ces objections, bien qu'il ne dise rien pour les réfuter. Il faut reconnaître aussi, en faveur de sa thèse, qu'on a fait plus d'une fois des méthodes indirectes un emploi abusif et vraiment de nature à en détourner les esprits sérieux. Par exemple, chez Lutoslawski, l'usage mécanique des statistiques sur la langue : pour découvrir le secret du génie de Platon, il suffirait de savoir appliquer la plus simple des opérations de l'arithmétique, et de combiner une série d'additions. Chez Joël, et même avant lui chez Duemmler, c'est la chasse effrénée aux polémiques, aux allusions détournées, aux intentions secrètes, bref à une multitude d'énigmes que Platon aurait accumulées dans son œuvre comme pour se jouer de ses lecteurs contemporains et pour exercer dans un lointain avenir la subtilité des Œdipes de la Germanie. En présence de tels excès, on comprend qu'un penseur sincère en revienne à l'idée de se placer simplement et naïvement en face de l'œuvre de Platon. C'est ce qu'a entrepris M. Horn. Faisant en quelque sorte table rase de toutes les explications antérieures et de toutes les influences étrangères à l'auteur lui-même, suivant toujours le même plan rationnel et méthodique, il a donné d'abord de chaque dialogue une analyse patiente, complète et extrêmement consciencieuse, et il l'a fait suivre d'un commentaire destiné à dégager le sens et la tendance générale de l'œuvre. Il est bon de faire ainsi, par un travail intensif, donner à une méthode tout ce qu'elle peut produire. En ce sens, les livres de M. Horn sont ce qui a paru de meilleur depuis les travaux de Bonitz. L'auteur laisse encore obscurs bien des points de chronologie — même la question de la date relative du *Parménide* et du *Théétète*, malgré l'emploi d'arguments nouveaux et très ingénieux, ne me paraît pas définitivement résolue — mais il fait faire un grand progrès à notre intelligence de la doctrine même de Platon, ce qui reste le point essentiel de tout le problème. A cet égard, il suffit de lire l'interprétation du *Parménide*, et de voir combien, pour la clarté et la justesse, elle l'emporte sur celle que Natorp en donnait récemment. On ne peut assez admirer la patience et la perspicacité qu'a montrées M. Horn dans l'explication d'un dialogue où se sont brisés les efforts de tant de savants.

Dans un bref appendice (p. 345-357), M. Horn, quittant son attitude généralement impersonnelle, prend le ton de la polémique, et défend Platon contre les reproches que Gomperz surtout lui a adressés à propos de sa lutte contre les sophistes. L'appréciation de certains de ces reproches dépendra toujours un peu du tempérament personnel. Mais M. Horn signale en même temps quelques erreurs qu'il importait de relever dans un livre aussi répandu et aussi justement admiré que celui de Gomperz. C'est le cas pour certaines opinions exprimées à propos du *Gorgias*, par exemple sur la condamnation des grands hommes d'État Athéniens, de laquelle Gomperz, après Duemmler, a cru voir la palinodie dans le *Ménon*, œuvre qui, à mon sens, est certainement antérieure au *Gorgias*. De même les raisons données par Gomperz pour placer le *Gorgias* avant le *Phèdre* parlent plutôt en faveur de l'hypothèse contraire.

En terminant, je recommande encore les livres de M. Horn comme les meilleurs guides que l'on puisse prendre actuellement pour aborder l'étude approfondie des doctrines de Platon. Je répète cette recommandation à dessein, car c'est seulement le second volume de 1904 qui m'a révélé à moi-même l'existence du premier, paru en 1893. Évidemment les travaux que j'avais lus sur Platon postérieurement à cette dernière date ne m'avaient pas signalé l'ouvrage de M. Horn avec les éloges qu'il mérite : ce qui prouve que les savants d'aujourd'hui, pas plus qu'ils ne parviennent à mettre les dialogues de Platon dans leur ordre légitime, ne savent pas ou ne veulent pas toujours mettre les écrits sur Platon à la place qui leur revient.

L. PARMENTIER.

WILHELM SPEMANN. *Kunstlexikon*. Berlin & Stuttgart, W. Spemann, 1905; 1 vol. in-8°, 1054 pages, 128 planches (1155 illustrations). Prix : (Relié) Mark 12-50.

Rapproché du *Reallexikon der Kunstgewerbe* de Bruno Bucher, paru en 1883, dont il constitue la réédition rajeunie et amplifiée, ce *Dictionnaire d'Art* fournirait la preuve, s'il en était besoin, du chemin parcouru dans le domaine de l'art au cours des vingt dernières années, comme au-si des efforts auxquels doit s'astreindre un éditeur actuellement désireux de satisfaire les légitimes exigences des artistes et des amateurs d'art. La collaboration de trente érudits et spécialistes a fait, de l'ouvrage de Bruno Bucher (mort en 1899), une publication entièrement nouvelle : presque tous les articles du *Reallexikon* ont été rédigés sur nouveaux frais et des parties importantes, totalement neuves, sont venues s'y intercaler. Le grand public, auquel ce copieux travail est

destiné, ne se plaindra pas de l'attention consciencieuse et très informée que ce *Kunstlexikon* a donnée, tant aux arts plastiques qu'à toutes les industries d'art. Mais son titre n'impliquait-il que les *arts de la vue*, si vaste et si variée que fût déjà la matière ? Il est permis d'en douter et de regretter que la musique à tout le moins, « l'art par excellence du XIX^e siècle », n'ait pas trouvé place dans ce lexique d'art¹.

Les notices les plus abondantes sont celles qui sont consacrées à l'historiographie de l'art. Écrites avec soin, d'après un plan uniforme, elles traitent successivement de l'architecture, de la peinture, de la sculpture et des *arts mineurs*². Plusieurs d'entre elles, très travaillées, forment de courtes, mais substantielles monographies dont la valeur s'accroîtrait encore, à nos yeux, si leurs auteurs respectifs n'avaient pas invariablement obéi à la consigne de l'anonymat, — consigne qu'il eût été de bon aloi, semble-t-il, de lever pour les plus importants articles³. Le très long relevé des *Villes d'art* et des localités, à quelques pays du monde qu'elles appartiennent, qui ont été ou sont aujourd'hui le centre de l'une ou l'autre industrie d'art, est fait en termes sobres, mais assez précis pour en justifier chaque fois la mention. Dans les notices concernant les *artistes*, depuis les anciens jusqu'aux contemporains, le *Kunstlexikon* s'est évertué à n'omettre aucun nom marquant; il n'oublie de nous citer ni les russes, ni les polonais, ni les norwégiens, ni les écossais, ni même les américains, consignait pour chacun, après les notes biographiques, les noms des *maîtres* qu'a eus l'artiste, ou l'école dans laquelle il s'est rangé, ses *sujets* préférés, ses *œuvres* maîtresses et souvent la caractéristique de son talent. Les plus brillants représentants de l'archéologie classique⁴, depuis J. J. Winckelmann et les historiographes de l'art ont pris place dans ce classement où les spécialistes et les intéressés trouveront, cela va de soi, à reprendre, mais qui vaut, tel qu'il est, par l'abondance variée de l'information. Les amateurs d'art, autant que les artistes, glaneront beaucoup dans les articles consacrés aux *industries d'art*,

¹ Cf. les seules mentions relatives à la musique, aux mots *Apollon*, *Artes liberales*, *Busine*, *Musen* et *Bayreuth*.

² Voir notamment l'art en Italie (pp. 462-473), aux Pays-Bas (667-674), en France (305-315) et en Allemagne (202-218).

³ Par-ci par-là quelques références sont indiquées (Voir *arts égyptien*, p. 14 et *étrusque*, p. 265); mais toutes les autres sont reportées d'une seule venue à la fin de l'ouvrage (pp. 1049-1054).

⁴ Cf. l'article *fouilles archéologiques*, p. 60, avec renvois à *Chypre*, *Ephèse* etc. Les notices sur *Tanagra* (12 lignes, p. 923) et *Pompéï* (p. 751-752) nous ont paru écourtées.

à leur histoire et à la technique ou aux procédés de métier¹. Quelques rubriques, sous ce rapport, ont été l'objet d'un soin tout particulier : telles les industries du livre, de l'orfèvrerie, de la fabrication des armes, du verre et de la faïence. Les matériaux de toutes sortes qui entrent dans la *mise en œuvre*, de même que tous les termes ayant quelque rapport, même éloigné, avec l'art, sont définis avec le plus de clarté possible; il y a toutefois, en maints endroits, un souci trop marqué de renseigner ceux des lecteurs qui seraient peu familiarisés avec la langue française et de les dispenser d'ouvrir *Littre* ou le petit *Larousse*. De même les empiètements sur le dictionnaire *historique*² ne sont pas toujours justifiés par le désir de faire connaître les thèmes mythologiques auxquels la sculpture ou la peinture ont emprunté maints *sujets* de prédilection.

Le texte est imprimé sur papier fort, en deux colonnes et avec grand soin³. Les inadvertances sont très peu nombreuses⁴. Outre les nombreuses figures explicatives du texte, un millier de reproductions d'œuvres d'art, distribuées en 128 planches intercalaires, dans un format forcément réduit, constituent la partie documentaire de cette publication richement illustrée.

Nous ne manquons pas de *Dictionnaires d'art* édités en langue française. Mais aucun d'entre ces ouvrages spéciaux (ceux de H. Havard, Ed. Garnier etc., etc.) ne peut être comparé au *W. Sp. Kunstlexikon*, conçu d'après un vaste plan et surtout en vue de la vulgarisation. Il y a là une initiative intéressante et très méritoire.

EM. DONY.

¹ Cf. V^o *Gemaeldekonseervierung*, p. 334 et V^o *Konseervierung*, p. 523-525, pour juger de l'attention donnée à telle ou telle de ces questions d'ordre pratique.

² L'article relatif aux *corps de métiers* (pp. 1042-1045) est bien long, tandis que celui des *Académies d'art*, au contraire (pp. 543-544), gagnerait à être moins concis.

³ P. 222, *Dinandrie* = *Dinanderie*; p. 710, *Carnavilat* = *Carnavalet*; p. 815, *Felny* = *Feluy* (Hainaut); p. 992, *Bougerhout* = *Borgerhout*.

⁴ P. 9, *Affiche* = *Plakat*, introuvable (p. 745 ?); p. 49, *Arras* n'a pas été jadis la capitale de l'État bourguignon (?); p. 539, *Val S. Lambert in Lüttich* = *bei Lüttich*; p. 121, *Bouffloux* = *Bouffloulx* et p. 166, *Châtelet sur-Sambre* et non pas *sur-Meuse*; pp. 274 et 421, *la Sainte famille* et pp. 899 et 974, *Vander Stappen* ont les honneurs de deux notices de texte différent, au lieu d'une seule.

L. LOISEAU. *Les Annales de Tacite, traduction nouvelle mise au courant des travaux récents de la philologie.* Préface de J. A. HILD. Paris, Garnier, in-8°. Prix : fr. 3-50.

Les magistrats contemporains de Béranger traduisaient Horace. Aujourd'hui la mode a changé. Ceux de notre époque ne seraient-ils plus assez amoureux, ou assez latinistes, pour chanter le *donec gratus eram tibi*? Je crains bien que la faveur d'Horace (celui des petites odes libertines par imitation du grec) n'ait baissé, comme aussi celle de Béranger. Voici, en tout cas, un premier président de France qui brise avec la tradition et qui ose s'attaquer à Tacite. M. J.-A. Hild, doyen de la Faculté des Lettres de Poitiers, dans une chaude préface, nous enlève toute envie de juger témérairement la tentative de M. Loiseau. Heureux l'élève — l'élève de 73 ans, — qui a été guidé et présenté au public par un pareil maître!

M. Hild ne loue pas, n'admire pas à moitié. Après une page très spirituelle sur les *belles infidèles* des siècles passés, « qui justifiaient l'une au moins de ces aimables épithètes », il en arrive aux traductions de Tacite, dont il met hors de pair celle de Dureau de la Malle et celle de L. Burnouf, pour les immoler ensuite à celle de son vénérable disciple. « Il m'a fallu attendre jusqu'à la 37^e année de mes fonctions de professeur pour rencontrer le meilleur de mes élèves, un homme qui connaît toutes les variantes et qui sait les discuter, et choisir, qui a l'instinct du style, et la couleur, l'éclat, l'énergie, qui a la ténacité, assez pour lasser son maître et correcteur et récrire jusqu'à cinq fois des livres entiers ». Aussi M. Hild affirme « avec une pleine sécurité qui ni Burnouf ni Dureau de la Malle n'ont apporté à fouiller tous les détails du texte une ténacité aussi scrupuleuse, une aussi pénétrante finesse, une intelligence aussi claire de ses beautés, une volonté aussi constante de les consacrer en français dans une forme qui paraît définitive ». Et M. Hild se défend d'avoir été le maître? Il n'a donné que des conseils, dont il se souvient à peine. Il est presque reconnaissant à celui qu'il appelle, faute d'un meilleur mot, « mon éminent et vénéré élève ». Mœurs charmantes, sentiments exquis, collaboration fraternelle, qui honorent à la fois la magistrature et le professorat!

Quant à la traduction, le fond en est celle de Burnouf, et le traducteur nouveau n'aurait pu mieux faire que de conserver ce que son devancier avait rendu avec énergie et concision. Est-ce à dire qu'on ne traduira plus Tacite en français après M. Loiseau? Nous rêvons pour Tacite, pour Lucain, et, en général pour les auteurs de la période post-classique, des traductions flamboyantes dans la langue française

du XX^e siècle, si souple, si hardie, si colorée, si admirablement articulée et désarticulée. Mais il est rare de trouver un philologue qui soit un artiste et qui soit de son temps, et les traducteurs se font de plus en plus clairsemés... Comment ont été comprises les retouches de M. Loiseau, nous allons essayer de le montrer par quelques exemples pris au hasard.

Annales, I, 2 (Édition Nipperdey, I, p. 51, lignes 6-9) : *Nulla adversante, cum ferocissimi per acies aut proscriptione cecidissent, ceteri nobilium, quanto quis servitio promptior, opibus et honoribus extollerentur ac novis ex rebus aucti tuta et praesentia quam vetera et periculosa mallent...*

BURNOUF :

Nul ne lui résistait; les plus fiers républicains avaient péri par la guerre ou la proscription; ce qui restait de nobles trouvait, dans leur empressement à servir, honneurs et opulence, et, comme ils avaient gagné au changement des affaires, ils aimaient mieux le présent et sa sécurité que le passé avec ses périls.

LOISEAU :

..., sans que personne lui résistât : les plus fiers républicains avaient péri sur les champs de bataille ou par la proscription; quant au reste des hommes d'extraction illustre, plus ils se montraient ardents à la servitude, plus ils voyaient leurs richesses ou leurs bonheurs s'accroître; et, comme ils avaient gagné au changement des affaires, ils préféraient le présent avec sa sécurité au passé avec ses périls.

Annales, I, 7 (Nipperdey, I, pp. 57-58) : *At Romae ruere in servitium consules patres eques. Quanto quis inlustrior, tanto magis falsi ac festinantes vultuque composito, ne laeti excessu principis neu tristiores primordio, lacrimas gaudium, questus adulationem miscebant.*

BURNOUF :

Cependant à Rome tout se précipite dans la servitude, consuls, sénateurs, chevaliers, plus faux et plus empressés à proportion de la splendeur des rangs. On se compose le visage pour ne paraître ni joyeux à la mort d'un prince ni triste à l'avènement d'un autre, et chacun s'étudie à mêler les pleurs, l'allégresse, les plaintes, l'adulation.

LOISEAU :

Cependant à Rome chacun se ruait vers la servitude, Consuls, Sénateurs, Chevaliers; plus on était d'un rang illustre, plus on montrait de fausseté et d'empressement. On composait son visage pour ne paraître ni trop joyeux de la mort d'Auguste, ni trop affligé de l'avènement de son successeur. On mêlait larmes, allégresse, regrets, flatteries.

Choisissons enfin un passage que le *Britannicus* de Racine a rendu populaire. *Annales* XIII, 15 :

BURNOUF :

Dès longtemps on avait eu soin de ne placer auprès de Britannicus que des hommes pour qui rien ne fût sacré : un premier breuvage lui fut donné par ses gouverneurs même, et ses entrailles s'en délivrèrent, soit que le poison fût trop faible, soit qu'on l'eût mitigé pour qu'il ne tuât pas sur-le-champ. Néron, qui ne pouvait souffrir cette lenteur dans le crime, menace le tribun, ordonne le supplice de l'empoisonneuse, se plaignant que, pour prévenir de vaines rumeurs et se ménager une apologie, ils retardaient sa sécurité.

LOISEAU :

Dès longtemps, on avait pris la précaution de n'entourer Britannicus que de gens n'ayant ni foi ni loi. Un premier poison lui fut donné par ses gouverneurs eux-mêmes ; il s'en débarrassa par les entrailles, soit que le venin fût trop faible, soit qu'on l'eût mitigé dans la crainte qu'il n'amenât sur le champ la mort. Néron, impatient de la lenteur du crime, menace le tribun, ordonne le supplice de l'empoisonneuse, leur reprochant de ne se préoccuper que de ce qu'on pourra dire, de travailler à se ménager des moyens de défense, et de retarder ainsi l'heure de sa sécurité.

JULES FELLER.

G. ESPINAS. **Jehan Boine Broke**, *bourgeois et drapier douaisien* (?-1310 env.) (*Vierteljahrschr. f. Social und Wirtschaftsgeschichte*. Bd. II. 1904).

La monographie, que M. Espinas publie sous ce titre, répond excellemment au programme que la sociologie concrète s'est proposé. Elle n'a pas en effet pour but de présenter l'action confuse de la masse mais de reconstituer un type historique donné, réel et vécu. Elle décrit non pas le patriciat, envisagé comme une abstraction, mais un patricien en chair et en os, agissant dans l'accomplissement de ses fonctions économiques et sociales. A ce point de vue, la conception de M. Espinas est éminemment moderne : elle s'éloigne de l'étude exagérée de la collectivité, prise comme unique sujet d'observation, pour se rapprocher de l'individu ; mais, hâtons-nous de le dire, cet individualisme historique n'a rien de l'étroitesse de compréhension de cet individualisme exclusif, qui s'est opposé systématiquement, dans ces derniers temps, à la conception collectiviste. L'individu, que l'auteur ressuscite, est l'expression moins d'une unité numérique que de la société même qui l'enveloppe. Aussi, depuis que nous possédons l'étude pénétrante et fouillée d'Espinass sur ce patricien douaisien, qui s'appelle Boine Broke, nos connaissances sur le monde patricien

flamand se sont singulièrement précisées. Même, il ne serait peut-être pas exagéré de dire que cet article jette, à lui seul, plus de lumière sur le patriciat urbain que toutes les études générales, qui lui ont été consacrées jusqu'à présent.

Trois documents ont servi à reconstituer l'intéressante figure de Boine Broke : une quittance de 1279, constatant le paiement d'un domaine rural situé à Hellemmes-Lille, acquis pour le compte de Boine Broke; une saisie de marchandises, dont il fut victime en Angleterre; enfin, une pièce — la plus considérable, à placer entre 1300 et 1310 — relative à son exécution testamentaire.

Boine Broke nous apparaît comme le type le plus parfait du bourgeois flamand anobli : il est à la fois propriétaire, magistrat et marchand. Ses propriétés ne se limitent pas seulement au territoire urbain mais s'étendent au-delà dans le plat pays. Six fois, il fut échevin, de 1278 à 1295, et appartenait à une de ces familles patriciennes, dans lesquelles les fonctions publiques étaient de tradition. Il faisait le commerce, et plus spécialement le commerce d'exportation des draps, mais il n'était pas que commerçant; doublé d'un industriel, il produisait, en recourant au travail des tiers, ce que la consommation internationale réclamait de sa productivité. Comme tel, Boine Broke concentrait dans ses mains la puissance économique et le pouvoir politique, puisqu'il détenait le capital tant immobilier qu'industriel et qu'il siégeait de trois en trois ans au collège échevinal. On ne saurait assez insister sur la réunion de ces trois qualités — propriétaire, magistrat, marchand-producteur — dans la personne du patricien flamand, car c'est elle qui explique, à notre sens, la prompte et heureuse réalisation de ce programme urbain, qui comportait précisément, au temps de la formation de la ville, ces trois numéros essentiels : libération du sol urbain, liberté commerciale, autonomie judiciaire et administrative.

C'est presque exclusivement comme commerçant-industriel que M. Espinas envisage Boine Broke, et non sans raison, puisque la nature même des documents utilisés l'exigeait ainsi. Il nous le présente comme un chef d'industrie, qui achète directement la matière première et la distribue à des employés, qui sont des salariés. Ces employés, dont la variété répond à la multiplicité des opérations de la fabrication textile, sont des petits patrons, des maîtres dans leur branche, qui travaillent, assistés de compagnons ou de valets. Le travail se fait à domicile, et la matière ouvrable passe de main en main jusqu'à ce qu'elle revienne à Boine Broke comme matière ouvrée destinée à la vente. La maison du chef drapier elle-même n'est nullement une fabrique; c'est un centre d'affaires et un dépôt de matière brute et de matière ouvrée. Toutefois, il y a une teinturerie jointe à la

« maison » Boine Broke, et ce dernier y emploie à la journée un nombre déterminé d'ouvriers.

D'après l'auteur, tous les artisans sont dans la dépendance économique la plus étroite vis-à-vis du patron. Les plaintes qu'ils élèvent après sa mort montrent suffisamment combien cette sujétion leur fut désastreuse, combien le capitaliste pressurait le travailleur, combien il renforçait même sa dureté despotique par une absence complète de justice et d'honnêteté.

Toutefois, si pénétrant que soit l'exposé que M. Espinas nous fait de la condition ouvrière, il nous semble pourtant qu'il s'est laissé influencer par des idées générales préconçues; qu'emporté par le désir d'en confirmer la démonstration, il s'est mépris sur le sens exact qui se dégageait de son texte. Convaincu *a priori* que dans les villes de Flandre les artisans de la draperie n'étaient que des *salariés*, il s'obstine à ne voir que des artisans loués, et rien que des artisans joués, dans les nombreux travailleurs qui se répandirent en lamentations sur la déloyauté de Boine Broke. Rien pourtant n'est plus inexact. A côté du tisserand, qui louait son travail, il y avait le tisserand *autonome*, semblable au petit fabricant, dont le type n'a pas encore entièrement disparu de nos jours. Nous avons signalé suffisamment, pour ce qui concerne Bruxelles, la présence de cette classe intermédiaire de producteurs, tissant pour leur propre compte et vendant à des tiers le montant de leur production¹. Ces mêmes fabricants existaient à Douai, et c'est pour ne pas avoir appliqué à son texte *cette distinction capitale à faire entre le groupe salarié et le groupe autonome* que M. Espinas n'a pu saisir le sens exact des passages de son texte, où il était question d'achat de laine par des artisans à Boine Broke. Il s'efforce, mais en vain, de trouver une explication suffisante à la situation de ces douze personnes qui se procurent de la laine, sans que le but de leur achat soit spécifié². Il suppose entre Boine Broke et ceux, qui se trouvent en possession d'une certaine quantité de matière première, une série de marchés, une vente théorique de matière par Boine Broke : dans ce cas, le salaire du fabricant devait consister dans la différence entre le prix de vente de la laine et le prix de vente de cette laine ouvrée c'est-à-dire du drap achevé³. Il ajoute même que dans ce marché de livraison de laine, le marché de reprise du drap fabriqué était implicitement contenu⁴.

¹ *L'Organisation du Travail à Bruxelles au XV^e siècle*. Bruxelles, 1904. Page 205 et suiv. Aussi, pages 181 et suiv.

² Voyez page 63 et surtout 64.

³ Voyez pages 77 et suiv.

⁴ Page 78.

Cette discussion et cette hypothèse de vente théorique deviennent inutiles une fois la distinction entre le travailleur salarié et le tisserand autonome établie. La présence de ce dernier est indiscutable, et il faut le retrouver dans les textes suivants, que l'auteur lui-même juxtapose, sans en tirer la conclusion, qui s'en dégageait pourtant avec tant de netteté. Parmi les douze personnes, qui achètent de la laine, trois « prennent » purement et simplement cette matière première, tandis qu'un autre en « prend et l'ouvre » ; trois se procurent cette même matière et en outre vendent des draps ; deux vendent à la fois des draps et des tiretaines, et ainsi de suite ¹.

La situation est celle-ci : le tisserand, travaillant pour son compte personnel, ne disposant pas d'un capital suffisamment grand pour acheter des laines à l'étranger, s'adresse au capitaliste, dans l'espèce Boine Broke, et lui rachète une petite quantité de laine, suffisante pour faire un ou plusieurs draps. Il transforme cette matière, en recourant à des tiers pour toutes les opérations qu'il ne sait ou qu'il ne peut pas effectuer personnellement. Une fois le drap achevé, il s'efforce de le vendre. Comme il n'a qu'une ou deux pièces, il ne peut raisonnablement les exporter ; dans ces circonstances, il les présente à des marchands, qui, bien qu'industriels eux aussi, achètent néanmoins la production des petits fabricants. Les tisserands, dont il est question dans l'exécution testamentaire, sont précisément ceux qui ont écoulé leurs produits à Boine Broke. Il les ont vendus à Boine Broke, peut-être forcément — ce qui explique l'exploitation dont ils ont été l'objet — parce que leur compte d'achat de laine n'était pas épuré et que leur créancier les pressait ou leur proposait même, dans un esprit de lucre, la cession de leurs produits. Seule donc la circonstance que ce tisserand autonome était débiteur de Boine Broke, l'a rapproché de ce dernier, mais rien ne l'empêchait, en principe, d'écouler ses produits où bon lui semblait.

Cette difficulté, que les petits drapiers éprouvaient dans l'achat, à un prix raisonnable, de la laine nécessaire à leur petite industrie, fut même une des causes de la lutte, qui mit les tisserands aux prises avec les patriciens. Comme ceux-ci s'étaient réservé le monopole de l'importation des laines, et partant le monopole de la vente en détail, il se fit que dans toutes les villes, et notamment à Ypres, où les enquêtes de 1281 le prouvent à toute évidence, les gens de la petite industrie réclamèrent comme une réforme urgente le libre achat de la matière première. Ils voulaient aussi garantir le sort de leur fabrication en

exigeant la libre exposition de leurs draps à la halle et l'interdiction de toute manœuvre frauduleuse de la part des marchands acheteurs.

Après avoir remarqué lui-même, et à juste titre. (page 54) que la condition de l'artisan douaisien n'était pas celle d'un simple ouvrier, errant au gré des demandes, mais qu'elle était empreinte d'une certaine stabilité, M. Espinas détruit malheureusement l'exactitude de sa pensée, ou tout au moins la diminue considérablement, en nous dépeignant sous des couleurs sombres la lamentable situation qui était faite aux employés de Boine Broke. Malgré les réclamations nombreuses, que soulève dans les rangs des employés la mort de l'employeur, il serait cependant erroné de croire que l'ensemble de la population ouvrière urbaine fut aussi misérable qu'on pourrait bien le croire. Les travailleurs de la fin du XIII^e et du XIV^e siècle, contrairement à ce que nous constatons au moment où la draperie en décadence suscite dans la ville le paupérisme le plus effrayant, ne sont en rien assimilables à des prolétaires. Rien ne nous autorise à croire que ceux qui ont réalisé le triomphe démocratique fussent dans leur ensemble des crève-faim ou des va-nu-pieds. Il suffit de parcourir les actes de mutation de biens de cette glorieuse époque pour se rendre compte aussitôt que les tisserands, les foulons et les tondeurs, aussi bien que les maîtres-patrons de la petite industrie, achètent et constituent des rentes, engagent des immeubles, acquièrent des rentes viagères, se livrent en un mot à mille opérations juridiques, qui nous révèlent une situation d'aisance indiscutable. Or, c'est cette moyenne bourgeoisie, qui se charge précisément de la révolution. Comme elle se sent économiquement robuste, elle pose la question sociale et entame la lutte. Cela peut paraître paradoxal, mais ce n'en est pas moins vrai. Quand la décadence économique sera consommée pour nos villes l'énergie ouvrière, elle aussi, sera évanouie, et avec la grande époque de la draperie, se trouvera close la grande ère des luttes sociales.

Cessons donc de dire avec M. Espinas que les travailleurs de l'industrie drapière à Douai, et notamment ceux engagés par Boine Broke, étaient uniquement des « emprunteurs de matière » — « des vendeurs de matière » — « des récepteurs de besogne ». Nous voudrions aussi ne pas voir appliqué à l'ouvrier salarié le nom de petit patron, de petit fabricant ou de fabricant. Mieux vaudrait réserver cette dénomination au maître, qui travaillait pour son propre compte.

L'existence d'une teinturerie dans la maison Boine Broke semble avoir étonné quelque peu M. Espinas. A notre sens, il n'y a là rien d'extraordinaire, à condition qu'on ne veuille pas voir dans cette teinturerie une usine à l'état embryonnaire ou une tentative de capitaliste pour concentrer dans ses mains le capital d'outillage (p. 92). La vérité, c'est qu'à l'époque, qui nous occupe, la spécialisation du

travail est loin d'être accomplie. Le drapier est très souvent doublé d'un teinturier, et ici Boine Broke, en tant que teinturier, exerce son métier avec l'aide de plusieurs valets, exactement comme tout autre teinturier. Il n'y a là aucune tentative de centralisation; au contraire, dans la suite les attributions industrielles vont se scinder au fur et à mesure de la spécialisation du travail. Le teinturier-drapier se dédoublera pour constituer deux personnages distincts ¹.

Nous avons démontré dans notre ouvrage sur *l'Organisation du Travail à Bruxelles au XV^e siècle* que les corporations, contrairement à ce qu'on avait cru jusqu'à présent, se sont constituées très tardivement, dans le courant du XIV^e siècle à Bruxelles, et dans le dernier quart du XIII^e en Flandre ². M. Espinas fait remarquer, avec raison, qu'à Douai il n'existe pas de corporations (p. 83), et ce fait corrobore absolument ce que nous avons constaté dans les villes de Flandre. Nous reviendrons d'ailleurs prochainement sur ce point important dans une étude sur le contrat d'apprentissage à Ypres au XIII^e siècle.

Nous voudrions nous étendre plus longuement encore sur le sujet que M. Espinas a traité avec tant de compétence, mais nous ne pouvons. Déjà, notre article excède les limites autorisées. Qu'il nous soit permis d'insister encore en terminant sur les fortes qualités qui caractérisent cette étude et sur la nouveauté des conclusions qui s'en dégagent. En ressuscitant la personne de Boine Broke, M. Espinas éclaire d'un jour inattendu le fonctionnement du capitalisme et le régime du travail dans les villes de Flandre au moyen âge. Son étude marquera comme étude de sociologie historique concrète.

G. DES MAREZ.

¹ Nous avons montré dans notre livre sur *l'Organisation du Travail à Bruxelles au XV^e siècle* que la teinturerie exigeait un certain capital et que par là même, le teinturier occupait une situation exceptionnelle dans le monde de la draperie. Voir pages 203 et suiv.: aussi, page 180. M. Espinas emploie le terme *division* du travail, mieux vaut dire *spécialisation* du travail (L. DECHESNE, *De la Spécialisation du Travail*. Paris, 1901).

² Chapitre I : *Le Métier dans sa lutte pour le devenir*. En Flandre, il existe déjà en 1280 plusieurs corporations, page 42. Au lendemain de Courtrai (1302) les artisans flamands achèvent promptement leur organisation corporative, comme les artisans bruxellois achèvent la leur, après leur triomphe, en 1421.

CH. TERLINDEN. **Le pape Clément IX et la guerre de Candie (1667-1669) d'après les archives secrètes du Saint-Siège** (*Recueil des travaux publiés par les membres des conférences d'histoire et de philologie, de l'Université de Louvain*, fasc. 13^{me}). Louvain, Peeters, 1904, in-8° de xxxii-364 pp.

La lutte entre la croix et le croissant se divise en deux périodes dont l'année 1683 forme pour ainsi dire le point culminant. Jusqu'en cette année le flot envahisseur des bandes Musulmanes s'avance, s'avance toujours. S'il s'arrête parfois et fait mine de temps en temps de reculer, ce n'est que pour mieux avancer dans la suite et étendre toujours plus loin ses conquêtes. Telle la marée montante dont les vagues semblent continuellement prendre leur élan pour inonder finalement toute la grève. Et cela dure jusqu'au moment où la puissance Musulmane vient se briser en 1683 contre les murs de Vienne. A partir de cette date le flot recule sans cesse. Et la guerre de l'Europe contre les Turcs, de défensive qu'elle était, devient une guerre offensive qui finira vraisemblablement par refouler les Turcs dans les plaines asiatiques d'où ils sont sortis au moyen-âge.

Tel est le cadre dans lequel vient se placer l'épisode de la guerre de Candie, qui dura vingt-cinq années (de 1644 à 1669), mais dont M. Terlinden n'étudie, à proprement parler, que la dernière période, celle qui correspond au pontificat de Clément IX (20 juin 1667-9 décembre 1669). Dans un premier chapitre toutefois (*La guerre de Candie jusqu'à l'élection de Clément IX*) il résume brièvement, d'après Daru et Gérin et en y ajoutant quelques notes personnelles, les premières phases de la guerre : le débarquement des Turcs devant la Canée en 1645, les vains appels de Venise aux puissances chrétiennes, la guerre maritime soutenue par cette République pour le maintien de sa domination dans la Méditerranée, les démarches d'Alexandre VII en vue de la formation d'une Sainte-Ligue. Cet exposé succinct nous conduit à l'année 1667, l'année en laquelle le cardinal Jules Rospigliosi monta sur le trône pontifical sous le nom de Clément IX.

Après avoir aplani les difficultés existant entre la France et le Saint-Siège, au sujet notamment de l'incamération de Castro, et après avoir fait tout ce qui était en lui pour amener la paix entre la France et l'Espagne, le nouveau pape essaie d'obtenir le secours de Louis XIV pour la délivrance de Candie. Mais mal secondé dans ses efforts par la diplomatie vénitienne, il échoue à la cour de France, s'adresse successivement à l'Espagne, à la Pologne, au duc de Toscane, à l'empereur, obtient à peine de ces deux derniers des secours dérisoires, mais n'en

envoie pas moins une escadre pontificale en Orient, sous les ordres de son neveu Vincent Rospigliosi. Vains efforts! Seule la France peut prêter contre les Turcs un appui efficace. Après la paix d'Aix-la-Chapelle, Clément IX renouvelle ses démarches auprès du Roi Soleil. Cette fois, grâce aux instances du nonce Bargellini, grâce aussi à la poussée de l'opinion publique en France et à l'effet heureux de certains changements dans le personnel diplomatique à Paris et à Rome, Louis XIV accorde aux Vénitiens un subside d'argent. Dans l'entre-temps les escadres alliées de Venise et du pape, renforcées d'un corps de volontaires français et de troupes envoyées par l'ordre de Malte, tiennent tête tant bien que mal à l'armée ottomane. Mais voilà que finalement le roi de France se décide à envoyer des secours sérieux en Candie. Les préparatifs de l'expédition se font au milieu de difficultés de toute sorte, malgré l'enthousiasme de la population française. A peine la flotte française est-elle arrivée en Candie qu'une brouille éclate entre le généralissime Rospigliosi et le général français, comte de Vivonne. La querelle n'est pas plus tôt vidée que Venise est sur le point d'accepter les propositions de paix faites par la Turquie. La diplomatie pontificale met tout en œuvre pour empêcher cette éventualité. Elle réussit. Mais bientôt deux désastres, une sortie imprudente tentée le 25 juin 1669 par le duc de Navailles, malgré l'avis des généraux vénitiens, et l'échec du bombardement du 24 juillet suivant, font naître les plus vives mésintelligences entre les alliés et amènent peu de temps après le départ des troupes françaises. Les Maltais, les Piémontais et les troupes pontificales se rembarquèrent également. Seuls les Allemands restèrent fidèlement aux côtés des Vénitiens. Mais la chute de Candie n'en fut pas moins inévitable. Le 26 septembre 1669 les Turcs font leur entrée triomphale dans la ville. Navailles, suivant M. Terlinden, fut la cause de la désertion des alliés et partant de la chute de Candie. Cependant il est, dit-il, une considération qu'on pourrait faire valoir à sa décharge. » C'est que, sans s'en douter peut-être, Louis XIV avait été, par les intrigues de sa politique, la cause indirecte du départ précipité de ses généraux. Peu avant l'abandon de Candie, le duc n'avait-il pas déclaré au maréchal de camp Brancacci, délégué du généralissime, que son maître n'était nullement en guerre contre les Turcs et qu'il n'avait envoyé quelques troupes à Candie que pour complaire à Sa Sainteté? Les agissements du roi qui, à ce moment même, négociait avec la Turquie le renouvellement des capitulations et s'appretait à recevoir un envoyé du Grand-Seigneur, ne peuvent-ils pas avoir fait naître des doutes dans l'esprit des généraux sur ses véritables intentions et les avoir empêchés de persévérer dans une expédition qui n'avait eu pour eux que des déboires? » (pp. 275-276) Quoi qu'il en soit, et malgré les efforts tentés dans la suite par

Louis XIV et Clément IX ainsi que par leurs successeurs, Candie resta aux Turcs jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Ce n'était pas de ce côté, mais du côté du Danube que la puissance ottomane devait commencer par être entamée.

Voilà en résumé les événements que M. Terlinden nous raconte dans son livre. Ces événements nous étaient connus dans leurs grandes lignes. Désormais il nous sont connus en détail avec tous leurs tenants et aboutissants. L'inédit abonde dans ce travail. Aux archives vaticanes, M. Terlinden a dépouillé les correspondances des nonces de France, d'Espagne et de Venise, ainsi que le fonds « *lettere di Principi* ». Vingt et un documents inédits tirés de la « *Nunziatura de Francia* » et trois tirés du fonds des « *Principi* » sont reproduits, dans un appendice, à titre de pièces justificatives. Les archives privées de la maison Rospigliosi lui ont fourni également de précieux renseignements, ainsi que quelques manuscrits reposant dans les bibliothèques de Rome. Inutile de dire que les travaux modernes n'ont pas été négligés. De toutes ces sources et travaux l'auteur nous donne une bibliographie détaillée en tête de son ouvrage. Bref au point de vue de l'information, comme au point de vue de la critique analytique, le livre de M. Terlinden mérite les plus grands éloges. Nous n'avons qu'un reproche à formuler à son égard. C'est que dans l'appréciation des hommes et des choses, il ne tient pas suffisamment compte des caractères généraux de l'histoire moderne. Il parle des projets de Clément IX, de la conduite des Vénitiens et de Louis XIV comme si, en 1667, on se trouvait encore au temps des croisades. A l'époque de la guerre de Candie, c'en était fait depuis longtemps de la hiérarchie chrétienne du moyen-âge, au sommet de laquelle se trouvaient le pape et l'empereur, qui, à eux deux, faisaient presque toute l'histoire. L'Europe est désormais un échiquier d'États juxtaposés, à peu près équivalents, aux tendances les plus diverses, dont chacun veut être son propre maître et empêcher que son voisin le dépasse. A la politique chrétienne du moyen âge s'est substituée la politique sécularisée et particulariste des États nationaux modernes. Dans ces conditions les plans de Clément IX doivent être considérés comme de généreuses utopies, et les hésitations de Louis XIV, aussi bien que l'abstention des autres puissances européennes, comme naturelles et conformes à l'esprit du temps. Non pas qu'il faille approuver l'attitude de ces puissances. L'historien ne doit ni approuver ni désapprouver. Il doit expliquer. Or c'est bien par le développement des grands États modernes et de leur politique particulariste — ou nationale si l'on veut — que s'explique l'impossibilité dans laquelle se trouvait Clément IX d'unir l'Europe en un commun élan contre l'Infidèle : de même que c'est par le développement de la même politique sur les bords du Danube et du Dniéper que s'explique le recul progressif des Turcs à partir de 1683. L'union de l'Occident

contre l'Orient ne devait plus être qu'un rêve jusqu'au moment où d'autres considérations, d'ordre purement matériel, allaient donner à l'Europe contemporaine l'esprit de solidarité que les considérations d'ordre religieux, avaient donné à l'Europe du moyen âge.

H. VAN HOUTTE.

JEAN DE RIDDER. La liberté de conscience en droit international Gand, Hoste, 1905.

La brochure que nous annonçons contient le discours prononcé cette année par M. J. De Ridder à la séance solennelle de rentrée de la Conférence française du jeune Barreau de Gand. Comme le titre l'indique assez, le sujet n'intéresse pas seulement les juristes. La liberté de conscience, sans doute parce qu'elle est la plus récente et la plus chèrement conquise, est celle qu'aujourd'hui encore tous les hommes qui pensent surveillent le plus jalousement; même dans les pays où elle est le mieux établie, le moindre symptôme d'intolérance ranime les inquiétudes et apparaît comme la menace du retour offensif d'un mal dont on n'est point sûr d'avoir détruit tous les germes. Notre sécurité ne sera à peu près complète que lorsque le respect de la conscience, au même titre que le respect de la vie elle-même, sera devenu un principe obligatoire de la loi qui commande à tous les hommes. En termes juridiques, cela s'exprime en disant que la liberté de conscience doit devenir un principe consacré par le droit des gens. Comment cette évolution a-t-elle commencé, quels ont été ses progrès à travers l'histoire, jusqu'à quel point est-elle parvenue vers son terme, telles sont les questions qu'examine le travail de M. J. De Ridder.

Le problème ne se pose véritablement dans le sens moderne qu'à partir de l'avènement du christianisme. Dès lors, Constantin, dans son Édit de Milan, en a formulé une solution qui commence seulement de nos jours à être admise dans la pratique. M. De Ridder étudie l'histoire de la liberté de conscience pendant cette longue période de plus de quinze siècles, et en résume les progrès de la façon suivante : « Inconnue jusqu'au XVI^e siècle, elle ne fut réalisée au XVII^e et » au XVIII^e que dans sa forme la plus étroite : quelques privilèges » accordés par traité à des confessions, toujours chrétiennes. Il aurait » fallu des siècles de conventions de cette espèce pour arriver à former » une coutume, si Diderot et Voltaire n'avaient courageusement défendu » le dogme nouveau. Avant eux l'Angleterre et les colonies de l'Amé- » rique du Nord pratiquaient seules la tolérance. Cinquante ans après » eux, tous les peuples l'inscrivaient dans leurs constitutions. »

Comme l'indique M. De Ridder, le droit des gens est essentiellement

coutumier et se forme constamment. « Le *consensus gentium* forme la loi internationale. L'accumulation des traités et des constitutions peut créer la coutume d'où sortent les principes obligatoires. » Telle est la portée de nombreux traités du XIX^e siècle signalés par M. De Ridder : loi italienne des garanties de 1871 assurant l'indépendance spirituelle du pape; Congrès de Berlin imposant la tolérance aux états balkaniques comme condition de leur reconnaissance internationale; Conférence de Berlin de 1885 appliquant la même règle aux territoires de l'Afrique centrale; Conférences de la paix, à La Haye, donnant au même principe une consécration universelle. M. De Ridder paraît donc bien avoir le droit de conclure que si la liberté de conscience n'est peut-être pas encore aujourd'hui un principe obligatoire du droit international, elle le deviendra dans un temps peu éloigné.

On entrevoit que l'étude de M. De Ridder se fonde sur une information abondante et sûre. La nécessité, qui le tenait à l'étroit dans le cadre d'un discours de circonstance, lui a porté bonheur. Elle l'a forcé à ne retenir que les éléments essentiels de son sujet, et à consacrer tous ses soins à les mettre chacun dans le plan et dans le relief qui leur conviennent. A cet égard, l'esquisse rapide, nette et juste était peut-être plus difficile à faire que le livre long, documentaire, et savant dans le sens quelquefois peu flatteur de ce terme. Le style de M. De Ridder est clair, précis, avec l'exacte nuance de ton scientifique et didactique que réclamaient le sujet et la circonstance. Pas la moindre trace du style oratoire particulier à notre Palais, avec ses poncifs, ses tropes vétustes, ses exclamations, ses entassements d'épithètes, ses additions de termes impropres qui n'arrivent jamais à faire l'équivalent du mot propre tout court. Il n'y a d'ailleurs nulle surprise pour moi de voir un pareil travail sortir du jeune barreau de Gand plutôt que de celui de Liège, par exemple. Ce n'est pas d'aujourd'hui que d'aucuns s'aperçoivent qu'en Flandre — il s'agit naturellement d'une élite — on écrit souvent beaucoup mieux le français qu'en Wallonie. La raison en a jadis été donnée par Socrate, et je la répète en grec, pour ne blesser personne : οὗτος μὲν οἶεται τι εἰδέναι οὐκ εἰδώς, ἐκείνος δέ, ὥσπερ οὖν οὐκ οἶδε, οὐδὲ οἶεται.

L. PARMENTIER.

LÉON LEVRAULT. **Les genres littéraires. Drame et Tragédie. La Comédie. La Satire. L'Histoire (évolution du genre).** Paris, Paul Delaplane. 4 volumes de 132, 125, 130 et 156 pp. in-12. Prix : fr. 0,75 chacun.

A plusieurs reprises déjà nous avons signalé l'apparition des élégantes brochures de M. Levrault et détaillé leurs mérites pédagogiques. Il nous est agréable de répéter que celles-ci ne sont pas inférieures aux précédentes; on nous permettra seulement de préciser quelques points et de faire certaines réserves.

Et d'abord regrettons, pour les deux premières, que l'auteur ait cru devoir sacrifier à l'antique subdivision des genres et séparer l'histoire de la tragédie de l'histoire de la comédie. Si en effet, — et toutefois dès les origines combien de rapprochements et d'analogies passeront inaperçus, sans compter les infiltrations de plus en plus abondantes avec le 18^e siècle finissant! — si, dis-je, pour la période classique la distinction se maintient assez nette et apparente, le divorce prend fin à la réforme romantique et les mots eux-mêmes caractéristiques des genres, *drame*, *comédie*, y perdent toute signification précise. Plus rationnellement selon nous, et plus clairement aussi, on eût pu faire l'histoire du théâtre en général : a) des origines à la Révolution; b) au 19^e siècle.

En des tracts de l'espèce, les débuts, des deux côtés, sont évidemment un peu écourtés et confus. L'époque suivante — *de Jodelle à Corneille, à Molière* — est plus documentée et retrace bien cette ère d'anarchie littéraire, dont les tâtonnements multiples devaient se résoudre dans le triomphe du théâtre régulier et classique. De ci de là un lapsus, sans grande importance d'ailleurs. Affirmer de la pastorale dramatique qu'elle est un genre *odieux* ou que Racan est un *délicieux* poète bucolique me paraît au moins abus de mots, comme il me semble risqué aussi de laisser croire, faute d'une rédaction plus précise, que telles tragédies, *Silvanire* ou *Sophonisbe*, jouées en 1625 et 1629, aient pu être influencées par les théories de l'abbé d'Aubignac qui publia sa *Pratique du théâtre* quelque quarante ans après. Notons, en passant, les commentaires — de rigueur — sur Corneille et Racine, sur Molière, puis le couplet traditionnel sur le déclin de la tragédie : *Le Campistron pullule*, ou sur les essais mort-nés de drame bourgeois et de comédie politique aux approches de la Révolution. Quant aux derniers chapitres, nous l'avons fait entrevoir plus haut, ils s'encombre d'un fouillis de genres et de pièces hybrides : drame romantique, drame historique, mélodrame, drame patriotique (il fallait bien, n'est-ce pas, proposer à notre admiration le théâtre de M. Paul Deroulède!),

comédies de mœurs, farces, pièces à thèses, comédies sociales, etc. : bien habile qui parviendrait à y faire le départ exact du comique et du tragique !

Les monographies de la Satire et de l'Histoire se contentent de divisions très larges et plutôt simplistes. Une étude très attachante sur l'esprit satirique — avant la Satire — au moyen âge, un chapitre, très touffu, conduisant de la Pléiade à la Révolution à travers les manifestations les plus variées de la satire, une esquisse rapide du genre de 1789 à nos jours avec les noms épinglés de A. Chénier, Barthélemy, Aug. Barbier et V. Hugo, voilà pour la première. Dans la brochure consacrée à l'Histoire, M. Levrault insiste à dessein « sur le développement du genre historique avant 1789 si intéressant à suivre et trop négligé ». Et de fait la 1^{re} partie — *l'histoire au moyen âge, de la Renaissance à la Révolution* — comprend plus des trois quarts du volume tandis qu'une trentaine de pages condensent tout ce qui concerne le 19^e siècle ; l'auteur croit y pousser ainsi à la lecture des œuvres elles-mêmes. Nous ne pouvons que souscrire à un tel vœu, tout en exprimant la crainte que cette érudition ne dépasse parfois les besoins de l'enseignement secondaire.

Ainsi se continue sagement, dans un même esprit de méthode et de clarté, l'œuvre de vulgarisation entreprise par M. Levrault : nul doute qu'elle ne serve les intérêts et de l'enseignement et de la littérature.

OSCAR PECQUEUR.

LA FONTAINE. **Fables et poésies diverses.** *Édition annotée par J. Berthet.* Paris, Librairie d'éducation nationale, in-18, 562 pages, 48 gravures. Prix : fr. 2-75.

Encore une édition des fables de La Fontaine ! Et l'on se demande si, après les grandes éditions comme celles de Walckenaer, de H. Regnier, etc., et, dans un ordre plus modeste mais peut-être non moins remarquable, après celles d'Aubertin et de Clément, il n'y a pas quelque témérité à vouloir nous parler encore de La Fontaine. Pour nous, comme pour le Bonhomme, « il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde ». M. Berthet nous a prouvé que sur ce sujet on pouvait encore faire œuvre sincère et originale.

Il reproduit le texte des éditions publiées par l'auteur lui-même et l'accompagne d'explications de sens, de remarques sur la langue et de renseignements historiques indispensables pour le comprendre. Le soin du commentaire littéraire est avec raison abandonné au maître et à l'élève. Un point dont il faut louer l'auteur, c'est la discrétion, la réserve avec laquelle il a indiqué les sources des fables : il ne les

donne pas toutes, se bornant à inscrire en tête des fables celles dont La Fontaine a eu connaissance. Parfois une page de critique littéraire de Chamfort, d'Aimé Martin, de Taine, les accompagne, parfois aussi une fable d'un autre auteur, comme la traduction du Rat de ville et du Rat des champs d'Horace ou le Lion et le Rat de Marot.

Un choix de poésies diverses — parmi lesquelles il faut citer le Discours à Madame de la Sablière, l'Épître à Huet, l'Élégie aux Nymphes de Vaux, Philémon et Baucis, la Satire du Florentin — ne dépare pas l'ouvrage; s'il ne nous montre pas d'autres aspects du talent de La Fontaine, il nous en donne du moins une notion plus précise encore.

Les vingt dernières pages sont consacrées à « des plans développés de devoirs ». En voici les titres :

- a) Étudier dans L. F. l'art et l'originalité du conteur.
- b) La versification de L. F.
- c) La F. avant Rousseau a découvert la nature.
- d) Ces petits récits contiennent en abrégé la société du 17^e siècle, la société française.
- e) La morale des fables de L. F.

Mais c'est surtout dans l'Introduction, pp. 1-76, que réside le grand mérite de cette édition. Après une courte et substantielle biographie, qu'il a fait suivre de la « Légende de L. F. » et des jugements de ses contemporains sur l'homme et le poète, M. B. consacre un chapitre intéressant à « L. F. peint par lui-même ».

Regrettons cependant qu'au lieu de se borner à des citations tirées d'autres œuvres, il ne nous ait pas réunis les passages des fables où le Bonhomme se complaît à parler de sa personne et de son génie.

Le dernier chapitre de cette introduction, intitulé « La F. et la Fable », est celui qui m'a le plus intéressé. M. B. nous y présente d'excellentes observations sur les éléments de la fable de La F. et, analysant le talent de conteur du Bonhomme, il nous signale le mélange des traits héroïques, familiers, lyriques, dramatiques, qui le composent.

Il s'efforce de nous montrer ce « je ne sais quoi » d'inimitable qu'avaient bien senti Sévigné, Bussy-Rabutin, Molière et Boileau, sans pouvoir l'exprimer d'une façon précise. M. B. y a-t-il réussi ? En tout cas, il a bien mérité que nous lui appliquions ces vers du poète :

« Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,
J'ai du moins ouvert le chemin;
D'autres pourront y mettre une dernière main. »

A. MASSON.

l'artiste Fr. Stassen; ce sont en somme des livres de luxe, ne coûtant que 2.50 M. le volume. Un avant propos oriente toujours le lecteur. Un choix des œuvres de Gorki, pour ne citer que celui-là, dans une aussi belle édition et à un prix aussi modique, est une occasion, que bien peu laisseront échapper, qui ne possèdent pas dans leur bibliothèque un des plus puissants écrivains de nos jours, dont la connaissance s'impose à tout ami des lettres.

71. — Dans la Revue de l'Université de Bruxelles (décembre 1904), M. C. Huysmans, élucide avec beaucoup de perspicacité et de science philologique un problème de toponymie, la signification du nom de *Hesbaye*.

72. — L'article par lequel débute la livraison 3 du vol. XI de *Euphoriôn* : *Zeitschrift für Literaturgeschichte* (Leipzig und Wien. C. Fromme) peut compter sur un intérêt général; c'est l'historique du chant d'étudiants : *Gaudeamus igitur* par C. Euders à Bonn. Dans la même livraison nous trouvons la première bibliographie complète des œuvres de A. Gripphus par V. Manheimer, des extraits inédits de la correspondance entre Ch. F. Weisse et Hagedorn par C. Kirchner, une étude de la philosophie du mystique Hamann par Ida Axelrod; en outre Fr. Lüdecke publie des contributions importantes à l'histoire de l'école des poètes de Göttingue, F. von Kozlowski étudie la position prise par Gleim et son école vis-à-vis de la Révolution française, A. Stern communique un document, qui nous fait connaître Uhland comme philhellène, W. Deetjen, met en lumière des articles de Immermann, passés inaperçus jusqu'ici, F. Ilwof expose les rapports de Jean Paul avec Caroline de Feuchtersleben, d'après des lettres inédites. La chronique des mélanges et variétés, qui suit les articles de fond, est amplement fournie, les comptes rendus détaillés sont au nombre de dix. Une abondante bibliographie de 72 pages termine la livraison.

73. — Un « échange de savants » a été décidé entre l'Allemagne et les États-Unis. L'idée vient de Guillaume II. Des professeurs de l'Université de Berlin feront cette année une tournée de conférences en Amérique et des professeurs de la Harvard-University, qui a tout dernièrement célébré le centenaire de Schiller avec grande pompe, viendront en Allemagne. A ce propos le professeur Weber remarque dans le « Tag » (numéro du 25 févr.) que cet échange serait bien plus utile entre l'Allemagne et la France. Dans aucun pays du monde, dit M. Weber, on ne témoigne un aussi vif intérêt pour la vie intellectuelle de l'Allemagne qu'en France; il donne d'intéressants détails à ce sujet et vient à parler finalement des cours de vacances à l'Université de Grenoble. Le nombre des Allemands qui y ont pris part a été progressivement de 97, 190, 235, 317, 359. L'année dernière 86 Allemands se sont fait inscrire pour les cours réguliers de la Faculté des Lettres et 64 à la Faculté de droit, tandis que le nombre total des étrangers inscrits dans ces Facultés n'était respectivement que de 49 et 14. Les Allemands ont été, dit l'auteur, charmés de leur séjour à Grenoble. Qu'on invite donc les professeurs de l'Université de Grenoble à donner des conférences à Berlin et que dans cette année jubilaire de Schiller, l'Allemagne envoie à Grenoble, son meilleur connaisseur de Schiller et son meilleur orateur pour y proclamer la gloire du poète, qui entre tous, nous est le plus cher et qui

la partie principale et la plus intéressante : l'auteur a su dessiner en traits précis et clairs la figure du fondateur de la « monarchie administrative ». On pourra trouver que le chapitre qui traite des Lettres et des Arts est un peu bref, mais on y trouve, en somme, tout l'essentiel.

57. — Notre collaborateur, M. E. Dony, professeur à l'Athénée de Mons, qui, lors du dernier congrès archéologique tenu en cette dernière ville, avait émis le vœu de voir consacrer aux si intéressantes communes de l'Entre-Sambre-et-Meuse des notices historiques qu'elles attendent depuis des générations, vient aussi de prêcher d'exemple, et cela excellemment. L'importante Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut a reçu en effet de M. Dony et imprimé dans son 56^e volume (6^e série, t. VI) une notice sur le *Village de Bourlers* (100 pages avec carte), qui peut à juste titre passer pour une des plus exactes et des plus minutieuses monographies du genre, parues chez nous en ces dernières années. Bourlers, commune mieux connue des acheteurs de carreaux céramiques que des historiens et du public, n'est certes pas et n'a jamais été une de ces localités qui ont laissé dans l'histoire une trace bien visible; elle a toujours vécu paisiblement et modestement à l'orée de ces grands bois de la Thiérache qui font du canton de Chimay l'un des coins le plus savoureux et les plus poétiques de la Belgique méridionale, seme-française, allions-nous dire; mais, comme pour toute autre agglomération aussi ancienne que l'est Bourlers, qui remonte à la seconde moitié du XII^e siècle, elle présente un intérêt en soi, et pour qui a su l'étudier à la lumière des documents et interroger intelligemment tout ce qu'elle a su garder d'un si long passé, cet intérêt est multiple et attachant. Or, M. Dony, — qui s'est acquis le titre d'« historien de Bourlers », — a eu ce talent, produit d'un esprit sagace, d'une méthode sûre et d'une exposition simple et précise, d'éveiller chez le lecteur cet intérêt et de le maintenir de la première page à la dernière. Et de plus, l'historien des institutions non-seulement, mais le folkloriste, le toponymiste, le linguiste trouvent également à glaner et à retenir dans sa fort savante notice. M. Dony, qui connaît à fond le pays chimacien pour en avoir parcouru tous les moindres recoins et en a fait un peu sa patrie d'adoption, nous en devrait bien aussi l'histoire : car ne le voilà-t-il pas, grâce à son étude sur Bourlers, obligé moralement de nous fournir d'autres notices, aussi bien réussies, sur les jolis villages de l'Eau-Noire et de l'Eau-Blanche, pour constituer ainsi une histoire définitive de l'ancienne principauté de Chimay? Tous lui en seraient reconnaissants. — F. M.

58. — J. CORNET. *Études sur l'évolution des rivières belges (Annales de la Société géologique de Belgique, tome XXXI, Mémoires. 1904, pp. 261-500).* — La disposition très particulière des systèmes hydrographiques de notre pays, dont les rivières se présentent dans une direction souvent parallèle et orientée dans le sens N.-N.-E., mais sensiblement contraire à l'inclinaison actuelle, vers le N.-O., du sol voisin de la mer du Nord, soulève maints problèmes géologiques auxquels il n'avait été donné, jusqu'ici, que des réponses incomplètes. M. J. Cornet ne se borne pas à exposer la question dans son ensemble; il en étudie les principaux points dans une

ACTES OFFICIELS

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Par arrêté royal du 22 février 1905, la démission offerte par M. Nilis (J.-A.) de ses fonctions de maître de calligraphie à l'athénée royal de Hasselt est acceptée. Il est autorisé à en conserver le titre honorifique et à faire valoir ses droits à la pension.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DES SCIENCES ET DES LETTRES.

UNIVERSITÉ DE LIÈGE.

Par arrêté royal du 28 février 1905, M. Bormans (Stanislas), professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres, administrateur-inspecteur de l'université et ancien directeur des écoles spéciales y annexées, est, sur sa demande, déclaré émérite et déchargé de ses fonctions professorales et administratives. Il continuera toutefois, jusqu'à la fin de l'année académique 1904-1905, son cours de diplomatique du moyen âge.

M. Bormans est autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions et à en porter l'uniforme.

Par arrêté royal du 18 mars 1905, M. Le Paige (Constantin), professeur ordinaire à la faculté des sciences, ancien recteur, membre de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts, est nommé administrateur-inspecteur de l'université.

Il conserve ses attributions professorales.

Par arrêté royal du 24 mars 1905, M. Francotte (Henri), professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres, est déchargé, sur sa demande, de la partie du cours d'histoire politique de l'antiquité se rapportant à l'histoire romaine. Il conserve ses autres attributions.

Aux termes d'un arrêté royal de la même date, sont chargés de faire, dans la faculté de philosophie et lettres, indépendamment de leurs autres attributions :

M. Parmentier (Léon), professeur ordinaire, les éléments de paléographie grecque;

M. Waltzing (Jean), professeur ordinaire, les éléments de paléographie latine et la paléographie du moyen âge ;

M. Halkin (Léon), professeur extraordinaire, la partie du cours d'histoire politique de l'antiquité se rapportant à l'histoire romaine.

Par arrêté ministériel du 25 mars 1905, M. Van Veerdeghe (F.), chargé de cours à la faculté de philosophie et lettres, est chargé de faire, dans la faculté de droit, le cours de langue flamande à la licence en sciences commerciales.

ACADÉMIE ROYALE FLAMANDE DE LINGUISTIQUE ET DE LITTÉRATURE.

Par arrêté royal du 25 mars 1905, est approuvée l'élection faite par l'Académie royale flamande, dans sa séance du 15 du même mois, de M. Jules Mac-Leod, professeur à l'université de Gand, membre correspondant, en qualité de membre effectif, en remplacement de feu M. Ed. van Even.

ARCHIVES DE L'ÉTAT DANS LES PROVINCES. — NOMINATIONS. — PROMOTIONS.

Par arrêtés royaux en date du 27 février 1905 :

M. Vannérus (Jules), conservateur adjoint des archives de l'État, à Anvers, est nommé conservateur de ce dépôt, en remplacement de M. Gailliard, appelé à d'autres fonctions ;

M. Coppieters Stockhove (H.), docteur en philosophie et lettres, employé aux archives de l'État à Mons, est nommé conservateur adjoint au dépôt d'Anvers, en remplacement de M. Vannérus, précité ;

M. Hodevaere (Ch.), employé aux archives de l'État à Mons, est nommé conservateur adjoint de ce dépôt, en remplacement de M. Prud'homme, admis à faire valoir ses droits à la pension.

PÉRIODIQUES

Muséon (Le), nouvelle série, vol. VI, n° 6. — A. Roussel, Les idées religieuses et sociales du Mahābhārata.

Revue des Études anciennes, t. VI, n° 3, 1904. — Masqueray, Agamemnon, Ménélas, Ulysse dans Euripide. — Waltz, Note sur la composition de deux passages des « Travaux et des Jours ». — Seure, Les derniers souverains thraces Rhoemetalces et Pythodoris. — Waltz, Notes sur Catilina XIV, 2 et la Ciris v. 62-63. — Guiraud, La propriété primitive à Rome. — Jullian, Remarques sur la plus ancienne religion gauloise. — Bibliographie.

N° 4. G. Radet, L'Artémision de Sardes. — Navarre, La particule *δηθεν*. — Jullian, Remarques sur la plus ancienne religion gauloise. — Arnaud d'Agnel, Un monument celtique découvert à Vachères. — Bibliographie.

T. VII, 1905, n° 1. Radet, Bas-relief méonien représentant Artémis Dèmèter et Niké. — May, Le Flamen Dialis et la Virgo Vestalis. — Besnier, Notes sur une inscription de Pompéi. — Legrand, Observations sur le Curculio. — Perdrizet, Une croyance des Celtes relative aux morts. — Dottin, La langue des Celtes. — Jullian, Ulysse et les Phocéens; Silvanus et Silvana; Vulcain et Apollon. — A. de Sarrau, Episcopus ecclesiae Boiorum. — Bibliographie.

Revue de l'Université de Bruxelles, janvier 1905. — G. Des Marez, Les Bureaux de Placement à Bruxelles. Le projet de François Freigneaux (1791). — Jeanne Stengers, Le « Samson » de Milton et de Vondel.

Février-mars 1905. — C^{te} Goblet d'Alviella, Le Libre Examen chez les Grecs. — Hermann Pergameni, Ivan le Terrible et les Origines de la Russie moderne. — M. A. Kugener, Les Brimades aux IV^e et V^e siècles de notre ère. — Fabio Goldschmidt, Mise à l'index des œuvres de Machiavel. — Oscar Grojean, Notes sur quelques jurons français. — Variétés : Ém. Waxweiler, Quetelet. — Lieut. gén. Neyt, La Nourriture intellectuelle des Ottomans.

LES ORIGINES DE L'ARCHITECTURE CHRÉTIENNE

A ROME ET EN ORIENT

Les lignes qui suivent ont été écrites après la lecture des deux ouvrages parus récemment, côte à côte, dans l'*Histoire de l'Art*, que publie la librairie Colin, sous la direction de M. André Michel¹. Le premier — simple chapitre — étudie l'*Architecture chrétienne en Occident* et fut écrit par M. Enlart; le second, de M. Gabriel Millet, forme un traité complet de l'*Art byzantin*, dans lequel l'auteur fut nécessairement amené à exprimer ses idées sur l'état de l'architecture chrétienne en Orient, aux premiers siècles du christianisme. Ainsi les deux études se répondent dans leur développement et s'unifient à leur point de départ. Elles se fondent, en somme, sur ce problème unique que M. Strzygowski enfermait naguère dans une alternative impérieuse : cet *Orient oder Rom?* donné comme titre à un livre de combat. Le moment n'est pas encore venu, sans doute, où ce problème recevra une solution définitive, mais au moment où l'émotion qu'il a soulevée s'apaise et où la froide critique reprend ses droits, il pouvait être intéressant de voir deux savants reconnus, envisager la question de deux côtés différents et sous des angles opposés. Ce n'est pas qu'ils fussent obligés, ni l'un ni l'autre, de se mêler au combat, car leurs lecteurs demandaient une doctrine claire plutôt qu'une discussion approfondie, mais ils ne pouvaient, pensons-nous, se dispenser d'exprimer leur avis en cette querelle.

M. Enlart, qui la connaît certainement, a paru l'ignorer et voulu traiter son sujet, comme si elle n'existait pas, avec une entière sérénité. Pas une seule fois, ni à propos des premières églises romaines, ni à propos de celles de Ravenne, qu'il parlât de la basilique ou des églises de plan circulaire, des

¹ *Histoire de l'Art*, depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours, publiée sous la direction de M. André Michel. Paris, Colin, 1905.

tribunes ou des coupoles, il n'a cru bon de dire ce qu'il pensait des influences orientales sur les édifices *religieux* d'Occident. Il en résulte qu'aux yeux de ses lecteurs, l'architecture religieuse d'Italie, de Gaule et d'Allemagne paraîtra sortir tout entière de ses modèles immédiats, se développer par la seule force de ses propriétés originelles, au gré du sol, du climat, des traditions, enfin, se refuser à chaque moment de son évolution, dans toutes les conditions et tous les pays, à subir en rien l'influence d'un grand art voisin. Nous pensons simplement que M. Enlart a préféré laisser le soin d'exposer ces influences, vraies ou fausses, exagérées ou diminuées, à l'un ou l'autre de ses collaborateurs; néanmoins, le défaut reste grave dans son étude, d'avoir paru négliger des questions essentielles et d'avoir pu égarer des lecteurs, en leur épargnant jusqu'à l'expression d'un doute ou l'indication d'un problème. En outre, si nous admirons la précision toute scientifique avec laquelle M. Enlart énumère et décrit les monuments, nous ne pouvons nous empêcher de regretter qu'un peu de son esprit critique ne se soit pas employé à formuler une théorie, esquisser un système, voire même à rafraîchir un sujet un peu aride par quelques idées générales. L'esprit de système, les idées générales, les convictions scientifiques défendues avec une pointe d'ardeur et un soupçon de littérature, tout cela rend encore trop de services dans trop de beaux livres, pour qu'on en médise; et l'histoire de l'art, qui se fonde sur l'archéologie, doit parfois s'en distinguer. Il suffit à celle-ci de répandre des couleurs sur une palette ou d'amener des matériaux à pied d'œuvre, tandis qu'on peut exiger de celle-là qu'elle peigne le tableau et construise l'édifice. Si nous osons dire cela, à propos de l'étude d'un savant aussi remarquable que M. Enlart, c'est que l'entreprise qu'il n'a pas voulu tenter, il était capable de la mener à bien mieux que personne; c'est qu'à l'avis qu'il pouvait émettre, nous eussions attaché le plus haut prix.

M. Gabriel Millet, au contraire, établit tout d'abord les positions de son système archéologique. « Le règne de Constantin « avait doté l'art chrétien de la basilique et de l'église circulaire ou octogonale. Ces formes architectoniques apparaissent « en même temps à Rome et en Orient. Comme Rome en offre

« des exemples plus nombreux et mieux connus, on est porté à lui en attribuer la création, mais elles ne sont pas proprement romaines. Au temps de Constantin, elles étaient déjà familières à l'Orient, et M. Strzygowski a pu reconnaître en elles comme une dernière floraison de l'art hellénistique. En tout cas, elles restèrent, pendant deux siècles, communes aux deux empires. C'est le règne de Justinien qui a, sinon suscité, au moins consacré par des monuments considérables, les formes propres à l'art byzantin, celles qui emploient la coupole sur pendentifs ».

C'est là une franche déclaration, qui ne laisse place à aucune incertitude et qui indique nettement le problème des origines de l'architecture chrétienne, à qui veut l'approfondir. Nous essayerons de le faire, sans prétendre apporter à sa solution aucune lumière nouvelle, mais avec la conviction que l'exposer clairement dans ses termes actuels et ses conséquences possibles, indiquer même la solution qui nous semble la plus sage à ce moment, c'est rendre service à ceux qui s'intéressent à l'art chrétien.

* * *

Il y a quelque vingt ans, et moins encore, rien ne semblait s'expliquer plus simplement que la naissance de l'art byzantin. C'était le fruit des conquêtes de Rome en Orient. Il était né de l'art romain apporté par les vainqueurs dans le bassin oriental de la Méditerranée et de l'art asiatique, toujours vivace dans les provinces reculées de l'Asie mineure¹. Les événements historiques avaient opéré les contacts nécessaires pour l'engendrer, et tout ce qu'on avait pu apprendre de lui, à Constantinople et à Ravenne, paraissait déjà contenu dans ses éléments générateurs.

L'archéologie se plaisait à préciser les caractères de sa double ascendance. L'art romain désignait cet art impérial, pénétré d'influences helléniques encore plus que de tradition nationale, qui s'était constitué à Rome au temps d'Auguste et qui — on le pensait du moins — avait depuis régné en maître, d'un bout de l'empire à l'autre. Le terme d'art asiatique

¹ Beusens, *Archéologie chrétienne*, I, p. 287.

s'appliquait aux lointaines traditions de l'Assyrie, aux œuvres beaucoup plus récentes des Perses Sassanides, et représentait en face de Rome, l'héritage de l'antique Orient. Or, la fusion entre ces deux arts étrangers, sinon hostiles, s'était accomplie, disait-on, dans la Syrie septentrionale, aux frontières de la Palestine. Cela était prouvé par les édifices chrétiens que de Vogüé avait étudiés dans le Haouran, et dont il avait indiqué lui-même l'importance pour l'histoire de l'art chrétien¹.

Dès le II^e siècle, disait M. de Vogüé, le style romain avait dû se transformer en Orient, au gré de matériaux inaccoutumés. Il n'y avait guère de bois en Syrie, et l'on avait fait servir la pierre à tous les usages : aux murs, aux solivages, aux portes, aux armoires. L'arcade y avait remplacé l'architrave, la coupole appareillée les plafonds en charpente. Dans ce pays des manieurs de pierres, les Romains, manieurs de briques et de bois avaient reçu de décisives leçons; c'est au point que l'art romain proprement dit s'en était transformé, et que l'art byzantin en était partiellement sorti.

Nous verrons plus loin comment il convient de modifier cette théorie à première vue, si complète et si claire. Quoi qu'il en soit, l'éminent archéologue qu'est M. de Vogüé tendait, à restreindre au profit de l'Orient, la part que Rome avait prise à la formation de l'art chrétien. On ne saurait trop le louer de sa clairvoyance, car le prestige de Rome à cette époque, aveuglait les esprits les plus dénués de parti pris. Encore ne connaissait-il qu'un petit nombre d'édifices, la plupart tardifs, dans une seule province. Il n'est pas douteux que son opinion n'eût été plus hardie, s'il avait pu prévoir tout ce que révéleraient les futures découvertes. En effet, cet art grec qui pénétrait les provinces romaines au temps d'Auguste, nous apparaît déjà tout imbu d'habitudes orientales! D'autre part, ce n'est plus seulement la Syrie qui apporte son témoignage sur les origines de l'art chrétien en Orient; ce sont aussi les pays barbaresques, l'Égypte, la côte hellénisée et l'hinterland d'Asie-Mineure, les provinces

¹ M. DE VOGÜÉ et DUTHOIT, *L'Architecture civile et religieuse en Syrie*, 3 vol., Paris 1866-1877.

de la frontière de Perse, toutes contrées dont l'art monumental aux premiers siècles chrétiens se révèle avec une richesse et une science imprévues. L'astre romain s'obscurcit à la lumière de leurs monuments. On hésite à croire qu'il ait fallu, pour donner lieu à cette fécondité surprenante¹, l'impulsion excitatrice des ouvriers impériaux; on devine, malgré des lacunes, la longue tradition qui relie Babylone et Suse à Constantinople. Enfin, quand se rencontre au cours de cette évolution, les périodes critiques où le style change d'apparences et modifie son caractère, on reconnaît que les traits proprement romains sont bien rares. Ce n'est pas l'influence de Rome qui le plus souvent s'impose à l'attention, mais l'influence trop longtemps oubliée de la Grèce, vraie sœur de l'Asie antérieure.

On jugerait mal de la culture hellénique au commencement de l'ère chrétienne, si l'on se bornait à considérer l'état de la Grèce propre. Celle-ci menaçait de s'évanouir dans le rayonnement de Rome. Le pays était appauvri, le peuple était las. Le génie, au lieu de se renouveler dans l'effort, s'éteignait dans l'apathie générale. Les arts déchus mettaient au service d'un nouvel idéal, ce qui leur restait d'expérience. En un mot, la Grèce propre commençait à ne plus demander son lustre qu'au prestige de son passé et à la leçon que ses monuments ne cessaient de donner aux étrangers.

Toute autre était la situation en Afrique et en Asie. Si la sève faisait défaut au tronc du vieil arbre hellénique, elle affluait encore dans ses jeunes branches d'Orient. Il y eut des floraisons tardives de vrai art grec, aux premiers siècles de notre ère, à Alexandrie, Pergame, Éphèse, Cyzique, et l'on peut soutenir aujourd'hui, que sur les bords de la Méditerranée orientale, la tradition hellénique ne fut jamais interrompue, depuis le temps des diadoques jusqu'à l'avènement de Constantin. Au vrai, c'est ici que git le problème des origines de l'art chrétien en Orient; car si l'on trouve que le style gréco-romain de la cour

¹ Le résultat des derniers voyages et explorations archéologiques en Asie-mineure a été publié et commenté par M. Strzygowski dans son dernier livre : *Kleinasiens*, ein Neuland für Kunstgeschichte, Leipzig, 1903.

d'Auguste a tout envahi et tout remplacé, il faudra rendre à César ce qui est à César, et adopter entièrement la doctrine traditionnelle; si, au contraire, on démontre que l'art hellénistique s'est survécu en Asie-Mineure dans ce qu'il avait de plus original, la sérénité de ses figures idéales, la chute de ses draperies, les particularités anciennes de son architecture religieuse et civile, ou aura reconnu un nouvel élément de génération pour l'art chrétien : l'élément hellénistique resté pur des accomodations romaines.

Nous n'irons pas jusqu'à dire que la preuve est faite de cette dernière opinion, mais on peut dire que pour la fortifier, les présomptions s'accroissent. Le tombeau païen de Palmyre du III^e siècle ap. J. C., publié par M. Strzygowski ¹, montre encore dans ses figures à demi effacées, les draperies moelleuses et mouvantes des Nikés Athéniennes, leurs gestes traditionnels, tels qu'on les voit dans les petits bronzes hellénistiques, des portraits à la manière alexandrine et des combats de fauves, comme les aimaient les Ioniens. Que l'on compare les reliefs des sarcophages romains du IV^e siècle à ceux qu'on peut attribuer certainement à l'Asie-Mineure, les têtes palmyréniennes de la collection Jacobsen à celles qui remplissent les musées de Rome, on ne pourra nier en tout état de cause, que ce qui survit de l'antiquité dans les personnages chrétiens de l'Asie-Mineure, ce n'est pas l'orgueil dominateur des statues impériales, mais la noble douceur des œuvres grecques. Une figure du Christ, en relief, a pu être comparée pour l'attitude, l'expression et les draperies, au Sophocle bien connu du Latran; le sarcophage de Sélefkieh montre un cavalier en chasse (Meléagre) qui rappelle l'Alexandre du sarcophage de Sidon, des éphèbes nus qui sont encore construits et posés selon le canon de Lysippe. D'autres reliefs font penser aux Pleureuses et à la figure funéraire qu'on appelle la « Pénélope affligée » ². Les rapprochements seraient nombreux aussi dans l'architecture, si les monuments de transition n'avaient

¹ J. STRZYGOWSKI, *Eine Grabanlage in Palmyra vom J. 259 ca. und ihre Gemälde* (ORIENT ODER ROM, p. 12).

² *Orient oder Rom*, p. 40 et suiv., *Kleinasiens*, p. 140 et suiv.

disparu, ou si l'on avait plus activement poursuivi leur découverte. En tout cas, la décoration ornementale à la façade de l'église du S^t Sépulchre, est composée de motifs grecs et non romains ¹. Il résulte de ces survivances que la Grèce ne cessa de représenter aux frontières de l'Orient l'essence même de l'art occidental. N'était-ce pas son rôle depuis le VII^e siècle av. J. C.? Les confins des deux régions virent se dérouler la lutte continue des deux civilisations et ses diverses péripéties. M. Strzygowski en a caractérisé comme suit les deux phases principales : pendant les trois siècles qui précédèrent l'avènement du Christ, la Grèce conquit peu à peu l'Orient; pendant les trois siècles suivants, c'est l'Orient qui pénétra la Grèce de son influence ². L'histoire confirme en tous points ce jugement. Ainsi, l'art byzantin qui commença de fleurir à Constantinople à partir du IV^e siècle, n'est pas né, comme on le croyait, du contact prolongé de l'art romain et de l'art asiatique, mais plutôt — changez un terme — du contact de l'Orient et de la vieille Grèce féconde. Constantinople n'est pas la fille de Rome, mais de l'Asie-Mineure.

Telle est la théorie qui est maintenant défendue par la grande majorité des byzantinistes. M. Ajnalov l'a fait reposer sur l'étude de la sculpture et des miniatures ³. M. Strzygowski l'a fondée principalement sur les découvertes récentes d'architecture proto-chrétienne en Asie-Mineure. M. Bayet s'y ralliait pleinement dans la seconde édition de son manuel ⁴; enfin, on a vu qu'elle inspirait aussi le beau traité que vient de publier M. Millet. Ce dernier n'a fait qu'esquisser la thèse dans ses traits généraux et ses bases solides; mais M. Strzygowski, le vrai « inventeur » de la théorie nouvelle, en tire des conséquences d'une extrême hardiesse. Il soutient que Rome n'a rien donné à l'Orient; qu'au contraire, elle en a tout reçu : non seulement l'arcade et la coupole appareillées

¹ *Orient oder Rom*, p. 127.

² *Kleinasien*, p. 191.

³ AJNALOV, *Fondements hellénistiques de l'art byzantin*, Pétersbourg, 1900.

⁴ BAYET, *L'art byzantin*, nouv. édition (Collect. de l'enseign. des Beaux-arts).

— on était généralement d'accord sur ce point — mais encore le plan et la structure de ses églises. Certains eussent fait des concessions au sujet de la rotonde et de la coupole, mais voici qu'on revendique aussi pour l'Orient l'intangible basilique. Il en résulte que le rôle de Rome dans l'élaboration de l'architecture chrétienne aurait été à peu près nul. Après avoir emprunté ses premières églises au monde gréco-oriental, elle n'aurait fait que leur donner une physionomie particulière, la mine romaine, comme dit M. Strzygowski. Une telle opinion paraît brutale, tant elle dérange d'idées reçues. Ce sont les faits et les monuments qui doivent répondre.

* * *

Chacun sait que l'église basilicale s'élève sur un plan rectangulaire; un des petits côtés de ce plan, — le côté Est à partir de Constantin —, se termine ordinairement par une abside où s'abrite l'autel; l'autre est précédé d'une cour à portiques, l'*atrium*, dont un côté s'adosse à l'église, en fait partie même, et s'appelle *Narthex*. A l'intérieur, deux rangées de colonnes, rarement plus, divisent l'édifice en vaisseaux, en même temps qu'elles supportent un plafond en charpente. Le vaisseau central est surélevé au dessus des bas côtés. Telle est la basilique romaine, et souvent aussi la basilique orientale lorsqu'elles nous apparaissent, sous le règne de Constantin. « La basilique de l'Orient hellénistique, écrit » M. Millet, ne se distingue pas des édifices occidentaux par » des traits essentiels. L'Orient remplaça peut être plus vite » que Rome, au dessus des colonnes, la plate-bande par les » arcades, sa création originale, que Dioclétien lui avait » empruntée pour le palais de Spalato; pourtant la plate- » bande subsiste encore à Bethléem, au Stoudion, et même, » au III^e siècle, aux Saints Serge et Bacchus. » Cette constatation fut faite il y a déjà longtemps, et comme Constantinople passait pour être la fille légitime de Rome, il n'en fallait pas plus pour formuler la doctrine traditionnelle : à savoir que la basilique était née à Rome, pour être transportée de là, à Constantinople. Le raisonnement était vraiment trop simple, car, outre qu'il se fondait sur une contre-vérité historique,

il négligeait de remonter aux origines de l'architecture chrétienne, antérieures à l'avènement de Constantin.

Il y eut des églises construites avant la proclamation de l'édit de Milan, en 313. A Rome, Alexandre Sévère restitua aux Chrétiens, un terrain (*locus*) qui leur avait été enlevé par des taverniers. « Mieux valait, disait le rescrit, qu'on y adorât Dieu, de quelque façon que ce fût » ¹. L'édit de Galérius, en 309, avait permis la construction d'églises, car certaines villes d'Asie-Mineure protestèrent contre cette indulgence et demandèrent au César Maximin, « *ne intra civitates suas christianis conventicula exstruere liceret* » ². Pour l'Orient, aucun doute ne subsiste, car le terme de « basilique », à l'époque de Constantin, était déjà familier. Quand l'empereur enjoignit à l'évêque Macarios de Jérusalem de faire construire une église sur l'emplacement du Saint Sépulchre, le seul mot qu'il employa, *βασιλική*, indiquait suffisamment l'aspect général de l'édifice. Il ne l'expliqua point; il exigea seulement qu'on fit de cette église, une œuvre encore inégalée ³. Cet exemple est loin d'être unique ⁴, mais à quoi bon multiplier les exemples?

N'est-il pas évident que l'architecture religieuse du IV^e siècle, solide dans sa structure et stable dans ses formes élémentaires, n'a pu se créer en quelques années? De longues expériences, l'avaient préparée pendant les trois premiers siècles, à la faveur des époques de tolérance ⁵.

Ainsi, à ne consulter que les monuments qui nous restent et les textes qui peuvent nous instruire, il est facile d'établir la haute antiquité des premières églises; malheureusement, il est impossible de fixer des dates précises, en sorte que Rome et l'Orient semblent avoir également le droit de revendiquer pour leurs édifices l'honneur de la priorité. Nulle preuve n'en saurait être donnée. Il faut donc remonter plus haut et se

¹ Ap. Ael. Lamprid. *Alex. Sev.*, c. 49.

² LACTANCE, *De morte persecut.*, ch. 37. Cf. KRAUS, *Geschichte der Christ. Kunst*, I, p. 271.

³ EUSÈBE, *Vita Constant.*, III, 31.

⁴ Cf. *Orient oder Rom*, p. 148 et suiv.

⁵ Cf. ENLART, *Manuel d'archéologie française*, I. p. 103, et *Histoire de l'Art. op. cit.*, p. 97.

demander de quel édifice antique la basilique pourrait provenir.

Un livre entier serait nécessaire ici, pour exposer seulement les théories émises à ce sujet. Cependant on fut unanime jusqu'aujourd'hui, — M. Millet en a fait la remarque —, pour chercher l'origine des basiliques romaines dans les édifices romains qui leur étaient antérieurs. N'était-ce pas bien naturel ? Est-ce que l'Église enfin reconnue et protégée, avait besoin d'un autre spectacle que celui de la Rome impériale, pour construire un édifice répondant à sa situation présente et à ses futures destinées ? Pour beaucoup, le nom même que portait l'église (*basilica*) parut un sûr indice : il indiquait un rapport certain du monument religieux avec les basiliques publiques ou privées de l'ancienne Rome. Les premiers de ces édifices étaient des édifices couverts, élevés au milieu des forums pour abriter le marché, les tribunaux, et offrir un lieu de promenade aux citoyens ; les autres étaient de vastes salles aménagées dans les maisons riches, pour servir de lieux de réunion : telle est la basilique privée du palais des Flaviens ¹. Peu importait donc que sous le nom de basiliques, on pût comprendre des édifices et des salles aux destinations différentes. Il suffisait de savoir que ce nom désignait toujours un édifice dont l'aspect général ne changeait guère : un rectangle terminé ou non par une abside, entouré ou non de portiques, mais en tout cas, divisé par des colonnades intérieures. La ressemblance des basiliques ainsi comprises avec l'église constantinienne était assez frappante ; les différences s'expliquaient par les nécessités nouvelles auxquelles on avait dû répondre ; et comme les noms étaient pareils, comme les deux sortes d'édifices étaient plus nombreux à Rome que partout ailleurs, ce devint vite une sorte de vérité dogmatique que la basilique chrétienne était sortie de la basilique romaine, civile ou privée. Il s'en faut de beaucoup aujourd'hui encore, que cette théorie soit abandonnée. On verra même que nous y restons attaché par des points essentiels.

Cependant, un certain nombre d'archéologues remarquaient de notables différences entre les deux types de monu-

¹ A. MICHAËLIS, *Springers Kunstgeschichte*, I, 7^{me} éd., p. 412, fig. 730.

ments. Ces différences sont trop connues maintenant, pour qu'il soit nécessaire de les énumérer toutes. Il nous suffira de rappeler que l'édifice civil variait souvent dans ses formes secondaires de structure et de plan, tandis que l'édifice religieux — à Rome du moins — restait toujours semblable à lui-même. Des détails étaient accessoires dans l'un, qui étaient spécifiques dans l'autre, l'abside par exemple. On chercha d'autres origines.

De Rossi signala les *cellae cimiteriales*, élevées dès le III^e siècle, peut être le II^e, au dessus des Catacombes : elles avaient toujours une abside et parfois même un chœur triconque ¹. Il pensait encore aux petites églises intérieures qu'on avait formées en réunissant ensemble plusieurs *cubicula* ² et dans lesquelles on pouvait célébrer des services funéraires : parfois on y voyait une courte colonnade intérieure. Il est vrai que ces modèles étaient bien petits, comparés aux églises basilicales et que le problème était déplacé, non résolu. On remarquera seulement que la présence partout constatée de l'abside était une indication précieuse. Un peu plus tard, M. Dehio ³ rallia un grand nombre de suffrages en faisant sortir l'église de la maison privée et d'une façon plus précise, de l'*atrium*, cette cour centrale, bordée de colonnes et couverte d'une terrasse à lanterne, que Rome avait empruntée aux villes hellénistiques.

Le point de départ de M. Dehio était parfaitement justifié. On sait en effet que pendant des siècles de persécution, les cérémonies religieuses avaient lieu dans des maisons privées. Autour de certaines d'entre elles, se formèrent les *titres* ou paroisses. Il semble qu'au III^e siècle, des églises aient apparu à la place de ces maisons avec toutes leurs dépendances. Ne peut-on pas dire aussi qu'elles n'en étaient qu'une transformation déjà avancée ? L'*atrium* convenait aux réunions nombreuses et se trouvait suffisamment protégé contre les indiscrets ; ses portiques avaient à peu près l'aspect et le

¹ Cf. KRAUS, *op. cit.*, I, p. 263, fig. 208.

² MARUCCHI, *Archéol chrétienne*, II, pp 337 et 338.

³ DEHIO u. VON BEZOLD, *Die Kirchliche Baukunst des Abendlandes*, I, p. 63 et suiv.

rôle de la colonnade dans l'église; le *tablinum* qui lui fait suite indiquait le chœur et sa table de pierre occupe la même place que l'autel; les *images* ancestrales avaient pu suggérer l'idée des *images* sacrées, les médaillons pieux appendus autour du chœur. Quant à la surélévation du vaisseau central qui est commune aux basiliques chrétiennes, elle avait dû s'imposer plus tard à cause du besoin de lumière dans un vaste édifice. Cependant, des doutes subsistèrent, car on n'expliquait ainsi ni la conque terminale de l'abside, ni la présence du narthex et de la cour antérieure. Cette dernière objection est la plus grave. En effet, si jamais il y eut similitude frappante entre deux parties d'édifices différents, c'est bien entre l'atrium de la maison privée et l'atrium des basiliques. Tous deux étaient entourés de portiques; l'un avait au centre, l'*impluvium*, où tombaient les eaux de pluie, l'autre, à la même place, la fontaine des ablutions. Si l'atrium domestique avait pu se survivre dans le temple chrétien, c'était là et non ailleurs. Qui croire? Entre la basilique civile ou privée, les *cellae cimiteriales*, la maison privée, quel modèle choisir?

M. Strzygowski triomphe de constater ces incertitudes. C'est à tort, pensons-nous, car il est fort peu d'archéologues aujourd'hui qui prétendent faire sortir l'église chrétienne d'un modèle unique. Les uns retrouvent surtout en elle les formes transformées de la basilique antique — c'est notre avis; les autres celles de la maison privée. Tous admettront volontiers qu'elle est un amalgame d'éléments divers, auquel présida le souci des convenances religieuses et des nécessités liturgiques. Il importe peu en somme, de savoir quel édifice romain a le plus servi à l'édification de la basilique, si l'on peut affirmer que de tous les éléments qui composent cet édifice, il n'en est pas que l'architecture romaine n'ait connu. On en conclura que les chrétiens de Rome avaient trouvé autour d'eux les formes préalables de leurs monuments religieux, et que l'intervention de l'Orient était pour le moins inutile.

Nous convenons d'ailleurs que M. Strzygowski peut se servir d'un semblable argument et demander à son tour où les chrétiens d'Orient ont trouvé le modèle de leur basilique? A vrai dire, c'est lui-même qui devait nous dire quelle

était son opinion sur ce point. En effet, montrer qu'avant Constantin déjà, l'Orient était familiarisé avec la construction des basiliques, révéler que sous son règne, l'architecture chrétienne s'était merveilleusement épanouie en Asie-Mineure, affirmer enfin qu'il fallait voir là une sorte de survie de la Grèce hellénistique, cela pouvait bien ruiner le prestige déjà terni de Rome en Orient, mais cela ne constituait en rien l'anneau manquant, le « missing link » comme diraient les physiologistes, dont il est besoin pour rattacher l'architecture chrétienne à celle de l'antiquité, et fixer ainsi l'ascendance archéologique des églises. Ce qu'il a tendu à démontrer, c'est l'in vraisemblance de l'opinion traditionnelle d'après laquelle Rome aurait fait à Constantinople et à l'Asie-Mineure, le royal présent de leur première architecture religieuse. A côté de l'archéologie dont nous solliciterons plus loin le témoignage, l'histoire de la propagation du christianisme fournissait un premier argument.

L'Orient devança Rome dans les voies du Christ, non seulement parce qu'il entendit avant Rome prêcher la bonne nouvelle, mais encore parce qu'il se convertit avec plus de facilité. Les provinces reculées de Phrygie, de Cappadoce, d'Arménie, ignoraient les dieux d'Athènes et de Rome, et par suite, la puissante tradition religieuse qui s'était associée pendant tant de siècles, à la civilisation la plus brillante. Son esprit mystique, anxieux de l'au delà, avait gagné de proche en proche la côte hellénisée de l'Asie, les îles, la Grèce, Rome même, frayant ainsi la voie au christianisme. Quand celui-ci fut prêché en Asie, il répondit si bien aux besoins spirituels du pays, il les purifia et les développa avec tant de plénitude qu'il causa une véritable renaissance orientale de la religion, de la littérature et des arts. Harnack a pu dire qu'avant Constantin, l'Asie-Mineure avait été le pays par excellence du christianisme ¹. C'était le foyer gréco-oriental de la religion chrétienne, allumé le premier, et dont Rome pendant longtemps réfléchit seulement la lumière. La langue liturgique resta le grec, à Rome, jusque vers l'an 200 ².

¹ HARNACK, *Mission u. Ausbreitung des Christentums*, p. 461. Cf. *Kleinasien*, p. 181.

² HARNACK, *ibid.*, p. 494. Cf. *Kleinasien*, p. 187.

Faut-il s'étonner après cela des découvertes d'églises faites pendant ces dernières années en Asie-Mineure? Le témoignage de leurs ruines ne fait qu'attester, d'accord avec l'histoire, l'état florissant du christianisme en Orient dès avant le règne de Constantin. On rencontre la basilique de forme romaine dans les provinces helléniques, mais plus loin, c'est aussi l'octogone et l'église circulaire, la basilique voutée de pierre et surmontée de coupoles. Tandis qu'à Rome, la basilique restait toujours assez pauvre d'aspect, simple de formes et toujours pareille, elle était construite en Orient de beaux matériaux, ses formes étaient pleines de raison et de force, surtout, son aspect extérieur et sa structure organique variaient suivant les ressources matérielles et les habitudes techniques des différentes provinces. L'un des deux édifices se développait par des transformations hardies, l'autre ne cessait de mourir dans des répétitions continuelles.

On constate d'un côté, une indigence toujours plus manifeste, de l'autre, une fécondité toujours accrue. St^e Sophie fut construite au moment même où la basilique romaine perdait son dernier lustre. On avouera que si l'Orient avait emprunté ses modèles à Rome, sa gloire en architecture eût été moins prompte et son énergie moins spontanée. La perfection de ses édifices dès le IV^e siècle, leur étonnante variété, permettent d'affirmer que pendant les siècles précédents, l'architecture religieuse s'était déjà livrée en Asie à de longues expériences, et qu'elle avait eu sans doute des modèles familiers.

En résumé, l'étude que nous venons de faire des monuments chrétiens dans les deux régions, tend à les faire considérer comme des œuvres exécutées dans les pays mêmes où nous les trouvons. Mais n'est-ce pas là un non-sens, quand on se rappelle leurs similitudes originelles? Nous ne le croyons pas, car pour expliquer ces similitudes, il suffisait que les premières églises en Orient comme en Occident, eussent un modèle commun; et nous ferons remarquer que l'édifice d'Orient qui paraît le plus ancien et qu'on peut comparer à celui de Rome, est la basilique des provinces hellénisées (Pergame).

C'est ici, à notre avis, qu'il faut faire appel à la valeur démonstrative du nom même qu'on donna aux premières

églises : les basiliques. Ce terme signifie *royal*, et s'appliquait dès le début de l'époque hellénistique à des portiques couverts, de un ou deux étages, qui s'élevaient à fleur de rue, dans la plupart des villes grecques. Telle était la *στέα* d'Eumène à Athènes, celle de Théra, divisée en deux vaisseaux par une colonnade intérieure, celle de Smyrne qu'on a pu reconstituer avec son étage supérieur ¹. La foule se venait promener sous leurs galeries et les marchands, tout au fond rangeaient leurs échopes. A Pergame, la *στέα* occupait la terrasse inférieure de la célèbre Bibliothèque ². Nous ne savons pas combien de formes diverses purent prendre ces halles royales à l'époque hellénistique et quelles transformations elles purent subir, avant de nous apparaître sur un autre théâtre. Au II^e siècle avant J. C., le même terme devenu substantif, *basilica*, désignait à Pompéï et à Rome, des édifices couverts, à la fois des bourses, des marchés et des tribunaux. Ils eurent des portes parfois, peut-être des fenêtres; ils étaient indépendants de la rue et ressemblaient plus — on en peut juger par la basilique de Pompéï ³ — à un temple qu'à une galerie couverte. Ce sont les basiliques civiles, dont la plus ancienne que nous connaissons en Italie est celle de Caton l'Ancien (*Porcia*), construite en 184. On pourrait douter, qu'il y eût quelque rapport entre ces édifices et les halles royales de l'époque hellénistique. Cependant, le nom était resté le même, comme au fond, la destination des monuments. L'argument est si fort qu'il a entraîné la conviction des meilleurs archéologues. M. Michaëlis affirme la filiation des deux édifices ⁴; M. Mau croit que la transformation de l'un en l'autre s'était opérée déjà dans les villes hellénistiques, et il en donne les raisons suivantes : le nom de basilique était connu et compris à Rome avant que Caton eût prononcé son discours *uti basilica aedificaretur* : à un édifice vraiment nouveau eût correspondu un terme nouveau. César en faisant construire la basilique

¹ MICHAËLIS, op. *Springers Kunstgeschichte*, I, p. 294 et 303.

² *Ibid.*, p. 312.

³ MICHAËLIS, op. cit. *Springers Kunstgeschichte*, I, p. 303.

⁴ *Ibid.*, p. 376. Cf. Michaëlis, *Hallische Bauten*. (Mélanges Perrot), Paris, 1897.

d'Antioche en 47 avant J. C., ne cherchait pas sans doute à instituer de nouvelles mœurs, mais à contenter plutôt d'anciennes habitudes; de même Hérode en fondant la *στυὰ βασιλῆως* de Jérusalem, décrite par Josèphe, ne faisait probablement qu'affirmer une fois de plus, son désir d'imiter les Grecs. Enfin, c'est dans les villes d'Italie soumises à l'influence de la Grèce, Copia, Thurium, Pompeï, que les basiliques civiles furent le plus nombreuses et le plus originales ¹. C'est sans doute par l'Italie méridionale que Rome connut les basiliques civiles et conçut le désir d'en posséder. Plus tard, elles furent incorporées sous des formes diverses dans la maison des riches : ce fut des basiliques privées; mais partout et toujours, le même nom continua de désigner un édifice ou une salle dont l'aspect général était le même, et dont la destination continuait de répondre aux mêmes besoins généraux. On comprend dès lors que parmi tant de théories émises au sujet des origines de l'église, nous restions fidèle avant tout, à celle qui établit entre la basilique chrétienne et la basilique antique, un rapport étroit de parenté.

Il faut remarquer aussi qu'au moment même où la place publique des Romains s'ornait d'un nouvel édifice, leurs maisons patriciennes se transformaient et s'embellissaient suivant le goût hellénique. Le vieil atrium toscan voyait remplacer son toit de bois par une terrasse à lanterneau, reposant sur quatre colonnes (atrium tétrastyle). Celles-ci se développaient en colonnades : ce fut l'atrium corinthien, qui ne donna pas naissance comme le croit M. Dehio, toute à la basilique chrétienne, mais au moins à la cour qui la précède avec son narthex et sa fontaine des ablutions. Les conques, absides, exèdres de toutes sortes sont fréquentes dans l'architecture hellénistique. Ainsi, toutes les formes architectoniques qui caractérisent l'église chrétienne apparaissent déjà continues et parfois associées, dans l'architecture du II^e siècle av. J. C. Rome les adopta au moment où elle se civilisait définitivement à l'école de la Grèce; sur la côte d'Asie-Mineure, on peut dire qu'elles étaient dans leur propre patrie. En

¹ A. MAU, *Basilica*, (Pauly-Wissowa's Realencyclopædie).

sorte que si les modèles immédiats de la basilique constantinienne nous manquent, s'il nous est impossible d'affirmer qui de l'Orient ou de Rome construisit le premier édifice chrétien, nous pouvons du moins selon toute probabilité, remonter jusqu'à la source unique de leurs formes générales : l'architecture hellénistique.

Il est facile maintenant de concevoir comment certaines basiliques d'Orient et d'Occident ont pu se ressembler sans que l'une doive forcément à l'autre ses caractères essentiels. L'origine de l'édifice était la même ; les besoins religieux des chrétiens étaient identiques dans une société semblable, régie par un gouvernement unique ; seule, la fortune des deux types fut différente. Celui de Rome s'appauvrit, comme il a été dit plus haut, avec la puissance de la cité ; celui de la côte hellénisée d'Asie-Mineure se transforma et s'enrichit, à mesure que grandissait le rôle historique de l'Orient. L'architecture religieuse fut médiocre en Occident, parce qu'elle subit la décadence du génie antique ; elle fut brillante en Asie-Mineure et à Constantinople, parce que la vitalité dernière de l'art hellénistique se fortifia de l'art oriental, rajeuni lui même par le Christianisme. A quoi bon vouloir soumettre Rome et l'Orient à un rapport de dépendance très étroit dès l'époque de Constantin ? La solution du problème est plus haut. La Grèce hellénistique peut être considérée comme la source unique de deux fleuves très tôt séparés : l'un roule vers Rome et l'Occident des eaux qui s'appauvrissent et se troublent à mesure qu'elles s'éloignent ; l'autre, opulent et limpide, enrichi de tributs féconds, se dirige vers l'Asie-Mineure et Constantinople.

**

L'étude qui précède ne serait pas complète, si nous ne disions encore un mot des églises circulaires ; mais ici la tâche est plus facile, car l'unanimité règne aujourd'hui parmi les archéologues sur ce point particulier. Personne ne conteste plus ce que M. de Vogüé mettait déjà en évidence : à savoir que l'arcade et la coupole appareillées avaient vu le jour en Orient. On ne regardera plus comme proprement romains des édifices comme le tombeau de Théodoric à Ravenne, la basilique

de Constantin à Rome et le palais de Dioclétien à Spalato. Même lorsqu'il s'agira du Panthéon d'Agrippa, reconstruit sous Adrien, on pensera aux nombreux édifices circulaires que les villes hellénistiques empruntèrent à l'Orient, tel le monument d'Arsinoé à Samothrace¹. Les Romains ne percèrent leurs murs de baies arquées qu'après les Asiatiques et les Grecs². Quand ils durent voûter un édifice circulaire, ils ne surent généralement que poser une chape monolithe sur un mur de pourtour. Les Orientaux, au contraire, depuis Khorsabad et Persépolis, n'oublièrent jamais l'art d'édifier une coupole en juxtaposant des matériaux taillés de façon à se soutenir les uns les autres. A l'époque chrétienne, ils transformèrent la basilique et firent adopter des plans nouveaux : la forme cruciale, l'octogone, et le plan tréflé. Dans la structure, ce fut eux qui appliquèrent les artifices les plus savants pour passer du carré ou de l'octogone à la circonférence : les trompes, les encorbellements et, à la fin, le pendentif byzantin.

A côté d'eux, les architectes de Rome et de Ravenne apparaissent diminués, car, lorsqu'ils imitent, ils n'atteignent pas à la hauteur du modèle, et lorsqu'ils veulent être originaux, ils tournent les difficultés sans essayer de les surmonter. Dans l'empire d'Orient, au contraire, tous les problèmes que faisait naître un idéal entrevu clairement furent successivement abordés et résolus, toutes les solutions se fondirent un jour dans un chef-d'œuvre unique. Heureux pays ! La Grèce hellénistique et l'Asie lointaine y mariaient leurs génies ; elles semblaient, après des combats séculaires, où l'une et l'autre avaient progressé et reculé tour à tour, vouloir y fixer de concert, le lieu où elles élèveraient le plus beau temple de l'art chrétien.

MARCEL LAURENT.

¹ MICHAËLIS, *op. cit.*, p. 300. Les tholoi grecques du V^e et du IV^e siècles (Epidaure, Delphes) sont des autels plutôt que des temples et leur construction d'ailleurs repose sur ces deux éléments : la colonne et l'architrave.

² Cf. Nymphaeon de Sidé. Murs d'enceinte des villes acarnaniennes (Michaëlis, p. 307-311).

QUELQUES PASSAGES DES CARACTÈRES DE THÉOPHRASTE

Théophraste caractérise assez fréquemment ses personnages par une simple phrase. Mais, le plus souvent, le trait de caractère jaillit de l'opposition ou de la juxtaposition de deux verbes ou de deux propositions. C'est un procédé dont il faut tenir compte pour la critique du texte : il nous a déjà permis de retrouver le sens d'une phrase de l'*ἀγροικία* ¹. Il va peut-être nous servir à élucider quelque peu deux autres passages.

Caractère du δυσχερής

XIX, 6. — *ἐλαίῳ σαπρῶ ἐν βαλανείῳ χρώμενος † σφύζεσθαι καὶ χιτωνίσκον παχὺν καὶ ἱμάτιον σφόδρα λεπτὸν καὶ κηλίδων μεστὸν ἀναβαλλόμενος εἰς ἀγορὰν ἐξελθεῖν.*

Le *δυσχερής* ne prend pas soin de sa personne : il a les ongles en deuil, les dents noires et rongées. Il tient aussi de l'*ἀγροικος* : il incommode ses voisins par son manque d'éducation, quand il crache par dessus la table ou qu'il cherche à faire rire en laissant tomber sa coupe pendant les libations.

Le fait de s'enduire d'huile rance au bain suffirait peut-être déjà à le caractériser, mais *σφύζεσθαι* devait encore contribuer à mettre en relief son manque de savoir-vivre.

Ce verbe est difficile à interpréter : quand on le rencontre, c'est toujours à l'actif et avec le sens de battre avec force (en parlant du pouls), être dans une violente agitation. On a

¹ *Berue de l'Inst. publ.*, t. XLII (1899), p. 159 sqq.



proposé de nombreuses conjectures, mais aucune ne répond suffisamment au caractère du *δυσχερής* ¹.

La rareté du terme doit écarter toute idée d'altération : c'est une explication et non une correction qu'il faut trouver.

Studniczka est le seul qui ait cherché dans cette voie. Il montre d'abord que la forme moyenne *σφύζεσθαι* s'explique, soit qu'on la prenne pour l'équivalent de l'actif comme pour *λάμπεσθαι*, *στύεσθαι*, *ἰζεσθαι*, soit qu'on doive la comparer avec Wachsmuth au moyen de beaucoup de verbes intransitifs et traduire : il se conduit comme un *σφύζων*. Puis il explique le passage de la façon suivante : bien que l'huile soit rance, le *δυσχερής* se frotte avec tant d'ardeur qu'il provoque une active circulation du sang, pour se faire transpirer sans doute.

Cette interprétation ne serre pas le texte d'assez près et y introduit des éléments qui ne s'y trouvent pas.

En tenant un compte plus exact de la signification de *σφύζω*, on obtient le sens suivant : au bain, se frottant d'huile rance, il est ou se met dans une agitation violente ou constante, tel le pouls qui bat avec force.

Il provoque peut-être ainsi une active circulation du sang, mais là n'est pas l'important. En se frottant vigoureusement, il se fait transpirer comme l'a très bien remarqué Studniczka. Mais jusqu'à présent il n'y a rien qui caractérise spécialement le *δυσχερής*. Voici, croyons-nous, on git le trait : en se faisant transpirer, en s'agitant inconsidérément, le personnage en question répand autour de lui l'odeur d'huile rance et cette odeur incommode les voisins. Ce trait devait être immédiatement compris de quiconque fréquentait les établissements de bains. Comment aurait-il échappé à Théophraste auteur de traités « sur les odeurs » et « sur la transpiration » ? Enfin il correspond parfaitement à la définition de la *δυσχερεία* qui est une *ἀθεραπευσία σώματος λύπης παρασκευατική*.

En conservant le texte traditionnel, nous arrivons à un sens très voisin de celui de la conjecture *ῥζεσθαι* de Petersen.

¹ On les trouvera réunies dans l'édition des Caractères de Théophraste par la société des philologues de Leipzig, Teubner 1897. On voudra bien s'y reporter chaque fois que nous mentionnerons une conjecture ou une interprétation.

La phrase suivante offre aussi sa difficulté : En quoi le fait de porter un manteau très mince et plein de taches sur un chiton épais constitue-t-il un trait de *δυσχερεία* ? Les interprétations déjà émises ne méritent guère la peine d'être rapportées : on en est réduit à supposer que la phrase appartient à un autre caractère. D'autre part, toute correction des adjectifs *παχύν* et *λεπτόν* est impossible : ils forment un contraste voulu. L'un garantit l'intégrité de l'autre.

Certaines statues pourraient nous donner une idée assez exacte du costume décrit ici. Nous citerons spécialement une statue de muse de la Glyptothèque de Munich : les plis du chiton sont visibles sous le tissu très mince du manteau ¹. Ce manteau répond assez bien au *ἱμάτιον σφόδρα λεπτόν* de notre texte. Or cette mode consistant à porter un himation aussi mince sur un chiton plus épais ne commence à apparaître qu'à partir de l'époque hellénistique ². Elle n'existait vraisemblablement pas au moment où furent composés les Caractères (vers 319) ³, et elle était vraisemblablement réservée aux femmes : à notre connaissance, aucune statue d'homme ne présente ce costume.

Non content de porter un vêtement plein de taches (*ἀθρο-πευσία σώματος*), notre personnage témoignait donc aussi une insouciance extrême pour les usages reçus en matière de toilette, et cette insouciance ne pouvait manquer de choquer les élégants et corrects athéniens.

Caractère de l'ἄγροικος.

IV, 15. — *καὶ εἰς ἅστυ καταβαίνων ἐρωτῆσαι τὸν ἀπαν-
τωντα.... εἰ σήμερον † ὁ ἄγων νομηνίαν ἄγει, καὶ εἰπεῖν εὐθὺς
ὅτι βοίλεται καταβὰς ἀποκείρασθαι καὶ τῆς αὐτῆς ὁδοῦ παριῶν
χομίσασθαι παρ' Ἀρχίον τοὺς ταρίχους.*

Cette phrase présente une double difficulté : la première réside dans l'énigmatique *ὁ ἄγων κτλ.*, la seconde dans le

¹ Furtwaengler, *Beschreibung der Glyptothek*, p. 263.

² *Ibid.*

³ P. LXII de l'édition des philologues de Leipzig.

mot *εὐθύς*. On a déplacé cet adverbe de plusieurs manières pour le mettre soit après *ὅτι* (Meier), soit après *βούλεται* (Cobet et Foss), et les derniers éditeurs le traduisent comme s'il portait sur *βούλεται* : *und sagt, jetzt wolle er sich die Haare schneiden lassen*. Cette traduction est incompatible avec la place occupée par *εὐθύς* : il faut avec Schneider joindre cet adverbe à *εἰπεῖν*, sous peine d'isoler du contexte la phrase *καὶ εἰπεῖν.... ἀποκείρασθαι*. Et si on l'isole de ce qui précède, prétendra-t-on que le fait de dire qu'il se rend chez le coiffeur suffit à caractériser l'*ἄγροικος* ?

Εὐθύς suppose l'existence d'un lien quelconque entre la phrase où il se trouve et la précédente et les deux difficultés qui nous arrêtent doivent être connexes. Si le paysan dit « tout de suite » qu'il veut passer chez le coiffeur, sa décision soudaine doit être motivée et il faut naturellement chercher le motif dans la phrase qui précède. Celle-ci est bien corrompue, mais elle ne l'est pas au point d'être incompréhensible. Abstraction faite de l'énigmatique *ὁ ἀγών*, le paysan demande si tel événement ramène aujourd'hui la nouvelle lune. Il pose une question semblable à celle de l'*ἀδολέσχης* lorsqu'il s'informe *τίς ἐστιν ἡμέρα σήμερον* (III, 3). Mais au lieu de poser comme lui une question simplement oiseuse, il devait la rendre ridicule ou simplement plaisante en employant quelque locution familière aux campagnards. Ceci n'est pas une simple hypothèse : si sa demande est plaisante, c'est qu'elle suppose qu'un événement quelconque a influé sur le retour de la nouvelle lune. C'est ce qu'avaient très bien vu les anciens commentateurs (Casaubon, Fischer etc.).

Théophraste avait dû se servir fort à propos d'une expression de terroir pour peindre plus fidèlement son personnage, et la corruption du texte proviendrait précisément de ce que cette expression insolite aurait choqué quelque copiste.

L'idée qu'on est au premier du mois ou que c'est jour de fête (*ὁ ἀγών*?) rappelle immédiatement (*εὐθύς*) à notre campagnard qu'il a l'habitude de se faire raser une fois par lune nouvelle ou aux jours de fête. Le trait de rusticité, amené d'une façon plaisante, consisterait donc dans le peu de soin que le paysan donne à sa toilette. A l'époque de Théophraste, il est de bon ton de se raser fréquemment (*πλειστάκις*

ἀποκείρασθαι, V, 6) et l'élégant porte la barbe moyenne (*μέση κουρά*, XXVI, 4). Ce trait est bien conforme au caractère de l'*ἄγροικος*. Si le *δυσχέρης* est un peu son parent comme nous l'avons constaté plus haut, la réciproque est également vraie : une des caractéristiques du rustre, c'est l'insouciance vis-à-vis des soins corporels et de la toilette. Il empest le *κνκεών* à l'assemblée et porte des souliers trop grands et garnis de clous.

Mais ce n'est pas tout : comme si c'était encore trop de se livrer une fois par mois aux mains du coiffeur, en homme pratique et peu soucieux de perdre son temps à des soins de toilette dignes de citadins désœuvrés, notre paysan se rappelle qu'il a des salaisons à prendre chez Archias, un voisin du coiffeur, sans doute : il ira donc les acheter par la même occasion (*τῆς αὐτῆς ὁδοῦ*) et ce trait complète un tableau déjà plaisant.

Caractère de l'ἄρσκος.

V, 5. — *καὶ κεκλημένος δὲ ἐπὶ δεῖπνον κελεῦσαι καλέσαι τὰ παιδία τῶν ἐστιῶντα καὶ τοῖς μὲν συμπαίξειν αὐτὸς λέγων Ἄσκος, πέλεκυς, τὰ δὲ ἐπὶ τῆς γαστρὸς ἔᾶν καθεύδειν.*

Pour faire plaisir à son hôte, l'*ἄρσκος* demande qu'on amène les enfants à table, et tandis que les plus jeunes dorment sur ses genoux, il joue avec les aînés en disant : *Ἄσκος, πέλεκυς*.

Le sens de ces derniers mots est très obscur. Désignent-ils des jouets suspendus au cou des enfants, comme le veut Casaubon? Passe encore pour *πέλεκυς*, mais *ἄσκος*? Le même savant proposait d'ailleurs une seconde explication : l'*ἄρσκος* donnait ces noms aux fils de son hôte. Étranges termes d'amitié qui devraient du reste se trouver à l'accusatif comme régime de *λέγων*. Schwartz croit qu'il s'agit de mets auxquels on aurait donné la forme d'outre et de hache. Selon Hartung et Zingerle, l'asyndéton prouverait qu'il est question ici d'un jeu d'enfants. Toutes ces hypothèses manquent de fondement. Il faudrait plutôt chercher dans la voie indiquée par Pauw qui songeait à un conte commençant par ces mots.

Parmi les « devinettes » réunies par Athénée au l. X du Banquet des Sophistes, se trouvent des vers de Simonide ¹ dont l'obscurité fait un véritable rébus :

*μιξονόμον τε πατήρ ἐρίφου καὶ σχέτλιος ἰχθὺς
πλήσιον ἤρεισαντο καρήατα· παῖδα δὲ νυκτὸς
δεξάμενοι βλεφάροισι Διονύσοιο ἀνακτος
βούφονον οὐκ ἐθέλουσι τιθηνεῖσθαι θεράποντα.*

Athénée en donne plusieurs explications. Mais celle sur laquelle il insiste le plus longuement est la suivante : « Les autres disent que le bœuf qu'on sacrifiait à Iulis en l'honneur de Dionysos était immolé à coups de hache par un jeune garçon. La fête approchant, on donna la hache au forgeron et Simonide encore jeune se rendit chez lui pour la rechercher.

*Ἰδόντα δὲ καὶ τὸν τεχνίτην κοιμώμενον καὶ τὸν ἀσκὸν καὶ τὸν
καρκίνον εἰκῇ κείμενον καὶ ἐπαλλήλως ἔχοντα τὰ ἔμπροσθεν,
οὕτως ἐλθόντα εἰπεῖν πρὸς τοὺς συνήθεις τὸ προειρημένον
πρόβλημα. Τὸν μὲν γὰρ τοῦ ἐρίφου πατέρα τὸν ἀσκὸν εἶναι,
σχέτλιον δὲ ἰχθὺν τὸν καρκίνον, νυκτὸς δὲ παῖδα τὸν ἔπνον,
βούφονον δὲ καὶ Διονύσου θεράποντα τὸν πέλεκυν.*

On remarque que *ἀσκός* est le premier mot de la solution et *πέλεκυς* le dernier. Dans le texte de Théophraste, il pourrait être question d'une historiette ou même d'une devinette du même genre : comme elle faisait sans doute partie du répertoire des « jeux d'esprits » des banquets de l'époque, Théophraste se serait contenté de la désigner par le titre s'il s'agit d'une historiette, par la réponse ou par les termes extrêmes de la réponse s'il s'agit d'une devinette. Dans ce dernier cas, l'*ἄρσεκος* fidèle à son caractère, amuserait les enfants de son hôte et, en outre, chercherait à intéresser la « société » en proposant des rébus. Ce genre d'amusement était fort en vogue au IV^e siècle, si l'on en juge par les passages de comédie cités par Athénée ².

PAUL GRAINDOR.

¹ Athén., X, 84, p. 456, C.

² Athén., X, ch. 70 et sqq.

AD ORACULA SIBYLLINA

Peu de textes littéraires ont subi des transformations plus variées que ce recueil fameux d'oracles sibyllins, qui servit d'instrument à toute sorte de propagandes, notamment à celle des Juifs, puis à celle des Chrétiens, et dont M. Geffcken vient de donner une édition scientifique dans la collection des écrivains ecclésiastiques grecs publiée sous les auspices de l'Académie de Berlin ¹.

Dans la forme que nous lui connaissons, ce recueil date apparemment de la fin de l'époque romaine, et les manuscrits au moyen desquels on l'a reconstitué ne sont pas antérieurs au XIV^e siècle. A coup sûr, découvrir, comme M. G. Vitelli vient de le faire, un fragment d'une copie écrite au IV^e siècle de notre ère, est une trouvaille fort digne d'attirer l'attention, et l'on se demandera quelle idée le débris d'une copie si ancienne du recueil va nous donner de ce qu'il était quelques siècles avant la date probable des derniers remaniements.

Comme M. Vitelli s'est borné à reconstituer le texte du fragment, sans s'attacher à déterminer la valeur des leçons qu'il présente, je voudrais signaler brièvement ici quelques constatations que j'ai eu l'occasion de faire en rapprochant ce fragment de l'apparat critique de M. Geffcken.

Le fragment, découvert sur les deux côtés d'une feuille de parchemin fort mutilée, donne deux passages du livre V,

¹ *Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte, Die Oracula sibyllina*, ed. Dr JOH. GEFFCKEN. Leipzig, Hinrichs, 1902.

précisément un de ceux qui ont prêté le plus aux contro-
verses :

Recto : vers 498 à 505.

Verso : vers 517 à 523.

Tout d'abord, au vers 500, le fragment donne :

ψυχοτρόφον στεροπῆα θεὸν [

Au lieu de στεροπῆα (στεροπεύς = ἀστεροπητής : qui lance les éclairs), nos manuscrits avaient γενετῆρα; on n'hésitera pas à maintenir cette réunion d'épithètes : ψυχοτρόφον στεροπῆα « qui nourrit les âmes et lance les éclairs » ; c'est là sans doute un témoignage à ajouter à tant d'autres, sur la diffusion d'une doctrine d'après laquelle l'âme de l'homme est une étincelle tombée ici bas des régions du feu éthéré.

Un peu plus loin, le parchemin nous fournit une correction plus importante.

M. Geffcken avait établi le texte suivant pour les vers 501-503 :

καὶ τότεν Αἰγύπτῳ ναὸς μέγας ἔσσειται ἀγνός
κεῖς αὐτὸν θυσίας οὔσαι λαὸς θεότευκτος
κείνοισιν δώσει θεὸς ἄφθιτος <ἐμ> βιοτεύειν.

M. de Wilamovitz-Moellendorff avait reconnu que ce dernier vers ne présentait aucun sens et il exigeait une correction; cette correction, le nouveau fragment nous permet de la faire.

Le parchemin fournit en effet un vers nouveau et il présente un texte tout différent :

502 ΚΕΙΣΕΛΕΤΑΣΘΥΣΙΑΣΟΙΣΕΙΛΑΟΣΜ [

502^a ΕΙΣΣΟΠΟΣΗΝΤΕΝΕΗΝΤΕΜΕΝΕΙ [

503 ΤΟΣΣΑΣΑΝΘΡΩΠΟΙΣΩΣΕΙΓΕΝΕ [

vers qu'on peut reconstituer comme suit :

κεῖσε δὲ τὰς θυσίας οὔσαι λαὸς μετέπειτα
κεῖς ὁπόσῃν γενεὴν γε μενεῖ[ν] ἡδὸς θεότευκτος
τόσσας ἀνθρώπους δώσει γενε[ας] βιοτεύειν.

M. Geffcken dans les *Sitzungsberichte der Preussischen Akademie* (1899, p. 698) déclarait qu'au vers 512 commençait un nouveau chant, accolé sans transition à ce qui précède.

Les vers nouveaux permettent de comprendre facilement la suite des idées. Le prophète prédit en termes généraux la fin du monde, dont aux vers 512 et suivants il annonce tous les signes avant-coureurs : batailles des astres, cataclysmes, conflagration de la terre, etc.

Enfin M. Geffcken n'avait pas hésité, en s'appuyant sur le sens, à déplacer le vers 517 ; le fragment vient confirmer cette conjecture :

517 ἡ δὲ Σεληναίης δίκερος ἠλλάξατο ῥοῖζος.

516 Φωσφόρος ἔσχε μάχην, ἐπιβὰς ἐς νῶτα Λέοντος.

Bref : la trouvaille de M. Vitelli nous montre qu'au IV^e siècle, on avait en Égypte des copies des Oracles Sibyllins notablement moins altérées que nos manuscrits, mais que, au point de vue de la composition, la fin du V^e livre était déjà ce qu'elle est aujourd'hui.

J. MAERTEN.

NOTES SUR MINUCIUS FELIX

6, 1 : *Cum igitur aut fortuna certa aut incerta natura sit, quanto venerabilius ac melius antistitem veritatis maiorum excipere disciplinam, religiones traditas colere, etc.*

Je comprends que l'épithète de *certa* appliquée à la fortune ait paru étrange et qu'on l'ait changée en *incerta*, *cæca*, etc.; mais il me semble que Minucius Felix a voulu faire ici une antithèse (*certa incerta*) et que *certa* peut se défendre¹. Dans la pensée de Cécilius, le monde est ou bien l'œuvre de la nature ou bien l'œuvre du hasard. La nature a ses lois, mais elles nous sont cachées et nous ne parvenons pas à les découvrir; elle est donc *incerta* par rapport à nous². La fortune est affranchie de toute loi³, mais elle n'a point de mystères; son existence une fois admise, tout s'explique par ses caprices; elle se révèle tout entière à nous, et en ce sens elle est *certa*. L'opposition entre les termes n'est peut-être pas bien juste, mais Minucius Felix sacrifie souvent l'exactitude à la recherche de l'effet.

8, 5 : *Pro mira stultitia et incredibilis audacia! spernunt (sc. Christiani) tormenta praesentia, dum incerta metuunt et futura, et dum mori post mortem timent, interim mori non timent : ita illis pavorem fallax spes solacia rediviva blanditur.*

Tel est le texte du manuscrit (P). La dernière phrase a choqué les savants, et l'on a tenté une foule de conjectures. Les derniers éditeurs, MM. Waltzing et Boenig, se sont contentés d'adopter, après Halm, la correction de l'*editio princeps* : *solacio redivivo*. Mais MM. Norden et P. von Winterfeld

¹ Je vois par le commentaire de M. Waltzing que c'est aussi l'avis de M. Svoboda, dont je n'ai pu malheureusement consulter l'article.

² Cf. **5, 13** : *aut incerta nobis veritas occultatur et premitur*.

³ Cf. **5, 13** : *aut soluta legibus fortuna dominatur*.

font remarquer avec raison qu'il faut à tout prix respecter la clausule : *solacia redi]viva blanditur* (' — ' — ' — '). M. Norden estime qu'il n'y a pas lieu de corriger ce passage, et il essaie de justifier les constructions *pavorem fallax spes* (« die Hoffnung täuscht sich über die Todesfurcht hinweg ») et *solacia blandiri*. Sur le second point, je suis d'accord avec lui : *solacia blandiri* peut s'expliquer comme une *constructio prae-gnans* (= *blandiendo solacia afferre, praebere, dare*, ou encore *blanda solacia afferre, etc.*). Mais il m'est impossible d'admettre la construction de *fallax* avec l'accusatif (*pavorem fallax = quae fallit pavorem!*); M. Norden n'allègue aucun exemple qui nous autorise à mettre sur le compte de Minucius Felix pareille hardiesse syntaxique. La véritable correction avait été proposée depuis longtemps par un anonyme (dans les *Miscell. Lips. nova*, I, p. 27, 1732), et il est étonnant que les éditeurs ne l'aient pas accueillie avec empressement; elle consiste tout simplement à changer *pavorem* en *pavorum*. Ce génitif dépend de *solacia*; cf. Verg., Aen., XII, 110 : *Tum socios maestique METUM SOLATUR Iuli*. La confusion des terminaisons — *rem* et — *rum* est fréquente dans les manuscrits.

18, 4 : *Quod si ingressus aliquam domum omnia exulta, disposita, ornata vidisses, utique praecesse ei crederes dominum et illis bonis rebus multo esse meliorem : ita in hac mundi domo, cum caelum terramque perspicias providentiam, ordinem, legem, crede esse universitatis dominum parentemque, etc.*

Il est clair que *perspicias* ne peut avoir pour compléments à la fois *caelum terramque* et *providentiam, ordinem, legem*. Aussi la plupart des critiques ont-ils supposé une lacune après *terramque*; M. Vahlen a intercalé *perlustrans*, Sauppe *aspicias*; M. Boenig écrit *per<scrutans a>spicias*. Heumann ajoute *vides* après *legem*. Lindner, suivant une voie opposée, rejette *caelum terramque*. Il y a un remède moins violent : c'est de corriger *caelum terramque* en *caelo terraque*. Cf. Cicéron, *De fin.*, V, 4, 9 : *Natura sic ab iis investigata est, ut nulla pars CAELO, MARI, TERRA, ut poëtice loquar, praetermissa sit*. Un copiste peu réfléchi, considérant le groupe de mots *caelo terraque perspicias*, a été naturellement porté à écrire *caelum terramque perspicias*.

24, 3 : et magna religione conquiritur quae plura possit adulteria <quam partus> numerare.

Quam partus est une addition de M. Vahlen, d'après Lactance, *Divin. Inst.*, I, 19 : cuius plura numerantur adulteria quam partus. Cette addition est satisfaisante pour le sens, mais le rythme est mauvais : par]tūs nūmērārē forme la fin d'un hexamètre dactylique. Il vaut mieux écrire numer]ārē quām pārtūs (crétique + trochée).

25, 8 : *Romanorum enim vernaculos deos novimus : Romulus, Picus, Tiberinus et Consus et Pilumnus ac Volumnus dii; Cloacinam Tatius et invenit et coluit, Pavorem Hostilius atque Pallorem, etc.*

Baehrens a jugé avec raison que Romulus ne pouvait pas être mis sur la même ligne que Picus, Tiberinus, etc. : ces derniers, en effet, sont évidemment les dieux adorés par Romulus, de même que Cloacina a été l'objet du culte de Tatius, que la Terreur et la Pâleur ont été divinisées par Hostilius, etc.¹. En conséquence, Baehrens écrit *Romuli sunt* au lieu de *Romulus*, qui proviendrait de *Romuli* s̄, le copiste n'ayant pas tenu compte de l'abréviation. Je préférerais corriger : *Romulo scilicet Picus, etc.*; j'imagine qu'il y avait dans l'archétype *Romulo .s.* (.s. = *scilicet*); de là, *Romulos*, arbitrairement changé en *Romulus*. *Romulo* est le datif de relation, dont Minucius Felix offre plusieurs exemples (**19, 6 :** *et PYTHAGORAE deus est animus per universam rerum naturam commens et intentus*; *ibid.*, **14 :** *PLATONI itaque in Timaeo deus est ipso suo nomine mundi parens etc.*; **33, 1 :** *DEO admodum pauci sumus*; *ibid.* : *DEO una domus est mundus hic totus*; **34, 10 :** *Tu perire et DEO credis, si quid oculis nostris hebetibus subtrahitur?*).

P. THOMAS.

¹ Cf. Sénèque, *De superstitione*, cité par S. Augustin, *De civ. Dei*, VI, 10 : *Quid ergo tandem? veriora tibi videntur T. TATI aut ROMULI aut TULLI HOSTILII somnia? Cloacinam Tatius dedicavit deam, PICUM TIBERINUMQUE ROMULUS, Hostilius Pavorem atque Pallorem.*

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE DU DOCTORAT EN PHILOSOPHIE ET LETTRES EN BELGIQUE.

RELEVÉ PAR JURY ET PAR GROUPE

des candidats qui, jusqu'au 31 décembre 1904, ont obtenu leur diplôme de docteur en philosophie et lettres, d'après les programmes de l'article 14 de la loi des 10 avril 1890 — 3 juillet 1891.

GROUPES.	GAND.	LIÈGE.	BRUXELLES.	LOUVAIN.	JURY CENTRAL.	TOTAUX.
A. Philosophie	0	5	3	5	1	14
B. Histoire	18	15	9	18	2	62
C. Philologie classique . . .	9	51	22	53	1	136
D. » romane.	0	21	0	10	3	34
E. » germanique . . .	19	16	0	21	0	56
Totaux	46	108	34	107	7	302
Proportion %o.	15,23	35,76	11,26	35,43	2,32	

DOCTEURS EN PHILOSOPHIE

JURY qui a délivré le diplôme.	NOM ET PRÉNOM.	LIEU ET DATE DE NAISSANCE.	GROUPE.	DEGRÉ DE MÉRITE DE L'EXAMEN.	DATE de la délivrance du diplôme.
1. Louvain	<i>Barbe, Paul</i>	Sweveghem, 11 mars 1879	B. Histoire	Distinction	8 octobre 1904
2. Louvain	<i>Behen, Jean</i>	Pellaines, 17 août 1881	D. Philologie romane	Grande distinction	16 juillet 1904
3. Louvain	<i>Bertrang, Alfred</i>	Arlon, 31 mars 1880	E. Philologie germanique	La plus grande distinction	20 juillet 1904
4. Liège	<i>Closon, Jules</i>	Liège, 30 juillet 1883	B. Histoire	La plus grande distinction	12 octobre 1904
5. Louvain	<i>Cordier, Constant</i>	Merbes-le-Château, 1 ^r mars 1873	E. Philologie germanique	Manière satisfaisante	20 juillet 1904
6. Liège	<i>Delhez, Marcel</i>	Dison, 26 décembre 1881	C. Philologie classique	La plus grande distinction	16 juillet 1904
7. Louvain	<i>De Longueville, Aubain</i>	Tourinnes S ^t -Lambert 20 septembre 1882	D. Philologie romane	Manière satisfaisante	16 juillet 1904
8. Louvain	<i>Demesse, Ernest</i>	Neufvilles, 18 juin 1883	C. Philologie classique	Distinction	18 juillet 1904
9. Gand	<i>Denucé, Jean</i>	Anvers, 13 mars 1878	B. Histoire	Grande distinction	16 juillet 1904
10. Liège	<i>Gérard, Émile</i>	Tournai, 11 octobre 1882	D. Philologie romane	Grande distinction	8 octobre 1904
11. Louvain	<i>Hontoir, Camille</i>	Gosselies, 1 ^r novembre 1876	C. Philologie classique	Grande distinction	18 juillet 1904

(1) L'épreuve portant sur la leçon publique peut donner lieu à une mention de mérite distincte

SUJET de la DISSERTATION.	SUJET de la LEÇON PUBLIQUE.	DEGRÉ de mérite de cette épreuve (1).	Matière à Option.	OBSERVATIONS
Étude sur l'histoire de la preuve testimo- niale et littéraire dans l'ancien droit belge, spécialement en Flan- dre.	Néant.	Néant	L'Économie politique	Docteur en droit le 8 octobre 1902
Watriquet, Brasse- l de Couvin, essai littéraire et histo- rique.	L'aspect de la cam- pagne aux quatre sai- sons (en 6 ^e latine).	Grande distinction	Les Institutions des temps modernes	
Invloed van Teren- sius op het blijspel in England.	Het station te Leuven bij het vertrek en de aankomst van een trein (en cinquième).	Grande distinction	La Langue gothique	
L'Origine de l'as- semblée d'Etats au pays de Liège.	La géographie phy- sique de l'Espagne.	Néant	La Métaphysique	
L'allitération chez Spenser.	Néant.	Néant	L'Archéologie	Indiqué par erreur dans les « <i>Résul- tats des examens</i> », 2 ^e sess.
Etude critique pré- paratoire à l'Edipe à Colone.	Tite Live, livre II, chap. 40.	Néant	La Mythologie	
Essai sur les sources des idées dramatiques de Boileau.	Histoire d'une grand' route racontée par elle-même (3 ^e latine).	Manière satisfaisante	Les Institutions des temps modernes	
Les « principales » et les « officia » dans l'armée romaine sous le Haut Empire.	Cornelius Nepos, vie de Lysandre, leçon de répétition en 5 ^e lat.	Distinction	L'Épigraphie grecque et latine	
Magellaan en de ont- dekkingen van zijnen tijd.	Colombus (en flam.)	Néant	L'Histoire économique	
Esquisse sur Bussy- Rabutin.	Boileau, satire X, vers 245-340.	Néant	L'Italien	
St Clément d'Alexan- drie et les mystères d'Eleusis.	Interprétation de Tacite, Agricola, ch. 18 et 19, en rhétorique.	Distinction	L'Épigraphie grecque et latine	

celle accordée pour l'examen principal. Décis. de la Com^{on} d'entérinement. Séance du 30 mai 1902.

DOCTEURS EN PHILOSOPHIE

JURY qui a délivré le diplôme.	NOM ET PRÉNOM.	LIEU ET DATE DE NAISSANCE.	GROUPE.	DEGRÉ DE MÉRITE DE L'EXAMEN.	DATE de la délivrance du diplôme.
12. Louvain	<i>Maes, Léon</i> (*)	St-Josse-ten-Noode, 21 mai 1879	C. Philologie classique.	Distinction	8 octobre 1904
13. Bruxelles	<i>Smets, Georges</i>	Molenbeek-St-Jean, 7 juillet 1881	B. Histoire	La plus grande distinction	22 juillet 1904
14. Louvain	<i>Stracke, Désiré</i>	Anvers, 12 décembre 1875	E. Philologie germanique	La plus grande distinction	4 octobre 1904
15. Liège	<i>Thomas, Lucien</i>	Liège, 25 décembre 1880	D. Philologie romane	Distinction	17 octobre 1904
16. Louvain.	<i>Van Bleyenberghé, Désiré</i>	Bierbeek, 15 octobre 1882	B. Histoire	Grande distinction	19 juillet 1904
17. Bruxelles	<i>Van Kalken, Frans</i>	Cureghem, 3 juillet 1881	B. Histoire	La plus grande distinction	22 juillet 1904
18. Louvain	<i>Van Keymeulen, Valère</i>	Herzele, 5 juin 1882	C. Philologie classique	Manière satisfaisante	18 juillet 1904
19. Gand	<i>Van Obost, Joseph</i>	Renaix, 19 mars 1881	B. Histoire	Manière satisfaisante	8 octobre 1904
20. Gand	<i>Verdeyen, René</i>	Léau, 31 août 1883	E. Philologie germanique	Grande distinction	8 octobre 1904
21. Louvain	<i>Weemaes, Henri</i>	Hoegaerde, 25 juillet 1880	B. Histoire	Grande distinction	19 juillet 1904

(1) L'épreuve portant sur la leçon publique peut donner lieu à une mention de mérite distincte.

(2) *Populaire, Louis*, né à Hannut est indiqué par erreur dans les « Résultats des examens » germ. — Le candidat a été ajourné.

ET LETTRES. -- 1904.

SUJET de la DISSERTATION.	SUJET de la LEÇON PUBLIQUE.	DEGRÉ de mérite de cette épreuve (1).	Matière à Option.	OBSERVATIONS.
Étude sur les travaux André Schott (1552- 629).	Salluste. Catilina C.I (traduction et expli- cation) en 3 ^e latine.	Distinction	La Langue sanskrite	Indiqué par erreur comme « ajourné » dans les « Résul- tats des examens », 2 ^e sess.
Étude sur la poli- tique d'Henri I ^{er} , duc de Brabant, de 1179 à 215.	La Révolution d'Amé- rique.	Néant	La Géographie historique	
De levens van Sinte erstina en S ^{te} Lutgart an broeder Gheeraert.	Reizen, rédaction flamande en 4 ^e latine (en flamand).	La plus grande distinction	La Langue gothique	
Quevedo et le cul- isme.	Molière : Don Juan, sc. III, acte IV.	Néant	L'Italien	
Histoire de l'Abbaye de Lobbes.	La guerre de cent ans (en 3 ^e latine).	Grande distinction	Le Droit public	
Le gouvernement de Maximilien-Emmanuel de Bavière aux Pays- bas de 1692 à 1700.	Les causes de la Ré- volution française.	Néant	La Géographie historique	
Essai sur le culte d'Attis.	Interprétation d'Ho- mère, Iliade, XXII, v. 90-130, en 2 ^e latine.	Distinction	L'Épigraphie grecque et latine	
Les troubles sous Maximilien-d'Autriche (en flamand).	Néant.	Néant	L'Histoire économique	
Bijdrage tot de kennis der visioenen.	Interprétation de la ballade « Der Taucher » (Schiller) (en flamand).	Néant	Le Gothique	
De gerechtelijke be- tijnskracht der oor- orden in betrekking aan vromen.	De Spaansche erfe- nisoorlog (en 2 ^e).	Grande distinction	La Paléographie et la Diploma- tique du moyen- âge et l'Histoire des littératures modernes	

Ille accordée pour l'examen principal. Décis. de la Com^{on} d'entérinement. Séance du 30 mai 1902.
2^e sess. comme ayant subi avec distinction la 2^e épr. du doct. en ph. et lettres. Groupe E. Philol.

COMPTES RENDUS

PAUL MAZON. **Essai sur la composition des comédies d'Aristophane.** Paris, Hachette, 1904. 181 pp. in-8°.

Jusqu'aujourd'hui, la structure de l'ancienne comédie attique n'avait été vraiment étudiée que dans l'ouvrage de Th. Zielinski, *Die Gliederung der altattischen Komödie* (Leipzig, Teubner, 1885). M. Zielinski a démêlé, dans la masse des scènes de la comédie, un certain nombre de cadres, syzygies, scènes intermédiaires, *ἀγῶνες*, *stasima*, épisodes, etc., et il considère chaque comédie grecque comme une succession un peu incohérente de ces cadres. Au contraire, M. Mazon a tenu compte, dans ses analyses, de la structure particulière des diverses comédies, et de l'intention qu'a eue Aristophane en écrivant chacune d'elles. Son objet est donc double, et il le définit comme suit : « déterminer les principes suivant lesquels sont groupées les différentes scènes d'une comédie grecque, et d'autre part, montrer comment ces mêmes principes peuvent être appliqués de façons diverses suivant le sens que le poète prétend donner à sa pièce. »

Pour accomplir cette tâche, M. Mazon a soumis successivement le texte de chaque pièce à une étude patiente, exacte et minutieuse dans les moindres détails. C'est ainsi qu'il a analysé tous les mètres, les a classés, a attribué à chacun d'eux une signification dramatique. Il a mis également les plus grands soins à reconstituer la mise en scène de façon aussi complète que possible. Il est intéressant de noter à ce propos qu'après un examen approfondi, M. Mazon se rallie à la théorie de M. Dörpfeld, et qu'il admet que la pièce se joue toute entière dans l'orchestra.

Grâce à cette méthode et en ne recourant à l'hypothèse qu'avec beaucoup de prudence, M. Mazon est parvenu à déterminer la structure typique de la comédie ancienne. On peut constater qu'avec de légères restrictions et en les dégageant de la forme nécessairement raide et sèche que prennent toutes les formules, les règles de composition établies par M. Mazon sont fondées sur la réalité. Elles lui ont permis,

dans ses conclusions, de faire sur les origines de la comédie des hypothèses plus précises et plus vraisemblables qu'on ne le fait généralement. Le livre de M. Mazon marque un grand progrès dans notre connaissance de la structure et du développement de la comédie attique.

L. P.

The Euthydemus of Plato, with revised text, introduction, notes, and indices by EDWIN HAMILTON GIFFORD. Oxford, Clarendon Press, 1905. 51 pages + texte sans pagination + 81 pages. Prix : 3 sh. 6 d.

Nous devons à des philologues anglais les meilleures éditions commentées de dialogues de Platon. Celle que des savants comme Jowett et Campbell ont donnée des livres de la *République* s'est imposée à l'attention générale, mais il en est d'autres, également excellentes, qui restent trop ignorées sur le continent. Pour n'en citer que quelques-unes, W. H. Thompson, professeur au Trinity College de Cambridge, a donné du *Gorgias* et du *Phèdre* deux éditions tout à fait magistrales, et qui laissent loin derrière elles les éditions allemandes. Plus récemment E. Seymer Thompson publiait une édition du *Ménon* qui est un petit chef-d'œuvre. Sans avoir une valeur aussi éminente, l'*Euthydème* de M. Gifford ne paraît pas indigne des modèles que nous venons de rappeler, et il est sans contredit le meilleur guide que l'on puisse prendre aujourd'hui pour l'interprétation.

Le dialogue en lui-même est un de ceux qui se prêtent le mieux à l'explication dans un cours supérieur. Sans doute la portée et le sens des nombreux sophismes auxquels se plait la verve de Platon, ne se laissent pas toujours reconnaître aisément, mais ce sont là des difficultés amusantes à la solution desquelles les élèves doivent s'intéresser. En outre, l'*Euthydème* est composé suivant un plan très clair, et les divisions principales se décèlent plus facilement que dans beaucoup d'autres œuvres de Platon.

L'avant-propos et l'épilogue se correspondent exactement; l'un et l'autre sont exposés sous la forme d'une conversation familière de Socrate avec son vieil ami Criton. Entre ces deux scènes, s'encadre le dialogue proprement dit, donné comme un récit fait par Socrate à Criton: dialogue vif, heurté, turbulent, prodiguant le mouvement, l'imprévu, les traits d'esprit, les bouffonneries même, comme une vraie scène de comédie attique. Devant toute une galerie d'auditeurs amusés, Socrate et deux de ses jeunes amis, Clinias et Ctésippe, apparaissent aux prises avec deux types extraordinaires de charlatan de la sagesse, Euthydème et Dionysodore. Cette discussion elle-même

marque clairement ses divisions par le changement des interlocuteurs; à deux endroits, la joute sophistique est interrompue par Socrate, et il s'entretient avec Clinias seul, d'un ton calme et vraiment didactique, donnant ainsi, par contraste, un exemple de sa propre méthode.

Pour le résumé et le commentaire général de l'*Euthydème*, M. Gifford avait la tâche très facilitée par l'analyse admirable qu'en a donnée Bonitz, dans un chapitre qui est peut-être le meilleur d'un livre où tout est excellent. On sait que le genre de sophistique attaqué dans l'*Euthydème*, est ce qu'on appelle l'éristique, c'est-à-dire la dialectique contentieuse, l'art de réfuter toute proposition, peu importe qu'elle soit vraie ou fausse. En raison de l'importance de l'éristique pour l'intelligence du dialogue, M. Gifford eût bien fait de lui consacrer un peu plus que les quelques lignes qu'il emprunte à Zeller. On sait que le nom d'éristique servit à caractériser l'école de Mégare fondée par Euclide, mais ses origines sont beaucoup plus anciennes, et Platon pouvait, sans anachronisme, en placer des représentants dès l'époque de Socrate.

L'éristique, comme prouesse de logique captieuse et dévergondage de raisonnement, est une maladie en quelque sorte constitutionnelle de l'esprit grec, et on peut en poursuivre les symptômes au moins jusqu'à Protagoras et à Zénon d'Élée. Elle présente une certaine ressemblance avec la réfutation socratique. Toutes deux procèdent par questions et par réponses, et aboutissent en général à la démonstration de l'ignorance de l'interlocuteur. Mais tandis que l'éristique, indifférente au fond et à la vérité des choses, ne vise qu'à un triomphe de discussion purement verbale, la réfutation socratique n'est le plus souvent chez Platon que le premier degré de la recherche scientifique, le préliminaire de la maïeutique, c'est-à-dire de l'art de mettre en lumière des connaissances positives que le disciple possède à son insu. On comprend l'intérêt que devait avoir Platon à bien marquer la différence entre sa propre dialectique et la contrefaçon des sophistes. Ce qui est plus piquant, c'est que dans l'*Euthydème*, il s'est plu manifestement à confondre son adversaire Antisthène avec les éristiques proprement dits.

Les allusions de l'*Euthydème* à Antisthène ont été déjà reconnues par Schleiermacher; M. Gifford en a rappelé l'existence, sans que cependant il me paraisse avoir suffisamment montré leur importance dans l'économie du dialogue. C'est une suprême habileté de la polémique de Platon que d'avoir associé Antisthène avec les éristiques les plus ridicules, et traité certaines de ses thèses les plus connues comme d'anciens et d'absurdes sophismes. On sait qu'Antisthène niait la légitimité de toute prédication; on ne pouvait pas dire : « l'homme est bon », mais simplement « l'homme est homme, le bon

est bon ». Ce sophisme, qui paraît provenir, au fond, d'une méprise sur la nature de la copule, est tout à fait caractéristique d'Antisthène. Beaucoup des sophismes imaginés par Platon dans l'*Euthydème* ne s'expliquent que par l'intention de ridiculiser cette identité du sujet et du prédicat qu'admettait Antisthène. Par exemple, 283 d : « vous voulez que Clinias, d'ignorant qu'il est, devienne savant; vous voulez donc qu'il devienne ce qu'il n'est pas, et qu'il ne soit pas ce qu'il est maintenant. Vous voulez donc sa mort ». La disparition du prédicat « ignorant » entraîne nécessairement la disparition du sujet, tous deux étant identiques. Dans un autre endroit où la parodie atteint la fantaisie la plus burlesque, Euthydème émet ce sophisme, toujours fondé sur l'identité du sujet et du prédicat : « Ce chien est à toi; ce chien est père, donc ce chien est ton père à toi ». A quoi le pétulant Ctésippe répond par cette boutade (299 e) : « C'est ainsi que, pour parler comme toi, chez les Scythes — qui font dorer les crânes de leurs ennemis, des crânes à eux, donc leurs crânes — ceux là sont estimés les plus heureux qui ont le plus d'or dans leurs crânes, et ce qui est plus merveilleux encore, c'est qu'ils boivent dans leurs propres crânes dorés, et qu'ils voient dedans, en tenant leur tête dans leurs mains ».

Avec la plupart de ses devanciers, M. Gifford attache une importance particulière à l'épisode final du dialogue, au point de vue de la date de sa composition. Criton y raconte qu'un homme qui se croit très sage a blâmé Socrate d'avoir commerce avec des sophistes bavards tels qu'Euthydème et Dionysodore. Le même homme a étendu sa critique à la philosophie en général. Dans la caractéristique que Socrate et Criton donnent ensuite de ce personnage, on a reconnu depuis longtemps une allusion à Isocrate : teinture de philosophie, prétention à la science politique, abstention de la parole publique, grand talent d'écrivain, vanité excessive, tous les traits qui désignent Isocrate s'y trouvent réunis dans la juste mesure. M. Gifford le prouve en reprenant surtout les arguments de Thompson (appendice du *Phèdre*). Il aurait convenu de rappeler que la démonstration avait déjà été faite par Spengel dans un article que l'on a vainement essayé de réfuter, et auquel on n'a rien ajouté d'essentiel.

M. Gifford nous paraît avoir raison d'assigner à l'*Euthydème* une date postérieure à celle du *Phèdre*. Pour se convaincre combien cette succession est nécessaire, il suffit de lire les étranges combinaisons que doit imaginer Gomperz pour essayer de la contester. D'autre part, je crois que M. Gifford place le *Phèdre* et l'*Euthydème* beaucoup trop au commencement de la carrière de Platon. Mais cette objection tient à la question si compliquée de la chronologie générale des dialogues, question qu'à mon sens les éditeurs ont tort d'aborder à

l'occasion d'un dialogue isolé. M. Gifford a établi, avec beaucoup de finesse, de nombreux rapprochements entre des passages du *Phèdre* et du discours *Contre les Sophistes* d'Isocrate. Mais ces rapprochements n'ont point, à mes yeux du moins, la portée qu'il leur prête, et ils ne m'ont point démontré que l'œuvre d'Isocrate est postérieure à celle de Platon.

A l'égard des deux représentants ridicules de l'éristique, Euthydème et Dionysodore, je crois, avec l'éditeur, qu'ils ont été des personnages réels, bien connus à Athènes à la date scénique du dialogue. Mais il me semble que M. Gifford accueille avec beaucoup trop de complaisance l'hypothèse de Teichmüller d'après laquelle Dionysodore serait un masque de Lysias. Celui-ci a cultivé tour à tour le genre pompeux ou épидictique, et le genre judiciaire. Mais il n'a jamais été un dialecticien, même mauvais, et sans doute Platon aurait jugé que sa tête était trop peu philosophique, pour qu'il pût s'essayer même dans l'éristique.

Le texte de M. Gifford reproduit en général celui de Burnet, avec une tendance encore plus conservatrice. En fait de correction digne d'attention, je signale 271 c $\kappa\alpha\theta' \alpha$, au lieu de $\kappa\alpha\tau\alpha$. Quelques fautes singulières se trouvent dans l'introduction parmi les noms propres : Ctésiphon pour Ctésippus; Diodorus pour Dionysodorus (plusieurs fois).

L. PARMENTIER.

Poésie latine. Épitaphes. Textes choisis et commentaires publiés par FRÉDÉRIC PLESSIS, Maître de conférences à l'École Normale Supérieure, avec le concours de EDM. EGGI, H. FOCILLON, M. GAUTREAU, ST. JOLLY, H. DE PÉRÉRA, A. RIEMANN, élèves de l'École Normale Supérieure. Paris, Fontemoing, 1905 (Collection « Minerva »). LX-305 pp. in-16.

Comme l'indique le titre que je viens de transcrire, cet ouvrage a été préparé dans les conférences de l'École Normale Supérieure. C'est en lisant les *Carmina epigraphica* de M. Bücheler¹ que M. Plessis a pris l'idée d'un cours sur la poésie funéraire chez les Romains, et l'idée était heureuse. Il y a trente-cinq ans, M. G. Kurth écrivait ces lignes dans notre *Revue*² : « Il manque à l'histoire littéraire un

¹ *Anthologia Latina sive Poesis Latinae supplementum. Pars posterior : Carmina epigraphica conlegit FR. BUECHELER. 2 fascicules. Leipzig, Teubner, 1895-1897.*

² Tome XII (1870), p. 97.



chapitre que je voudrais intituler, faute d'une dénomination meilleure, *littérature funéraire*, et qui s'occuperait uniquement de rechercher et de déterminer l'élément artistique de cette grande quantité d'inscriptions tombales que possèdent tous les pays un peu civilisés. Cette recherche serait intéressante surtout pour l'antiquité, où le genre épigrammatique — dans le sens grec du mot — a été si florissant pendant plusieurs siècles. » Le livre de M. Plessis comble en partie la lacune signalée jadis par M. Kurth.

Il débute par une *Étude sur la Poésie funéraire à Rome d'après les inscriptions*, due à la plume élégante de M. Focillon. Le sujet est vaste et complexe; il ne pouvait être épuisé en une cinquantaine de pages, mais M. Focillon en a fort bien marqué les points principaux ¹.

Le recueil de M. Plessis comprend soixante-sept épitaphes, dont sept ne se trouvent pas dans les *Carmina epigraphica* de M. Bücheler ². Entre les centaines d'inscriptions funéraires qui nous ont été conservées, le choix était embarrassant. Celui qu'a fait M. Plessis est bon et témoigne d'une grande sûreté de goût. J'en aurais peut-être fait un quelque peu différent; mais la composition d'une anthologie est en grande partie affaire de sentiment individuel, et l'on a mauvaise grâce, en pareille matière, à s'ériger en juge des préférences d'autrui. Je me bornerai à une seule remarque : c'est que M. Plessis eût donné à son œuvre un caractère plus homogène s'il s'en fût tenu strictement aux monuments épigraphiques.

Le commentaire fait honneur au professeur et aux élèves; il est soigné, instructif, intéressant ³. Je l'ai lu avec grand plaisir; on y

¹ P. XL, à propos des sculptures funéraires, l'auteur aurait pu rappeler les instructions que Trimalchion donne à Habinnas concernant son tombeau (Pétrone, *Satyr.*, 71). C'est une caricature, mais les caricatures ont leur prix pour l'historien. — P. XLV, *tituli res digna sepulcri* est un lapsus pour *titulo res digna sepulcri*. — P. XLVII : quand les femmes romaines ont-elles donné leurs chevelures pour les machines de guerre? Je crois qu'il y a confusion avec les femmes carthaginoises (Appien, *Libyc.*, 93; Florus, I, 31, 10; Frontin, I, 7, 3; etc.).

² Ce sont les épitaphes (ou prétendues telles) de Névius, Plaute, Pacuvius et Ennius (n° 6, 7, 8, 9), les vers de Propertius sur la mort de Gallus (n° 15), une épitaphe de femme recueillie par les Bénédictins (n° 52) et une épitaphe inédite, celle de Julia Sidonia Felix, prêtresse d'Isis, communiquée à l'auteur par M. Cagnat.

³ Quelques explications de plus, à mon sens, n'auraient pas été inutiles; ainsi pour *duo* = *bo* dans *duonoro* (n° 2, v. 2); pour les expressions *Orci thesauro* (n° 6, v. 3), *mortem aptus* (n° 7, v. 1), *numeri innumeri* (ibid., v. 3); pour la forme *Oli* = *Auli* (n° 12, v. 4); pour *redit* = *in terram redit*,

sent circuler à travers les détails d'érudition un souffle littéraire, et l'on reconnaît sous le philologue le délicat poète de la *Lampe d'argile*.

P. T.

Anecdota Oxoniensia, Texts, Documents and Extracts chiefly from Manuscripts in the Bodleian and other Oxford libraries. Classical series, part X: The vetus Cluniacensis of Poggio, by ALBERT C. CLARK, M. A., Fellow of Queen's College, Oxford. Oxford, Clarendon Press, 1905. LXX-56 pp. in 4°, avec deux fac-similé.

En 1413 ou 1414, Poggio Bracciolini découvrit à Cluny un ancien manuscrit, fort endommagé, qui contenait, entre autres discours de Cicéron, le *pro Sexto Roscio Amerino* et le *pro Murena*, qu'on ne connaissait pas auparavant. Ce précieux manuscrit est malheureuse-

« retombe » (n° 24, v. 6) et pour l'emploi de *ex* (ibid.). — L'authenticité des épitaphes de Névius, Plaute et Pacuvius n'est pas discutée. — P. 47 : on ne peut guère supposer que les vers d'Ennius : *Aspicite, o cives, etc.*, aient été « gravés au-dessous de la statue qui décorait son tombeau, probablement dans la sépulture des Scipions, » si l'on tient compte de la manière dont s'expriment Cicéron et Tite-Live (v. p. 4, note 3). — N° 20, v. 1, il me paraît évident que *primus* porte sur *togatus*, « en toge » ; l'interprétation qui, d'après M. Plessis (p. 101), n'a été proposée nulle part, est implicitement contenue dans la note, trop concise, de M. Bücheler. — P. 156, l'interprétation de *leti domus* donnée dans la note 2 est préférable à celle qui est admise dans le texte. — N° 35, v. 7 : *ab artus* (*abartus* en un seul mot dans l'inscription) ne serait-il pas pour *ab artubus* ? *Ab* avec l'accusatif est un solécisme du langage vulgaire. *Artus* = *braccia* (cf. v. 3). *Ab artus* se joint alors étroitement à *draco* : « un serpent (bracelet) de ses bras, » c'est-à-dire « qui ornait ses bras. » S'il y avait lieu de recourir à une conjecture, je proposerais : *ab arte* (entendez : *speciosus ab arte*, « d'un beau travail ») ; *arte* aurait été changé en *artus* sous l'influence de *artus* qui termine le v. 3. — N° 41, v. 3, je me demande si *augete* n'est pas pour *addite*, par suite du mélange des deux constructions qui se présentaient simultanément à l'esprit de l'auteur : *numerus augete* (*hac anima*) et *numero addite* (*hanc animam*). Ces mélanges de constructions ne sont pas rares, mais j'avoue qu'ici l'incorrection est un peu forte. — N° 48, v. 1 (p. 219) : pour *sub annis*, il fallait renvoyer au n° 44, v. 3. — Ibid., v. 13 : *calidum* ne serait-il pas un accusatif de qualification (Riemann, Synt., § 35, c, et rem.) allant avec *vernantes* ? Le sujet de *decoxit* serait *mors*. *Calidum vernare*, « avoir une chaleur printanière, » est une expression assez singulière lorsqu'il s'agit de fleurs, mais elle a pu être amenée par la recherche de l'antithèse avec *frigore*.

ment perdu. On est obligé, pour en déterminer le contenu et le caractère, de recourir aux copies qui en dérivent, de les comparer entre elles, d'en rechercher la filiation, etc. C'est là un travail très difficile et très délicat, à cause surtout des corrections arbitraires que les humanistes italiens de la Renaissance ont fait subir aux textes. Les patientes et ingénieuses études de M. Clark viennent enfin de jeter la lumière sur le sujet.

M. Clark établit que le *Cluniacensis* renfermait, outre le *pro Roscio* et le *pro Murena*, le *pro Cluentio*, le *pro Caelio* et le *pro Milone*; qu'il devait être antérieur au règne de Charlemagne et qu'au commencement du XV^e siècle il était devenu peu lisible. C'est alors qu'il fut utilisé en France par des copistes et qu'il donna naissance au *codex S. Victoris* (= *Par. Lat.* 14749), que M. C. désigne par Σ . Dans Σ , le *pro Roscio* et le *pro Murena* sont transcrits en entier (pour autant que l'état de l'original le permettait), mais du *pro Milone*, du *pro Caelio* et du *pro Cluentio* on s'est contenté d'extraire des variantes et des suppléments qu'on a ajoutés à un texte provenant d'une source vulgaire. Le manuscrit de Wolfenbuttel 205 (G ou W), que les critiques modernes regardent comme la meilleure autorité, n'est qu'un médiocre descendant de Σ . — Peu après, le *Cluniacensis* fut découvert par Poggio Bracciolini, qui le communiqua à Bartolommeo da Montepulciano. Celui-ci en fit des *excerpta*, dont nous possédons une copie dans le *Laurentianus* I.IV, 5 (*excerpta Montepolitiana*), que M. C. désigne par B et dont il signale la haute valeur. Poggio envoya ensuite le manuscrit à ses amis de Florence. Les Italiens en tirèrent des variantes et des suppléments qui vinrent se mêler à la tradition vulgaire et aux conjectures des savants. Le terme de cette évolution est marqué en quelque sorte par des manuscrits tels que le *Monacensis* 15734 (S).

Les résultats de ces investigations sont importants.

Des manuscrits qu'on avait pris pour guides (W, S, etc.) sont déchu du rang qui leur avait été assigné; l'autorité de l'*Harleianus*, en ce qui concerne le *Pro Milone*, est confirmée par la concordance de ses leçons avec celles qui peuvent être attribuées au *Cluniacensis*; enfin Σ et B doivent être considérés désormais comme des sources de premier ordre. M. Clark donne à la fin du volume une analyse et une collation minutieuses de ces deux manuscrits.

Il convient de féliciter le savant *Fellow* d'Oxford de ses découvertes et du parti qu'il en a tiré. Par son érudition, par son esprit pénétrant et par sa méthode judicieuse, il a fait faire un sensible progrès à la critique de Cicéron.

P. T.

M. Tullii Ciceronis de Oratore liber primus. *Texte latin revu et publié d'après les travaux les plus récents avec un commentaire critique et explicatif, une introduction et une notice biographique par EDMOND COURBAUD, Maître de conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.* Paris, Hachette, 1905. LXXXVIII-218 pp. in-8° (*Collection d'éditions savantes*).

Le *De oratore* est non seulement une des compositions les plus achevées qui soient sorties de la plume de Cicéron, mais encore une des œuvres les plus vraiment *romaines* de toute la littérature latine. On l'a souvent analysé et apprécié; mais je ne crois pas qu'on l'ait jamais fait avec autant de finesse, de justesse et de bonheur d'expression que M. Courbaud dans son *Introduction*. Tout le morceau est à lire et à relire. Il est suivi d'une étude sur les manuscrits du *de Oratore*, dont M. C. donne un classement raisonné; son exposé est très clair et très méthodique. Le texte est établi avec prudence; l'éditeur n'y a admis que les corrections indispensables. Le commentaire est fort bien fait; il est détaillé sans être touffu et ne laisse aucune difficulté sans solution. Bref, l'édition de M. C. est des plus recommandables¹.

P. T.

Corneli Nepotis Vitae, recognovit brevique adnotatione critica instruxit E. O. WINSTEDT. Oxford, Imprimerie de Clarendon, s. d. (*Scriptorum classicorum Bibliotheca Oxoniensis*).

Depuis les travaux de Roth et de Nipperdey, les règles de la critique diplomatique, pour ce qui concerne le texte de Cornelius Nepos, sont définitivement fixées. M. Winstedt n'a eu qu'à les suivre. La seule contribution personnelle qu'il apporte, ce sont quelques variantes du *Canoniciumus Lat.* 159. A l'endroit des conjectures des savants, M. W. se montre très réservé, trop réservé peut-être; ainsi, à sa place, je n'aurais pas hésité à admettre dans la *Vie d'Alcibiade*, 10, 4, la correction de Nipperdey *eaque* pour *eamque*. Je note en passant que dans la *Vie d'Eumène*, 3, 4, le *Parcensis*, d'après Louis Roersch (*Rev. de*

¹ M. C. ne paraît pas connaître les *Tulliana* de M. Th. Stangl (Munich, 1897. Progr. du Luitpold-Gymnasium). Il aurait pu le citer ou en tirer parti aux §§ 30 (sur *coetus*), 32 (où M. St. lit *iniquos* au lieu de *improbos* ou *integros*), 62 (sur *quam oratoris*), 113 (sur *inquit... Mucius*), 209 (où M. St. défend *esse*), 216 (où M. St. lit : *Quare NEC, si eloquentissimus*, etc.), 243 (où M. St. préfère *quod excogitasset* à *qui excogitasset*).

l'Instr. publ., 1861, p. 248, note 2), porte *tum* par correction de *tunc*; dans la même phrase, il y a une faute d'impression assez fâcheuse : *erunt* pour *erant*. — Cette édition, élégante et commode, ne sera pas inutile aux professeurs qui voudront approfondir l'étude de Cornelius Nepos.

P. T.

Poeti Latini minori, testo critico commentato da GAETANO CURCIO. — Vol. II, fasc. 1 : **Appendix Vergiliana.** Catania, fr. Battiato, 1905, xvi-186 pp. in-8°. 5 fr.

Le premier volume de ce recueil a paru en 1902 ¹. M. Curcio a consacré deux ans à la préparation du second, qui ne contient qu'une partie de l'*Appendix Vergiliana* (*Priaepa, Catalepton, Copa, Moretum*), soit 435 vers. On ne s'en étonnera pas, si l'on songe aux difficultés de critique et d'interprétation que présentent ces petites pièces, dont quelques-unes sont de véritables énigmes. Dans des prolégomènes étendus, M. Curcio examine les questions relatives à la constitution du texte, à la date, à la provenance et à l'attribution des morceaux, à leur caractère littéraire (composition, style, métrique), etc. Il s'y montre, comme à l'ordinaire, philologue bien informé, consciencieux et judicieux. Je signalerai particulièrement une étude très fine sur la valeur poétique du *Moretum* (p. 143 et suiv.). Les contributions personnelles de l'auteur à la critique sont une collation de cinq manuscrits du Vatican et un petit nombre de conjectures. Les gloses interlinéaires tirées du *Vaticanus* 1577 (pour la *Copa*) et du *Vaticanus* 1574 (pour le *Moretum*) me paraissent assez insignifiantes ². Les notes explicatives renferment beaucoup de renseignements utiles, mais elles ont n'ont pas toujours la netteté voulue ³. Ce fascicule me semble d'ailleurs porter quelques traces de précipitation : il y a des répétitions inutiles ⁴ et d'assez nombreuses fautes d'impression, dont la plupart, il est vrai, sont corrigées dans l'errata. Ce sont là des taches légères que le savant éditeur évitera facilement dans la suite.

P. T.

¹ V. *Revue*, t. XLVI (1903), p. 22-23.

² La glose sur le v. 4 de la *Copa* (*Ad cubitum raucos excutiens calamos*) est ainsi reproduite par M. C. : *calamos] tibias tum folliculo (?) quas tenens in brachio premebat ut expromeret sonitum*. Il faut lire *tibias cum folliculo*, etc. Le glossateur s'est imaginé qu'il s'agissait d'une cornemuse (v. Rich, au mot *ascaules*).

³ Au v. 13 de la *Copa*, *violae* dépend de *flore* (cf. *flos hyacinthi*, etc.), et il faut réunir *de flore corollae*; le commentateur ne l'indique pas clairement.

⁴ P. ex. dans la note au v. 5 de la *Copa*.

Le Bucoliche di Virgilio con introduzione e commento di ETTORE STAMPINI. Parte prima : *Ecloghe I-V*. Terza edizione. Turin, Loescher, 1905. xxii-109 pp. in-8°. Prix : 1 fr. 50.

Dans cette troisième édition, M. Stampini a apporté beaucoup de changements et d'additions à son travail, dont la première édition avait paru en 1899¹. Avec la conscience qui le caractérise, il a dépouillé et utilisé ce qui a été publié depuis 1889 sur l'œuvre de Virgile. Il a consigné dans un appendice (p. 93-109) la majeure partie de ses observations complémentaires.

Virgile a été tant de fois étudié et expliqué qu'il est bien difficile à un commentateur moderne de trouver quelque chose qui n'ait déjà été dit ou indiqué par ses devanciers. Néanmoins M. Stampini a su faire mieux qu'une simple compilation : il a réussi à donner à son commentaire un caractère personnel en y insérant un certain nombre de citations et d'observations dues à ses propres recherches. Ce qu'il faut surtout louer en lui, c'est la lucidité de sa pensée et la sûreté de son jugement; entre plusieurs interprétations, son choix est presque toujours heureux. Son édition sera consultée avec fruit par ceux de nos professeurs qui savent l'italien. Il est à souhaiter que la connaissance de cette belle langue, si aisée à apprendre, se répande parmi nous : elle est devenue non seulement utile, mais encore indispensable, à cause du rang éminent que l'Italie a conquis dans la science.

P. T.

The Plan and Scope of a Virgil Lexicon with specimen articles, by MONROE NICHOLS WETMORE, Ph. D. New Haven (Connecticut), 1904 (Thèse de l'Université de Yale). 128 pp. in-8°.

La nécessité de lexiques spéciaux pour les auteurs anciens se fait de plus en plus sentir, étant donné, d'une part, les exigences actuelles de la critique et de l'exégèse philologiques, de l'autre, le développement qu'a pris l'étude historique des langues au point de vue de la grammaire, du vocabulaire et de la sémantique. On connaît les lexiques de Merguet (discours et œuvres philosophiques de Cicéron; César et ses continuateurs), de Gerber et Greef (Tacite), de Meusel (César), de Menge et Preuss (César), de Segebade et Lommatzsch (Pétrone). M. Wetmore entreprend un travail analogue pour Virgile, et il en

¹ Le seconde édition n'était qu'une réimpression de la première.

expose les principes dans la brochure que nous annonçons. A cet exposé, il joint un certain nombre d'articles-spécimens; les mots choisis sont : *A* ou *ab*, *amnis*, *flumen*, *fluvius*, *rivus*, *gramen*, *herba*, *gratus*, *scindere* (avec le composé *proscindere*) et *videre*. La méthode adoptée par M. Wetmore nous paraît réunir de sérieux avantages; elle révèle ce sens pratique qui distingue éminemment les Américains.

L'auteur prie les latinistes de lui communiquer leurs critiques et leurs observations. Il est à souhaiter que cet appel soit entendu. Nous engageons les professeurs belges à se procurer l'opuscule de M. Wetmore, à l'étudier et à prêter, le cas échéant, leur concours à l'achèvement d'une œuvre qui ne peut manquer de rendre de grands services non seulement à la science, mais encore à l'enseignement.

P. T.

L. Annaei Senecae Dialogorum libros XII edidit EMIL HERMES (*Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana*). Leipzig, Teubner, 1905. xx-383 pp. 3 Mk. 20.

On attendait avec impatience l'édition des *Dialogi* de Sénèque par M. Hermes, destinée à remplacer dans la *Bibliotheca Teubneriana* celle de Haase, qui, vieille de plus d'un demi-siècle, n'était plus à la hauteur de la science. L'œuvre de M. Hermes, longuement mûrie, est de nature à satisfaire les plus exigeants. L'éditeur, comme il était naturel, a mis largement à contribution les travaux de ses devanciers, et notamment de M. Gertz, dont la belle édition (Copenhague, 1885), lui a fourni un fondement solide. Mais il a su conserver son indépendance de jugement, et sa connaissance approfondie de Sénèque l'a heureusement guidé. Le tact et la prudence dont il a fait preuve dans la constitution du texte méritent les plus grands éloges. Il n'a guère admis que des corrections certaines¹, reléguant dans les notes les restitutions plus ou moins plausibles. L'apparat critique, très clairement ordonné, contient non seulement les variantes des manuscrits et les conjectures des savants, mais encore, sous une forme concise, d'utiles remarques sur les passages difficiles ainsi que sur la langue et le style de Sénèque. Bref, cette édition est excellente de tout point et figure dignement à côté de celles de M. Hense (*Epistulae ad Lucilium*) et de M. Hosius (*De beneficiis et de clementia*), publiées par la même librairie.

P. T.

¹ M. H. se montre, ce qui est rare, aussi réservé à l'égard de ses propres corrections qu'à l'égard de celles des autres.

Apulei Platonici Madaurensis pro se de magia liber (Apologia), recensuit RUDOLFUS HELM (*Apulei opera quae supersunt*, vol. II, fasc. I. — *Bibliotheca script. Graec. et Roman. Teubneriana*). Leipzig, Teubner, 1905. 120 pp. 2 Mark 40.

Cinq ans à peine se sont écoulés depuis l'apparition de l'édition de l'*Apologia* et des *Florida* par M. van der Vliet (1900), et déjà la maison Teubner publie une nouvelle édition de l'*Apologia*. Celle-ci est due à un jeune savant du plus sérieux mérite, M. Rudolf Helm. Il faut bien le reconnaître, le travail de M. van der Vliet laissait à désirer sous certains rapports : les collations de manuscrits n'étaient pas toujours exactes, l'apparat critique manquait de clarté et le texte était assez arbitrairement remanié. Esprit ingénieux et cultivé, latiniste érudit, M. van der Vliet ¹ cédait malheureusement trop volontiers à son penchant pour les conjectures. M. Helm s'est inspiré d'une méthode plus prudente et plus rigoureuse; aussi son texte diffère-t-il en maint endroit de celui de son prédécesseur et ses notes contiennent-elles des indications beaucoup plus sûres. — Au c. 49 (p. 56. l. 14), je lirais *apertissime docuit* au lieu de *aptissime docuit*. Cf. c. 87 (p. 96, l. 16), où Juste Lipse a corrigé *aptius* en *apertius*. — C. 60 (p. 68, l. 22), je préfère la correction de M. Ellis : *stolida audacia* à celle de Jahn : *< in > solita audacia*. — C. 79 (p. 88, l. 18-19), je propose de lire : *Cedo nunc : < quid > quod Pudentilla me in eo tempore non amabat...?* Cf. c. 28 (p. 32, l. 23) : *cedo, si videtur, singula consideremus* ; c. 34 (p. 40, l. 1-4) : *cedo enim : si ego de Veneris statua nihil dixissem...; quibus tandem verbis accusasses crimen illud tam stultitiae quam linguae tuae congruens?*

P. T.

L. GUILLAUME et B. BAELE. **Morceaux choisis à l'usage de la troisième et de la quatrième. Partie du maître**, 2^e édition, entièrement refondue. Lille, Paris, Bruges, Desclée, De Brouwer & C^{ie}, 1904. In-12, XII-378 pp. Prix : 4 francs.

La *Revue de l'Instruction publique* (XLVI, pp. 23-4) a fait l'éloge des MORCEAUX CHOISIS à l'usage de la troisième et de la quatrième, par M. l'abbé Baelde.

¹ Né en 1847, mort en 1902. Il avait été nommé professeur à l'Université d'Utrecht en 1891. V. J. J. HARTMAN, *Levensbericht van Joannes van der Vliet*, dans le *Jaarboek der Koninklijke Akademie van Wetenschappen*, Amsterdam, 1903.

Le *Livre du maître* comprend diverses parties également bien soignées, mais cependant de valeur un peu inégale.

La première partie est tout à fait supérieure. M. le chanoine Guillaume nous donne, de ces morceaux, une traduction correcte, élégante, et en même temps d'une grande exactitude. Il sait rendre toute la pensée de chacun de ses auteurs, toute l'énergie ou toute la grâce de leur diction, avec une aisance et dans un style qui ne laissent nulle part le sentiment, pas même le soupçon d'une transposition. M. Guillaume excelle véritablement en ce travail, un des plus difficiles dans toutes les langues, et où si peu ont réussi¹.

Une seconde partie du volume donne quatre *études de comparaison*, par M. Baelde : *Ovide*, histoire du poète, et *Prudence*, histoire du poète; *Pline le Jeune*, les spectacles populaires, et *St-Augustin*, Alypius à l'amphithéâtre; *Pline le Jeune*, le convive inexact, et *Sulpice-Sévère*, le cuisinier de St-Paulin; *St-Ambroise*, hymne à l'aurore, et *Sénèque*, description de l'aurore. Ces études sont l'œuvre d'un homme de goût en même temps que d'un bon latiniste; mais on pourrait y trouver un peu de parti pris².

¹ Par principe, je trouve ces *Livres du maître*, avec la traduction des textes à expliquer, tout à fait nuisibles, tant pour les maîtres que pour les élèves. Mais les traductions de M. Guillaume peuvent servir de modèles pour les uns et pour les autres, et à ce titre, je les loue sans restriction.

² Pour M. B., tout est beau dans *Prudence*, rien n'est beau dans *Ovide*. le ton est même parfois agressif, comme si *Ovide* était présent : « il plaide sa cause, il se justifie : « je n'ai pas commis de crimes, j'ai erré, rien de plus. » Et M. B. ajoute, assez sèchement : « Erreur ne fait pas compte » (p. 207). On remarquera que, même dans la traduction de M. G., le passage laisse une tout autre impression : par un sentiment très délicat, *Ovide* tient à affirmer à ses parents « que ce qui lui valut son arrêt d'exil, ce ne fut point un crime mais une simple méprise. » Si M. B. se croit parfois obligé de louer *Ovide* : « C'est d'un sentiment délicat », on dirait qu'il se repent, car il ajoute à l'instant même : « bien que l'expression en soit un peu mièvre » (p. 207).

P. 217, M. B. dit, en étudiant un extrait de *St-Augustin* : « Relevons un beau cas d'asyndète : *spectavit, clamavit, exarsit, abstulit* » et, à propos de *Pline le Jeune* : « La rhétorique (avec dédain) y est largement mise à contribution : c'est l'interrogation l'asyndète et la répétition..... » L'asyndète, dans *St-Augustin*, c'est beau, dans *Pline*, c'est de la rhétorique. P. 218, M. B. s'extasie : « Ces cuisiniers (de *Sulpice-Sévère*) qui « dédaignent de préparer de maigres ragoûts » sont une trouvaille. » P. 219. M. B. trouve mal que *Pline le Jeune* soit délicat. « *Sulpice-Sévère* appuie davantage sur le trait. Il est plus franc, plus communicatif. C'est un gaulois....., » et M. B. continue d'admirer : « Relevons en passant cette plaisante hyperbole : *vilemque pullem esurientium faucibus inferre monachorum*; elle fait image.»

Cet ouvrage d'ailleurs est, en même temps qu'un livre classique, une œuvre de polémique, qui a sa place marquée dans la lutte que M. Guillaume a entreprise en faveur des auteurs chrétiens. Chacun des auteurs chrétiens a son introduction dithyrambique; les auteurs païens ont, en tout, une préface où l'on montre, par la plume de Granier de Cassagnac, que les anciens n'ont rien pu produire de grand ni de beau.

Le morceau de résistance est une longue dissertation — en quatre-vingt dix pages — intitulée : *Les humanités et les règles de l'Église*, dans laquelle M. Guillaume s'efforce de démontrer que la tradition de l'Église, et — point capital — la volonté des Papes Pie IX et Léon XIII demandent la lecture et l'étude des auteurs chrétiens dans les collèges et dans les séminaires. Le morceau est écrit avec verve et avec esprit, mais je dois avouer qu'il ne m'a pas convaincu sur tous les points.

L. P.B.

PAULY-WISSOWA, **Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft**, *Neunter Halbband : Demogenes-Donatianus*, Stuttgart, Metzler, 1903, 1532 colonnes.

Nous pouvons nous dispenser, en annonçant ce neuvième tome de la *Realencyclopädie*, d'insister encore sur les mérites ou de définir le caractère du grand ouvrage dont il fait partie. Celui-ci est aujourd'hui universellement connu et consulté avec profit par tous ceux qui y s'occupent de l'étude de l'antiquité. Nous n'aurons pas non plus le pédantisme de signaler dans la masse énorme de faits et d'idées qui sont ici condensés, l'omission de tel détail, l'inexactitude de telle affirmation ou de relever la longueur disproportionnée de certaines dissertations. Ce sont des défauts inévitables dans les recueils de ce genre. Il suffira d'énumérer des principaux articles pour qu'on se convainque de l'importance de ce nouveau volume. Il s'ouvre par une monographie très fouillée de von Schoeffer sur les Dèmes (col. 1-131) mais les hasards de l'ordre alphabétique y ont attribué la part la plus large aux écrivains grecs : une série de littérateurs, de philosophes et de savants de premier ordre sont étudiés avec compétence : Démotènes (Talheim), Diodore de Sicile, Dexippe, Diogène Laerce (Schwartz), Dicéarque le géographe (Martini), Diogène le Cynique (Natorp), le médecin Dioclès de Carystos (Wellman), Dion Chrysostome (W. Schmid), le comique Diphilos (Kaibel), Denys d'Halicarnasse (Schwartz et Radermacher), Denys le Périgète (Knaack), le mathématicien Diophante (Hultsch) etc. Les mots *Dithyrambos* (Crusius) *Didaskaliai* et *Didaskalos* (Reisch) nous conduisent de la littérature aux institutions

grecques. M. Niese a fourni d'importantes contributions à l'histoire de la Sicile dans ses biographies de Dion de Syracuse et des deux tyrans Denys, qui figurent en tête de cent soixante trois personnages du nom de Dionysios. Enfin la mythologie grecque s'est enrichie de bons travaux sur Deucalion (Tümpel) Diomède et les Dioscures (Bethe), Dionysos et Dodone (Kern).

Le monde romain est moins bien représenté dans ce tome. Diane (Wissowa) est la seule divinité importante qui y figure et aucun homme de lettres de quelque valeur, n'y apparait — nous noterons cependant de bonnes observations de M. Skutsch sur les *Dicta Catonis* — mais les droits et les institutions de Rome y occupent une place considérable : *Dilectus*, *Dictator* et *Dispensator* (Liebenam), *Digesta* (Jörs), *Dioecesis* (Kornemann), *Discussor*, *Domesticus* (Seeck), *Dominus* (Neumann), *Devotio* (Wissowa). Enfin la dernière partie du volume (col. 1313-1519) passe en revue cent et douze *Domitii*, parmi lesquels il faut citer en première ligne l'empereur Aurélien (Groag) et le jurisconsulte Ulpian (Jörs).

Un ouvrage qui veut résumer toute notre connaissance de l'antiquité ne peut fatalement nous offrir qu'une image fugitive du savoir humain à une date déterminée. Les progrès incessants de celui-ci rendent parfois insuffisants les articles les plus soignés dès le lendemain de leur publication ¹. Il vaut mieux s'en réjouir que s'en affliger, d'autant plus que les suppléments annoncés pourront remettre les choses au point. Ce qui est plus grave c'est qu'après avoir attendu des années les biographies de Néron et de Corbulon (Domitii), la rédaction a dû renoncer à les publier à leur place naturelle : cet aveu fait entrevoir combien est lourde la tâche de diriger une aussi vaste entreprise et quel dévouement persévérant elle exige. Mais une fois achevée, cette encyclopédie, quelles que soient les transformations ultérieures de la science, restera un monument considérable et caractéristique de l'*Altertumswissenschaft*, telle que la concevait la philologie allemande au début du XX^e siècle.

F. C.

¹ M. Cohn n'a pas pu mettre à profit pour son Didymos l'édition du papyrus de Berlin; M. Büchner a écrit sur Didymes sans pouvoir consulter encore le livre de MM. Haussoullier et Pontremoli; le Dionysos de M. Kern a été rédigé en même temps que le mémoire de M. Foucart sur le culte de ce dieu en Attique, etc. etc.

PAUL FOUCART, **Le culte de Dionysos en Attique** (*Extrait des Mém. de l'Acad. des Inscriptions*, t. XXXVII). Paris, Klincksieck, 1904. 201 pp., in-4°.

Après avoir étudié à un point de vue nouveau la religion de Déméter à Eleusis, M. Foucart consacre un mémoire remarquable à un autre culte attique aussi complexe et aussi obscur, celui de Dionysos. Pour éclaircir des questions qui divisent depuis longtemps les philologues, il a recouru à une méthode nouvelle et pris pour point de départ le cérémonial des fêtes dionysiaques. Les fêtes païennes sont instituées pour commémorer quelque action glorieuse attribuée à un dieu ; « les rites reproduisent sous une forme sensible, le plus souvent abrégée ou conventionnelle, les parties importantes de l'histoire divine. » La tâche de l'historien consistera donc d'abord à reconstituer avec toute la précision possible cette liturgie, puis à déterminer à quel fait de la légende sacrée elle correspond.

Pour Dionysos, la tâche est particulièrement ardue. Les anciens, comme ils l'ont eux-mêmes reconnu, ont confondu sous ce nom plusieurs divinités. Il y a un Dionysos thrace, qu'on honore par des orgies nocturnes et des courses dans les forêts des montagnes, et son culte se propagea notamment en Béotie et fut adopté à Thèbes où il se transforma et fut considéré comme indigène. Un autre Dionysos, adoré en Crète, est aussi d'origine exotique. Il n'est pas, comme les *θεοὶ ἀθάνατοι* des Grecs, conçu comme immortel, mais c'est au contraire sa mort violente et sa résurrection qui constituent le fait essentiel de sa religion. On doit y reconnaître un Osiris égyptien.

Il faut distinguer en Attique même ces deux Dionysos. Celui qui garda le nom de Dionysos d'Eleuthères et en l'honneur duquel on célèbre les Dionysia urbaines (*ἐν ἄσσει*) est manifestement d'origine béotienne. Ses fêtes, grâce à leur procession pompeuse et surtout aux concours dramatiques dont elles étaient l'occasion, en firent le dieu le plus populaire d'Athènes. Il éclipsa presque complètement un homonyme beaucoup plus ancien : le Dionysos du quartier du Marais (*ἐν Αἰμναίς*) dont le caractère est tout différent et dont le rituel offre une foule de vieilles pratiques, qu'on répétait sans plus en comprendre le sens. M. Foucart entreprend de démontrer que ces rites s'interprètent très clairement par un rapprochement avec la religion égyptienne, et que le plus ancien Dionysos d'Eleusis et d'Athènes n'est autre qu'Osiris, introduit en Attique soit directement d'Égypte, soit par l'intermédiaire de la Crète vers le XV^e siècle avant notre ère.

Ce Dionysos est en effet, dans les mystères, étroitement associé à Déméter, comme Osiris l'est sur les bords du Nil à Isis, qui préside

aussi à la culture des céréales. De plus Isis et Osiris, comme le couple divin d'Eleusis, règnent sur le sombre royaume, où les hommes se rendent après la mort. Ce sont, en partie au moins, les hauts faits d'Osiris, dont les fêtes athéniennes perpétuent le souvenir. Dans les Dionysia champêtres (*κατ' ἀγρούς*), la cérémonie essentielle est la « phallagogie » : elle se retrouve en Egypte dans la procession bien connue décrite par Hérodote (II, 48), et elle fait allusion à la résurrection momentanée d'Osiris qui, triomphant de la mort, engendra son fils Horus après son trépas. — Les Lénæa (*Λήναια*) ou fête du Pressoir avaient pour objet de rappeler chaque année un des bienfaits de Dionysos : l'invention et la communication aux hommes de l'art de fabriquer le vin. Elles n'ont rien de mystérieux ni d'exotique; mais il en est autrement des Anthestéries. Des trois parties dont elles se composent, la première, les *Προίγια* ou « Ouverture des jarres » et les *Χόες* ou « Concours de Brocs », où l'on faisait en l'honneur du dieu des libations du breuvage, mélange d'eau et de vin, qu'il avait appris à préparer, sont des réjouissances populaires qui ont pu se produire spontanément sans intervention étrangère; mais les cérémonies du troisième jour sont d'une toute autre nature. La femme de l'archonte-roi célébrait un office secret, assistée de quatorze *γεραιῶναι*, et entrant alors seule dans le temple, elle partageait la couche de Dionysos. Ce rite est institué en souvenir de l'union d'Osiris et d'Isis, la prêtresse athénienne incarnant la déesse, union qui est le prototype de tous les mariages terrestres. Quatorze assistantes prennent part à la cérémonie, parce que ce chiffre est sacré pour les Egyptiens, le cadavre d'Osiris ayant été, suivant la légende, partagé en quatorze morceaux. Enfin les Anthestéries se terminent par la fête des marmites (*χύτραι*), où l'on faisait cuire des graines de toute espèce qui étaient offertes aux dieux infernaux, Dionysos et Hermès Chthonios. Cet acte s'explique par les idées sur la vie future et les pratiques funéraires en Egypte : le mort croyait-on, devait être sustenté par une nourriture semblable à celle des vivants.

Ce résumé sec et succinct suffira peut-être à donner quelque idée de l'originalité du mémoire qu'il analyse, mais, squelette décharné, il n'en peut faire voir que l'ossature. Dans cette étude, d'une belle ordonnance, l'agrément d'un style d'une admirable limpidité s'unit à la clarté du raisonnement et à l'ingéniosité des aperçus en un ensemble harmonieux. L'on a peine à y séparer deux parties cependant très dissemblables : la reconstitution des fêtes dionysiaques et l'interprétation qui en est tentée. La première sera certainement accueillie par tous avec faveur et ses résultats seront généralement acceptés : elle abonde en observations justes et en trouvailles de détail, où se manifeste l'érudition d'un des maîtres de l'épigraphie attique. L'attribution d'une origine

égyptienne à certaines cérémonies athéniennes sera évidemment plus discutée et je crains que les philologues n'aient beaucoup de peine à se rallier à cette thèse. Mais peut-être obéiront-ils inconsciemment à certaines habitudes d'esprit invétérées et à cette tendance qui fait repousser une idée nouvelle uniquement parce qu'elle heurte certaines croyances reçues. A notre avis, bien qu'en pareille matière on ne puisse fournir une démonstration rigoureuse, on aurait tort de repousser absolument l'hypothèse d'un emprunt religieux fait par les Grecs à l'Égypte. Il est dangereux, on s'en est maintes fois aperçu, de prétendre faire vivre les Hellènes dans un splendide isolement, et des découvertes toutes récentes faites dans la vallée du Nil ont achevé prouver l'existence de mystères d'Osiris dont les cérémonies offrent avec le culte dionysiaque de frappantes analogies ¹. F. C.

Saints Jumeaux et dieux Cavaliers, étude hagiographique,
par HENRI GRÉGOIRE. (*Bibliothèque hagiographique orientale*,
éditée par LÉON CLUGNET, 9^e fascicule.) Paris, Picard, 1905;
III et 76 pages.

Une polémique semble près de commencer, sur le terrain de l'hagiographie. Depuis longtemps déjà, le progrès des études historiques pousse les profanes vers l'étude de la littérature sacrée. Après la patrologie, l'hagiographie a eu son tour. De même qu'on s'est mis à chercher le platonisme dans les écrits des pères et à rapprocher les mystères grecs et orientaux de la liturgie chrétienne primitive, de même, on a voulu retrouver des traces de l'influence des mythes et des rites païens dans les pratiques du culte des saints et dans leurs légendes.

Faut-il le dire? de telles initiatives ont leurs périls. Les débuts ne vont pas sans tâtonnements et sans témérités. Or il y a, pour veiller à la saine interprétation des *Acta Sanctorum*, des gardiens vigilants et admirablement armés. Un bollandiste vient précisément, dans un livre fort intéressant, de faire la critique des travaux dont M. Usener a donné les premiers modèles. Il combat notamment les conclusions de ceux qui voient des survivances du polythéisme dans les cultes admis par l'Église, et il le fait en insistant sur les imprudences et les méprises, comme s'il y avait là des excès contre lesquels il serait temps de protester. On attend la riposte, et on a l'impression qu'une bataille s'engage.

¹ Cf. CAPART, *Revue de l'hist. des relig.*, 1905.

C'est à ce moment même que paraît le nouveau fascicule de la collection publiée par M. Léon Clugnet : *Saints Jumeaux et dieux Cavaliers*. Ce travail a été imprimé avant les déclarations de principes du spécialiste éminent à qui nous devons les *Légendes hagiographiques*¹. L'auteur n'a donc pas pu prévoir qu'il allait, avec sa thèse, prendre position dans le débat qui s'annonce. Pour nous, il n'en sera que plus intéressant de deviner, en analysant la monographie, en faveur de quel parti interviennent ces dieux cavaliers, que nous voyons soudain apparaître, comme prêts à foncer dans la mêlée.

La monographie de M. Grégoire, divisée en neuf chapitres, contient en réalité trois parties, assez différentes, bien qu'intimement unies. D'abord, M. G. publie, sous sa forme grecque et sa forme latine, la version cappadocienne du martyre des trois saints Jumeaux, Speusippe, Elaspippe, et Mélésippe. Ensuite, il établit la filiation des divers récits de ce martyre. Enfin, il tâche de déterminer les origines de la légende des trois saints Jumeaux.

Le texte grec du martyre publié par M. G. est tiré d'un manuscrit de Gênes, un *Saulianus* du X^e siècle. Ce texte était pour ainsi dire inédit, la publication de M. Loparev n'étant guère utilisable. La copie contenue dans le manuscrit de Gênes est d'ailleurs interpolée, altérée et fautive, au point qu'il était assez difficile d'y voir clair. On saura gré à M. G. d'avoir réussi à en donner une édition scientifique et lisible. Je regrette seulement qu'au lieu des quelques pages de commentaire, utiles mais forcément incomplètes, dont M. G. l'a munie, il n'ait pas fait simplement, sous la forme d'un *index rerum et verborum*, un relevé judicieux des particularités qu'il fallait signaler au lecteur. De plus, il eût été possible, ce me semble, sans dépenser trop d'espace, de mieux mettre en présence les passages parallèles des deux rédactions, grecque et latine².

La seconde partie me paraît excellente. Le classement des diverses versions est fait avec sagacité. On pourrait chercher noise à l'auteur sur le degré d'importance qu'il attribue à tel ou tel argument, mais personne, je pense, ne voudra contester la valeur de ses conclusions : la

¹ *Les Légendes hagiographiques*, par H. Delehay, S. J., bollandiste. Bruxelles, 1905.

² P. 10, l. 12, je rétablirais *ρούτος*, malgré les arguments invoqués par M. G. à l'appui de la leçon du manuscrit *ρούρος*; p. 11, l. 31, *tepentī molliore* paraît fautif : mais je ne vois pas comment il faut corriger; p. 17, l. 25, *interca ut dictum est fama volat et magnis acuit rumoribus iras* est une réminiscence de Virgile (*Aen.* VII, 104 et IX, 473).

version latine ne dérive pas plus de la version grecque ¹, que la version grecque ne dérive de la version latine. L'une et l'autre ont leurs altérations, et des éléments qu'il faut considérer comme appartenant à la narration primitive. Le rédacteur de la version grecque « a usé des procédés chers à tous les métaphrastes ². Les additions ont un but soit théologique ³, soit rhétorique. Les suppressions portent précisément sur ces détails pleins de pittoresque et de fraîcheur qui sont le propre des documents hagiographiques originaux ⁴. »

Quant à la version latine, elle a des remaniements fort notables, notamment la transformation des esclaves-martyrs en hommes libres : ces changements sont causés — comme le montre fort bien l'analyse de M. G. — par l'introduction dans le récit d'un convertisseur du nom de Macaire : ce Macaire obtient ainsi, dans la monographie, les honneurs d'un excursus (p. 41-50) fort bien documenté.

C'est de cette version latine interpolée que se servit le faussaire qui, dans la première moitié du VI^e siècle, rattacha les trois saints aux origines de l'Église de Langres. Je ne puis donner une idée de toute l'ampleur que prend ici l'argumentation de M. G. Je dois me borner à noter que la démonstration est persuasive.

En écartant des deux rédactions dont il dispose tout ce qui provient des interpolateurs et des métaphrastes, M. G. dégage avec beaucoup de sagacité les éléments d'une version cappadocienne primitive du martyre. Cette version devient ainsi un document d'importance. « Ses renseignements géographiques sont d'une grande valeur. Elle met en scène des personnages certainement historiques, Hermogène et Palmatus; elle confirme ce qu'on savait déjà du culte de Némésis à l'époque impériale. Elle a été rédigée certainement avant le milieu du IV^e siècle, et sa première rédaction date même peut-être de la fin du III^e. Mais repose-t-elle sur les actes authentiques des trois jumeaux, et ces derniers sont-ils historiques? (p. 64). »

Cette question amène M. G. à reprendre une identification proposée

¹ P. 28, M. G. donne comme étant sa thèse « que la rédaction G est de date postérieure à la rédaction L. » Si je comprends bien, il faudrait dire plutôt « que la rédaction G n'est pas la source de L, et qu'elle a des remaniements qui ne figurent pas dans L (l'original grec de L', ou version latine). » Je ne vois pas bien comment on prouverait que l'un des remaniements est plus ancien que l'autre.

² Il serait intéressant de les voir décrire un jour.

³ Le mot s'applique-t-il bien aux exemples cités plus haut?

⁴ Voilà encore une thèse que j'aimerais, pour ma part, à voir démontrer, bien qu'elle ait cours avec la valeur d'un axiôme.

déjà par un savant anglais, M. J. Rendel Harris, mais repoussée par M. Pio Franchi de' Cavalieri et par le P. Delehaye. Seulement, M. G. apporte ici encore une fois une abondance d'arguments et de considérations, qui lui permettent de renouveler complètement la thèse. Voici comment il se résume lui-même (p. 75) : « A l'époque de l'Empire et sans doute plus anciennement, près d'Andaval, dans la région de Tyane (Cappadoce du Sud), une population d'éleveurs de chevaux rendait un culte aux Dioscures grecs, probablement associés à une vieille divinité du pays. Vers la fin du III^e siècle, le christianisme amena la transformation de ces divinités en une triade de saints jumeaux et cavaliers. Une légende relative à ces saints fut rédigée vers la même époque. Les saints, représentés comme des esclaves, furent mis en relation avec de grands propriétaires de l'endroit, dont l'un Palmatus, qui vécut sous le règne de Valérien (253 à 260), avait laissé un souvenir très vivace. » Quant à Néonilla, la grand'mère des martyrs, qui avait appris la médecine, elle aurait en réalité hérité des *γάργαλα* d'Hélène, la sœur de Dioscures.

Bien certainement, dans cette dernière partie du travail de M. G., l'argumentation n'a pas le degré de certitude qu'il faudrait pour rendre les conclusions inattaquables. M. G. a fait, sur l'existence d'un personnage appelé Palmatus, et sur les haras impériaux d'Andaval, de jolies trouvailles, mais on voudrait voir démontrer par d'autres considérations que des hypothèses tirées de la légende elle-même, le fait que, dès le début du IV^e siècle, les trois saints jumeaux étaient l'objet d'un culte dans une localité déterminée de la Cappadoce, et que, là aussi, les trois dieux cavaliers avaient été adorés auparavant¹. Après avoir lu le travail de M. G., on en est encore à se demander si les jumeaux sont des saints dont le culte — pour ce qui concerne la Cappadoce — est attesté par une église élevée en leur honneur, par une fête régulièrement observée, ou par des reliques présentées à la vénération des fidèles. On sait qu'une légende hagiographique peut avoir de tout autres origines qu'un culte réel. Un bas-relief, par exemple, représentant trois héros à côté d'une table de festin, pourrait fort bien avoir suggéré à une imagination inventive toute l'histoire des *tergemini*, que cette histoire ait vu le jour à Andaval même, ou ailleurs. En hagiographie, « les monuments figurés mal compris ont été le point de départ d'une foule de légendes bizarres », et « il peut arriver que des légendes, dont la dépendance purement littéraire vis-à-vis de l'anti-

¹ Sur les dieux cavaliers, M. G. trouvera d'intéressantes remarques de M. Perdrizet dans la *Revue archéologique*, 1904. IV^e série, t. 3, p. 26 et 27.

quité païenne est constatée, finissent par donner naissance à un culte ¹.

Quant au reste du travail de M. G., il a droit, ce me semble, à tous les éloges ². On a vu dans cette brève analyse quelle variété de sujets l'auteur a dû aborder. Il faudrait lire tout le volume pour se rendre compte de l'étendue des connaissances dont il a fait preuve. A présent en effet, pour discuter comme il convient une question d'hagiographie, on est amené à toucher un peu à tout. Il faut se faire épigraphiste, archéologue, historien, et ne pas craindre de pénétrer dans les domaines les plus divers.

J. BIDEZ.

M. A. KUGENER, **Vie de Sévère**, par Jean, supérieur du monastère de Beith Aphthonia (*Patrologia orientalis*, t. II, fasc. 3). Paris, Firmin-Didot, 1905, 198 pp., in-4°.

Nous avons signalé précédemment la publication par M. Kugener de la vie si curieuse de Sévère d'Antioche, par Zacharie le scholastique³; la nouvelle biographie, qui vient s'ajouter à la première, la complète heureusement. Elle est entièrement inédite et, comme celle de Zacharie, une traduction syriaque d'un original grec perdu. Si elle s'étend moins sur la jeunesse et les études du célèbre hérésiarque, par contre elle ne s'arrête pas, comme l'autre, au moment de son élévation au patriarcat, mais elle raconte les combats que soutint ce prélat belliqueux et les œuvres qu'il accomplit jusqu'à sa mort. On y trouvera un tableau très vivant des luttes qui troublèrent l'église d'Orient après le concile de Chalcédoine. Elle a pour auteur un monophysite convaincu, admirateur aveugle de son héros, et son panégyrique ardent exige quelque tempérament. On pourrait s'en convaincre en lisant la seconde partie du volume, formée d'une série abondante d'extraits syriaques, grecs et latins, relatifs à Sévère : ces pièces émanent en partie d'adversaires de celui que les Jacobites vénèrent encore comme un saint, et celui-ci y est accusé, entre autres forfaits, d'avoir fait massacrer trois cents moines par les Juifs d'Antioche (p. 341 et 353). L'auteur a réuni ici un dossier d'une incomparable richesse, qui permettra à l'historien de juger, en pleine connaissance de cause, un homme exalté par les uns,

¹ DELEHAYE, l. I., p. 51 et 212. — De même, l'étymologie proposée p. 69 (Asbamaïos = *Μελήσιππος*) laissera beaucoup de lecteurs sceptiques.

² Toutefois, le style gagnerait à être un peu châtié : par ex., p. 38, l. 24 : *les trois frères ayant invité*, ils (= les trois frères) *sont amenés* — P. 6, l. 26 : on a imprimé 1900 au lieu de 1890.

³ Cf. *Revue de l'Instruction publique*, 1904, p. 24 et suiv.

décrié par les autres, dont l'influence a été considérable sur les destinées de l'Église. M. Kugener tirera sans doute lui-même les conclusions des documents qu'il a si patiemment réunis, édités et traduits, lorsqu'il nous donnera, dans son troisième fascicule, l'introduction et le commentaire qui doivent compléter son œuvre hautement méritoire.

F. C.

H. VAN DE WEERD. Étude historique sur deux légions romaines du Bas-Danube (V^a Macedonica, XI^a Claudia), suivie d'un aperçu général sur l'armée romaine de la province de Mésie-Inférieure. Louvain, Peeters, 1905. Premier fascicule, 108 pp. in-8°.

L'exploration des régions danubiennes nous a fourni depuis une trentaine d'années, et continue de nous fournir d'abondantes moissons d'inscriptions, intéressant principalement l'histoire militaire de l'empire romain, et dont l'étude systématique est loin d'être achevée.

Aussi M. Van de Weerd a-t-il obéi à une heureuse inspiration en consacrant ses études à l'armée romaine de la province de Mésie-Inférieure.

Le premier fascicule de son ouvrage contient la monographie de la légion V^a Macedonica qui a caserné dans cette province pendant plus d'un siècle. L'auteur en étudie successivement les noms et les surnoms, les insignes, le recrutement et l'histoire. C'est naturellement l'histoire de la légion qui a nécessité les plus longs développements. Celle-ci se divise assez naturellement en trois périodes : casernée d'abord en Mésie, la V^a Macedonica fut établie en Dacie Trojane, à une époque que l'auteur fixe sous le règne de Marc-Aurèle, pour être enfin remmenée par Aurélien sur la rive droite du Danube. A chacune de ces trois périodes l'auteur consacre deux chapitres dont le premier étudie les camps qui servaient de quartier général à la légion et les castella auxquels elle fournissait des détachements, tandis que le second retrace l'histoire proprement dite de la légion et les événements politiques et militaires auxquels elle s'est trouvée mêlée. L'ouvrage se termine par la liste des officiers, sous-officiers et soldats dont les inscriptions nous ont conservé les noms.

Conduite avec beaucoup d'ordre et de méthode l'étude de M. Van de Weerd témoigne d'une connaissance approfondie du sujet. Je relève cependant certaines lacunes dans la bibliographie : l'histoire de la V^a Macedonica a été traitée autrefois, en langue roumaine il est vrai,

par M^{lle} Zacharescu ¹ et reprise plus récemment par M^{me} V. Vaschidé ².

Je ne crois pas cependant que ces lacunes aient nui à la valeur du travail de M. Van de Weerd.

Ce qu'il faut demander à des travaux de ce genre c'est moins des conclusions nouvelles qu'une synthèse aussi complète que possible de tous les témoignages épars dans les sources et une critique approfondie des opinions émises par les savants modernes. L'étude très documentée de M. Van de Weerd, répond à cette double exigence. L'auteur a réuni tous les textes littéraires ou épigraphiques se rapportant à son sujet. Peut-être pourrait-on lui reprocher d'avoir négligé une catégorie de sources, secondaires il est vrai, mais qui ne méritaient pas cet ostracisme : ce sont les sources monumentales représentées dans l'espèce, par les bas-reliefs des colonnes de Trajan et de Marc-Aurèle. La valeur documentaire de ces reliefs a été mise en lumière récemment par les travaux de MM. Cichorius et Petersen. En revanche, je me plais à rendre hommage au talent avec lequel l'auteur manie les textes, les rapproche et en fait jaillir par l'interprétation tous les renseignements qu'ils contiennent. Dans toutes les questions controversées l'auteur saisit nettement le point en litige et aborde la difficulté de front ; les solutions qu'il adopte sont toujours motivées par une argumentation serrée servie par une érudition solide et de bon aloi.

C'est en somme un excellent travail de premier main. Il fait honneur à l'auteur, ainsi qu'au maître auquel il a eu la délicate pensée de le dédier, M. Ed. Remy, professeur à l'université de Louvain. Espérons que M. Van de Weerd fera paraître bientôt la suite de son ouvrage, dont le premier fascicule nous garantit la valeur.

MAUR. ZECH.

JOSEPH FABRE. **La Pensée chrétienne.** (Des Évangiles à l'Imitation de Jésus-Christ.) Paris, Alcan, 1905, 656 pp., in-8°. Prix : fr. 10.

Cet ouvrage ne mettra point ses lecteurs en communication intime avec la pensée du moyen âge. Pour le prouver, il suffit d'indiquer que l'auteur n'accorde aucune place à l'architecture et aux arts plastiques où l'époque a exprimé le plus profond de sa pensée religieuse. En

¹ *Legiunile XIII Gemina si a V Macedonica cu istoria municipiilor Apulum si Troesmis.* Bucarest, 1883.

² *Histoire de la conquête romaine de la Dacie et des corps d'armée qui y ont pris part.* Paris, 1903, pp. 92 et s.

réalité, M. Fabre a fait œuvre de polémique; comme il le dit lui-même, « quand la raison se mit à me parler plus fort que la coutume, je lus avec ardeur tout ce qui aurait pu raffermir ma foi chancelante. Je disputai ma croyance contre le doute, comme on dispute sa vie contre un péril de mort » (p. 315). De cette crise, est sorti le présent livre où l'auteur examine le développement dogmatique et le rôle historique du catholicisme, et expose ses raisons de ne pas croire. Ces raisons sont, en général, celles de tous les rationalistes, avec cette nuance qu'il apparaît dans le ton et dans l'esprit du livre que M. Fabre est de ceux pour qui les pères de l'Église ont été remplacés par les pères de la Révolution. J'ai relevé çà et là des erreurs ou des méprises dont les théologiens pourraient sans doute augmenter le nombre. Mais on devra reconnaître que la critique de l'auteur est toujours sincère, de bonne foi, et qu'en général, elle s'efforce de rester dans un ton mesuré. Ce qui me déplait le plus dans un tel sujet, c'est l'emploi fréquent du jargon parlementaire et *journalistique* contemporain : « démocratismes chrétiens — incivisme dévot — S^t Jérôme, Diderot de l'encyclopédie chrétienne — les Apôtres sont des prolétaires », etc.

L. P.

MAURICE BAUCHOND. La Justice criminelle du Magistrat de Valenciennes au moyen âge. Paris, Picard. 1904. 314 pages.

Le grand mérite de M. Bauchond, c'est d'avoir compris qu'en dehors des textes codifiés et des coutumes, il existe tout un ensemble de documents, dont le dépouillement s'impose, si l'on veut se faire une idée exacte du fonctionnement réel et véritable des institutions urbaines. Ces documents appartiennent à la pratique journalière : ce sont des actes privés élaborés au jour le jour, des registres, où le scribe a consigné la marche quotidienne des affaires. Eux seuls reflètent un droit en rapport avec les nécessités sociales immédiates; eux seuls peuvent nous éclairer sur l'évolution graduelle et sans cesse progressive des idées juridiques. Seuls aussi, ces documents de la pratique nous révèlent la vie intime du bourgeois au moyen âge. Des faits naïvement racontés, des détails pittoresques consignés dans les récits nous donnent sur les mœurs des XIV^e et XV^e siècles des renseignements aussi précieux qu'intéressants.

C'est en suivant ce principe que M. Bauchond a essayé de reconstituer la justice criminelle à Valenciennes. Il a exploité consciencieusement les registres aux *Choses communes*, les comptes du massard, divers actes privés, tout en tenant compte bien entendu des lois

écrites et des privilèges octroyés. Aussi, il a réussi, disons-le tout de suite, à nous dépeindre avec précision et vérité un organisme urbain extrêmement compliqué. Le tableau qu'il nous présente de la juridiction pénale dans une ville déterminée — Valenciennes — est achevé dans tous ses détails; ajoutons même que nous n'en possédions pas jusqu'à présent de semblable pour aucune autre ville des anciens Pays-Bas.

La première partie du volume est consacrée à l'organisation judiciaire et à la procédure. Tour à tour, l'auteur traite de la compétence, des magistrats, de la poursuite, de la comparution, des modes de preuve, de la sentence.

Dans les modes de preuve l'influence germanique est manifeste. C'est à l'inculpé à démontrer son innocence, non à l'accusateur à prouver le bien fondé de son accusation. La preuve testimoniale est la première des preuves. Elle a une force probante telle qu'elle est exclusive de toute autre. C'est là une caractéristique du droit germanique, car les Germains, juridiquement inférieurs aux Romains, ignorants des écrits et des contrats formels, n'avaient pu donner à la preuve littérale la place importante qu'elle occupait dans le système juridique romain et qui lui a été restituée depuis dans notre droit moderne. Le droit urbain, lors de son élaboration, reprit naturellement du droit commun le principe prédominant de la preuve testimoniale. Il l'accentua même en accordant au témoignage des *boni homines* de la cité une valeur exceptionnelle, voire même égale à celle qui pouvait résulter du flagrant délit. Quant aux ordalies, aux épreuves par le fer ardent et par l'eau bouillante, elles disparurent de bonne heure du droit criminel de Valenciennes. Chose curieuse, le duel judiciaire, que nos bourgeoisies s'efforcèrent d'expulser de leur législation, comme incompatible avec leurs mœurs — en 1116 à Ypres, en 1127 à Saint-Omer — fut conservé dans la ville hennuyère jusqu'à dans le courant du XV^e siècle. Le dernier duel eut lieu le 20 mai 1455. Philippe le Bon, écœuré du spectacle hideux auquel il avait assisté comme justicier, le supprima « conformément aux saints canons des conciles et décrets des papes et à la raison même, qui ne peut approuver que des chrétiens remettent la décision de leurs différends aux forces naturelles ou bien attendent un miracle du Ciel pour cognoistre la vérité. »

La deuxième partie comporte l'étude détaillée des pénalités. A Valenciennes, au début, les peines furent très cruelles, comme partout d'ailleurs. C'est qu'il importait de faire régner à tout prix la *paix* à l'intérieur de l'agglomération urbaine. A l'origine même, le droit urbain nous apparaît presque exclusivement sous l'aspect d'un droit pénal. Il inaugure tout un système de peines que le droit

germanique ne connaissait pas ou peu : la pendaison, la perte du poing, de l'oreille, des yeux, l'enfouissement, la peine du talion. Si ces peines étaient au début effectivement appliquées, nous croyons que dans la suite elles ne l'étaient que bien exceptionnellement et qu'elles étaient converties en amendes pécuniaires ou en une peine moins atroce. Prendre les textes à la lettre, ce serait devoir peupler le monde du moyen âge d'une quantité innombrable de borgnes, d'aveugles, de manchots, de gens sans bras ni mains ni jambes. Comme M. Bauchond le fait ressortir fort bien, c'était à l'amende et au bannissement que les juges eurent généralement recours. Il nous fournit d'autre part maint détail intéressant sur les peines promulguées contre ceux qui brisaient la paix ou attaquaient la personne ou aux biens des marchands, sur la police des marchés, sur l'abattis de la maison du coupable. Il constate qu'au XVI^e siècle des transformations profondes se produisirent dans le droit pénal. La peine de mort devint plus fréquente, conséquence des nouvelles idées que les théoriciens firent pénétrer dans la conception pénale. Le juge du moyen âge, en bannissant, ne faisait que déplacer le mal; le juge moderne était d'avis qu'il fallait plutôt l'extirper en supprimant le coupable.

Un choix judicieux d'extraits de sentences, quelques pièces justificatives, une table onomastique achèvent de faire du livre de M. Bauchond une œuvre de bonne érudition locale.

Bruxelles.

G. DES MAREZ.

ERNEST GOSSART. **Espagnols et Flamands au XVI^e siècle.**

— *L'Établissement du régime espagnol dans les Pays-Bas et l'Insurrection.* — Bruxelles, Lamertin, 1905, in 8°, XII, 331 pp.

On attendait avec une sympathique impatience l'ouvrage de M. Gossart sur la Révolution religieuse des Pays-Bas au XVI^e siècle. Nous savions que le travail était sur le métier depuis assez longtemps, et déjà divers mémoires publiés dans les Bulletins de l'Académie ou certaines notices insérées dans la Biographie nationale avaient éveillé l'intérêt et amorcé la curiosité. Notre attente n'a pas été déçue. Dans les limites que s'est tracées l'auteur, c'est-à-dire pour la période allant de l'abdication de Charles-Quint à la retraite du duc d'Albe (1555-1573), il n'existe pas d'étude plus fouillée et plus complète; il n'en est pas qui soit plus sereine, plus modérée, plus impartiale. L'on ne peut faire plus bel éloge d'un livre traitant une question aussi délicate, si souvent obscurcie par la passion religieuse ou dénaturée par l'esprit politique. Tout l'ouvrage respire la sincérité la plus absolue, l'auteur

réalisant pleinement le « sine ira et studio » des anciens, qui est la première qualité d'un historien et le plus sûr garant de la probité scientifique. Il prend soin de s'effacer devant les événements ou mieux devant les causes qui les font naître; c'est dans les documents et la correspondance du temps qu'il cherche les motifs qui font agir les personnages, son rôle se bornant à démêler les mobiles qui les inspirent sans s'ériger en juge de leur conduite. Et les résultats de son enquête redressent pas mal de jugements plus ou moins consacrés comme ils modifient plus d'une opinion généralement admise. Ainsi la raison d'État a sur l'attitude de Philippe II bien autant d'influence que la foi religieuse; la nécessité politique de maintenir sous son autorité les Pays-Bas, la « citadelle d'acier », le « bouclier » de sa puissance, comme on disait alors, a bien autant armé son bras que la haine de l'hérésie. Et le duc d'Albe, façonné à la discipline militaire, serviteur fanatique de son roi, imbu du culte de la monarchie absolue, n'a vu dans l'accomplissement de son mandat qu'une consigne qu'on ne discute pas, mais qu'il faut remplir par esprit de devoir, avec un dévouement aveugle et en assumant la pleine responsabilité des mesures à prendre et des représailles à exercer. — Tout n'est pas également neuf ou même renouvelé dans une question qui a sollicité déjà tant d'historiens. Sans fausse modestie, l'auteur suit ses devanciers là où il n'y avait pas lieu de creuser un nouveau sillon. Par contre il rapporte une abondante moisson de faits quand il s'engage dans quelque coin inexploré de son sujet. Trop souvent jusqu'ici on s'est borné à étudier la révolution du 16^e siècle au point de vue national, à l'envisager exclusivement dans les Pays-Bas. M. Gossart consacre trois chapitres à l'examiner dans ses rapports avec l'Angleterre, l'Allemagne et la France. C'est là la partie la plus originale de son travail. Les défiances réciproques et la haine mutuelle de Philippe II et Elisabeth déployant néanmoins l'un vis-à-vis de l'autre les artifices de la dissimulation la plus habile, les sympathies que la révolution a rencontrées dans une partie de l'Empire, la démarche hardie de Maximilien II, revendiquant au nom des droits suzerains qu'il tient de la transaction d'Angsbourg, la liberté religieuse dans les Pays-Bas, manifestation audacieuse et insolite à laquelle Philippe II répond en imaginant d'associer nos provinces dans une ligne des États allemands catholiques, enfin les négociations entamées par Louis de Nassau avec Charles IX et appuyées par l'amiral de Coligny, voilà autant de questions que nous ne faisons qu'indiquer et qui sont traitées avec une ingéniosité pénétrante et une abondance d'informations remarquable. Ici comme dans tout l'ouvrage on sent un auteur maître de son sujet, le dominant sous tous ses aspects et l'ayant scruté dans tous ses détails. La riche bibliographie renseignée à la fin du volume, les

notes nombreuses qui en émargent chaque page témoignent de la longue patience, de la critique minutieuse et de la méthode sévère avec lesquelles il a été écrit. C'est ce qui donne au style tant de clarté, de fermeté, de sobriété, de précision; rien qui sente l'effort ou la recherche; encore moins rien qui trahisse la passion ou le parti-pris ¹.

A. DUTRON.

LÉON BRUNSCHWIG. *Pensées de Blaise Pascal*; *Collection des Grands Écrivains de la France*. Paris, Hachette, 1904, 3 vol. in-8° à fr. 7-50.

Nous avons déjà eu l'occasion de louer dans cette *Revue* (année 1897, 6° livr.) la remarquable édition classique des *Opuscules et Pensées de Pascal*, donnée en 1897 par M. L. Brunschwig. Après cet excellent travail, M. B. était tout désigné pour éditer les *Pensées* dans la collection monumentale des *Grands Écrivains de la France*. On peut dire qu'il s'en est acquitté à la perfection, et nous ne voyons pas ce qu'il faudrait introduire dans cet ouvrage pour le rendre plus complet, sinon la photographie même du manuscrit 9202 que M. B. prépare en ce moment.

D'abord notre éditeur nous donne, dans une introduction de 310 pp. :

1° L'histoire complète de la publication du livre des *Pensées*, depuis le premier état du manuscrit, simples bouts de papier enfilés en liasses, sans ordre et sans suite, jusqu'à la publication actuelle (pp. I-XI).

2° Le mode de classement adopté par lui-même éditeur, d'après une étude nouvelle et plus approfondie du manuscrit original (XII-LXV). M. B. prouve fort bien par la description du manuscrit qu'il faut écarter dans la publication les deux solutions extrêmes : reproduire le manuscrit tel quel, dans son désordre qui est le résultat de plusieurs bévues superposées; restituer le plan de l'*Apologie* selon l'ordre voulu par l'auteur, alors qu'on ne peut déterminer sans arbitraire ce qui,

¹ J'ai relevé quelques fautes d'impression sans importance d'ailleurs et évidentes à la simple lecture. Il m'est impossible de ne pas voir, à propos de la mort de Montigny, une légère contradiction entre ces deux passages, l'un page 96, l'autre pp. 306-307, note 2 : « le secret fut si bien gardé que hormis les quelques acteurs désignés et dressés par lui (Philippe II), le drame reste ignoré de ses contemporains » : et « on voit, contrairement à ce que l'on a cru jusqu'ici, que, du temps de Philippe II, le secret de l'exécution mystérieuse de Montigny avait transpiré en dehors des quelques personnes chargées d'y procéder. »

dans les fragments du manuscrit, se rapporte à l'*Apologie* des matériaux destinés à d'autres livres. M. B. était par de bonnes raisons l'opinion que Pascal aurait donné à l'*Apologie*, en dehors de toute division logique, la liberté d'allures, la verve débordante, la vie passionnée des *Provinciales*. Et il conclut : « Quel que soit l'ordre dans lequel un éditeur publiera aujourd'hui les *Pensées*, l'*Apologie* de Pascal en eût différé du tout au tout, car elle aurait été en dehors de tout ordre déterminé, conduite par un génie qui se moquait des règles didactiques » (p. LVI). Donc, sans avoir la prétention de retrouver un plan arrêté dans l'esprit de l'auteur, ni la crainte (bien inutile et bien naïve) de ne pas le retrouver, il faut se résigner à un classement et le rendre le moins mauvais possible. Pascal, composant d'une façon définitive d'après ces notes, en eût tiré une œuvre synthétique, mais, cette œuvre, personne n'a le droit de la faire et de l'endosser à Pascal. Seulement il y a moyen de classer les *Pensées* en un ordre analytique préalable, permettant la lecture intégrale suivant une disposition au moins logique, déterminée d'ailleurs par les indications de Pascal lui-même. Il faut « faire comme on fait dans un musée de ruines », disait excellemment M. Brunschwig lui-même en 1897¹ ; « ni désordre ni reconstitution : un simple classement ».

Au reste, dans ce travail arbitraire de mise en valeur, indépendamment de la solide culture philosophique de l'éditeur, on augure bien du tact et de la délicatesse d'art d'un homme qui s'exprime ainsi sur l'inachevé du livre² : « La brièveté de ces fragments est plus émouvante et plus pathétique. Elle a moins de force doctrinale, mais elle (leur) parle de plus près ; elle (leur) révèle plus directement, selon l'expression de Vinet, *Pascal, non l'auteur, mais l'homme*. Il est là, dans sa chambre, et voici les feuilles volantes qui sont couvertes d'écriture.... ».

3° Dans la dernière partie de son introduction, M. B. étudie les inspireurs de Pascal et les conditions dans lesquelles les *Pensées* ont été conçues. Quelles lectures Pascal avait-il faites ? Quelles furent l'étendue et la profondeur d'influence de chacun, de Montaigne et Raymond Sebond, de Du Vair, Charron, Méré, Miton, de l'Écriture, de Saint Augustin et de Jansénius ? Quelle part d'influence faut-il en attribuer aux jansénistes même de Port-Royal ? Enfin quelle est la place des *Pensées* dans l'histoire ? (LXVII-CII). Cette étude aboutit à un essai de reconstitution de la philosophie de Pascal, qui est en même temps une synthèse de l'*Apologie* (CIII-CXLII).

Une suite de *pièces justificatives* termine l'introduction. Disons, pour

¹ Édition des *Opuscules et Pensées*, p. 268.

² Tome I, p. LXVIII.

ne pas les énumérer qu'on y trouvera tous les documents capables de mieux faire comprendre le dessein de Pascal et les embarras des premiers éditeurs. Je suis étonné, seulement, que l'argument destiné à montrer la continuité logique des *Pensées* soit rejeté aux *pièces justificatives*. Les *pièces justificatives* sont des pièces historiques : un morceau composé par l'éditeur en guise de plan ne rentre pas dans cette catégorie. Il fallait donc laisser l'Argument à la place qu'il occupait dans l'édition des *Opuscules et Pensées* de 1897.

C'est par les indications de classement formulées çà et là par Pascal même que M. B. essaie de se guider. Mais le malheur est que les indications de Pascal peuvent avoir varié, que les coordonner toutes est un travail difficile. Toujours est-il que l'ordre de M. B. n'est pas celui que suggère M. Lanson dans son *Histoire de la Littérature française* (p. 457). M. Lanson part d'un fragment auquel M. B. n'attache aucune importance particulière, le fragment XXIV, 26 de Havet, 187 de Brunschwig dans les deux éditions de 1897 et 1904. Qui a raison ? M. B. n'a pas jugé nécessaire de réfuter tous les systèmes proposés avant lui.

Le commentaire qui accompagne les *Pensées* fournit, je crois, tous les secours qu'on peut humainement désirer. De numéro en numéro il contient le certificat d'origine des fragments, toutes les concordances des éditions antérieures; je ne parle pas de celles qui ont un but d'édification comme l'édition Jeannin, mais de Bossut, Faugère, Havet, Molinier, Michaut. Il indique les variations de la pensée de Pascal lui-même, les repentirs, les corrections, les ratures et les surcharges, ce qui est en marge et ce qui est de main étrangère. Il transcrit les variantes de la première et de la deuxième copie du manuscrit Guerrier, celles des additions et ceux des remaniements de Port-Royal qui présentent un intérêt historique. Sans relâche il cite les passages concomitants des penseurs païens, de l'Écriture et de Saint Augustin; de Jansénius, Raymond Sebond, Montaigne, Charron, Grootius, Descartes, Méré, Saint Cyran, Du Vair, de Sacy, Nicole; les rencontres ou imitations de La Rochefoucault et de La Bruyère, de Bossuet et de Massillon, de Voltaire même; telle réminiscence d'auteur des siècles postérieurs, tel développement d'idée extrait de la *Revue philosophique*, ou de Droz, Saisset, Cousin, etc. Tout ce commentaire dénote une lecture immense, préparée, il est vrai, par les éditeurs précédents, mais dont la meilleure part revient à M. Brunschwig lui-même. Il arrive même que la note s'élargit sous forme d'appendice en une vraie dissertation toujours marquée au coin de la critique la plus pénétrante. Bref, si Pascal est un des sommets de la pensée humaine, le Pascal de M. Brunschwig est indispensable à toutes les bibliothèques de philosophes et de littérateurs.

J. FELLER.

F. HÉMON. Cours de Littérature. V. Hugo. — *L'Histoire au XIX^e siècle*. Paris, Delagrave, 1904. 2 vol. in-12. Prix : 1-50 fr. chacun.

Ces deux fascicules ont toutes les qualités qu'on s'est plu à reconnaître à leurs aînés.

Tout ce qu'il importe de savoir sur V. Hugo, a été condensé, en une centaine de pages de claire et forte érudition, qui permettent, quoi qu'en dise — trop modestement — l'auteur, de porter un jugement définitif sur l'œuvre immense du plus grand des poètes lyriques du siècle dernier.

Comme ce cours de littérature s'adresse surtout aux étudiants, il ne faut pas s'étonner que M. Hémon fasse ressortir la valeur éducatrice de la poésie de V. Hugo. « Nature, écrit-il, famille, patrie, humanité, ces grands mots abstraits qui recouvrent de grandes choses vivantes, prennent une âme et une forme concrète dans cette œuvre infiniment variée, où tout un siècle vit et chante. »

Rien de plus exact.

Mais c'est l'écrivain surtout qu'il met en pleine lumière, et il admire, avec Leconte de Lisle, la langue éblouissante à la fois et correcte de ce prodigieux manieur de mots qui fut aussi un grammairien infailible.

Artiste impeccable — et c'est la conclusion de cette excellente étude — V. Hugo a toujours mis sa plume au service de hautes pensées et de sentiments profonds. Le poète a charge d'âmes. Ce mot qui est de lui, il l'a répété bien souvent. C'a été sa devise, la règle de sa vie.

Et c'est ce qui explique la forte action qu'aujourd'hui encore il garde sur le public.

Ce fascicule, comme les précédents, se termine par un choix de belles appréciations sur le poète. Ce choix nous paraît quelque peu sévère; on est étonné de ne pas rencontrer les noms de Sainte-Beuve, Faguet, Brunetière, J. Lemaître, pour ne citer que les plus grands.

Comme toujours aussi — et c'est ce qui donne à ces études, si universellement goûtées, leur haute valeur pratique — M. Hémon a rassemblé une série, très complète, de sujets de devoirs ou de concours : narrations et dialogues (1), lettres (7), dissertations et leçons (83) que les œuvres du plus merveilleux poète ont inspirés.

Le fascicule sur les Historiens du XIX^e siècle ne nous paraît mériter que des éloges.

L'auteur adopte, pour faciliter son étude, une classification qui a au moins le mérite de la simplicité : il consacre un premier chapitre à Augustin Thierry, représentant, en histoire, l'école narrative ou

poétique, un second à Guizot, chef de l'école philosophique, un troisième à Fustel de Coulanges, qui inaugure l'école scientifique. Thiers et Mignet ont un chapitre à part; Michelet aussi, qu'il est difficile de rattacher à une école quelconque — et qu'on n'a pas séparé de son ami Quinet.

De chacun, M. Hémon étudie les œuvres, la manière, l'influence. Il apporte à cette étude une belle impartialité, une intelligence ouverte aux conceptions les plus diverses de l'histoire. Bien qu'on sente où vont ses sympathies, il garde toute sa clairvoyance pour porter sur ceux qu'il aime, sur Michelet, par exemple, un jugement équitable et motivé.

Et ces pages, serrées et substantielles, où revivent, en des traits d'une netteté et d'une précision tout à fait remarquables, les grands historiens du XIX^e siècle, sont au surplus très agréables à lire.

J. VAN DOOREN.

Enseignement et Démocratie. *Leçons professées à l'École des Hautes Études sociales par MM. Croiset, Devinat, Boitel, Millerand, Lanson, Appell, Seignobos, Langlois.* — Paris, F. Alcan, 1905. Prix : 6 fr.

« Les conférences réunies dans ce volume ont été faites à l'École des Hautes Études sociales. Elles ont toutes un but commun, qui est de marquer la place propre à chacun des enseignements actuels dans un système général d'éducation démocratique et de comparer la réalité présente avec l'idéal qu'on peut entrevoir. » Aux tableaux spéciaux de l'enseignement primaire, du primaire supérieur, du professionnel, du secondaire, du supérieur (lettres et sciences), et de l'éducation aux États-Unis, M. Croiset, le distingué doyen de la Faculté des Lettres de Paris, a joint une introduction sur les divers types d'enseignement et un essai de conclusion indiquant d'une manière générale la tendance à suivre.

Ce livre emprunte un grand intérêt aux conjonctures dans lesquelles il a été écrit. La France est travaillée, avec une acuité qui, en ces dernières années, est allée en grandissant, du désir de se relever au point de vue politique, économique et scientifique. La République, qui est une démocratie avancée, se doit à elle-même de mettre ses institutions et ses actes d'accord avec ses principes. Dans le vaste effort des états civilisés en vue de l'accroissement du bien-être, de l'amélioration des conditions de vie, du perfectionnement de la machine humaine, la France aspire à prendre la tête au lieu de suivre. Il n'est pas moins vrai, d'autre part, que notre pays a toujours été fortement influencé par les idées venues du Sud. Et comme les mêmes questions et les

mêmes difficultés se présentent un peu partout, un bilan dressé par des spécialistes incite d'un bout à l'autre au contrôle et à la comparaison.

En un sens, on peut cependant affirmer que nous sommes en meilleure posture que nos voisins. Notre enseignement est récent comme notre existence indépendante. Il n'a pas de traditions qui le paralysent, et il n'a jamais été réorganisé de la base au sommet dans un but politique. Dès l'abord il a été mieux approprié aux besoins. Tandis que les écoles primaires supérieures françaises, par exemple, ont eu beaucoup de peine à s'implanter chez elles, leur équivalent belge, nos écoles moyennes, ont été bien accueillies. La dernière refonte des programmes, créant, selon les besoins locaux, des classes commerciales, industrielles ou agricoles, marque un progrès réel, parce qu'elle substitue la variété à l'unité de type et assure un commencement d'apprentissage professionnel à côté de la formation générale. Je ne sais si nos sections des humanités ont jamais été entièrement semblables aux lycées français; si, comme le dit M. Lanson de ceux-ci, elles ont pu viser à faire la sélection des brillants sujets et ne faire la classe que pour eux. Mais le lycée français a d'abord été un, et la loi organique du 1^{er} juin 1850, en créant les athénées, leur donna de prime abord un caractère mixte. Vingt ans auparavant la question de l'enseignement moderne s'était posée déjà en Allemagne. Mais tandis que l'école réelle, en présence des tares qu'on lui imputait et des obstacles qu'on lui suscitait, ne se soutenait que par la force des choses, chez nous la section professionnelle était installée sous le même toit que sa sœur aînée, et la nécessité des deux éducations comme leur égale dignité étaient ainsi officiellement reconnues.

Nous n'essayerons pas de suivre pas à pas nos guides dans leur exposé. Aussi bien, les leçons n'ont pas été préparées d'après un plan uniforme. De là des différences dans le traitement des sujets et aussi des divergences de vue. Les uns ont visé à être aussi bien documentés que complets; les autres se sont efforcés de dégager plutôt les grandes lignes des évolutions qu'ils étudiaient, d'en définir les termes, de caractériser le conflit parfois violent des opinions contradictoires, et d'indiquer le sens dans lequel l'évolution devrait se poursuivre. Or, s'il est vrai que l'organisation de l'enseignement n'est pas la juxtaposition fortuite de matières répondantes à des besoins successivement aperçus, mais un enchaînement logique et symétrique d'éléments régis par quelques idées générales, l'étude de ces idées sera le problème le plus ardu mais le plus intéressant.

La difficulté n'est pas la même à tous les degrés de l'enseignement. Elle est moindre à l'université; à l'école primaire l'âge des enfants circonscrit les débats et les programmes, mais la place qu'y occupe la

religion suscite encore de vives discussions. C'est surtout dans l'enseignement moyen que le problème est compliqué. Les carrières auxquelles il conduit sont multiples et variées : professions libérales, fonctions publiques, commerce et industrie. Préparer spécialement à toutes paraît impossible. Mais jusqu'à quel point l'enseignement moyen doit-il préparer à ces carrières ? Combien de types d'enseignements et d'établissements faut-il pour atteindre ce but ? Et, pour chacun d'eux, jusqu'où faut-il orienter les programmes dans un sens professionnel ? Est-ce la culture générale qui doit continuer à prédominer ou bien est-ce l'enseignement technique ? Et si certaines matières de l'enseignement moyen paraissent avoir vieilli sans retour au regard du temps présent, faut-il en dire autant de son esprit ?

Aux yeux de M. Lanson — et MM. Croiset et Seignobos n'y contrediraient point — c'est toujours la formation de l'esprit et du cœur, de l'homme et du citoyen qui reste le but suprême de l'enseignement secondaire. Mais on y accède par des voies plus utilitaires et scientifiques que jadis. « La culture du sens du vrai est substituée à celle de la faculté oratoire, et l'apprentissage des méthodes doit succéder à l'exercice de la rhétorique ». En outre, « à la place de la conscience bourgeoise, on s'efforce d'éveiller la conscience démocratique ». Et le problème consiste précisément à concilier les nécessités présentes avec l'esprit de l'enseignement secondaire, et à faire en sorte que celui-ci absorbe celles-là. C'est pourquoi les sciences doivent être étudiées, non pour leurs résultats, mais pour leurs méthodes, et dans l'enseignement des langues modernes il faudra se préoccuper de dégager quel gain de l'esprit peut résulter de la méthode directe. C'est là de l'utilitarisme ; mais il y en a de deux espèces, qui se confondent souvent : l'une, « étroite et inintelligente, qui ne regarde que la possibilité d'utiliser immédiatement et sans transformation les matières de l'enseignement ; l'autre, qui comprend que l'utilité souveraine pour la société comme pour les individus est la bonne formation des esprits, non pas selon un type absolu et immuable, mais par rapport à un milieu et à un temps donné ». M. Croiset va même plus loin. Il n'admet la méthode directe, par exemple, qu'au début de l'enseignement ; prolongée outre mesure, elle n'apprendrait qu'à dire des pauvretés en plusieurs langues ou bien à les parler toutes comme un domestique. A ceux qui ne jurent que par les langues vivantes et les sciences il objecte que ces matières se recommandent surtout par leur côté éducatif et non par leur prétendue utilité positive. Les unes, on les étudie moins pour être mieux à l'aise en voyageant à l'étranger que pour connaître les nations voisines, ce qui n'est possible, à l'école, que par de copieuses lectures appropriées, et ainsi l'on revie..t aux Lettres dont on ne voulait plus. Les autres ne

doivent pas fournir une masse de faits positifs que l'élève mettrait beaucoup de temps à apprendre et qu'il oublierait en grande partie, mais plutôt, à côté d'une vue d'ensemble sur le monde extérieur, de bonnes habitudes de méthode, c'est-à-dire l'esprit scientifique, le goût de l'observation, le sens des lois naturelles, le respect du fait dûment constaté.

D'ailleurs — et c'est là une des idées générales du livre — cette éducation ne doit pas être la spécialité de l'enseignement moyen, elle doit commencer à l'école primaire. Il ne faut plus qu'on puisse comparer les trois degrés de l'enseignement à trois étages superposés aux communications difficiles; il faut qu'ils se succèdent comme le long d'un plan incliné, sans arrêts infranchissables. Car l'enseignement ne serait pas vraiment démocratique, si aux différences sociales et intellectuelles qui divisent les enfants, le gouvernement ajoutait encore des barrières qu'il aurait dressées lui-même aux divers degrés de l'échelle. Coordonner les enseignements, les imprégner d'un esprit analogue, les amorcer l'un sur l'autre malgré l'étiquette, éviter les cloisons étanches et faciliter les changements d'orientation à ceux qui ont fait fausse route, voilà une autre nécessité sur laquelle nos conférenciers sont d'accord.

Nous ne pouvons entrer ici dans la discussion des enseignements spéciaux. C'est une étude séparée que chaque chapitre réclamerait. Nous avons également omis d'appuyer sur des divergences de vues, qui sont peut-être plus apparentes que réelles. Mais ce qui nous importait, c'était de dégager et de signaler l'esprit progressiste, ouvert aux besoins des temps et largement démocratique, qui anime les auteurs de ce livre; et, à côté de cela l'esprit philosophique, la vue de l'ensemble, le souci constant de ne rien démolir avant d'avoir du mieux à y substituer, et enfin, la volonté de ne pas laisser déchoir le patrimoine intellectuel de la nation.

G. DUFLOU.

CHRONIQUE

78. — La Société pour le progrès des études philologiques et historiques a tenu sa première séance annuelle le 14 mai. Dans la section de philologie classique et romane, des communications ont été faites par MM. GASPARD (sur un manuscrit métrologique de Constantinople), MONSEUR (sur les formes *vñā*, *vān* et *vañv*) et BOISACQ (étymologie de *requin* et de *aïqa*); dans celle de philologie germanique par MM. TACK (explication de différentes locutions néerlandaises) et VAN HAUWAERT (sur les romans de Johanna Breevoort). Dans la section d'histoire et de géographie, une communication de M. VANDER LINDEN (sur le livre de von Loesch, *Die Kölner Kaufmannsgilde im 12^{ten} Jahrhundert*) a donné lieu à une discussion sur la présence des artisans dans les gildes du moyen âge; M. MOELLER a repris la question de la valeur juridique des sceaux privés au moyen âge. La section de pédagogie a émis le vœu de voir porter au programme de l'enseignement moyen *l'éducation esthétique*; elle a discuté ensuite la question des grammaires parallèles : la conclusion du débat, c'est qu'il devrait se former en Belgique un groupe de spécialistes travaillant de commun accord à donner une série de grammaires présentant la même terminologie. Dans l'assemblée générale de l'après-midi, M. HAMMELIUS a improvisé une conférence fort intéressante sur les fêtes de Shakespeare à Stratford-sur-Avon.

79. — Le 3 août a eu lieu au Musée du Cinquantenaire l'inauguration des nouvelles salles d'antiquités égyptiennes, grecques et romaines. Beaucoup des objets qui y ont été réunis n'avaient jamais été exposés, d'autres l'étaient autrefois de telle façon, dans un local étroit et sombre, qu'ils passaient forcément inaperçus. Toutes ces richesses ont été méthodiquement classées et heureusement disposées dans un grand vaisseau du Palais du Cinquantenaire où la lumière pénètre à flots. Cette installation permet maintenant d'apprécier la valeur de collections qu'ont accrues depuis quelques années une quantité d'achats et de dons importants. Une visite au Musée sera certainement, même pour les archéologues, une véritable révélation. Notamment l'admirable série de vases grecs et italiques permet d'étudier sur des exemplaires de choix le développement de la céramique antique, et la salle des sculptures, où la place d'honneur est réservée au

Septime Sévère acheté à la vente de Somzée, contient aujourd'hui des œuvres excellentes des diverses périodes de l'histoire de l'art. Le jour de l'inauguration, M. Raoul Warocqué a encore généreusement offert, comme don de joyeuse entrée, une précieuse réplique de l'Hermès d'Alcamène dont nous avons signalé ici même l'importance (t. XLVII, p. 126).

80. — Le P. BOSMANS S. J. a publié dans la *Revue des Questions scientifiques* (avril 1905) une intéressante *Notice sur les travaux de Paul Tannery* (1843-1904). Tannery était un esprit vraiment universel : helléniste, mathématicien, philosophe, joignant aux connaissances les plus étendues et les plus variées l'expérience du technicien (il était ingénieur), il était sans rival en France comme historien des mathématiques et des sciences. Ses beaux livres : *la Géométrie grecque* et *Pour l'histoire de la science hellène* ses éditions de Diophante, de Fermat et de Descartes, sont des titres de gloire et des monuments durables. De pareils hommes ne sont pas toujours appréciés à leur valeur par leurs contemporains et par leurs compatriotes. Qu'importe ? ils ont travaillé pour l'avenir et pour le monde.

81. — L'étude que le P. DELHAYE consacre aux *Légendes hagiographiques* (Bruxelles, 1905) dissiperait certainement beaucoup de préjugés, et ce n'est pas là son moindre mérite. L'auteur étudie cette littérature d'édification à un point de vue purement historique. Il montre d'abord comment la foule, plus sentimentale qu'intelligente, crée la légende, puis comment les hagiographes s'emparent de cette tradition populaire plus souvent qu'ils n'usent de documents authentiques et comment ils transforment sans scrupule les faits qu'ils rapportent. Tout ceci pourrait *mutatis mutandis* s'appliquer à la mythologie antique aussi bien qu'aux croyances du moyen âge. Le P. Delehaye rend sensible ensuite par un exemple typique, Procope de Césarée, comment l'histoire primitive, en s'altérant progressivement, peut finir par devenir presque méconnaissable. Il s'occupe enfin en détail des réminiscences et survivances païennes dont on peut constater la trace dans les Actes, et tout en les admettant, il s'élève contre les abus d'une méthode qui prétend reconnaître un dieu ou un héros grec dans tout saint chrétien. En résumé, un livre éminemment suggestif d'un esprit sainement critique, dont on pourra discuter certaines appréciations particulières, mais dont les conclusions générales n'ont rien à craindre des attaques qu'elles provoqueront sans doute. — F. C.

82. — La question de savoir comment les Césars administraient les vastes territoires qui leur étaient soumis, est certainement une des plus importantes de l'histoire du monde romain. L'ouvrage sur les fonctionnaires impériaux jusqu'à Dioclétien (*Die Kaiserlichen Verwaltungsbeamten bis auf Diocletian*, Berlin, Weidmann, 1905), que M. OTTO HIRSCHFELD vient de republier après trente années, offre à cet égard un intérêt capital. Cette nouvelle édition est en réalité un nouveau livre. Il n'est peut-être pas un alinéa qui n'ait été remanié et mis au point, et de plus le volume a été augmenté de plusieurs chapitres, dont le plus neuf est peut-être celui qui a pour titre « l'Égypte et les provinces ».

Ces études, où se manifeste la science sûre d'elle-même d'un maître depuis longtemps familiarisé avec les sujets qu'il aborde ou reprend, passent en revue les diverses branches de l'administration de plus en plus compliquée des empereurs : finances et impôts, domaine, mines, postes, annone, édifices et aqueducs, jeux, bibliothèques, chancellerie, etc. ; et les « conclusions » magistrales qui exposent les origines et les développements de ce vaste corps de fonctionnaires, donnent une intelligence plus nette du régime impérial que beaucoup de longs récits d'historiens.

83. — Parmi tous les névropathes qui ont revêtu la pourpre impériale, le plus déséquilibré est probablement Elagabale. La personnalité troublante de cet adolescent, qu'un jeu de la fortune plaça sur le trône des Césars et qui voulut imposer à Rome son dieu sémitique et ses mœurs orientales, ne cessera jamais d'intriguer les historiens. Un professeur italien M. PASCIRUCCO vient encore de lui consacrer une étude (*Elagabalo*. Feltre, Castaldi, 1905), où il s'efforce de dégager les traits caractéristiques de cette figure monstrueuse et raconte avec agrément — mais d'une manière un peu superficielle — le règne éphémère de ce prêtre syrien devenu le maître du monde. Une étude critique sur la biographie de Lampride termine cette brochure, où l'on s'étonne de ne pas trouver citée la peinture brillante que M. Jean Réville a faite d'Élagabale dans sa « Religion sous Sévère ».

84. — Le commandant ESPÉRANDIEU, publie, avec une série d'excellents facsimilés, une collection complète de ces « cachets d'oculististes romains » dont il s'occupe depuis de longues années (*Signacula medicorum oculariorum. Accedunt tabulae LXVIII*. Paris, Leroux, 1905). Ce volume est un tirage à part, remis en pages, du *Corpus inscriptionum latinarum* (t. XIII, 3, 2), et cette indication d'origine dispense d'insister longuement sur la plénitude des renseignements bibliographiques, l'exactitude des dessins et des transcriptions et la perfection des index, qui distinguent ce recueil. Les curieuses tablettes de pierre, reproduites ici, portent, on le sait, le nom du médecin, préparateur du collyre, celui du remède lui-même et de la maladie qu'il doit guérir (par exemple : *Tib. Claudii Themisonis lysiponum ad lacrimas restringendas*), parfois des indications sur le mode d'emploi, etc. Elles offrent un vif intérêt pour la connaissance de la science et de la pratique médicales dans l'antiquité et méritent particulièrement notre attention, car plus de la moitié des deux cent dix-neuf cachets aujourd'hui connus a été découverte en Gaule. Nos ancêtres devaient être affligés d'une terrible variété de maux d'yeux.

85. — Le nouveau fascicule du *Dictionnaire d'archéologie chrétienne* de DOM F. CABROL n'est pas moins riche que les précédents, dont nous avons signalé l'importance (Fasc. VII, *Amulettes-Anges*. Paris, Letouzey et Ané, 1905. 4e. Prix : 5 fr.). Abondamment illustré — il contient 176 gravures dans le texte — il présente toute la variété et toute l'étendue de l'érudition que nous avons déjà louées. Une part considérable de la rédaction est, cette fois encore, incombée à Dom H. Leclercq, qui s'est acquitté de cette tâche avec sa maîtrise ordinaire, mais à côté de lui nous trouvons une série d'articles excellents par Dom F. Cabrol, ainsi que par les RR. PP. Petit,

Pargoire, Pétridès, Zimmermann, et MM. Kirsch et Henry, tout à fait qualifiés pour prendre place auprès des deux premiers.

86. — M. Salomon Reinach vient de rendre à la peinture du moyen âge et de la renaissance le même service dont la sculpture et la céramique antiques lui sont déjà redevables, en publiant un Répertoire (Paris, Leroux, 10 fr.) contenant la reproduction de 1,046 tableaux, dont beaucoup sont peu connus. Les dessins au trait sont accompagnés de notices précises donnant dans la mesure du possible l'état civil de l'œuvre. Trois index facilitent le maniement de ce petit volume qui condense les résultats de recherches immenses et qui sera indispensable, on peut l'affirmer, à tous les historiens de l'art moderne. Il se recommande suffisamment par lui-même pour que nous puissions nous dispenser d'en faire l'éloge.

87. — C'est une jolie découverte que celle dont DOM URSMER BERLIÈRE nous fait part dans *Un ami de Pétrarque, Louis Sanctus de Beeringen* (Publication de l'Institut Historique belge de Rome. Rome, 1905). Le savant bénédictin a réussi à identifier avec le chanoine Louis Sanctus de Beeringen ce mystérieux Socrate que la correspondance de Pétrarque a illustré. Il a reconstitué la biographie de ce personnage dont toute la vie se passa à la cour d'Avignon et qui y devint aussi italien que son illustre ami. Il n'est pas probable que l'on puisse faire honneur aux Pays-Bas de la science que Pétrarque vante dans son cher Socrate. Celui-ci l'a sans doute acquise au contact des lettrés de la cour pontificale : ce fut, si l'on veut, le premier des « Romanisants » de Belgique, comme Pétrarque fut le premier des humanistes. Il faut féliciter Dom Berlière de nous l'avoir fait connaître et d'avoir, par la solution de ce petit problème d'histoire littéraire, associé l'Institut Historique belge aux fêtes du six-centième anniversaire de Pétrarque.

88. — MM. DEPREZ et VIARD ont entrepris pour la Société de l'histoire de France une nouvelle édition du célèbre chroniqueur liégeois Jean Le Bel, dont le premier volume a paru récemment. On ne peut s'attendre à y trouver un texte nouveau, puisqu'il n'existe de l'œuvre de Le Bel qu'un seul manuscrit, conservé à la Bibliothèque de Châlons-sur-Marne et que L. Polain a publié en 1831. L'édition de Polain est dépourvue de notes et d'index. On trouvera les unes et les autres dans celle de MM. D. et V. On peut se demander pourtant si le travail qu'ils ont entrepris était bien nécessaire.

89. — L'*Histoire du droit civil Français* de M. P. VIOLLET est connue depuis longtemps, aussi bien par les juristes que par les historiens, comme un des livres d'enseignement les mieux compris et les plus attrayants qui soient. Elle a obtenu d'ailleurs le succès qu'elle méritait. La troisième édition, soigneusement corrigée et augmentée, vient de paraître (Paris, Larose) et nous nous empressons de la signaler à nos lecteurs.

90. — La biographie de Jacqueline de Bavière que Miss RUTH PUTNAM a publiée sous le titre de *A Mediaeval Princess* (New-York et Londres, Putnam, 1904) est un compromis entre un simple récit populaire et un

ouvrage d'érudition. L'auteur a consulté la plupart des sources imprimées de son sujet, mais il ne les a malheureusement point critiquées et étudiées avec tout le soin nécessaire. Nous n'avons pas vu ce que son travail apporte de neuf, soit à la connaissance de Jacqueline de Bavière, soit à celle de son temps. Manifestement l'auteur a abordé sa tâche sans préparation suffisante et n'a point compris la nature du conflit qui mit aux prises Jacqueline de Bavière et Philippe le Bon. L'illustration du volume est un peu déconcertante. Il s'y rencontre pêle-mêle des reproductions de monuments originaux et de gravures ou de tableaux du XVI^e, du XVII^e et du XVIII^e siècle.

91. — M. ALEXANDRE CARTELLIERI, dont on a apprécié ici même les excellentes études sur le règne de Philippe Auguste, a débuté dans la chaire qui vient de lui être confiée à l'Université d'Iéna par un discours *Über Wesen und Gliederung der Geschichtswissenschaft* (Leipzig, Dyksche Buchhandlung, 1905). Il ne s'y est pas proposé de prendre parti entre les conceptions diverses de la science historique qui ont provoqué récemment en Allemagne des polémiques si retentissantes. Il a voulu exposer seulement les procédés de l'historien, tant dans les recherches d'érudition proprement dite que dans l'exposé des faits. On lira avec intérêt les quelques pages très claires qu'il leur a consacrées et qui exposent à grands traits les parties principales de la méthode.

92. — On sait que la Hollande possède, dans le *Repertorium der verhandeligen en bijdragen betreffende de geschiedenis des Vaderlands*, le dépouillement complet et systématique de tous les articles de revues consacrés à son histoire. Paru en 1860, ce très utile répertoire a été augmenté de divers suppléments jusqu'en 1890. La *Maatschappij der Nederlandsche letterkunde* a décidé d'en publier une nouvelle édition, complètement refondue et se clôturant à l'année 1900. Le travail a été confié à M. L. D. PETIT, bibliothécaire de l'Université de Leyde. Le premier fascicule qui vient d'être distribué (Leyde, Brill), ne laisse rien à désirer quant à l'exactitude et à la disposition typographique. Il est inutile d'insister sur l'importance que présente ce répertoire pour l'histoire de Belgique : il ne saurait manquer dans aucune de nos bibliothèques scientifiques.

93. — M. ERNEST GOSSART nous donne dans *L'auberge des princes en exil. Anecdotes de la cour de Bruxelles au XVII^e siècle* (Bruxelles, Weissenbruch, 1905), un volume aussi instructif que savoureux. Ces pages dans lesquelles défilent tour à tour la princesse de Condé, Marie de Médicis et Gaston d'Orléans, Emmanuel de Portugal, Charles de Lorraine, la princesse de Phalsbourg, Christine de Suède, le grand Condé, les fils de Charles I^{er}, Monsieur et Madame Deshoulières, ont tout l'attrait d'un roman d'aventures, ou plutôt elles en ont davantage, puisque les aventures qu'elles racontent, si invraisemblables qu'elles paraissent souvent, sont pourtant rigoureusement vraies. Tout un côté de la civilisation du XVII^e siècle revit dans les alertes récits que nous fait M. Gossart des amours, des intrigues, des duels et des plaisirs des émigrés ou des visiteurs de haut parage qui furent accueillis à la cour de Bruxelles sous les

archiducs et leurs successeurs. La capitale de la Belgique fut alors, comme elle l'avait été plus d'une fois déjà depuis le XIV^e siècle — il suffit de rappeler ici Robert d'Artois et plus tard le dauphin qui devait être un jour Louis XI — et comme elle devait l'être encore si souvent dans la suite, le refuge de tous les mécontents de France. Ils lui communiquèrent un mouvement, une animation, une gaieté qui en firent, au témoignage de Bentivoglio, une des résidences les plus agréables de l'Europe. Leur fréquentation avec la noblesse du pays n'est certainement pas restée sans influence sur les mœurs nationales, si bien que M. Gossart, en retraçant leurs faits et gestes, nous fournit en même temps, pour notre propre histoire, des renseignements fort précieux. Treize planches hors texte, fort bien choisies, constituent la parure de ce charmant volume. L'auteur n'a point voulu l'alourdir en le chargeant de notes. Il n'a pourtant pas oublié les érudits, auxquels il offre en appendice quelques documents inédits, parmi lesquels on remarquera surtout trois pièces concernant les rapports du duc d'York avec l'Espagne et une note sur Monsieur et Madame Deshoulières soupçonnés de trahir le parti de Condé.

94. — La patrie du philosophe David de Dinant, dont les doctrines furent condamnées en 1210, était restée douteuse jusqu'aujourd'hui. Fallait-il la situer à Dinan, en Bretagne, ou à Dinant dans le pays de Liège? M. BOGHAERT-VACHÉ vient de trancher définitivement la question dans une note insérée au tome XII de *Wallonia* (p. 265 et suiv.). Le premier, il a appelé l'attention sur une lettre adressée par Innocent III, le 6 juin 1206, à l'abbé et au chapitre de Dinant « Leodiensis dioceseos » et de laquelle il résulte que « maître David », alors chapelain à la cour pontificale, était titulaire d'une partie de prébende dans l'église de Dinant. Il n'en faut pas davantage pour clore définitivement la controverse en faveur de la Belgique.

95. — La notice de Dom URSMER BERLIÈRE sur *Jean de Wept, évêque urbaniste de Tournai, 1380-1384* (*Bulletin de la Commission royale d'Histoire*, 1904), établit définitivement que ce personnage, dont le rôle et le caractère étaient restés fort mal connus, fut réellement élevé à l'épiscopat par Urbain VI, en mai 1380, en opposition à Pierre d'Aussay reconnu par Clément VII.

96. — Dom URSMER BERLIÈRE a réuni en volume les excellentes études qu'il a consacrées aux *Evêques auxiliaires de Cambrai et de Tournai* (Bruges, Lille, Paris, 1905). Il est inutile de dire que l'on retrouve dans ce travail les qualités habituelles d'exactitude et d'érudition de l'infatigable auteur.

97. — Le *Bullaire de la province de Reims sous le pontificat de Pie II* publié par M. H. DUBRULLE (Lille, 1905) constitue le premier assemblage de documents pontificaux du XV^e siècle se rapportant à une région de la France. Les 960 numéros dont il se compose renferment les analyses d'autant d'actes appartenant aux années 1458 à 1464 et empruntés surtout aux Archives du Vatican. Quelques documents imprimés *in-extenso* et une bonne table des noms propres terminent ce très utile travail, qui n'est guère moins intéressant pour la Belgique que pour la France, puisque les diocèses de

Cambrai, de Térouanne et de Tournai appartenaient à la province de Reims. On lira avec intérêt dans l'introduction le tableau lamentable de l'état du clergé de ces régions au milieu du XV^e siècle.

98. — Les *Jahresberichte der Geschichtswissenschaft* pour 1903 viennent de paraître (cette fois en deux volumes). Comme d'habitude, nous appelons l'attention sur le rapport très complet que M. Eugène HUBERT y a consacré à la production historique de notre pays.

99. — Au moment où tout ce qui concerne l'extrême-Orient attire tout spécialement l'attention, il ne sera pas sans intérêt de signaler une curieuse étude, publiée par le Dr VLADIMIR PAPPALAVA, avocat à Zara, sur le notariat au Japon (*Das Notariat in Japan*. Uebers. von G. SIMON. Innsbruck, 1905, 24 p.). L'auteur, après avoir rappelé que le Japon possède depuis 1890 un Code de Commerce qui devra être soumis sous peu à une revision, et que les trois premiers livres de son Code civil, inspiré surtout par M. le Prof. BOISSONADE, ont été promulgués en 1896, — le rapport sur les livres IV et V (famille et succession) est déposé, — nous initie à l'organisation du notariat dans l'empire nippon. Jadis on passait les actes devant l'autorité communale, et cela sans aucune forme précise. La loi du 11 août 1886 a institué le notariat sans cependant supprimer l'ancienne coutume. C'est le ministre de la justice qui nomme les notaires. Pour pouvoir être nommé, il faut être âgé de 25 ans au moins, avoir subi un examen qui est bien plus pratique que juridique et fournir une caution de 200 à 500 yen (450 à 1250 fr.). Les honoraires sont bien peu élevés (quelquefois qu'un acte n'est payé que 60 centimes) et une chambre de notaires n'existe point. Malgré les défauts de l'organisation actuelle, elle présente cependant de grands avantages sur la coutume ancienne, qui malheureusement n'a pas été interdite.

ADOLPHE DE CEULENEER.

100. — Parmi les livres parus dans ces derniers temps sur l'Orient, un des plus intéressants est certes le Journal publié par M. et M^{me} ÉMILE JOTRAND sous le titre : *Au Siam, Journal de Voyage* (Paris, Plon, 1905. 539 p. 4 fr.). C'est le récit au jour le jour de tout ce qu'ils ont vu à Bangkok et dans quelques autres endroits du Siam pendant un séjour de quatre ans qu'ils y ont fait de 1898 à 1902. C'est donc un livre parfaitement documenté, très exact et très intéressant pour tout ce qui concerne les mœurs, les idées, la manière de vivre. On pourra discuter certaines appréciations émises au sujet du bouddhisme et des missionnaires, mais on ne pourra dénier la valeur instructive de l'ouvrage. Très curieuse est la traduction (p. 93) du texte des imprécations lues à chaque témoin en justice pour le cas où son témoignage ne serait pas véridique. C'est une pièce des plus intéressantes.

101. — Le Comité exécutif de l'Exposition de Liège a fait paraître une *Notice sur l'État Indépendant du Congo* (203 p., gr. 8°, impr. V^e Monnom, Bruxelles, 1905), qui est mise en vente au Pavillon congolais, au Jardin d'Acclimatation. Ce livre, — car il ne s'agit pas ici d'une simple brochure comme il s'en débite tant à propos de toute exposition, — mérite d'être signalé. Il met à la portée de chacun, à peu de frais (prix : 1 fr.) et sous une forme agréable à l'œil, le volume étant richement illustré et élégamment

imprimé, tous les renseignements désirables sur les progrès et la situation actuelle de l'État du Congo.

Aucun des points de vue sous lesquels se peut envisager une œuvre colossale, telle que celle qu'a créée notre roi, n'est omis, et comme de juste, ce sont surtout les chapitres consacrés à l'évolution politique, économique et morale qui arrêtent le plus l'attention. La notice sur la géologie est fort développée; il est dommage, d'autre part, que les renseignements sur l'Histoire, la Géographie et l'Ethnographie soient si sommaires. Une lacune, hautement regrettable celle-là, est l'absence de toute carte détaillée de l'État. On a voulu faire œuvre d'instruction, de vulgarisation et de propagande : il aurait bien fallu mettre à la disposition du lecteur l'élément le plus commode, le plus clair, le plus éloquent souvent d'instruction, c'est-à-dire une carte complète et récente. Malgré cette négligence, la valeur de la *Notice* reste entière. On la lit avec le plus vif intérêt, et le sentiment qu'elle laisse en vous est une sincère admiration pour tout ce qui a été réalisé déjà en si peu de temps au continent noir, et aussi un orgueil bien placé, à la pensée que c'est presque exclusivement à des Belges qu'en revient l'honneur. — F. M.

102. — La Revue a déjà eu l'occasion de signaler en son temps (année 1901, p. 227; t. 44, 4^e livr.) une importante étude de numismatique belge, due à un honorable médecin, le Dr SIMONIS, de Jemeppe-sur-Meuse, et intitulée *L'Art du médailleur en Belgique*, (Bruxelles, Monnom, 1900). Les patientes recherches de l'auteur avaient eu ce résultat, on l'a vu, de faire connaître un Quentin Metsys, graveur et médailleur, et surtout de mettre en relief la très intéressante figure d'un Jean Second. M. Simonis vient de donner une suite à ses précédentes études. Il passe à la seconde moitié du XVI^e siècle, et, dans un volume supérieurement édité par la maison Veuve Monnom (*L'Art du médailleur en Belgique. — Nouvelles contributions à l'étude de son histoire*, (230 p. in-4^o, chez l'auteur), et où un nombre considérable de médailles (34 planches, 129 médailles) sont reproduites avec un art admirable (clichés de J. Malvaux), il s'attache cette fois à l'œuvre de deux artistes, Jacques Jonghelinck et Étienne de Hollande, qui représentèrent presque exclusivement l'école belge de médailleurs, mais avec une maîtrise telle qu'ils méritent désormais de prendre place parmi nos gloires artistiques du passé. C'est du moins ce qui ressort de l'analyse aussi minutieuse que judicieuse à laquelle s'est livré l'auteur. Nous ne doutons nullement que le nouveau volume de M. Simonis ne lui vaille les mêmes éloges que le premier et ne jouisse de la même autorité auprès des spécialistes. — F. M.

103. — M. le Dr P. TACK, professeur à l'Athénée de Malines, a réuni en brochure, sous le titre : *De vereenvouding van onze Schrijftaal* (Anvers, Melsen) les articles qu'il a publiés sur la simplification du néerlandais écrit dans *Ons Woord*, la revue du cercle *Diesterweg* d'Anvers. Il y défend avec ardeur et talent les propositions de la Société hollandaise pour la simplification, qui tendent à rapprocher davantage la langue écrite de la langue

parlée, en éliminant de l'orthographe la figuration de sons disparus, et de la grammaire les règles de genre et de flexion que le parler correct ignore. Il fait le procès à la grammaire actuelle et il fait ressortir les avantages de la simplification avec les meilleurs arguments de la linguistique et de la méthodologie pédagogique.

104. — M. A. HERCKENRATH, ancien étudiant de l'Université de Gand, actuellement éditeur à Ledeberg-lez-Gand, a composé une chrestomathie de la jeune école de nos prosateurs et poètes flamands. Elle s'appelle *Vlaamsche Oogst* et se présente au public avec une préface d'A. Vermeylen et un aperçu historique de P. van Langendonck.

105. — Une doctoresse de Leide, M^{lle} F. BAUDET, a très habilement traité dans sa dissertation doctorale un sujet intéressant autant les historiens que les philologues : *De Maaltijd (de Spijzen en Dranken) en de Keuken in de Middeleeuwen*, avec reproduction « d'illustrations authentiques » (Leide, A. Sijthoff).

106. — Une servante-auteur, Johanna BRERVOORT, de Rotterdam, fait depuis quelque temps sensation avec une couple de romans où elle dépeint sous un jour peu flatteur le monde des dévots auquel elle appartient. Ce sont : *Vrouwenweelde en VrouwenSMART* et *Karakterzonde en Levensleed* (Rotterdam, D. A. Daamen).

107. — L'Encyclopédie néerlandaise très connue de WINKLER PRINS va paraître en 3^e édition, en 16 volumes, à 7.50 fl. Le texte sera soigneusement revu et mis à jour ; les cartes et les illustrations seront nombreuses et fort belles.

108. — En 1899, M. le Dr D. HESSELING publiait *Het Afrikaansch*, une étude sur l'histoire et les transformations du néerlandais dans l'Afrique du Sud. Maintenant il vient de publier une étude analogue sur le *Negerhollands der Deense Antillen*. Dans l'une et l'autre, il a prouvé que le néerlandais transplanté était la langue du peuple et des marins du 17^e siècle : en Afrique, il a été sur le point de devenir une langue créole sous l'influence du malayo-portugais, la langue franque de l'Océan Indien ; aux Antilles, il l'est devenu tout-à-fait sous l'influence des langues des nègres.

109. — Le savant musicologue F. VAN DUYSSE, auteur de différentes études sur l'ancienne chanson flamande et éditeur de *Het Oude Nederlandsche Lied, teksten en melodieën* (jusqu'ici 28 livraisons, 1792 pp. 4^o), a publié en tirage à part l'étude de 47 pp. consacrée dans ce dernier ouvrage au *Wilhelmus van Nassouwe*. Il y fournit la preuve décisive que l'air était une sonnerie de trompettes sur lequel se chantait une chanson contre Condé au siège de Chartres.

110. — M. le Professeur J. TE WINKEL, d'Amsterdam, vient de faire paraître une sorte d'introduction générale à la science du langage, sous le titre : *Inleiding tot de Geschiedenis der Nederlandsche Taal* (Culembourg, Blom & Olivierse). Les abonnés de la revue *Noord en Zuid* reconnaîtront dans une bonne partie de l'ouvrage une série d'articles, qui ont été publiés il y a quelques mois.

111. — Depuis quelque temps le pays flamand était sans revue générale rédigée à un point de vue libéral. C'est ce qui a déterminé M. ROOSES en

grouper autour de lui un conseil de rédaction (H. de Hoon, P. de Mont, P. Fredericq, A. Ley, C. Stoffels et J. Vercoullie) et à fonder *De Vlaamsche Gids*, périodique bimensuel. Les deux premières livraisons (Janv.-Fév. et Mars-Avril) ont paru. — J. VERCOULLIE.

112. — Des instructions ministérielles du 31 mai 1902 ont réorganisé l'enseignement des langues vivantes en France. Ces instructions ont une qualité : elles sont précises. Il a donc fallu rajeunir les livres après les les méthodes. Signalons à ce propos l'entreprise brillamment et lestement menée à bonne fin de la maison Didier de Paris. Les livres de lecture allemands et anglais sont d'une remarquable nouveauté. Ils sont attrayants et vivants. Ils nous renseignent sur la littérature, les arts, mais aussi sur les races, la géographie, l'administration, le droit public et l'histoire de ces grands pays. Quant aux livres du commençant, ils sont rédigés conformément à la méthode directe et intuitive. Les *Object lessons* sont des modèles. Ils se terminent par une série de scènes en images destinées à la conversation et à la rédaction récapitulative. C'est là une idée à développer. Car tel qu'il est, le premier volume allemand, par exemple, donne absolument tout ce qu'il y a à tirer des sujets traités et ne laisse rien à glaner au professeur. Un petit livre supplémentaire, où la matière des leçons de choses serait reproduite en images seulement, ne serait-il pas utile ? Les images serviraient en classe, le texte à la préparation à domicile. — G. D.

113. — La *Bibliothèque classique de prosateurs français et anglais*, éditée par la maison Weidmann de Berlin, s'est enrichie de deux volumes nouveaux : *Tableaux champêtres*, de E. Guillaumin, avec des notes françaises par le Dr HAAS. — (Prix : M. 1,60); et *Enfants célèbres* de François Talon, dont le commentaire est l'œuvre du Dr DANNHEISSER. — (Prix : M. 1,20). Ce dernier ouvrage est un recueil de récits biographiques de la jeunesse de Gassendi, Turenne, Pascal et sa sœur Jacqueline, Lulli, Duguay-Trouin, Béranger, Lamartine, Michelet, M^{me} E. de Girardin et Alfred de Musset. Tous ces récits, sauf le dernier, sont extraits de la *Galerie des Enfants célèbres ou Panthéon de la jeunesse* de Talon, pédagogue et écrivain connu. J'ignore ce qui en a dicté le choix à l'éditeur. Ceux que tentent les études savantes, les arts ou les lettres, comme les futurs officiers de terre et de mer y trouveront de quoi les intéresser. Il y a là des leçons d'énergie, des exemples d'une rare précocité et de vocations caractéristiques, mais la variété frise le disparate. — Les 27 tableaux champêtres de Guillaumin décrivent minutieusement les travaux et la vie des champs depuis le réveil de la nature jusqu'à la Saint-Sylvestre. Les tableaux de mai, les scènes d'été, les croquis de moisson et les visions d'octobre alternent avec des digressions sur la fête de Pâques, la première communion, la stupide habitude de dénicher les oiseaux, les coutumes de la St-Martin, etc. Le style est sobre, presque monotone. Mais la sympathie et la pitié naissent peu à peu au spectacle de l'immense effort et de la servitude que la terre impose à ceux qui veulent la dompter. C'est une leçon, une réhabilitation et presque un cri de pitié qu'un tel livre, et l'Académie, en le couronnant, a rendu

hommage au cultivateur autodidacte, qui a conduit la charrue de bonne heure, et au conteur villageois, dont la réputation perce insensiblement. Ces *Tableaux champêtres* sont tout indiqués pour être lus après l'étude des tableaux Hölzet; ils fourniraient aisément matière à comparaisons. Les notes sont rédigées en un français pur, qui ne prête qu'exceptionnellement le flanc à la critique. — Citons enfin le numéro 19 de la collection : *Napoléon Bonaparte*, composé d'extraits du premier et du dernier volume des *Origine de la France contemporaine* de Taine, qui vient de paraître cette année en 3^e édition. Ce succès est évidemment dû d'abord à l'étude magistrale et fouillée de Taine, qui a disséqué et mis à nu l'âme égoïste du conquérant avec une patience infinie, mais l'éditeur d'un tel livre doit être armé d'une connaissance minutieuse de l'épopée napoléonienne. Le Dr Schmitz — il est superflu de l'ajouter — a été à la hauteur de sa tâche.

114. — La Revue a déjà rendu compte de la nouvelle collection d'auteurs français, publiés avec des notes et une préface par la Clarendon Press, sous la direction de M. Delbos. L'année est loin d'être terminée, et déjà quatre nouveaux volumes ont été mis en vente. Ce sont : *Une Haine à Bord*, par de la Landelle (édité par M. CHESSEX; prix 3 sh.); — *Les Normands en Angleterre et en France*, par A. Thierry, (édité par A. H. SMITH; prix 2 sh. 6 d.); — *Le Serment*, par Jules David (édité par Cécile HUGON; prix 1 sh. 6 d.); — *Voyage en Espagne*, par Th. Gautier (édité par G. GOODRIDGE). — M. de la Landelle fut officier de marine sous Louis-Philippe, et quitta en 1839 le service pour se consacrer à la littérature. Ses romans sont des tableaux fidèles de la vie de marin sur les navires de guerre, d'où ressort notamment la violence que les passions peuvent acquérir, lorsqu'elles sont envenimées par les contacts permanents du bord. Comme échantillon de la littérature navale, celui-ci est réellement passionnant. Le *Serment* appartient au genre feuilleton, si heureusement mis à la mode au début du siècle dernier par le *Journal des Débats*. Il parut dans le *Feuilletoniste* entre 1840 et 1850. C'est le récit d'un complot avorté contre le gouvernement de la république de Venise. Le fond est historique, le décor est riche en couleur locale, le récit est mené lestement, et à la trame conventionnelle de la conspiration se mêlent les fils d'une intrigue amoureuse, à laquelle les épreuves et les péripéties ne manquent évidemment pas. On sait que l'auteur collaborait aux mêmes revues que V. Hugo et Gautier, mais son nom a été éclipsé par ses contemporains. Les noms d'Augustin Thierry et de Théophile Gautier n'ont pas besoin d'introduction. L'un fut le précurseur de la rénovation de l'historiographie française; l'autre, qui maniait le pinceau avant d'être « un pauvre diable de feuilletoniste », et qui cria plus fort que tous les autres à la première d'Hernani, resta toute sa vie un journaliste-peintre, à qui la couleur et le style seuls importaient. A ce point de vue, son *Voyage en Espagne* est particulièrement brillant. — Chaque volume est précédé d'une notice qui fait connaître l'auteur et situe l'œuvre. Quand le sujet s'y prête, ces notices sont de véritables aperçus littéraires, tels que la revue des histoires de France avant Thierry, faite en partie d'après ses propres *Lettres*, ou l'étude de Gautier comme écrivain, plutôt parnassien

que romantique, et peintre avant tout. Le choix des œuvres, aussi bien que le niveau des introductions, prouve que les éditeurs comptent trouver un public ailleurs que sur les bancs du collège. Mais une chose m'a étonné, c'est qu'ils n'aient pas songé à tirer parti des ressources de la photographie. Le *Serment* pourrait être illustré, mais le *Voyage* devrait l'être. Si le volume promis sur la Révolution française ne l'était pas davantage, je le déplorerais comme une véritable lacune dans une entreprise où tout est marqué au coin du bon goût. — G. D.

115. — La séance solennelle organisée par l'Université de Liège à l'occasion du centenaire de Schiller, avait attiré, le 14 mai, à la Salle Académique, un public très nombreux et distingué. Après l'exécution d'un chœur, le *Lied an die Freude*, par la Société allemande Prometheus, M. G. Kurth a pris la parole. Dans un discours coloré et d'une forme très poétique, l'orateur a dit d'abord et très heureusement les raisons qui faisaient aux Belges un devoir de célébrer le centenaire de Schiller; il a ensuite caractérisé le génie et glorifié l'œuvre et la personnalité du grand poète, en développant la belle pensée que son existence était la plus grande de ses œuvres. Dans une péroraison émouvante, M. Kurth se tournant vers le buste du poète, surgissant d'entre les palmiers, a exalté en Schiller le champion de l'idéalisme. M. le baron von Gleichen-Russwurm, arrière-petit-fils de Schiller, qui avait tenu à honorer la manifestation liégeoise de sa présence, soulignant et consacrant ainsi son importance, a ensuite exposé en langue française les principes fondamentaux de l'esthétique de Schiller, réunissant ces principes en un faisceau lumineux. L'orateur a terminé son discours par une éloquente péroraison en allemand. M. Milan et M. Sigogne, chargés du cours de débit oratoire aux universités de Berlin et de Liège, ont ensuite récité alternativement avec des moyens d'expression tout à fait différents, mais également heureux, un choix assez étendu de poésies et de ballades de Schiller, parmi lequel figurait le *Chant de la Cloche* en entier. Tous deux ont suscité dans l'auditoire, que le contraste intéressait vivement, un grand enthousiasme et recueilli de vifs applaudissements. Les traductions françaises de poésies Schillériennes, récitées par M. Sigogne, étaient des poètes belges Wacken et Abrassart, qui ont réalisé une perfection rare dans ce travail difficile. La séance qui avait déjà été entrecoupée par un solo pour baryton, faisant entendre au public la poésie « Sehnsucht » de Schiller a été clôturée par l'exécution du « Reiterlied ». M. le Recteur Merten, qui avait bien voulu accepter la présidence d'honneur de la manifestation et qui s'est dévoué à sa réussite, a finalement remercié, au nom de l'université, dans un speech très heureux, toutes les personnes qui avaient collaboré au succès de la fête et particulièrement MM. Kurth et von Gleichen, et a dit que, l'Université inscrivait avec fierté dans ses annales la manifestation Schiller. Le comité avait trouvé en M. Kremer, professeur à l'Athénée de Liège, un secrétaire d'un zèle et d'un dévouement à toute épreuve; le magnifique succès de la manifestation est en grande partie son œuvre.

116. — La librairie Cotta a tenu sa promesse d'achever pour la date du 9 mai, centenaire de Schiller, l'édition jubilaire des œuvres du poète. Les cinq volumes dont je n'ai pas encore rendu compte ici, ont paru tous dans la quinzaine précédant l'anniversaire. Le volume 5, contenant *Wallenstein* (XLIV et 424 pp.), est édité par l'illustre biographe de Schiller, le professeur J. MINOR de Vienne. Son nom seul est un sûr garant que le dernier mot de la *Wallensteinforschung* nous est dit dans le commentaire final, qui comprend plus de cinquante pages en petit texte. Le chef-d'œuvre du théâtre allemand nous est donné ici dans une édition vraiment scientifique, superbe au surplus quant à l'impression et à la reliure, au prix de 2 m. Dans les notes, M. M. relève notamment les rapports entre la tragédie et l'histoire; il se montre parfois d'une sévérité excessive, par exemple quand il dit que la grandiloquence de Buttler a tué ce caractère. Le vol. 2, édité par VON DER HELLEN et R. WEISSENFELS (XXXVIII et 426 pp.), dont 64 pages de notes, contient les poésies, 2^{me} partie, et les nouvelles de Schiller. Ces poésies sont toutes celles que Schiller a écartées de l'édition publiée de son vivant. La seconde partie du volume renferme tous les récits en prose de Schiller, depuis les essais de jeunesse jusqu'au grand fragment de roman : « Le Visionnaire », auquel Weissenfels consacre une étude lumineuse. Le volume 3, signé par E. SCHMIDT (XLVIII et 458 pp.), nous donne les trois drames de jeunesse de Schiller. Dans l'examen des qualités et des défauts de ces drames apparaît le fin esthéticien qu'est M. E. Schmidt et le savant se montre surtout dans les notes, où les affinités entre les extravagances juvéniles du bouillant poète et les différents courants intellectuels de l'époque sont exposées avec une concision qui charme et frappe à la fois. Le volume 8, édité par M. G. KETTNER (XL et 364 pp.), contient les fragments dramatiques posthumes, le *Demetrius* en tête. La masse d'esquisses et de fragments dramatiques de Schiller est ici excellemment disposée, et l'explication détaillée que l'on trouve dans les notes est très heureusement complétée par l'introduction générale, qui donne un coup d'œil d'ensemble sur cette matière, dont M. Kettner s'est fait une spécialité et qu'il a élucidée dans de nombreux travaux antérieurs. Dans le dernier volume, le volume 16 (XXII et 438 pp.), G. PETERSEN publie les mélanges de Schiller, une foule de petits écrits d'un contenu très varié, préfaces et comptes-rendus critiques de ses propres œuvres et de celles d'autrui, articles et notices de revues, rapports du jeune Schiller sur des condisciples de l'académie de Stuttgart, faits à la demande du duc Charles, rapports médicaux du jeune élève en médecine, etc. etc. Le volume se termine par différents registres généraux très pratiques. Ce qui dans d'autres éditions était disséminé ou manquait même, est réuni et groupé ici d'une façon bien ordonnée. L'édition complète en 16 volumes coûte brochée 19,20 m., reliée toile 32 m., reliée chagrin 48 m.

117. — L'édition analogue de Goethe n'a dans l'entretemps progressé que d'un volume. C'est le volume XI (LII et 350 pp.), contenant les drames en prose de Goethe, *Erwin und Elmire*, *Claudine von Villa Bella*, *Clavigo*, *Stella*, *Die Geschwister*, *Die Wette*, *Egmont*; ce volume est signé par FR. MUNCKER, professeur de littérature allemande à Munich. L'introduction

assez longue oriente parfaitement sur ces œuvres et en fait une critique judicieuse; cette remarque s'applique notamment à ce que Muncker dit de *Egmont*, la seule œuvre de Goëthe tirée de notre histoire nationale, qui mériterait d'être plus connue et représentée chez nous. L'édition jubilaire nous donne du reste cette œuvre dans le texte primitif, d'après le manuscrit que Goëthe envoya d'Italie à l'imprimeur; les changements faits par Herder et d'autres lors de la première impression, qui se sont maintenus dans toutes les éditions subséquentes, sans avoir été approuvés par le poète, peut-être même sans avoir été remarqués par lui, sont écartés ici. Vingt-trois volumes, des quarante qu'elle comprendra, ont paru jusqu'ici de cette édition monumentale de Goëthe.

118. — La grande édition critique des œuvres de Lessing par K. LACHMANN, dont la première édition en 13 volumes a paru en 1838-40 chez Voss à Berlin, paraît maintenant en 3^e édition, sous la direction de FR. MUNCKER, chez Göschen à Leipzig. Elle comprendra 22 volumes, mais avec le volume 16, l'édition des œuvres proprement dites sera terminée; les volumes 17 à 22 contiendront les lettres de Lessing (volumes 17 et 18) et les lettres adressées à Lessing (vol. 19 à 22). Le prix de souscription est de 4.50 m. pour le volume broché, et de 6 et 7 m. pour le volume différemment relié. Les volumes ne se vendent pas séparément, pourtant la correspondance peut être acquise à part. On vient de découvrir à la bibliothèque de la ville de Bromberg un exemplaire de *Jöchers Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, ayant appartenu à Lessing et richement annoté et complété par lui. Ces notes trouveront place dans le 22^e volume de la nouvelle édition, qui paraîtra probablement vers la fin de 1906. Les 16 volumes comprenant les œuvres de Lessing proprement dites ont paru.

119. — Le prix populaire Schiller, dont j'ai fait connaître ici la nature et le fonctionnement, a été donné en partage à G. HAUPTMANN pour son drame : « *Rose Bernd* », à son frère K. HAUPTMANN pour « *Die Berg-Schmiede* », et à RICHARD BRER-HOFFMAN, un Autrichien pour « *Der Graf von Charolais* », une imitation d'un drame de Massinger. Toutes les précautions semblaient prises cette fois-ci pour arriver au résultat le plus juste et le plus satisfaisant possible — et il aboutit au couronnement de l'éternel lauréat Hauptmann et d'un simple imitateur. Il serait décidément temps de mettre Hauptmann hors concours, car il n'y a plus de prix que pour lui; notamment le Grillparzer-Preis autrichien lui a été donné trois fois de suite. Pour comble d'honneurs il vient d'être nommé docteur *honoris causa* de l'université d'Oxford, et les journaux illustrés allemands nous le représentaient dernièrement trônant, drapé des insignes de sa nouvelle dignité, au milieu d'un cercle de sommités de la science anglaise.

120. — Le comité de la *Schiller-Stiftung* vient de publier son 45^e compte-rendu annuel. La *Schiller-Stiftung*, fondée à l'occasion du 100^e anniversaire de la naissance de Schiller et qui a pour but de venir en aide aux écrivains pauvres, possède une fortune de 1,937 327 marks et de 239,551 couronnes; cette dernière somme est celle des associations locales autrichiennes. Un cadeau de 250,000 m. lui a été fait au surplus le jour du 9 mai par le *Schiller-Verband deutscher Frauen*, ce qui élève la fortune totale à

près de 2 1/2 millions de marks. Dans le courant de l'année 1904, la *Schiller-Stiftung* a distribué à des poètes ou à leur famille la somme de 60,000 mark. Elle possède aussi des maisons de campagne où les écrivains fatigués ou malades trouvent le réconfort nécessaire, notamment la villa Fritz Reuter à Eisenach, un cadeau de la veuve de l'illustre humoriste mecklembourgeois. Une intense propagande se fait en ce moment-ci en Allemagne pour l'extension de cette association. A lire à ce sujet un article de Hans Hoffmann, le secrétaire général de l'association dans le *Literarisches Echo*, numéro du 15 juin 1905.

121. — Dans la livraison 4^e du XI^e volume de *Euphoriion*, *Zeitschrift für Literaturgeschichte* (C. Fromme, Vienne), H. Wendroth signale une source nouvelle du livre de Faust, F. von Hozlowski continue son étude sur la position prise par Gleim vis-à-vis de la révolution française, et V. Manheimer sa bibliographie de Gryphius, R. Palleske communique un intéressant récit d'une visite faite au vieux Klopstock par un admirateur suédois, le poète Schack von Staffeldt, M. Arnold complète d'une façon importante la bibliographie des écrits philhelléniques allemands. De nombreux comptes rendus, une bibliographie abondante et un registre du tome XI terminent la livraison. Le tome XII sera presque complètement consacré à Schiller. Le *Erstes Schillerheft* de *Euphoriion* (1^{re} livraison du tome XII) a paru. Outre de nombreux mélanges, élucidant des petits points de détail concernant Schiller et des comptes rendus de tous les ouvrages sur Schiller parus de 1892 à 1894, la livraison contient des études de longue haleine sur le fragment schillérien, le poème patriotique « *Deutsche Grösse* », récemment découvert, sur les idées de Schiller concernant le langage, sur Schiller comme rédacteur et éditeur de ses propres ouvrages, sur les œuvres historiques de Schiller, sur Schiller en Norvège, en Danemark et dans le Tyrol.

122. — Les tomes XI et XII des *Jahresberichte für neuere Literaturgeschichte* (B. Behr, Berlin), dont les différentes livraisons ont paru pêle-mêle, viennent d'être achevés; ils comprennent les années 1900 et 1901. Comme on le voit, la distance entre la date de publication de l'ouvrage ou de l'article et celle du compte-rendu est toujours trop grande; espérons que la réorganisation de la revue, projetée pour cette année-ci, remédiera à cet inconvénient. Les deux tomes sont divisés en quatre parties : 1^{re} Partie générale; 2^e Du milieu du XV^{me} jusqu'au commencement du XVII^{me} siècle; 3^e Du commencement du XVII^{me} jusqu'au milieu du XVIII^{me} siècle; 4^e Du milieu du XVIII^{me} siècle jusqu'à présent. La première partie comprend dans le tome XI les rubriques suivantes : Histoire de la littérature, histoire de la philologie, science de l'écriture et des livres, poétique et son histoire, histoire de l'enseignement et de l'éducation, folklore, histoire de la langue allemande, histoire de l'art. Le tome XII ajoute à ces rubriques les suivantes : littérature scolaire (c'est-à-dire ouvrages à l'usage des classes), métrique, histoire des légendes. La deuxième partie contient, dans les deux volumes, les chapitres : généralités, poésie lyrique, épopée, drame, poésie didactique, Luther et la réforme, humanistes et poètes néo-latins. La troisième et la quatrième se subdivisent de même d'après les

différents genres poétiques et contiennent aussi la rubrique introductive : généralités (Allgemeines). Mais, dans la dernière partie, les grands classiques, Herder, Lessing, Schiller et Goethe, sont en outre traités à part, et les volumes se terminent par des aperçus sur l'école romantique et sur l'école de la jeune Allemagne. L'abondante littérature goethéenne exige même des subdivisions : partie générale, vie, poésie lyrique, épique et dramatique. Différents registres permettent de trouver facilement le renseignement voulu. La revue, comme on le voit par cette table des matières, n'intéresse pas seulement le littérateur, mais aussi le philologue, le pédagogue, le folkloriste, l'historien et l'artiste. Les spécialistes les plus distingués y rendent compte de tous les travaux, y compris les articles de revues et de journaux, quelque minimes qu'ils soient, parus dans le courant de l'année, concernant la branche qu'ils traitent ; ils signalent aussi les comptes-rendus critiques des ouvrages et les analysent parfois. L'information bibliographique très riche est d'une exactitude étonnante. Quelques chiffres donneront une idée de l'extension du travail scientifique dans les domaines en question. Les *Jahresberichte* (t. XI) signalent pour les années 1899 et 1900, 566 publications sur la poétique, 721 sur la science de l'écriture et des livres, 765 sur le folklore, 326 sur l'histoire de la langue allemande pour l'année 1900 seule, de même pour cette année, 526 sur l'histoire de la poésie épique du 18^e et 19^e siècle, 929 sur l'histoire du drame de la même époque, 191 sur Schiller, 188 sur les drames de Goethe et 260 sur sa vie (années 1900-1901). Le tome XII énumère pour l'année 1900, 259 travaux sur Goethe (partie générale), et 377 rien que sur ses drames. Une rubrique intéressante ajoutée depuis peu est : « La littérature allemande à l'étranger » ; elle fait connaître tout ce qui se publie à l'étranger sur la littérature allemande et en Allemagne sur les littératures étrangères, ainsi que les travaux de littérature comparée. Le volume XII signale 616 publications dans ce domaine.

123. — L'ouvrage de R. VON GOTTSCHALL : *Die deutsche Nationallitteratur des 19 Jahrhunderts* (Ed. Trewendt, Breslau. 4 vol. in-8^o de 670, 666, 704 et 839 pp. Prix du volume relié 10 m.) a paru en septième édition. C'est la plus ancienne littérature allemande du 19^{me} siècle, la première édition datant de 1854. Elle a trouvé depuis peu des concurrents dans les ouvrages de Meyer et de Bartels, pour ne citer que les principaux. Dans la préface de la 7^{me} édition, Gottschall se défend contre les critiques, les historiens de la littérature de l'école de Scherer, les prétendus savants et spécialistes, les gens de métier, professeurs de la branche, qui ne savent pas ce qui se passe dans l'atelier d'un poète et essayent de remplacer cette lacune en entassant notes sur notes, se rapportant souvent aux choses les plus indifférentes, pour faire parade de leur science. Gottschall se dit élève de Taine et de Sainte-Beuve. Il soigne particulièrement le portrait littéraire ; il n'est et ne veut être que esthéticien, et il se moque des philologues, qui veulent juger une œuvre littéraire. Il est poète lui-même, et sans vouloir le dire explicitement, il laisse pourtant entrevoir qu'à son avis un poète seul peut juger un poète. Gottschall est aussi un ardent défenseur de l'idéalisme en littérature ; il abhorre le mouvement réaliste moderne ; il distingue pourtant le réalisme

avec feuille de vigne du réalisme sans feuille de vigne et est naturellement beaucoup moins sévère pour le premier que pour le second. Gottschall est un tempérament intéressant et curieux. Ce vieux lutteur — il a 82 ans — qui ne cesse d'élever sa voix contre les tendances littéraires et critiques opposées à son idéal, ce vieillard avec son étonnante capacité de travail, dont témoignent ses efforts pour rester à la hauteur du mouvement littéraire moderne, mérite mieux que l'ironie et le dédain que ses adversaires lui prodiguent. La première partie de l'ouvrage de Gottschall, son exposé de la littérature pendant la première moitié du 19^e siècle, est de beaucoup supérieure à la partie plus moderne. Ce qu'il dit des écrivains de l'école romantique et de la jeune Allemagne mérite toujours de fixer l'attention. Dans la suite il y a lieu de lui reprocher de ne pas suffisamment reconnaître la valeur d'écrivains tels que Grillparzer, Hebbel, Ludwig, Keller, etc., et en général de ne pas toujours distinguer le génie du simple talent. La partie qui traite de la littérature contemporaine est très intéressante à lire; l'auteur y fait le procès aux écrivains célèbres du jour, et on n'est pas fâché d'entendre cette autre cloche, dans la grande sonnerie qui salue dans le mouvement réaliste contemporain une aurore nouvelle de la littérature allemande. On ne doit pas s'étonner que l'auteur ne domine pas la littérature contemporaine, comme on serait en droit de l'exiger d'un historien. Mais ce reproche s'adresse à tous les auteurs d'histoires de la littérature allemande du 19^e siècle. Les erreurs et les lacunes abondent chez Gottschall, comme elles abondent aussi chez Meyer et chez Bartels, quoique là elles soient moins frappantes. Le temps où l'on pourra écrire une histoire sérieuse de la littérature allemande du 19^e siècle est loin d'être venu. La littérature de la première moitié de ce siècle a été, il est vrai, assez bien fouillée, mais cela n'est pas du tout le cas pour celle de la seconde moitié de ce siècle. Il reste là un immense terrain à défricher pièce par pièce, et ce serait chose méritoire que d'y conduire les travailleurs. Aussi longtemps que ce travail préparatoire ne sera pas fait, les tentatives d'écrire l'histoire en question devront nécessairement échouer. Même celles qui ont été faites d'écrire seulement l'histoire d'un genre de la littérature allemande du 19^e siècle n'ont pas réussi. Les ouvrages de Litzmann et de Mielke, par exemple, dont l'un a traité le drame et l'autre le roman moderne, ne sont en somme que des trompe-l'œil. On ne peut dénier à Gottschall le mérite d'avoir mis le premier la main à ce travail, car son prédécesseur Jul. Schmidt s'arrête à la première moitié de ce siècle. Son livre, quelque imparfait qu'il soit, constituera toujours une base sérieuse pour les recherches ultérieures et quiconque étudie la littérature post-classique allemande ne peut le négliger.

124. — Le *Deutsches Wörterbuch* de M. HEYNE paraît en seconde édition en livraisons, et sera complet, en 30 livraisons à 1 m., en automne 1906 (Éditeur S. Hirzel à Berlin). L'auteur, professeur à l'université de Leipzig, est un de nos philologues les plus éminents, il est un des principaux collaborateurs au grand dictionnaire de Grimm. Le dictionnaire qu'il signe de son nom est une œuvre qu'il a préparée pendant plus d'un quart de siècle; c'est le travail longuement mûri d'un savant et d'un homme versé dans

la pratique du genre. Quant à l'étendue, le dictionnaire de Heyne constitue un intermédiaire entre celui de Grimm et celui de H. Paul par exemple, l'un trop étendu pour le non-spécialiste, l'autre parfois trop concis. L'œuvre de Grimm n'est que fragmentaire et bien loin d'être achevée; elle est du reste pour une grande partie scientifiquement vieillie, ce qui fait que l'ouvrage de Heyne est un complément indispensable même au grand dictionnaire de Grimm. Heyne donne en règle générale pour chaque mot l'étymologie, la date de la première apparition, le développement de sa signification, les différentes formes et les dérivations, l'accentuation, etc., avec exemples à l'appui; il tend toujours à montrer comment la forme et la signification actuelle du mot s'est constituée, développée et a changé dans le courant des siècles, en vue de donner à l'écrivain une base historique pour l'usage correct de la langue; il unit le côté pratique au côté scientifique. La première livraison va de la lettre A au mot *australien* et comprend 64 pages gr. in-octavo, à deux colonnes. L'impression est très nette et les exemples en caractères latins se distinguent clairement du texte.

125. — Les volumes 7 et 8 des *Gesammelte Schriften* de G. BRANDES (A. Langen, Munich, 306 et 300 pages. Pr. 7 m. le volume), contiennent respectivement la seconde et la troisième partie d'une des œuvres capitales du grand critique danois, sa biographie de Shakespeare. On sait que cet ouvrage n'est pas seulement une des plus importantes biographies de Shakespeare qui aient paru en langue allemande ou anglaise, mais en réalité un travail qui a frayé une route nouvelle aux études shakespeareiennes. On peut dire que Brandes a écrit le livre sur Shakespeare que Tieck projetait et dont il s'est occupé pendant trente années de sa vie, sans sortir des travaux préparatoires; en effet le plan de Tieck de mettre sous les yeux la personnalité poétique vivante de Shakespeare au milieu d'un grand tableau de la civilisation de son époque semble réalisé ici. « Shakespeare, » dit Brandes, « n'est pas 36 drames et quelques poésies lues dans un pêle-mêle confus; c'est un homme qui a pensé et senti, qui s'est réjoui et qui a souffert, qui a spéculé, rêvé et écrit des poèmes. Trop longtemps on a dit: nous ne savons rien de Shakespeare, ou ce que nous savons de lui peut être écrit sur une page in-octavo. Trop souvent on a répété: Shakespeare plane impersonnel au-dessus de son œuvre. On en vint finalement, à la suite de ces assertions, si loin, qu'une bande de mauvais dilettantes en Amérique et en Europe eut le courage de dénier à Shakespeare la paternité de son œuvre, d'attribuer à un autre l'honneur de son génie, de couvrir de bave lui-même et son nom invulnérable, en des sarcasmes fous, qui résonnèrent à travers tous les pays ». Quand on connaît, dit Brandes, environ quarante œuvres importantes d'un homme, c'est notre propre faute, si nous ne savons rien de lui. « Le William Shakespeare qui naquit sous le règne d'Élisabeth à Stratfort-sur-Avon, qui vécut et écrivit sous ce règne et sous celui de Jacques I à Londres, qui dans ses comédies est monté au ciel et dans ses tragédies descendu aux enfers et qui mourut à l'âge de 52 ans dans sa ville natale — sa figure merveilleuse monte de ses livres avec des contours grands et sûrs, avec la couleur fraîche de la vie devant les yeux de quiconque lit avec un cœur ouvert et

sensible, avec une intelligence saine et avec le sens du génie. » Ce sont ces principes qui donnent à l'ouvrage de Brandes sa grande importance. Il ne sera pas impossible de surpasser l'auteur en sagacité critique dans la recherche des détails; on pourra trouver que des traits de la vie de Shakespeare qui, d'après Brandes, ressortent de l'examen comparatif de divers passages de ses œuvres ne sont pas suffisamment fondés et peuvent être facilement contestés; on peut dire aussi que le sens, c'est-à-dire l'intime compréhension du génie, pourrait s'exprimer d'une façon plus simple et plus heureuse que ne le fait le biographe. Mais quant au fond, dans le sentiment sûr qu'une grande figure poétique ne peut être conçue sans une vie riche en événements, en sentiments et en affections, que les principaux faits de sa vie doivent pouvoir être reconnus dans ses œuvres, dans l'argumentation victorieuse que les œuvres de Shakespeare cachent une vie pleine et mouvementée, dans l'indication de l'influence de son époque sur le poète, Brandes restera un pionnier et un modèle. Il commence par établir d'une façon très suggestive les difficultés d'une biographie de Shakespeare et divise son ouvrage en trois parties, dont la première (vol. 6) va jusqu'à l'an 1600, la seconde (vol. 7) de 1601 jusqu'au « Roi Lear » et « Antoine et Cléopâtre », la troisième (vol. 8) jusqu'à la mort de poète. Brandes s'arrête là et ne nous donne pas, comme la plupart des livres sur Shakespeare, l'histoire de ses œuvres ou, comme il dit, « l'histoire de Shakespeare après sa mort, beaucoup plus étendue que l'histoire de Shakespeare vivant ». Il esquisse pourtant cette seconde histoire en une page magistrale. La troisième partie présente un intérêt particulier, parce que c'est là que Brandes voit le point culminant du pessimisme de Shakespeare et qu'il montre ensuite le revirement commençant avec « Cymbeline », terminant par une peinture captivante des dernières années du poète. Aucun livre sur Shakespeare ne nous donne un portrait aussi vivant et, malgré certaines hardiesses, aussi vrai quant au fond de l'individualité humaine et poétique du grand poète anglais.

126. — *Deutsche Dichter in Auswahl für das Volk* est le titre d'une collection populaire, publiée par la librairie G. E. Kitzler à Berlin, ou Verlagsanstalt Baldur. Elle comprend jusqu'ici les numéros suivants : 1. Goethe (160 pp.). 2. Heine (128 pp.). 3. Gebrüder Grimms Märchen illustriert von H. Vogeler. 4. Schiller (96 pp.). 5. Schiller : Wilhelm Tell (édit. complète). 6. Lessing (96 pp.). 7. Mathias Claudius (96 pp.). 8. L. Uhland. Un portrait est joint à chaque petit volume, et chacun porte même un *Buchschnuck*. Le papier n'est évidemment pas de première qualité, car chaque volume ne coûte que 10 pfennig, mais l'impression est assez nette et ces petits volumes, ornés de vignettes, ont un extérieur très gentil. Ils contiennent des extraits généralement bien choisis des classiques allemands. Cette entreprise se recommande vivement d'elle-même.

127. — Une nouvelle traduction du *Faust* de Goethe a paru chez Perrin, à Paris. L'auteur est M. Ralph Roderich SCHROPP. Depuis le temps où Madame de Staël fit connaître aux Français quelques parties du premier Faust, au moins vingt traducteurs français se sont essayés sur l'œuvre de Goethe. De loin la meilleure de toutes ces traductions est celle de

Fr. Sabatier (Paris, Delagrave, 1893). Sabatier n'a pas reculé devant l'énorme difficulté de traduire le Faust dans le mètre de l'original; son travail est une œuvre merveilleuse, mais, cela va de soi, la traduction ne rend pas toujours le texte d'une façon absolument exacte. M. Schropp a voulu nous donner cette traduction minutieusement exacte, qui manque encore; il traduit donc en prose, serrant de près l'original.

128. — La librairie Armand Colin à Paris publie deux remarquables livres de lecture allemande, dus à la collaboration de MM. SCHWEIZER et SIMMONET. Le premier : *Deutsches Lesebuch mit Sprechübungen für Quarta und Tertia*, avec le sous-titre : *Deutschland in Wort und Bild, Land und Leute* (283 pp. g^d in-8°. Prix : 4 fr.), transporte les élèves de quatrième et de troisième en Allemagne, pour leur faire connaître le pays dont ils étudient la langue depuis deux ans. En tête de chaque chapitre — il y en a sept — est placé un *Ueberblick* de la région; ces sommaires présentent une vue à vol d'oiseau de toute l'Allemagne. Viennent ensuite les textes descriptifs proprement dits, esquisses de paysages, peintures de mœurs, tableaux de genre, entremêlés de textes narratifs, se rapportant pour la plupart aux légendes du pays, et de morceaux de poésie, ayant également une couleur locale. Le côté pratique est marqué par des dialogues, insérés par endroits et liés aux diverses étapes; ces dialogues consistent en conversations avec le douanier, les employés des gares et des postes, l'hôtelier, le changeur, etc. Au surplus se trouve à la fin un résumé grammatical et pour comble de perfection, l'ouvrage est richement illustré; ces gravures, outre leurs avantages connus, peuvent constituer le thème de comptes-rendus libres et de conversations improvisées. C'est franchement parfait quant au plan et à la disposition générale. La carte de l'Allemagne pourrait être plus développée, plus belle. Les auteurs pourront trouver des compléments utiles dans un livre allemand analogue au leur : *Deutschland und die Deutschen. Deutsches Lesebuch* hrsg. von G. FLEITER (Münster i. W. Aschendorffsche Verlagsbuchhandlung. 1899).

129. — Le *Deutsches Lesebuch für Sekunda, Prima und Oberprima* porte en sous-titre : *Deutsche Kulturgeschichte in Wort und Bild* (319 pp., g^d in-8°. Pr. 4 fr.). Nous trouvons ici une histoire de l'Allemagne, depuis les origines de la race germanique jusqu'à nos jours, histoire politique, littéraire, histoire de la civilisation, etc. Le plan est identique à celui de l'ouvrage précédent : en tête de chaque époque, un sommaire résumant les grands faits et indiquant les caractères généraux, puis des extraits de tout genre se rapportant à l'histoire proprement dite, à la littérature, aux beaux arts, à la philosophie, aux sciences, à l'industrie. Des poésies sont intercalées partout, ayant trait à l'époque décrite, et pour l'époque moderne sous les noms des écrivains cités. Une petite bibliographie, guidant l'élève pour des lectures complémentaires, se trouve à la fin de chaque chapitre. Les auteurs auraient pu faire un meilleur choix des sources auxquelles ils puisent leurs notices littéraires. L'illustration est ici aussi très abondante et souvent très suggestive; seulement les portraits, notamment ceux des poètes, sont souvent par trop peu ressemblants. En parcourant le livre, on est étonné de tout ce qu'on y trouve de notices sur l'armée, la flotte,

la politique, la colonisation, les explorateurs, les hommes de science (Röntgen et Koch y figurent avec portraits), les compositeurs allemands, etc.; même le socialisme allemand n'est pas oublié.

130. — Le volume IX de la nouvelle édition de *Meyers Grosses Konversations-Lexikon* (908 pp., g^d 80. Pr. relié 10 m.) commence au mot *Hautgewebe* et finit au mot *Ionicus*. Le littérateur y trouvera des articles sur la littérature hébraïque, la Heldensage, sur Herder, Homère, Hugo, etc. Au mot *Heimatkunst*, le lexique donne un aperçu par trop sommaire de la littérature de terroir, tandis que des articles comme par exemple celui sur Herder sont très soignés et munis d'une bibliographie qui n'oublie rien d'essentiel, renseignant même bien sur la valeur des livres. Dans le domaine historique, la nouvelle édition donne des articles nouveaux sur les sociétés et les revues historiques. La linguistique est traitée par un ou des collaborateurs distingués, dont la compétence s'affirme dans les articles sur les différentes langues traitées dans ce volume : langues hébraïque, indo-germanique, indienne, etc. Parmi les articles qui prennent la grande place ici, je cite : *Heinrich, Holz, Hessen, Hydrologie, Indien, Insekten*. Le géographe y trouvera des cartes du grand duché de Hesse, de la province de Hesse-Nassau, de l'Indo-Chine, de l'océan indien avec indication des profondeurs, des colonies allemandes de l'Afrique, etc. Les grandes planches coloriées se rapportent à l'héraldique, aux hiéroglyphes, à la civilisation indienne, à différents genres d'animaux et de plantes. L'illustration est en outre très riche, notamment aux mots *Heizung, Höhle, Holz, Hydraulisch*. Le caractère pratique du lexique s'affirme dans l'explication des abréviations, des mots et locutions usuelles, avec l'indication de la prononciation, quand elles sont étrangères.

131. — Le volume X, le dernier paru, qui va de *Ionier* à *Kimono*, contient bon nombre de grands articles sur différents pays : Irlande, Islande, Italie, Java, Japon, Caucasic; partout le développement de la langue et de la littérature de ces pays est sommairement exposé. L'article sur l'Italie (43 pp.) comprend huit cartes historiques et modernes. Les cartes géographiques et les plans de villes abondent du reste dans ce volume; au mot canal par exemple, on trouve une carte très nette des canaux et cours d'eau de l'Allemagne, avec indication des parties navigables. L'article sur le Japon (24 pp.), dont l'histoire est poursuivie jusqu'au commencement de cette année, contient de belles illustrations et une grande planche coloriée, se rapportant à l'art et à la civilisation japonaise. D'autres planches coloriées se trouvent aux mots *Käfer, Kakteen* (2), *Keramik* (2), *Kaninchen*. Tout ce qui rapporte à l'industrie paraît particulièrement soigné dans ce volume, et les différentes branches, comme l'extraction des minerais et les machines les plus diverses, sont traitées dans des articles illustrés. Je note au mot *Jagd* un bref aperçu sur la littérature de la chasse; au mot *Jugend*, un exposé de la littérature à l'usage de la jeunesse et une histoire du développement de cette littérature depuis l'antiquité jusqu'aux temps actuels; au mot *Juden*, un historique de la littérature juive (7 pages); au mot *Junges*, un article sur la jeune Belgique et sur l'école connue sous le nom de jeune Allemagne

avec des portraits des principaux écrivains. On s'étonne de l'exactitude et de la promptitude avec laquelle le *Meyer* renseigne sur les courants intellectuels, politiques et sociaux de notre époque, sur les grandes associations, et jusque sur la tendance de tous les journaux importants.

132. — L'université de Vienne a depuis peu l'occasion de posséder la première Privatdozentin allemande. C'est M^{lle} Élise Richter, docteur en philologie romane. Le fait a donné lieu à de nombreux commentaires dans la presse allemande, les uns prétendument sérieux, exprimant par exemple la crainte d'une décadence de la science et de l'enseignement universitaire, les autres franchement drôlatiques, dépeignant ce qui allait advenir quand la femme professeur, doyen, recteur, entrera à l'université, quand le rôle des filles de professeurs passera aux fils des femmes-professeurs, etc. Une pièce récente de Wittenbauer, professeur à l'école polytechnique de Graz, intitulée : *Der Privatdozent*, touche ce sujet et présente une série de types bien dessinés du monde universitaire allemand, comme une autre pièce un peu plus ancienne de M. Dreyer : *Der Probekandidat*, qui a eu un grand et très mérité succès de théâtre, dépeint le monde des professeurs de l'enseignement moyen. — H. B.

ACTES OFFICIELS

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Par arrêté royal du 6 mai 1905, sont nommés définitivement à leurs fonctions respectives : MM. Van Beveren (V.-L.), prof. agr. de l'ens. moyen du 1^{er} degré, prof. de mathém. (hum. anc.) à l'A. R. d'Anvers; Thonnart (V.-L.), D^r en sc. phys. et mathém., prof. de mathém. (hum. mod.) à l'A. R. d'Anvers; Ghuis (H.-C.-J.), D^r en sc. phys. et mathém., prof. de phys., chimie et hist. nat. à l'A. R. d'Anvers; Duqué (J.), prof. agr. de l'ens. moyen du 1^{er} degré, prof. de langues german. à l'A. R. d'Anvers; Tombeur (P.-F.), prof. agr. de l'ens. moyen du 1^{er} degré, prof. de flamand à l'A. R. d'Anvers; Nollet (A.-F.-J.), prof. agr. de l'ens. moyen du 1^{er} degré, prof. de mathém. infér. à l'A. R. d'Arlon; L'Hoir (A.-D.), prof. agr. de l'ens. moyen du 1^{er} degré, prof. de 4^e lat. à l'A. R. de Ath; Maas (J.), D^r en sc. natur., prof. de sc. natur. à l'A. R. de Ath; Wagner (J.-N.), D^r en philos. et lettres, prof. de flamand à l'A. R. de Charleroy; Schmitz (J.-G.), D^r en philos. et lettres, surv. à l'A. R. de Charleroy; Vion (L.-A.), D^r en philos. et lettres, surv. à l'A. R. de Chimay; Libbrecht (C.), dispensé par a. r. du 30 déc. 1882, préfet-dir. à l'école moyenne de Hasselt; Vandegaer (L.-I.), D^r en philos. et lettres, prof. d'allemand à l'A. R. de Hasselt; Rouche (C.-A.), D^r en philos. et lettres, prof. de rhétor. lat. à l'A. R. de Huy; Loos (P.-E.), D^r en philos. et lettres, prof. de 2^e lat. à l'A. R. de Huy; Grégoire (A.-M.), D^r en philos. et lettres, prof. de 3^e lat. à l'A. R. de Huy; Lepage (L.), D^r en philos. et lettres, prof. de 4^e lat. à l'A. R. de Huy; Fincœur (P.-L.-J.), prof. agr. de l'ens. moyen du 1^{er} degré, prof. de 7^e lat. à l'A. R. de Huy; Leclère (C.), D^r en philos. et lettres, prof. d'hist. et de géogr. à l'A. R. de Huy; Wauters (J.-H.), D^r en philos. et lettres, surv. à l'A. R. de Huy; Chantelot (G.), D^r en philos. et lettres, surv. à l'A. R. de Huy; Molitor (L.-A.), prof. agr. de l'ens. moyen du 1^{er} degré, prof. de rhét. lat. à l'A. R. de Liège; Haust (J.-F.), prof. agr. de l'ens. moyen du 1^{er} degré, prof. de 2^e lat. à l'A. R. de Liège; Delcroix (F.), prof. agr. de l'ens. moyen du 1^{er} degré, prof. de 3^e lat. à l'A. R. de Liège; Masson (A.), D^r en philos. et lettres, prof. de 4^e lat. à l'A. R. de Liège; Bernard (E.-G.), prof. agr. de l'ens. moyen du 1^{er} degré, prof. de 5^e lat. à l'A. R. de Liège; Bouhon (L.-Th.), prof. agr. de l'ens. moyen du 1^{er} degré, prof. de 6^e lat. dédoublée à l'A. R. de Liège; Colette (L.), prof. agr. de l'ens. moyen du

1^{er} degré, prof. de mathém. (sect. des human.) à l'A. R. de Liège; De Bois (J.), D^r en sc. natur., surv. à l'A. R. de Mons; Cuisset (E.-F.) prof. agr. de l'ens. moyen du 1^{er} degré, prof. de commerce à l'A. R. d'Ostende; Witmeur (E.-Th.), D^r en philos. et lettres, prof. d'anglais à l'A. R. de Verviers.

Par arrêté royal du 3 juillet 1905, sont nommés définitivement à leurs fonctions respectives : MM. Anthéunis (L.-C.), D^r en philos. et lettres, prof. de langues german. à l'A. R. d'Arlon; Adant (O.-J.-B.), D^r en philos. et lettres, préf. des ét. à l'A. R. de Bruges; Verelst (J.-J.-H.) dispensé par a. r. du 31 mai 1884, prof. de 4^e lat. à l'A. R. de Chimay; Kayser (S.), D^r en philos. et lettres, prof. de 5^e lat. à l'A. R. de Chimay; Bragard (L.-F.-E.), D^r en philos. et lettres, surv. à l'A. R. de Mons; Lecloux (J.-T.-J.), D^r en philos. et lettres, prof. de rhétor. franç. à l'A. R. de Namur; Marneffe (A.), D^r en philos. et lettres, second prof. de français à l'A. R. de Namur; Andrien (G.), D^r en sc. phys. et mathém., prof. de mathém. supér. à l'A. R. de Namur; Mathieu (X.), D^r en philos. et lettres, surv. à l'A. R. de Namur; Van de Weerd (H.-J.-C.), D^r en philos. et lettres, surv. à l'A. R. de Tongres; Buisseret (E.-G.-J.), D^r en sc. phys. et mathém., prof. de mathém. (hum. mod.) à l'A. R. de Tournai; Franck (A.), D^r en philos. et lettres, surv. à l'A. R. de Tournai; Gérard (G.-J.), prof. agr. de l'ens. moyen du 1^{er} degré, prof. d'hist. et de géogr. à l'A. R. de Verviers.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DES SCIENCES ET DES LETTRES.

UNIVERSITÉ DE LIÈGE. — PERSONNEL ENSEIGNANT. — PROMOTION.

Par arrêté royal du 31 mai 1905, M. Bischoff (Henri), professeur extraordinaire à la faculté de philosophie et lettres, est promu au rang de professeur ordinaire.

Il conserve ses attributions.

PÉRIODIQUES

Analecta Bollandiana, t. XXIV, fasc. 2. — Delehay, *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae D. Marci Venetiarum*. — Joseph de Guibert, *Saint Victor de Césarée*. — Bulletin bibliographique. — Poncelet, *Catalogus codicum hagiogr. latinorum biblioth. Romanarum*.

Fasc. 3. — Dom Quentin, *Passio S. Dioscori*. — Poncelet, *La date de la fête des SS. Felix et Regula*. — Peeters, *Historia S. Abramii ex apographo arabico*. — Hocedez, *Lettre de Pierre Ranzano au pape Pie II sur le martyre du B. Antoine de Rivoli*. — *Catalogus codicum hagiographicorum lat. bibliothecarum Romanarum praeterquam Vaticanae*.

Revue des Études anciennes, t. VII, n° 2. — Perdrizet, *Hypothèse sur la première partie du Dionysalexandros de Cratinos*. — O. Navarre, *Études sur les particules grecques*. III. Les particules *νῦν νύν, τοίνυν*. — L. Legras, *Les Puniques et la Thébaïde*. — C. Jullian, *L'origine de Bayonne*. — Apollon et Marsyas. — Chronique Gallo-romaine. — Mentignac, *Un nouveau Jupiter Gaulois*. — Gassies, *Antéfixes gauloises*. — Jouguet, *Chronique des papyrus*. — Radet, *Le Congrès archéologique d'Athènes*.

N° 3. — Jordanidès, *Ruines de la plaine du Caystre : I. L'aqueduc d'Éphèse. II. Dioshiéron, Pyrgion, Digdé*. — Waltz, *Le mariage de Sénèque*. — Julliau, *Notes gallo-romaines*. XXVII. *Théopompe et la Gaule*. — Dangi-beaud, *Une nouvelle Epona*. — C. Julliau, *Chronique gallo-romaine*. — Papyrologie : P. Jouguet, *Chronique des papyrus*. — Bibliographie.

Revue d'histoire ecclésiastique, 1905, n° 2. — J. Warichez, *Le Pasteur d'Hermas*. — L. Saltet, *Les Sources de l'Ἐκκlesiάρχης de Théodoret*, I. — P. de Puniet, *Les trois homélies catéchétiques du sacramentaire gélasien (suite et fin)*. — G. Mollat, *Les doléances du clergé de la province de Sens au concile de Vienne (1311-1312)*. — G. Morin, *De la besogne pour les jeunes : sujets de travaux sur la littérature latine du moyen âge*. — Comptes rendus. Chronique. Bibliographie.

Rivista di filologia, t. XXXIII, 1905, fasc. 2. — Angelo Taccone, *L'Antiope d'Euripide (suite)*. — Concetto Marchesi, *Per il mito di Herakles*. — Fraccaroli, *L'irrazionale et la Critica Omerica*. — Cosattini, *Per un' edizione dei frammenti del περί φύσεως d'Epicuro*. — Mancini, *Osservazioni sulla vita di Costantino d'Eusebio*. — Bibliographie.

Rivista di Storia Antica, 9^a année, fasc. 1. — G. Musotto, Intorno alla tradizione della morte di Germanico figlio di Druso, presso Tacito, Dione Cassio e Suetonio. — V. Crescini, Di Agatone, poeta tragico. — G. Grasso, La Leggenda annibalica nei nomi locali d'Italia. — L. Levi, Intorno a Timoteo. — G. Cardinali, Creta e le grandi potenze ellenistiche sino alla guerra di Litto. — G. Niccolini, Per la storia di Sparta. — A. Gustarelli, Questioni intorno all' enclitica. — A. Amante, Sui versi omerici Ω 602 sgg. — A. Boselli, Il mito degli Argonauti nella poesia greca prima di Apollonio Rodio.

Fasc. 2. — R. Rubrichi, Osservazioni critiche al *Περὶ οὐρανοῦ* di Aristotele. — G. Niccolini, Per la storia di Sparta. — P. Parducci, Cenni sul matrimonio e il divorzio in Atene. — G. V. Callegari, Pitea di Massilia. — G. Beloch, La conquista Romana della regione Sabina. — A. Boselli, Il mito degli Argonauti nella poesia greca prima di Apollonio Rodio. — C. Lanzani, Per la critica Ctesiana.

Fasc. 3. — C. Marchesi, I primordii dell' eloquenza agraria e popolare di Roma. — R. Rubrichi, Osservazioni critiche al *Περὶ οὐρανοῦ* di Aristotele. — A. Boselli, Il mito degli Argonauti nella poesia greca prima di Apollonio Rodio. — C. Cessi, De Cercida Megalopolitano meliamborum scriptore. — I. Bortolucci, De iure gentium criminali apud Graecos. — P. Franzò, Due luoghi controversi in Properzio. — A. Crespi, Del sogno come artificio drammatico nella letteratura greca e latina. — A. Solari, Per la presunta fedeltà storica della *Bibliotheca* di Fozio.

Fasc. 4. — A. Amante, Note Parteniane. — A. Rettore, Tito Livio e la decadenza della Lingua Latina. — L. Levi, L'oratore Andocide e l'Ermocopia. — C. Lanzani, De fontibus Diodori in Cyri expeditione narranda (l. XIV, c. 19-31). — V. D'Addozio, Napoli Greco-Romana e B. Capasso. — N. Vulic, Consolatio ad Liviam, v. 387-388. — Id., I diogmitae nella vita Marci, 21,7. — C. V. Callegari, Il Polo, antico strumento nautico.

COMPTES RENDUS.

U. BERLIÈRE, *Inventaire analytique des Libri Obligationum et Solutionum des archives vaticanes*. Rome, Bruges, Paris, 1904. « Cette première publication de l'Institut historique belge de Rome est très intelligemment conçue et parfaitement bien exécutée. Elle présente un vif intérêt même en dehors de son utilité pour la Belgique. » E. Göller, *Deutsche Literaturzeitung*, 1905, n° 21.

J. BIDEZ, *Notes sur les lettres de l'empereur Julien*. Bruxelles, Hayez, 1904. « Corrections et explications heureuses, qui font bien augurer de la future édition des lettres de Julien, préparée par l'auteur et M. Cumont. » Rudolf Asmus, *Wochenschr. f. klass. Philologie*, 1905, n° 24. — Cf. *Revue critique*, 1905, n° 18, p. 357.

J. BRASSINE, *Les paroisses de l'ancien concile de St. Remacle à Liège*. Liège, 1904, in-8°. « Aussi intéressant pour la géographie historique que pour l'histoire des grands domaines carolingiens. » H. Vander Linden, *Deutsche Literaturzeitung*, 1905, n° 28.

V. CHAUVIN, *Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes*. VIII. Liège, 1904, in-8°. « Digne des volumes précédents. » J. Barth, *Deutsche Literaturzeitung*, 1905, n° 12.

FRANZ CUMONT, *The Mysteries of Mithra*, translated by THOMAS, J. MC CORMACK. Chicago et Londres, 1903, 6 s., 6 d. « Cette traduction anglaise est plus copieusement illustrée que le texte français et la traduction allemande. En publiant à part, en un volume commode, les conclusions de son grand ouvrage, M. C. a été bien inspiré, comme le succès l'a prouvé. » W. B. Christensen, *Museum*, XII, n° 7 (avril 1905).

J. CUVELIER, *Inventaire des Inventaires de la deuxième section des archives générales du Royaume*. Bruxelles, 1904, in-8°. « Travail très bien fait et très utile et qui devrait être imité ailleurs. » H. Stein, *Le Bibliographe moderne*, sept.-oct. 1904. — Cf. *English Historical Review*, avril 1905.

HIPPOLYTE DELEHAYE S. J., Bollandiste, *Les légendes hagiographiques*. Bruxelles, Société des Bollandistes, 1905. XI-264 pp. in-8°. « Écrit avec lucidité, cet ouvrage témoigne d'une connaissance approfondie des légendes pieuses et d'un esprit vraiment scientifique. » Salomon Reinach, *Revue critique*, 1905, n° 22.

G. DES MAREZ, *L'organisation du travail à Bruxelles au XV^e siècle*. Bruxelles, 1904, in-8°. « Ouvrage des plus précieux, où l'historien, l'économiste et le sociologue puiseront à pleines mains les renseignements les plus utiles et les mieux contrôlés. » L. H. Labande, *Rev. crit.*, 1905, n° 14.

P. FREDERICQ, *Corpus documentorum inquisitionis haereticae pravitatis Neerlandicae*. V, 1, Gand, 1903, in-8°. « Aucun pays ne possède de travail comparable à celui-ci pour la masse des renseignements nouveaux qu'il apporte sur la répression de l'hérésie. » V. S., *Literarisches Centralblatt*, 1905, n° 25.

E. GOSSAERT, *Espagnols et Flamands au XVI^e siècle*. I. Bruxelles, 1905, in-8°. « Met au point, avec une information sûre et dans une langue agréable, l'état actuel de nos connaissances sur les commencements du règne de Philippe II. » A. Waddington, *Rev. crit.*, 1905, n° 28.

EUG. HUBERT, *Les garnisons de la barrière*. Bruxelles, 1904, n° 4. « Plein de choses neuves. » Philippon, *Rev. Hist.*, janv.-fév. 1905.

EUG. HUBERT, *Le protestantisme à Tournai pendant le XVIII^e siècle*. Bruxelles, 1903, in-4°. — *Les États-Généraux des Provinces-Unies et les protestants du duché de Limbourg pendant la guerre de la succession d'Espagne*. Ibid., 1904, in-4°. « Mémoires pleins de faits nouveaux et très modérés de forme. » R[eu]ss, *Rev. crit.*, 1905, n° 11.

M. HUISMAN, *La Belgique commerciale sous l'Empereur Charles VI. La compagnie d'Ostende*. Bruxelles, 1902, in-8°. « Excellente monographie aussi importante pour l'histoire économique de la Belgique que pour celle de l'Autriche, et reposant sur le dépouillement complet des archives et de la bibliographie du sujet. » O. Weber, *Historische Zeitschrift*, t. XCV, 1^{er} fascicule, 1905.

M. A. KUGENER, *Sévère, patriarche d'Antioche (512-518)*. Textes syriaques publiés, traduits et annotés, 2^{me} partie. Paris, Didot, 1905. « Texte constitué avec une profonde connaissance de la langue et de l'histoire; traduction

excellente qui sera la bienvenue. » Th. Nöldeke, *Literarisches Zentralblatt*, 1905, 1^{er} juillet.

J. MANSION, *Les gutturales grecques*. Gand, 1904, in-8°. « Quoiqu'il prête à certaines critiques, ce travail est très important. » A. Levi, *Boll. di filol. class.*, XI, 9, p. 193-195. — « Livre utile; discussions intéressantes et bien conduites. » My, *Rev. crit.*, 1905, n° 26.

E. MILLARD, *Une loi historique*. Bruxelles, 1903, 8°. « Essai complètement manqué de ressusciter sous une forme nouvelle la philosophie historique et fantaisiste de Brück. » Th. Preuss, *Mittheilungen aus der historischen Literatur*, 1905, n° 1.

H. PIRENNE, *Les villes flamandes avant le XII^e siècle*. Paris-Nancy, 1905. « Les divers facteurs qui ont contribué à la formation des villes du moyen âge ne se trouvent nulle part aussi bien exposés que dans cette courte étude. » O. Opperman, *Korrespondenzblatt der Westdeutschen Zeitschrift*, mai 1905.

J. VAN DEN GHEYN, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*. III (Théologie). IV (Jurisprudence), Bruxelles, 1904, 2 vol. in-8°. « Fait le plus grand honneur à son auteur. » H. Stein, *Le Bibliographe Moderne*, sept.-oct. 1904.

L. VANDERKINDERE, *La formation territoriale des principautés belges au moyen âge*. II, Bruxelles, 1902. « Ouvrage fondamental et d'une critique pénétrante. » J. Cuvelier, *Rev. crit.*, 1905, n° 8.

CH. DE VILLERMONT, *Les Rupelmonde à Versailles (1658-1784)*. Paris, 1905, in-16. « Histoire très attachante et très instructive d'une famille belge qui, à la suite de l'avènement de Philippe V au trône d'Espagne, réussit à faire fortune grâce à l'orientation nouvelle de la politique française. » L. R., *Rev. crit.*, 1905, n° 22.

J. VUYLSTEKE, *Comptes de la ville et des baillis de Gand, 1280-1336*. Gand, 1900, in-8°. « Publication importante et bien faite. » G. Espinas, *Le Moyen âge*, janv.-févr. 1905.

LES ATHÉNIENNES AU THÉÂTRE

Les femmes assistaient-elles aux représentations des comédies d'Aristophane, ou, si l'on veut généraliser, les Athéniennes au temps d'Aristophane allaient-elles au théâtre? Voilà un siècle que cette piquante question est agitée entre les savants, et malgré toute l'encre répandue elle en est à peu près au même point et attend encore sa solution ¹. Non pas du moins qu'elle offre d'exceptionnelles difficultés. Les difficultés proviennent presque uniquement de ce qu'on l'a mal délimitée. Car il ne suffit pas d'accumuler les témoignages, il importe de les peser attentivement et surtout de les classer suivant leur date, et c'est ce qu'en général on a négligé de faire. Qu'on ne s'étonne donc point si nous passons sous silence des textes partout invoqués de Plutarque, d'Alciphron et même d'Aristote. Ils se rapportent non seulement à des époques, mais à des civilisations très différentes. Que Glycère prit plaisir à voir jouer les pièces de Ménandre, son amant, ou que l'épouse de Plutarque poussât la réserve jusqu'à s'abstenir de se montrer au théâtre, cela importe au fond assez peu. Une comédie de Ménandre n'est pas plus indécente qu'une comédie de Molière, et l'on ne voit pas ce qui pouvait empêcher une honnête femme d'y assister. Tout autre est le cas des comédies d'Aristophane. On aura beau faire valoir

¹ On abuse aujourd'hui de la bibliographie. Quand je citerais ici les titres d'une trentaine de traités et d'opuscules ayant trait à la question, le lecteur en serait-il plus avancé? Il faut laisser aux pédants ce frivole et facile étalage. Je me borne à noter que tout ce qu'on a pu imaginer de raisons pour justifier la présence des femmes au théâtre a été développé par Edélestand du Méril, dans une dissertation mise à la suite de son *Histoire de la Comédie*, t. I, pp. 475 à 488. C'est surtout ce mémoire que je me suis attaché à réfuter. Car il est écrit avec savoir et conviction, et l'auteur de *The Attic theatre*, M. Haigh, n'a fait que le résumer.

que la moralité des Athéniens différait de la nôtre et qu'ils entendaient autrement que nous la pudeur ¹, sur ce point tout le monde s'accorde; mais qu'ils allassent jusqu'à autoriser leurs épouses et leurs mères à écouter des heures durant des impuretés que l'on n'essayait même pas de voiler, à assister à des spectacles d'une licence à faire rougir la plus éhontée des courtisanes, c'est là ce qu'on a soutenu, ce qu'on soutient encore, et ce qu'il importe d'examiner. Car pareil laisser faire accuserait chez les contemporains de Socrate une telle déchéance du sens moral, un tel mépris des vertus domestiques, qu'on ne citerait rien d'équivalent, non pas même chez les peuples les plus barbares. Heureusement il n'en est rien, et, comme nous l'allons voir, les témoignages sont si concordants et si clairs, qu'ils ne laissent pas subsister l'ombre d'un doute.

Il y a d'abord un argument, négatif, il est vrai, mais valant toutes les raisons du monde. Si les femmes avaient assisté aux représentations, les pièces elles-mêmes en feraient foi, et les preuves abonderaient à ce point que l'embarras serait de choisir. On sait combien les poètes comiques aimaient à associer le public à ce qui se passait sur la scène. Il n'est pas une de leurs pièces où les spectateurs ne soient pris à témoin ou à partie, tantôt en masse, tantôt individuellement. C'est

¹ Laissons de côté les pratiques, cérémonies et emblèmes du culte. Tout ce qui touche à la religion revêt un caractère sacré et s'enveloppe d'un mystère que les croyants ne cherchent point à approfondir. L'Église catholique, qu'on n'accusera pas d'outrager gratuitement la pudeur, solennise telle fête (1^{er} janvier), vénère telle relique dont on évitera entre gens bien élevés de prononcer le nom; comme il est telle prière, l'*Ave* par exemple, qu'enfants, jeunes filles et nonnettes récitent journellement, sans se mettre en peine du sens littéral. De même le protestant lisant sa Bible ne voit dans les récits les plus scabreux que sujets d'édification. Je suis convaincu, pour ma part, que la vue des Hermès, non plus que les processions où l'on promenait solennellement le phallus, n'offensaient guère la modestie des femmes. Celles qui auraient été tentées de s'en offusquer en étaient quittes pour détourner les yeux. Il est bon de noter d'ailleurs que ces fameux Hermès scandalisaient si peu les Athéniens, que le tyran Hipparque n'avait pas eu scrupule de faire graver sur les faces latérales des sentences et maximes pour morigéner les passants. Le fait nous est attesté par Platon (*Hipparchus*, 229 A).

même un des traits caractéristiques du théâtre antique. Or ce qui frappe tout d'abord, quand on lit Aristophane, c'est que jamais les femmes n'y sont interpellées, même dans les comédies où elles jouent le principal rôle. Jamais, ni *Lysistrata*, dans la pièce qui porte son nom, ni les Athéniennes formant le chœur des *Thesmophories*, encore qu'elles s'adressent directement à l'auditoire dans la parabase, ni *Praxagora* dans l'*Ecclésie*, n'en appellent à leurs souvenirs ou à leur témoignage. Jamais elles ne réclament leur appui ou leur approbation. Si l'on veut bien y réfléchir, cette preuve suffirait à elle seule et suppléerait au défaut d'autres.

Mais les preuves positives ne manquent pas. Il en est, pour commencer, qu'on aurait tort d'omettre, bien qu'on ait essayé d'en contester la portée. Ainsi ce passage des *Thesmophories* où une femme se plaint qu'en rentrant du théâtre le mari furete des yeux dans tous les coins, pour s'assurer s'il n'y a pas quelque galant caché ¹. Ainsi cet autre endroit des *Oiseaux* où le chœur allègue que l'amant d'une femme, apercevant le mari sur les bancs des bouleutes, pourrait au moyen d'ailes aller la trouver puis venir reprendre sa place avant la fin du spectacle ². On a soutenu, disions-nous, que ces passages ne sont pas concluants, vu qu'ils peuvent ne s'appliquer qu'à certaine catégorie de femmes. Ce n'est là, faut-il le dire? qu'une pure échappatoire : à quelle catégorie serait-il fait allusion? Mais il ne nous en coûte pas de nous montrer accommodant et de tenir l'objection pour valable. Car il est d'autres témoignages bien plus décisifs et ne prêtant à aucune ambiguïté.

Par deux fois, et à trente ans d'intervalle, le poète s'est trouvé amené à énumérer les différentes classes de spectateurs. La première dans la *Paix*, en une tirade de quatre vers, où il s'attache visiblement à n'omettre personne ³; la seconde dans l'*Ecclésie*, d'une façon plus sommaire, il est vrai, mais non moins précise ⁴. Ici il n'y a plus de subtilité qui tienne. Si

¹ *Thesmophories*, v. 395 et ss.

² *Oiseaux*, v. 793 et ss.

³ *Paix*, vv. 50 à 54.

⁴ *Ecclésie*, v. 1146.

l'esclave, dans la *Paix*, se croit tenu d'expliquer le sujet à n'importe qui des spectateurs, pour quel motif donnerait-il l'exclusion aux femmes, s'il y en avait dans l'auditoire? Et pareillement dans l'*Ecclésie*, si Blépyros insiste pour que tous ceux qui ont assisté à la pièce, vieillards, hommes faits, éphèbes, prennent part au festin qui la termine, pourquoi n'excepterait-il de cette invitation que les femmes? Diner d'hommes, direz-vous? Erreur : ce sont les femmes du chœur qu'on va mener diner; c'est pour elles, pour elles seules, que le banquet est préparé. Si donc il y avait lieu de choisir, ce sont les citoyennes d'Athènes, nullement leurs maris, leurs pères ou leurs frères, qu'il fallait convier. C'eût été le dénouement logique d'une comédie consacrée à la glorification de leur sexe.

Un troisième texte, moins explicite à première vue, est tout aussi probant, pourvu qu'on l'interprète, comme il convient en bonne critique, à la lumière des deux précédents. C'est encore la *Paix* qui nous le fournira. Après avoir dégagé la déesse de l'ancre où Polémos l'avait reléguée, Trygée a résolu de lui offrir un sacrifice. Comme il tient, et pour cause, à y associer toute la population d'Athènes, il charge, suivant l'usage, son esclave de jeter de l'orge aux spectateurs. Celui-ci fait ainsi qu'il est dit, et de plus prend plaisir à constater qu'il n'est personne qui n'ait reçu son grain : détail bien oiseux, si le mot n'était à double entente, et ne procurait au poète l'occasion d'un de ces jeux d'esprit que sans doute il ne prisait pas plus que nous, mais que lui imposait ça et là la partie la plus grossière et la plus nombreuse de son auditoire : « Les femmes n'ont pas reçu », remarque Trygée. — « Les maris leur donneront ce soir », répond l'autre ¹. Cela s'entend : les femmes n'ont point reçu pour l'excellente raison qu'elles sont absentes; mais comme il importe qu'elles participent au sacrifice, les maris ce soir feront le nécessaire.

Des éditeurs l'ont compris autrement : elles n'ont pas reçu, vu qu'elles sont trop loin, prétendent-ils, sans faire réflexion qu'à prendre ainsi les choses les neuf dixièmes au moins des

¹ *Paix*, vv. 962 à 967.

assistants se trouveraient dans le même cas. Car, de quelque manière qu'il ait procédé, le serviteur faisant le tour de l'orchestre n'a pu atteindre que les gens assis à proximité. La question de distance doit donc être écartée.

Elle le doit d'autant plus que l'explication proposée porte à faux. Ces éditeurs ont eu tort de soutenir, sur la foi des traités spéciaux, que les femmes au théâtre occupaient les gradins supérieurs. Cette assertion, si invraisemblable en elle-même et si contraire à tout ce que nous savons des habitudes d'esprit et des mœurs des Athéniens, est sans nulle valeur. Car elle n'a d'autre fondement qu'une glose en l'air d'un Byzantin, cherchant à expliquer par une hypothèse gratuite un texte d'Aristophane auquel il ne comprenait rien ¹. La partie supérieure des sections théâtrales, en admettant qu'elle eût une destination spéciale, devait, nous l'avons dit ailleurs ², être réservée aux métèques, qui, eux, ne pouvaient être confondus avec les citoyens. Cela me paraît ressortir clairement d'un endroit des *Acharniens* (v. 508), qu'on ne tire au clair que moyennant cette hypothèse.

Nous avons passé en revue les passages d'Aristophane d'où l'on peut tirer quelque lumière ³. Il en reste un toutefois

¹ Je ne puis que renvoyer à ma note sur le v. 23 de l'*Ecclésie*, dans l'*Album gratulatorium in hon. H. van Herwerden*, Utrecht, 1902, p. 255.

² De la répartition des places au théâtre, dans les *Bulletins de l'Académie*, 1901, p. 1094.

³ En négligeant toutefois les raisonnements qui ne reposent que sur des contresens. Ainsi dans les *Thesmophories*, Mnésiloque à qui l'on montre du doigt Agathon sortant de chez lui, s'écrie, par allusion aux mœurs vraies ou supposées du poète : « Suis-je aveugle ? Je ne vois pas d'homme ici, c'est Cyrène que je vois » (v. 97). Du Mériel traduit : « Mais j'aperçois dans la salle la fille publique Cyrène », et cette cruelle bévue constitue pour lui une preuve positive.

Le même savant invoque à l'appui de sa thèse l'anecdote suivante, conservée par Athénée (p. 534 c) : « Alcibiade faisant fonction de chorège menait sa troupe au théâtre, drapé dans une robe de pourpre, et son entrée faisait l'admiration tant des femmes que des hommes. » Cette historiette a pour garant un certain Satyros, écrivain de maigre autorité, car il vivait deux cents ans après Alcibiade. Mais en l'admettant comme authentique, qu'y a-t-il à tirer de là ? Ne dirait-on pas que la chorégie avait été instituée pour les seuls concours dramatiques ? Que fait-on des concours dithyrambiques, et qui prétend qu'il fût interdit aux femmes d'y assister ? D'ailleurs,

qui à première vue paraît assez embarrassant. Dans les *Grenouilles*, Eschyle reproche à Euripide d'avoir favorisé l'adultère en l'idéalisant, au point que d'honnêtes femmes et bien nées, prises à ses sophismes, se sont rachetées du dés-honneur en buvant la ciguë ¹. Voilà, a-t-on dit, qui décide la question. Si les drames d'Euripide exerçaient sur d'honnêtes femmes une telle action, c'est donc qu'elles les connaissaient et les avaient vus. Et la raison a paru si forte à nombre de critiques, à Egger par exemple ², qu'ils ont cru devoir adopter un terme moyen, en restreignant l'exclusion des femmes à la seule comédie. J'avoue que pareille distinction me paraît insoutenable, et ne puis que me rallier sur ce point aux objections d'Edél. du Ménil : « D'abord c'est oublier qu'on représentait habituellement à la suite des trois tragédies réglementaires un drame satyrique dont le personnage capital devait, par la grossièreté des paroles et l'obscénité des gestes, égal, sinon surpasser, la licence des comédies les plus osées, et aucun témoignage direct ou indirect n'autorise à croire que les officiers de police aient veillé à la pudeur des femmes et les aient forcées pendant l'entr'acte à sortir de la salle. »

On peut donc tenir pour établi que des Athéniennes, et des plus huppées, connaissaient certaines tragédies d'Euripide. Mais ne les connaissaient-elles que pour y avoir assisté? C'est une première question. Les représentations, comme on sait, étaient fort suivies. Chez ce peuple épris d'art et de beau langage, une œuvre nouvelle du puissant dramaturge était un événement dont tout le monde s'entretenait : sujet, caractères, situations, maximes, conduite de l'action, tout ce qui prêtait à la controverse, était minutieusement épluché,

à supposer qu'il soit question des premiers, il n'y aurait pas de quoi s'embarrasser. Les représentations commençant avec l'aube, il va de soi que le chorège et sa troupe ne s'y rendaient pas en pompeux appareil; mais l'avant-veille des concours il y avait le *Προαγών*, où chorège, acteurs et chœurs se présentaient devant le public à visage découvert et en toilette de fête. C'est à cette occasion, dit-on, que Sophocle se montra en habits de deuil pour honorer son rival Euripide récemment décédé. Pourquoi ne serait-ce pas à cette cérémonie que Satyros ferait allusion?

¹ *Grenouilles*, v. 1050.

² *Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs*, Paris, 1849, p. 506.

discuté, jugé avec passion, sévèrement critiqué par les uns, proposé pour modèle par les autres; bien plus, on apprenait par cœur les principales scènes, on les récitait, on les chantait à la fin des repas ¹. Les femmes, quoi qu'on en ait dit, ne vivaient pas en recluses, et il ne tenait qu'à elles d'être bien informées. Si certaines se piquaient d'être au courant de ce qui se passait à l'Ecclésie ², pourquoi d'autres n'auraient-elles pas pris le même intérêt à ce qui se passait au théâtre? Dès lors Eschyle n'était-il pas fondé à prétendre que tel drame de son rival aurait eu sur la moralité du sexe une influence funeste?

Ces considérations me paraissent sans réplique et on pourrait s'y tenir. Mais je n'en ai que faire, et si je les mets ici, c'est qu'il m'étonne qu'elles ne soient venues à l'esprit d'aucun des érudits qui se sont occupés de la question. Pour ma part, j'admets sans difficulté que des Athéniennes aient vu jouer la tragédie.

On oublie trop souvent qu'il n'y avait pas qu'un théâtre en Attique, et qu'à côté des Lénéennes et des Grandes Dionysiaques, spéciales à la cité, il y avait les Dionysiaques rustiques qui se célébraient partout ³. Si Athènes avait son

¹ *Nuées*, v. 1371; *Cavaliers*, v. 529; *Guêpes*, vv. 220 et 462.

² *Lysistrata*, v. 513.

³ Si l'on s'en était souvenu, on n'aurait pas suspecté le vers 523 de la parabase des *Nuées* : *πρώτους ἡξίωσ' ἀναγεῖν ὑμᾶς*, « c'est à vous, spectateurs intelligents, à vous les premiers que j'ai voulu faire redéguster ma pièce ». Les éditeurs ont tripatoillé ce passage, suivant leur ordinaire quand ils ne comprennent pas, ce qui ne laisse pas que d'arriver souvent. M. van Leeuwen cite neuf conjectures, sans compter la sienne. On pouvait pourtant deviner sans trop d'effort qu'une comédie s'attaquant à un personnage aussi en vue que Socrate, n'avait pu manquer d'être reprise dans les dèmes. Et l'on conçoit sans plus de peine que, frustré du prix auquel il croyait avoir droit, Aristophane se soit décidé quelques années plus tard à remettre sa pièce à la scène avec une parabase nouvelle, non plus devant des spectateurs de rencontre, au Pirée, par exemple, comme on dit qu'avait fait Euripide (Elien, *Var. hist.*, II, 13), mais, en saisissant l'occasion d'un nouveau concours, devant le seul public compétent. Voilà ce que signifie *πρώτους*. Cette interprétation, déjà soupçonnée par G. Dindorf, se trouve confirmée par une phrase de l'*Apologie* de Platon : *ταῦτα γὰρ ἔωράτε καὶ αὐτοὶ ἐν τῇ Ἀριστοφάνους κωμῳδίῃ* (19 C). L'imparfait *ἔωράτε* marque une action souvent répétée. La correction de M. Naber, *ἔωράκατε*, n'a pas de

théâtre, où les femmes ne se montraient pas, quantité de dèmes (une dizaine au moins) avaient le leur, où les femmes, et même les enfants, avaient accès. Les drames qui avaient réussi y étaient rejoués, souvent par les mêmes acteurs et les mêmes choreutes; de plus une place y était faite aux chefs-d'œuvre de l'ancien répertoire. Qu'on se figure quelque chose d'analogue à ces troupes de comédiens de Paris faisant une tournée en province sous la conduite d'un impresario. Je rappellerai à ce sujet que l'orateur Eschine fit un temps partie d'une de ces troupes ambulantes ¹. Ici plus de concours, de programme réglé par la loi, de pièces imposées par le choix de l'archonte. On annonçait tel drame d'Euripide ou d'Eschyle; tout le monde, même, j'en suis convaincu, les esclaves, avait droit en payant sa place d'aller s'asseoir sur les gradins. S'il plaisait à un Athénien d'amener avec lui sa femme, ses enfants ou petits-enfants, il n'y avait ni règlement, ni usage pour l'en empêcher. Ce que nous disons ici n'est pas une hypothèse plus ou moins ingénieuse pour éclairer un fait obscur, nous pouvons citer un texte formel d'Isée. Les petits-fils de Kiron, se présentant comme légitimes héritiers de leur aïeul, invoquent comme preuve que non seulement celui-ci n'a jamais fait un sacrifice sans eux, « mais toujours *il nous menait à la campagne pour les Dionysies; nous assistions au spectacle assis à ses côtés, et à ses côtés nous célébrions toutes les fêtes* ². »

Voilà de toutes les objections la seule sérieuse définitivement écartée. C'est à quoi l'on ne pouvait manquer d'aboutir, eu égard aux documents positifs qu'on tire d'Aristophane. La question de la présence des femmes au théâtre de Bacchus se résout donc par la négative, contrairement à l'avis, je ne dis pas unanime, mais de beaucoup le plus répandu. Il y a plaisir de constater que cette solution est aussi celle qu'à défaut de tout témoignage le seul bon sens aurait suggérée.

Bruxelles.

ALPHONSE WILLEMS.

raison d'être. Comment, en effet, parlant d'une pièce une seule fois jouée, quelque vingt-cinq ans auparavant, Socrate aurait-il pu dire à ses cinq cent cinquante juges : « Vous l'avez tous vue » ?

¹ Démosthène, *de Corona*, 180; Eschine, *cont. Timarchum*, 157.

² Isée, VIII, 16.

LES « ÉTUDES BYZANTINES »

DE M. DIEHL

M. Charles Diehl ¹, professeur d'histoire byzantine à l'Université de Paris, vient de réunir en un beau volume richement illustré un certain nombre d'études publiées par lui dans divers recueils. On retrouvera dans cet ouvrage les éminentes qualités qui distinguent les grandes publications du savant français. Comme dans l'*Afrique byzantine*, comme dans *Justinien*, une érudition solide, une profonde connaissance du sujet s'y allient à la clarté de l'exposition et à l'élégance de la forme. M. Diehl possède le talent de rendre séduisantes toutes les matières auxquelles il touche. Il a naguère popularisé en un livre classique et charmant, les *Excursions archéologiques*, le résultat des fouilles et des explorations scientifiques faites en Grèce pendant ces dernières années. On peut dire sans exagération que ce livre a eu une influence immense, a contribué à éveiller d'innombrables vocations. Depuis, M. Diehl s'est voué tout entier aux études byzantines; et dans ce nouveau domaine, il a continué à jouer ce rôle d'initiateur, de vulgarisateur où il excelle. Ce n'est pas qu'il ait dédaigné les recherches minutieuses de détail sur lesquelles doit s'appuyer toute science. Mais en présence même de la nécessité de recruter des travailleurs pour ces recherches, il a cru qu'il importait avant tout de rendre sensible l'intérêt puissant des études nouvelles; à cet effet, il a estimé utile de mettre en relief l'importance des résultats

¹ CHARLES DIEHL, *Études byzantines*, avec 58 figures dans le texte. Paris, A. Picard et fils. 1905. VIII-437 pages gr. in-8°.

acquis, et aussi de faire miroiter l'attrait de la découverte en des champs si peu explorés encore.

Le choix des articles rassemblés dans son dernier volume est inspiré par ces deux idées. Le premier chapitre, *Introduction à l'histoire de Byzance*, qui reproduit la leçon d'ouverture de son *Cours d'histoire byzantine*, débute par quelques pages spirituelles et incisives, destinées à dissiper les préjugés séculaires qui ont détourné tant de bons esprits des choses de Byzance. Puis vient un tableau impressionnant de la splendeur de l'empire byzantin, où sont évoqués tour à tour les merveilles du Livre des Cérémonies, la grande figure de Nicéphore Phocas, dessinée par M. Schlumberger, et ce rôle prestigieux et civilisateur d'éducatrice que Byzance a joué vis-à-vis du monde slave. En terminant, M. Diehl rappelle que les études byzantines sont une vieille tradition française. Le programme qu'il propose aux travailleurs n'a-t-il pas été formulé, il y a deux cents ans, dans la Préface de la célèbre Byzantine du Louvre ?

Renouer la chaîne interrompue de cette tradition, c'est à quoi convie M. Diehl dans ce premier chapitre et surtout dans le suivant (p. 21-37) : « Les Études byzantines en France au XIX^e siècle, » réimpression d'un article paru dans la *Byzantinische Zeitschrift* [t. IX (1900)] et qui fut fort remarqué en son temps.

M. Diehl y signalait avec satisfaction la renaissance de ces études dans le dernier quart de siècle; mais il regrettait que les savants qui s'étaient occupés de l'histoire de l'hellénisme médiéval eussent montré peu de persévérance. « C'est que, en France, le byzantinisme menait à tout, à condition d'en sortir..... » « Dans les universités françaises, ces recherches, pendant longtemps, n'avaient trouvé nulle part officiellement leur place... Chacun travaillait pour soi; la science même des études byzantines était à créer. » C'est en 1899 seulement qu'une chaire d'histoire byzantine fut instituée en Sorbonne; le titulaire en fut M. Diehl lui-même, dont l'enseignement, disons-le, a déjà suscité bien des initiatives intéressantes.

Le tableau des études byzantines en France, esquissé dans le chapitre II, est complété par un répertoire, très touffu, des travaux relatifs à l'histoire de l'Orient grec, et publiés, pen-

dant ces dernières années, dans l'Europe entière (p. 38-106). M. Diehl y passe successivement en revue les recueils bibliographiques, encore très incomplets, les grandes collections de textes et les documents de toute nature imprimés isolément, les travaux d'ensemble et les monographies historiques ¹ ou artistiques. Puis il signale les *desiderata* des études byzantines : on réclame des éditions critiques d'une foule de textes importants, la publication de nombreux ouvrages inédits, ce *Corpus* des inscriptions chrétiennes que l'École française d'Athènes nous a promis, cet autre *Corpus*, plus récemment annoncé, des *documents grecs du moyen âge*, une refonte de l'*Oriens Christianus*, une *Prosopographie de l'Empire byzantin*, un nouveau Muralt, un nouveau Sabatier, et l'*Iconographie* dont Sp. Lambros a eu l'idée. Tels sont les instruments de travail que réclame l'histoire de Byzance. Mais il n'est pas trop tôt pour mettre en œuvre les matériaux déjà accessibles. Et s'il faut avouer qu'il y aurait quelque témérité à vouloir, dès aujourd'hui, écrire une définitive Histoire de Byzance, au moins pourrait-on, avec fruit, consacrer des mémoires spéciaux à des périodes déterminées. C'est en ce qui concerne l'histoire des institutions que de pareilles monographies seraient surtout nécessaires.

Combien il reste à faire en ce domaine, on s'en rendra compte en parcourant les pages 107 à 181 du livre de M. Diehl, (*La Civilisation byzantine*), aperçu fort utile qui donne des notions précises sur l'administration, la hiérarchie, les finances, l'armée et la marine. Certes, ce chapitre, où les différentes époques sont rigoureusement distinguées et où l'auteur esquisse l'évolution des institutions étudiées, marque un grand progrès sur les prétendus tableaux de la société byzantine où des renseignements de dates diverses sont maladroitement combinés. Mais sur plus d'un point, M. Diehl, prenant le parti le plus sage dans l'état actuel de nos connaissances, se résout à ignorer. Il n'essaie point, par exemple,

¹ Dans le paragraphe où sont énumérés les principaux travaux sur l'histoire de la langue on s'étonne, à côté des noms de Psichari, Legrand, Thumb, G. Meyer, K. Dieterich, de ne point trouver le plus grand de tous, celui de G. N. Hatzidakis,

de nous décrire dans tous ses détails l'organisation judiciaire si insuffisamment étudiée. Encore une fois, à côté de l'exposé méthodique des résultats acquis, les lacunes à combler sont franchement indiquées à la curiosité des chercheurs.

« Byzance et la Papauté » est un résumé sagement critique des travaux de M. Norden ¹. « Les Monuments de l'Orient latin », (pp. 199-216), les forteresses féodales de la Syrie et de la Palestine, les cathédrales latines de Chypre, les remparts de Rhodes, ses maisons décorées de l'écusson fleurdelisé, évoquent les curieuses principautés franques fondées en Orient par les Croisés, et rappellent une des plus hardies tentatives qui aient été faites pour amalgamer deux civilisations au contraste si marqué. Dans l'« Empire byzantin sous les Paléologues », la Constantinople des derniers siècles revit avec ses misères et sa décadence irrémédiable, auréolée pourtant de l'éclat d'une renaissance artistique. « La Colonie vénitienne à la fin du XIV^e siècle » est un intéressant fragment d'histoire commerciale et diplomatique. L'« Origine du Régime des Thèmes » montre par quelle évolution, à l'antique division de l'Empire en provinces, succéda une division nouvelle, basée sur la concentration entre les mains d'un même gouverneur, des fonctions civiles et militaires. Ce sont les grands gouvernements militaires du VII^e siècle, répondant exactement au ressort territorial des *Magistri militum* de Justinien, qui ont donné naissance aux *Thèmes* du X^e, le chef de ces gouvernements militaires, le stratège, ayant fini par absorber tous les pouvoirs des fonctionnaires administratifs des anciennes éparchies. Les noms de ces dernières, encore vivants au VII^e siècle, disparaissent définitivement entre le VII^e et le X^e.

Dans l'étude intitulée « Quelques passages du Livre des Cérémonies », M. Diehl montre combien est disparate la collection connue sous le nom de *Livre des Cérémonies*, et partant, combien il serait dangereux de traiter à la façon d'un bloc homogène de renseignements valables pour le X^e siècle les 83 chapitres du livre I (Rambaud). Il prouve irréfutablement, pensons-nous, que le cérémonial décrit au chap. 43 est

¹ W. NORDEN, *Das Papstthum und Byzanz*. Berlin, 1903.

le procès-verbal d'un couronnement de César qui eut lieu en 768; que le chapitre 44 garde le souvenir d'une cérémonie célébrée entre 768 et 775; que la procédure du couronnement impérial (ch. 43 et 44) exacte pour le VIII^e siècle, ne peut s'appliquer au X^e.

Ce sont là des constatations très importantes. Elles suffisent à faire crouler d'intéressantes tentatives de reconstruction, comme le *Palais impérial* de Labarte, puisque cet auteur a considéré comme contemporains tous les édifices mentionnés dans le « Livre des Cérémonies » alors que plusieurs d'entre eux étaient « successifs, non simultanés ».

Nous ne nous attarderons pas à la monographie sur le « Trésor et la bibliothèque du monastère de Patmos », qui ornait le tome premier de la *Byzantinische Zeitschrift*. Nous avons hâte d'arriver aux chapitres qui traitent de l'histoire de l'art (p. 337 à 446).

On sait que, à la suite surtout des publications retentissantes de M. Strzygowski, la Question byzantine est entrée dans une phase nouvelle. M. Marcel Laurent, en un lumineux article paru dans cette *Revue* même, a réuni les traits essentiels de la théorie la plus récente. Pour M. Strzygowski, l'art byzantin n'est point né, comme on l'a cru longtemps, de la combinaison d'un *art impérial romain* et de procédés orientaux. Il est le produit du croisement de la tradition hellénistique, toujours vivante dans les grandes métropoles orientales, avec la technique indigène de l'Asie antérieure. Il y a plus. L'art roman est un rejeton de cette même lignée; il dérive d'éléments identiques, de procédés importés en Occident « sans effleurer Rome, par la route Ravenne-Milan-Marseille. » Si donc M. Strzygowski refuse à Rome une influence prépondérante, il ne veut pas non plus qu'on s'exagère le rôle joué par Byzance. Au contraire de Wulff qui fait dériver les basiliques à coupole d'une création bien byzantine, Sainte Sophie de Constantinople, M. S. voit dans Sainte Sophie l'aboutissement d'une technique originaire de l'Orient et représentée par plusieurs monuments qu'il date du IV^e siècle. Et sa théorie a été adoptée dans ses grandes lignes par M. G. Millet ¹.

¹ G. MILLET, *L'Art byzantin (Histoire de l'Art, publiée par A. Michel, Paris, Colin)*.

M. Diehl, par contre (p. 337-352, réimpression du *Journal des Savants*, avril 1904) n'a accueilli les idées de S. qu'avec les plus expresses réserves. C'est un partisan résolu de l'influence prédominante de Byzance. Il fait des ouvrages de M. Strzygowski, et surtout de *Kleinasien, ein Neuland der Kunstgeschichte*, une critique pénétrante; ajoutons qu'il avait assez beau jeu, car les hypothèses hardies tiennent une grande place dans l'argumentation du savant professeur de Graz. Pour reconnaître dans certaines basiliques anatoliennes des précurseurs de Sainte Sophie, il a dû les dater assez arbitrairement, sans les avoir vues lui-même, et souvent il est en contradiction, sur cette importante question chronologique avec les explorateurs auxquels il doit ses documents.

M. Diehl pense « que c'est Constantinople qui, en adoptant les méthodes (hellénistico-orientales), en les appliquant avec une ingéniosité et une hardiesse jusqu'alors inconnues, les a consacrées et les a véritablement faites propres de l'art byzantin. » Ce n'est donc pas qu'il nie absolument les influences orientales, mais il conteste qu'elles se soient exercées exclusivement dans la formation de l'art byzantin.

De même, la théorie de Strzygowski sur les origines de l'art roman ne va pas sans quelque outrance et s'échafaude en partie sur des postulats indémontrables. On n'aperçoit pas tous les anneaux de la chaîne que M. Strzygowski voit courir de l'Orient à l'Occident. Si Ravenne est « saturée d'orientalisme, » la chose paraît moins certaine pour Milan et Marseille. Toutefois M. Diehl aurait dû rappeler l'étude de M. L. Bréhier, sur les colonies d'Orientaux en Occident ¹ qui, il faut le reconnaître, apporte plus d'un argument à la thèse de S. La vérité nous paraît être dans ces paroles fort raisonnables de M. Franz Reber ² :

« Une importation orientale d'objets orfèvrés ou émaillés est parfaitement vraisemblable..... de même, l'importation de livres enluminés, par des prêtres et des moines venant d'Égypte et de Syrie. Mais il est difficile d'admettre que les

¹ *Byz. Zeitschr.*, XII, p. 1-37.

² *Byz. Zeitschr.*, XIII, p. 545. A propos du livre de M. Strzygowski, *Der Dom zu Aachen und seine Entstellung*.

moines, dans leurs sacs de voyage, aient apporté autre chose que leurs évangélistes, dont les miniatures ne pouvaient donner au point de vue de la technique architecturale, que des renseignements insuffisants. L'architecture n'est pas un article de commerce, ni de mission (*Architektur ist überhaupt kein Handels- und Missionsartikel*). »

Le temps d'ailleurs n'est pas encore venu, où l'on pourra déterminer rigoureusement tous les éléments qui ont servi à former les arts byzantin et roman. Pour cela bien des recherches seront encore nécessaires. Ceux qui s'y livreront devront suivre la voie indiquée par M. Strzygowski, étudier minutieusement tous ces monuments chrétiens encore si imparfaitement connus, sur lesquels il a eu le grand mérite d'attirer l'attention. M. Diehl est loin de méconnaître ce mérite; mais il reproche, assez justement semble-t-il, à M. Strzygowski, d'avoir mis insuffisamment en lumière quelques devanciers français qui ont soutenu la même thèse que lui, parfois même avec cette chaleur et cette fougue qui caractérisent le professeur de Graz : nous voulons dire, Choisy, de Vogüé, Bayet et surtout Courajod.

Les trois derniers chapitres du livre de M. Diehl étudient au point au point de vue de la décoration intérieure, les églises de la *Κοίμησις* de Nicée, de S. Luc en Phocide et de Kahrié Djami à Constantinople. Ce sont de très jolies monographies, où respire un profond et communicatif enthousiasme pour les mosaïques byzantines. Les traits essentiels de cet art si curieux y sont mis en un saisissant relief. Rien n'y manque; ni l'étude de la technique, des procédés des mosaïstes, — ni l'analyse des sujets — ni l'exégèse du symbolisme caché dans le choix et la disposition des figures. Les mosaïques de Kahrié Djami [le monastère de Chora] que M. Diehl croit du XIV^e siècle, seraient dans cette hypothèse un monument intéressant d'une renaissance de l'époque des Paléologues. Sans avoir les qualités originales et puissantes « par lesquelles en ce moment même, Giotto renouvelait les vieux thèmes sacrés », elles n'en démontrent pas moins que même après le siècle des Comnènes, l'art byzantin ne se figea pas pour toujours dans l'hiératisme. Jusqu'aux derniers siècles de Byzance les mosaïstes surent parfois reprendre contact avec

la vie, « redevenir sensibles au naturel, accessibles à l'émotion. »

Nous ne saurions trop recommander la lecture attentive de ces trois études de M. Diehl. Par leur clarté, par leur profondeur, par la chaleur avec laquelle elles sont écrites, elles feront mieux pénétrer l'esprit de l'art byzantin, que maint traité consacré à son histoire. Et surtout elles le feront aimer davantage. Nous n'exceptons pas même le travail si savant, si complet, de M. G. Millet, qui, en dépit du caractère de la collection où il parut, s'adresse surtout aux initiés; ajoutons la division adoptée par l'auteur l'empêchait de faire apercevoir avec toute la netteté désirable, l'évolution de l'art byzantin dans son ensemble; les synthèses pour tout dire sont trop rares dans son bel ouvrage.

On a vu par ce résumé la multitude des sujets qu'abordent les « Études » de M. Diehl. Ce livre est vraiment un raccourci de la science byzantine elle-même, dont il fait sentir la diversité et l'attrait. Avec sa splendide illustration, il est digne de prendre rang, à côté de l'*Épopée* de M. Schlumberger, dans cette série de somptueux monuments élevés par les savants français à la gloire de Byzance.

HENRI GRÉGOIRE.

UNE CRISE INDUSTRIELLE DANS LA DRAPERIE HASSELTOISE AU 16^e SIÈCLE

Au moyen âge, la Flandre proprement dite, c'est-à-dire la partie des Pays-Bas située sur la rive gauche de l'Escaut fut, comme on sait, le siège d'une industrie drapière florissante. Les Flamands s'approvisionnaient de laine anglaise qui était d'excellente qualité et ils en fabriquaient ces étoffes de luxe qu'ils trouvaient à écouler sur tous les marchés d'Europe. Le travail de la laine fut, pour la Flandre, la source d'une prospérité ininterrompue depuis le 12^e jusqu'à la fin du 14^e siècle. Mais alors, en Angleterre, l'industrie drapière prit son essor et il advint bientôt que les Flamands ne furent plus en mesure de soutenir la concurrence anglaise. Les Anglais en effet avaient l'avantage de trouver chez eux la matière première; puis, du jour où ils travaillèrent leurs laines, l'exportation en Flandre diminua, sans compter qu'ils enrayèrent cette exportation par les droits, de jour en jour plus élevés, dont ils frappèrent la sortie des laines.

Enfin, chez eux, l'industrie drapière s'organisait librement sous forme capitaliste, tandis qu'en Flandre elle se trouvait paralysée par les règlements de métier relatifs à l'apprentissage, à la fabrication et à la vente des produits. Aussi, c'en est fait de la prospérité des villes flamandes; elles se résignent à produire pour le marché local et Anvers devient le grand dépôt des draps anglais qui ont décidément supplanté les tissus flamands dans l'approvisionnement du marché international.

Mais, au moment même où la draperie urbaine était en pleine décadence, la draperie rurale entrait en scène, s'orga-

nisait sous forme d'industrie capitaliste en dehors des cadres du métier, renonçait à fabriquer des étoffes de luxe au moyen de la laine anglaise, s'approvisionnait de laine espagnole et en confectionnait des tissus, plus légers que les tissus anglais et de qualité inférieure, mais dont le bon marché devait à nouveau assurer aux fabricats flamands la prépondérance sur le marché international.

Malheureusement, les troubles politiques et religieux de la fin du 16^e siècle, puis, plus tard, la fermeture de l'Escaut, allaient porter à cette industrie renaissante un coup dont elle ne devait plus se relever.

Telle est, esquissée d'après une étude toute récente de M. Pirenne ¹, l'histoire de la crise que l'industrie drapière eut à traverser en Flandre au 16^e siècle.

Or, à la même époque, on fabriquait aussi du drap à Hasselt ² et il y a, me paraît-il, quelque intérêt à voir dans quelle mesure la crise industrielle se fit sentir dans cette ville du pays de Liège, comment on tenta d'y remédier et jusqu'à quel point on y réussit.

Il est à remarquer tout d'abord qu'au milieu du 15^e siècle, en 1433, alors que fut promulguée l'ordonnance constitutive de la draperie hasseltoise ³, on y travaillait, à l'exemple des villes flamandes, des laines de bonne qualité, c'est-à-dire de la laine anglaise et de la vieille laine dite laine seigneuriale du Peelland ⁴.

¹ Une crise industrielle au 16^e siècle. — La draperie urbaine et la « nouvelle draperie en Flandre », dans les « Bulletins de l'Académie royale de Belgique, classe des lettres, n^o 1905, p. 489 à 521.

² Cf. VAN NEUSS, Notice sur l'ancienne draperie à Hasselt, dans les Bulletins de la Société des Mélophiles de Hasselt, t. IX, p. 63 à 85.

³ Cf. le texte qui en est publié dans le Recueil des ordonnances de la principauté de Liège, 1^e série, p. 558 et suiv.

⁴ Cf. art. 32 du règlement précité : « Item soe en sal men dese nabescreven wolle neit moghen wercken, dats te weten : schotsche wolle, spaensche wolle, berwyckx wolle, ende luycker peelwolle ; mer enghelsche ende alde heerlandsche peelwolle sal men wael moegen wercken. » Interdiction donc de travailler les laines irlandaise, espagnole, de Berwyck (Ecosse) et campinaire (La région de Peel, pays de tourbières, se trouve en Hollande, au nord du Limbourg belge entre Venlo et Eindhoven).

Toutefois un autre règlement inédit datant du règne de Jean de Heynsberg ¹ (1419-1455) nous apprend qu'on faisait usage à Hasselt non seulement de laine anglaise mais aussi de laine espagnole et de laine du Rhin ². Aussi les draps de Hasselt ne se bornaient-ils pas à approvisionner le marché local, mais on les envoyait jusque sur les marchés de Cologne et de Francfort ³.

Le magistrat de Hasselt, en outre, établit de bonne heure une halle fixe à Anvers pour que les drapiers pussent y écouler leurs draps lors des deux foires libres d'Anvers.

Nous savons que cette halle fut confisquée à deux reprises, une première fois pendant le règne de Charles le Téméraire (1467-1477), une seconde fois par un chevalier anversois profitant des troubles qui suivirent la mort de l'évêque de Liège Louis de Bourbon (décédé en 1482). Le magistrat de Hasselt pensa un moment introduire une action devant le Conseil de Brabant, mais il recula devant les frais et préféra s'en remettre à un arbitrage. Il obtint une indemnité de mille florins du Rhin. Il renonça par la suite à cette idée d'établir une halle, il s'engagea simplement vis-à-vis des

¹ Archives de la ville de Hasselt. *Reg. aux ordonnances*, t. I p. 240 et suiv.

² Cf. art. 6 : « *Item alle inghelsche, spaensche, ryns ende alle vreemde wolle die metten zacke uut vreemden landen compt, die sal men schieten by die zamecoepere; soe we contrarie deide, sal verbueren van ellicken zack, namelick ingelsche ende rynsche zacken die niet geschoeten en werden, XV stuvers in dryen als voere; ende van ellicke spaensche baele die neit geschoeten ende wurde by die zamencoepers, sal men verbueren sesse stuvers.* »

³ Ibidem, art. 31 « *Item men sall te Coelen trecken 't S^{te} Merttens daech XIII dage lanck duerende; der anderen merct sael men halden smaendaechs voer half vasten XIII daghe lancke duerende; die deirde merct sal men huldien XIII daghen voer Penxten oick XIII dage duerende; ende den vierden merct sall men halden 't Sint Jacobs messe oick XIII daghe duerende. Ende soe we hier teghen deide, sall verbueren van ellicken stuck lakens eenen goltgulden. Noch ist verboeden dat men te Coelen egheen laken vercoepen en sall buten die vier merckden van den jaere; we die contrarie doet, sall verbueren eenen goltgulden als voere.*

Id. art. 32 « *Item die lakens die men tot Vranckefort vueren wilt, sall men te Coelen neit veyl halden int optrecken noch int aeffkoemen; we contrarie doet, sall verbueren van ellicken laken eenen goltgulden.* »

drapiers à louer pendant les deux foires annuelles d'Anvers une maison où ils pourraient exposer leurs fabricats ¹.

Au moment où cette ordonnance était publiée, c'est-à-dire en l'an 1502, la draperie anglaise se substituait décidément à la draperie flamande sur le marché international ². Un texte de l'an 1536 en témoigne pour Hasselt; nous voyons un nommé Gérard Bolgry, marchand et bourgeois de Hasselt, envoyer d'Anvers trente draps anglais par un navire hambourgeois à destination de Lubeck ³. Toutefois, auparavant déjà, dès 1522, les documents attestent que la draperie hasseltoise était atteinte dans sa prospérité ⁴; la cause en était attribuée au manque de laine bien travaillée et de bon usage; pour y remédier, on crut devoir la même année construire un nouveau moulin à fouler, le second, puis en construire un troisième en 1526 ⁵.

En 1536 ⁶, puis plus tard en 1562 ⁷, sont promulgués des règlements concernant le métier des drapiers. Or, ces règlements rappellent singulièrement ceux qui furent promulgués au 15^e siècle par l'évêque Jean de Heinsberg ⁸. Partout, c'est la même abondance de prescriptions minutieuses relatives, d'une part à la fabrication des draps, à la longueur des pièces et à la façon de les teindre, d'autre part à la vente, puis aussi à la durée et aux conditions de l'apprentissage. Les entraves

¹ Cette ordonnance du magistrat de Hasselt, datée du 20 mai 1502 a été publiée par M. Van Neuss dans sa notice précisée p. 76.

² Cf. PIRENNE, *ouv. cité*, p. 498.

³ Lettre du magistrat d'Anvers du 3 février 1536, conservée à Hasselt, aux Archives de la ville. *Liasse concernant la draperie*.

⁴ « *Die neringe.... besteit zeer te krencken* » dans une lettre adressée par le magistrat de Hasselt au prince-évêque de Liège. *Ibidem*.

⁵ Cf. Lettre du magistrat de Hasselt du 3 décembre 1526. *Ibidem*.

⁶ Cf. *Reg. des drapiers*, p. 6 et suiv., aux archives de la ville. Acte inédit du 9 février émanant de l'écoute de Hasselt commissionné par le prince-évêque.

⁷ Cf. *Ibid.* p. 27 et suiv. Ordonnance inédite du magistrat de Hasselt datée du 19 mars.

⁸ Cf. l'ordonnance de l'année 1433 publiée dans le *Recueil des ordonnances de la principauté de Liège*, 1^e série, p. 558 et suiv. et une ordonnance inédite datant des années 1419 à 1455 et transcrite au tome I, p. 240 et suiv. des *Registres aux Ordonnances*, aux archives de la ville de Hasselt.

surannées qui paralysent la production se retrouvent, preuve que les drapiers hasseltois étaient tout aussi peu que les drapiers des villes flamandes conscients de la transformation qui s'opérait dans le mode d'organisation du travail.

Aussi, n'y a-t-il pas lieu de s'étonner si la crise va s'accroissant, si les plaintes se font toujours plus vives et si les remèdes les plus divers sont proposés. A la fin de l'année 1561 ou au début de 1562¹ les drapiers réclament l'aide du magistrat.

Ils disent que partout, aussi bien à l'étranger que dans les pays de Liège et de Looz, on s'efforce de développer l'industrie drapière, que la ville de Louvain a offert à un bourgeois de Hasselt de lui prêter cinq cents florins pendant six ans s'il veut venir s'établir à Louvain comme fabricant de draps et que la ville de Bruges alloue une prime pour toute pièce de drap fabriquée par ses drapiers. Ils ajoutent qu'à Hasselt l'industrie languit depuis longtemps et que les draps hasseltois ne trouvent plus de débit à l'étranger; ils demandent en conséquence que pour chaque pièce de drap exportée il soit alloué quinze sous de Brabant.

A cette requête, le magistrat fit droit en partie : le 31 janvier 1562², il décida que pour toute pièce de drap écoulée à Anvers il serait alloué huit sous et demi de Brabant et qu'on en allouerait dix pour celles qui se vendraient en Flandre, en Hollande, en Zélande ou en Frise. Cette mesure, momentanément rapportée, fut renouvelée le 22 novembre de la même année.

Une nouvelle requête adressée au magistrat de Hasselt par les métiers des drapiers et des retondeurs et à laquelle il fut répondu le 23 juillet 1562³ porte que, par suite de la concurrence, le petit artisan a grand peine à écouler des draps à la pièce dans les foires voisines. Les métiers précités demandent qu'en remplacement de la halle que les Hasseltois avaient jadis à Anvers on loue, aux frais de la ville, un magasin où les marchands drapiers pussent déposer en toute

¹ Cf. *Liasse concernant la draperie*, aux Archives de la ville, à Hasselt.

² Cf. *Ibidem*.

³ Cf. *Ibidem*.

sécurité les draps qu'ils n'auraient pas réussi à écouler. Ils demandent l'allocation de subsides pour la vente de draps hors ville; enfin, ils sollicitent du magistrat qu'il tente un essai et fasse venir de Bruges vingt ou vingt-cinq balles de fine laine espagnole pour éviter aux drapiers les ennuis et les frais qu'entraîne pour un particulier l'envoi d'une ou de deux balles de laine¹.

Le magistrat de Hasselt, en réponse à cette requête, décréta le 23 juillet 1562, qu'on louerait deux magasins, l'un à Anvers et l'autre à Amsterdam; puis, le 1 juin 1563², il faisait un accord avec un nommé Aert Claes domicilié à Anvers qui acceptait d'être, dans cette ville, le facteur des drapiers de Hasselt: il prendrait les draps hasseltois en dépôt et ferait construire un magasin de vente; sur chaque pièce de drap vendue par les marchands hasseltois, il lui serait alloué deux sous de Brabant et sa part monterait à sept sous pour chaque pièce de drap dont les Hasseltois n'avaient pu se défaire et que lui, Claes, aurait réussi à écouler; le magistrat de Hasselt lui assurait en outre par an cinquante florins de Brabant pour le magasin précité; le dit Claes, de son côté, s'engageait à fournir une caution de deux cents livres flamandes de gros. Comme on voulait commencer par faire un essai, le contrat était signé pour un an et pouvait être renouvelé au gré des parties.

Les documents qui nous sont parvenus ne nous disent rien d'un renouvellement de ce contrat; quoiqu'il en soit, à la même époque³, accord est fait avec un autre Anversois,

¹ Requête analogue le 13 août 1563: la laine a atteint un prix démesuré, l'hiver approche et une crise est à redouter; on demande que la ville fasse prendre à Bruges avec crédit de trois mois douze ou quinze balles de laine espagnole qu'elle vendrait comptant aux drapiers tant pauvres que riches de Hasselt. Le 31 janvier 1566, nouvelle requête. Cf. *Liasse concernant la draperie*, aux archives de la ville, à Hasselt.

² Cf. *Ibidem*.

³ Cf. VAN NEUSS, *Ouvr. cité* p. 79 et 80. Je n'ai pu malheureusement retrouver le texte utilisé par l'auteur. — Il est intéressant de constater que le même Brudegom apparaît en qualité de facteur de la ville de Saint-Trond dans un acte daté du 2 octobre 1564 et publié par M. Straven au tome III, p. 32 et 33 de son *Inventaire analytique et chronologique des archives de*

Hans Brudegom qui était venu donner aux drapiers de Hasselt des renseignements sur la fabrication des draps de façon à en assurer le débit en Allemagne. Les voici, d'après le résumé qu'en donne M. Van Neuss : « Les pièces de drap auront 36 à 38 aunes de long sur 9 1/2 à 10 quarts de large ; elles pèseront 60 à 64 livres, poids et mesure d'Avers ; la lisière devra être bien faite, solide, mais pas trop épaisse et avoir la couleur du drap anglais dit *Palaekens* ; il faudra fouler le drap au moyen des pieds au lieu de le faire passer par le moulin à fouler ; la laine devra être préparée et filée d'après le procédé suivi dans le village d'Oosterwyck, près de Bois-le-Duc. » Brudegom promettait en outre de faire son possible pour donner la vogue au drap qu'il préconisait ; en retour, on s'engageait à lui allouer dix sous pour toute pièce de drap qui serait placée en Allemagne.

En 1564, le 10 avril ¹, un contrat analogue est passé entre les maîtres des drapiers et des retondeurs et le nommé Jacques Poytewyn, bourgeois d'Anvers, en qualité de facteur. En voici une analyse sommaire : Le magasin du dit Poytewyn servira aux draps hasseltois de dépôt et de magasin de vente en signe de quoi sera placée à l'extérieur une enseigne aux armes de Hasselt. Les draps envoyés seront mesurés et les noms des marchands seront transcrits dans un registre. Les draps seront vendus au prix fixé par le marchand drapier et le facteur est astreint à lui en faire tenir sans délai le montant. Il peut vendre à crédit, avec obligation toutefois d'en donner connaissance au marchand drapier et sous condition de ne pas accorder plus de trois mois de crédit. Il paiera le marchand au moyen d'argent ayant cours à Anvers. Si dans le mois ou les six semaines il n'a pu vendre une pièce

la ville de Saint-Trond. La fabrication du drap à St-Trond se fera d'après les indications de Brudegom qui se charge de favoriser l'écoulement des produits et à qui, par pièce vendue, il sera alloué dix sous de Brabant. Pour qu'aucune fraude ne soit possible, les pièces de drap fabriquées d'après ses indications seront envoyées à la halle de St-Trond où elles seront inscrites et scellées par les contrôleurs jurés. Le contrat est valable pour un terme de douze ans.

¹ Cf. *Liasse concernant la draperie*, aux Archives de la ville, à Hasselt.

de drap, il doit en avertir le marchand, pour sa gouverne. Pour ces pièces non vendues, la ville lui alloue d'ailleurs quatre sous par pièce. S'il se refuse à observer tout ou partie du contrat, celui-ci est résilié par le fait même. Pour toute pièce de drap vendue dans son magasin, il lui sera alloué quatorze sous. Toute pièce vendue par un drapier hasseltois à un bourgeois d'Anvers sans intermédiaire du facteur, vaudra à celui-ci un dédommagement de sept sous. De même lui vaudra quatre sous toute pièce de drap qu'un marchand d'Anvers aurait achetée directement à Hasselt. Cette indemnité ne sera que deux sous au cas où les draps vendus auraient été fabriqués d'après un nouveau procédé. Enfin, pour finir, il fournira caution pour toutes les marchandises qu'il aurait reçues en dépôt.

Entretemps, l'idée émise par les drapiers dès 1562, puis reproduite en 1563 et en 1566 ¹, (j'entends l'idée de faire acheter à Bruges par le magistrat de Hasselt un certain nombre de balles de laine espagnole pour ensuite les distribuer entre les drapiers hasseltois), cette idée avait fait son chemin et le 8 février 1566 ² le magistrat de Hasselt déclarait s'y rallier. Il exigeait seulement que les drapiers qui désiraient s'approvisionner de laine se fissent inscrire et fournissent caution tant pour le paiement que pour les risques d'achat ou de livraison des laines. Nous possédons plusieurs de ces listes pour les années 1568, 1569, 1570, 1572 et 1573 ³ et j'ai relevé une moyenne de trente personnes s'inscrivant pour une trentaine de balles les unes pour un quart de balle, d'autre pour une demi-balle, quelques unes pour deux balles, mais la plupart pour une balle ⁴.

¹ Cf. *Liasse concernant la draperie*, aux archives de la ville, à Hasselt.

² Cf. *Ibidem*.

³ Cf. *Ibidem*.

⁴ En 1536, d'après une liste transcrite au f° 63 et suiv. du *Reg. des drapiers*, conservé aux Archives de la ville, à Hasselt, il se trouvait à Hasselt 196 maîtres drapiers. En 1568 et années suivantes, les achats de laine sont faits par une bonne trentaine d'individus dont les noms se retrouvent presque tous parmi les signataires du contrat passé avec le facteur Poytewyn (ci-dessus, p. 251) ainsi que parmi les gouverneurs, membres ou jurés du métier des drapiers, tels qu'on les trouve mentionnés dans le *Reg. des drapiers* précité où, en tête des comptes annuels, sont

En résumé, nous avons vu le magistrat et les métiers de Hasselt faire effort pour soutenir l'industrie drapière qui périlclitait : location de magasins de vente et de dépôt, contrats passés avec des facteurs pour l'écoulement des fabricats ¹; allocation de primes d'exportation, primes d'autant plus élevées que sont plus éloignées les régions où les fabricats sont vendus; enfin, achat par la ville, pour ses bourgeois drapiers, de balles de laine espagnole (quinze, vingt, trente balles à la fois).

Toutes ces mesures se montrèrent pourtant insuffisantes; c'est ce qui ressort à toute évidence du l'ordonnance du prince évêque Ernest de Bavière, datée du 29 avril 1591 ². L'industrie drapière hasseltoise, dit le texte, a grandement été éprouvée par les guerres ³; les moulins à fouler sont en ruines; la peste a enlevé nombre d'ouvriers et réduit ainsi la fabrication, notamment des tissus à bon marché et de teinte commune; aussi, depuis peu, des étrangers se sont établis dans la franchise de Curange se livrant ouvertement à la vente de toute sorte de draps étrangers et ce, au grand dam des Hasseltois ⁴.

transcrits les noms des chefs du métier. — Il s'est donc établi une distinction assez marquée entre les maîtres artisans. Un certain nombre d'entre eux a réussi à s'élever et eux seuls vendent à l'étranger. Ils représentent une classe capitaliste et on peut croire, bien que les textes soient muets à cet égard, qu'ils tendaient à changer le mode d'organisation du travail et à substituer au métier l'industrie à domicile. Ce ne fut en tout cas qu'un acheminement; l'organisation corporative se montra résistante et les comptes du métier des drapiers prouvent qu'elle continua à subsister à la fin du 16^e et dans le cours du 17^e siècle.

¹ Le contrat passé avec Brudegom est particulièrement intéressant; celui-ci, bien que n'étant que le facteur, apparaît non seulement comme centralisant la vente, mais comme dictant le mode de fabrication.

² Cf. *Reg. des drapiers* f^o 36 et suiv., aux Archives de la ville à Hasselt.

³ Il s'agit des troubles religieux de la fin du 16^e siècle.

⁴ « ... *gemerct den desolaten tijt ende crygshandel mits welcken die gemeyn neringhe des drapperyen binnens onsser voorscreven stadt gefailleert heeft, die volle muelens vervallen ende 't gemeyn volck van aerbeyders deur peste ende andersins verstorven, waerdoor die lakenen aldaer na oude usancie bij groote menichte nyet en connen bereyt noch gemaect worden, principalyck gemeene colueren ende sorteringhen van cleynen prissee, waeromme onlanx diversche vreemdelinghen sich gevoordert hebben hun met honne woninghe*

A cette situation, comment l'ordonnance cherche-t-elle à remédier? Par un compromis lamentable entre les nécessités présentes et les traditions surannées; d'une part, elle permet aux drapiers de se fournir de draps étrangers, blancs ou teints (les draps noirs exceptés), de les préparer à Hasselt et de les débiter en gros ou en détail; d'autre part, elle s'efforce de maintenir artificiellement la fabrication du drap hasseltois d'ancien type. « Tout marchand drapier sera astreint à fabriquer annuellement chez lui pour le moins quatre draps de Hasselt, pour la confection desquels seront observées les prescriptions de la draperie hasseltoise; faute de quoi, la vente des draps étrangers lui sera interdite »¹. C'était là, on en conviendra une mesure qui n'était pas de nature à obliger les drapiers hasseltois à adapter leur fabrication aux exigences variables du marché. Et il est d'autres articles de l'ordonnance, ceux notamment relatifs au contrat d'apprentissage, qui témoignent d'un esprit aussi peu progressif.

Or, c'est ce sur quoi il faut insister et c'est ce que ne dit pas l'ordonnance d'Ernest de Bavière qui se traîne dans l'ornière traditionnelle, l'industrie drapière hasseltoise ne pouvait retrouver son ancienne prospérité que si tout le mode du travail venait à changer et si, au mode d'exploitation par le métier, on substituait un mode d'exploitation capitaliste tel que l'industrie à domicile qui s'était librement implantée dans le plat pays². Mais la puissance de la tradition fut la plus forte; le métier des drapiers hasseltois continua à vivre, misérablement d'ailleurs; ce n'est pas à sa place, mais à côté de lui que s'organisa l'industrie à domicile. C'est en effet dans

te stellen binnen onsser vreyheit Curinghen, aldaer openbaer wincke houdende van allen vreemde lakenen, stametten, kerseyen, bayen enz... ende die selve vercoopen tot groote prejudicie ende achterdeel onsser stadt Hasselt... »

¹ Cf. *Ibidem*, art. 11 : « *Sal oock elck van de voorscreven lakenvercopers gehouden ende schuldich sijn jaerlicx binnen sijnen huysse te maken (ten minsten) vier hasselsche lakens waer bij die practijcke ende gerechticheyt der dekenyen sal geobserveert worden ende soe wye hier in gebreckelijck valt sonder wettighe ende sufficiente redenen, sal gepriveert worden van die voorscreven vreemde lakens te moghen vercoopen* ».

² Cf. *PIRENNE, ouv. cité*, p. 509 et suiv.

les campagnes environnant la ville qu'elle prit racine et ce sont les fabricats de la draperie rurale qui venaient, jusque dans Hasselt même, faire une concurrence victorieuse aux vieux draps hasseltois ¹.

Cette courte notice présente peut-être cet intérêt, qu'elle confirme pour une partie du pays de Liège les conclusions auxquelles M. Pirenne est arrivé pour la Flandre. La crise industrielle qu'il a décrite ne fut donc pas en Belgique un phénomène simplement régional, pas plus d'ailleurs que ne le fut le mouvement de la Réforme.

Et si l'on songe à l'interdépendance des facteurs sociaux, il y a quelque raison de croire que la crise religieuse du 16^e siècle n'est pas chez nous sans un certain rapport de cause à effet avec la crise industrielle.

A. HANSAY.

¹ L'ordonnance de 1536 (ci-dessus, p. 248), prévoit le cas où le drap sera tissé en dehors de Hasselt : « *In den iersten, soe wat mannen die syne laken buyten doet weven, die sal se den weveren gescheert thuys brengen* ». J'ajoute que l'existence aux environs de S^t Trond d'une draperie rurale nous est attestée dès 1428. Une ordonnance du 18 août de cette année (cf. STRAVEN, *ouv. cité*, t. I, p. 288) émanant des seigneurs de la ville et du magistrat, porte que « *quant aux pièces tissées à la campagne on pourra, si, elles sont convenablement travaillées, les achever et les teindre en ville sans en demander l'autorisation* ».

COMPTES RENDUS

R. ASMUS, **Julians Galiläerschrift im Zusammenhang mit seinen übrigen Werken**. Beilage zum Jahresbericht des grossh. gymn. zu Freiburg i Br. — 1904.

L'empereur Julien continue à attirer la curiosité. A mesure que l'on s'habitue à rapprocher l'un de l'autre, pour mieux les comprendre, le christianisme naissant et le paganisme finissant, l'apostat qui vécut tour à tour dans l'intimité des évêques et des hiérophantes, et qui voulut ranimer les cultes antiques avec un peu de la chaleur de la foi nouvelle, est un sujet d'étude de plus en plus attachant. Les travaux se multiplient autour de l'œuvre qu'il nous a laissée, et, parmi ceux qui prennent à tâche de la commenter, M. Asmus est au tout premier rang. Il applique aux idées philosophiques de Julien une méthode fort originale d'analyses minutieuses, dont les résultats sont toujours pleins d'intérêt, et qui l'éloignent souvent des sentiers battus. Cette fois encore, il nous donne le fruit de recherches très neuves, et le sujet qu'il aborde, vu les préoccupations du moment, paraîtra tout à fait d'actualité.

Julien profita de l'hiver qu'il passa à Antioche en 362-363, avant de marcher contre les Perses, pour rédiger un grand ouvrage de polémique contre les Chrétiens, ou, pour parler sa langue, *κατὰ Γαλιλαίων*¹. L'ouvrage est perdu, mais nous en avons encore assez d'extraits pour nous faire une idée de ce qui s'y trouvait. Était-ce une simple parade de cette dialectique qui ne donne que des résultats négatifs? Julien se bornait-il à persifler, à embarrasser ses adversaires, à les mettre en contradiction avec eux-mêmes? et, pour y mieux réussir, faisait-il abstraction de ses propres croyances? ou bien se donnait-il la peine de retrouver, sous les erreurs des Galiléens, une part de ce qui était pour

¹ Sur la portée de ce terme de mépris, voir les remarques intéressantes de M. Asmus, p. 3-4.

lui la vérité? Jusqu'à quel point pouvons-nous reconnaître, dans les fragments du *Κατὰ Γαλιλαίων*, le disciple de Jamblique, le théurge et le dévot de Mithra? Pour répondre à ces questions, que personne encore n'avait étudiées d'une manière systématique et approfondie, M. Asmus dissèque les écrits de Julien, et tout ce qui, dans les discours et les lettres, présente la moindre affinité d'idée ou d'expression avec le traité contre les Chrétiens, en est rapproché, de façon que l'une des deux parties de l'œuvre de Julien sert de commentaire à l'autre. Pour dresser ces listes de concordances, M. Asmus s'est imposé un labeur considérable, et ce labeur nous vaut d'abord l'équivalent d'un inventaire partiel, mais fort soigneusement fait, des idées philosophiques et religieuses et du vocabulaire même de Julien¹. A cet égard, le travail de M. Asmus rendra de très grands services.

Par exemple, en mettant en évidence l'emploi de certaines épithètes qui est constant chez Julien quand il parle soit de ses amis soit de ses adversaires², ou bien encore en caractérisant ce qui faisait aux yeux de l'apostat la supériorité des dieux païens; en énumérant les entités divines dont Julien se plaît à faire valoir l'excellence, et où il voit la contre-partie païenne du Verbe-Sauveur des Chrétiens; en tâchant de déterminer la place assignée par Julien au créateur de la Bible, parmi les démiurges de Jamblique, M^r Asmus prépare bien utilement les voies à celui qui voudra pousser plus avant l'analyse de la façon de sentir et de penser de l'audacieux restaurateur du polythéisme.

Quant aux conclusions mêmes de M^r Asmus, elles méritent d'être reproduites pour leur importance autant que pour leur nouveauté. Tout d'abord, le *Κατὰ Γαλιλαίων* n'est pas une œuvre purement négative. A tout instant, Julien oppose à ce qu'il nie ce qu'il croit. Il admet toute une interprétation néoplatonicienne de la Bible. Au théisme de Moïse, il oppose son panthéisme émanatif. Ainsi, le traité contre les Chrétiens est uni par une parenté étroite d'idées et même d'expressions avec les autres écrits de Julien. Ce sont d'ailleurs les mêmes autorités philosophiques dont, de part et d'autre, il suit la direction, et son *Κατὰ Γαλιλαίων* a les mêmes idées maîtresses que le reste de son œuvre. Cette thèse me paraît bien établie³.

¹ M. Asmus pèche plus souvent par surabondance que par omission et il lui arrive de faire des rapprochements qui me paraissent forcés (par exemple, p. 7, l. 7 ss.; p. 8, l. 34; p. 15, l. 30; etc.). Mais tout le monde se félicitera de ce qu'il a visé surtout à être complet.

² Voir, entre autres, la liste des passages où Julien prône la *φιλανθρωπία*, la *πράοις* inculquée par la culture hellénique, p. 16-17.

³ Toutefois, je regrette que M^r Asmus n'ait pas fait le parallèle qu'il conviendrait d'établir entre Julien et ses deux devanciers, Celse et Porphyre.

Manifestement, par exemple, une source importante du *Katà Γαλλικαίων* est le commentaire de Jamblique sur le *Timée* de Platon ¹.

Déjà des documents composés en 358, dans les quartiers d'hiver de Paris, renferment des passages qui concordent avec le *Katà Γαλλικαίων*, et les autres écrits qui présentent des coïncidences analogues, s'échelonnent d'une manière ininterrompue entre cette date et l'année 363. On a donc, dans la polémique de l'empereur contre les Chrétiens, la mise en œuvre de matériaux que Julien préparait déjà, quand il n'était que César, si pas plus tôt encore.

Je ne puis, malheureusement, donner ici que ces indications sommaires, et je dois me contenter de signaler un appendice important de notes critiques sur le texte même de Julien. J'aurai l'occasion de les examiner ailleurs en détail. Mais il convenait de faire remarquer sans retard l'importance de cette publication de 60 pages, où l'auteur a entassé une masse d'observations fines et pénétrantes et de rapprochements ingénieux. De la matière qui s'y trouve à profusion, on aurait pu tirer un fort beau volume.

M^r Asmus s'est contenté d'une brochure. C'est regrettable. Il a été forcé, à cause de cela, de recourir à un système d'abréviations qui n'est pas fait pour l'agrément du lecteur ², et le manque complet d'index rendra bien difficile la mise en valeur des trésors d'érudition accumulés dans ce petit opuscule. Vu l'ampleur du sujet, la démonstra-

C'est sans doute le caractère provisoire de cette publication, destinée apparemment à être reprise et fondue dans un ouvrage plus considérable, qui doit nous expliquer pourquoi M^r A. s'est abstenu presque systématiquement de sortir des écrits de Julien. Ainsi, par exemple, p. 19, on souhaiterait de voir déterminer par quels intermédiaires les théories de Posidonius sont arrivées jusqu'à Julien (voir F. Boll, *Jahrb. für Philol., Suppl.*, t. 12, p. 184); p. 11 s., M^r A. aurait pu citer avantageusement Salluste (*de diis et mundo*), qui a composé une sorte de manuel, pour mettre à la portée de tous les grandes lignes du dogme au nom duquel Julien entreprenait sa restauration; p. 27, l. 31 ss., plus d'un passage de Grégoire de Nazianze et de Libanius auraient confirmé utilement les témoignages empruntés aux écrits de Julien. — Page 54, à propos de l'attention accordée par Julien à Aristote, il fallait citer un passage curieux de l'épître 4^e, vers la fin. — P. 15, à propos de la place assignée à Jéhovah dans le panthéon de Julien, il eut été intéressant de comparer Jamblique dont l'opinion est rapportée dans Lydus, *de mensibus*, 110, 22 Wünsch.

¹ On remarque avec plaisir que M. A. connaît aussi bien les travaux français que ceux de la philologie allemande : il cite entre autres et utilise l'excellente monographie de H. A. Naville sur *Julien l'apostat et sa philosophie du polythéisme*, Paris, 1877.

² Par ex., p. 27, l. 38 : « v. Js chr. Jugend bzw. v. e. chr. Andachtstätte. »

tion n'aurait pu que gagner à se développer devant des horizons plus larges et dans des espaces moins parcimonieusement resserrés. Mais nous n'avons ici sans doute que l'ébauche d'un des chapitres du livre que M^r A. pourra nous donner un jour sur les sources littéraires des écrits philosophiques de Julien. Cette fois, c'est de Jamblique surtout qu'il fait ressortir l'influence. Grâce à lui, nous voyons une fois de plus que Julien nous a conservé en substance dans ses écrits bien des parties perdues de l'œuvre du philosophe gréco-syrien.

J. BIDEZ.

KARL KRUMBACHER. **Eine neue Handschrift des Digenis Akritas. Mit zwei Tafeln** (= Separatabdruck aus den Sitzungsberichten der philos.-philol. und der histor. Klasse der Kgl. Bayer. Akademie der Wissenschaften. 1904. Heft II). München, 1904. P. 305-356.

L'œuvre sans contredit la plus sympathique de la littérature byzantine, est l'épopée de Digénis Akritas. Il y a trente ans, lorsque la première rédaction de ce poème fut publiée par Émile Legrand et Constantin Sathas, ce fut un émerveillement dans le monde des byzantinistes. Malgré les retouches d'un compilateur monacal, le souffle d'une poésie vraiment populaire animait d'un bout à l'autre cette remarquable production. C'était l'âme nationale de la Byzance du X^e siècle qu'incarnait le « héros issu d'une double race ». Les historiens reconnurent tout de suite l'importance capitale d'un document qui gardait le souvenir des hostilités de frontière entre Grecs et Arabes. M. Rambaud, dans la *Revue des Deux Mondes*, analysa le poème pour le grand public. L'on sut désormais que le moyen-âge byzantin avait parfois échappé à la tyrannique prédominance de l'école, et qu'il avait produit des cantilènes héroïques comparables aux chansons de geste occidentales.

Mais si l'intérêt suscité par l'apparition du *Digénis* fut considérable, les problèmes qu'il soulevait étaient nombreux et ardu. On n'admit pas sans de formelles réserves l'identification un peu aventureuse tentée par MM. Sathas et Legrand, dans l'édition *princeps*, du héros Digénis avec le stratilite Panthérios. La question du Digénis historique est et restera sans doute insoluble. Autre problème : Quelle fut la forme primitive du poème ?

Déjà Legrand signalait des chants populaires traitant certains épisodes du cycle acritique. De 1875 à 1902 on découvrit et l'on publia trois rédactions complètes, différentes de celle de Trébizonde qu'avaient éditée Sathas et Legrand : ce sont les rédactions de Grotta-Ferrata

(Legrand 1894, d'Oxford (Lambros 1880) et d'Andros (Miliarakis 1881). De nouveaux *tragoudia* éclos en divers pays helléniques, furent rattachés à cet ensemble; plusieurs contiennent des motifs qui ne se retrouvent dans aucune des quatre versions du poème, et cependant certains de ces motifs semblent vraiment remonter à un état primitif de la légende¹. Ce serait donc un travail extraordinairement délicat que la reconstitution conjecturale de la forme la plus ancienne du *Digénis*.

Or voici que M. Karl Krumbacher vient augmenter à la fois l'intérêt et la difficulté de ces recherches en signalant une cinquième recension de l'épopée byzantine. Celle-ci se trouve dans le *cod. Escorialensis* ψ-IV-22 (du XVI^e siècle) duquel le savant professeur de Munich avait déjà tiré ce curieux *Ψαρολόγος* qu'il édita en 1903 sous le titre : *Das mittelgriechische Fischbuch*. Pas plus qu'en 1903, M. Krumbacher n'a pu obtenir communication du manuscrit. Son étude se base sur une description faite par M. G. Ficker, et sur la reproduction photographique de treize feuillets. Il publie (p. 315-339) neuf fragments importants qui donnent une idée suffisante de la nouvelle rédaction, les compare avec les passages correspondants des autres manuscrits et termine par des remarques sur la place qui revient à notre *codex* dans la traduction manuscrite du *Digénis*, sur la langue et sur la métrique bizarre propres à l'*Escorialensis*.

Notons surtout les conclusions auxquelles arrive M. Krumbacher. Le ms. de l'Escorial dérive d'une rédaction, plus proche de l'archétype des versions d'Andros et de Trébizonde que de celui du *Cryptoferratensis* (la version d'Oxford, qui est la plus récente et qui a subi des remaniements arbitraires considérables, peut être négligée). C'est surtout avec A (texte d'Andros) que E (*Escorialensis*) présente des ressemblances. Mais la langue de la nouvelle version est plus vulgaire que celle d'aucune autre; et cette circonstance donne une valeur particulière aux motifs qui appartiennent exclusivement à l'*Escorialensis*.

M. Krumbacher voit en plusieurs endroits « scintiller l'or de la poésie populaire ». Tout le monde reconnaîtra l'accent des cantilènes héroïques dans ces vers qui n'ont dû subir que bien peu de retouches savantes :

Θυμᾶσθε, παλληχάρια μου, τῆς Ἀραβίας τοὺς κάμπον
ὅτι ἦσαν καὶ μὲν ἄνδρες καὶ καύματα μεγάλα....

σήμερον χωρίζομεθα καὶ ἀπέρχομαι εἰς τὸν κόσμον
τὸν μαῦρον σκοτεινότετον καὶ πάγω κάτω εἰς Ἀθήν.

¹ Voyez une intéressante étude comparative de ces diverses chansons, par M. K. Dieterich, *Eine Gruppe neugriechischer Lieder aus dem Akritencyklus*, *Byz. Zeitschr.* XIII (1904), p. 53 sqq.

et dans ce charmant passage :

Καὶ τριγύρου του στέκονσι τριακόσια παλληκάρια
 βαστοῦν σπαθία ὀλοψήφωτα καὶ στέκουν ἔμπροσθεν του
 καὶ οἱ τριακόσιοι ἦσαν ἑμορφα καὶ κόκκινα φοροῦσιν.
 Τοὺς εἶχεν πάντας φύλακας εἰς τὰς στενὰς κλεισοῦρας
 καὶ ἐφύλαττον τὴν Ῥωμανίαν ἀπὸ βάρβαρα ἔθνη.
 Καὶ ὥσάν πονλίτζια πάντερπνα, ὅταν ἀποπετάσουν
 καὶ φέρουν κτύπον πάντερπνον τὸν θαυμαστὸν Ἀκρίτην.

« Et autour de lui se dressent trois cents pallicares. Avec leurs épées ornées de mosaïques, ils se tiennent debout devant lui. Et ils sont beaux, les trois cents; ils sont vêtus de rouge. Tous, ils étaient ses gardes dans les étroits défilés, ils protégeaient la Romanie contre les nations barbares. Et tels de jolis oiseaux qui prennent leur essor, ils font un bruit agréable à l'admirable Akritas. »

Comme les autres recensions, l'Escorialensis se termine par la mort commune de Digénis et de sa compagne.

Dans une des chansons étudiées par M. Dieterich, cette mort a lieu au moment où le héros et son amante se revoient après une longue séparation. Ils s'embrassent et expirent dans leur étreinte :

Πιάσαν κ' ἐφιληθήκυσιν κ' ἔϋραν κι ἀποθάναν.

M. Dieterich voyait dans cette donnée du *tragoudi*, — fort notable, car elle constitue un trait d'union entre le cycle acritique et les chansons populaires sur le *Frère mort* — un motif nouveau, en tout cas étranger à l'épopée. « *In dem Epos selbst ist in keiner der vier Fassungen auch nur ein Ansatz dazu nachzuweisen* (l. c. p. 71). » Or, il me paraît certain, au contraire, que cet épisode caractéristique appartient au poème. Voici comment le manuscrit de Trébizonde raconte le retour de l'émir (père de Digénis) auprès de sa bien-aimée : « Et il entra aussitôt dans la chambre de la jeune fille; celle-ci, voyant le retour inattendu de son amant, lui entoura le cou avec ses bras et s'y suspendit devant tout le monde, en pleurant. Le merveilleux émir agit de même envers elle; il serra la jeune fille entre ses bras, lui baisa la poitrine, et ils restèrent enlacés pendant de longues heures. Les voyant en cet état la générale les aspergea d'eau; beaucoup d'accidents de ce genre sont la conséquence d'un amour poussé à l'excès, et souvent cette passion a la mort pour dénouement. Peu s'en fallut que pareil malheur ne leur arrivât, et l'on eut grand-peine à rappeler leurs esprit au sentiment de l'existence » (v. 712-723 Legrand). Malgré la transformation de l'étreinte mortelle en une simple pâmoison amoureuse, on ne peut hésiter à reconnaître ici le motif signalé par M. Dieterich. C'est là,

pensons-nous, un exemple instructif de la manière dont les rédacteurs du Digénis ont mis en œuvre les matériaux populaires.

Mais nous voici assez loin de l'*Escorialensis*. Ne le quittons pas, pourtant, avant d'avoir remercié M. Krumbacher, qui nous l'a révélé, et avant d'avoir exprimé le vœu qu'il nous en soit bientôt donné une édition complète ¹.

HENRI GRÉGOIRE.

H. DE LA VILLE DE MIRMONT, **Le poète Lygdamus, étude critique, suivie d'une édition et d'une traduction des élégies.** Louvain et Paris, 1904. 91 pp. in-8°. Prix : 2 fr.

Après avoir analysé les six élégies du livre III des *Tibulli Carmina*, qui racontent un petit roman d'amour d'une chaste et monotone sentimentalité, l'auteur examine à nouveau la question de paternité de ces élégies. Depuis 1810 elles sont attribuées à un certain Lygdamus; mais Lygdamus n'est pas même un nom, c'est un pseudonyme; et les commentateurs, qui ne veulent rien ignorer, ont essayé tour à tour de l'identifier avec Tibulle, avec Ovide, avec le frère aîné d'Ovide, avec d'autres encore; enfin on a prétendu que Lygdamus était simplement un faussaire, plagiaire de Tibulle et d'Ovide. M. H. de la Ville de Mirmont, qui connaît admirablement cette période de la poésie latine, réfute savamment ces hypothèses. Il y substitue un système, qui avait été proposé déjà en partie dans une modeste note par Nageotte (*Hist. de la Littér. lat.*, 3^e éd., Paris, Garnier, 1887; p. 376), et qu'on peut résumer ainsi : les ressemblances constatées entre les vers d'Ovide et de Lygdamus viennent de l'enseignement commun reçu par les deux jeunes gens à l'école de déclamation et de l'influence exercée sur eux par le cercle lettré de Messala. Les ressemblances d'idées, d'expressions, de constructions, qui sont étudiées minutieusement (pp. 24-51), consistent en des lieux communs qui ont été exploités par les divers poètes du siècle d'Auguste, elles s'expliquent par une éducation commune, sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir une imitation directe.

La fin du travail (pp. 68-91) est une édition critique, ornée d'une excellente traduction, des six élégies de cet honorable satellite de Tibulle.

J. F.

¹ Cette édition est actuellement préparée, pensons-nous, par M^{lle} Lafont.

Cl. Rutilius Namatianus (*édition critique, traduction française, étude historique et littéraire sur l'œuvre et l'auteur*) par J. VESSEREAU, professeur agrégé au lycée de Poitiers, docteur ès lettres. Paris, Fontemoing, 1904; xxii-443 pp., gr. in-8°. — **Aetna**, *texte latin publié avec traduction et commentaire* par J. VESSEREAU. Paris, Fontemoing, 1905; lii-104 pp., gr. in-8°.

Près de 450 pages sur Rutilius Namatianns, c'est un bien gros volume pour un bien mince auteur ! Sans doute, les dissertations et les commentaires ne doivent pas toujours se mesurer à l'étendue de l'ouvrage étudié, et je n'ignore pas que la personne et la poésie de Rutilius soulèvent des problèmes intéressants et peuvent donner lieu à d'utiles discussions. Mais dans le livre de M. V. — et c'est là le plus grave reproche que j'aurais à lui faire — les questions s'enflent outre mesure, les idées sont délayées, et il y a vraiment trop de répétitions. Au reste, il convient de louer l'érudition, la diligence et la sagesse de l'auteur.

Les mêmes qualités se retrouvent dans son édition de l'*Aetna*. Seulement il me semble que M. V. s'est attaqué prématurément à un texte par trop difficile et que les résultats qu'il nous apporte dans ses notes critiques ne sont pas proportionnés à la peine qu'il s'est donnée. Quoi qu'il en soit, c'est le premier travail philologique complet qui ait paru en France sur l'*Aetna*, et à ce titre il mérite d'être bien accueilli.

P. T.

L'Enseignement des lettres classiques d'Ausone à Alcuin.

Introduction à l'histoire des écoles carolingiennes, par M. ROGER, docteur ès lettres. Paris, Alphonse Picard et fils, 1905; xviii-457 pp. in-8°.

Les noms d'Ausone et d'Alcuin, ainsi que le sous-titre (*Introduction à l'histoire des écoles carolingiennes*), indiquent que M. R. a limité à la Gaule l'objet de son travail. Mais ce n'est point en Gaule que s'est élaboré le nouveau type d'enseignement qui devait succéder à celui des écoles romaines et qui fleurit sous Charlemagne. L'auteur a donc été amené à porter ses regards sur l'Italie, sur l'Espagne, et principalement sur l'Irlande et sur la Grande-Bretagne, qui fournirent à la renaissance carolingienne ses ouvriers les plus actifs. Il était à craindre que la complexité du sujet ne nuisît à la clarté de l'exposition : M. R. a su échapper à ce danger ; un plan méthodique, des transitions bien ménagées, des résumés lumineux permettent au lecteur de s'orienter facilement au milieu de la masse des faits et des détails.

Un ouvrage comme celui-ci, fruit d'immenses et minutieuses recherches dont se dégage une synthèse de grande portée, mérite d'attirer et de retenir l'attention. Il sera peut-être utile d'en donner un aperçu.

Dans la seconde moitié du IV^e siècle, l'enseignement des lettres était encore prospère en Gaule, particulièrement à Bordeaux. Cet enseignement reproduisait, dans ses traits généraux, le programme tracé par Quintilien. Il était intimement lié à la vie romaine et à l'organisation de l'Empire, il constituait un puissant instrument de romanisation et contribuait au maintien de l'ordre établi. Aussi jouissait-il de la faveur et de la protection des empereurs. La conversion au christianisme ne changea pas d'abord sensiblement les mœurs et l'éducation des Gallo-Romains, du moins dans les classes élevées. On resta attaché au passé; on devint chrétien sans cesser d'être citoyen. Ausone est le type de ces chrétiens tièdes, presque indifférents, qui ne voyaient aucune opposition entre l'esprit nouveau et l'esprit antique. Mais avec le monachisme se produisit une violente réaction contre la civilisation païenne. Intransigeants, exaltés, hommes de foi et de sincérité, les moines ne voulaient pas de compromis entre la vie chrétienne et la vie romaine, entre le monde et Dieu. Le monachisme se répandit en Gaule; on sait quelle fut notamment l'influence de St. Martin. Ce mouvement devait avoir une grande importance pour l'éducation.

Les écoles romaines ont-elles subsisté en Gaule jusqu'à la fin du VII^e siècle et les écoles monastiques n'ont-elles eu qu'à recueillir leur héritage, comme l'ont prétendu Ozanam et d'autres ?

A cette question capitale M. R. n'hésite à pas à répondre négativement.

Il distingue deux époques qu'on peut représenter par les noms de Sidoine Apollinaire et de Grégoire de Tours, et qui correspondent, l'une à la constitution des royaumes barbares, l'autre à l'occupation de la Gaule par les Francs et au gouvernement des Mérovingiens.

I. Le V^e siècle marque la fin de la domination romaine. D'après la théorie de Fustel de Coulanges, il n'y eut pas à proprement parler d'invasions; les barbares occupèrent les provinces à titre d'alliés de Rome; et c'est ce qui explique la persistance d'une partie des institutions romaines jusque sous les Carolingiens. Les écoles publiques furent-elles du nombre? Rien n'est moins vraisemblable. L'enseignement est un organisme délicat qui a besoin de paix et de sécurité. Or durant le V^e siècle, la Gaule fut en proie à des désordres continuels. Ni les derniers empereurs, ni les princes goths et burgondes, ni l'aristocratie gallo-romaine ne contribuèrent à la conservation des écoles: les empereurs, parce qu'ils n'en avaient plus les moyens; les rois barbares, parce qu'ils n'en sentaient pas la nécessité; la noblesse, parce que, séparée de Rome, elle n'y avait plus intérêt.

Certes, à lire la correspondance de Sidoine Apollinaire, on croirait par moments qu'un nouvel âge d'or est né pour les lettres. En réalité, cet éclat est factice et trompeur; les études étaient hâtives, superficielles, incomplètes; le cercle des gens instruits se rétrécissait chaque jour. Si les écoles publiques purent se maintenir dans quelques grands centres pendant la première moitié du V^e siècle, l'enseignement fut donné de plus en plus par des maîtres particuliers et livré au hasard.

II. A la désorganisation de l'enseignement public succède bientôt sa ruine totale. Au VI^e siècle, il n'est plus fait mention des grandes écoles romaines. Le terme d'« école » qu'on rencontre dans les textes désigne soit l'école primaire, soit l'école privée, soit l'école religieuse. On a cru à tort que les arts libéraux étaient enseignés, sous les rois francs, dans l'École du Palais; et c'est sous l'influence d'idées préconçues qu'on a essayé d'affaiblir le témoignage si explicite de Grégoire de Tours sur la profonde décadence des lettres. Faut-il rappeler ce que l'imagination trop vive d'Ozanam a cru pouvoir tirer des élucubrations extravagantes du grammairien Virgilius Maro? M. R. n'a pas eu de peine à démontrer l'inautilité de ces aventureuses hypothèses.

Les écoles civiles ayant succombé, que deviennent les lettres classiques? L'Église des Gaules les a-t-elle admises dans son enseignement au cours du V^e et du VI^e siècle? Le problème est difficile; les textes sont maigres, vagues, obscurs. Pour les interpréter sainement, il faut se demander quelle était la pensée des Pères de l'Église touchant la culture classique, et ce qui l'a déterminée. La doctrine de l'Église en cette matière a toujours été hésitante; elle a varié selon les temps, les lieux et les circonstances. Pour les arts libéraux, l'Église se trouvait placée entre un danger et une nécessité: d'une part, elle redoutait le retour au paganisme; de l'autre, elle comprenait que la connaissance des lettres et des sciences profanes lui était indispensable pour ne pas se montrer inférieure au monde laïque et pour approfondir l'interprétation de l'Écriture. Ces deux considérations ont prévalu tour à tour. En Gaule, l'Église semble avoir tenu la culture classique en suspicion. Rien ne prouve qu'elle lui ait fait une place, du IV^e au VI^e siècle, soit dans les écoles monastiques soit dans les écoles épiscopales. Dans l'abaissement général du niveau intellectuel, suite nécessaire de la ruine des écoles civiles, la concurrence laïque n'était plus à craindre et le besoin d'une exégèse savante des Livres Saints ne se faisait plus sentir. Après avoir enfanté tant de rhéteurs et de grammairiens, la Gaule finit par ignorer les lettres, et il fallut l'impulsion de moines étrangers pour qu'elle se reprît à les aimer.

On serait tenté de croire que le mouvement vint de l'Italie, où les études reprirent quelque vigueur sous Théodoric et Athalaric. Il n'en est rien. Les historiens ont attribué à la règle de St. Benoît des effets

qui ne se produisirent que plus tard : St. Benoît avait surtout en vue « la lecture sacrée » et ne songeait pas à faire de la culture des lettres la condition de cette lecture. Cassiodore, lui, voulut réellement introduire dans l'éducation chrétienne les arts libéraux. Mais sa tentative avorta. Le pape Grégoire le Grand était hostile à la culture classique. En Espagne, Isidore de Séville, par ses ouvrages encyclopédiques, tendit à rendre superflue l'étude des auteurs païens.

Ainsi, dans les pays romanisés, du moment qu'on usait des lettres antiques pour acquérir la science sacrée, on se heurtait à la crainte de favoriser la maintien des idées et des mœurs que le christianisme s'était donné pour mission de combattre.

C'est des régions peu ou point romanisées, où le paganisme gréco-romain, ne représentant rien de concret, n'éveillait chez les chrétiens aucune susceptibilité, que devaient venir ceux qui restaurèrent en Gaule les lettres antiques adaptées à l'éducation religieuses. Ces régions étaient l'Irlande et la Grande-Bretagne.

L'histoire de l'Église et des écoles irlandaises ne doit pas être séparée de celle de l'Église et des écoles bretonnes. L'Irlande a reçu au IV^e siècle le christianisme de l'Église bretonne aidée par l'Église des Gaules. Aucun document certain ne prouve que les deux Églises celtiques aient adopté dès le principe l'étude des arts libéraux. Les premiers indices de la culture classique n'apparaissent en Bretagne que vers le milieu, en Irlande que vers la fin du VI^e siècle, là avec le moine Gildas, ici avec St. Columban. Cette apparition tardive suppose une lente élaboration, une série d'étapes. L'ardeur avec laquelle les moines bretons et irlandais s'appliquèrent à l'intelligence et à l'interprétation de la Bible, les entraîna graduellement à s'éclairer, dans cette étude, des lumières de l'antiquité. La tradition des Pères de l'Église qui acceptaient l'enseignement des lettres profanes comme une initiation préalable à la lecture sacrée, à condition d'en user et non d'en jouir, régna sans opposition chez ces Églises lointaines, à qui la rhétorique n'était pas suspecte, et dont les dieux de l'Olympe n'effrayaient pas l'orthodoxie. Il ne faut pas d'ailleurs s'exagérer la science des religieux bretons et irlandais. La fausse rhétorique des *Hisperica famina* révèle le côté puéril de leur éducation, et de la connaissance du grec dont on leur fait honneur, nous ne possédons que d'assez faibles indices.

Il était réservé aux Anglo-Saxons de reprendre et de compléter l'œuvre qu'avaient ébauchée les Bretons et les Irlandais, leurs initiateurs. Ici, l'intervention de l'Église romaine fut décisive : l'arrivée de Théodore et d'Hadrien en Angleterre (669-670) imprima un nouvel élan aux études. Ces deux hommes versés à la fois dans les lettres sacrées et les lettres profanes, et qui savaient non seulement le latin

mais encore le grec, formèrent de nombreux disciples et fondèrent un enseignement où les lettres classiques tenaient une place honorable, tout en restant naturellement subordonnées à la « lecture sacrée ». Benoît Biscop († 689 ou 690) travailla à développer l'instruction dans les monastères. Adhelm († 709), poète et prosateur, est le témoin naïf de cette renaissance anglo-saxonne, dont un homme supérieur, Bède le Vénérable (672-735), est le plus grand et le plus noble représentant. Son compatriote Winfrid (St. Boniface) se consacra à l'évangélisation de la Germanie; mais il avait étudié les arts libéraux et ne s'interdit pas d'en tirer quelque agrément.

Nous arrivons ainsi à la célèbre école d'York et à Alcuin, qui était appelé à devenir le premier ministre intellectuel de Charlemagne et le précepteur du peuple franc.

Nous ne suivrons pas M. R. dans ses érudites recherches sur l'enseignement des écoles anglo-saxonnes. Il nous suffira de signaler l'esprit de cet enseignement. Alcuin, comme ses prédécesseurs, admet la nécessité et la légitimité de la science profane, mais il l'assujettit à la foi; elle n'est qu'une préparation à la théologie. L'école monastique ne pouvait pas être la reproduction de l'école romaine; elle ne pouvait viser à une restauration intégrale de l'antiquité. Il serait injuste de lui en faire un grief; sachons-lui gré plutôt de ce qu'elle a sauvé du naufrage.

Tel est, dans ses grandes lignes, l'ouvrage de M. R., qui repose sur un examen attentif des sources et sur une critique sévère des documents. C'est un livre de haute valeur, une précieuse contribution à l'histoire de la civilisation en Occident.

P. T.

CHR. ISCHYRIUS. **Homulus**, texte latin publié avec une introduction et de notes par A. ROERSCH. Gand, Libr. néerl. 1903, 8°, X-III-63 p.

Un théologien de Diest, Petrus Dorlandus (1454-1507) publia sous le pseudonyme Petrus Diesthemius une moralité, intitulé Elckerlyc, qui n'est qu'une paraphrase chrétienne du fameux distique d'Ovide (Frist, I, 9, 5-6),

*donec eris felix, mullos numerabis amicos :
tempora si fuerint nubila, solus eris.*

Ce drame moral et philosophique sur l'inconstance de l'amitié et sur la fragilité des affections humaines plût beaucoup aux humanistes du XI^e siècle. Il fut traduit en anglais sous le titre de Everyman. Le directeur d'un collège de Maastricht Christiaen Stercke, de Vryoldenhoven, le vrai nom de Christianus Ischyrius imita cette pièce

en vers latins. Cette adaptation latine porte le nom de *Homulus*. La première édition est parue à Cologne en 1536, chez Jaspar Van Gennep qui en publia plus tard une traduction allemande. La pièce eut tant de succès que de 1536 à 1546 il n'en fut pas publié moins de sept éditions, dont trois à Cologne, deux à Anvers et deux à Cracovie. On est souvent frappé du grand nombre d'éditions de certains écrits du XI^e siècle, malheureusement pour en apprécier l'importance il faudrait connaître à combien d'exemplaires chaque édition a été tirée. Les exemplaires de l'*Homulus* sont devenus très rares; de la première édition on n'en connaît que trois. M. Roersch a donc eu une heureuse idée de compléter les savantes études de notre collègue et ami M. Logeman, sur *Elckerlyc* et *Everyman* par une édition critique de l'*Homulus*. Cette édition est faite avec le plus grand soin d'après l'exemplaire de la bibliothèque de Wurzbourg. Celui-ci étant rogné en divers endroits, il aurait été utile de le comparer avec celui du British bien plus qu'avec les éditions postérieures, vu que dans celles-ci on constate çà et là des variantes. C'est par inadvertance que l'auteur parle (p. XV) du texte hollandais, car à la page suivante il emploie l'expression *texte flamand*. Nous signalerons à l'auteur ce qu'a écrit Serrure dans le *Vaderlandsch Museum*, I, 34-40, 437-440; IV, 435-437. Nous ne pouvons assez remercier M. Roersch de cette nouvelle et savante contribution, qui nous fait connaître de mieux en mieux les écrits des humanistes flamands du XI^e siècle.

A. DE CEULENEER.

Nouveau Dictionnaire français-latin contenant la traduction de tous les termes employés dans la langue depuis le XVII^e siècle jusqu'à nos jours et rédigé spécialement à l'usage des Classes et des Étudiants en lettres, par HENRI GOELZER. Paris, Garnier frères, 1904. Un volume in-8° de 1900 pages, relié en toile pleine. Prix : 10 francs.

Ce Dictionnaire, composé d'après les travaux les plus récents de la lexicographie, est vraiment *nouveau* et nous paraît supérieur à ceux que l'on employait jusqu'ici : il suffira, pour s'en convaincre, de comparer quelques articles. Certains néologismes du modernisme le plus aigu, tels *cold-cream*, *collectiviste*, etc., y ont reçu le droit de cité latine. Les renseignements qu'il donne pour la traduction sont plus complets et, surtout, ils se présentent dans un ordre plus *scientifique*.

Le plan de l'article reproduit l'histoire même du mot à traduire, en suivant ce mot dans toute la filiation logique de ses significations. L'auteur a pris pour guide le *Dictionnaire général de la Langue*

française de MM. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas, auquel il emprunte généralement les définitions et le classement sémantique. Il n'aurait pu mieux faire.

Quant à la partie latine, M. G. a résolument renoncé aux pratiques anciennes, qui consistaient à « énumérer, en tête de chacune des grandes divisions des articles, les mots latins rendant plus ou moins exactement les diverses significations du mot français, et à ranger à la suite de cette énumération un certain nombre de phrases françaises empruntées à des traductions ou extraites du dictionnaire latin-français. » Il a mieux aimé faire suivre immédiatement chacun des mots latins — imprimés le plus souvent en caractères gras — d'exemples bien choisis destinés à en illustrer la valeur et l'emploi. Il range ces mots latins dans un ordre logique : il met en tête celui qui rend avec le plus de précision l'idée du mot français, puis il énumère, suivant leurs degrés d'approximation, des synonymes ou des équivalents. A part certaines exceptions nécessaires pour les termes techniques et pour la latinité du moyen âge, partout l'auteur s'est astreint à ne donner que des mots dont la légitimité ne pût être suspectée.

Nous nous plaisons à reconnaître que M. G. a pleinement atteint son but et qu'il a fourni au professeur et à l'étudiant « un répertoire à la fois complet, précis et sûr, où tout est subordonné à la recherche de la propriété et de la précision des termes. » Son Dictionnaire est appelé à rendre chez nous de précieux services lorsque le thème latin, sagement entendu, sera remis en honneur dans nos athénées.

Par cette œuvre considérable, l'auteur couronne dignement ses longues études lexicographiques qui nous avaient déjà valu un excellent *Dictionnaire latin-français*.

J. H.

HENRY DUBOULE. **Cambrai à la fin du Moyen-âge (XIII^e-XVI^e siècle)**. Lille, Lefebvre-Ducrocq, 1904. In-8° de xxix-457 pp.

L'histoire de Cambrai est intéressante à beaucoup d'égards. Tout d'abord, au point de vue de l'histoire politique générale de l'occident de l'Europe. De bonne heure, en effet, les évêques de Cambrai avaient reçu des empereurs allemands l'ensemble des droits régaliens à Cambrai et dans la région avoisinante. Mais du jour où, dans nos contrées, se constituèrent les principautés territoriales, l'existence du fief de Cambrai fut menacée par les princes voisins, de Flandre surtout et aussi de Hainaut. Il réussit toutefois à échapper à leurs tentatives d'annexion. Mais un danger plus grand le menaça dès la fin du

XIII^e siècle. La royauté française manifestait une force d'attraction considérable et le Cambrésis lui serait échu si la guerre de cent ans d'une part, la création d'un nouvel État par les ducs de Bourgogne d'autre part, n'avaient pour longtemps rendu impossible la politique française d'agrandissement territorial. Il fallut le règne de Louis XIV pour que se fit la réunion définitive de Cambrai à la France.

Ces événements étaient connus dans leurs grandes lignes. Grâce à l'emploi de documents d'archives pour la plupart inédits, l'auteur a pu les retracer à nouveau de façon très détaillée.

C'est grâce aussi à l'emploi de pièces d'archives que M. Dubrulle a pu donner un précieux complément au livre excellent de Reinecke, *Geschichte der Stadt Cambrai bis zur Erteilung der lex Godefridi*. Comment et dans quelle mesure les Cambrésiens réussirent-ils à conquérir leur autonomie municipale? L'auteur suit pas à pas le tiers état dans sa lutte pour l'émancipation. On voit l'empereur tour à tour protéger et combattre la commune; puis l'évêque, souvent en conflit d'ailleurs avec le chapitre cathédral, faire alliance avec la commune contre le chapitre; le contraire se voit aussi et la commune et le chapitre se liguent contre l'évêque. Toutes ces volte-face ont des causes que l'auteur réussit à pénétrer. Et entretemps, la commune s'organise.

Il serait intéressant de comparer au développement de la commune de Cambrai, celui de la commune de Liège. La situation présente les plus grandes analogies dans les deux cités épiscopales. Et à Liège comme à Cambrai, les conflits se terminent par un compromis : la commune est constituée mais n'arrive pas à une pleine autonomie.

Dans un autre chapitre l'auteur examine l'organisation municipale proprement dite : le rôle des officiers municipaux, le service des finances et des travaux publics, l'organisation militaire, les lois civiles et criminelles.

Puis, après avoir traité des droits respectifs de l'évêque et du chapitre cathédral, il consacre un important chapitre au commerce et à l'industrie de Cambrai, étudiant l'industrie de l'alimentation et celle du vêtement, notamment la fabrication du drap et celle de la toile qui, travaillant pour l'exportation, faisaient la source principale de la richesse des bourgeois de Cambrai.

Le paragraphe consacré à l'aspect de la ville (construction d'églises et de bâtiments civils) et à la vie à Cambrai (processions et réjouissances locales) nous montre que Cambrai était une ville de civilisation flamande. La même remarque peut se faire en ce qui concerne les institutions judiciaires. L'histoire de Cambrai au moyen-âge fait essentiellement partie de l'histoire de Belgique et c'est la raison pour laquelle le livre de M. Dubrulle doit nous intéresser plus particulièrement.

A. HANSAT.

H. DUBRULLE. Bullaire de la province de Reims sous le pontificat de Pie II. Lille, René Giard, 1905. xxxii-261 pp.

Ce travail constitue avec le précédent la thèse de doctorat présentée par l'auteur à la Faculté des lettres de l'Université de Lille. Il comporte 967 numéros se répartissant sur les années 1458 à 1464. Il ne relève d'ailleurs que les pièces conservées au Vatican et ne doit être considéré, l'auteur nous apprend, que comme préparation à un Bullaire complet de la province de Reims. Indépendamment de ce que peuvent y glaner nos historiens sur des localités de la Belgique actuelle ou des personnages de notre histoire, ce qui fait l'intérêt de ce travail, c'est qu'il nous permet de nous faire une idée nette de l'état du clergé catholique au milieu du XV^e siècle, tant en Belgique que dans la région Nord-Est de la France. A cet égard l'introduction du livre de M. Dubrulle est éminemment instructive. La guerre de Cent ans, puis la lutte entre le roi de France et les ducs de Bourgogne avaient amené dans l'Eglise de France une complète désorganisation. La curie romaine ne fit rien ou presque rien pour remédier à cette situation lamentable. Nombre d'évêchés, de cures, de chapellenies, de bénéfices sont conférés à des indignes ou aux bâtards des grands. Le cumul des bénéfices sévit de même que la non résidence et aussi l'abus des indulgences. Au récit de toutes ces misères on ne s'étonne pas que le mouvement de la Réforme soit tout prochain.

Bref, l'historien de la vie religieuse à la veille de la Réforme trouvera à se documenter abondamment dans le livre de M. Dubrulle.

A. HANSAY.

ANDRÉ MARTINET. Léopold I^{er} et l'intervention française en 1831. Bruxelles, Schepens et C^{ie}, 1905. In-8^o, 313 pp. 6 francs.

Au moment où la Belgique se dispose à célébrer le 75^e anniversaire de son indépendance, il y avait opportunité à refaire le récit de la crise que traversa notre pays au lendemain du vote du traité des XVIII articles et de l'inauguration de son premier roi. Il importe de rappeler à la génération présente que l'effort des glorieuses journées de 1830 n'a pas suffi pour constituer notre nationalité et que peu s'en est fallu que l'œuvre des héroïques combattants de Septembre, du Gouvernement provisoire et du Congrès ne fût détruite aussitôt après les événements qui semblaient en avoir garanti le succès. J'estime donc que M. Martinet, en racontant la douloureuse histoire de la « campagne de 10 jours » (2-13 août 1831), a été guidé par un sentiment de

patriotisme viril et éclairé et je lui sais gré de la sincérité quelquefois humiliante pour notre amour-propre, avec laquelle il a traité son pénible sujet. Non pas que son livre n'appelle certaines réserves. L'auteur explique l'intervention française par des considérations dynastiques, purement personnelles à Louis-Philippe. Il oublie que la France avait un intérêt national à l'indépendance de la Belgique, puisque la fondation du royaume des Pays-Bas en 1815, c'est-à-dire la reconstitution d'une *Barrière* sur sa frontière septentrionale, avait été une mesure de défiance et de sauvegarde dirigée expressément contre elle. On voudrait aussi la bibliographie du sujet, l'indication plus précise des sources citées ou analysées, un enchaînement plus rigoureux et des divisions moins sommaires dans le récit des faits, plus de correction et d'uniformité dans l'orthographe des noms propres, un tour de style quelquefois plus alerte ou moins recherché. Néanmoins ce ne sont là que de légères imperfections dans un livre qui n'a d'autre prétention, il me semble, que de raconter pour le grand public et la jeunesse studieuse un épisode assez peu connu de notre histoire nationale. Il sera lu avec intérêt et sa place est toute marquée dans nos catalogues officiels de distributions de prix.

A. DUTRON.

GASTON PÉROT. **L'accent tonique dans la Langue Russe.**
(Travaux et Mémoires de l'Université de Lille.) Lille,
 Le Bigot, 1902. Prix : 10 fr.

Parmi les traits qui permettent de rapprocher du grec la langue russe, il faut sans doute compter une accentuation compliquée : le caprice en a défié jusqu'à présent l'effort législatif des grammairiens. Comme en grec, chaque mot porte un accent fondamental qui se déplace d'après les flexions et d'après l'emploi du vocable dans la phrase. Deux catégories de problèmes se présentent donc : le vocable étant donné, trouver son accent tonique ; l'accent tonique étant connu, déterminer la loi de son déplacement. Ni les uns ni les autres n'ont reçu encore de solution satisfaisante et complète. Il est probable — de l'avis de M. Meillet, de M. Pérot lui-même — que des études de grammaire comparée étendues à diverses langues indo-européennes, le grec notamment, fourniraient des éléments de réponse ; mais de telles recherches sont à peine entreprises. — Le bizarre de la chose, au moins à première vue, est que les rapprochements tentés entre le russe et les langues slaves modernes, ne produisent pas de clartés et ne semblent pas devoir en fournir. M. Pérot, notamment, en des notes ultérieures

au travail que nous signalons, a publié les résultats de ses investigations là-dessus : ils paraissent concluants.

La tâche que s'est donnée M. Pérot n'est pas de formuler des règles encore inconnues; elle est plus sage et, du coup, plus scientifique. Peut-être, après tout, n'y a-t-il pas là de règles quelque peu générales, ou bien des causes psychologiques invisibles pour les philologues y jouent-elles un rôle trop marqué. Il faut, en tout cas, dresser le catalogue de ces mots accentués et des accentuations variées d'un mot dans le discours. C'est ce catalogue que M. Pérot a rédigé. Livre utile aux étudiants, écrit-il avec modestie. Livre utile à quiconque pratique le rude idiome slave. Car combien en est-il, parmi ceux qui se flattent de parler le russe, qui sachent le faire sans fautes d'accents? — Nous en étions réduits à présenter aux jeunes gens des textes accentués (et les éditeurs français n'en publient pas), ou à faire scander des poètes. De cette pratique restreinte ne sortaient pas de grands résultats. Nous pouvons mettre en mains des élèves, aujourd'hui, un répertoire complet d'accentuation. Avantageux aux apprentis, le livre rendra service aux maîtres qui voudraient s'occuper de la question. Le plan en est clair et simplifié dans la mesure du possible. Les recherches y sont commodées. M. Pérot a réalisé un progrès. Le travail qu'il a dû fournir est considérable : il lui a fallu lire en entier, la plume aux doigts, les grands dictionnaires russes de Dahl et de l'Académie, les confronter avec les recherches de Ielsine et Vostokov, et, dans ce fouillis, débrouiller patiemment les éléments de groupes semblables. Les mots, classés en substantifs, adjectifs et pronoms, verbes, etc., se répartissent en catégories, d'après l'importance du déplacement de l'accent. Le lecteur trouvera facilement le terme qu'il cherche. — A la fin de chaque chapitre, et pour clôturer l'ouvrage, quelques règles empiriques permettent de découvrir d'emblée la solution, dans un grand nombre de cas¹. Faut-il ajouter que ce travail fait honneur à M. Haumant qui a créé à Lille l'enseignement du russe?

F. MALLIEUX.

¹ Le livre étant destiné aux étudiants, il est permis d'y relever des faiblesses de traduction, qui sont plutôt des erreurs pédagogiques. Exemples : p. 46, *nébo* traduit par *nuage*, au lieu de *ciel*; p. 47, *iadro* par *boulet*, au lieu de *baie*, *noyau*; p. 58, *rouda* par *mine*, au lieu de *minerais*; p. 169, *posliédovatél'nost* signifie *conséquence*, plutôt qu'*imitation*; p. 179, *spravedlivost* signifie *équité*, bien mieux que *rérité*; p. 191, *striélbistché* pourrait désigner un champ de tir quelconque. — Fautes d'impression : p. 112, *peklass*, au lieu de *péklas*; p. 132, *sdadky*, pour *sladky*. — A la bibliographie, on pourrait ajouter le petit ouvrage : A. BYSTROV, *Regeln über den Accent in der Russ. Spr.* — Mitau, 1884.

D. MERCIER. Professeur de Philosophie et Directeur de l'Institut supérieur de Philosophie à l'Université catholique de Louvain, Membre de l'Académie royale de Belgique. — **Logique**, 4^e édition revue et augmentée. 1 vol. in-8° (XVI-407 pp.) de la Bibliothèque de l'Institut supérieur de Philosophie. Louvain 1905. Prix : 5 fr.

L'ouvrage forme le premier volume du *Cours de Philosophie* professé à Louvain par M. D. Mercier, ce qui justifie « l'Introduction à la Philosophie » par laquelle il débute. Dans celle-ci l'auteur marque avec netteté le caractère spécifique de la philosophie et revendique hautement sa valeur suprême dans l'ordre de la connaissance scientifique. Ensuite, un aperçu succinct de l'histoire de la philosophie nous conduit jusqu'à la récente renaissance du thomisme que M. Mercier a, comme l'on sait, pris à tâche de défendre et dont il est un des plus vigoureux champions. Selon lui, le thomisme se tient sagement à égale distance de l'empirisme positiviste et de l'idéalisme. Sa méthode est faite d'observation et de spéculation rationnelle, d'analyse et de synthèse : il part de l'étude du monde sensible pour s'élever progressivement jusqu'à l'Être absolu, et, cette connaissance atteinte, redescendre au monde créé pour le comprendre synthétiquement dans sa cause première et dans sa fin dernière. Cette philosophie est toute dominée par la recherche des causes, entendues selon la doctrine d'Aristote, et elle en reçoit une forte unité organique. La conception aristotélicienne des causes détermine jusqu'au plan de la *Logique* de M. Mercier. Il a divisé son livre en quatre chapitres qui étudient successivement la cause efficiente de l'ordre logique, sa cause matérielle, sa cause formelle et sa cause finale.

Dans le premier chapitre, bref résumé de notions psychologiques préliminaires, il faut signaler la thèse qui ramène avec raison à l'identité foncière de nature les trois actes essentiels de la connaissance : l'appréhension perceptive, le jugement et le raisonnement.

La cause matérielle de l'ordre logique fait l'objet du chapitre II. Dans cette étude des matériaux de la connaissance, la liste des catégories qui nous est présentée est celle d'Aristote, mais à la septième catégorie (*κεῖσθαι*) et à la huitième (*ἔχειν*) notre auteur donne une autre signification que celle qui est traditionnelle chez les commentateurs scolastiques : il se rallie à l'interprétation qu'en a proposée Max Müller. La théorie des prédicables, de la définition et de la division, et celle des termes complètent cette revue des matériaux de la pensée, dont le chapitre III montrera la mise en œuvre dans le jugement, dans le raisonnement et dans la systématisation scientifique et philosophique.

Ce chapitre III qui traite de la cause formelle de l'ordre logique et qui est le plus important de l'ouvrage, est remarquable par la méthode

et la clarté de l'exposition, le choix judicieux de l'essentiel dans une matière très riche, la précision et la solidité de la doctrine. Il contient une excellente réfutation des critiques dirigées par Stuart Mill et d'autres penseurs contre le syllogisme. L'objection capitale de Mill, celle de *petitio principii*, provient de sa conception empiriste de la majeure du syllogisme : il lui donne pour sujet une notion collective, alors que le sujet est un type abstrait et que la majeure énonce une loi dont le syllogisme a pour but et pour effet de montrer l'applicabilité à un cas particulier considéré. M. Mercier montre aussi très clairement que l'on ne peut, sans confondre les prémisses formées avec les matériaux dont elles sont formées, soutenir que les prémisses contiennent *implicitement* la conclusion. Et il faut le louer également d'insister sur la grande utilité de l'emploi correct de la forme syllogistique : en la dédaignant on s'expose, comme l'a bien indiqué Leibniz, à de nombreux et graves inconvénients dans la spéculation et dans la pratique.

Forcés de nous borner, nous signalerons encore trois points à l'attention du lecteur. C'est d'abord la théorie de l'induction. Pour M. Mercier, l'induction scientifique ne diffère pas, au fond, du syllogisme. Il ne faut pas la confondre avec l'observation d'un certain nombre de cas particuliers : ce n'est là qu'un stade préliminaire. L'induction proprement dite recherche la cause d'un phénomène : ses méthodes essentielles, celle de concordance et celle de différence, se ramènent à des applications du syllogisme conditionnel. Et « lorsque, au moyen des méthodes inductives, on a établi que la cause présumée du phénomène en est la cause véritable (démonstration $\delta\tau\iota$), on fait voir que cette cause n'est pas indifférente, mais *naturellement déterminée* à manifester certaine *propriété*, à agir suivant une *loi*. A son tour, cette démonstration est exprimable en syllogismes » (p. 332-333). On reconnaît ici une thèse fondamentale de la philosophie aristotélicienne, celle de la finalité interne propre à chaque substance, thèse que les néoscholastiques ont reprise et sur laquelle ils insistent avec raison, car elle est vraiment d'une importance capitale.

Signalons ensuite les pages très intéressantes sur l'hypothèse et la notion de probabilité, et, dans le chapitre IV (étude critériologique complémentaire qui traite de la cause finale de l'ordre logique) la partie consacrée à faire voir que la conception moderne de la science ne diffère pas, dans son fond, de la théorie péripatéticienne (p. 394 à 399). Il ne serait pas juste de ne pas faire mention aussi de l'impartialité avec laquelle M. Mercier montre les abus possibles de la méthode scolastique. L'ouvrage tout entier est d'ailleurs écrit sans cette étroitesse qui est trop souvent inhérente à l'esprit d'école. C'est un bon traité de logique — de logique aristotélicienne évidemment, mais ce n'est pas sans

les soumettre à l'examen et sans les amender ou les compléter plus d'une fois que l'auteur expose les enseignements du Stagyrte et des docteurs scolastiques.

G. REMAUE.

Critique de la Raison Pure, par EMMANUEL KANT. *Nouvelle traduction française avec notes*, par A. TREMESAYGUES et B. PACAUD, licenciés ès lettres. *Préface* de A. HANNEQUIN, professeur de philosophie à l'Université de Lyon. 1 vol. in-8°, xxiv-676 pp. Paris, 1905, Félix Alcan, éditeur. Prix : 12 fr.

M. A. Hannequin, qui vient d'être enlevé à la philosophie sans avoir pu donner toute sa mesure, a écrit pour cette traduction une excellente préface. Il y dégage très nettement la thèse maîtresse de la *Critique de la Raison Pure* (voir en particulier p. VIII-IX), mais la franchise même avec laquelle il la dégage en laisse apercevoir la faiblesse, tranchons le mot, laisse voir la pétition de principe qui est à la base de la condamnation Kantienne de la métaphysique en général : l'*a priori* comme tel n'est pas connaissance, mais est *seulement* condition nécessaire ou élément de connaissance, constituant une *expérience* avec l'aide des données de l'intuition sensible. On chercherait en vain dans Kant (du moins ne l'y avons-nous jamais trouvée) une démonstration sérieuse de cette proposition aux si graves conséquences. C'est là l'importante réserve qu'appelle, à notre sens, ce plaidoyer souvent vigoureux que M. Hannequin a écrit, montrant avec une grande pénétration les services que l'étude de Kant peut rendre aux savants et aux philosophes d'aujourd'hui.

La traduction nouvelle de la *Critique de la Raison Pure* est l'œuvre de MM. Tremesaygues et Pacaud. Sa publication était nécessaire, les traductions de Tissot et de Barni étant, depuis quelques années déjà, épuisées. Celle-ci est faite sur la première édition de la *Critique* : mais les variantes et les additions de la deuxième édition sont données sous forme de notes au bas des pages ; et, quand l'importance des retouches de la deuxième édition le rend nécessaire, les traducteurs ont consacré la moitié des pages au texte de la première édition, et l'autre moitié à celui de la deuxième, en imprimant celui-ci en caractères plus petits. Le lecteur a ainsi simultanément sous les yeux et sans confusion possible la version du texte de 1781 et de celui de 1787, et leur comparaison, souvent fort instructive, en est facilitée. Cette disposition nous semble, comme aux traducteurs, bien préférable au système des suppléments adopté par Barni qui rejeta dans un Appendice toute la partie

de la première édition concernant la déduction des concepts purs de l'entendement et les paralogismes de la raison pure.

Deux autres innovations, non sans utilité, sont à signaler : d'abord un *Index des noms propres*, ensuite des *Notes Critiques* renseignant les principales corrections de texte proposées par Benno Erdmann, Vaihinger, Wille, etc.

Nous avons comparé la traduction, presque d'un bout à l'autre, avec celle de Barni. Elle est plus littérale que celle-ci qui, pour les passages obscurs, est une transposition française plutôt qu'une traduction. Les deux méthodes ont leurs partisans. Nous croyons que celle des nouveaux traducteurs aura la préférence des philosophes : elle leur permet de reproduire plus fidèlement la couleur originale et le mouvement laborieux de la pensée. La version de MM. Tremesaygues et Pacaud est une œuvre des plus consciencieuses, fruit de plusieurs années de travail et de recherches, et nous ne doutons pas que le public philosophique ne lui réserve le favorable accueil dont elle est en tout point digne.

G. REMACLE.

GEORGES LÉCHALAS. Introduction à la Géométrie Générale.
Paris, Gauthier-Villars, 1904.

Parmi les considérations instructives que, depuis moins d'un siècle, les mathématiques ont apportées à la philosophie, il faut sans doute mettre en lieu d'honneur les idées de la géométrie générale.

On semble ignorer en Belgique que Delbœuf fut le premier chez nous à s'en préoccuper et qu'à part les précurseurs de génie, il fut avec Hoüel le premier en Europe à saisir la valeur de ces recherches : néanmoins, nos compatriotes ne le citent pas, et des étrangers, comme M. Léchalas, ont fait bien plus pour lui.

Qu'il me soit permis de forcer un instant ma pensée : les métageomètres vivent encore dans cette période confessionnelle de la science où, les principes attendant une dernière élaboration, on s'excommunie volontiers d'école à école au sujet d'interprétations divergentes.

M. Léchalas ne peut être nouveau venu pour les philosophes ; ceux-ci ont le droit d'ignorer sa collaboration active à l'encyclopédie des travaux publics, mais ils doivent connaître ses études esthétiques et au moins une part de ses articles sur les fondements de la géométrie et de la mécanique. L'introduction à la géométrie générale est un exposé clair et rapide des idées qui conduisent aux géométries non-euclidiennes, et surtout une vue de synthèse. L'auteur est de ceux qui se rapprochent le plus de Delbœuf, sans que leurs doctrines se confondent.

Le but de la géométrie générale est, au fond, de définir avec une précision croissante la notion de l'espace euclidien, et de rechercher ensuite de quelle extension la notion d'espace est susceptible.

On s'aperçoit bientôt que, pour définir l'espace dont nous avons l'intuition, il faut placer le postulat d'Euclide tout au début de la théorie et parmi les définitions fondamentales, le considérer, par suite, comme indépendant des axiomes et des premières définitions : d'où, réel progrès de nos idées.

Mais si, niant ce postulat, on dit que par un point, il passe une infinité de parallèles à une droite, ou si l'on dit au contraire qu'il n'en passe aucune et que, dans un plan, toutes les droites se coupent, — sur les deux ensembles de principes ainsi modifiés, on peut continuer à faire des raisonnements qui ont en tout l'aspect de raisonnements géométriques, qui se développent en longues suites de théorèmes sans contradiction interne et fournissent un corps de propositions verbalement et logiquement semblables à celles de la géométrie euclidienne : il va de soi que les conclusions diffèrent. Ces sciences nouvelles sont les géométries de Lobatchévsky et de Riemann.

Comment faut-il interpréter des résultats si curieux pour la connaissance de l'esprit? Nous font-ils craindre que l'espace où nous vivons, nous en avons une intuition fausse? Montrent-ils la simple possibilité pour des êtres doués d'une sensibilité autre que nous de percevoir autrement l'espace? Infirment-ils la théorie de Kant sur les formes de la sensibilité, en montrant un espace à existence réelle hors de nous?

Il nous paraît que ce serait bien mal comprendre les idées des criticistes sur la nature de l'espace que de soutenir l'une de ces opinions. Le seul espace qui importe à la thèse kantienne est celui dont nous avons l'intuition, puisqu'il s'agit de montrer qu'une certaine intuition ne peut être acquise : or nous ne possédons nulle intuition des espaces de Riemann et de Lobatchévsky. Quant à la possibilité pour des êtres imaginés de se représenter la distance et la courbure autrement que nous, elle ne renferme de sens que si l'on accorde déjà la réalité extérieure de l'étendue, et au surplus, on pouvait y songer sans le secours de la récente géométrie. La théorie nouvelle ne nous apprend pas davantage si notre intuition spatiale est fausse, puisqu'elle ne nous apprend même pas si, hors de nous, l'espace a une existence réelle, ce que la question présentée tout à l'heure suppose établi.

Il n'en reste pas moins que la métagéométrie soulève d'intéressants problèmes et ouvre des vues originales tant sur les formes de la sensibilité que sur les procédés intellectuels d'analyse et de synthèse.

On a étendu, par une généralisation plus aisée, l'idée commune

d'espace à une étendue euclidienne ayant un nombre de dimensions plus grand, qui serait à notre espace large, long et profond, ce que la surface est à la ligne, le volume à la surface, et M. Léchalas s'applique à montrer que toutes les figures inventées par les métagéomètres, peuvent se situer dans un espace euclidien, pareil à celui que nous connaissons, mais pourvu d'un nombre de dimensions supérieurs, toutes les géométries se ramenant ainsi à une seule, dans une belle et désirable unité.

A la multiplicité de ces géométries. M. Léchalas oppose l'unicité de la sienne : c'est le point original du livre, ce qui en rend l'étude instructive et attrayante. Ajoutons que la lecture est facile et que tout homme cultivé, ne fût-il pas spécialiste, peut en suivre les raisonnements.

F. MALLIEUX.

O. JESPERSEN. *Lehrbuch der Phonetik, Uebersetzung von H. Davidsen*. Leipzig, Teubner, 1904. Prix : 5 M.

Le nombre déjà grand des *Phonétiques* s'accroît d'un nouveau traité, le *Lehrbuch der Phonetik* de M. Jespersen. Était-il bien nécessaire? Pourquoi pas? On gagne toujours à relire les mêmes faits exposés d'après une méthode inédite, personnelle et lumineuse. Or, l'éminent linguiste danois, comme plusieurs de ses compatriotes (serait-ce une vertu nationale?), joint à la profondeur allemande la clarté française, deux qualités qui se boudent souvent dans les manuels scientifiques, même les plus réputés. L'auteur ne perd jamais de vue l'élève que son livre doit instruire, et cette préoccupation pédagogique que d'autres savants dédaigneraient, nous vaut presque des trouvailles, jusque dans les régions les plus battues de la phonétique.

Voyez, par exemple, l'explication du *b* ou du *d* intercalaire des mots *timber*, *thunder*, *mesembria*, celle de la prononciation *haben*, ou *ham* pour *haben*, de l'interjection *hem*, explications simples, sans doute, mais qu'on chercherait en vain dans la plupart des traités, en sorte que l'étudiant se contente de répéter avec foi la formule mystique : « **āwqes : āwqes*, par raison d'euphonie, » et il passe ainsi, sans comprendre, à côté d'un des phénomènes les plus clairs et d'un des principes les plus riches en conséquences. Je signale aussi comme modèle de précision et de netteté la caractéristique des dialectes qui sont affectés de nasillement, ou encore l'explication des vibrations du larynx. N'est-ce pas aussi un progrès que d'avoir remplacé les deux termes : assimilation progressive et assimilation régressive par ceux de *verweilende Assimilation* et *vorgreifende Assimilation*? Progressif

et régressif indiquent la direction dans laquelle s'opère le phénomène, mais rien de plus.

On saura gré également à M. J. d'avoir émis une opinion fort raisonnable sur la question tant discutée de la classification des voyelles. On sait que le nombre des systèmes proposés s'est augmenté petit à petit au cours de près d'un siècle, au point de former toute une littérature. Les phonétiques en reproduisent d'habitude les principaux, et les débutants croient de leur devoir d'en soupeser les mérites et les défauts, et de prendre parti pour l'un ou pour l'autre. M. J. ne pouvait se soustraire à la coutume. Il esquisse les classifications les plus connues avec clarté et impartialité, mais il constate sagement l'impossibilité absolue de faire entrer toutes les voyelles dans un tableau unique. Tous les systèmes négligent forcément dans plusieurs sons telle ou telle de leurs particularités. Aucun d'eux ne peut donc être admis que sous la réserve de corrections. D'ailleurs, ce qui importe surtout, c'est l'analyse de chacune des voyelles, c'est l'indication des caractères qui les distinguent; leur groupement en catégories n'a qu'une importance secondaire, et ce n'est point par ce côté qu'il convient d'en entamer l'étude.

Et la syllabe! Il faut lire le chapitre de M. Sievers sur les syllabes pour savoir la foule des complications et des distinctions subtiles que comporte, d'après lui, la notion de la syllabe. Mais on n'est pas obligé d'admettre toutes les hypothèses de cette analyse, et M. J., ami de plus de simplicité, se contente de définir la syllabe comme un *sommet* dans la chaîne des *sonorités* relatives des sons. Quant au commencement et à la fin des syllabes, pas de règle infallible qui nous les indique dans tous les cas. Nous voilà loin de l'assurance avec laquelle on a déjà discoursu sur la division des syllabes en grec homérique, ou dans d'autres langues mortes.

L'auteur n'a pas seulement le mérite d'avoir mis au point plusieurs des questions de phonétique, et d'avoir enrichi les autres de collections d'exemples neufs. Le souci de la clarté qui le poursuit lui a inspiré une disposition des matières également originale et heureuse. Il est presque de tradition de décrire de prime abord tout l'appareil de la phonation, depuis la cage thoracique jusqu'aux lèvres et aux cavités nasales. Ce résumé d'anatomie est suivi de l'étude des différents sons, analysés chacun dans tous ses détails, avec toutes ses variantes, fréquentes ou rares. Le lecteur passe donc sans transition du domaine de la médecine dans les régions de la phonétique les plus embroussaillées, et je doute qu'il trouve beaucoup d'agrément à des excursions aussi disparates. Si la phonétique inspire parfois tant de répugnance aux jeunes philologues, s'il paraît si difficile d'apprendre comment on parle, la faute en incombe peut-être aux phonéticiens eux-mêmes qui n'ont pas

toujours su exposer des phénomènes quotidiens en leur laissant leur simplicité naturelle.

M. J. me semble avoir paré à cet inconvénient. Nous ne trouverons plus dans son livre de chapitre compact d'anatomie. *Chaque organe* (lèvres, langue, voile du palais, etc.) est examiné à part, avec indication des positions qu'il peut prendre et des mouvements dont il est susceptible dans le langage, sans qu'il soit fait mention des positions ou mouvements concomitants des autres organes. Cette première partie porte le nom d'*analyse*, car on y étudie séparément les *éléments* des sons.

Les *sons*, qui ne sont que la résultante de l'action simultanée de plusieurs organes, formeront la seconde partie : ce sera une *synthèse*.

Vient ensuite le chapitre de la *combinaison* des sons, l'étude des sons en tant que membres du discours, par exemple, l'étude de la quantité, des syllabes, de l'accent.

Enfin, comme les sons forment le matériel des langues, qui ont chacune leurs particularités, il y a lieu de réunir les traits propres à chaque idiome et d'en former le système phonétique qui le distingue des autres. C'est ce que l'auteur a baptisé du nom un peu bizarre de *nationale Systematik*, faute de mieux, a-t-il soin d'ajouter.

L'avantage de cet arrangement découle surtout des deux premières divisions. Le lecteur acquiert peu à peu la connaissance des organes et de leurs fonctions; c'est seulement après cet apprentissage qu'il aborde la difficulté plus grande de la constitution des sons. C'est aller prudemment du simple au compliqué.

Cependant cette disposition me paraît encore susceptible d'une amélioration. Si progressive que soit l'initiation, M. J. n'a pu naturellement réduire le nombre des cas possibles, en ce qui concerne les mouvements des organes, en sorte que chaque page vient grossir la masse des faits, et ce n'est qu'après longtemps que le lecteur possède une idée d'ensemble de la nature des sons. Toutes les phonétiques présentent ce défaut à des degrés encore plus marqués. Il suffirait, je crois, d'un court chapitre pour le corriger. Il faudrait, avant d'entrer dans le menu, donner en deux ou trois pages l'esquisse de l'appareil phonateur et l'idée de la multiplicité des sons que cet appareil peut émettre. Il en résulterait dans l'esprit de l'étudiant une impression d'ensemble qui le guiderait dans la suite de sa lecture. Dans ce résumé, il ne s'agirait pas d'être complet. Le tout serait de faire comprendre comment le souffle chassé des poumons prend la valeur d'un son en traversant le canal, et comment cette valeur se trouve modifiée et se diversifie, par l'action de tel organe, selon que les cordes vocales vibrent ou restent passives, selon que le passage de l'air est laissé ouvert, ou rétréci, ou même obstrué par l'élévation plus ou

moins grande de la langue, par la fermeture des lèvres, enfin selon que la résonance en est changée par l'ouverture des fosses nasales ¹.

Dans son traité, M. J. devait, cela va sans dire, adopter un système de transcription phonétique; il a employé celui du « Maître phonétique », très répandu à l'étranger; mais il a voulu mieux faire, et il s'est servi concurremment d'un procédé curieux, appelé analphabétique, reposant sur le principe suivant : chaque son est représenté par une formule où ses éléments sont figurés par des caractères latins ou grecs et par des chiffres. Voici, par exemple, la notation d'un *ī* long :

α	4°	. .	Les lettres grecques indiquent les organes producteurs
β	e	. .	des articulations : α , les lèvres; β , la pointe de la langue;
γ	3s	. .	γ , le plat de la langue; δ , le voile du palais; ϵ , les cordes
δ	0	. .	vocales. Les lettres latines, de <i>a</i> à <i>l</i> , symbolisent les
ϵ	1	. .	endroits où les organes se placent pour former l'articulation : <i>a</i> , c'est le bord extérieur de la lèvre supérieure;

l, c'est la paroi du fond de la gorge; entre ces deux lettres s'échelonnent les différents points des lèvres, des dents, du palais. Les chiffres marquent le degré et la forme de l'ouverture : 0, c'est la fermeture; 3, c'est une ouverture déjà prononcée, et 4, c'est un degré de plus. Pour en revenir à *ī* long, cette voyelle demande à la fois : 1° un écartement des lèvres (α) assez considérable (4), elles viennent se placer contre la surface extérieure des dents (exposant *c*); 2° l'élévation de la pointe de la lèvre (β) jusque dans la proximité de la face postérieure des dents (*e*); 3° l'abaissement du plat de la langue (γ), abaissement assez prononcé (chiffre 3); 4° la voyelle n'étant pas nasalisée, les fosses nasales resteront fermées; c'est ce qu'indique la position 0 du voile du palais (δ); 5° les cordes vocales (ϵ) sont rapprochées au point de former une étroite ouverture (1) et de vibrer sous l'effort de l'air. — Enfin la voyelle est longue : toutes les articulations ci-dessus sont également prolongées, et cette tenue générale est marquée par les deux points placés à droite de la seconde colonne.

Comme on le voit, c'est une exactitude très grande que l'on obtient par ce mode de notation. On ne peut dire qu'il soit compliqué, mais il prend de la place et du temps. Il serait difficile de l'employer comme

¹ Je trouve à la page 15 une preuve de la nécessité du chapitre préalable que je réclame. M. J. parle d'un certain son sourd, (*stimmlos*), l'interjection que l'on profère avec les lèvres, quand on a très froid, et le distingue du même son sonore (*stimmhaft*), l'interjection dont on se sert pour arrêter les chevaux. Or, le rôle du larynx et des vibrations vocales ne sera étudié que 50 pages plus loin. Le débutant ne sera-t-il pas arrêté, faute d'avoir été prévenu?

transcription cursive de mots et de phrases; mais quand le signallement précis, complet de certains sons ou groupes de sons sera requis, le système de M. J. facilitera grandement le travail du phonéticien. Dans ces cas, il n'est pas loin de réaliser les conditions que Techmer imposait à l'orthographe idéale dont il souhaitait la découverte.

En résumé, ce n'est point peine perdue que de lire l'ouvrage de M. J. après ceux de Sievers, de Sweet, etc. Ces derniers conservent leur valeur et leur utilité, naturellement; mais pour une question de méthode, c'est, je crois, par la lecture du premier qu'il faut recommander de débiter. Quant aux points trop spéciaux dont M. J. a écarté la discussion, afin que son livre reste un manuel, nous ne perdons rien pour attendre. Il nous annonce la publication prochaine d'un volume de *Phonetische Grundfragen*. Sans nul doute, nous y trouverons un bouquet de fines remarques, de judicieuses critiques, de conceptions larges et suggestives.

Voici quelques observations que je me permets de présenter à M. Jespersen. P. 59 : « Les nasales françaises font sur les oreilles étrangères non habituées l'impression de voyelles pures suivies d'une consonne : *ay*, etc., tandis que les nasales dialectales allemandes ou danoises ne leur paraissent point être accompagnées de cette consonne ». Je suppose que les Germains inexpérimentés entendent dans les voyelles nasales françaises quelque chose d'analogue à leurs fausses voyelles nasales, écrites *ang*, *eng*, etc. Mais il me paraît erroné de croire que cette ressemblance prétendue du français *a* avec *ay* provient de ce que le voile du palais est plus abaissé dans la nasale française que dans les nasales allemandes dialectales. Cet abaissement ne doit pas avoir pour effet de produire l'impression d'une consonne, à moins que la langue n'arrive jusqu'à toucher le voile du palais, mais dans ce cas nous n'avons plus la voyelle française, mais une véritable consonne. — P. 71 : Aux éléments qui déterminent l'appréciation de la voix, au sens vulgaire du mot, il faut ajouter le rôle du voile du palais. — P. 169 : Rien de plus artificiel que de faire figurer la transformation des consonnes sonores en sourdes devant une pause parmi les cas d'assimilation. Sans doute les cordes vocales anticipent sur leur position à l'état de repos, mais les raisons psychologiques de ce phénomène sont différentes de celles des assimilations habituelles. — P. 185 : A propos de la prononciation courante *ttafè*, *ttalær*, avec un *t* long, des mots *tout à fait*, *tout à l'heure*, M. J. remarque que la longue n'est sentie que par le sujet parlant, car l'auditeur n'entend que l'explosion du *t*, mais ne se doute pas du prolongement de l'articulation du *t* qui précède. M. J. ajoute cependant que l'explosion du *t* se ressent de l'énergie de son articulation; cela est certain : *ttafè*, à moins d'une prononciation extrêmement nonchalante, ne sonne pas du tout de la même façon que **tafè*. De plus, l'auditeur devine l'articulation spéciale du *t*, si peu que son ouïe l'ait perçue, parce qu'il connaît l'expression

pour l'avoir lui-même prononcée. — P. 177 et suiv. : La distinction entre la « quantité due à des circonstances externes et la quantité due à des circonstances internes » en paraît factice. Elle ne tient pas compte de l'histoire de la langue. Actuellement, la différence de longueur qui existe entre *seat* et *sit* est utilisée pour marquer une différence de sens; mais en réalité, elle ne provient pas de là; la longue de *seat* est la conséquence d'un état phonétique antérieur. De même, la longue de *Arcadian* (prononcé *Ākeidjan*) n'est qu'une exception apparente et en tout cas passagère à la règle de l'abrégement des syllabes atones; l'allongement de l'*a* est la compensation de la perte de l'*r*, mais le mot finit déjà par se prononcer avec un *a* plus ou moins bref. Il y a lieu, ce me semble, de compléter les définitions des deux espèces de quantités données p. 171, en remarquant qu'il est fait abstraction de l'origine des phénomènes, et que l'on ne considère que l'état présent des langues; mais je crains néanmoins qu'on n'établisse une relation inexacte de cause à effet (*seat* avec *i* long pour le distinguer de *sit* avec *i* bref). — P. 202 : Au risque de me trouver en désaccord avec plusieurs phonéticiens, je ne puis admettre l'affirmation catégorique que le mot ne constitue pas une notion phonétique. Il y a là, je pense, l'exagération d'une vérité, à savoir que les mots, dans le discours, subissent en général les mêmes influences que les syllabes : on trouvera aussi bien une assimilation entre le *n* et le *m* de *in zehn Minuten* que entre le *n* et le *m* de *einmal*. En sorte qu'il sera souvent impossible de diviser une phrase en mots, sans le secours du sens. La valeur logique est certainement la principale déterminante de la division en mots, mais en est-elle la seule? M. P. Passy lui-même, grand négateur des mots-unités phonétiques, a jugé prudent de faire des réserves. « De ce que la division des phrases par mots n'est pas une division phonétique, dit-il, il ne faut pas conclure qu'elle ne correspond jamais à un phénomène phonétique... C'est qu'il y a partout un lien intime entre la logique et la phonétique du langage. » Voilà ce qu'il ne faut pas oublier. Prononcer le divorce absolu entre la logique et la phonétique, ce serait aboutir à des abstractions imaginaires. Vouloir évaluer la part de la logique et la part de la phonétique dans la valeur des mots, serait aussi inopportun que de discuter la limite des syllabes dans les cas où nous n'en possédons pas la sensation. D'ailleurs les caractères phonétiques du mot sont-ils si peu marqués? Le mot ne se rencontre-t-il pas isolé? A lui seul il peut faire une phrase. N'est-ce point par un mot que se termine une phrase ou un groupe phonétique? Les syllabes du mot ne sont-elles pas unies suivant un dessin rythmique déterminé? On objectera que ce dessin n'est pas invariable, et que même, à certains moments, le mot français, par exemple, voit son accentuation renversée : l'accent passe sur la première syllabe, c'est parfaitement vrai, c'est ridicule. C'est loin d'être une objection. Le changement d'accent fait de *ridicule*, de *parfaitement*, des mots nouveaux, dont le sens diffère de la signification habituelle, parce qu'il s'y est ajouté un sentiment particulier. — On fait aussi grand état des écrits des personnes ignorantes où la division par mots souffre les plus grands accrocs. *Vinsoud pin edlè*, écrivait la cuisinière de A. Darmesteter; mais quand lui



est-il arrivé de *prononcer* : un soud ? Ceux qui osent écrire : *lomè rnu*, pour *l'homme est venu*, diront-ils un *lomè*, pour un *homme* ? Certainement non, et c'est la preuve que ces illettrés ont la conscience plus ou moins nette de mots distincts au milieu des autres. Si, dans l'écriture, l'individualité de ces mots paraît s'évanouir, c'est que le hasard seul et rien d'autre que lui conduit la main des ignorants. Ils savent vaguement que des espaces doivent séparer les mots, mais leur éducation phonétique et grammaticale étant insuffisante, ils sèment ces intervalles au petit bonheur ; le résultat est qu'ils semblent encore plus arriérés qu'ils ne sont en réalité, car jamais on ne surprendra des coupures aussi bizarres dans leur prononciation ¹. — La planche I que M. J. a empruntée à un journal illustré danois et qui reproduit 20 portraits d'une personne en train de prononcer la phrase : *Je vous aime*, est d'une exécution assez primitive, et produit en tout cas un effet plutôt disgracieux. Il existe des photographies mieux réussies, publiées, je crois, par la *Revue Encyclopédique*.

ANT. GRÉGOIRE.

J. BASTIN. **Précis de phonétique et rôle de l'accent latin dans les verbes français.** 2^e édit., Paris, Bouillon ; Saint-Petersbourg, Zinzerling, 1905. — In-8°, 228 p. ; prix 5 fr.

D'étude en étude, de volume en volume, M. J. Bastin, professeur à Saint-Petersbourg, un de nos vieux collaborateurs, s'est élevé sans cesse par un travail persévérant et personnel. Ce n'est pas sans regret ni sans mélancolie qu'il dit, en note, p. 116 de ce livre : je n'ai sous la main que ma petite bibliothèque. Malgré ce désavantage, M. B. vient d'ajouter à ses travaux de grammaire et de syntaxe un bel et bon livre de phonétique française qui mériterait de trouver place dans l'enseignement moyen et même dans l'enseignement supérieur. Ce livre se divise en deux parties, qui forment deux ouvrages distincts : 1^o une phonétique générale (1-104), 2^o une étude spéciale sur le rôle de l'accent latin dans les verbes français. Pour la première partie, les modèles ne manquaient pas à M. Bastin, et, si ce précis contient quelques erreurs de fait ou quelques façons de s'exprimer peu orthodoxes, ces fautes vénielles se perdent dans plusieurs milliers de mots dûment classés et expliqués.

La seconde était plus difficile à réaliser. En effet, dans les verbes, la règle de persistance de l'accent latin a été souvent contrariée par l'analogie ; les formes diverses d'un verbe, très nombreuses, obéissent souvent à des règles phonétiques différentes. De là, grande difficulté de classement. La phonétique, strictement parlant, doit traiter chaque

¹ Hormis naturellement les cas tout spéciaux d'agglutination, comme le *lierre*, *lendit*, *lingot Dar*, etc.

forme verbale à part. Elle ne s'occupe des sens et des affinités que comme d'éléments de démonstration, c'est-à-dire dans la mesure où sens et affinités ont exercé une action analogique. Les formes ne peuvent être groupées que comme obéissant à une même règle. Ce principe de division répugne à ceux qui assignent à l'infinitif une espèce de généralat et considèrent toute la conjugaison comme flexion d'un mot unique. Je ne suis donc pas étonné que M. B. ait rangé les verbes, d'abord suivant la voyelle tonique de l'infinitif, puis fait des catégories à part pour les cas où la tonique à l'infinitif est précédée ou suivie d'un *yod*, et donne enfin sous un titre quelconque les verbes qui rentreraient mal dans ces catégories : c'est un système qui permettrait de poser une forme soi-disant fondamentale et de traiter ensuite séparément des irrégularités de conjugaison de chaque verbe. Toutefois M. B. n'est pas dupe de l'arbitraire de ce système, puisque, à la table, il se contente de donner simplement la liste des verbes examinés dans l'ordre de leur examen en effaçant tout principe de division. Il reste que nous avons ici pour chaque verbe fort une monographie intéressante, où l'auteur mêle un peu lexicologie, morphologie et phonétique, c'est vrai, mais où il nous renseigne plus complètement que les dictionnaires et les grammaires en usage, où il y a beaucoup d'exemples de l'ancienne langue et beaucoup de la nouvelle, où les lecteurs feront certainement des découvertes.

J. F.

Pages choisies des Grands écrivains. Voltaire. — Schiller.
— *Carlyle*. — Paris, A. Colin, 1905. 3 vol. Prix : fr. 3-50.

C'est M. Francisque Vial qui s'est chargé de présenter au public les Pages choisies de Voltaire. C'est surtout par sa philosophie et sa propagande humanitaire que Voltaire a agi sur son temps. Sans donc négliger le poète tragique, le conteur, l'historien, le critique littéraire, etc., ces Pages choisies font surtout connaître le philosophe et le polémiste. Voltaire n'y perd pas. On critique et on loue sa philosophie plus qu'on ne la connaît. On s'aperçoit, en lisant ces extraits, soigneusement groupés et choisis avec tact, qu'elle est moins vulgaire, moins inintelligente, et pour tout dire, moins *voltairienne* qu'on ne la représente trop souvent. On voit surtout combien elle a pénétré profondément nos idées, nos sentiments, nos mœurs actuels. Cette considération seule suffit, d'après l'auteur, à justifier l'importance qu'il lui a attribuée dans ce recueil. Tout le monde, pensons nous, sera de cet avis. Quant à la notice qui ouvre le volume, on ne peut que l'approuver. Très étoffée, écrite « sans faveur mais aussi sans haine, » en pleine indé-

pendance d'esprit, son grand mérite est d'aider à la pleine intelligence des extraits. L'auteur a surtout voulu, en l'écrivant, que l'homme et la vie expliquent l'œuvre. Et il a pleinement atteint son but. Au sens propre du mot, on peut dire que cette notice est une véritable introduction aux « Pages choisies; » elle les prépare et les éclaire.

Le centenaire de la mort de Schiller, célébré par toute l'Allemagne, la Suisse et même la Belgique d'une façon vraiment grandiose, donne un caractère d'actualité au volume que M. L. Roustan a consacré, quelque temps avant cette commémoration littéraire, au grand poète allemand. Schiller a toujours rencontré de vives sympathies en France; et l'on sait que l'Assemblée nationale décerna « au citoyen Gilles, publiciste, » le titre de citoyen français. Ses œuvres ont été souvent traduites et consciencieusement étudiées. Bornons-nous à citer les travaux de Bossert sur *Goethe et Schiller*, de Montargis sur l'*Esthétique de Schiller*, de A. Kontz, sur *Les drames de sa jeunesse*, de Chuquet qui en parle dans les deux séries de ses *Études sur la littérature allemande*. Et cette faveur dont jouit en terre française le génie le plus représentatif de l'Allemagne, celui qu'à bon droit elle peut considérer comme son meilleur, comme son plus authentique poète national, s'explique par ce fait que Schiller fut toujours, à toutes les époques de sa vie, le champion de la liberté, qu'il plaida la cause du progrès, et qu'il ne cessa jamais d'exprimer sa foi en une humanité meilleure. Ces idées sont sûres de trouver un écho en France.

Mais nous n'allons pas refaire l'étude que M. Roustan a mise au devant de ces *Pages choisies*. Disons qu'elle donne une juste idée du poète et comme son portrait complet. L'auteur nous conte d'abord la vie, si mouvementée, de Schiller; après quoi, il analyse, avec beaucoup de pénétration, les multiples aspects de son génie. Il nous montre tour à tour le dramaturge, le poète lyrique, l'historien, le philosophe, l'homme et l'ami. Et nous admirons avec lui non seulement la beauté, l'étendue de ses conceptions, mais aussi la perfection de son être moral. Car, comme dit Carlyle, « ses actes furent aussi irréprochables que ses écrits étaient purs. »

Les extraits, du reste, éclairent tout ceci d'une abondante lumière. Nous ne ferons ici, qu'une petite réserve. Nous n'aimons pas beaucoup — on peut, naturellement, être d'un autre avis — les poésies traduites en vers et pour beaux que soient ceux des *Artistes* et des *dieux de la Grèce*, ce n'en est pas moins une imitation libre plutôt qu'une version fidèle. Une traduction littérale, comme celle du reste qu'a faite M. Roustan des autres poésies de Schiller n'aurait-elle pas donné une physionomie plus exacte de l'œuvre lyrique du poète?

Carlyle n'est pas précisément un auteur populaire et il faut remercier et féliciter M. E. Masson, de l'avoir rendu plus abordable au

grand public que les étrangetés et les aspérités de cet écrivain ont toujours un peu effrayé. Grâce à lui, ce génie apocalyptique sort de ses fumées et de ses brouillards, sa pensée se clarifie.

L'Introduction, écrite d'un style alerte et nerveux, avec chaleur et verve, donne une idée bien nette de ce génie tourmenté qui, malgré ses apparences excentriques, demeure un des esprits les plus originaux de l'Angleterre. L'auteur y expose, avec clarté et méthode, la philosophie de cet homme qui dans un milieu de pauvres gens — il était fils de maçon — développa sa vie intérieure d'une façon extraordinaire. Elle se ramène à ce principe : travailler, combattre pour la vérité et la justice. Le dernier des évangiles en ce monde se résume en cet adage : Connais ta tâche et accomplis-la.

Carlyle a vécu ses doctrines : critique, roman, histoire, philosophie, polémique, partout la même passion du Bien, partout la même haine du Mensonge. Il attaque avec fougue les institutions et les systèmes, fait une guerre impitoyable aux abus.

Le style, dit M. Masson, caractérise Carlyle plus encore que ses idées « c'est un rocher de scandale, une pierre d'achoppement. » Ses mots, comme ceux de Luther sont des « demi-batailles, » ou comme ceux de Burns, cet autre paysan écossais, des « boulets de canon. » Il parle un langage cru et son verbe est véhément, grondant, évocateur, sarcastique, virulent, plein de colère, de satire, de douleur ou d'enthousiasme. Un âpre visionnaire, un « animal extraordinaire, » selon le mot de Taine dont le jugement sur « le sage de Chelsea » n'est pas, du reste, tout à fait équitable.

L'influence de Carlyle dure encore. Elle s'est fait sentir, dès la première heure, en Amérique, sur Emerson — puis, en Angleterre, sur des hommes comme Ruskin et William Morris dans les mouvements d'art et de rénovation sociale. Il a « planté pour l'éternité, » pour parler comme lui.

Ces *Pages choisies* ont été, pour le public français, une sorte de révélation. Sauf *Sartor Resartus*, en effet, *La Révolution française* et *Les Héros*, déjà traduits, on trouve ici le premier essai de traduction française des autres ouvrages de Carlyle. On saura gré à M. Masson d'avoir présenté au public français une image plus complète de ce philosophe dont la vie et la pensée furent constamment « héroïques. » De brèves et substantielles notices, placées en tête de chaque extrait, permettent au lecteur de mieux pénétrer encore dans l'intimité de ce hautain et farouche esprit qui eut, sur les hommes et les choses, des vues si profondes et, souvent, si prophétiques.

Ces trois volumes de *Pages choisies*, œuvres d'intelligente vulgarisation, font vraiment honneur à la maison d'éditions A. Colin.

J. VAN DOOREN.

BERNARDIN. Contes et Causeries. Paris, Delagrave. 3 fr. 50.

La plupart des causeries rassemblées ici ont été faites aux *Samedis* de l'Odéon; l'auteur, pour compléter le volume, y a ajouté quelques articles sur des sujets très variés. Ainsi s'entremêlent et se succèdent des conférences sur l'*Étourdi* de Molière, *Britannicus* de Racine, *La Femme juge et partie* de Montfleury, etc.; des études sur Ernest Legouvé et le père Gratry; des dissertations sur l'*Ame de la rue*, l'*Ame des bêtes*, la *Chanson du travail*, etc.

Farrago quelque peu disparate où il ne faudrait pas toujours chercher grande profondeur ni grande originalité, mais dont la variété, la bonhomie sans prétention, l'érudition aimable et spirituelle ne manquent ni de charme ni d'agrément.

O. P.

BURVENICH (A). English idioms and colloquialisms (*words and phrases of familiar or figurative use — proverbs — with origins and equivalents*), with translations into French and Dutch. Introductory note by Prof. Logeman, Zutphen, Thieme, 343 pp., 8°.

La préface de M. le Prof. Logeman, le premier « angliste » de Belgique, constitue une garantie suffisante de la valeur de ce livre, qui peut rendre de grands services, non-seulement aux étudiants, mais à quiconque s'adonne à l'étude de l'anglais. Il contient une collection très riche d'expressions proverbiales et de locutions idiomatiques, que les petits dictionnaires n'expliquent point, avec leurs équivalents français et néerlandais. Il se recommande donc au grand public par son utilité, et témoigne d'une lecture étendue et d'un patient labeur.

Mais aujourd'hui que le grand dictionnaire de Murray est en bonne voie d'achèvement, nous devons contrôler par cette œuvre monumentale toute publication nouvelle, et M. Burvenich déclare que les circonstances l'ont empêché de mettre à profit les volumes déjà parus. Un seul exemple suffira à montrer à quel genre d'erreurs il s'est ainsi exposé. L'équivalent anglais de notre formule *filer à l'anglaise* est *to take French leave*, c'est-à-dire, littéralement, *faire des adieux français*. Murray s'explique l'origine par les usages mondains du XVIII^e siècle, qui prescrivaient, dans certains cas, aux invités, de s'esquiver discrètement. M. Burvenich, adoptant une interprétation arbitraire, nous apprend que les Français passaient pour voleurs en Angleterre, et les Anglais en France, et transforme ainsi une

coutume mondaine en une ruse d'escarpe pour échapper à la police. Il est fâcheux que des erreurs de ce genre se perpétuent après avoir été corrigées dans un recueil qui figure dans toutes les grandes bibliothèques.

Cette critique, nécessaire dans l'intérêt de la vérité, n'atteint du reste ni le choix des matériaux, toujours puisés aux sources authentiques, ni les traductions françaises et néerlandaises d'idiotismes anglais, qui ne se trouvent nulle part, pensons-nous, aussi abondantes ni aussi curieuses qu'ici. Ajoutons que la collection de M. Burvenich coûte beaucoup moins de francs que le gros dictionnaire de Murray, auquel nous devons injustement la comparer, ne coûte de billets de cent.

P. HAMELIUS.

KRUMBACH - SPINDLER. Sammlung deutscher Aufsätze, I
(Erzählungen), 2^e Aufl. Teubner, Leipzig-Berlin, 1905.
O. WEISE. Musterstücke deutscher Prosa, 2^e Aufl., Teubner,
Leipzig-Berlin, 1905.

Feu le Dr. Krumbach avait projeté de faire, en huit petits volumes, une sorte de cours complet de rédaction fondé sur l'étude de modèles. Il mourut avant l'achèvement de son entreprise. Son collaborateur M. Spindler a repris le projet, et comme les trois premiers volumes de la collection sont épuisés, il a commencé par en préparer une seconde édition. Le numéro 1 que voici comprend 207 récits succincts empruntés à la vie, à la mythologie, à l'histoire, au règne animal et végétal : « Le professeur, dit l'auteur dans sa préface, lira le morceau et le fera reproduire par un des bons élèves, puis il s'assurera par des questions si les élèves plus faibles ont tout compris. Ensuite on fera en commun le plan simple du récit, que les élèves inscriront dans leur journal de classe, afin d'avoir des points de repère pour le développement écrit. » Notre enseignement peut très bien utiliser un livre pareil. C'est en effet, je crois, par l'imitation entendue, selon l'avancement des élèves, dans un sens plus ou moins large que nos exercices de rédaction en langues étrangères doivent commencer et finir. Dans l'organisation actuelle c'est jeter de la poudre aux yeux que de vouloir obtenir davantage. Je ne doute donc point que l'avis de M. Spindler ne soit partagé par nos collègues. Mais sa tâche d'éditeur ne s'est pas bornée à cela. Il a élagué, retouché le style, ajouté de nouveaux morceaux, intercalé des citations poétiques et bibliques, et renvoyé dans les notes à des sujets analogues traités ailleurs, et pouvant utilement servir de points de comparaison. Le ton légèrement homilétique de la première catégorie

de récits, qui rappellent les histoires connues du feu chanoine Schmidt, est probablement dû au fait que le livre s'adresse à des enfants, élèves des écoles primaires et autres.

Si l'on est pénétré de cette idée, que c'est par le canal de la langue maternelle surtout que sont départies aux jeunes gens les notions dont l'ensemble constituera leur culture intellectuelle, il faut louer hautement l'idée qui a présidé au choix du professeur Weise. Les temps changent; ses arts, la sociologie, l'expansion coloniale réclament leur part dans les études et influencent profondément l'enseignement littéraire, historique et géographique.

D'autre part, puisque l'esprit humain, obligé de s'éparpiller sur tant d'objets, tend par essence à l'unité; à des vues d'ensemble, la philosophie, en tant qu'école d'abstraction et de synthèse, doit faire partie du couronnement des études moyennes. Ces quelques considérations me paraissent avoir contribué à dicter le choix des 52 morceaux que le recueil contient. Ils se distinguent par un style soigné et par une grande richesse d'idées. Ils sont empruntés en partie à la littérature scientifique contemporaine, à des œuvres des spécialistes, Curtius, Mommsen, Giesebrecht, Treitschke, Freitag, Lamprecht, pour les historiens; Ribbeck, pour l'archéologie classique; Furtwängler, pour l'art; V. Hehn, F. Kauffmann, pour la philologie; voilà quelques noms pris au hasard.

La littérature est représentée, par des études sur certains genres poétiques et des caractéristiques de grands écrivains, comme Klopstock par Schiller, et Schiller par Humboldt. Le Laocoon de Lessing a fourni le passage typique où il définit la beauté en poésie par opposition à celle qui est réalisable par les arts plastiques. Des études sur le temple dorique, l'Apollon du Belvédère, la Cène de Léonard de Vinci, enfin quelques considérations sur la façon dont l'artiste a représenté la figure du Christ, voilà pour l'histoire de l'art. Il y a encore des modèles de dissertation, une couple de sujets philosophiques, tandis que l'actualité trouve son expression dans une description des colonies allemandes de l'Afrique orientale, dans un exposé des causes de guerre par Moltke et dans la justification de la marine militaire de l'Empire.

Chaque morceau est suivi d'une série d'observations qui en relevent les particularités stylistiques. Car le but de l'auteur est de fournir un guide à l'élève en lui montrant que le style peut être disséqué jusque dans ses détails. Mais il a aussi voulu instruire, et il n'est que juste de constater que ses *Musterstücke* sous leur forme concentrée et quintessenciée, se prêtent admirablement à de fructueux développements et à d'utiles comparaisons.

G. DUFLOU.

Shakespeare, The Merchant of Venice, 2^e Auflage von
L. PROESCHOLDT. — Julius Cæsar, neue Ausgabe von
H. CONRAD. (Weidmannsche Sammlung französischer und
 englischer Schriftsteller, Berlin, 1905).

Le premier volume débute par une introduction dans laquelle M. Proescholdt rappelle ce que nous savons avec certitude de la vie de Shakespeare, pour discuter ensuite la date de la pièce et les sources des contes qui y sont combinés. M. Conrad ne s'est occupé que du second de ces points; nous connaissons en effet la source du *Julius Cæsar* et la manière dont l'auteur l'a suivie. Ces questions élucidées, les éditeurs se sont attachés à interpréter les textes, et leur commentaire forme une brochure qui s'encarte ou se détache à volonté à la suite de chaque pièce. L'interprétation de Shakespeare est un domaine défriché depuis des années par un grand nombre de savants. L'éditeur contemporain a rarement la bonne fortune de trouver du neuf : il doit surtout savoir trier et comparer. Aussi la ressemblance entre les deux commentaires est-elle naturellement grande. Tout ce qu'on pourrait dire, c'est que l'édition C. présente les qualités communes à un degré plus élevé. M. Pr. renvoie, comme c'est indiqué, à divers passages où telle ou telle acception vieillie se rencontre : M. C. en citera plus. Des deux éditeurs c'est M. C. qui se sert le plus de l'anglais dans ses interprétations; il développe aussi plus longuement sa manière de voir en présence d'un passage obscur ou corrompu. Il n'y a que les questions de métrique que M. Pr. aborde, avec raison, plus fréquemment que M. C. Toutes ces différences sont d'ailleurs purement quantitatives et proviennent probablement du fait que M. C. destine son édition non seulement à l'enseignement moyen, mais aussi aux séminaires philologiques. C'est ce qui l'a déterminé à réunir à la fin de son commentaire la discussion des *cruces* que renferme le *J. Cæsar* avec les leçons qui lui semblent mériter la préférence. D'une façon générale on peut dire que les deux éditeurs sont conservateurs. Aussi suis-je d'accord avec M. C. sur les passages I, 1, 27; I, 2, 12; I, 2, 155; I, 3, 65; II, 1, 40; IV, 1, 44; IV, 3, 54. La conjecture III, 1, 39, due à M. C. lui-même, est certainement heureuse, à moins qu'on ne prouve que du temps de Shakespeare le mot *lake* avait déjà vieilli. Les autres cas sont embarrassants. Ainsi dans I, 2, 72 je pencherais pour *lover* au lieu de *laughte*r, pour que les vers 72 à 78, sous une triple forme, expriment la même idée, que Cassius n'est pas un adulateur; dans I, 3, 129 la correction *feverous* pour *favor's* est jolie, mais s'applique moins bien à *works* qu'à *element*. Je me demande aussi si la leçon « *first decree* » de l'in-folio (III, 1, 38) ne pourrait pas être maintenue;

il suffirait de donner à ces mots le sens de décret *antérieur*, de sorte que l'adjectif *first* aurait le même sens que le préfixe *pre* dans *pre-ordination* qui précède. En changeant *in strength of malice* en *no strength of m.* (III, 1, 174) on obtient un texte clair. Mais le texte primitif, tel que l'interprète Delius, n'est pas inintelligible. Ces mots signifient : « nos bras, *dans toute la force de la haine* » c.-à-d. « que le haine peut rendre forts », comme ils l'ont prouvé en poignardant César. D'ailleurs le sens du verbe *receive* *in* ne prouve-t-il pas que Shakespeare lui avait donné comme sujet *arms*, et subsidiairement *hearts*, par une espèce de zeugme ? Disons pour finir que le vers IV, 1, 37, est bien obscur dans sa forme originale. Je ne me figure pas ce que *objects*, sans plus, et coordonné aux deux autres noms, désigne réellement. *Arts* aussi est étrange, appliqué à un homme qu'on compare à un cheval au cerveau stérile. Avec tant d'autres critiques je lirais *orts* pour *arts*, mais je prendrais *orts and imitations* comme une apposition explicative de *objects*. Les mots *out of use* viseraient particulièrement *orts* et *staled* plutôt *imitations*.

G. DUFLOU.

Schulbibliothek französischer und englischer Prosaschriften. N° 27, CH. M. MASON, *The Counties of England*, ausgewählt und erklärt von Dr O. Badke (2^e édition); — N° 43, J. R. SEELEY, *The Growth of Great Britain*, herausgegeben und erläutert von Dr K. Fahrenberg. Berlin, Weidmann, 1905.

La collection bien connue de Weidmann s'est enrichie d'un volume nouveau, formé d'extraits de deux livres fameux : *Expansion of England* (1883) et *The Growth of English Policy*, dont l'auteur, mort en 1895, fut professeur d'histoire moderne à Cambridge. Le premier ouvrage, résumé de l'histoire coloniale de l'Angleterre, était aussi un plaidoyer en faveur de la révision des idées courantes sur la nature des colonies, fatalement destinées, disait-on, à se séparer de la métropole, comme le fruit mûr tombe de l'arbre qui l'a nourri. En montrant la différence entre le système colonisateur de l'Angleterre et celui des nations qui l'ont précédée dans les grands voyages de découverte, en examinant sous son vrai jour l'histoire lamentable de la perte des États-Unis, source des théories sur la nature transitoire des possessions lointaines, Seeley pose les jalons scientifiques de cet impérialisme rendu fameux par Chamberlain. Le second ouvrage est une sorte d'histoire politique externe de l'Angleterre moderne. Les deux livres ont des points de contact nombreux : la matière est en partie la même.

mais classée autrement. On y voit l'Angleterre, sous l'influence des guerres de religion et de pressants besoins de débouchés, obligée, surtout depuis l'expédition de l'Armada, à sortir de son isolement, à entreprendre des guerres continentales, à se mesurer avec l'insatiable Louis XIV, et, après le traité d'Utrecht, supplantant en Europe la France décadente et appauvrie.

L'éditeur a divisé la matière en chapitres, indiqué en marge le sommaire des alinéas, ajouté un commentaire historique complet ainsi qu'une table chronologique des principaux événements survenus depuis la guerre de cent ans à celle de la sécession. Le volume cadre très bien avec le programme d'histoire de la seconde, et se prête aux exercices de conversation.

Le n° 27 est une réédition. Après l'histoire, voici de la géographie. Chaque comté est l'objet d'un chapitre spécial mettant en relief l'aspect général, orographique et hydrographique, du terrain, ses ressources, son industrie, ses villes principales, non d'après un plan unique et immuable, mais avec des digressions, etc. D'un style facile, ce livre se prête excellemment à la lecture cursive et peut servir de livre de référence.

G. DUFOUR.

CHRONIQUE

133. — La découverte des lois d'Hammourabi et d'une foule d'autres monuments précieux, qui sont aujourd'hui exposés dans une nouvelle salle du Louvre, ont attiré l'attention générale sur les fouilles poursuivies en Perse par M. de Morgan et ses collaborateurs. Parmi les trouvailles qui ont été faites dans les ruines de Suse aucune peut-être n'est plus curieuse que celle d'un poids que vient de publier et d'interpréter avec sa sagacité habituelle M. Bernard HAUSSOULLIER (*Mémoires de la Délégation en Perse*, t. VII). Cette masse de bronze qui ne pèse pas moins de 93 kilos, a la forme d'un osselet et porte une dédicace grecque, en caractères ioniens du commencement du VI^e siècle av. J.-C. : « Ces offrandes [produit de la] dime prélevée sur la moisson ont été consacrées à Apollon par Aristolochos et Thrason. Elles ont été fondues par Teiklès fils de Kymandros ». Comment ce vieil ex-voto hellénique a-t-il pu se trouver dans la capitale des Achéménides? Aucun doute n'est possible. Il provient du pillage de Milet par Darius en 494 et fut offert peu d'années auparavant par deux citoyens de cette ville à l'Apollon Didyméen. Il fut emporté à Suse, avec les autres richesses du temple, en même temps que la célèbre statue de Kanachos restituée plus tard aux Milésiens par le roi Seleucus I^{er}. Ainsi se trouve confirmé par une découverte lointaine le récit que nous fait Hérodote du sac du Didymeion par Darius.

134. — Le dernier fascicule du Dictionnaire de Daremberg, Saglio et Pottier contient un article important de M. CAMILLE GASPARD sur les jeux olympiques (*Olympia*). La tâche d'écrire cet article était difficile autant qu'honorable. Il fallait réunir et utiliser une bibliographie immense, mettre de l'ordre dans un sujet touffu, être complet, rester clair. M. Gaspar a surmonté brillamment toutes ces difficultés, et il a su mêler à son information érudite des vues originales d'une véritable valeur. Son article a paru séparément à la librairie Hachette (1905, 8^e de 93 pages) et forme la meilleure monographie que nous ayons sur ce sujet hautement intéressant.

135. — Dans un nouveau fascicule de ses *Altphilologische Beiträge* (*Terminologische Studien*, Leipzig, Dürr, 1905, 91 pp., 1 m. 40). M. MAX SCHMIDT réunit quelques études consacrées à la terminologie mathématique et musicale chez les anciens. Les termes étudiés sont *ὑποτείνουσα*, *summa* (*κεφάλαιον*), et *ὑπάτη* (nom de la corde la plus basse dans les instruments de musique). Dans chaque cas, l'étymologie et le sens fondamental du mot

sont d'abord soigneusement établis, et de là sont déduites les conclusions que viennent contrôler les témoignages et le raisonnement. Ces études, qui n'intéressent pas seulement le philologue, mais aussi le mathématicien et l'historien des sciences, sont présentées sous une forme claire et intelligible pour tous les lecteurs instruits. L'auteur arrive à des résultats très intéressants pour l'histoire de termes mathématiques qui sont devenus aujourd'hui le commun de beaucoup de nations. Ainsi l'hypoténuse désignerait originellement la corde tendue de la harpe, le mot *summa* indique que les Romains faisaient leurs additions de bas en haut, et notaient la somme au haut, de la série des nombres à additionner. La même conclusion est suggérée par le terme grec *πεφάλαιον*.

136. — M. C. POYARD, Professeur honoraire de rhétorique au lycée Henri IV, avait fait paraître en 1899, chez Garnier, une traduction des *Discours politiques de Démosthène*, avec une préface consacrée à la biographie et à la carrière politique du grand orateur. Sous le titre, *Démosthène. Discours judiciaires* (Paris, Garnier frères, 462 pp.), il publie aujourd'hui la traduction complète des trois grands discours judiciaires, la *Leptiniennne*, la *Midiennne*, les *Prévarications de l'Ambassade*. Une seconde partie du volume comprend les arguments et extraits de tous les autres discours judiciaires, au nombre de trente-sept, et en outre, de l'éloge funèbre des guerriers morts à Chéronée, de l'éloge d'Épicrate, et des Exordes et lettres attribués à Démosthène. La traduction est écrite dans une langue claire et ferme, qui ne sacrifie pas l'exactitude de l'interprétation. Des notes brèves élucident les détails historiques ou techniques qui pourraient arrêter le lecteur.

137. — MM. H. W. FOWLER et F. G. FOWLER viennent de donner au public anglais, en quatre élégants petits volumes, une traduction des œuvres de Lucien de Samosate (*The works of Lucian of Samosata* complete with exceptions specified in the preface. Oxford, Clarendon Press, 1905, 14 sh.). Le texte suivi est celui de Jacobitz, Teubner 1901. Les omissions sont assez nombreuses, à commencer par tous les écrits généralement reconnus pour non authentiques, comme *Halcyon*, les *Amours*, *Lucius* ou *l'âne*, *Philopatris*, *Charidème*, etc. D'autres omissions ont paru nécessaires pour des motifs de convenance, par exemple, plusieurs Dialogues des Dieux et des courtisanes, et une foule de passages isolés dont l'absence n'est même pas signalée par des astérisques. A coup sûr, le prudent pamphlétaire Syrien, qui ne s'attaqua jamais aux vraies puissances et qui mourut en Égypte comme fonctionnaire bien payé par l'État, ne se plaindrait point de se voir ainsi nettoyé et expurgé pour pouvoir être présenté avec décence aux Anglais et Anglaises du XX^e siècle. L'introduction générale des traducteurs se fonde surtout sur le livre de M. M. Croiset, *Essai sur la vie et les œuvres de Lucien* (Paris, 1882).

138. — La nouvelle collection de classiques grecs et latins éditée par la maison Weidmann pour répondre aux exigences des nouveaux programmes prussiens de 1892, vient de s'augmenter du *Cato major* et d'un choix d'œuvres d'Horace. Le texte est séparé du commentaire. Ce commentaire, précédé d'une introduction biographique, fournit à l'élève les notes indis-

pensables pour la préparation à domicile. Quant au texte, il est ainsi imprimé que les mots ou membres de phrase les plus importants d'un chapitre et le résumé sont mis en relief; en sorte que la disposition des idées ressort au fur et à mesure de la lecture. C'est du moins ce que nous constatons dans l'opuscule de Cicéron : nous n'avons pas reçu le texte d'Horace. Le *Cato major* (0 M. 80) est l'œuvre de M. O. DRENCKHAHN; Horace a été publié par M. K. P. SCHULZE. Le commentaire de ce dernier se vend à part (1 M. 80): outre les explications, il contient un tableau chronologique des événements de 291 av. J.-C. jusqu'à la mort du poète; un index des passages relatifs à Horace, à Mécène, à Auguste, etc., un résumé de métrique et des observations grammaticales sur la langue d'Horace. Une rose des vents, avec leurs noms antiques, une carte des environs de Tibur, et 2 planches d'une cinquantaine de dessins d'armes, de vêtements, d'instruments de musique, etc., complètent un volume très riche et très soigneusement fait, qui sera un guide précieux pour les élèves, s'ils veulent se donner la peine de le consulter. Les deux volumes sont très bien imprimés; cartonnés à l'anglaise, ils ont très bel aspect.

139. — *Un traducteur de Sénèque à Nancy pendant la Révolution* par ALBERT COLLIGNON, Nancy, 1905, 20 pp. in-8° (Extr. des *Mémoires de l'Académie de Stanislas*). Le traducteur est L.-H. Pellet de Bonneville, qui fut prêtre, magistrat et membre de l'Académie de Stanislas. Le premier volume de sa traduction des œuvres de Sénèque, dédiée au premier Consul, parut en l'an XI (1803); l'entreprise resta inachevée. La traduction elle-même n'a pas grande valeur, mais une circonstance lui prête quelque intérêt : elle fut écrite pendant la Terreur, et en grande partie dans la prison où Pellet de Bonneville était détenu comme suspect. L'*Avertissement* contient des détails assez caractéristiques sur le régime terroriste en province et sur l'état d'âme de l'auteur, qui cherchait dans les fortes maximes de Sénèques des encouragements et des consolations.

140. — M. Georg ANDRESEN fait paraître une nouvelle édition, la dixième, de l'excellent *Tacite* de Karl Nipperdey. Le premier volume contient les six premiers livres des *Annales* (Berlin, Weidmann, 1904). L'introduction porte maints remaniements et additions, principalement dans la partie qui concerne les rapports entre Tacite et Plutarque pour les vies de Galba, d'Othon et de Vitellius. L'éditeur se range à l'opinion de Philippe Fabia. Plutarque et Tacite ont puisé à une source commune, qui serait Cluvius d'après Mommsen, Pline d'après Nissen et Fabia. Dans le texte, M. Andresen a rétabli une douzaine de fois les leçons du manuscrit et repris souvent l'orthographe originale. De plus en plus la consigne est de se montrer fidèle aux manuscrits et de se refuser toute conjecture aventureuse.

141. — E. C. WICKHAM, D. D., *Horace, vol. I, the odes, carmen seculare and epodes, with a commentary*. Oxford, Clarendon press, 1904. — Prix : 6 sh. — Beauté impeccable de l'impression, sobriété des notes, clarté, précision; introduction générale relative au texte disant tout ce qu'il faut sur les manuscrits, les scholiastes, les éditions antérieures, racontant la vie d'Horace, sans phrase, d'après les sources; introductions particulières à

chaque genre; tableau des sigles et variantes au bas des pages; notes substantielles à la suite des œuvres; trois courts appendices : un sur les noms inconnus des *odes*, un sur l'usage de l'infinitif complément de verbes et d'adjectifs, un troisième sur la métrique : voilà, sans phrase aussi, le contenu et les qualités de ce premier volume d'Horace. Nous le jugeons bien supérieur aux éditions classiques allemandes, qui, comme celle de Nauck (14^e édition en 1894) n'étudient pas les mss. et ne donnent pas les variantes.

142. — MM. BRUNN, directeur du Goethe-gymnasium de Francfort-sur-le-Main, et PREISER, professeur au même établissement, viennent de publier, chez Weidmann, à Berlin (1905), des *Aufgaben zum Übersetzen ins Lateinische* pour la *secunda* des gymnases et les classes supérieures des réalgymnases, qui servent de troisième partie aux travaux antérieurs de J. Wulff. Le contenu de ces thèmes est surtout historique. Ils sont mis en rapport avec le *Bellum gallicum* (livre VII), le *Bellum Jugurthinum*, le *Catilina* de Salluste et les *Catilinaires*, l'histoire de Tite Live (XXI-XXIII), le *Pro Sexto Roscio* et le *De Imperio Cn. Pompei*. Au point de vue de la grammaire, ils roulent sur toutes les questions de syntaxe en commençant par la concordance des temps et l'emploi des pronoms réfléchis. Références à la syntaxe latine de K. Reinhardt (Berlin 1904). Prix : 2-20 M.

143. — Nous avons signalé naguère à nos lecteurs (*Revue*, 1901, p. 332 et suiv.) les *Antilegomena* de M. E. PREUSCHEN. Cette collection si précieuse des restes d'évangiles non canoniques a été promptement épuisée, et l'auteur vient d'en faire paraître une nouvelle édition, revue et considérablement augmentée (Giessen, A. Töpelmann, 1 vol. in-8° de VIII-216 pp. Prix : 4-40 M.). Sous cette forme améliorée, cet excellent volume ne peut manquer de retrouver le succès qu'il a eu dès l'abord. C'est un recueil que doivent posséder tous ceux qui étudient les premiers siècles du christianisme. Disons que les textes sont imprimés cette fois avec une très grande correction et que la traduction allemande a été corrigée sur plus d'un point. — M. J.

144. — La librairie A. Picard met en vente le second volume des *Textes et Documents pour l'étude historique du Christianisme*, publiés sous la direction de H. Hemmer et P. Lejay dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs. Après les *Apologies de S. Justin* (cf. *Chronique*, 1905, n° 13), voici qu'elle nous donne la première partie de l'*Histoire ecclésiastique d'Eusèbe* (Livres I-IV, texte grec et traduction française par É. GRAPIN, 1 vol. in-12 de VIII-524 pp. Prix : 4 francs). Cette édition formera trois volumes, dont le dernier contiendra l'introduction et l'index. On aura ainsi dans un format commode et pour un prix très modique, une des œuvres capitales de l'ancienne littérature chrétienne, un document de premier ordre pour l'histoire du christianisme primitif. Le texte, clairement et correctement imprimé, reproduit l'édition que M. E. Schwartz a donnée dans *Die griechischen christlichen Schriftsteller* de l'Académie de Berlin et qui sera pendant longtemps la vulgate du texte d'Eusèbe. La traduction a été faite avec le plus grand soin : elle rend les nuances du texte souvent difficile, avec précision et élégance. Enfin les notes sobres mais substantielles

contiennent des indications bibliographiques, des discussions exégétiques ou critiques. L'ensemble forme un précieux instrument de travail, indispensable aux historiens.

145. — Le Manuel d'Archéologie chrétienne, que vient de publier M. C. M. KAUFMANN, (*Handbuch der christlichen Archaeologie*. Paderborn, Schöningh, 1905, xviii-632 pp. 8°, avec 239 grav. Prix : 12 m.), rendra de grands services à tous ceux qui étudient l'antiquité chrétienne. L'auteur connaît admirablement son sujet et a su en traiter toutes les parties avec clarté et érudition. A la suite d'une excellente introduction, où il fait l'histoire des études archéologiques, en expose les sources et donne une précieuse *topographie* des anciens monuments, M. Kaufmann a de solides chapitres sur l'architecture, l'épigraphie, la sculpture et l'art industriel, très au courant des théories les plus récentes et chaudement documentés. Mais surtout, dans le chapitre le plus étendu puisqu'il compte 215 pages, il a eu l'heureuse idée de grouper tout l'essentiel de l'iconographie symbolique que ses émules, Pératé et Schulze n'avaient pas traitée avec cette ampleur. Ce chapitre, à lui seul tout un livre, assure à ce manuel une valeur singulière.

146. — Le huitième fascicule du *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne* de Dom F. CABROL (Anges-Antiphone dans la liturgie grecque) Paris, Letouzey et Ané, 1905, 4°, présente un très grand intérêt. A côté des articles *Année des fêtes*, et *Annonciation (fête de l')*, dûs à l'éminent directeur de la publication, nous avons encore une fois à signaler toute une série de monographies importantes par Dom H. Leclercq : *Anne (Sainte)* ; *Anneaux* (cinquante colonnes) ; *Annonciation dans l'art* ; *Annone* ; *Antienne* ; *Antiphonaire* et surtout les deux très remarquables articles archéologiques intitulés *Antinoë* et *Antioche*, où l'on trouvera réunis et méthodiquement classés tous les renseignements topographiques, épigraphiques, iconographiques et bibliographiques sur ces localités importantes. Le nouveau fascicule est illustré de plus de cent-cinquante gravures excellentes. Il serait à désirer que le prochain fascicule contint le titre et la fin du 1^{er} vol., si l'on veut lui conserver des dimensions commodes.

147. — L'incendie de la bibliothèque de Turin a vivement ému le monde savant, et des mesures s'imposent pour préserver de la destruction les trésors de nos bibliothèques. Le Congrès international pour la reproduction des manuscrits, des monnaies et des sceaux, qui s'est réuni à Liège, s'est occupé de la question. S'inspirant des vœux qu'il a émis, la maison Misch et Thron, de Bruxelles (rue Royale, 68), a entrepris la publication d'une collection intitulée *Codices Belgici selecti*, et placée sous le patronage de R. P. Van den Gheyn, S. J., Conservateur à la Section des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique. Ce recueil de fac-similés de manuscrits de bibliothèques belges renfermera un nombre indéterminé de volumes qui paraîtront successivement et qui pourront s'acquérir séparément. Le format adopté étant l'in-4°, le prix des reproductions sera très modéré. Les planches seront exécutées par la photocographie (phototypie). MM. Misch et Thron publieront d'abord les volumes suivants, dont les deux premiers sont en préparation : 1. *Homélies de S. Césaire d'Arles, Vies des Pères, etc.* Ms. le plus ancien de la Bibliothèque royale de Belgique, n° 9850-52

(VII^e siècle), avec notice par Paul van den Ven, membre étranger de l'Ecole française d'Athènes. 354 pl. in-8°. Prix : 50 fr. net; pour les souscripteurs à toute la collection, 40 fr. net. 2. *Jehan Bras de Fer de Donmartin. Pamphile et Galatée*. Ms. unique, n° 4783 de la Bibliothèque royale de Belgique (XIV^e siècle), avec notice par Alphonse Bayot, Docteur en philologie romane, attaché à la section des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique. 92 pl. in-8°. Prix 12 fr. 50 net; pour les souscripteurs 10 fr. net. 3. *La Chronique de Gilles li Muisis*. Ms. original. n° 13076 de la Bibliothèque royale de Belgique, orné de miniatures (XIV^e siècle), avec notice par J. Van den Gheyn, S. J., Conservateur à la Section des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique. 120 pl. in-8°. Prix : 17 fr. 50 net; pour les souscripteurs, 14 fr. net. 4. *Œuvres de Cicéron*. Ms. n° 5348-52 de la Bibliothèque royale de Belgique (XI^e siècle), avec notice par P. Thomas, professeur à l'Université de Gand, 230 pl. in-4°. Prix : 60 fr. net; pour les souscripteurs, 48 fr. net. 5. La version latine de l'*Épître de S. Clément aux Corinthiens*, Ms. unique du Séminaire de Namur (XI^e siècle), fol. 104^v-117, avec notice par Dom Germain Morin, O. S. B., Docteur ès-lettres de l'Université d'Oxford. 26 pl. in-4°. Prix : 7 fr. net; pour les souscripteurs, 5 fr. 60 net. 6. *La Chronique de Sigebert de Gembloux*. Ms. autographe, n° 18239-40, de la Bibliothèque royale de Belgique (XII^e siècle), avec notice par A. Cauchie, professeur à l'Université de Louvain. 124 pl. in-4°. Prix : 30 fr. net; pour les souscripteurs, 24 fr. net.

148. — Parmi les innombrables Congrès réunis à Liège pendant la durée de l'Exposition, nul n'a passé aussi inaperçu, mais bien peu ont fait d'aussi bonne besogne que le Congrès international pour la reproduction des manuscrits, des monnaies et des sceaux. Composés d'un petit nombre de spécialistes, il a délibéré tranquillement et fructueusement comme une commission technique. On se fera une idée de la portée et de l'intérêt de ses travaux par le recueil de ses Actes qui vient de paraître (Bruxelles, Misch et Thron, 338 pages). De tous les vœux votés, le plus important concerne l'organisation en Amérique, par M. GAYLEY, professeur à l'Université de Californie, d'un bureau destiné à provoquer l'exécution de reproduction de manuscrits, etc. Mais une foule de questions d'un vif intérêt, soit au point de vue technique, soit au point de vue de la conservation ou de l'édition des documents ont été exposées et débattues. La lecture des rapports présentés renferme plusieurs travaux remarquables. Mentionnons seulement par l'intérêt général qu'elle présente pour les paléographes et les diplomatistes, la liste des recueils de fac-simile de Chartes, dressée par MM. Poupardin et M. Prou (pp. 217-257).

149. — M. TH. LINDNER poursuit régulièrement la publication de sa remarquable *Weltgeschichte* (Stuttgart-Berlin, Cotta), que nous avons déjà signalée à plusieurs reprises à l'attention des lecteurs de la *Revue*. Nous nous bornerons aujourd'hui à annoncer l'apparition du tome IV, consacré aux derniers temps du Moyen-Age, à la Renaissance et à la Réforme. On y retrouve les qualités que nous avons louées dans les précédents volumes : exactitude de l'information, netteté du plan et agrément du récit.

150. — Un des volumes les plus intéressants de l'excellente collection des *Monographien zur Weltgeschichte* est sans contredit celui que M. G. VON BELOW a publié sous le titre : *Das ältere deutsche Städtewesen und Bürgerthum* (Bielefeld-Leipzig, Velhagen et Klasing), dont il vient de paraître une nouvelle édition légèrement augmentée. La richesse et la qualité de l'illustration y sont en rapport avec l'importance du sujet, et nous ne connaissons pas d'ouvrage qui fasse mieux ressortir que ce petit volume l'originalité et la variété de la vie municipale du Moyen-Age.

151. — On ne s'attendrait pas à trouver dans le petit livre de M. H. T. COLENBRANDER, *De Belgische Omwenteling* (La Haye, 1905), une vue d'ensemble de l'histoire des Pays-Bas depuis le commencement du moyen âge. C'est que l'auteur ne considère pas la révolution de 1830 comme un incident amené par le hasard ou l'imitation de la France, et qu'avec un peu d'intelligence d'une part et de bonne volonté de l'autre, il eût été facile d'éviter. Pour lui — et il est intéressant de trouver cette conception tout à fait exacte à notre sens, chez un historien hollandais — elle a été le résultat fatal de la formation, au sein des Pays-Bas de deux nationalités distinctes, la Belge et la Hollandaise. Ce n'est pas seulement la crise du XVI^e siècle et le triomphe du Calvinisme dans le nord qui ont amené cette différenciation. Elle remonte beaucoup plus haut et on lira particulièrement avec un vif intérêt, les pages que l'auteur consacre à démontrer dès le XV^e siècle, la naissance d'un art hollandais distinct de l'art belge. Il faut lire d'ailleurs toute la première partie de son travail, écrite avec autant d'intelligence que d'agrément. Elle est un symptôme de plus de la rénovation qui est en train de s'accomplir dans l'étude de l'histoire des Pays-Bas, sous l'influence d'idées plus larges et plus pénétrantes. Les derniers chapitres du livre apportent sur la révolution même des renseignements nouveaux puisés à des sources encore inédites. — H. P.

152. — Le célèbre *Cicerone* (*Eine Anleitung zum Genuss der Kunstwerke Italiens*), de J. BURCKHARDT, est continuellement réédité et rend toujours de précieux services, non seulement aux voyageurs, mais à tous ceux qu'intéresse l'histoire de l'art italien. Une nouvelle édition a encore paru récemment et il faut féliciter les éditeurs du soin qu'ils ont pris pour la mettre au courant des travaux les plus récents (*Neunte, verbesserte und vermehrte Auflage, unter Mitwirkung von Fachgenossen, bearbeitet von W. Bode und C. v. Fabriczy*. Leipzig, E. A. Seemann, 1904, 4 vol. in-12, prix : 12 M.). Divisée en quatre petits volumes, elle est extrêmement commode et maniable. Le 1^{er} volume est consacré à l'art antique, le 2^d à l'architecture et à la sculpture modernes, le 3^e à la peinture moderne, enfin le 4^e contient les tables si complètes et si heureusement disposées. Jusque dans les moindres détails on remarque le souci d'améliorer sans cesse cette œuvre fameuse, et d'y consigner les résultats les plus certains des dernières recherches. Si, sur ce dernier point, les auteurs montrent une assez grande réserve, ils font au moins connaître consciencieusement les opinions qu'ils n'adoptent pas. Leur livre est indispensable aux voyageurs lettrés comme aux étudiants.

153. — *Bibliothèque de la ville et de l'université de Gand*. — Le rapport

officiel sur la Bibliothèque nous apprend qu'elle s'est enrichie en 1904 de 7986 volumes, dont 1687 acquisitions, 866 dons et 5433 thèses. 18561 volumes ont été communiqués à la salle de lecture ; 13278 lecteurs ont signé le registre déposé au bureau d'entrée. A domicile il a été prêté 1765 ouvrages ; dans ce nombre sont compris 120 ouvrages imprimés ou manuscrits communiqués à 20 bibliothèques étrangères ; la bibliothèque de Gand a elle-même emprunté 236 ouvrages à 39 bibliothèques étrangères.

Parmi les principales acquisitions, on peut signaler la *Patrologie grecque* de Migne, le 9^e volume des *Codices graeci et latini photographice depicti*, contenant le codex Ravennas d'Aristophane ; l'*English dialect dictionary* de J. Wright ; le *Matériaux et documents d'architectures*, de Ragnenet, etc.

Voici la liste des principaux manuscrits entrés au dépôt en 1904 :

1. Recueil de pièces concernant Philippe Wielant, ses ambassades en Angleterre, 1476-1515, et sa captivité, 1485. In-fol., papier (achat).

2. Manuscrit ascétique flamand de la fin du XV^e siècle. Incipit : *Hier beghint die passie ons Heeren Jhesus Christi*. A la fin : *Hier es ute sinte Augustyns regule toten vrouwen*. Provenant de l'hôpital Sainte-Élisabeth, à Anvers. In-4^e, vélin (don de M. A. van Assche).

3. Rentier de l'abbaye de Baudeloo, des biens situés à Gand, au « Voghelensangh ». Ms. du début du XVI^e siècle. Pet. in-4^e, vélin. Reliure aux armes de l'abbé Jean van Deynze (achat).

4. Compte rendu à Lamoral d'Egmont, prince de Gavre, par Roland de Bavay, receveur des terres de Macoing, Cantaing, Ligny en Cambrésis et Noyelles sur l'Escaut, de son administration en 1566-1567. Compte présenté à la comtesse d'Egmont comme mère et tutrice de ses enfants, au monastère de La Cambre lez Bruxelles, le 13 octobre 1568. In-fol., papier (achat). — Cf. ma note dans le *Bulletin de l'Académie royale d'archéologie de Belgique*, 1905.

5. Recueil de copies d'ordonnances du Magistrat du Bruxelles, de pièces émanant du Gouvernement, etc., classées par ordre de matières, et s'étendant de 1695 à 1772. In-fol., 11 vol., papier (achat).

6. Registre des résolutions du comité central de vaccine établi à Gand, 1812-1900. In-fol., papier (don de F. van Imschoot).

7. Œuvres manuscrites de A. de Hoon. XIX^e siècle. In-fol., papier (don de M^{me} Heremans).

En 1904, une Exposition du livre a été organisée, dans les locaux de la Bibliothèque, par le Syndicat des industries du livre de la Flandre orientale, avec une section rétrospective (manuscrits, incunables, reliures) organisée par l'administration de la Bibliothèque. Inaugurée le 2 juillet 1904 par M. G. Francotte, ministre de l'Industrie et du Travail, l'exposition fut visitée, le 12 juillet, par S. A. R. Mgr. le prince Albert de Belgique. — P. B.

154. — M. Alb. TIBERGHIEUX vient de publier dans le *Tijdschrift voor Boek- en Bibliotheekwezen* (III, n^o 4, 1905), une intéressante notice historique sur notre bibliothèque royale. Il retrace d'abord brièvement les origines de l'institution qui remontent, on le sait, jusqu'aux ducs de Bourgogne. Il décrit ensuite toutes les vicissitudes de ce dépôt sous les différents gouvernements qui se succédèrent dans notre pays. Au XVIII^e siècle la

Bibliothèque de Bourgogne ne fut plus exclusivement réservée à l'usage de quelques bibliothécaires ou de rares fonctionnaires; elle devint accessible au public (1772). Mais elle végéta jusque vers 1837 et elle ne fut en réalité ouverte au public que de façon intermittente. En 1837, elle devint la *Bibliothèque royale* : l'organisation qui lui fut donnée alors subsiste en grande partie aujourd'hui. Les multiples accroissements qui vinrent s'ajouter aux anciens fonds de la bibliothèque nécessitèrent une division du travail et la création de nouvelles sections (section des estampes, section des médailles, bureau du catalogue — qui eut malheureusement une existence précaire et fut même supprimé de 1885 à 1898 — section des périodiques, etc.). Différentes causes arrêtaient le développement normal de notre grande bibliothèque : l'exiguïté des locaux, l'insuffisance des ressources, un personnel trop restreint, etc. Peu à peu la Bibliothèque royale se réorganise cependant sur le modèle des institutions similaires des autres pays : le personnel technique se recrute depuis 1897 parmi les porteurs du diplôme de candidat-bibliothécaire; on rétablit le bureau du Catalogue (1898) en même temps qu'on réorganise les sections; mais il y a encore de nombreux desiderata. M. T. en énumère quelques-uns; il oublie cependant d'en signaler un : l'augmentation des traitements du personnel technique, de manière que les fonctions de bibliothécaire, aide-bibliothécaire, etc. soient mises au même niveau que dans les établissements similaires des pays qui nous entourent. Cette mesure contribuerait, sans aucun doute, à assurer le recrutement d'un personnel de mieux en mieux composé. — V. L.

155. — Sous le titre : *La mission de M. de Forbin-Janson auprès du Grand Duc et de la Grande Duchesse de Toscane. Mars-mai 1673. Récit d'un témoin* (Paris, Picard, 1904. In-8°, vii-204 pp.), M. C. DOUAI, évêque de Beauvais, a fait paraître un travail de lecture agréable qui retrace l'un des chapitres des « infortunes » de Marguerite-Louise d'Orléans, cousine de Louis XIV. Déjà, M. E. Rodocanachi avait consacré aux malheurs de cette princesse, devenue à son corps défendant, par suite d'une union politique, l'épouse de Come III de Toscane, une monographie très détaillée. Ayant retrouvé le second volume de la Relation du voyage que fit en Italie M. de Forbin-Janson dans un but de réconciliation conjugale, Mgr de Beauvais a été amené à reprendre le sujet; il le traite sous une forme anecdotique et son ouvrage ajoute peu de détails nouveaux à ce que nous savions déjà de cette « mission manquée ». On regrettera que M. Douais n'ait pas publié in-extenso le texte de la Relation qui renferme des pages animées, de curieuses esquisses de mœurs, des portraits habilement brossés (l'auteur du récit est un Languedocien, Jacques de Faur-Ferriès, cousin-germain de Pellison). Une série de lettres — plusieurs de M^{me} de Deffans — sont transcrites à la fin du volume; elles n'en constituent pas la partie la moins intéressante, car elles éclairent les figures des personnages mêlés à la négociation extra-diplomatique tentée pour opérer le rapprochement entre deux époux de caractères mal assortis. — MICHEL HUISMAN.

156. — M. FIERENS-GEVAERT était tout désigné pour écrire le « *Jordaens* » qui vient de paraître chez Laurens dans la collection des « Grands artistes ». Pour faire apparaître le maître d'Anvers dans son originalité, rien ne

convenait mieux que d'analyser longuement son œuvre : travaux décoratifs, tableaux religieux, scènes mythologiques, les allégories, les banquets, les portraits, M. Fierens-Gevaert l'a bien compris. Ses pages rendent parfaitement le Jordaens que l'on connaît, avec sa technique puissante de peintre, sa fougue, son désordre, sa verve épaisse, ses couleurs en fête. De très nombreuses reproductions permettent de suivre facilement une analyse qui en soi est toujours attachante.

157. — La collection intitulée : *Die Litteraturen des Ostens in Einzeldarstellungen* (Leipzig, C. F. Amelang) vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes excellents, tout à fait dignes de ceux que nous avons déjà signalés. C'est d'abord, la première partie d'une histoire de la littérature hindoue, par M. WINTERITZ (*Geschichte der indischen Litteratur*, 1^{er} Halbband, iv-258 pp. 8°. Prix : 3,75 m.), contenant l'Introduction et le tableau de la littérature védique. On pouvait attendre de l'auteur, qui est un des meilleurs élèves du regretté Bühler, un travail érudit et soigneusement documenté. M. Winternitz a fait mieux encore ; il a su faire de cette histoire un livre qui se lit avec autant de plaisir que de profit. A côté des notes savantes qui garnissent le bas des pages, un choix de traductions élégantes donne à l'œuvre tout le charme d'une anthologie. Quand l'ouvrage sera terminé, ce sera le tableau le plus complet et le guide le plus sûr pour l'étude de l'ancienne littérature de l'Inde. — L'histoire de la littérature japonaise de M. FLORENZ (*Geschichte der japanischen Litteratur*, 1^{er} Halbband, x-254 pp. 8°. Prix : 3,75 m.) vient à son heure et est assurée d'intéresser les lecteurs. La parfaite compétence de l'auteur nous garantit la haute valeur de son exposé. Lui aussi, il a compris que sa tâche lui imposait la nécessité de citer abondamment et ses pages sont remplies d'aimables stances poétiques très habilement traduites. Il s'arrête pour le moment au XIII^e siècle. Nous reviendrons à son ouvrage quand il sera complet.

158. — Dans la *Revue de l'Université de Bruxelles* (février-mars 1905) M. OSCAR GROJEAN publie de curieuses notes sur quelques jurons français, à propos du nom de *Boieldieu* et d'un article de M. Schulz-Gora dans la *Zeitschrift für franz. Spr. und Litt.* (XXV, 1902, pp. 127-130). Coutume de désigner qqn. par le juron qui lui est habituel, transformation de ce sobriquet en nom de famille, liste curieuse de jurons où entre le mot *Dieu*, altérations subies par ces jurons, origine de l'emploi de ces jurons, tel est le contenu de ces quinze pages bien nourries de faits. Anodin ou impie, respectueux ou obscène, le juron dérive du serment fait au moyen âge en invoquant une *res sacra* et en posant la main sur un évangile, ou sur des reliques ou sur un autel. — J. F.

159. — La vaillante revue du monde wallon *Wallonia* a publié dans son n° de mai 1905 un article de M. O. GROJEAN sur *La littérature wallonne*. Cet article a également paru dans le recueil *La Patrie belge*, publication du journal *Le Soir*, et il est ma foi le mieux fait et le plus documenté de ce recueil inégal et incomplet comme tous ceux de l'espèce. Dans ces quelques

pages synthétiques, M. Grojean essaie de retracer les divers aspects de la littérature wallonne contemporaine : il retrace les origines de ce félibrisme septentrional, note les genres, les auteurs, les groupes littéraires. Sans diminuer la part de Defrecheux et de Remouchamps, il sait mettre en vedette un lyrique, Vrindts, et un dramaturge, Henri Simon. Il sait aussi indiquer finement ce qui manque à cette littérature et en définir la portée. Elle est un révélateur de l'intellectualité populaire dans nos provinces romanes, elle a les qualités et les défauts de l'art populaire qui peut le moins se passer de psychologie. — J. F.

160. — Nous continuons à faire connaître à nos lecteurs les volumes d'œuvres philosophiques qui se succèdent très rapidement dans la précieuse collection « *Philosophische Bibliothek* » que publie la maison Dürr, à Leipzig. Signalons d'abord un certain nombre de rééditions qui témoignent de la vogue méritée de la collection : Tome 51 Immanuel Kant, *Physische Geographie*, 2^e édition, avec introduction, notes et index très complets par PAUL GEDAN (386 pp. 2 m. 80). — Tome 40 Kant, *Prolegomena zu einer jeden künftigen Metaphysik die als Wissenschaft wird auftreten können*, 4^e édition, avec introduction, trois appendices et des index par Karl Vorländer (208 pp. 2 m.). — Le même savant publie, en seconde édition également avec des introductions et des index, tome 46, Kant, *Kleinere Schriften zur Logik und Metaphysik* (tome 46a, 169 pp., 46b, 173 pp., 46c, 175 pp., 46d, 176 pp.; les 4 tomes en un seul volume 5 m. 20). — Tome 33, Hegel, *Encyclopädie der philosophischen Wissenschaften im Grundrisse*, 2^e édition, GEORGES LASSON, avec une introduction de LXXVI pages, très bien faite pour préparer le lecteur à l'intelligence de la pensée hégélienne (522 pp. 3 m. 60). — La philosophie anglaise est représentée, tome 36, par David Hume, *Dialoge über natürliche Religion. Ueber Selbstmord und Unsterblichkeit der Seele*, traduit en allemand, avec introduction, par FRIEDRICH PAULSEN, 3^e édition (165 pp. 1 m. 50). — Le tome 110 introduit pour la première fois dans la collection une œuvre de Shaftesbury, *Untersuchungen über die Tugend*, traduit avec introduction, par PAUL ZIERTMANN (122 pp. 1 m. 40). — Enfin, le tome 26 nous donne le premier fascicule d'une traduction des œuvres philosophiques de René Descartes, *Abhandlung über die Methode*, par ARTUR BUCHENO (70 pp. 60 pf.). Cette traduction, faite avec tout le soin que mérite l'œuvre, prend pour base la grande édition d'Adam et Tannery, en cours de publication depuis 1897. En général, les mêmes termes français ou latins sont rendus par la même expression allemande. Dans les passages particulièrement difficiles à rendre fidèlement, le terme français ou latin est ajouté entre crochets. — Enfin, le tome 109, présente une série d'extraits philosophiques, parfaitement classés, empruntés aux œuvres de Goethe : *Goethes Philosophie aus seinen Werken. Ein Buch für jeden gebildeten Deutschen*, par Max Heynacher (428 pp. 3 m. 60). Une copieuse introduction (110 pp.) fait connaître au lecteur le développement de la philosophie de Goethe.

161. — Sous le titre : *Pestalozzi und die Frauenbildung* (Leipzig, Dürr. 1905, 47 pp. 60 pf.), M. Paul NATORF publie une conférence où il réunit et

commente les idées que Pestalozzi a jetées çà et là dans ses différents écrits sur la question de l'éducation des femmes. Malgré les discussions et les expériences innombrables auxquelles a donné lieu ce problème depuis cent ans, il peut encore y avoir utilité et profit à prendre l'avis du plus grand éducateur qu'ait produit le généreux élan d'humanité du XVIII^e siècle. Entr'autres opinions intéressantes, je relève qu'il était partisan de la coéducation des sexes. Pestalozzi était citoyen suisse et élève de Rousseau; cela n'empêche pas M. Natorp de l'appeler « le plus allemand des pédagogues ». — P.

162. — Sous le titre *Pädagogik und Poesie* (Berlin, Weidmann, 1905, 362 pp. 6 marks) qu'il avait déjà donné à un premier volume paru en 1900, M. ALFRED BIESE, directeur de gymnase de Neuwied, publie une nouvelle série d'études où il expose la méthode et les tendances de son enseignement. Ce sont, en partie, des exercices d'invention, à la fois dialectiques et littéraires, par exemple : Qu'est ce que l'oubli? Qu'est ce que la nature — la patrie — l'amitié — le caractère? — Ce sont, d'autre part, des conférences faites devant les élèves : Horace et Goethe; Cicéron et Horace, l'Imagination, quatre conférences sur Schiller, etc. La tendance commune à l'ouvrage entier, et qui justifie son titre, c'est que tous les chapitres s'efforcent de présenter le monde et la vie « au point de vue d'un idéalisme poétique ». L'auteur donne, en appendice, un spécimen de leçon de poésie en *prima*. Dans son ensemble, le livre témoigne de l'activité consciencieuse des professeurs de littérature dans les gymnases allemands, et il sera consulté avec profit dans les autres pays.

163. — Après Rousseau, Pestalozzi, Herbart, voici que Montaigne prend place à son tour dans la collection des *Grands éducateurs* de l'éditeur P. Delaplane, de Paris. Il en aurait été bien étonné lui-même. Mais ce dilettante a beaucoup parlé des questions d'éducation, et s'il s'est contenté, en fait de système, de celui du bon sens, sa lecture n'est pas moins fructueuse que celle de maint théoricien de la pédagogie. C'est ce que nous fait comprendre M. COMPAÏRÉ, qui nous présente le bonhomme de la façon la plus aimable du monde, en encadrant d'un commentaire alerte une foule de citations choisies. Le petit volume se termine par un pastiche amusant de ce que Montaigne penserait, s'il pouvait apprendre les jugements variés et contradictoires que ses *Essais* ont suscités.

164. — Le commissariat japonais à l'Exposition de Liège a fait distribuer une élégante brochure qui donne un *Aperçu général de l'éducation au Japon* (Soc. impériale d'éducation, Tokyo, 1905, 90 pp., 8°). Les nombreux visiteurs de la section japonaise, une des plus attirantes, ont pu, par des tableaux statistiques et des planches photographiques, se rendre *de visu* compte de l'état extraordinairement avancé des études dans l'Empire du Milieu, et du perfectionnement vraiment incroyable des méthodes et des installations scolaire de toute nature. C'est un sentiment d'admiration, et souvent d'envie, hélas! — que l'on éprouve, en constatant combien vite les Japonais nous ont égalés et distancés en matière d'instruction publique. Ce sentiment

s'augmente encore à parcourir l'*Aperçu* imprimé, et nous voudrions, si ce n'était trop long, ne pouvoir reproduire ici que la seule table des matières. On a toujours dit et répété que c'était l'instituteur allemand qui avait préparé les victoires de la Prusse en 1870. A constater la multiplicité des institutions scolaires à tous degrés, le nombre des maîtres et des élèves, le taux des dépenses publiques, à lire les programmes, à, avoir vu, à la section japonaise, l'école « en fonction » pour ainsi parler, on est tenté de penser que si les Japonais ont révélé une puissance et une science qui étonnent l'univers, ils les doivent à coup sûr à une forte préparation intellectuelle et morale. Or, celle-ci n'a pu être acquise que par une instruction répandue à flots, adaptée à tous les besoins des différentes classes de la société. En matière d'éducation, comme en d'autres, l'exemple du Japon mérite d'être médité : il est de la plus haute signification. Telle est la morale qui se dégage de la lecture de l'*Aperçu* que nous avons tenu à signaler spécialement ici. — F. M.

165. — La librairie Weidmann, de Berlin, a publié cette année dans sa collection d'auteurs français et anglais, quatre volumes, dont deux sont entièrement nouveaux et les deux autres des éditions revues et mises au courant des derniers résultats de la science. Il s'agit des *Précieuses ridicules*, commentées par le Dr FRITSCHÉ et revues par le Dr HENGESBACH (prix : 1,20 M.), et du *Cid*, annoté par F. STREHLKE et puis par le Dr MEDER (prix : 1,40 M.). Ce dernier volume est précédé d'une introduction détaillée où l'éditeur étudie successivement la vie et les œuvres de Corneille, l'évolution de la tragédie en France avant le XVII^e siècle, le caractère du *Cid* dans l'histoire, la légende et la littérature, pour finir par quelques indications, à l'usage des élèves, sur la métrique, la prosodie et la versification françaises. Le commentaire, très sobre, se borne à ce qui peut contribuer à l'intelligence de la langue, qui n'a pas trop vieilli en somme. Si cette édition est bonne, celle des *Précieuses ridicules* est excellente. Molière, revenu de province, où la préciosité florissait comme à l'hôtel de Rambouillet et dans les ruelles aristocratiques de Paris, voulait flageller les excès des précieuses, et l'addition de « ridicules » n'était, sans doute, qu'une habile restriction pour diviser d'avance les ennemis qu'il allait se faire. Pour apprécier la fidélité du tableau, pour savoir quelles images et expressions étaient précieuses au XVII^e siècle et ce qui était d'usage courant, il faut avoir pratiqué la littérature précieuse du temps, les interminables romans de M^{lle} de Scudéry et de l'abbé De Pure, les œuvres d'Agrippa d'Aubigné, de Scarron, etc. Surtout le Grand Dictionnaire des Précieuses, de Somaize, publié l'année de la première de la pièce de Molière, est indispensable au chercheur. C'est lui surtout qui a permis aux éditeurs d'expliquer par le menu les figures dont Madelon et Cathos affublent leur conversation. Mais ils ne s'en sont pas tenus là. Dans leur introduction ils ont décrit la préciosité dans ses origines psychologiques et historiques et dans ses manifestations sociales et littéraires, ils ont indiqué l'évolution du sens du mot précieux ; grâce aux spécimens de métaphores cités, ils ont montré que plus d'une a survécu jusqu'à nos jours et nous paraît tout naturelle ; enfin ils ont fait ressortir le bon côté de cette recherche du

raffiné, notamment dans un domaine comme la simplification de l'orthographe, où on n'irait pas le chercher. Bref, voici une édition bien documentée où rien n'a été laissé dans l'ombre. Les deux publications nouvelles sont des essais d'acclimater dans les classes allemandes deux incomparables virtuoses de la littérature, qui sont en même temps des voyants et des apôtres. M. WEISSENFELS de Berlin a réuni un *Auswahl aus V. Hugo* (2,20 M.); dans lequel sont représentés treize recueils poétiques, depuis les *Odes et Ballades* jusqu'aux *Quatre vents de l'esprit*. Le dernier acte de *Ruy Blas* fait connaître le talent dramatique de Hugo, tandis que le prosateur y fait assez bonne figure grâce à un extrait des *Misérables* et du *Dernier jour d'un condamné*, auxquels l'éditeur a joint l'éloge funèbre de Balzac et un extrait des préfaces, toujours curieuses des *Rayons et des Ombres* et des *Contemplations*. On obtient de la sorte un portrait du poète un peu flatté mais néanmoins fidèle. Le compilateur, qui est un lettré et un homme de goût, a voulu montrer la diversité du talent de Hugo, sa puissance illimitée de vision, l'essor de sa pensée, la vigueur inlassable de sa haine, sa bonté, sa pitié et aussi sa dialectique. Il a évité les morceaux trop longs, en se bornant avec raison à des pièces d'une inspiration plus contenue. Mais on ne peut que le louer d'avoir fait exception pour les détails biographiques contenus dans *Ce qui se passait aux Feuillantines* (*Les Rayons et les Ombres*) et pour le tableau pittoresque du romantisme révolutionnaire qu'est la *Réponse à un acte d'accusation des Contemplations*. Quant à l'introduction, c'est une étude approfondie sur V. Hugo, et certains paragraphes, tels que « les étapes de son évolution poétique », « Hugo comme poète épique », « la caractéristique de son talent » résument ce que nous savons en cette matière. Comme l'innovation la plus hardie nous signalerons pour finir le choix des œuvres de Carlyle par M. BECKMANN. Faut-il ou ne faut-il pas porter au programme cet autre visionnaire, à la langue torturée et obscure, mais puissante et imagée, chez qui le rigorisme puritain et le sens pratique se pénètrent? C'est un essai à tenter. L'éditeur n'a pas hésité et nous a donné, avec une bonne biographie de Carlyle et des notes avant tout historiques, quinze extraits divers. Trois sont tirés de la Révolution française et de l'histoire de Frédéric II, trois sont consacrés à la mort de Goethe, à Burns et à Shakespeare et c'est ce dernier qui contient la fameuse question de savoir si l'Angleterre préférerait perdre ses colonies plutôt que son Shakespeare; cinq essais moraux sont empruntés à *Past and Present* où l'auteur stigmatise l'amour exclusif de la richesse et le cant de ses contemporains, et prêche l'évangile du bonheur par le travail; il y a aussi deux lettres à Goethe et à Emerson, plus un long article du *Times*, de 1870, où Carlyle veut éclairer l'opinion publique sur la signification réelle et l'enjeu de la guerre franco-allemande, et corriger ces formules humanitaires du cant britannique que l'Angleterre, si l'on peut en croire Bismarck dans ses *Gedanken und Erinnerungen* (II, 110, 113), exporte sur le continent pour les faire appliquer par d'autres, mais dont elle oublie quelquefois de faire bénéficier ses propres adversaires. Vient enfin la traduction dans le mètre original de six poésies lyriques de Goethe, choisies parmi les chants doux et mélancoliques où Mignon et le vieux harpiste

exhalent leurs regrets, leurs illusions et leurs espérances. Ce sont *der Sänger — Kennst du das Land..... — Wer nie sein Brot mit Thränen assz — An die Thüren will ich schleichen — Heisz mich nicht reden, heisz mich schweigen — Bleib nicht am Boden heften*. Je ne ferai pas de comparaisons entre l'original et la traduction, mais je souhaite qu'un second volume vienne compléter la physionomie de Carlyle par des extraits de son *Sartor resartus*, de son *Cromwell*, etc. — G. D.

NOMINATIONS ET MUTATIONS DANS L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

I. — MM. Godineau, prof. de rhétorique latine à l'A. R. d'Ath, remplace à l'A. R. de Bruxelles, M. Dewael, prof. de rhétorique française, qui est pensionné; L'Hoir, Alfred, prof. de 4^e lat. à l'A. R. d'Ath, remplace à l'A. R. de Mons, M. Magin, prof. de rhétorique latine, qui est pensionné.

MM. Godineau et L'Hoir son trempacés à Ath par MM. Lamsoul, prof. de rhétorique à la Section d'Athénée de Thuin et Poissinger, surveillant à l'A. R. de Bruxelles.

II. — M. Lecloux, prof. à l'A. R. de Namur (rhétor. franç.), passe à Dinant comme directeur de l'École Moyenne et préfet des études du Collège communal. — M. Marneffe, second prof. de français à Namur, prend la chaire de rhétorique franç. et est remplacé par M. Leclercq, prof. de 3^e et 2^e lat. au Collège communal de Dinant.

III. — M. Biltris, Arthur, prof. de langues modernes à l'A. R. de Chimai, passe en la même qualité à l'A. R. d'Anvers. Il est remplacé à Chimai par M. Naveau, Dr en philol. german.

ACTES OFFICIELS

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

ATHÉNÉES ROYAUX. — NOMINATIONS.

Par arrêtés royaux des 25 juillet et 29 août 1905, sont définitivement nommés à leurs fonctions respectives :

MM. Preys (J.-L.), prof. agr. de l'enseign. moyen du 1^{er} degré, prof. de sciences commerciales à l'A. R. d'Anvers; Hamels (E.), D^r en phil. et lettres, prof. de 5^e latine à l'A. R. de Bruxelles; Stassart (A.), D^r en phil. et lettres, prof. de 6^e latine à l'A. R. de Bruxelles; Gillet (Ch.-L.-J.), D^r en phil. et lettres, prof. de 7^e latine à l'A. R. de Bruxelles; Bovy (A.-F.-G.), D^r en phil. et lettres, second prof. de français à l'A. R. de Bruxelles; Merlen (J.-A.-J.), D^r en phil. et lettres, second prof. de français à l'A. R. de Chimay; Molle (Ph.), D^r en sciences naturelles, prof. de physique, chimie et histoire naturelle à l'A. R. de Louvain; Weemaes (R.-H.), D^r en phil. et lettres, surveillant à l'A. R. de Louvain; Declercq (R.), D^r en phil. et lettres, prof. de langues germaniques à l'A. R. d'Ostende; Naveau (V.-D.), D^r en phil. et lettres, surveillant à l'A. R. d'Anvers; Séverin (F.-L.-F.), D^r en phil. et lettres, prof. de 4^e latine à l'A. R. de Bruxelles; Janssens (L.-G.-M.), D^r en phil. et lettres, prof. d'allemand à l'A. R. de Huy; Gillot (V.), prof. agr. de l'enseign. moyen du 1^{er} degré, prof. d'anglais à l'A. R. de Ixelles; Mallinger (L.-J.-B.), D^r en phil. et lettres, prof. de rhétor. latine à l'A. R. de Louvain; Weemaes (C.-L.), D^r en phil. et lettres, prof. de 4^e latine à l'A. R. de Louvain; Bormans (H.-A.), D^r en phil. et lettres, prof. de 5^e latine à l'A. R. de Louvain; Vossen (J.-B.-H.), D^r en phil. et lettres, prof. de 6^e et 7^e professionnelles à l'A. R. de Louvain.

ATHÉNÉES ROYAUX. — DÉMISSIONS.

Par arrêtés royaux des 26 et 30 septembre 1905, sont acceptées les démissions offertes par MM. Van 't Hof (J.-C.), prof. de dessin à l'A. R. de Tongres; Nitschké (P.), prof. d'allemand à l'A. R. d'Anvers; Lamberts (J.-J.-H.), prof. d'allemand à l'A. R. de Bruxelles; Gens (J.-H.-M.-E.), prof. de physique, de chimie et d'histoire naturelle à l'A. R. de Verviers.

Les intéressés sont autorisés à conserver le titre honorifique de leurs fonctions et à faire valoir leurs droits à la pension.

ATHÉNÉES ROYAUX. — TRAITEMENT EXCEPTIONNEL.

Par arrêté royal du 10 juillet 1905, des augmentations exceptionnelles de traitement, à titre de récompense pour le mérite et le dévouement dont ils n'ont cessé de faire preuve dans l'exercice de leurs fonctions, sont accordées à MM. Lambotte (Jules), préf. des ét. de l'A. R. de Charleroi; Marchal (François), préf. des ét. de l'A. R. de Mons; Maréchal (Léon), prof. à l'A. R. de Gand; Henen (Mathieu), prof. à l'A. R. d'Anvers; Van Ouytsel (Gildart), prof. à l'A. R. de Bruges; Huybrechts (Pierre), prof. à l'A. R. de Bruges; Felsenhart (Gustave), prof. à l'A. R. de Charleroi; Michel (Émile), prof. à l'A. R. de Chimay; Leruth (Hubert), prof. à l'A. R. d'Ixelles; Denayer (Guillaume), prof. à l'A. R. d'Ixelles; Sauvenière (Jules), prof. à l'A. R. de Liège; Kemna (Georges), prof. à l'A. R. de Liège; Jacques (Victor), prof. à l'A. R. de Liège; Hanuise (Jules), prof. à l'A. R. de Louvain; Valentin (Georges), prof. à l'A. R. de Mons; Hermans (Pierre), prof. à l'A. R. d'Ostende; Wattez (Omer), prof. à l'A. R. de Tournai; Feller (Jules), prof. à l'A. R. de Verviers; Dumont (Auguste), préf. des ét. de l'A. R. d'Anvers; Drumeaux (Marie), préf. des ét. de l'A. R. de Liège; Stoffels (Marcel), prof. à l'A. R. d'Ixelles; et Demoulin (Joseph), préf. des ét. dans les athénées royaux, détaché en qualité de directeur au Collège communal de Dinant.

ENSEIGNEMENT MOYEN ET ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.

DÉCORATIONS CIVIQUES.

Par arrêté royal du 17 juillet 1905, la croix civique de 1^{re} classe est décernée à MM. Kurth, prof. ordin. à l'Université de Liège; Beernaert (T.), prof. à l'A. R. d'Anvers; Kegels (J.), prof. honoraire à l'A. R. d'Anvers; Dupont (H.), prof. à l'A. R. de Bruxelles; Stijns (R.), prof. à l'A. R. de Bruxelles; Stoffels (M.), prof. à l'A. R. d'Ixelles; Sabbe (J.), prof. à l'A. R. de Bruges; Van Ouytsel (G.), prof. à l'A. R. de Bruges; Bardiaux (L.), prof. à l'A. R. de Charleroi; Drumaux (A.), préf. des ét. de l'A. R. de Liège; et la médaille civique de 1^{re} classe à MM. Thomas (P.-L.-D.), prof. ord. à l'université de Gand; De la Royère (W.-M.), prof. à l'école du génie civil annexée à l'université de Gand; Bréda (L.), prof. ordin. à l'université de Liège; Dechamps (H.), prof. ordin. à l'université de Liège; Krutwig (J.), prof. ordin. à l'université de Liège; Waltzing (J.), prof. ordin. à l'université de Liège; Davignon (J.), prof. à l'A. R. d'Anvers; Gilles (D.), prof. à l'A. R. d'Anvers; Smeets (C.), surveillant à l'A. R. d'Anvers; Van Cakenbergh, surv. à l'A. R. d'Anvers; Jumpertz (J.), prof. à l'A. R. de Malines; Renard (H.), prof. à l'A. R. d'Ixelles; Gelders (C.), préf. des ét. de l'A. R. de Louvain; Fourmarier (F.), surv. à l'A. R. d'Ostende; Minne (A.), prof. de dessin à l'A. R. de Gand; Robelus (J.), surv. à l'A. R. de Gand; Boinem (J.), prof. à l'A. R. de Tournai; Dutron (A.), prof. à l'A. R. de Tournai; Henneton (A.), prof. à l'A. R. de Tournai; Rouche (C.), prof. à l'A. R. de Huy; Weisgerber (E.), prof. à l'A. R. de Verviers; Lambrette (A.), prof. de musique à l'A. R.

de Verviers; Van Hée (G.), prof. à l'A. R. de Hasselt; Parmentier (L.), prof. de gymnastique à l'A. R. de Hasselt; Souffret, (F.), prof. à l'A. R. de Namur.

Par arrêté royal de la même date, la croix civique de 1^{re} classe est décernée à M. Moulin (Émile), directeur du pensionnat communal annexé à l'A. R. de Namur; et la médaille civique de 1^{re} classe à MM. Claessens (Théodore), prof. au collège communal de Beeringen; De Lodder (Jules), prof. de musique au Collège patronné de Thielt; Dumoulin (Joseph), prof. au Collège patronné de Herve; Notelteirs (Charles), prof. à l'Institut Saint-Louis, à Bruxelles.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DES SCIENCES ET DES LETTRES.

APPLICATION DE LA LOI DU 10 AVRIL 1890-3 JUILLET 1891. — UNIVERSITÉ DE GAND. — MODIFICATION AU PROGRAMME DE L'EXAMEN LÉGAL DE CANDIDAT EN PHILOSOPHIE ET LETTRES.

Par arrêté ministériel du 10 août 1905, la logique est transférée de la deuxième à la première épreuve de la candidature en philosophie et lettres préparatoire au droit et de la même candidature préparatoire aux différents groupes du doctorat; une partie (2^e partie) de l'histoire de la littérature française ou de l'histoire de la littérature flamande (examen préparatoire au droit), ou de l'histoire de ces deux littératures (examen préparatoire au doctorat : groupe, philologie germanique) est transférée de la première à la deuxième épreuve. Ces modifications seront applicables dès la session de juillet 1906.

DÉCORATION CIVIQUE. — EXTENSION AUX MEMBRES DU PERSONNEL DES ÉTABLISSEMENTS D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR LIBRE DES DISPOSITIONS DE L'ARRÊTÉ ROYAL DU 21 JUILLET 1867.

Par arrêté royal du 10 août 1905, les dispositions des arrêtés des 21 juillet 1867 et 15 mars 1885, relatifs à la décoration civique, sont étendues aux membres des personnels enseignant et administratif des universités libres ou d'autres établissements libres d'enseignement supérieur en faveur desquels un jury spécial aurait été constitué en vertu de la loi du 10 avril 1890-3 juillet 1891.

UNIVERSITÉS DE L'ÉTAT. — NOMINATION DES SECRÉTAIRES DES CONSEILS
ACADÉMIQUES.

Par arrêté royal du 18 juillet 1905, MM. de Cock (A.), professeur ordinaire à la faculté de médecine, et Dejace (Ch.), professeur ordinaire à la faculté de droit, sont respectivement nommés secrétaires du conseil académique des universités de Gand et de Liège pour l'année académique 1905-1906.

CONCOURS UNIVERSITAIRE POUR 1903-1905. — RÉSULTATS DÉFINITIFS.

Les concurrents désignés ci-après, ayant obtenu au moins les trois cinquièmes du maximum des points attribués par le jury à chacune des deux épreuves du concours, ont été proclamés :

1^o Premier en *philologie classique* avec 73 points sur 100, M. Maes, Léon-Joseph-Victor, né à Saint-Josse-ten Noode, reçu docteur en philosophie et lettres (groupe : philologie classique) par l'université de Louvain, le 8 octobre 1904;

2^o Premier en *philologie romane* avec 85 points sur 100, M. Cohen, Gustave-David, né à Saint-Josse-ten-Noode, reçu docteur en philosophie et lettres (groupe : philologie romane) par l'université de Liège, le 17 juillet 1903;

3^o Premier en *philologie germanique* avec 60 points sur 100, M. Van Passel, Étienne-Félix-Joseph, né à Bierbeek, reçu docteur en philosophie et lettres (groupe : philologie germanique) par l'université de Louvain, le 7 octobre 1903;

4^o Premier en *philosophie* avec 75 points sur 100, M. Nève, Paul-Joseph-Auguste-Corneille, né à Gand, candidat en philosophie et lettres, élève de l'université de Louvain;

5^o Premier en *histoire* avec 75 points sur 100, M. Denucé, Jean-Baptiste-Ferdinand, né à Anvers, reçu docteur en philosophie et lettres (groupe : histoire) par l'université de Gand, le 16 juillet 1904.

ACADÉMIE ROYALE FLAMANDE DE LINGUISTIQUE ET DE LITTÉRATURE.

Par arrêté royal du 8 juillet 1905, est approuvée l'élection faite par l'Académie royale flamande, dans sa séance du 21 juin précédent, de MM. Dr Lecoutere, professeur d'université, à Louvain; l'avocat Bellefroid, professeur d'université, à Hasselt; Dr Eugène van Oye, à Ostende, et Omer Wattez, professeur à Tournai, en qualité de membres correspondants, en remplacement de MM. L. de Koninck, démissionnaire, J. Bouchery, A. Joos et Dr Mac-Leod, élus membres effectifs, et de M. Jostes, professeur d'université, à Munster, membre honoraire étranger, en remplacement de feu M. le Dr Karl Tannen.

PÉRIODIQUES

Muséon (Le), nouvelle série, vol. VI, n° 2. — A. Wiedemann, Quelques remarques sur le culte des animaux en Égypte. — Léon Gry, Le Roi-Messie dans Hénoch (parties anciennes). — V. Henry, La voie lactée dans le symbolisme védique. — Th. de Stcherbatskoi, Notes de littérature bouddhique. — A. Roussel, Les idées religieuses et sociales du Mahabharata. — Dogmatique bouddhique. Les soixante-quinze et les cent Dharmas (Notes éditées par L. V. P.).

Revue d'histoire ecclésiastique, 1905, n° 3. — L. Saltet, Les Sources de l'*Ἐκκlesiῆς* de Théodoret (suite). — M. Vaes, La papauté et l'église franque à l'époque de Grégoire-le-Grand. — J.-M. Vidal, Notice sur les œuvres du pape Benoît XII. — L. Willaert, Négociations politico-religieuses entre l'Angleterre et les Pays-Bas catholiques (suite). — Comptes rendus. — J.-P. Kirsch, Le R. P. Denifle, Notice biographique et bibliographique. — Chronique. — Bibliographie.

N° 4. — L. Saltet, Les Sources de l'*Ἐκκlesiῆς* de Théodoret (fin). — M. Vaes, La papauté et l'église franque à l'époque de Grégoire-le-Grand (fin). — J. M. Vidal, Négociations politico-religieuses entre l'Angleterre et les Pays-Bas catholiques (suite). — Comptes rendus. — Chronique. — Bibliographie.

Revue de l'Université de Bruxelles, avril 1905. — Émile Stocquart, La Domination arabe en Espagne. Son influence juridique et sociale. — Niko Gunzburg, L'Arriération mentale : Protection, traitement, répression. — N. Vetvinvar, La Géorgie et deux grandes Géorgiennes dans le passé : la reine Tamar, la reine Kéthevane. — Variétés : Émile Boisacq, Le Lapin et ses dénominations dans les langues indo-européennes. — M.-H. Logeman, L'origine du mot « Yankee ». — G. Des Marez, Les Archives royales et impériales de Vienne.

Mai-juin 1905. — Georges Dwelshauvers, Érasme Raway. — Georges Herlant, Protection de l'Enfance et Instruction obligatoire.

Juillet-août-septembre 1905. — De Reul, L'Évolution du romantisme poétique en Angleterre : Wordsworth. — Georges Herlant, Protection de l'Enfance et Instruction obligatoire (suite et fin). — Variétés : Maurice Du Bos, A propos de Sainte-Beuve.

Octobre 1905. — Édouard Kufferath, Discours rectoral : Patriotisme et Hérité. — Jean Massart, Leo Errera. — Alexandre Halot, L'Impératrice Sy-Tay-Heou. — Variétés : Maurice Vauthier, Un nouvel ouvrage sur Rabelais.

Rivista di filologia e d'istruzione classica, t. XXXIII, 1905, fasc. 3 et 4. — Ussani, Sull' Octavia (a proposito di una recente pubblicazione). — Sabbadini, Urbem quam statuo vestra est (Nota di sintassi storica). — Santinelli, Alcune questioni riguardanti le Vestali. — Eusebio, Postille al C. I. L. — Pieri, Appunti di morfologia latina. — Valmaggi, Varia. — Caccialanza, A proposito di un edizione di Iseo. — Cardinali, La guerra di Litto. — De Sanctis, L'Iliade e i diritti della critica. — Rubrichi, Note al I libro delle Tusculane di Cicerone.

COMPTES RENDUS.

U. BERLIÈRE, *Inventaire analytique des Libri obligationum et solutionum des Archives Vaticanes*. Rome, 1904, in-8° (Publication de l'Institut historique belge). « Ne mérite que des éloges et des encouragements ». Ch. Samaran, *Le Moyen Age*, mai-juin 1905. — « Cette première publication de l'Institut historique belge de Rome fait bien augurer de celles qui suivront ». A. d'Herbomez, *Bibl. de l'École des Chartes*, mai-juin 1905.

H. BISCHOFF, *H. Hansjakob*. Kassel, J. Weiss, 1904. « Extrêmement intéressant. Sera bien utile aux historiens de la littérature ». *Das litterarische Echo*, 1^{er} juin 1905.

FR. CUMONT et FR. BOLL, *Catalogus codicum astrologorum Græcorum*, t. V : *Codicum Romanorum pars I*. Bruxelles, Lamertin, 1904, viii-256 pp. in-8°. « Excellente et utile collection, dont le nouveau volume contient des morceaux très curieux. Quelques incorrections ». *My, Rev. crit.*, 1905, n° 39.

J. CUVELIER, *Inventaire des Inventaires de la deuxième section des Archives Générales du Royaume*. « Travail excellent et qui inaugure une branche nouvelle de la littérature des archives ». R. Knipping, *Deutsche Literaturzeitung*, 1905, n° 34.

H. DELBAYE, *Les légendes hagiographiques*. Bruxelles, 1905, in-8°. « Excellente introduction à l'étude de l'hagiographie, écrite avec autant de science que de libre critique ». F. X. Funk, *Deutsche Literaturzeitung*, 1905, n° 28.

G. DES MAREZ, *L'Organisation du travail à Bruxelles au XV^e siècle*. Bruxelles, 1904, in-8°. « Excellente étude puisée à des sources presque toutes inédites et surtout importante pour la connaissance du régime corporatif à l'époque de la décadence de l'industrie urbaine ». H. Pirenne, *Deutsche Literaturzeitung*, 1905, n° 29.

F. DESMONS, *Études historiques, économiques et religieuses sur Tournai pendant la règne de Louis XIV*. Tournai, 1905, in-8°. « Description, d'après les sources, d'une ville belge à la fin du XVII^e siècle ». *Rev. crit.*, n° 43. Fb.

E. DUPRÉEL, *Histoire critique de Godefroid le Barbu, duc de Lotharingie, marquis de Toscane*. Uccle, 1904, in-8°. « Excellent travail. L'auteur surpasse ses prédécesseurs dans le sujet par son bon sens, sa finesse et l'agrément de son récit ». F. Lot, *Le Moyen Age*, mai-juin 1905. — « Pour la première fois on trouve ici un très bon exposé de l'activité de Godefroid tant en Lotharingie et en Allemagne qu'en Italie ». G. Meyer von Knonau, *Deutsche Literaturzeitung*, 1905, n° 39.

H. FRANCOTTE, *Loi et décret dans le droit public des Grecs (Musée Belge, t. VIII)*, 1904. « Important ». E. Ziebarth, *Wochenschr. für Klass. Philologie*, 1905, n° 42. — Résumé par P. G., *Rev. crit.*, 1905, n° 30.

E. GOSSART, *Espagnols et Flamands au XVI^e siècle*. Bruxelles, 1905, in-8°. « Ouvrage des plus remarquable et instructif même pour ceux qui jugent les événements du XVI^e siècle autrement que l'auteur ». A. d'Herbomez, *Rev. des Questions Historiques*, octobre 1905.

OSCAR GROJEAN, *Antoine de La Sale*. Bruxelles, Lamertin, 1904. (Extrait de la *Revue de l'Instruction publique en Belgique*). « Bien documenté; vaut surtout par la comparaison des textes et les corrections proposées ». Carl Haag, *Archiv. für das Studium der neueren Sprachen und Litteraturen*, CXIV (1905), p. 453.

OSCAR GROJEAN, *Sainte-Beuve à Liège* (Lettres et documents inédits). Bruxelles, Misch et Thron, 1905. « M. Oscar Grojean, par des documents inédits qu'il a su retrouver et mettre très adroitement en lumière, donne une nouvelle précision à certains points de la vie de Sainte-Beuve qui sont particulièrement intéressants ». Émile Faguet, *Revue* (ancienne *Revue des revues*), 1^{er} octobre 1905, pp. 326-332.

G. KURTH, *Notger de Liège et la civilisation au X^e siècle*. Paris, 1905-8°. « Modèle de critique et d'exposition ». A. d'Herbomez, *Rev. des Questions Historiques*, octobre 1905.

Mélanges Paul Fredericq. Analyse de leur contenu par G. DES MAREZ. *Deutsche Literaturzeitung*, 1905, n° 43.

HERM. SMOUT, *Het Antwerpsch Dialect*. Gand, Vuylsteke, 1905, 162 pp. in-8°. (30^e fasc. des Travaux publiés par la Fac. de philos. de lettres de l'Université de Gand). « Monographie détaillée et consciencieuse ». V. H(enry), *Rev. crit.*, 1905, n° 39.

P. TACK, *Verklaring van Nederlandsche Leesstukken*, II^e Deel. Gand, Vuylsteke, 1905. Fr. 2-50. « Ouvrage bien conçu; quelques petites erreurs ». A. K., *Museum*, octobre 1905.

CH. TERLINDEN, *Le pape Clément IX et la guerre de Candie (1667-1669)*. Louvain-Paris, 1904, in-8°. « Très utile relation composée d'après des sources inédites ». F. Hirsch, *Historische Zeitschrift*, t. 95, fasc. 2.

P. THOMAS, *Notes critiques sur les Florida d'Apulée*. Bruxelles, Hayez, 1902 (Extr. des *Bull. de l'Acad. roy. de Belgique*). « L'auteur fait preuve de la même pénétration et de la même connaissance de la langue que dans les séries précédentes ». P. L(ejay), *Rev. crit.*, 1905, n° 35.

G + A DANS LA LANGUE D'OÏL

Le sort de la médio-palatale explosive sonore ($g + a$) est, généralement, considéré comme étant absolument parallèle à celui de la médio-palatale explosive sourde ($c + a$), en sorte qu'on admet, comme résultat final, j (plus anciennement dj) dans tous les cas où de $c + a$ est sorti *ch* (*tch*) et la conservation intacte de g partout où $c + a$ est resté k .

Laissant de côté les contrées du midi, on arrive donc, pour le francien d'un côté, pour le picard et le bas-normand, de l'autre, à admettre la série suivante :

<i>jardin</i>	est parallèle à	<i>chastel</i> ,	<i>gardin</i>	à	<i>castel</i> ,	
<i>jòe</i> (<i>joue</i>)	»	à	<i>chose</i> ,	<i>gòe</i>	à	<i>cose</i> ,
<i>joie</i>	»	à	<i>choisir</i> ,	<i>gòie</i>	à	<i>coisir</i> .

Je me demande si ce parallélisme est vraiment aussi absolu qu'on le pense, si la médio-palatale sonore ($g + a$) n'a pas pu être, et n'a pas été altérée parfois, de façon à devenir successivement *dya*, *dja*, *ja* (ou, dans les cas où a devient *ié*, *dyié*, *djié*, *jé*) dans des conditions et dans des cas où $c + a$ est resté k .

Quand j'ai publié les poèmes picards du Renclus de Moiliens, j'ai laissé de côté cette question, qui m'embarrassait. On ne la trouvera pas discutée dans l'Introduction de cet ouvrage. Réglant ma graphie sur celle des manuscrits qui présentaient le plus de formes picardes, j'avais admis, pour rendre $g + a$, deux signes différents qui, dans mon idée, correspondaient à deux prononciations différentes. On trouvera, dans le texte et dans le glossoire : *garbe*, *garber*, *garbiaus*, *gaioule*, mais *jardin*, *jardinier*. Pour les représentants français de *gaudia* et des formes de *gaudere* et de ses composés, j'ai admis partout la

consonne *j*, c'est-à-dire, la prononciation *dj*. Sur ce dernier point, j'avais eu, pour me déterminer, en dehors de la graphie habituelle des manuscrits (ceux-ci présentent en général un *i*, sauf dans un passage du *Miserere* (88, 9) où la plupart des scribes écrivent *sesgot* ou *sesgoit* = *s'esjot*), deux rimes, que le poète avait évidemment voulu faire riches (*joie* : *roujoie* (de *rouge*), *joiant* (de *gaudere*) : *joant* (de *jocare*) et le jeu de mots de *Carité* 218 : *Et joïr en Diu et joer*). La rencontre de ces mots me semblait supposer la prononciation *djoie*.

D'autre part, j'avais admis pour la médio-palatale sourde (*c* + *a*), dans tous les cas et dans toutes les conditions, la prononciation *k*, marquée par *c* ou par *k*, donc : *carité*, *canter*, *pekiet*, *vake*, *fourkele*, etc. Ici, j'avais eu, pour justifier ce point de vue, en dehors de la graphie des manuscrits picards, des raisons tirées des rimes riches, qui ont été largement exposées dans l'introduction. Je n'avais donc pas admis, pour mon poète, le parallélisme de la sourde et de la sonore; mais en agissant ainsi, j'avais un peu le sentiment d'avoir commis une faute phonologique.

En effet, les savants qui ont trouvé l'occasion de se prononcer sur l'altération, en français, de la médio-palatale explosive, semblent considérer le parallélisme entre le sort de la sourde et celui de la sonore comme un fait trop évident ou trop naturel pour qu'il y ait lieu de le mettre en doute ou de le discuter. C'est ce qu'on constate en lisant l'article de M. Paul Meyer sur « *c* et *g* suivis d'*a* en provençal » (*Rom.*, XXIV, 530 svv.), celui de Gaston Paris, publié après sa mort, dans *Romanie*, XXXIII, sur l'histoire de *c* prépalatal en roman (l'auteur consacre quelques pages à la médio-palatale et à son altération), les pages consacrées à ce sujet par MM. Meyer-Lübke (*Gramm.*, I, 355 svv., éd. franç.), Joret, Schwan-Behrens, Bourciez, Nyrop, dernièrement par M. Brunot, dans son *Histoire de la langue française* (I, 164), qui reporte l'altération du *c* et du *g* + *a* l'une et l'autre aux environs du VIII^e siècle. Cependant M. Suchier, qui, dans la deuxième édition de son article si connu du *Grundriss* (I, 3, p. 742), se borne à remarquer que le changement de *g* + *a* en *dj* a été plus rapide que le changement de *c* + *a* en *tch*, fait, dans son édition critique d'*Aucassin* et *Nicolette* quelques observations

qui me paraissent devoir ébranler un peu l'idée de la conformité absolue de l'histoire des deux phonèmes en question.

Après avoir constaté que, dans ce texte, *c + a*, noté par *c*, a conservé le son *k*, aussi bien devant l'*a* resté *a* que devant l'*a* devenu *ie*, M. Suchier remarque que dans les dialectes picards *g + a* est resté également *g*, que dans *Aucassin*, la graphie ordinaire est *g* (*ganbes, ganbete, gaunes, gorés*), qu'on trouve cependant *ioie* et *ioies* écrits par *i*, et ajoute à propos des cas où, après la sonore, *a* (atone) est devenue *e* (*large, reuge*) : « On ne sait pas bien si ce *g a* le son *gu* (cf. *hierbiierge*) ou bien, s'il a, comme dans la plupart des documents, même picards, le son *dj*. » Cette dernière observation, celle qui concerne la graphie, me paraît de nature à pouvoir être étendue, d'une manière générale, à l'emploi de *g* comme signe graphique. Il n'est pas sûr que cette lettre devant toute autre voyelle que *e* et *i* représente toujours le son de l'explosive. Des graphies telles que *bourgeois, mangons* (à côté de *manions* et *mangeons*) prouvent assez que *g* non suivi de *e* ou *i* peut fort bien avoir la valeur d'une chuintante ¹.

Les renseignements fournis par l'*Atlas linguistique* semblent bien, en général (au moins dans la France du Nord) confirmer l'idée du parallélisme entre *c + a* initial d'un côté, *g + a* initial, de l'autre. Dans la Somme, à *kātē* < *cantare* correspond *gāb* ou *gām*; dans le Pas-de-Calais, à *kā* < *campum* correspondent *gābō, gardē, gartyr*; et si au n° 287, les éditeurs notent la prononciation *jartyr* et *jardē* à côté de *gardē*, ils notent aussi, pour ce même endroit, la double prononciation *chā* et *kā*. Il est vrai que, dans la Seine-Inférieure les n°s 370, 259 portent *jardē* comme prononciation unique, en même temps que *kā, kīpay*, mais dans tout ce département, sauf dans un endroit, *cantare* a donné *chātē*. Une exception réelle est, au n° 195 (département du Nord) *djyāp* à côté de *kyā* (< *campum*) et *kyātē*; puis les cas où *galbinum*, qui d'ordinaire est *gan* en bas-normand et en picard, a donné, non seulement *jōn*, qui pourrait être un mot d'emprunt, mais aussi *jan* dans

¹ Gaston Paris, dans son édition de *S. Alexis* (p. 89) interprétait aussi la graphie *gote, goiuse* de ce poème comme représentant *djoie*; « l'écriture, disait-il, fait illusion sur la prononciation. »

quelques endroits où on prononce *kā* et *kâté*. Ce qui vaut encore la peine d'être signalé c'est que, si partout dans la Somme, le Pas-de-Calais et le Nord, un des représentants français de *gabbata* (> *jatte*) ne vit qu'avec la prononciation picarde *gat*, l'autre (< *gauta*) ne se trouve, dans tout le Nord, qu'avec la prononciation *jòu*, *jò*, *jó* et *ju*; il ne faut pas oublier cependant, que dans beaucoup d'endroits, ce mot a été remplacé par un représentant de *visage*, *figure* ou un autre mot analogue. Le seul mot de la famille *gaudia* que donne l'*Atlas* est l'adjectif *joyeux*. Or, là où il existe (on le trouve souvent remplacé par *gai*, *gaillard*, *content*), il se présente avec la prononciation française *dj*, *j*. Il n'y a, dans le Nord de la France, pas plus de *gòyö* que de *gòe* (< *gauta*).

Peut-être ces faits doivent-ils s'expliquer par l'introduction très ancienne, en picard, de mots d'emprunt français, plutôt que par une altération sporadique, en bas-normand et en picard, de la médio-palatale explosive sonore. Quoiqu'il en soit, ils semblent attester que le parallélisme entre *c + a* et *g + a*, qui se vérifie très souvent, souffre des exceptions.

Une exception très réelle se constate dans les cas où *ga* (sorti d'un plus ancien *ca*) se trouve non pas comme initiale d'un mot, mais comme initiale d'une syllabe accentuée au milieu d'un mot. Je parle de verbes comme *fabricare*, *judicare*, *manducare*, etc., devenus **faur-gar*, **jud-gar*, **mand-gar* et ensuite *forgier*, *jugier*, *mangier*. Ces verbes (au moins *fabricare* et *manducare*) sont marqués dans l'*Atlas linguistique*, pour toute la région *c + a = ka* avec la prononciation française *fordjyé*, *mūdjé*, *mājé*, tandis que *masticare*, qui est, dans cette contrée, le mot concurrent de *manducare*, y est devenu partout régulièrement *makyé*¹.

Peut-être faut-il admettre que, dans ces verbes, l'explosive sonore (*ga*) était descendue à l'étape fricative (*ya*) avant que

¹ Une confirmation indirecte de ces faits se trouve dans le traitement de *caricare*. Le français *carguer* a été emprunté, comme on sait, à une forme méridionale *kargar*; pour le picard et le bas-normand l'*Atlas* donne *kerkier*, jamais **kerquier*, ce qui suppose que, dont ces contrées, *caricare* n'a pas partagé le sort de *manducare*, etc., qu'il n'y est pas devenu **car-gar*; peut-être le premier *k* a-t-il conservé le second.

ga ait été atteint par l'altération qui a abouti à *dj*. Or, *ya*, on le sait, est devenu *dj* aussi bien en picard qu'en français (*yam*, *yanvario*, *ja*, *jūvyé*).

Mais ce changement ancien de la médio-palatale explosive sonore en fricative, supposé qu'il faille l'admettre, établirait déjà une différence notable entre l'histoire de ce phonème et celle de la sourde correspondante et la rapprocherait plutôt de l'histoire de la sonore prépalatale (*g* + *e*, *i*) qui a passé à la fricative *y* longtemps avant que le *k* (*c* + *e*, *i*) soit entré dans la voie de l'altération qui, pour ce dernier phonème, a abouti à *ts* et à *tch*.

De ces observations ne se dégage pas une conclusion très nette, ou du moins une conclusion unique, applicable à tous les faits signalés. J'inclinerais assez à la présenter sous la forme de deux questions et à demander : 1° si, dans de certaines conditions *ga* ne s'est pas altéré de bonne heure en *ya*; 2° si, dans d'autres conditions, notamment devant *au*, l'altération française qui a abouti à *dj*, n'a pas affecté ce phonème dans des contrées où *ka* ne s'est pas changé en *tcha*, *tchie*, mais où il est resté *ka*, ou devenu tout au plus *kya*?

Il me semble, en tout cas, que le parallélisme entre *ka* et *ga* n'est pas absolu et qu'il ne doit pas être présenté comme un axiome phonétique. Sur ce point de phonologie le doute me semble permis et la recherche ultérieure s'impose ¹.

Groningue.

VAN HAMEL.

¹ Un élément dont je n'ai pas tenu compte dans cet article et qui, cependant, est important pour la question que j'y ai traitée, est le traitement du nom de lieu *Gaudiacum*, représenté par les deux formes *Jouy* et *Gouy*. D'après le *Dictionnaire des Postes et Télégraphes*, si *Jouy* seul se trouve, entre autres, dans les départements de Eure, Eure-et-Loir, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, et *Gouy* dans le Pas-de-Calais, la Somme et la Seine-Inférieure, les deux formes (*Jouy* et *Gouy*) se rencontrent dans l'Aisne et dans l'Oise.

Faute de signes typographiques spéciaux, nous marquons par *j* la chuintante sonore, par *ch* la chuintante sourde.

LE PROGRÈS DES PROBLÈMES PHILOSOPHIQUES

Il y a différence proclamée entre l'évolution des beaux-arts et les progrès de la science. Depuis les géomètres et les physiciens hellènes, c'est un même domaine que les savants ont continué d'agrandir. Mais combien ne s'est-il pas ouvert de domaines à l'imagination des artistes? Le Parthénon et la cathédrale de Strasbourg traduisent des âmes différentes et l'unité du progrès nous échappe entre des monuments inspirés par des volontés disparates. Et même où trouver le progrès entre des époques dont les idéaux se contrarient?

Mais si les beaux-arts répondent à des tendances intimes dont l'accord peut varier à l'infini, la philosophie a d'égales raisons pour s'épanouir en systèmes qui changent d'après les âmes où elle s'enracine et qui expriment des tendances opposées.

Car elle ne répond pas seulement à une exigence de l'esprit : s'il en était ainsi, elle se développerait comme les sciences et son progrès pourrait être comparé aux leurs. Mais elle répond encore à une exigence du sentiment, à un ensemble vivant et mobile de tendances et d'émotions.

Elle prolonge à l'extérieur un état de l'âme : elle le suppose sous-entendu. C'est un état particulier de l'âme qui pose le problème et qui en interprète la réponse : il y a autant de problèmes philosophiques qu'il y a de civilisations.

Les historiens en sont d'accord. Mais peut-être n'ont-ils pas encore suffisamment fait ressortir qu'il en résultait une impossibilité radicale d'assimiler la marche de la philosophie à celle des sciences.

« Jamais pour des enfants si j'eusse été mère, » s'écrie Antigone condamnée à mort pour l'ensevelissement de son

frère, « jamais pour un époux si j'avais eu à déplorer sa mort, je n'aurais tenté une pareille tâche, malgré les défenses publiques. Quel est donc le motif qui m'inspire ce langage ? Après la perte d'un époux, j'en pourrais trouver un autre ; et, si je perdais un fils, j'en puis avoir d'un autre époux, mais quand ma mère et mon père sont descendus chez Pluton, la perte d'un frère n'est plus réparable. C'est pour avoir rempli ce devoir sacré que Créon m'a jugée coupable et qu'il m'accuse d'attentat, ô frère chéri ! »

— « C'est une grande chose de demeurer ferme dans l'obéissance, de croire dans un supérieur et de ne dépendre point de soi-même.

« Il est sans comparaison plus sûr d'obéir que de commander.

« Plusieurs se soumettent à l'obéissance plutôt par nécessité que par charité, et ils en ont bien de la peine et ils s'emportent aisément au murmure, mais ils n'acquerront jamais la liberté de l'esprit, s'ils ne s'assujettissent de tout leur cœur pour l'amour de Dieu.

« Courez de lieu en lieu tant que vous voudrez ; vous ne trouverez de repos qu'en vous soumettant humblement à la conduite d'un supérieur. L'imagination d'être mieux ailleurs et le désir du changement en trompent beaucoup. » (Imit. l. 9, l.)

— « Des voiles impénétrables nous dérobent le secret de ce monde étrange dont la réalité à la fois s'impose à nous et nous accable ; la philosophie et la science poursuivront à jamais, sans jamais l'atteindre, la formule de ce Protée qu'aucune raison ne limite, qu'aucun langage n'exprime... Dès que le sacrifice devient un devoir et un besoin pour l'homme, je ne vois plus de limite à l'horizon qui s'ouvre devant moi. Comme le parfum des îles de la mer Érythrée, qui voguaient sur la surface des mers et allaient au-devant des vaisseaux, cet instinct divin m'est un augure d'une terre inconnue et un messager de l'infini... J'ai dû me prouver à moi-même que je faisais une chose bonne et utile en pensant librement et en disant librement ce que je pense... (Essais de Morale et de Critique, Préface ; Renan).

Voilà trois paroles d'un accent bien différent. La dureté de la vie et l'incertitude des choses ne jetaient pas un même trouble dans ces trois consciences. La réponse à l'énigme, la

solution de ce trouble voulaient apaiser des émotions différentes. Mis en formules, les trois systèmes exprimeraient trois aspects distincts de l'âme, et si nous supposions les formules identiques, ce qui n'a rien du paradoxe, leur opposition ne serait pas moins radicale : ce n'est plus le développement d'une doctrine suivie, comme celle du géomètre, ni l'étude d'un objet choisi, tel le corps humain, que nous offre la philosophie : c'est une suite de doctrines sur des objets divers ou si l'on préfère une autre comparaison, je dirai qu'elle provient de sources multiples.

Le simple curieux échappe-t-il, si peu qu'il y soit invité, à la suggestion que, pour les Hellènes de la grande époque, l'aspect du problème philosophique était déterminé, en son caractère, par des conditions de ce genre, qui en font un problème unique : la vie du corps étant chose bonne et belle, l'homme libre comptant seul, le citoyen n'ayant de dignité que s'il a l'esprit fin et le bras ferme, la philosophie étant surtout un délassement pour ennoblir l'intelligence, que penser des dieux, de la nature, de la destinée et de la science? Or, ainsi présenté, le problème renferme un autre sens que celui qui s'impose aujourd'hui à nous, c'est en vérité un autre problème. Car nous ne songeons guère à la vie au plein air, nous n'éprouvons pour la beauté qu'un attachement réfléchi, et nous n'étudions pas pour élever en dignité notre cerveau, mais afin de résoudre des doutes pénibles.

Simmias et Cébès sont-ils convaincus par l'ordonnance logique des arguments que développe Socrate, ou ces motifs ne les persuadent-ils qu'en répondant aussi à leur besoin de beauté tangible? Lorsqu'une attitude leur est désignée comme bonne, elle leur est dépeinte aussi comme belle, et, dans leur âme, alors qu'ils pesaient le doute et l'adhésion, ils évoquaient des images parées de toute l'élégance de la race et des cités prospères. Elles réveillaient en foule de clairs spectacles, portiques, statues, gymnastes et chœurs, enfouis en eux, accumulés depuis l'enfance, remarquables par la pureté et la vigueur du dessin; leur conviction s'ébauchait, se dégageait enfin, amenée par la pensée du maître et par cette multitude d'impressions dont leur âme était nourrie. Et dans ces profondeurs intimes où eux-mêmes ne s'appliquaient pas à dis-

tinguer tous les mouvements de leur esprit, qui oserait nier que la beauté jouait un rôle prépondérant, ou prétendrait que l'argument décisif était le même que pour nous ? Le contraire paraît trop évident.

Je ne puis croire davantage que Lucrèce inclinait ses admirateurs vers les doctrines d'Epicure par les motifs qui nous décideraient. Les contemporains voyaient dans la force du verbe, dans l'enthousiasme religieux du poète, le complément nécessaire des arguties logiques, et la splendeur concrète des vers leur offrait une preuve de plus.

Quel moderne pourrait faire sien l'atomisme d'Epicure ? Il n'adhérerait pas au système du poète, s'il ne reconstruisait d'abord l'infinité de soubassements sur lesquels s'arc-boute l'âme des Romains et s'il n'étouffait en lui l'efflorescence de sentiments inquiets et de pensées disciplinées que notre âme a enfantées depuis vingt siècles : offert à une autre sensibilité et à un autre esprit, un système est déraciné.

Rien ne nous empêche de comparer certains préceptes de Nietzsche sur la force, le personnalisme, l'indifférence de cœur aux maximes des présocratiques. Mais l'identité des formules ne diminuera pas l'opposition des idées : pour les uns, le christianisme n'existait pas et la pensée n'avait pas à le considérer ; chez le dernier venu, il est violemment nié. L'« insaisissable Protée » se dérobe, ici et là, sous des formes différentes.

Épictète et Marc-Aurèle déclaraient à la douleur qu'elle n'est pas un mal, au sage qu'il ne doit pas désirer la reconnaissance des hommes. Ils n'avaient pas le choix, comme nous, entre leur morale laïque et une religion puissante, élevée et assouplie. Ils offraient à la méditation une autre âme, d'autres dispositions initiales, ils considéraient d'autres difficultés : la question philosophique a changé pour nous, et vraiment l'évolution de la doctrine morale ne correspond pas à celle des sciences positives.

A ce point de vue encore, la philosophie du moyen-âge, si insipide au goût de nombreux érudits, prend un caractère qui la relève. L'Europe occidentale admet, au temps de la scolastique, l'indubitable vérité du catholicisme, elle vit sous l'empire d'une foi puissante qui gouverne tout autre sentiment.

Il est des plus inutile d'assurer par des démonstrations

rationnelles, de confirmer par les sciences, l'enseignement de Rome. On croit, parce que le besoin de croire est très grand et l'emporte sur tout.

Nous pourrions demander pourquoi les hommes du temps intermédiaire ont syllogisé? La réponse se présentera bientôt : ils cultivèrent la métaphysique par amour des arguments formels, pour le plaisir de raisonner, sans y chercher ce que nous souhaitons, parmi tant d'angoisses : la résolution de nos doutes; la certitude leur venait d'ailleurs. Ils s'adonnèrent à la théologie rationnelle, à la logique, à la morale quoiqu'ils n'en attendissent aucune vérité, puisqu'ils en savaient déjà l'essentiel, mais ils voulaient subtiliser.

Leur attitude fait songer à celle que prirent les grecs en géométrie, que reprit le XIX^e siècle dans plusieurs sciences exactes : nous y voulons réaliser des modèles d'argumentation rigoureuse, allant bien au delà de ce qu'exige la pratique, satisfaisant à une sorte de dilettantisme de l'esprit, si j'ose ainsi dire. Nous ne réclamons pas, pour admettre les premiers théorèmes sur les perpendiculaires, des démonstrations plus rigoureuses que celles de Legendre, pourtant fausses. Notre conviction se forme avant qu'un géomètre minutieux ait découvert les définitions et tracé les figures convenables. Et la technique en veut encore moins. C'est que la géométrie est une science de curieux, une science non pratique, une science désintéressée, comme on l'a écrit.

Il en va de même pour la philosophie du moyen âge : c'est une philosophie désintéressée, en ce sens qu'elle dépasse les besoins de la pratique. On ne démontre pas pour croire, ce n'est pas des syllogismes que doivent naître les convictions, les arguments ne visent pas à persuader. On croit déjà, on possède déjà la certitude. Mais on désire se donner un luxe, celui de retrouver par des raisonnements superflus, mais forts et précis, ce que l'on sait. Peut-être essaye-t-on de bercer la conscience d'une sécurité de logique. Sans doute, le moine penseur éprouve-t-il une joie à oublier le cri butal des convoitises qui s'entrechoquent partout. Et d'ailleurs la dureté de la vie, l'ardent mysticisme de la foi ne prédisposent guère à chérir la nature, à lui rendre le culte de nos savants : l'univers aimé est celui des livres qui fixèrent les croyances ;

le monde connu, celui de quelques traités anciens. Pourquoi plonger en investigations dans cette nature corporelle, si dangereuse, dont il vaut mieux que l'âme se détache? Le cénobite métaphysicien en arrive par degrés à concevoir le problème de la philosophie sous une forme équivalente à peu près à celle-ci : la matière ne mérite pas de retenir nos méditations; étant admis d'abord que Dieu existe, que la preuve en est un pur luxe de l'esprit, quelle file d'arguments superflus aboutit à affirmer son existence?

En sorte que la philosophie médiévale, prise ainsi, est désintéressée et scientifique. Désintéressée : car son but ne lui impose pas de commander à la vie, et scientifique, car elle présente un système logique, rigoureusement établi sur des données bien définies. Elle eut tous ces mérites parce qu'elle servit la théologie. Par là, elle permet à celui qui l'étudie d'espérer un profit très considérable : elle repose sur un ensemble de croyances bien arrêté, définissable sans peine, où se laissent découvrir plus facilement qu'ailleurs ce que le philosophe admit avant de penser et ce qu'il rejeta.

Elle nous dévoile les sous-entendus d'une réflexion et le sens intime d'un langage, et au moins en partie, elle a résolu le problème spécial qu'elle s'était imposé.

S'évertuer aujourd'hui à la renaissance de la vénérable scolastique engagerait dans une vaine entreprise. Son défenseur ne pourrait guère se targuer d'une conviction aussi pleine que celle des moines philosophes : pareille foi ne se respire plus avec l'air. Adhérât-il au Crédo d'un cœur aussi ferme, il ne retrouverait pas le dédain pour la science physique qui permettait aux docteurs de ne pas apercevoir la nature. *L'énoncé* du problème n'est plus celui d'autrefois. Transposer, sans plus, les sommes médiévales en notre langue vulgaire, c'est commettre un gros anachronisme; les rajeunir, c'est les métamorphoser : la valeur de la scolastique s'apprécie dans la formule spéciale qu'elle développe. Nous savons maintenant, grâce à de nombreux efforts, où aboutit cette façon de penser, ce qu'elle présuppose, et, si elle nous séduit, nous savons aussi nettement que possible ce qu'elle exige de nous, où il reste à porter l'effort et où naîtra la difficulté.

Le problème de la liberté humaine a été débattu au XVII^e

siècle avec plus d'ardeur que jamais peut-être. Mais que signifie-t-il alors ? Il intéresse par un côté dominant : la conciliation du libre-arbitre avec la prescience divine ; ni Port-Royal, ni Leibniz ne doutent qu'elle se fasse, du reste. Autour des disputeurs se développe le cadre d'un siècle encore croyant, dévotieux, élevé dans la crainte du péché originel. Le déterminisme des motifs et des sciences naturelles nous attire davantage aujourd'hui : mais c'est étudier un autre problème, et cette étude nouvelle est provoquée par de nouveaux sentiments.

Le même énoncé — appelons ainsi l'attitude de la pensée qui nous porte à philosopher — ne perdure pas, dans ses grandes lignes, au-delà de plusieurs siècles. Si des mots reproduisent néanmoins les mêmes conclusions, les théories diffèrent autant que les civilisations. La source d'inspiration n'est pas plus identique que celle des beaux-arts. Les problèmes traités correspondent à des points de vue opposés.

Si l'appréciation est vraie, il est illusoire d'écrire l'histoire d'une doctrine, l'atomisme depuis Epicure, l'idéalisme depuis Zénon, le spiritualisme depuis Socrate. On montrera bien l'extension donnée aux thèses anciennes, les perfectionnements de logique introduits dans la théorie, mais on méconnaîtra l'essentiel : c'est qu'une doctrine, l'idéalisme des Eléates, par exemple, ne présente pas, en son histoire, l'intime unité que l'on suppose. A la fin de l'antiquité, au cours du moyen-âge, dans les temps modernes, aujourd'hui, elle exprime le fond d'une autre pensée, elle sert d'issue à une autre inquiétude. Autres prémisses — autre doctrine. Et il ne faut, dès lors, parler de progrès qu'avec d'innombrables réserves. Il consiste moins dans l'avancement des procédés logiques-indispensables sans doute, mais d'une caractéristique insuffisante — que dans le progrès des sentiments qui poussèrent à philosopher : il réside moins dans les *réponses* que dans les *questions*.

A moins que l'on ne veuille renoncer à la perspective de l'histoire et contempler les systèmes, non pas dans ce qu'ils sont, mais dans la moisson d'idées qu'ils nous apportent, à moins de lire les livres anciens comme des réponses aux questions que se poserait un homme d'aujourd'hui.... Nous sommes alors presque obligés de croire à un progrès. Et cela de plusieurs façons.

En faveur de cette croyance, on pourra dire que le travail fait reste accompli; les broussailles enlevées du chemin, un coup d'œil montre où mène la route. A nous, de lui frayer un prolongement ou, inspection faite, d'entamer par ailleurs la forêt.

L'antiquité, dans son enquête sur la vie humaine, exige que l'explication s'harmonise avec son goût de beauté linéaire. Sa force eût dédaigné la mélancolie vague qui élargit et nuance le champ de notre pensée. Une foi religieuse vient travailler les hommes, s'impose à eux. Le monde visible, où chevauche la force brutale, ne compte plus, le spirituel devient tout. Le problème est alors d'aboutir, par une marche rationnelle, à une solution connue d'avance. C'est un *autre* problème. A cette heure, beaucoup ont perdu toute foi, même la foi en l'invincible puissance de la raison. Nous en sommes arrivés à opposer l'homme et l'objet connu, à nous opposer à nous mêmes comme jamais époque n'avait songé à le faire. Le problème est pris sous un jour nouveau, sous une lumière moins tranchante et plus complexe, comme le doivent faire des hommes moins robustes que les anciens, et qui ont connu de hautes espérances.

Il nous est donc loisible de parler de progrès, si nous estimons utile l'accumulation des connaissances et des points de vue. Les Hellènes n'ont expérimenté qu'une sorte de position. Nous avons encore la moisson de leurs successeurs et nous tentons d'obtenir ailleurs une troisième récolte : notre science dépasserait d'autant le moyen-âge et l'antiquité.

Et à vrai dire, le progrès de la philosophie pourrait bien ne consister qu'en cela, dans l'explication d'une difficulté à des points de vue successifs. Une génération ultérieure résoudra quelques-unes des prémisses que nous avons bénévolement admises et réalisera ainsi un progrès, ou bien, notre effort ayant démontré la faiblesse de la position, elle portera son choix ailleurs.

On pourrait, en ces termes, donner une première partie de la réponse à ceux qui s'inquiètent des progrès de la philosophie. On s'écarterait d'une vérité historique rigoureuse, qui se bornerait à constater la quasi irréductibilité des problèmes philosophiques réellement examinés au cours des âges, l'im-

possibilité de représenter le progrès par une courbe unique. Sans doute, au fond de cette évolution repose une mystérieuse unité : mais l'histoire aurait d'abord à s'occuper de mettre en lumière les divergences des points de vue ; plus elle en trouvera, mieux elle nous fera comprendre l'intimité de notre pensée.

Je ne parle point d'un autre progrès que réalise aussi la philosophie et dont nous lui tenons trop peu de compte. Il faut l'envisager dans le cours d'une période philosophique : chaque fois que les sciences se rénovent, s'élargissent, la philosophie est appelée à construire une nouvelle synthèse pour de plus vastes répertoires de faits, et elle y parvient. Elle se perfectionne dans la mesure exacte où se sont améliorées les théories scientifiques.

Le paradoxe est tolérable lorsqu'il n'exagère une pensée sérieuse que pour en mieux dégager l'essentiel. Quelques lignes encore nous rendront ce service. On ne retire tout profit d'un philosophe qu'en l'étudiant jusque dans ses préjugés : le créateur d'un système a certes cru avoir raison, et d'un point de vue choisi, son système est absolument vrai. L'art est de trouver ce point de vue. Si l'un de nous parvenait à reconstituer le monde de pensées, de croyances, d'aspirations qui remplissaient l'âme de Descartes, s'il rendait la vie à ses joies et à ses douleurs, il pourrait dire que le cartésianisme est vrai pour tout homme soumis à telles croyances, telles opinions, façonné par telles habitudes de vie et telle éducation. Et s'il ajoutait : recherchez à quelles conditions ces croyances, ces opinions, ces habitudes et cette éducation seront légitimes, il poserait, somme toute, le problème philosophique dans sa plus vaste généralité. Inutile d'ajouter qu'il le résoudreait à son point de vue particulier, et que sa réponse appellerait les mêmes études que l'œuvre par lui étudiée.... C'est rester dans l'esprit moderne que de se demander à quelles conditions un enseignement est vrai. Et dans l'histoire de la philosophie, le plus intéressant serait de rechercher à quelles conditions les systèmes furent vrais, quel état d'esprit ils supposent à chaque époque, et quelle légitimité nous reconnaitrions à ces attitudes de la pensée.

Mais il s'en faut que ces définitions du progrès philosophique aient l'importance qu'on leur prête. On oublie une

chose quand on parle de progrès. C'est que pour en parler, il faut avoir déterminé le meilleur et le pire. Or la fixation de l'un et de l'autre implique des idées arrêtées sur la théorie de la connaissance et les notions morales. Avoir ces principes, en philosophie, c'est déjà adhérer à un système. Définir le progrès de la philosophie, c'est donc écrire la marche des idées philosophiques par rapport à un système donné. Et comme on estime le meilleur le système que l'on a adopté, il arrive que l'on trouve tout naturellement un progrès.... Je n'y vois pas d'inconvénient, si l'on s'en rend bien compte. Mais il faut l'exprimer clairement.

On peut se contenter de voir dans les philosophies l'expression d'âmes différentes, que les beaux-arts et la littérature ont traduites sous d'autres formes, et on ne doit pas les rapprocher avec moins de précautions. Non seulement les systèmes diffèrent, mais encore plus les questions qu'ils s'imposaient de résoudre, et c'est l'étude des questions qui est intéressante.

La philosophie des anciens, celle du moyen-âge, la nôtre forment trois entités, si j'ose employer ce mot tranchant, ou plutôt trois familles de doctrines distinctes, visant à apaiser des inquiétudes diverses, à définir des esprits qui ne s'apercevaient point dans un même miroir. En m'excusant de recourir à une image de plus, je dirais qu'elles se présentent comme des édifices étagés sur une vaste montagne, et auxquels on accède par des chemins séparés. Vouloir fixer le progrès de l'une à l'autre n'a pas de sens, à l'heure actuelle du moins.

De ces notes, il tend à se dégager une définition particulièrement adaptée aux préoccupations de l'historien : la philosophie serait la recherche et la détermination d'un point de vue duquel la science, l'art et l'action reçoivent une certaine valeur.

F. MALLIEUX.

L'ATHÉNA AU PILIER

M. Lechat a trop bien fait justice des différentes hypothèses émises à propos de l'énigmatique Athéna dite « mélancolique » pour qu'il soit nécessaire de les exposer encore et de les réfuter¹. Quant à l'interprétation donnée, par M. Lechat lui-même, elle semble avoir été généralement admise. Du moins ne s'est-il trouvé jusqu'à présent personne pour émettre des doutes à son sujet.

Pour reconnaître dans le bas-relief de l'Acropole une Athéna qui contemple Érichthonios sortant sous forme de serpent d'une ciste autrefois peinte au-dessus du pilier planté devant la déesse, M. Lechat a dû lire dans la physionomie de celle-ci des sentiments assez complexes². Au moment où il émettait cette hypothèse, M. Lechat plaçait le bas-relief dans le dernier quart du V^e siècle mais, depuis, il a changé d'avis et l'on est d'accord pour reporter cette œuvre à une date plus élevée, entre 460 et 450³. Il y a encore un reste d'archaïsme dans les ondulations symétriques de la chevelure et le casque corinthien à cimier rappelle un type cher aux peintres de vases à figures rouges de style sévère⁴. Or, entre 460 et 450, la sculpture et surtout la sculpture industrielle n'était peut-être pas encore à même de rendre dans la physionomie les sentiments que M. Lechat a cru distinguer sur le visage de la

¹ LECHAT, *Athéna devant Erichthonios*, *Monum. Piot*, III, p. 7 et sq.

² *Ibid.*, p. 16-17.

³ JOUBIN, *La sculpture grecque...*, p. 199; LECHAT, *La sculpture attique avant Phidias*, p. 467; *Monumenti antichi*, 1905, p. 33.

⁴ DAREMBERG et SAGLIO, *Dict. des antiq.*, IV, 1444.

déesse. Nous avons pu nous convaincre qu'un changement d'éclairage changeait en même temps la physionomie de l'Athéna mélancolique. Il n'y reste plus ni mélancolie ni surprise de l'émotion inéprouvée mais simplement l'air grave que donne la réflexion. Peut-être même trouverait-on encore dans ce visage une moue légère, presque imperceptible, héritière déjà lointaine de celle de certaines œuvres archaïques de la génération précédente. Mais ce n'est peut-être là qu'une impression.

Quelle que soit d'ailleurs la manière dont on interprète les sentiments qui paraîtraient sur le visage d'Athéna, je crois que l'on ne peut admettre sans examen l'hypothèse proposée par M. Lechat. Elle explique la difficulté par l'effacement d'un objet dont l'existence ne nous paraît pas suffisamment démontrée. Est-il vraisemblable que l'on se fût contenté de peindre au-dessus du pilier cette ciste dont la disparition était toute signification au monument? Il semble bien que l'on n'indiquait jamais en peinture que des détails qu'on pouvait aisément suppléer par la pensée lors même qu'ils s'étaient effacés : c'est le cas, par exemple, pour la corde au moyen de laquelle certains personnages de la frise du Parthénon retenant les animaux destinés au sacrifice ¹, ou pour la lance sur laquelle s'appuyait le Thésée d'un bas relief votif ². Les cheveux de notre Athéna et certaines parties du cimier étaient certainement peints, mais on ne peut pas en induire que la ciste était elle aussi simplement indiquée en couleur, car les cheveux et la décoration du cimier n'ont aucune importance pour l'intelligence du sujet.

Nous nous refusons d'ailleurs à admettre qu'un artiste capable de produire une œuvre de la valeur de l'Athéna au pilier eût reculé devant la difficulté d'exécuter une corbeille d'où sortait un serpent. Il en eût au moins sculpté les grandes lignes, quitte à faire appel à la peinture pour des détails secondaires, comme les écailles du reptile et l'osier tressé de la ciste. C'est ainsi qu'a dû procéder l'auteur de la stèle

¹ MICHAËLIS, *Parthenon*, Atlas pl. XI, XII.

² DAREMBERG et SAGLIO, *Diction. des Ant.*, s. v. Focus, II, p. 1194, fig. 3117.

reproduite ici ¹ : il s'est borné à indiquer le contour extérieur de la table ou de la base de pierre et du calathos posé par dessus. Quant aux détails compris dans ce contour et à l'objet



que la femme tirait du calathos ou y déposait, nous nous les figurons aisément peints.

On avouera d'ailleurs qu'une ciste ronde et on ne peut guère se la figurer sous une autre forme, couronnerait sans élégance une mince stèle quadrangulaire. Certains piédestaux de statues votives de l'Acropole sont bien surmontées d'une sorte de corbeille ronde et évasée ² mais ces piédestaux sont des colonnes, ils sont ronds eux-mêmes. A supposer

même qu'elle soi authentique, la lampe citée par M. Lechat montre précisément la ciste posée sur une colonne ³. Au surplus, le pilier est bien étroit pour supporter une corbeille et cependant, M. Lechat l'a lui-même remarqué ⁴, rien n'empêchait le sculpteur de lui donner une épaisseur plus forte.

Pourquoi d'ailleurs vouloir absolument faire jouer un rôle quelconque à ce pilier alors que rien ne nous y oblige ? On le retrouve dans bon nombre de vases peints où il ne sert qu'à rompre la monotonie du fond. C'est exactement la même forme de pilier que l'on remarque entre deux personnages

¹ Elle se trouve actuellement dans le jardin de l'École française à Athènes et provient, semble-t-il, du Céramique. Haut., 0^m75; larg., 0^m49; ép., 0^m12. Dans la partie supérieure reste d'inscription :

— — — — — O Y
— — — — — [γ] NH

Sur les stèles de ce genre, cf. BRUECKNER, *Ornament und Form der attischen Grabstelen*, p. 55 et pl. II. 7; HOLWERDA, *die attischen Gräber der Blüthezeit*, p. 137 et fig. 10; *Collection R. Warocqué*, I, p. 16, n° 19.

² LECHAT, *l. l.*, p. 18.

³ *L. l.*, p. 19.

⁴ *L. l.*, p. 8.

d'une scène de libation¹. Il sépare un éphèbe et une jeune fille en conversation². Il reparait avec une inscription entre deux éphèbes ou derrière un personnage assis³. Sur l'une des planches de Tischbein on trouve même presque exactement l'attitude de notre Athéna : un homme barbu, la main gauche sur la hanche et la tête inclinée, s'appuie sur son bâton dont l'extrémité vient butter contre le pied d'une stèle, tout comme la lance d'Athéna dans notre bas-relief⁴.

Si l'on voulait à la rigueur donner un nom à ce pilier, on pourrait le considérer comme une borne du témenos d'Athéna : il serait facile d'énumérer des bornes de cette espèce dont la forme rappellerait assez celle qui nous occupe⁵. Cette dernière marquerait alors le lieu de la scène. De même, sur le lécythe du Musée d'Athènes⁶ représentant Athéna dans une attitude assez voisine de celle de l'Athéna au pilier, la colonne placée derrière la déesse indiquerait que celle-ci se trouve dans son temple ou devant lui. Si l'on admet que le pilier ne joue plus qu'un rôle tout à fait secondaire dans la composition, il reste à expliquer l'attitude de la déesse et surtout l'inclinaison de la tête.

On a déjà remarqué que « l'inclinaison de la tête est souvent dans l'art archaïque, une simple forme d'expression » et que les personnages d'Euphronios baissent souvent la tête sans regarder pour cela un objet déterminé⁷. C'est, semble-t-il, le cas de l'Athéna du lécythe déjà cité : la couverture blanche en est intacte et l'on ne peut pas supposer que la déesse incline la tête pour regarder un objet aujourd'hui effacé. On pourrait

¹ DUBOIS-MAISONNEUVE, *Introduction à l'étude des vases*, pl. 77, 3 = REINACH, *Rép. des vases* I, 378,7.

² *Ibid.*, pl. 72.

³ MILLINGEN, *Peintures antiques*, pl. XLVIII = REINACH, *Monum. fig.*, II, p. 117; TISCHBEIN, *Collection of engravings*, IV, 49 = REINACH, *Rép. des vases*, II, 331.

⁴ TISCHBEIN, *o. l.*, IV, pl. 38 = REINACH, *Rép. des vases*, II, p. 331.

⁵ MICHEL, *Recueil d'Insc.*, 775 : borne du témenos d'Athéna à Égine (V^e siècle); ses dimensions (1.09 × 23 × 17) en font une stèle d'une forme tout à fait semblable à celle qui nous occupe. Cf. aussi le n° 737.

⁶ N° 1968 : COUVE, *Catal.*, n° 1625, p. 516; JOUBIN, *La sculpture grecque*, p. 199 et fig. 69.

⁷ JOUBIN, *l. l.*, p. 195, n° 1.

citer d'autres exemples du même genre, tel un Dionysos marchant la tête baissée en s'appuyant de la main gauche sur son thyrsos ¹, un groupe composé d'une jeune fille et d'un éphèbe qui s'appuie sur son épaule ² et d'autres encore ³, si l'on ne pouvait deviner une intention dans l'attitude de l'Athéna au pilier.

Son visage, nous l'avons dit, est simplement sérieux, méditatif même, comme celui de l'Athéna du bas-relief du traité d'alliance entre Athènes et Corcyre si justement rapproché du nôtre par M. Lechat ⁴. Elle baisse la tête par un mouvement familier aux gens qui réfléchissent, tels un vieillard et un éphèbe qui semblent chercher la solution d'une énigme proposée par le Sphinx sur un vase reproduit dans Tischbein ⁵.

Nous associerions volontiers l'Athéna dite mélancolique à des types d'attitudes à vrai dire différentes mais à la création desquels semble avoir présidé une même idée. Dans cette série rentreraient, outre l'Athéna du bas-relief du traité avec Corcyre, une Athéna assise et qui paraît méditer, le menton appuyé sur la main ⁶ et celle qui figure sur la planche cxliv du recueil de Gerhard ⁷. Sur cette dernière, Athéna a la tête relevée et appuyée sur la main droite au lieu de la tenir baissée, mais c'est encore là une attitude bien propre à caractériser une personne qui réfléchit.

Sauf chez cette dernière, ces représentations ont ceci de commun que le casque et la lance rappellent seuls le caractère guerrier de la déesse. Même, sur l'amphore du British Museum, Athéna s'est débarrassée de son égide pour l'étendre sous elle, détail qui reparait dans une scène toute pacifique

¹ TISCHBEIN, *o. l.*, III, 39; REINACH, *Rép. des vases*, III, p. 311, 1 donne cette planche comme la 9^{me} du t. III.

² TISCHBEIN, III, 58 = REINACH, *l. l.*, II, p. 321, 3.

³ Cf. MILLIN, *Peintures de vases antiques*, I, pl. 9 = REINACH, *Monum. fig.*, II, p. 9.

⁴ *l. l.*, p. 13; cf. MICHEL, *Recueil d'Inscr.*, n° 9.

⁵ *l. l.*, III, 39; REINACH, *Répert.*, II, p. 317; ROSCHER, *Lexicon*, s. v. OIDIPOS, p. 725, n° 66; cf. aussi *Monum. ined.*, VIII, 45 = ROSCHER, *l. l.*, p. 724, n° 65.

⁶ *Catal. of vases in Brit. Mus.*, III, pl. XII. *Wien. Jahreshfte*, 1905, p. 28.

⁷ REINACH, *Rép.*, II, p. 75.

où Athéna joue de la double flûte en présence de Marsyas ¹. Dans ces trois représentations aussi, Athéna porte le casque corinthien avec ou sans cimier.

Furtwängler a précisément remarqué qu'à côté des types d'Athéna à casque attique de l'époque de Phidias, il s'en était développé d'autres où la déesse, coiffée du casque corinthien, était caractérisée par le visage sérieux où se devinent à la fois l'intelligence et la réflexion ².

L'Athéna au pilier et celles que nous en avons rapprochées doivent compter parmi les œuvres qui ont contribué à la création de ces types. S'il fallait lui donner un nom je l'appellerais comme l'Athéna du bas-relief du traité avec Corcyre et des deux vases cités plus haut, l'Athéna pensant ou réfléchissant ³. Elle serait représentée dans l'exercice de cette intelligence divine dont elle était comme la personnification ⁴. Par un procédé assez simple, on aurait cherché à donner l'impression de cette intelligence par une de ses manifestations, la pensée ou la réflexion ⁵. Ce qu'un sculpteur exprime vers 460 par une inclinaison de tête, ses successeurs le rendront plus tard en donnant au visage de la déesse cette expression de sérieux et d'intelligence qui domine si fortement dans la figure de la Pallas de Velletri ⁶.

Si l'on a confondu l'expression méditative du visage d'Athéna avec celle de la mélancolie, c'est que l'inclinaison de la tête

¹ *Annali dell'Inst.*, 1879, pl. D.

² ROSCHER, *o. l.*, I, p. 701.

³ M. LECHAT a dit lui-même, *l. l.*, p. 13, que l'attitude de la déesse était méditative.

⁴ ROSCHER, *o. l.*, I, p. 482; FOUËRES, *s. v. MINERVA*, *Dict. des ant.*, VI, p. 1916,

⁵ On semble avoir exprimé d'autres façons encore l'activité intellectuelle de la déesse, soit en la représentant occupée à écrire (cf. FOUËRES, *l. l.*, p. 1917. L'hypothèse de Dümmler pour expliquer autrement cette attitude n'est pas soutenable; cf. PAULY-WISSOWA, *Encycl.*, *s. v. Athena*, IV, p. 2011), soit en nous la montrant, le bras droit levé et touchant le bord du casque de l'index et du ponce; cf. le bronze n° 162 du *Catal. des bronzes de la Bibl. nat.*; REINACH, *Rép. de la stat.*, II, 278, 6. Dans ce bronze, Athéna n'a que le casque et son égide est rejetée sur le bras gauche. Pour le geste, cf. TISCHBEIN, III, 34 = REINACH, *Rép. des vases*, II, 317.

⁶ FURTWÄNGLER, *Meisterwerke*, p. 309.

est souvent employée pour figurer des personnages soucieux ou affligés ¹. Nous renverrons surtout à la planche ccx de Gerhard. L'on y voit, entre autre, une jeune femme posée devant une colonnette qu'elle paraît regarder. Personne, je pense, ne songerait à établir un rapport quelconque entre la tristesse de cette femme et cette colonnette sur laquelle aucun objet n'était certainement placé. Nous croyons tout aussi téméraire de motiver l'attitude de notre Athéna par la présence d'une problématique corbeille posée sur le pilier et nous nous estimerions déjà très satisfait si nous avions pu dans cette courte étude, susciter quelque doute contre une interprétation de ce genre.

PAUL GRAINDOR.

¹ REINACH, *Rép. des vases*, I, p. 105, 5; 126, 2; 241; 282, 3, etc.

LA TRIÈRE ANTIQUE ET LA GUERRE NAVALE ¹

LA TRIÈRE.

L'aspect extérieur de l'ancienne trière nous est bien connu, grâce aux dessins de monuments et de médailles antiques. Sa structure intérieure est toujours matière à conjectures. Les hypothèses à ce sujet ont été nombreuses, mais elles peuvent se répartir en deux classes, d'après leur point de départ. Nous pouvons invoquer la structure de la galère médiévale, qui, sans aucun doute, est un développement de l'ancienne trière; nous pouvons aussi partir des textes grecs et des inscriptions qui traitent de la matière. La première méthode est aujourd'hui généralement abandonnée, car ses résultats, qui devraient, en tant qu'exacts, concorder avec les témoignages anciens, sont en fait inconciliables avec ceux-ci; et ceci n'est pas dû à une erreur dans l'emploi de la méthode, mais au fait que la méthode elle-même est fautive.

¹ On a surtout utilisé pour ce court article les chapitres V et VI du livre VIII du *Manual of Greek antiquities* de MM. PERCY GARDNER et FRANK BYRON JEVONS, London, Charles Griffin and Co, 1895; — IWAN, VON MÜLLER, *Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft. Die Griechische Kriegsaltertümer* (Ad. Bauer) Bd. IV; — DAREMBERG et SAGLIO, *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, Art. *navis* (Cecil Torr), 1904; — A. CARTAULT, *La Trière athénienne*, Paris, 1881; — J. VARS, *L'Art nautique dans l'antiquité*, Paris, Klincksieck, 1887.

Elle est fautive, parce que sur un point important, les conditions de la navigation n'étaient pas les mêmes pour la trière ancienne et pour la galère médiévale. Le navigateur antique considérait comme essentiel, quand il abordait, de tirer son bateau sur le rivage. La trière a donc dû être de construction très légère. Mais la galère médiévale n'était pas tirée sur le rivage, et par conséquent en arriva à posséder un tirant plus fort et une cale plus spacieuse que ne pouvait les avoir la trière. Ainsi la cale plus vaste de la galère permit d'employer deux ou plusieurs hommes à un même aviron ; tandis que nous avons des témoignages explicites que dans la trière il n'y eut jamais plus d'un homme à un aviron. Nous devons dès lors nous tourner vers les autres conjectures, qui s'étaient des témoignages littéraires et épigraphiques. De ces conjectures, celle de Graser (*De Veterum Re Navali*, Berlin, 1864, et *Philologus*, supplément, Bd. III, 2) est à la fois la plus simple et la plus systématique.

Si la galère médiévale est un développement de l'ancienne trière, celle-ci à son tour est un développement du vaisseau homérique. C'est pourquoi il sera bon de partir d'Homère. — Le *vaisseau homérique*, comme la trière, usait à la fois d'avirons et de voiles. — Le *mât* pouvait être élevé ou abaissé au moyen de cordages en avant et en arrière, qui servaient aussi à le soutenir quand il était dressé. — La *voile*, qui était de couleur blanche et de forme carrée, était attachée à une vergue, et dirigée par des écoutes. — Au lieu d'un *gouvernail* unique accroché à l'étambot, il y en avait deux : c'étaient une couple de rames d'une forme spéciale, fixées de chaque côté du vaisseau. — Il y avait un *pont* à la poupe, où se tenait le timonier, et un autre à l'avant. Le reste du vaisseau était ouvert. — Les sièges ou bancs des rameurs (*ζυγά*), comme ceux d'un bateau à rames moderne, couraient à travers le navire d'un bord à l'autre et servaient non seulement de sièges aux rameurs, mais encore à donner de l'appui aux flancs du navire. — Le bateau doit avoir eu de 10 à 12 pieds de large au centre, car chaque banc portait deux rameurs, l'un manœuvrant à babord et l'autre à tribord ; et entre les deux rameurs il y avait place pour un passage allant du gaillard d'arrière au gaillard d'avant. Les bancs étaient paral-

lèles et équidistants, et de la sorte les rameurs, assis l'un derrière l'autre, en une file, formaient deux longues rangées, chacune sur un côté du bateau, et séparées l'une de l'autre par le passage qui courait d'un bout à l'autre du vaisseau. Nous avons dès lors ici le type de cette sorte de navire qui était désignée en grec par des mots composés d'un thème numéral et de la terminaison *-oros*, dans lesquels la terminaison indique qu'il n'y avait qu'une ligne d'aviron sur chaque côté du vaisseau, le thème numéral donnant le nombre d'avirons, par exemple *τριακόντορος*, *πεντηκόντορος*. En conséquence, une triacontore ne contiendrait que 15 bancs ou *ζυγά*, chacun d'eux desservant à la fois un aviron de babord et un aviron de tribord; la pentécontore avait 25 bancs. Considérant que la distance (*interscalmium*) d'un tolet (*σκαλμός*) à l'autre était, d'après Vitruve (I, 2) de deux coudées, c'est-à-dire de trois pieds, nous trouvons que l'espace requis pour les rameurs (*ἔγκωπον*) dans une triacontore, avec ses 15 bancs, était de 45 pieds, tandis que la longueur totale, avec les gaillards d'avant et d'arrière, était d'environ 55 pieds (la longueur d'un moderne canot de course à huit rameurs est de 56 pieds). La longueur totale d'une pentécontore serait à la même échelle de 90 pieds. On a construit des bateaux même plus longs avec cinquante bancs et cent rameurs, mais leur longueur excessive, comme leur poids inusité, a neutralisé leur puissance motrice exceptionnelle. Alors, quelque génie inconnu a deviné qu'en approfondissant un peu la cale et en plaçant un rameur entre les pieds de chaque homme dans la file existante de rameurs¹ (que nous appellerons

¹ Tout dépend de ceci. Comme l'espace n'a que trois dimensions, vous pouvez placez le thalamite soit 1) devant, soit 2) sur le côté, soit 3) sous le zygite. 1) est la disposition de Graser, d'après laquelle le thalamite était entre les pieds du zygite. Si l'on adopte 2), de telle sorte que, le thalamite et le zygite étant debout, les droites verticales tirées par leur corps soient parallèles, le bateau devient trop large et trop lourd pour être tiré sur le rivage chaque jour. Si l'on adopte 3), de telle sorte que le thalamite soit sous le zygite et que leurs corps debout soient dans une même droite verticale, alors le bateau devient si élevé que le poids des parties hautes rompt l'équilibre, et de plus on est amené à admettre que les thalamites et les zygites se trouvent dans des galeries séparées, ce qui est faux de par Aristophane, Ran. 1106 *καὶ προσπαρθεῖν γ' εἰς τὸ στόμα τῷ θαλάμῳ*.

ζυγῖται, parce qu'ils sont assis sur les *ζυγά*), on pouvait aisément disposer une seconde file de rameurs (qui furent appelés *θαλαμῖται* ou *θαλάμακες*, parce qu'ils étaient assis dans la cale, *θάλαμος*) et doubler ainsi la force motrice, sans accroître la longueur et en n'augmentant que de très peu le poids du navire. Un vaisseau ayant ces deux files d'avirons fut appelé *birème*, *διήρης* (la terminaison *-ήρης* impliquant que le bateau avait plus d'une file d'avirons, et les thèmes numériques, *δι-*, *τρι-*, *ἐκκαίδεκ-* ou *τεσσαρακοντ-*, indiquant le nombre de ces files). Le point essentiel à noter dans la birème est combien peu ses dimensions devaient différer de celles d'une pentécontore. Nous prendrons chacune des trois dimensions — hauteur, longueur et largeur — et commencerons par la hauteur. Le thalamite, avons-nous dit, était assis entre les pieds du zygitte placé derrière lui; mais il peut difficilement avoir pris place sur le banc de pied du zygitte, car alors il aurait reçu un coup sur le derrière de la tête chaque fois que zygitte poussait en avant la poignée de la rame.

En fait, il est certain (d'après Arist. Ran. 1074) que son menton était plutôt plus élevé que le siège du zygitte. C'est pourquoi nous pouvons calculer que le siège du thalamite était à deux pieds plus bas que celui du zygitte; et si le siège du thalamite était à trois pieds au-dessus de la ligne d'eau, celui du zygitte était à cinq pieds au-dessus de cette même ligne; ainsi la hauteur de la birème ne surpassait que de deux pieds celle de la pentécontore. — Maintenant, parlons de la longueur d'une birème ou dière ayant le même nombre de zygittes qu'avait la pentécontore. La longueur des deux vaisseaux était la même. C'est qu'en effet tous deux, quoique n'abordant pas l'océan, étaient des bâtiments de mer, plus lourds que des bateaux de rivière, et que dans les bateaux lourds la plus grande partie du travail s'opère derrière la toletière; ainsi le rameur, dans la pratique, ne penche pas le corps en avant; il étend seulement les bras, mais il se penche en arrière. Or, l'espace entre le tolet d'un zygitte et celui du zygitte suivant était de trois pieds; mais le thalamite ne peut s'être assis exactement au milieu, car une fois de plus, bien que son siège fût à deux pieds plus bas que celui du zygitte, il aurait reçu un coup à la tête chaque fois que le bateau roulait. Son siège doit donc

avoir été à deux pieds plus près de la poupe que celui du zygite derrière lui. Ceci amènerait sa figure à un pied du zygite qui est devant lui, mais comme il n'avait nul besoin de se pencher en avant, cela ne fait pas difficulté; il pouvait se pencher en arrière entre les genoux ouverts du zygite placé derrière. — Enfin, quant à la largeur de la birème, comme le thalamite était assis entre les pieds du zygite, on pourrait croire qu'il n'était nul besoin d'accroître la largeur du bateau. Mais cela n'est pas : le zygite, étant à deux pieds plus haut, au-dessus de la ligne d'eau, que le thalamite, avait besoin d'un plus long aviron. Or, pour qu'un aviron soit convenablement manié, la partie interne doit avoir $\frac{1}{3}$ de la largeur totale de l'aviron; par conséquent la partie interne de l'aviron du zygite était plus longue que la partie interne de l'aviron du thalamite. Par conséquent le tolet du zygite doit avoir été placé plus loin du zygite que ne l'était du thalamite le tolet de ce dernier. Mais thalamite et zygite étaient assis dans le même plan vertical, le premier étant entre les genoux du second. Par conséquent aussi, les flancs du navire devaient s'écarter à mesure qu'ils montaient, et plus haut ils étaient portés, plus large devenait le vaisseau à son sommet.

Il est clair que les bancs de rameurs ne pouvaient, dans une birème, courir d'un bord à l'autre du vaisseau, comme ils l'avaient fait dans une pentécontore, car alors le passage aurait été impraticable. Une extrémité de chaque banc de zygite était engagée, comme précédemment, dans le flanc du bateau; l'autre était supportée par une pièce de charpente s'élevant de la cale. Comme les bancs des zygités, ainsi que leurs tolets, étaient à trois pieds de distance, ces pièces de charpente étaient verticales. Courant obliquement du pied d'une de ces pièces verticales à la tête de la suivante, se trouvait une autre pièce de charpente, qui faisait pour le siège du thalamite ce que la verticale faisait pour le siège du zygite. Ces sièges étaient mobiles, et on ne les disposait qu'au moment où le navire était prêt à prendre la mer.

Quant à la disposition des rameurs dans une trière, il nous reste peu de chose à dire. Après l'invention de la dière,

il a dû se présenter à l'esprit de quelqu'un (Ameinoclès de Samos, d'après Thucydide), qu'en superposant une autre rangée de bancs ou *ῥαῖνοι* au-dessus des zygites, on réaliserait un progrès plus grand encore. C'est ce qu'on fit : une file de *ῥαῖναι* fut ajoutée, chaque thranite ayant un zygite entre ses genoux. Les flancs du bateau furent exhaussés de deux pieds, en s'étalant, naturellement, à mesure qu'ils s'élevaient, et la trière fut faite un peu plus haute, un peu plus large au sommet, mais non plus longue, parce que l'interscalmium restait de trois pieds comme auparavant.

Le nombre, comme la disposition des rameurs, est conjectural. L'hypothèse est celle-ci : la plus grande largeur d'un bâtiment est au centre, et la largeur décroît continuellement, que l'on aille vers l'avant ou l'arrière, jusqu'à ce que dans l'une et l'autre direction il arrive un point où le bateau est trop étroit pour qu'on y place un rameur. Mais, puisque la largeur d'un bateau décroît aussi à mesure que l'on descend dans la cale, jusqu'à ce qu'elle atteigne son point de fuite à la quille, le point où un rameur ne pouvait plus être installé devait être atteint par la file des thalamites plus tôt que par la file des zygites, et par les zygites plus tôt que par les thranites. C'est-à-dire qu'à l'avant le dernier thalamite se trouvait entre les genoux du dernier zygite, et le dernier zygite entre les genoux du dernier thranite. A l'autre bout du navire, le premier thranite n'avait pas de zygite entre ses genoux, et le premier zygite n'avait pas non plus de thalamite entre ses genoux; de là, comme disent les lexicographes, l'homme le plus près de la poupe était un thranite, le plus proche de lui un zygite, et le thalamite venait immédiatement après. Ainsi la file des thranites devait avoir deux hommes de plus que la file des zygites, et les zygites deux de plus que les thalamites; et comme il y avait une file de thranites de chaque côté du bâtiment, il y avait en tout quatre thranites de plus que de zygites, et de même quatre zygites de plus que de thalamites. Maintenant, nous pouvons consulter les inventaires, conservés sur pierre, des arsenaux maritimes d'Athènes; nous y voyons que le nombre maximum des avirons thranites accordé à un vaisseau est de 62, de zygites 58, de thalamites 54. Nous en concluons que ce sont là aussi les chiffres des rameurs, ce qui

donne un total de 174. De là, avec un interscalmium de 3 pieds pour chaque homme dans la file des 31 thranites, l'ἔγκωπον était de 94 pieds. Pour obtenir la longueur totale de la trière, nous devons admettre pour l'espace entre le premier thranite et la poupe 14 pieds, et pour l'espace entre le dernier thranite et l'avant, 11 pieds. Ces espaces étaient appelés *παρεξειρεσίαι*; sur l'un il y avait un château d'avant, élevé; à la poupe, il y avait un gaillard d'arrière.

Mettre la rame à l'eau se disait : *ἐμβάλλειν* (Ran. 206);

la relever : *ἐξαίρειν τὰς κώπας* (Poll. I, 116);

soulever les rames hors de l'eau : *τὰς κώπας ἀναφέρειν* (Thuc. II, 84);

étendre les bras en avant et projeter les mains : *προβάλλειν τὰ χεῖρε καὶ ἐκτείνειν* (Ran. 201), ce qui montre aussi que le rameur antique ne penchait pas le corps en avant;

un ordre arrêta la vogue : *ὦ παῦε, παῦε*, « qui correspond au commandement de stopper dans nos bateaux à vapeur. » (CARTAUTL);

pour accélérer la vogue, d'après Suidas citant Arist. Pax 31, on commandait : *ἔρειδε, μὴ παύσαιο μηδέποτε ἑσθίων*, c-à-d « appuie », comme les officiers disent aujourd'hui à leurs matelots : « souque ! » (CARTAUTL, p. 163).

Les rameurs poussaient des cris pour s'exciter; nous connaissons plusieurs de ces cris, qu'il faut bien distinguer des commandements : *ὕπαπαῖ* (Ran. 1073), ἄρρν¹. Le plus célèbre est le premier, puisqu'Aristophane dit *τὸ ὕπαπαῖ* pour signifier « les matelots. » (CARTAUTL, *ibid.*).

On imposait silence aux matelots trop bruyants par un *σιώπα!* énergique.

Nous devons maintenant ajouter que par dessus les têtes des thranites il y avait un pont, visible dans le bas-relief de l'Acropole, supporté en partie par les pièces de charpente verticales déjà mentionnées, dans lesquelles s'engageaient les bancs des rameurs, et en partie par des pièces verticales correspondantes, prolongements des « couples » du vaisseau, s'élevant du plat-bord. Un vaisseau ponté de la sorte était un *ἐστεγασ-*

¹ Hésychius; cf. *σίζε* des chasseurs, *σίττα* des bergers.

μένον πλοῖον, et le pont non seulement couvrait les têtes des thranites, mais formait aussi le toit du passage qui courait d'une extrémité à l'autre, entre les files de rameurs, de babord et de tribord.

Les files de thalamites et de zygités qui se trouvaient dans la cale et manœuvraient leurs avirons à travers des « sabords de nage », étaient naturellement protégés par les flancs du navire contre les traits de l'ennemi. Mais les thranites, qui manœuvraient leurs avirons par dessus le plat-bord, étaient exposés aux attaques de l'ennemi, du côté de la « coursive. » (Voy. CARTAULT. p. 59, etc.). Pour les protéger, on inventa la *πάροδος* : c'était un couloir, courant le long du flanc du vaisseau, soutenu par des consoles et se projetant en avant d'environ trois pieds. Ce couloir, naturellement, n'était pas en lui-même une protection; il fournissait seulement un passage, à peu près au niveau des sièges des thranites, en dehors du navire. Mais, s'élevant de son bord extérieur, il y avait de solides remparts, qui assuraient la protection désirée. Une trière ayant une *πάροδος* était « cataphracte »; dépourvue de *πάροδος*, elle était « aphracte ».

La trière portait deux mâts avec voiles carrées, dont on usait rarement.

LA GUERRE NAVALE.

D'après Thucydide, I, 13, ce furent les Corinthiens qui les premiers construisirent des trières, c'est-à-dire, des bâtiments de guerre avec trois bancs superposés de rameurs. Au VI^e siècle, les flottes des Grecs d'Asie, de Polycrate de Samos, des Eginètes et des Athéniens, étaient encore exclusivement formées de vaisseaux manœuvrés par cinquante rameurs en un seul étage; mais le vaisseau de guerre du V^e siècle, et de l'époque des guerres médiques, était la trière. Des navires à quatre et cinq rangs de rames apparurent pour la première fois dans la flotte syracusaine de Denys I^{er} (399). Cependant, l'usage de ces navires énormes ne se répandit pas à Athènes avant 330.

La seule marine dont on puisse tracer le développement avec

quelque précision est celle d'Athènes. Dans la guerre contre Egine elle avait cinquante navires. L'administration navale de Thémistocle en porta d'abord le nombre à cent, nombre qui s'accrut graduellement, jusqu'à ce qu'au temps de la guerre médique, il fut de deux cents. Au commencement de la guerre du Péloponnèse, Athènes avait trois cents trières. Ce fut l'apogée de sa puissance maritime, car bien qu'au milieu du IV^e siècle, elle eût de nouveau la plus grande flotte du monde grec (en 325 elle avait trois cent soixante trières, cinquante quadrirèmes et sept quinquérèmes), celle-ci se trouvait dans un tel état d'inefficacité qu'elle ne pouvait protéger ni le commerce, ni les colonies, ni même les côtes de l'Attique.

Voulons-nous nous faire une idée des ports, des docks et des arsenaux de marine de l'ancienne Grèce, nous en sommes réduits à ce que nous pouvons apprendre des ports d'Athènes, c'est-à-dire du grand bassin du Pirée, du bassin plus petit de Zéa, et de celui plus petit encore de Munychie — à eux trois formant un ensemble, étant enclôs dans le même circuit de fortifications et rattachés à Athènes par les « Longs murs », qui couraient en deux droites parallèles d'Athènes au port. Les entrées naturelles des ports du Pirée et de Munychie furent réduites, en largeur, par la construction d'énorme brise-lames, qui rétrécirent le passage à 50 mètres et 36 mètres respectivement. L'entrée naturelle de Zéa est un étroit chenal; les deux bords en étaient protégés par le circuit général des fortifications des ports, dont le mur courait du brise-lames du Pirée, tout le long de la côte d'Acté, jusqu'à l'un bord du chenal conduisant à Zéa, reparaisait sur le bord opposé, et suivait ce bord et la ligne de côte, jusqu'à ce qu'il atteignit Munychie, pour virer peu après vers la terre et rejoindre les « Longs murs ». L'entrée de Zéa était aussi réduite en largeur par le fait que, à l'extrémité intérieure du chenal, le mur du pont se prolongeait dans la mer en des tours défensives.

Les ports (*νεώρια*), ayant leurs entrées ainsi protégées par des brise-lame et la terre derrière eux étant sauvegardée par le mur de défense, laissaient leurs rivages libres pour l'érection de *νεώσοικοι* ou « loges pour vaisseaux », ou plutôt « pour bateaux », car la trière, sous le rapport de la forme,

se rapprochait beaucoup plus d'un bateau de rivière moderne que d'un navire océanique ou simplement maritime. Dans chaque loge il y avait la coque d'une trière, placée sur une cale, de sorte qu'elle pouvait être lancée d'un coup à tout moment. Les pièces en bois, bancs, mâts, avirons, étaient également gardées dans la loge, quoique non déposées dans le vaisseau; les agrès, voiles et cordages étaient remisés dans la *σκευοθήκη* ou arsenal. Les loges étaient une partie essentielle d'un chantier de marine, parce que les trières n'étaient mises à la mer que pour le service actif; si elles étaient abandonnées à l'élément liquide en d'autres circonstances, des voies d'eau s'y déclaraient bientôt et elles devenaient incapables de tenir la mer. La vie d'une trière tenue continuellement dans l'eau n'allait guère au-delà de deux ans (Thuc. VII, 12), tandis que, si on la gardait convenablement dans une loge en la protégeant contre la pluie et le soleil, elle pouvait, dit-on, faire son service pendant quatre-vingts ans. Comme les bateaux étaient halés à terre et gardés, vides, dans les loges jusqu'au moment où le service actif les réclamait, il était essentiel qu'il existât quelque arrangement systématique pour les armer et les expédier quand leur présence était réclamée. A Athènes, c'est le système triérarchique qui assurait ce service : les citoyens les plus riches étaient exposés à être appelés au rôle de triérarques. Quand l'obligation s'imposait d'armer des navires, un des stratèges faisait un choix parmi eux, appelant autant de riches qu'il pouvait être nécessaire, à prendre le commandement d'une trière. Le devoir de ces triérarques était alors de se rendre auprès des *ἐπιμεληταὶ τῶν νεωρίων*, de qui ils recevaient, après tirage au sort, une carène avec ses agrès et sa voilure. La coque était lancée de sa cale, remorquée autour du brise-lame de Munychie, et là elle était armée en présence de la *boulè* et de dix *ἀποστολεῖς*, choisis *ad hoc*, dont le service, comme leur nom l'indique, consistait à surveiller l'équipement et la mise à l'eau de la flotte. En même temps, on rassemblait un équipage (*πλήρωμα*), qui comptait environ 200 hommes (dont 174 rameurs), 10 *ἐπιβάται* ou hoplites « qui pussent, dans un abordage, se mesurer avec l'ennemi, ou l'écarter en lui lançant des traits, ou même, à l'occasion, descendre à terre pour brûler et dévaster » (CARTAULT, p. 236),

plus les hommes nécessaires à la manœuvre du bâtiment (*ὑπηρεσία*, cf. CARTAULT, p. 239). Puisque, pour la mise à l'eau d'une flotte de deux cent cinquante trières, — telle la flotte qui prit la mer en 428, par exemple — il fallait environ 50,000 hommes, il était impossible de recruter l'équipage parmi les citoyens d'Athènes exclusivement. En conséquence, bien que les *marins* fussent tirés de la classe des thètes, et que certains des rameurs pussent être citoyens, le masse de l'équipage consistait en métèques, esclaves et rameurs loués. (Thuc. I, 121, 143; III, 16). Le stratège avait pour devoir de réunir les hommes d'équipage, et l'État les payait, par les triérarques, sur le pied de trois oboles par jour. (Thuc. VI, 31). A Potidée et dans l'expédition de Sicile, la paie fut portée à une drachme. Mais vers la fin de la guerre du Péloponnèse, et durant le IV^e siècle, la paie fut réduite à deux oboles, et fréquemment les stratèges ne purent fournir les rameurs en nombre suffisant. Quand enfin le navire était pourvu d'hommes et équipé à la satisfaction des *ἀποστολεῖς*, on l'envoyait rejoindre la flotte sous le commandement du triérarque qui, naturellement, prenait les ordres du stratège.

Nous pouvons maintenant essayer d'évaluer la charge qui retombait ainsi sur le triérarque. Bien que l'État probablement fournit, outre la coque, les appareils en bois et la voilure, nous pouvons supposer qu'une bonne quantité d'autres objets étaient requis pour équiper de tous points le navire, et que les frais en incombait au triérarque. Puis, bien que l'État probablement payât l'*ὑπηρεσία* ou « manœuvre », la coutume semble avoir été d'imposer au triérarque la haute paie à la fois des gens de la manœuvre et des *θρανῖται*, qui ramaient sur les bancs supérieurs. Ensuite, le triérarque était tenu par la loi de radoubier sa trière à la fin de l'expédition, de la remettre en l'état où il l'avait reçue, sauf en tant qu'elle avait été endommagée par la volonté des dieux ou par les ennemis de l'État. Aussi les dépenses légales et inévitables d'un triérarque doivent-elles avoir été grandes, et à celles-ci nous devons ajouter les pertes causées au IV^e siècle par l'inexactitude avec laquelle l'État, par le triérarque, payait l'équipage, et par le fait que l'État fréquemment ne fournissait pas

d'hommes en nombre suffisant pour garnir de monde le vaisseau.

On ne peut pas dire que cette méthode d'organisation du départ d'une flotte fût bonne. Le fardeau pesant sur le triérarque individuel était lourd, si lourd qu'après l'expédition de Sicile, il fut réparti sur deux syntriérarques, et après 358, entre un nombre plus considérable encore de *συντελεῖς* (cinq, six, sept ou même seize). Il y a plus : la charge était inégalement distribuée (jusqu'aux réformes de Démosthène en 340), car les membres pauvres de la classe tenue à cette obligation avaient à payer autant que les plus riches. Mais non seulement c'était injuste, c'était encore une méthode dilatoire et inefficace d'armement d'une flotte. Au V^e siècle, en effet, le triérarque était nommé, et son vaisseau lui était assigné par avance. Mais, au IV^e siècle, la nomination ne se faisait qu'au dernier moment et alors pouvait être retardée par les tentatives du triérarque de prouver devant une cour de justice qu'il n'était pas légalement tenu de fournir ce service, ou qu'il réclamait son exemption.

Outre les vaisseaux de guerre, il y avait des transports de vivres, de troupes et de chevaux (*πλοῖα σιταγωγά, τριήρεις στρατιωτίδες* et *ἵππηγοί*, ceux-ci emportant trente chevaux chacun. Thuc. VI, 43), et la marche de pareille escadre n'était guère rapide.

Les bâtiments étaient le plus souvent mus à la rame; les voiles n'étaient que rarement employées. A la tombée de la nuit, les navires atterrissaient; dans le jour, les équipages abordaient même pour prendre leurs repas, et l'approche d'une tempête était un signal de gagner le rivage. La vitesse moyenne d'un bâtiment peut avoir été de 5 milles anglais à l'heure ou 8 kilomètres.

Dans la forme la plus ancienne du combat naval, les vaisseaux s'accrochaient l'un à l'autre et les hommes armés du bord combattaient. Les marins ne devaient qu'amener les vaisseaux sur deux lignes parallèles, et l'engagement était, de fait, simplement un combat de terre sur mer; ce n'était pas un engagement naval.

Il est probable que les Athéniens furent les premiers à découvrir que le vaisseau lui-même pouvait s'employer

comme arme d'attaque, comme une arme capable de mettre les navires de l'ennemi hors de combat. A coup sûr ce sont eux qui ont amené à sa perfection la tactique de cette forme d'attaque, car les manœuvres requises pour l'accomplir étaient telles que, seuls, des équipages bien entraînés pouvaient les exécuter. Ces manœuvres sont au nombre de deux : le *διέκπλους* et le *περίπλους*. La première consistait à ramer en toute vitesse vers le vaisseau ennemi, puis à rentrer vivement les avirons et à briser, du rostre de la trière, tous les avirons sur le côté du vaisseau ennemi que rasait l'éperon du navire attaquant. L'autre manœuvre consistait à contourner l'ennemi jusqu'à ce qu'une occasion favorable s'offrit de foncer sur son flanc ou sa poupe. Enfoncer l'avant dans l'espace dégarni de rames, dans la *παρεξαιρεσία*, était un mode d'attaque que les Syracusains employèrent pour la première fois efficacement (Thuc. VII, 34, 36), et que les vaisseaux athéniens, en raison de la légèreté de leur construction, ne pouvaient aventurer.

L'une et l'autre de ces manœuvres était exécutée par un seul navire, indépendant des autres unités de la flotte. Les opérations combinées, accomplies par la coopération de tous les vaisseaux de la flotte, étaient presque inconnues. Une flotte supérieure en force numérique, mais inférieure en hommes, pouvait, si l'on était à proximité de la terre, essayer de pousser la flotte ennemie sur le rivage, ou, s'il n'en était pas ainsi, se former en cercle, les poupes à l'intérieur et les proues se projetant au dehors, comme les rayons d'une roue. Quand on adoptait cette dernière formation, la méthode d'attaque pour les bâtiments ennemis était de contourner, l'un après l'autre, l'adversaire, et par la menace d'une attaque, de jeter le cercle dans une confusion telle que l'occasion finit par s'offrir d'user du *περίπλους* ou du *διέκπλους*. Une autre forme de tactique défensive où les navires se prêtaient mutuellement secours, consistait à ranger la flotte sur deux lignes, de telle sorte que les vaisseaux d'une ligne vinssent couvrir les intervalles ou créneaux entre les vaisseaux de l'autre ligne, ce qui rendait le *διέκπλους* impossible. Dès que les vaisseaux engageaient le combat, la lutte était vaisseau contre vaisseau, et les opérations combinées n'entraient pas en question.

Enfin, on ne songeait pas plus à anéantir un adversaire battu sur mer que sur terre. Le but d'un engagement naval, comme d'un engagement terrestre, était de faire reconnaître aux ennemis leur défaite, en les amenant à demander qu'il leur fût permis de ramasser leurs morts, — et de commémorer cette défaite par l'érection d'un trophée ¹.

Bruxelles.

EMILE BOISACQ.

¹ Il ne sera peut-être pas inutile de définir ici quelques termes de la marine moderne :

Écoute : grosse manœuvre (= cordage) courante fixée au coin des basses voiles pour les déployer et les étendre < néerl. *schoote* > escote, écote, altéré en écoute sous l'influence d'écoute l.

Élambot (scandinave) : pièce de bois qui, continuant la quille, s'élève à l'arrière du navire et porte le gouvernail.

Étrave (scand.) : assemblage de fortes pièces de bois courbes qui continuent la quille et forment la proue d'un navire.

Babord : côté d'un navire que l'on a à sa gauche quand on regarde l'avant < néerl. *oakboord*, *bak* = château d'avant, qui était autrefois sur le côté gauche du navire.

Tribord : < isl. *stjornbordi*, dan. *styrbord* = bord du gouvernail > ; 1606, estribord; 1611, estribort, tribort. Côté d'un navire que l'on a à sa droite quand on regarde l'avant.

Tolet (scand.) : cheville de bois ou de fer fixée verticalement sur le plat-bord d'une embarcation pour servir de point d'appui à l'aviron.

Plat-bord : large bordage qui termine le pourtour du navire.

Toletière : préceinte qui reçoit le tolet, *ἐπηγγελὶς ἐπισκαλμὶς*.

Vogue : action de voguer (= ramer).

Couples : réunion de deux séries de pièces jointes bout à bout.

Coursive = *Couirois* = *Accourse* = *Coursier* : couloir ménagé de la proue à la poupe.

Appareux : engins nécessaires pour faire mouvoir un navire.

COMPTES RENDUS

H. LECHAT, **Pythagoras de Rhégion** (*Annales de l'Université de Lyon*, fascicule 14). Lyon, Rey, et Paris, Picard, 1905.

Il est peu d'archéologues, même en France, qui réunissent dans leurs écrits, autant de belles qualités que M. H. Lechat, professeur à l'Université de Lyon. Son érudition est sûre et il la communique avec une mesure, pleine de raison. Elle paraît toujours originale, parce qu'elle est toujours choisie, toujours neuve, parce qu'elle est toujours renouvelée et comme rajeunie d'observations personnelles. M. Lechat a l'esprit critique, la préoccupation constante de l'analyse et, ce qui est plus précieux encore, cette perspicacité qui le fait pénétrer sans effort jusqu'à l'intime secret des œuvres. Il sait écrire enfin. Ses articles et ses livres sont construits avec une solidité et une harmonie toutes helléniques. Son style, savant sans qu'il y paraisse guère, est d'une merveilleuse clarté. La langue dont il se sert abonde en expressions délicates et mots heureux. N'est-ce point le trop louer? Mais non. Ceux qui ont lu ses livres récents : le *Temple grec*, *Au Musée de l'Acropole*, la *Sculpture attique avant Phidias*, savent bien que ces éloges n'ont rien d'exagéré. Et le livre dont nous venons d'indiquer le titre plus haut, *Pythagoras de Rhégion*, est digne des précédents.

Pythagoras est un de ces artistes grecs dont nous ne pouvons rien connaître qu'en sollicitant les textes anciens et les copies anonymes qui sont venus jusqu'à nous. Le premier chapitre de M. Lechat est consacré à la critique des textes. Il en résulte d'abord que Pythagoras de Samos et Pythagoras de Rhégion, cités tous deux par les textes et les inscriptions, ne sont qu'un seul et même personnage. « Il avait » deux patries : Samos, sa patrie d'origine, et Rhégion, sa patrie » d'adoption. Il pouvait donc légitimement user d'un double ethnique ». En second lieu, l'étude des textes a permis à M. Lechat de classer les œuvres du maître dans un ordre chronologique et suivant leur degré de parenté. Il était difficile, en l'absence de documents nouveaux, de

faire ici d'importantes découvertes, mais du moins, il était très utile de mettre au point certains problèmes d'identifications et de dates à peine abordés ou imparfaitement résolus. De même, il valait la peine de soumettre à une discussion nouvelle les textes fameux de Pline et de Diogène de Laërce où est caractérisé l'art de Pythagoras :

Pline, *N. H.*, XXXIV, 59; *hic primus nervos et venas expressit capillumque diligentius.*

Diogène, VIII, 1. 47 : ... *πρῶτον δοκοῦντα ῥυθμοῦ καὶ συμμετρίας ἐστοχάζεσθαι.*

La source de Pline, comme celle de Diogène est Xénocratès, écrivain et sculpteur du temps de Lysippe. Or, Xénocratès appréciait les œuvres des maîtres anciens d'après l'idéal que Lysippe avait exprimé. Il considérait que l'art le plus parfait était celui qui s'inspirait le plus de la vie vraie. Il tenait, comme le montrent nos textes, Pythagoras pour un réaliste précoce et il lui faisait gloire de son audace. Le premier, pensait-il, Pythagoras s'était efforcé de rendre certains détails de l'anatomie humaine par une facture précise; le premier, il avait établi un *système de proportions* du corps humain, une « symétrie », qui fût digne d'admiration, puis, dans les attitudes, un *jeu de lignes et de contours*, un « rythme », qui fût la vraie expression de la nature. A tous ces titres, il avait été supérieur à Polyclète, il avait devancé Myron et annoncé Lysippe. Tel était l'avis de Xénocratès, et sans doute aussi, celui de toute son époque. Tout cela se trouve dans des textes bien connus, mais il ne fallait rien de moins que la sagacité de M. Lechat, pour le mettre en lumière et en tirer toutes les conséquences.

De plus, on pouvait se demander, en tenant compte de ses indications très précieuses, s'il ne serait pas possible de reconnaître parmi nos copies mutilées et restaurées trop souvent, une œuvre de Pythagoras. M. Lechat l'a fait (Ch. II) et cette œuvre, il a cru la trouver dans le prétendu *Dionysos* du palais Valentini, à Rome (cf. Sal. Reinach, *Répert. stat.*, I, 500, 4). Seul, le torse est antique jusqu'au dessous du genou. Débarrassé de toute restauration, il apparaît penché en avant, avec les épaules de hauteur inégale, le buste tordu légèrement, suivant une ligne fuyant de l'aisselle aux hanches, le ventre rentré, le bassin saillant, dans un mouvement de marche, qu'il est assez difficile de déterminer exactement. C'est un sculpteur, Albaccini, qui en fit un *Dionysos emportant le palladium*; Clarac y voyait un *Discobole*. Puis, ce fut un *hoplitodrome*, un *Persée* : explications mauvaises, suivant M. Lechat, qui le prouve par une analyse minutieuse. Ce qui est frappant, ce sont les analogies de ce torse avec celui du discobole de Myron : même recherche du détail anatomique avec plus de sécheresse, même audace d'attitude, avec moins de souplesse, même tendance aux

balancements de masses, aux combinaisons de gestes, avec moins de facilité. L'auteur du torse Valentini était antérieur à Myron, mais de très peu. Il indiquait déjà la voie où ce dernier entra résolument. Qui serait-ce, sinon Pythagoras de Rhégion?

Or, on peut aller plus loin. Parmi les œuvres de l'artiste sicilien, il en est une dont les textes parlent explicitement, de laquelle certaines pierres gravées ont gardé le souvenir, et qui offre, semble-t-il, avec le torse Valentini de nombreux points de ressemblance : c'est le *Philoctète blessé*, soupirant, souffrant, *boitant* de sa blessure et regagnant péniblement son asile. Sans doute, les détails et les accessoires diffèrent d'une pierre gravée à l'autre, ce qui provient peut-être de la différence des originaux ; mais il reste toujours, dans la plupart, le torse affaîssé qui se tord péniblement, tandis que le poids du corps étant porté sur la jambe valide, la jambe trainante et blessée essayait de faire un pas en avant. Problème de symétrie, de rythme peut-être même d'expression dans le rendu de la douleur physique : cela répond parfaitement à l'art de Pythagoras. La démonstration très élégante de M. Lechat est complétée par une reconstitution idéale du *Philoctète blessé*, d'après les indications anatomiques et plastiques du torse Valentini. M. Paul Arndt avait déjà formulé la même hypothèse sans la publier, et sans que M. Lechat la connût. Sa valeur en est accrue. Nous ne croyons pas qu'on en ait présenté jusque maintenant de plus satisfaisante.

Pour terminer son livre, M. Lechat s'occupe de sculptures diverses, attribuées ou attribuables à Pythagoras de Rhégion. Ce n'est pas à la certitude qu'il pouvait ici atteindre, mais c'est toujours à plus de vérité et à plus de lumière.

M. LAURENT.

Platonis opera IV recognovit brevique adnotatione instruxit
IOANNES BURNET. *Insunt Clitopho, Timaeus, Critias seorsum impressi e tomo quarto.* Oxford, Clarendon press.

Le tome quatrième du Platon de M. Burnet ne contenait que la *République*. Le présent volume donne les trois autres dialogues de la huitième tétralogie, savoir le *Clitophon*, le *Timée* et le *Critias*. Le *Parisinus A*, qui fut pendant longtemps considéré comme l'unique autorité, sert de fondement principal à la recension, mais M. Burnet a su reconnaître la valeur d'autres sources manuscrites et en tirer profit ; d'abord les manuscrits que Schanz nommait de la seconde classe, issus d'un archétype différent de A, et qui pour le *Timée* étaient représentés par le *Vindobonensis* 21 (Y). Pour cette même classe de manuscrits, l'éditeur fait usage d'un codex de Césène (*Malatestianus M*)

dont Campbell avait révélé l'importance. De son côté, M. Burnet ajoute un nouveau manuscrit de Vienne (F) qu'il nous avait déjà fait connaître dans la Préface de la *République*. Ce manuscrit représente une tradition différente de celle des deux classes étudiées jusqu'à présent. Ses fautes nombreuses prouvent qu'il a été copié sur un exemplaire très ancien, écrit en onciales. Il présente la particularité d'offrir une concordance étonnante avec les citations des écrivains anciens, Eusèbe, Stobée, Proclus, etc. La remarque avait déjà été faite autrefois par Schneider, et il n'en est que plus surprenant que les éditeurs successifs aient continué à négliger une source aussi précieuse, qui leur offrait une version beaucoup plus ancienne que la recension de nos meilleurs manuscrits.

M. Burnet a collationné lui-même à nouveau le *Parisinus A*, ce qui était indispensable en raison de la divergence des variantes dans les éditions de Stallbaum et de Bekker. Il y a établi l'existence de corrections (A²), provenant peut-être de la première main, mais qui sont faites non d'après l'archétype, mais d'après un autre manuscrit qui semble être parent de celui de Césène. La collation du *Vindobonensis F* a été faite par M. Kral. Ces quelques indications montrent suffisamment qu'au point de vue critique l'édition de M. Burnet annule les précédentes. Ajoutons que pour les citations des témoignages anciens, l'auteur a mis un soin plus grand encore que dans ses volumes antérieurs.

L. P.

Berliner Klassikertexte herausgegeben von der Generalverwaltung der Kgl. Museen zu Berlin. — **Heft II** : *Anonymer Kommentar zu Platons Theaetetus (Papyrus 9782) nebst drei Bruchstücken philosophischen Inhalts* (Pap. N. 8; P. 9766, 9569), unter Mitwirkung von J. L. Heiberg, bearbeitet von H. DIELS und W. SCHUBART, mit zwei Lichtdrucktafeln, (xxxvii et 62 pages). Berlin, Weidmann, 1905. — **Heft III** : *Griechische Papyri medizinischen und naturwissenschaftlichen Inhalts*, bearbeitet von K. KALBFLEISCH und H. SCHÖNE, mit neun Lichtdrucktafeln (40 pp.). Berlin, Weidmann, 1905.

I. — C'est une rencontre inattendue qui a fait trouver un commentateur du *Théétète* dans les ruines d'une maison romaine à Eshmunên en Egypte. Au temps de l'empire, le *Théétète* n'était pas un des dialogues de Platon qui se lisaient le plus, ni de ceux qu'on se plaisait à commenter dans les écoles. Pour des esprits que la foi était en train de détourner de la libre recherche, les dialogues constructifs, dogma-

tiques ou inspirés, la *République*, le *Phèdre*, le *Phédon*, le *Banquet*, avaient infiniment plus d'attrait que les discussions dialectiques dont les fils s'enchevêtrèrent dans la trame compliquée du *Théétète*. Nous voyons même le *Timée*, dont les défenseurs du paganisme aimaient à opposer la cosmologie à celle de Moïse, finir par occuper à lui seul presque toute l'activité des exégètes, étant mieux fait que tous les autres écrits de Platon pour servir de Bible au polythéisme.

Le *Théétète* ne figurait pas même dans la série des dialogues dont nous possédions ou dont nous connaissions des commentaires anciens, et voici qu'on découvre, parmi des papyrus venus à Berlin des décombres d'Hermoupolis, une ville de province de la moyenne Égypte, un commentaire de ce dialogue, conservé dans un exemplaire de librairie, comme si l'ouvrage avait été assez demandé dans l'antiquité pour être mis dans le commerce.

Grâce aux explications fournies par M. Diels — l'auteur de prolégomènes à l'édition qui peuvent être cités comme un parfait modèle de discussion scientifique —, cette trouvaille n'a rien cependant que de fort compréhensible. L'écriture du papyrus, qui n'est plus que le tiers environ du volume primitif, paraît dater du deuxième siècle de notre ère, et le commentaire lui-même porte la marque de la même époque. On n'y trouve pas la moindre trace d'une théorie néopythagoricienne ou néoplatonicienne ¹. Il offre un mélange assez incolore d'expressions et d'idées prises à l'Académie, au Portique et au péripatétisme. Par endroits, le texte de Platon sert de thème à des exercices de logique aristotélicienne. Bref, nous trouvons ici un système d'interprétation éclectique et superficielle qui ressemble fort à ce que l'on connaît de l'œuvre d'Albinus, le platonicien qui enseignait à Smyrne sous Antonin, et qui eut Galien pour élève.

Aurions-nous ici une œuvre d'Albinus lui-même? Des particularités

¹ A ce sujet, il me paraît intéressant de faire un rapprochement que je ne trouve pas indiqué dans les notes de M. Heiberg. Les *Theologumena arithmeticae* (p. 10, 22 Ast, dans un extrait d'Anatolius; cf. *ibid.*, 23, 18) reproduisent, pour une des « apories » du *Théétète* (147 D), la solution même qu'adopte le commentateur anonyme : *οἱ μὲν γὰρ πρὸ αὐτοῦ (τοῦ ἑσῆ) τετραγῶνοι πλείονας ἔχουσι τὰς περιμέτρους τῶν ἐμβαδῶν, οἱ δὲ μετ' αὐτὸν ἀντίκειμένως ἐλάττωνας· οὕτως δὲ μονώτατος ἴσος· διὰ τοῦτο φαίνεται καὶ Πλάτων ἐν τῷ Θεαιτήτῳ μέχρι αὐτοῦ προελθὼν παύεσθαι πῶ (l. πως?) ἐν τῇ ἑπτακαίδεκάποδι etc...* = Pap., 32,1 suiv. — Seulement, dans l'extrait d'Anatolius, cette explication est incorporée à des dissertations pythagoriciennes sur les vertus des nombres auxquelles l'auteur du commentaire paraît demeurer tout à fait étranger.

de style, qu'il est plus facile de sentir que de décrire, empêchent M. Diels de le supposer. Tout s'expliquerait, si le commentaire était du maître d'Albinus, ce Gaius dont on vient précisément de deviner l'influence dans le *De Platone* d'Apulée. L'attribution à Gaius est une hypothèse plausible. Tout le reste de l'argumentation de M. Diels a la valeur d'une démonstration définitive.

Quant au texte même du commentaire, établi à la fois par MM. Diels, Schubart et, pour l'excursus sur les mathématiques (col. 25 à 46), par M. Heiberg, il est fort habilement reconstitué. Les passages où la lumière n'est pas faite, sont rares et de peu d'importance.

M. Diels se garde bien de surfaire la valeur de sa découverte. Il ne nous donne là, à l'entendre, qu'une trouvaille de deuxième ou de troisième ordre. Ce texte nouveau est loin, cependant, de manquer d'intérêt. D'abord, le commentateur anonyme nous apprend que l'antiquité connaissait une seconde version du prélude du dialogue. Cette autre rédaction commençait par les mots : Ἀρά γε, ὦ παῖ. φέρεις τὸν περὶ Θεαιήτου λόγον; et elle avait « à peu près le même nombre de lignes » que celle de nos manuscrits. On peut le prédire sans être fort grand clerc, cette révélation donnera à penser à ceux qui étudient l'histoire de la première publication et des remaniements des écrits de Platon.

Des passages assez longs et assez nombreux du *Théétète* sont reproduits à titre de lemmes dans le commentaire anonyme. L'examen de ces citations fait apparaître la grande valeur du *Vindobonensis* W de Burnett. Ignoré ou dédaigné naguère, ce manuscrit de Platon devient tout d'un coup l'égal des deux fameux chefs de file B et T, et il donne le coup de grâce à la théorie exclusiviste de Schanz.

Le commentaire anonyme nous fournit un fragment nouveau d'Epicure, assez caractéristique; une allusion de plus aux railleries que l'auteur comique Epicharme adressait aux adeptes du πάντα ῥεῖ d'Héraclite; diverses citations d'Empédocle, dont l'une suggère une correction au fragment 101, et rassure en même temps M. Diels sur la reconstruction qu'il en avait faite; enfin, des témoignages nombreux sur les polémiques et les doctrines de l'Académie et des Portiques.

Dans son ensemble, ce commentaire de Platon, de beaucoup le plus ancien de tous ceux que nous possédons aujourd'hui, nous montre combien était, à ses débuts, modeste et insignifiant ce genre auquel le système d'interprétation allégorique des Jamblique et des Proclus allait donner des destinées si brillantes et de si amples proportions. De plus, comme le dit M. Diels, si nous rapprochons ce spécimen de l'enseignement de Gaius de ce que l'on savait des Aspasius et des autres professeurs de philosophie du même temps, nous devons constater que c'étaient là de bien pauvres stimulants pour susciter des vocations, et

qu'il fallut une rare énergie individuelle pour produire la personnalité d'un Marc Aurèle ou d'un Galien ¹.

II. — Dans l'étude de l'antiquité renouvelée et élargie, l'histoire des sciences naturelles et celle de la médecine, sont en train de prendre la place qui leur revient. Si l'on veut que le travail soit bien conduit, il convient de l'inaugurer par l'édition et le classement des textes. Aussi l'Académie de Berlin vient-elle de décider la publication d'un catalogue des manuscrits grecs contenant des écrits médicaux : elle organise ainsi, grâce aux vastes ressources dont elle dispose, une entreprise analogue à celle qu'une initiative privée, pour ce qui concerne l'astrologie, va bientôt mener à bonne fin chez nous. De plus, — et en tout cela on retrouve la même pensée directrice de M. Diels, — l'enseignement supérieur allemand forme pour toutes ces tâches des savants qui sont à la fois rompus aux difficultés de la philologie et initiés aux méthodes et à la terminologie des sciences naturelles. Parmi ces philologues, M. Kalbfleisch, l'auteur de plusieurs découvertes de premier ordre, s'est déjà fait toute une notoriété. C'est à lui, ainsi qu'à M. H. Schöne, un autre philologue de la même école, qu'a été confié le soin de publier le fascicule III des textes classiques découverts dans les papyrus des Musées de Berlin.

M. Kalbfleisch reproduit d'abord le texte de quelques-unes (n^{os} 3, 4, 5 en deux rédactions, 11) des lettres attribuées à Hippocrate. Les deux

¹ Les scholies du *Théétète* ne sont pas fort instructives; sur un point cependant, à propos du jeu de balle (146 A), elles sont infiniment mieux documentées que notre commentaire anonyme; — 24, 23 *ὄνω* paraît bien singulier; — de 58, 39 sq., on pourrait rapprocher Proclus, in *Alcibiadem*, 445, 39 Cousin ²; — 65, 13 *ῥετροῖ* pour *ῥεργοῖ*, est la seule faute d'impression que j'ai remarquée; — je n'oserais affirmer que Proclus (p. xxxvi) se servait du commentaire de Gaïus sur le *Timée*, ni même qu'il en avait un exemplaire à sa disposition; bien souvent, Proclus ne cite que de deuxième ou de troisième main des devanciers si éloignés de lui; — enfin, une des particularités de ce commentaire me paraît faite des dissertations morales qui y sont introduites, par exemple 143 D; comme Porphyre le faisait pour l'introduction du *Timée* (Proclus, in *Tim.*, I, 19, 24 Diehl) et à peu près dans les mêmes termes que lui, notre commentateur anonyme donne une portée morale à l'ensemble du prélude du dialogue (4. 17) : *περιέχει δὲ τὸ προοίμιον τῶν προσηκόντων καὶ πρακτῶν ἐπογραφῆν ἃ οἱ Στωϊκοὶ καθήκοντα ὀνομάζουσιν*; cf. Proclus, *ibidem*, 16, 6 sq. (= Porphyre). — Enfin, dans l'in *Timaeum* (I, 255, 25 Diehl), Proclus nous donne, de son commentaire du *Théétète*, un résumé qu'il eût été bon de signaler au lecteur du commentaire anonyme.

fragments de copie qu'il fait connaître sont, du II^e ou du III^e siècle de notre ère. L'importance de la découverte est fort bien caractérisée. Je me borne à relever ici le fait que cette copie ancienne coïncide d'une façon très significative avec un des plus récents de nos manuscrits, un *Parisinus* du XVI^e siècle. Il y a là un enseignement dont beaucoup pourront faire leur profit.

Vient ensuite un extrait assez long, mais fort mutilé, d'un écrit « anatomico-physiologique. » Il y est question du système nerveux, et la description qui en est donnée était, semble-t-il, approfondie, et pleine d'aperçus que nous aurions été loin de croire ouverts aux yeux des anciens. Ce texte doit être postérieur à la publication de l'*Anatomie* d'Hérophile, un savant qui, du temps des Ptolémées, pratiquait des dissections de cadavres et même des vivisections.

Puis, M. Kalbfleisch réédite un extrait très curieux d'un écrit médical, exposant un moyen de faire cesser la constipation, sans drogue ni breuvage, uniquement par frictions et onctions. M. K. avait publié ce même texte en 1902 dans un programme de Rostock; il va plus loin cette fois dans la reconstitution du texte; il améliore plus d'une mauvaise leçon, et il donne un fac-similé plus distinct.

Dans le lot de M. Schöne, signalons quelques prescriptions de médecin, plus lisibles — malgré leur état de vétusté — que ne le seraient les griffonnages de nos praticiens d'aujourd'hui; — puis, une recette pour la préparation du suif de bœuf; — et encore, une polémique intéressante d'Archibios (I^{er} siècle de notre ère) contre l'intrusion de la philologie et de l'histoire dans la formation des chirurgiens.

En parcourant ces inédits, on ne peut s'empêcher de penser à l'aspect si nouveau qu'a pris à nos yeux la médecine ancienne grâce aux découvertes des dernières années; on songe aux éternelles questions qui étaient déjà posées et discutées autour des écoles d'Alexandrie et de Pergame: médecine encyclopédique ou spécialités, médication ou régime; massages, hygiène ou opérations; hydrothérapie, suggestions, cures d'air, sanatoria; pour un peu, on reprendrait une fois de plus le mot de Platon: *ἦν καλοῦμεν μάθησιν ἀνάμνησις ἐστίν*.

Quant à l'organisation du travail qui nous donne coup sur coup — après les *Perses* de Timothée — la découverte sensationnelle d'un commentaire de Didyme, le commentaire du *Théétète*, et cette jolie série de textes méliques, tout cela publié si vite, et avec un appareil scientifique parfait de netteté, d'acribie et d'érudition, c'est une œuvre qui a droit à notre admiration.

J. BIDEZ.

Papyrus Théodore Reinach, *Papyrus grecs et démotiques recueillis en Egypte et publiés* par THÉODORE REINACH avec le concours de W. SPIEGELBERG et S. DE RICCI. Paris, Leroux, 1905, III, 243 pp. et XVII planches.

Cette collection est relativement pauvre en textes littéraires, si l'on excepte un curieux fragment d'un dialogue érotique et bachique écrit, non sur un papyrus, mais sur un tessou de poterie, « le roi des *Ostraka* ». En revanche elle est riche en papyrus d'affaires fort importants. Ceux de l'époque romaine (n°s 41-58) se composent de quelques actes officiels et surtout de lettres privées. On y rencontrera quatre nouvelles épîtres de la volumineuse correspondance d'un certain Héro-neinos, correspondance que se partagent divers dépôts. M. Reinach a heureusement préservé d'une pareille dispersion, en les acquérant tous, un ensemble de documents d'époque ptolémaïque qui font l'intérêt principal de sa publication. Il ne comprend pas moins de trente-quatre pièces grecques et sept démotiques, qui se répartissent sur une quarantaine d'années du II^e siècle, exactement 143 à 103 av. J.-C. Ce sont pour ainsi dire les archives de la famille de Dionysos, fils de Képhalas, soldat laboureur établi sur les terres royales dans le nome d'Hermoupolis : prêts de blé ou d'argent, quittances, contrats de louage ou de fermage, pétitions aux autorités, tout ces actes sont admirablement propres à nous initier à l'administration d'un domaine rural à l'époque des Lagides. Le commentaire qui accompagne ces textes est tel qu'on pouvait l'attendre de l'éditeur des « Inscriptions juridiques grecques », et forme une contribution d'une haute valeur à l'histoire du droit antique. La nature de ces actes, leur forme légale, les obligations qui en découlent, les particularités de leur langue sont élucidées avec une égale compétence.

En général le texte de tous ces papyrus, d'un déchiffrement souvent si malaisé, est soigneusement constitué; il est accompagné d'une traduction et de notes qui ne se dérobent devant aucune difficulté¹, et le volume se termine par des index très complets et d'excellentes planches. Rien n'a été négligé, on le voit, pour mettre en valeur, les précieux documents que nous fait connaître ce beau volume. Son contenu prouve ce qu'affirme la préface : « Le papyrus d'affaires n'est guère moins précieux que le papyrus littéraire. Peu à peu il ressuscite à nos yeux dans l'infini détail de la vie publique l'Égypte grecque et romaine et cette Égypte, à bien des points de vue, est le miroir de la société gréco-romaine toute entière. »

F. C.

¹ P. 160, 2 : Ἀπὸ τῶν καιριμωτέρων me paraît signifier « des vins les plus à point, les mieux faits. »

Eusebii Pamphili evangelicae Praeparationis libri XV.

Ad codices manuscriptos denuo collatos recensuit, anglice nunc primum reddidit, notis et indicibus instruxit E. H. GIFFORD (T. S. P. olim archidiaconus Londinensis). Vol. I-IV. Oxonii e typographeo academico (London, Henry Frowde) 1903.

La *Préparation évangélique* d'Eusèbe est certainement une des œuvres les plus marquantes de l'apologétique des premiers siècles. Cet ouvrage a une grande valeur pour l'histoire du christianisme. Il en a une, non moins considérable, pour la connaissance de l'antiquité payenne. En effet, il renferme des extraits d'une foule d'auteurs anciens et un bon nombre de ces textes ne figurent nulle part ailleurs. Cette longue critique de la mythologie et de la philosophie hellénique constitue ainsi un recueil de documents extrêmement précieux pour les philologues et surtout pour les historiens de la philosophie. Il est donc d'un intérêt capital que l'on possède une reproduction fidèle de la tradition manuscrite de cet ouvrage d'Eusèbe, et le besoin d'une édition nouvelle et scientifique se faisait d'autant plus sentir que la vulgate était tirée de manuscrits sans aucune valeur. L'édition de Gaisford (1843) reposait sur des collations extrêmement fautives; de plus les manuscrits n'y avaient pas été classés. Celle de Dindorf (1867) n'était que la reproduction — sans appareil critique — de l'édition de Gaisford.

Toutefois les voies étaient préparées pour qui voulait entreprendre de nous donner l'édition scientifique qui manquait.

Dans une étude consciencieuse¹, I. A. Heikel avait énuméré, décrit et classé tous ou presque tous les manuscrits. Il mettait d'un côté le *Parisinus* 451 (X^e siècle) et le *Marcianus* 343 (XI^e siècle) qui doivent servir de base à l'établissement du texte des cinq premiers livres. Pour la suite de l'ouvrage, ces deux manuscrits faisant défaut, c'est un autre groupe qui vient en première ligne : le *Marcianus* 341 (XV^e s.), le *Parisinus* 465 (XIII^e s.) et le *Bononiensis* 3643 (XIII^e s.). Tous les autres manuscrits sont des copies de l'un ou l'autre des représentants de ce second groupe et particulièrement du *Bononiensis* 3643 (O); la plupart n'ont aucune valeur.

L'auteur de la nouvelle édition qui vient de paraître à Oxford, M. Gifford, a commencé par faire recollationner quelques-uns des

¹ I. A. HEIKEL, *De praeparationis evangelicae Eusebii edendae ratione Quaestiones*. Helsingfors, 1888.

manuscripts qui lui ont servi à l'établissement du texte : A (*Parisinus* 451) par K Lake, I (*Marcianus* 341) par H. A. Redpath et O (*Bononiensis* 3643) par H. N. Bate et H. A. Redpath. Après une étude personnelle de toutes ces collations, M. Gifford est arrivé à un résultat qui, pour les points essentiels, concorde avec les conclusions de Heikel. Toutefois, pour le manuscrit A (*Parisinus* 451), M. Gifford s'écarte sensiblement de l'avis de son devancier. Celui-ci, en effet, ne croit pas que A soit supérieur à tous les autres manuscrits. M. Gifford, au contraire, en s'appuyant sur l'opinion de Diels¹, juge qu'il dépasse en valeur toutes les autres sources. Cependant, M. Gifford a négligé de réfuter les textes cités par Heikel en faveur de sa thèse. Tout ce qu'il allègue pour atténuer les fautes constatées dans A, c'est qu'elles sont du même genre que celles que l'on rencontre si souvent dans les textes manuscrits. A y regarder d'un peu plus près, il nous a semblé que M. Gifford surfaissait la valeur de A. En effet, outre les fautes dues à la négligence des copistes, Heikel (p. 8) cite plusieurs passages où le texte de A semble avoir été sciemment altéré par la substitution de locutions plus courantes à des expressions plus rares, que les autres manuscrits nous ont conservées. Et en consultant l'apparat critique de son édition, nous trouvons que plus d'une fois M. Gifford lui-même a dû reconnaître l'existence des fautes citées par Heikel².

A ne lire que la « *Praefatio* » de M. Gifford, on croirait que les seuls manuscrits de la *Préparation évangélique* sont ceux qu'il nous cite (A H, O B I E G C F N D) et dont il fait une description très minutieuse. Or nous voyons signaler dans le travail de Heikel, que M. Gifford a certainement eu en mains, encore un *Urbinas* VI (u), un *Vaticanus* 1303 (v), un *Neapolitanus* II, A 15 (v²), un *Ottobonianus* 366 (t²), un *Marcianus* 342 (j) et un *Vossianus* 197 (l), soit en tout encore six manuscrits.

Pour tous ceux-ci, M. Gifford se contente d'une vague allusion (cf. p. vi). Il est vrai que Heikel range ces mss. avec C D F N E G dans la catégorie de ceux dont il a dit : « *Reliquos codices omnes ad unum nullam habere auctoritatem, sed ex superioribus derivatos esse jam demonstrabimus.* »

M. Gifford aurait peut-être été plus complet s'il avait consacré à ces manuscrits quelques lignes de description.

¹ H. DIELS, *Dox. Graeci*, Proleg. p. 159 : « *Codicem A ut antiquissimum ita optimum esse librum.* »

² Il faut excepter la première des fautes citées par Heikel : 11 et 6 γενησάμενος] A H Porph., παρὰ τὴν αὐτῆς I Ovid; où le témoignage de Porphyre vient corroborer la leçon de A H.

D'un autre côté, comme Eusèbe nous a conservé des extraits de beaucoup d'auteurs payens et chrétiens, il eût été extrêmement intéressant de savoir dans quel état ces textes nous ont été transmis par lui. Heikel a abordé cette question sans prétendre l'épuiser. Il est regrettable que M. Gifford ne nous ait pas fait connaître dans son introduction le résultat de ses recherches personnelles, et qu'il se soit contenté de citer l'opinion de plusieurs critiques modernes sur ce sujet. Ce qui nous étonne encore dans la préface de M. Gifford, c'est qu'il n'ait pas dressé de *stemma*. L'on peut aussi regretter que les manuscrits A I O n'étaient pas collationnés par le même paléographe. Faites d'après des systèmes différents, ces collations, dont M. Gifford s'est servi, ne sont d'ailleurs pas absolument sûres. Déjà M. O. Stählin a relevé des erreurs dans la description de A¹. De plus, M. Gifford aurait pu être plus affirmatif là où il entreprend de démontrer que H est une copie de A². Remarquons enfin que les manuscrits A I O ont été seuls collationnés à nouveau. Les leçons de B E H ne sont donc connues que par l'intermédiaire de Gaisford, c'est-à-dire qu'elles sont plus ou moins sujettes à caution.

L'impression même du texte ne mérite que des éloges : toutes les fois qu'Eusèbe commence un extrait d'un auteur, M. Gifford cite en marge le nom de cet auteur, et s'il s'agit d'un écrivain dont nous possédons les œuvres, nous trouvons au bas de la page toutes les données nécessaires pour pouvoir retrouver le passage cité. L'ensemble est fort agréable à l'œil et l'on peut s'y retrouver avec une très grande facilité. Cependant à ce qu'il nous semble, il eût été plus clair d'employer le signe < > conformément à la tradition, c'est-à-dire pour les mots ajoutés au texte de la tradition manuscrite. M. Gifford marque de ce signe les mots dans lesquels il ne corrige que quelques lettres³. Nous nous permettrons aussi de douter de l'utilité et surtout de la commodité de la pagination de Viguier. L'auteur aurait mieux fait de suivre l'exemple de Dindorf et de diviser en chapitres et paragraphes. Enfin, dans son apparat critique, M. Gifford aurait pu être plus concis en employant des sigles pour désigner des groupes de manuscrits.

Quant à la traduction et au commentaire anglais, ils nous semblent, pour autant que nous pouvons en juger, très consciencieux et appelés à rendre de grands services. L'index, par contre, est défectueux. Il ne distingue pas les auteurs cités directement par Eusèbe de ceux qui se trouvent mentionnés dans un passage d'un autre auteur cité par lui.

¹ *Wochenschrift f. Klassische Philologie*, 1905, n° 37, p. 1008 sqq.

² Cf. STÄHLIN, *ibidem*.

³ Cf. p. ex. : 8a 4; 32 d 11; 40 a 8; 135 d 3; 157 d 11; 158 c 9; 179 a 9, etc.

Nous avons regretté aussi l'absence d'une table des noms propres.

Toutefois, on l'a vu par ce qui précède, l'édition de M. Gifford constitue un très grand progrès et elle sera très bien accueillie par tous les travailleurs. Si elle n'est pas sans défauts, elle fournit cependant un tableau assez fidèle de la tradition manuscrite du texte. Elle sera indispensable, aussi longtemps que M. Heikel n'aura pas publié dans la collection des écrivains ecclésiastiques grecs de l'Académie de Berlin, l'édition qu'il prépare et qui, sans doute, sera à l'abri des critiques que l'on peut faire au travail de M. Gifford.

Strasbourg, déc. 1905.

O. H.

Ciceros Rede für Sestius, für Schüler erklärt von O. DRENCKHAHN, Gymnasial-Direktor. Berlin, Weidmann. 1904. — Prix : 1 M. 40 Pf.

Les plans d'étude de 1892 ont donné naissance en Allemagne à une collection nouvelle d'éditions classiques, dans laquelle M. Drenckhahn a publié les discours *de imperio Cn. Pompei* (v. cette *Revue*, XLV, pp. 394-396), *pro Murena* (ibid, XLVI, p. 348) et *pro Sestio*. Comme ces plans font de la lecture des auteurs la base de l'enseignement, les éditeurs s'appliquent à rendre cette lecture aussi facile que possible.

M. D. a appliqué les mêmes principes et suivi le même ordre — avec plus de bonheur toutefois — que dans la Manilienne : d'abord le texte, qui est celui de C. F. W. Müller, puis, en un fascicule détaché, une introduction, courte mais substantielle, une analyse, toujours trop détaillée, et un commentaire qui, tout en étant assez abondant, suppose, chez les élèves de première auxquels il s'adresse, un peu plus d'intelligence et de connaissances acquises que ne le faisait précédemment M. D. ¹.

On lit peu ce discours en Belgique ; il est cependant fort intéressant, retraçant une foule de détails de la lutte des partis à Rome, à la période la plus mouvementée des haines de Cicéron et de Clodius.

L. PR.

¹ Cette phrase de la préface m'a fort surpris : « Cette édition doit avant tout faciliter aux élèves de première une vue d'ensemble sur la suite des idées, ainsi qu'une traduction exacte et bonne, et par là l'intelligence (du texte) ». Est-ce la traduction du texte qui aide à le comprendre ? ou bien ne faut-il pas le comprendre avant d'essayer de le traduire ?

Auswahl aus den Gedichten des P. Ovidius Naso, von Dr TEGGE, Professor am Königlichen Gymnasium zu Ratibor. Zweiter Teil. Berlin, Weidmann, 1904. Text 2 M. 20 Pf. Kommentar 2 M. 60 Pf.

Die Metamorphosen des P. Ovidius Naso. Erster Band : Buch I-VII, erklärt von MAURIZ HAUPT. Nach den Bearbeitungen von O. Korn und H. J. Müller in achter Auflage herausgegeben von R. EHWARD. Berlin, Weidmann, 1903. Prix : 4 M.

M. Tegge destine cette deuxième partie de son *Choix* d'Ovide aux classes supérieures des gymnases, particulièrement à l'*Obersekunda*, qui correspond à notre rhétorique. Virgile, dit-il, est trop difficile à comprendre pour les élèves de cette classe; il est d'ailleurs souvent au-dessous d'Ovide pour le talent poétique. Pour la lecture en classe, et surtout pour la lecture privée et la lecture cursive, M. T. ne peut s'empêcher de donner la préférence à Ovide sur Virgile. Il consent cependant à ce que les élèves des gymnases fassent connaissance avec Virgile, et il préconise, dans ce but, la lecture des livres II et IV de l'*Énéide*.... dans la traduction de Schiller. Ces idées toutes neuves m'ont profondément stupéfait; aussi me suis-je empressé de relire quelques-uns des extraits d'Ovide présentés par M. T., entre autres la lettre d'Ariane à Thésée; j'ai trouvé cela assez froid et peu émouvant, malgré le pathétique de la situation, et, tout heureux, j'ai senti renaître ma foi en Virgile.

M. T. publie ses extraits d'Ovide dans la nouvelle collection que je signale plus haut (p. 502). Je ne saurais donner une idée exacte du commentaire, sans en transcrire un échantillon. Je prends au hasard (c'est pour des élèves d'*Obersekunda*) : 394. prütégere (vorn-[pro] bedecken) verdecken. — ex illo seitdem. — solus (allein, alleinstehend) einsam. — 395. haerere (hängen bleiben) festhaften. — dölör (Seelenschmerz) Gram, Kummer, Kränkung. — rēpulsā Zurückweisung. — 396. tēnūis diūm, mager; extēnūāre verdünnen, schwälern, schwächen, hinschwinden (lassen); mälä oder curās extēnūāre die Übel (Leiden, Kummer) vermindern (und dadurch) lindern; attēnūatus amore von Liebe (abgemagert), abgezehrt. — vīgīl wachsam (nicht schlafend!), regsam; bildlich: curāe vīgīles (nicht einschlafende) unablässig quälende Sorgen. — mīsērābilis beklagens-wert, kläglich (zum Erbarmen). Voilà pour trois vers d'Ovide (*Métam.* III. 394-396); c'est, on le voit, un pur dictionnaire, et c'est ainsi d'un bout à l'autre.

On se demande quelles connaissances acquises et quel travail on

exige des élèves à qui l'on fait lire Ovide dans ces conditions. Je songe involontairement à ces *Exercices* de Crouzet, dont je parle plus haut (p. 501), au sérieux et à la difficulté des textes qu'il donne à traduire, sans commentaire, à ses élèves de 6^e et de 5^e (1^e et 2^e année d'étude): du Sénèque en 6^e, des extraits de Cicéron, de Salluste, d'Horace (Le soldat de Lucullus) en 5^e, et je reste interdit. C'est sans doute, des deux côtés, mais surtout à l'Est, une réaction violente, exagérée, comme elles le sont toutes, d'une part contre les *juxtalinéaires*, d'autre part contre les éditions, parfois trop savantes, des collections Teubner et Weidmann. Mais à tout prendre, et en attendant le résultat de ces expériences, je pense qu'en ce moment, je suis plutôt pour Crouzet contre Tegge.

Heureusement, on en publie encore en Allemagne, de ces bonnes et sérieuses éditions d'auteurs classiques : témoin le premier volume des *Métamorphoses* d'Ovide dont je donne le titre ci-dessus. M. Ehwald a conservé, dans l'ensemble, l'introduction et les notes exégétiques de Maurice Haupt. Il a introduit un certain nombre de changements au texte de la 7^e édition, en s'appuyant régulièrement sur les meilleurs manuscrits. Ces changements me paraissent en général fort heureux; ils sont trop nombreux pour pouvoir les discuter, ou même les énumérer ici.

L'édition de Haupt n'a pas dégénéré dans les mains de ses continuateurs, et elle est toujours une aide précieuse pour la lecture des *Métamorphoses* d'Ovide.

L. PR.

ANTONIO RETTORE. Tito Livio e la decadenza della lingua latina nei primi cinque libri della prima decade delle sue storie. *Extrait de la Rivista di Storia Antica*. IX, 4, pp. 530-564.

L'auteur, tout d'abord, s'écarte bien peu de Riemann pour la place qu'il assigne à Tite-Live parmi les écrivains latins : « A considérer l'œuvre dans son ensemble, dit-il, Livius appartient encore à l'époque classique de la langue latine; mais si on l'étudie en détail, si on analyse une à une les divergences de langage et de syntaxe qu'il présente, il faut faire des réserves, et cela sans crainte de pécher par excès de sévérité ». Cependant il accentue bientôt, et d'une façon trop énergique, son jugement : « Entre la langue et la syntaxe de Livius et la langue et la syntaxe des deux auteurs (Cicéron et César) qui incarnent le modèle le plus parfait du *sermo latinus* classique, il y a un abîme, que ne peut combler toute la richesse du style livien. »

Il n'y a pas en réalité un abîme entre Cicéron et César d'une part et Tite-Live, d'autre part, au point de vue de la langue et de la syntaxe, et M. Rettore lui-même ne nous donne pas cette impression dans la suite de son étude. Il y a un certain nombre de différences, plutôt légères, dont l'ensemble constitue un premier pas vers la décadence de la langue; et ces mots nouveaux, ou de signification nouvelle, ces formes rares, ces locutions et constructions peu ou point usitées dans la langue classique et signalées dans Tite-Live, ne sont — on le comprend, quoique M. R. ne le dise peut-être pas assez — que pour un petit nombre des créations liviennes; tout cela se trouve, en grande partie, ailleurs que chez lui. Néologismes et archaïsmes, hellénismes, expressions ou tournures poétiques etc., avaient cours dans le *sermo latinus* de l'époque, et on en rencontre, à plus ou moins forte dose, dans Népos, Salluste, Virgile, Horace et bien d'autres.

Tite-Live n'est pas un novateur dans l'histoire de la langue latine, mais comme son œuvre fut considérable, et que la partie que nous avons conservée est encore assez importante, il *paraît* avoir contribué plus que ses contemporains à la décadence de la langue; celle-ci ne lui est pas spécialement imputable, le latin se transformait normalement d'après la loi générale du *devenir* de toutes les langues.

M. R. a donc recueilli, dans les cinq premiers livres des Histoires de Tite-Live, tout ce qui lui a paru peu conforme au latin classique. Il en a fait une moisson fort complète; cette contribution livienne à l'histoire du latin est très appréciable, même après les travaux de Kühnast et de Riemann, et il est hautement désirable que l'auteur épeluche de la même façon l'œuvre entière du grand historien romain.

L. PR.

Cornelii Taciti annalium libri XIII-XVI, with introductions and notes abridged from the larger work of HENRY FURNEAUX, M. A., by H. PITMAN, M. A., lecturer in Classics at University College, Bristol. Oxford, Clarendon Press, 1904.

M. Pitman nous présente ici, dans la collection bien connue d'Oxford, une édition classique de l'histoire du règne de Néron, qu'il appelle lui-même un abrégé de la grande édition de Furneaux. Le texte est celui de Furneaux, au fond celui de Halm, avec une tendance à se rapprocher du manuscrit de Florence ¹.

¹ On regrette de ne pas trouver une liste des changements apportés au texte dans ce but.

Les introductions — vie de Tacite, syntaxe et style de Tacite, introduction historique, vie de Néron etc. — et les notes suivent consciencieusement le travail de Furneaux; le commentaire, moins abondant en général et moins savant, admet certaines explications ou traductions¹ nécessaires pour le but assigné à ce livre. Une carte très soignée de l'Arménie et des contrées environnantes constitue un heureux complément à ce commentaire. Le tout forme une excellente édition classique, capable de rendre service même aux professeurs.

L. PR.

COURS P. CROUZET. *Méthode latine et Exercices illustrés : Le Mot à mot, la Correction* (Classes de 6^e et 5^e), par P. CROUZET et G. BERTHET. — Toulouse, Ed. Privat, et Paris, H. Didier, 1904. Prix : 2 fr. 80.

M. Crouzet publie un *Cours simple et complet de langue latine*, comprenant une *Grammaire latine simple et complète* (V. cette *Revue*, XLVII, pp. 376-379), et une *Méthode latine et Exercices illustrés* en trois parties : *Le mot à mot, la Correction* (classes de 6^e et 5^e); *le Français, la Latinité* (classes de 4^e et 3^e); *L'explication littéraire, le Style* (classes de 2^e et 1^e); les deux dernières parties sont en préparation.

Cette méthode ne ressemble à aucune de celles qui existent : car elle les condense et les résume pour ainsi dire toutes. M. Crouzet a fait un énorme travail de synthèse, semblable à celui que nous avons signalé pour sa *Grammaire*. On trouve ici non pas seulement des vocabulaires, des versions et des thèmes, mais des exercices appelés grammaticaux, d'autres pédagogiques, d'autres de substitution, de vocabulaire, des exercices écrits, des exercices oraux, des commentaires grammaticaux, des illustrations, avec exercices sur ces illustrations, des instantanés, des analyses anticipatives (par la méthode Hale), des exercices de récapitulation, et encore beaucoup d'autres; et tout cela sans choc, sans heurt, bien disposé, bien relié, formant un ensemble harmonieusement coordonné, une méthode pleine de vie et qui me paraît supérieure à toutes les précédentes.

Il y a peut-être cependant un défaut à signaler, ou plutôt une crainte à émettre. La matière est vraiment trop abondante pour

¹ Les notes de traductions sont assez nombreuses; cela suffirait peut-être pour que, en Belgique, une édition semblable ne soit pas adoptée.

deux années. Le *Trimestre préparatoire* surtout est trop chargé; tout le programme des deux années y est déjà condensé. Je souhaite de me tromper, mais je crains que ce *Trimestre préparatoire* ne soit un échec. Au reste, est-il bien nécessaire que les élèves soient mis à même de lire des textes suivis au bout de trois mois? M. Cr. lui-même n'en paraît pas convaincu et dit avoir adopté ce système uniquement pour satisfaire aux *désirs* de M. A. Croiset et des programmes de 1902. Mais ses exercices sont assez intéressants et assez instructifs pour que l'enfant puisse, pendant six mois et même un an, se passer d'auteur sans courir le risque ni de s'ennuyer ni de perdre son temps.

L. Pr.

La Question des Humanités en Allemagne. *Solutions actuelles et Enseignements à en tirer*, par A. ROEGIERS, ancien préfet des études de l'Athénée royal de Hasselt, directeur de l'École normale primaire et moyenne de l'État à Gand. 61 p. Extrait de la *Revue des Humanités en Belgique*, 1904. Decallonne-Liagre, Tournai.

M. Roegiers fait l'historique de la Question des Humanités en Allemagne depuis 1837 jusqu'à nos jours, et étudie spécialement les dernières réformes. I. Il constate que malgré deux interventions officielles et retentissantes de l'Empereur et de son Gouvernement, les humanités traditionnelles, avec neuf années de latin, sont restées debout; il exprime la confiance et l'espoir qu'elles résisteront longtemps encore, malgré l'essai des gymnases de réforme, dont le plus connu est celui de Francfort. II. Pour la question des sanctions, s'il est vrai que le Gouvernement a admis à toutes les études supérieures les élèves des *Oberrealschulen* (= humanités modernes) et ceux des Réalgymnases (= section latine), aussi bien que ceux des gymnases (= section gréco-latine), il a entouré cette décision de restrictions telles, et l'application qui y est donnée dans les universités est de telle nature que, loin de ressembler au nouveau système français, la situation de l'Allemagne est sensiblement identique à la nôtre; tout au plus peut-on dire que les Facultés de médecine reçoivent certains élèves qui n'ont pas fait assez de grec. M. R. pense même que l'étude du latin et du grec s'en trouve consolidée dans les gymnases; car, à partir de ce moment, ces écoles ne devront plus subir d'élèves n'ayant aucun goût ni aucune aptitude pour les langues anciennes, et d'autre part, elles n'auront plus à craindre les réorganisations et amputations auxquelles elles étaient continuellement exposées avant cette réforme. III. M. R. présente quelques conclusions et *desiderata*. 1. Il combat la proposition

qui a été faite en Belgique de limiter à quatre années l'étude du latin, et à trois ans celle du grec. 2. Il conseille de transformer, dans notre organisation actuelle, la 7^e en classe préparatoire pendant un ou deux trimestres, avant d'aborder l'étude du latin : excellente mesure intermédiaire entre la suppression du latin en 7^e, réclamée, hélas ! par beaucoup de professeurs, et la création d'une 8^e classe, exclusivement préparatoire. 3. M. R. constate avec regret qu'en Belgique, contrairement à l'exemple de l'Allemagne, les réformes sont appliquées d'un coup, sans expérience préliminaire et sans transition, à tous les établissements du pays à la fois. 4. Dans l'intérêt même du maintien intégral des études latines et grecques dans les humanités anciennes, M. R. souhaite l'organisation d'un système sérieux d'humanités modernes. 5. M. R. croit au surmenage des élèves, et l'attribue à la surcharge des programmes; pour ce motif, il demande, avec M. P. Mansion, la création d'une rhétorique supérieure, scindée en différentes sections : gréco-latine, germanique, scientifique et mathématique.

En somme, M. R. nous présente une étude très opportune et très intéressante, de plus fort agréable à lire, car c'est l'œuvre d'un pédagogue informé et convaincu.

L. PR.

Organisation pratique d'un Cours d'Histoire littéraire dans l'enseignement moyen, par A. ROEGIERS, ancien préfet etc. 28 p. Extrait de la *Revue des Humanités en Belgique*, 1904.

M. R. pense, avec raison, qu'il y a utilité à établir un cours d'histoire littéraire dans les trois classes supérieures des athénées et des collèges, et il propose une organisation de ce cours pour les humanités anciennes. Il répartit la matière dans les différentes classes : en 3^e, genre didactique (poème didactique, épître et histoire) et poésie pastorale; en 2^e, genre lyrique et épopée; en rhétorique, genre dramatique, genre oratoire et roman. Il répartit de même les auteurs — en nombre infiniment petit : il y a en tout quatre auteurs latins pour les trois classes supérieures. — On donnera, dit M. R., des notions littéraires d'une façon tout à fait pratique, et nullement dogmatique, chaque fois que l'on abordera un genre ou un auteur nouveaux. De plus, on profitera des exercices d'élocution pour faire de l'histoire littéraire proprement dite en français, et des exercices de version pour étudier les littératures latine et grecque.

Ce système, à part la répartition des matières et des auteurs, n'innove pour ainsi dire en rien sur ce que font aujourd'hui les bons professeurs. Mais il a le tort grave de faire pivoter tout l'enseignement

du latin et du grec autour de vagues notions d'histoire littéraire, au lieu de lui laisser la tâche noble et grande de faire connaître la vie antique dans toutes ses productions et ses manifestations. Peut-être l'auteur protestera-t-il contre cette interprétation de sa pensée; mais c'est bien, malgré qu'il en ait, l'impression que laisse au lecteur impartial la lecture de son opuscule. C'est pour cela qu'il aboutit à certaines conceptions étroites : telle l'idée de faire lire *quatre* auteurs latins dans les trois classes supérieures des humanités anciennes.

L. PR.

L. VANDERKINDERE. **La première phase de l'évolution constitutionnelle des communes flamandes.** 49 pp. (Extrait des *Annales de l'Est et du Nord*, 1905. Nancy, Berger-Levrault).

L. VANDERKINDERE. **La politique communale de Philippe d'Alsace et ses conséquences,** (Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, Classe des Lettres, n^{os} 9-10, 1905. Pp. 749-788. Bruxelles, Hayez).

Ces deux études se rattachent l'une à l'autre; les conclusions de la première forment la base de la seconde. M. Vanderkindere essaye de prouver que le type constitutionnel des villes flamandes est identique à celui des villes des contrées environnantes jusqu'au règne de Philippe d'Alsace. Les villes flamandes auraient eu jusqu'alors deux sortes d'institutions de nature tout-à-fait différente : des jurés (*jurati* ou *coremanni*), organes de la commune, et des échevins, organes de l'autorité publique (comtale ou seigneuriale), les premiers appliquant les *keures* ou coutumes que la commune s'est librement choisies, les seconds appliquant la *loi* du prince ou coutume territoriale.

On retrouve d'ailleurs des jurés dans quelques villes flamandes d'importance secondaire comme Arques et Poperinghe. M. Vanderkindere en infère que ces petites villes avaient conservé le type constitutionnel primitif de la commune, tandis que les grandes villes de la Flandre auraient évolué plus rapidement que ces localités et auraient perdu les jurés magistrats que M. Vanderkindere fait remonter à la « commune rurale ».

Comment les grandes villes ont-elles pu perdre complètement ou à peu près ces magistrats communaux? L'auteur l'explique par la politique *anti-communale* de Philippe d'Alsace. Ce prince aurait « abrogé (dans les grandes villes) la commune jurée et condensé toutes les forces urbaines en un corps unique de magistrats » (ses échevins à lui). Les grandes chartes de Philippe d'Alsace, que la plupart des

historiens considèrent comme tendant à l'extension des libertés communales, ont eu, d'après M. Vanderkindere une portée toute différente : elles n'ont fait que restreindre ces libertés ; elles ont même « aboli la commune (p. 40) » en transportant aux échevins les attributions des jurés. Il ne faudrait donc plus voir dans leur inspirateur un ami des communes, bien au contraire.

La théorie de M. Vanderkindere est très ingénieuse et les arguments qu'il invoque, ne manquent pas de séduire le lecteur : les comparaisons qu'il établit entre les villes de la Flandre et celles de l'Artois et autres pays voisins, et entre les grandes et les petites villes de la Flandre, les extraits de sources montrant les conflits qui se sont élevés entre les bourgeoisies et le prince, l'exposé des stipulations de la charte gantoise concédée en 1192 par Mathilde de Portugal, charte qui fut comme la « revanche » de la bourgeoisie, tout cela constitue un ensemble de preuves qui ne manqueraient pas de valeur, s'il était démontré que la commune urbaine dérive de la commune rurale et que les jurés de la ville dérivent de ceux du village.

Toute la théorie de M. Vanderkindere repose en effet sur cette hypothèse de la survivance de la commune primitive et des organes qu'il attribue à celle-ci : les jurés. Or le terme même de jurés prête à confusion : son sens varie suivant les institutions et suivant les époques ; il peut désigner tous ceux qui ont prêté un serment : les conseillers de la commune aussi bien que les bourgeois eux-mêmes ¹, les personnes assermentées intervenant dans des actes judiciaires ou des ventes, les jurés des métiers, les officiers de justice chargés d'appliquer une keure territoriale ou les agents chargés de percevoir des taxes ou des amendes édictées par ces keures. Les textes cités par M. Vanderkindere se rapportent à des époques très différentes et il est difficile de vérifier ce que représentent dans chacun d'eux les *jurati*. M. Vanderkindere établit, d'autre part, une distinction trop nette, me semble-t-il, entre le terme d'*échevins* et celui de *jurés*, bien qu'il reconnaisse cependant à certains endroits l'identification des échevins et des jurés : à Valenciennes les jurés de la paix sont appelés souvent *scabini pacis* et même dans une charte de 1174 (Wauters, *Preuves*, p. 30) ils figurent à côté des *conjurati* ou bourgeois : *Nos homines pacis de Valencenis, scabini et alii conjurati...*

En tout cas, il est un fait caractéristique, c'est que nulle part à l'époque rurale, on ne trouve de jurés et que dans aucune des grandes villes de Flandre les jurés ne sont mentionnés avant la fin du XII^e siècle.

¹ Voyez la première étude de M. Vanderkindere, p. 8.

La première mention des jurés à Gand date de 1183 (ce sont sans doute des conseillers comme les *consiliarii* mentionnés à côté des échevins en 1225). Comment expliquer l'apparition de ces jurés au lendemain de la promulgation de la charte (environ 1178) «abolissant la commune»? M. Vanderkindere suppose qu'ils ont été relégués à l'arrière-plan dans la ville par Philippe d'Alsace : il paraît singulier que justement alors ils apparaissent dans les chartes. En adoptant la théorie de M. Vanderkindere, on devrait admettre en même temps que les grandes villes flamandes ont perdu les organes essentiels de la commune à l'époque où elles atteignaient précisément une grande puissance; elles n'auraient pu maintenir des institutions que de petites localités n'ont pas eu de peine à garder, même en Flandre (Arques et Poperinghe)! Le type constitutionnel des villes flamandes diffère donc bien, semble-t-il, dès la première phase de leur évolution, de celui des villes liégeoises brabançonnaises ¹, etc... Les échevins y ont rempli très tôt en même temps que le rôle de magistrats de l'autorité publique celui de jurés de la paix urbaine. Ils sont devenus de véritables magistrats communaux, tout en ne dépouillant par leur caractère public. Le fait cité par M. Vanderkindere que Philippe d'Alsace revendique le droit de les nommer, ne prouve pas que ces échevins fussent essentiellement des magistrats comtaux. Ne voit-on pas aujourd'hui les bourgmestres nommés par le pouvoir central et en réalité ne sont-ils pas souvent désignés par les communes elles-mêmes et ne se font-ils pas les défenseurs de leur « autonomie ». Les échevinages urbains ont donc pu être dans les grandes villes flamandes plutôt l'émanation de la commune que celle du prince.

En maintes circonstances, Philippe d'Alsace a d'ailleurs prouvé ses sympathies pour les villes : il confirma et étendit les privilèges de la commune de Saint-Omer (1168?) ²; il fit de même à l'égard des villes

¹ En ce qui concerne les villes brabançonnaises, les jurés n'y apparaissent qu'au moment où se constituent les communes urbaines. Ils ne peuvent remonter à la commune rurale : à Louvain, la période rurale se caractérise par l'existence d'une *familia*, vivant sous le régime domanial, incompatible avec un régime d'autonomie communale et par conséquent avec l'institution des jurés qui est l'émanation de la commune; à Bruxelles, les jurés apparaissent, en 1229, comme une institution toute nouvelle : la commune n'y accepte l'*electio* (keure) que pour un terme de trois ans (Voyez la deuxième étude de M. Vanderkindere, p. 32).

² Voyez la première étude de M. Vanderkindere, p. 27. Dans la deuxième étude (pp. 25-26) l'auteur suppose cependant (à tort, me semble-t-il) que le comte supprima en fait les jurés, malgré l'octroi de cette charte.

d'Aires, Orchies, Grammont; il accorda de nombreuses exemptions de tonlieux au profit de plusieurs communes; en outre on ne peut méconnaître que les chartes qu'il accorda aux grandes villes contiennent un grand nombre de dispositions libérales : elles apparaissent, tout comme la keure de Bruxelles (1229) à laquelle M. Vanderkindere fait allusion (mais pour l'opposer aux grandes chartes de Philippe d'Alsace), comme le résultat de la collaboration du prince et de la commune.

Philippe d'Alsace a voulu sauvegarder, il est vrai, certaines de ses prérogatives. Il ne faut pas en conclure toutefois qu'il ait bouleversé les institutions communales et supprimé les attributions des jurés. En somme donc, il est permis de conclure que sa politique fut d'une façon générale favorable aux communes et que les chartes qu'il leur concéda, furent la codification des privilèges urbains plus anciens et la consécration d'une autonomie communale déjà très grande.

H. VANDER LINDEN.

G. HANOTAUX, **Histoire de la France contemporaine (1871-1900). II. La Présidence du Maréchal de Mac-Mahon. L'Échec de la Monarchie.** — Paris, Combet, 1904; viii-707 p. in-8°. — Fr. 7-50.

M. Hanotaux n'a point trop fait attendre son public : un an à peine s'est écoulé depuis l'apparition du premier volume de son œuvre magistrale (v. *Revue de l'Instruction publique*, 1904, p. 402-5), et déjà nous voilà en possession de 700 pages nouvelles. Disons-le tout de suite, cette seconde partie semble bien réaliser les promesses dont abondait la première, et c'est là faire en peu de mots le plus bel éloge d'un ouvrage dont l'exécution, nous l'avons dit, offrait des difficultés d'un ordre bien délicat, étant données la personnalité de l'auteur, la matière prise pour sujet d'étude, la proximité relative des événements racontés, et la situation actuelle des partis en France.

L'intérêt puissant qui se dégageait de la lecture du *Gouvernement de M. Thiers* ne se ralentit pas un instant dans la *Présidence du Maréchal de Mac-Mahon*. Nous dirons même qu'à un certain point de vue, il est plus intense encore, parce qu'il se concentre presque exclusivement sur la tentative de restauration de la monarchie du drapeau blanc et sur son échec, tandis que, pour l'époque précédente, il devait bien se partager entre deux ordres de faits fort différents, l'œuvre de la libération du territoire et les premières luttes au sein de l'Assemblée nationale.

Cette fois, nous sommes et restons presque constamment à Versailles. Nous y vivons de la vie même des partis qui se disputent la direction à imprimer au « vaisseau » de l'État; nous assistons, en spectateur muet et désintéressé aux séances les plus mémorables de cette assemblée conservatrice, qui a refait, sans le vouloir, comme malgré elle, la troisième République; nous parvenons à nous faufiler dans les réunions de groupes et les conciliabules de comités, et ainsi à assister à l'élaboration des grands projets de loi, destinés à subir le feu de la discussion parlementaire; nous pénétrons des secrets qui étaient destinés à rester ignorés de la plupart des contemporains, les plus intéressés cependant à les voir révélés, car, devant nous, s'ouvrent toutes les portes, même celles qui ne s'ouvriraient qu'aux amis les plus sûrs, aux émissaires les plus discrets. Nous recevons des confidences, nous surprenons des conversations intimes; on nous laisse lire les bonnes feuilles qu'ont fraîchement noircies de leur encre ceux qui ont voulu consigner dans des mémoires destinés à rester privés, les événements auxquels ils assistaient. Nous sommes partout où se dit et s'écrit quelque chose d'important, partout où se préparent, se déroulent, se dénouent les crises politiques, où se complotent la chute ou l'avènement des ministères. Nous croisons à tout moment les hommes les plus en vue de chaque parti, les chefs de groupes parlementaires de droite et de gauche; nous les voyons aller, venir, se remuer, gesticuler, disputer, se livrer à la joie, au désespoir, à tous les sentiments que peuvent faire éclore, en des cœurs du reste sincères et honnêtes dans leurs passions, les mille vicissitudes de la lutte politique.

Nous pouvons donc pénétrer en quelque sorte dans le fond même des événements, en saisir tous les aspects, en suivre de haut les péripéties; nous arrivons donc à revivre d'une vie intense au milieu de luttes éteintes depuis trente ans déjà, mais où l'on voyait jusqu'ici peu clair et surtout peu juste; nous scrutons les âmes, nous fouillons les caractères des hommes, entre les mains de qui se trouvait confié l'avenir de la France, au sortir des plus terribles secousses, au moment où s'ouvrirait une crise sociale, économique et morale qui rappelait celle de 1789.

Ce résultat, nous le devons à un ensemble précieux des plus belles qualités que peut réunir un historien : une documentation de plus en plus riche et scrupuleuse, laquelle n'étouffe jamais le libre jugement,

1 M. Hanotaux a pu utiliser de nombreux et importants documents inédits, que les détenteurs ou leurs familles ont, avec un empressement fort

mais autorise au contraire une saine et souvent décisive appréciation de faits restés discutés ou mal connus; une manière de conter alerte, simple, variée, se jouant des sujets le plus malaisés à être exposés et expliqués au grand public; un style, qui place M. Hanotaux parmi les maîtres du langage français, tant il est souple aisé, lumineux, en même temps que « chargé de pensées » et plein d'images saisissantes ou de mots caractérisant admirablement une situation, un homme, un geste, un acte, une parole.

Ajoutez à celà que l'écrivain ayant à s'occuper dans la dernière partie de son volume (chap.X, XI, XII, XIII, p. 491 à 700), du relèvement économique de la nation française après la guerre et la Commune, et à étudier la crise morale et intellectuelle dans laquelle se débattait, et se débat encore, son pays, s'est, dans cette « étude de psychologie nationale retrospective », révélé comme un critique littéraire et artistique des plus compréhensifs et des plus déliés, comme un philosophe moraliste à l'esprit largement ouvert à toutes les conceptions modernes, sachant analyser celles-ci avec une haute et bienveillante impartialité, avec un sens parfait des nuances et un tact critique supérieur.

louable, mis à sa disposition, pour l'aider dans sa tâche d'historien voulant être aussi complet qu'impartial.

Nous citerons : les *Souvenirs* du vicomte Emm. d'Harcourt, grâce auxquels a pu être précisé un fait du plus haut intérêt pour la biographie du Maréchal de Mac-Mahon et pour l'histoire de la bataille de Sedan; — des pièces confidentielles sur Gambetta; — des fragments de la correspondance d'H. Taine, pendant les années 1870 à 1875; — les lettres échangées entre M. Adrien Léon, député de la Gironde et le comte de Paris, dont il était l'ami particulier et qui donnent une idée fort avantageuse de l'intelligence et du sens politique du prétendant orléaniste; — les *Souvenirs* du comte de Vaussay, secrétaire du comte de Chambord, d'un intérêt et d'une importance de premier ordre pour la connaissance des négociations entre « le Roy », les d'Orléans et les partis monarchistes; — les Mémoires de M. Maurice Aubry, député légitimiste, contenant de nombreuses lettres du comte de Paris; — des lettres du comte Bernard d'Harcourt au vicomte d'Haussonville; — d'importants fragments des Mémoires laissés par Mac-Mahon, relatifs à la tentative faite par le comte de Chambord de voir secrètement le maréchal, pour s'en faire un instrument en faveur de la restauration royaliste fort compromise, en novembre 1873; — enfin, des pièces émanant de différents personnages politiques, mêlés de près aux événements d'alors, comme le duc Decazes, chef du ministère, au 25 novembre 1873.

Il va sans dire que M. Hanotaux a largement mis à profit les publications officielles, ainsi que tout ce qui a été jusqu'ici livré à la publicité en fait de renseignements sur la crise politique de 1873-1874.

M. Hanotaux a écrit, sur la littérature, les arts, les sciences, l'opinion, la presse, sur l'éclosion et le choc de toutes les écoles de philosophie sociale et d'économie politique qui surgirent depuis trente ans, des chapitres d'une puissance et d'un relief tels, dans leur raccourci et leur concentré, que, seuls, ils pourraient assurer au volume dont nous nous occupons une légitime réputation auprès de l'élite.

L'œuvre entreprise par M. Hanotaux paraît donc devoir prendre un somptueux développement. Il a fallu à l'historien de la France contemporaine un volume pour la présidence de Thiers; il lui en faudra consacrer deux à celle de Mac-Mahon. Cela en promet une longue série pour l'avenir. Nul ne s'en plaindra, au contraire; car la lecture des deux parties déjà parues laisse, une fois achevée, un regret ainsi qu'un désir : le regret de devoir en rester au point où l'écrivain a dû s'arrêter, le désir de pouvoir le plus vite possible reprendre sa marche en avant sous la conduite d'un guide aussi sûr qu'expérimenté.

Avant de terminer, disons que le lecteur, se fiant trop à ce que nous avons dit plus haut, se tromperait, s'il s'imaginait que M. Hanotaux a uniquement concentré son attention sur les actes des deux premiers ministères de de Broglie (mai 1873-mai 1874), sur le double échec des tentatives de restauration monarchique et l'organisation du régime présidentiel du Septennat. Il y a dans son dernier volume des « hors d'œuvre », si l'on peut ainsi parler, qui, tout en détournant par instants le lecteur de ce qui fait la matière principale des neuf premiers chapitres d'histoire politique parlementaire, traitent d'épisodes ou de certains groupes de faits, lesquels étaient eux-mêmes comme des interruptions ou des événements d'« à côté » dans la grande lutte passionnante d'alors entre les partis monarchiques impuissants, malgré leurs forces numériques, et le parti républicain grandissant. Tels sont : la question religieuse (II, II), la réorganisation administrative et militaire de la France (IX, III), l'évacuation définitive du territoire par les armées allemandes (II, VI), le procès Bazaine (VII, III), ce qui permet à l'auteur de dégager bien définitivement, semble-t-il, la vérité sur cette lamentable affaire, enfin et surtout la politique des puissances européennes, de l'Allemagne principalement, en ce qu'elle pouvait intéresser la France (ch. VIII en entier).

Ne pas signaler non plus aux lecteurs, amateurs de portraits littéraires, qu'ils trouveront, modèles de pénétrante analyse et de sobriété dans la forme, ceux du duc de Broglie, de Mac-Mahon, du duc Decazes, pour ne citer que les plus étendus, ce serait lui laisser ignorer ce qui constitue un des attrait littéraires, de ce volume, où M. Hanotaux, répétons-le, se montre à nous écrivain aussi attachant qu'historien de la meilleure école.

F. MAGNETTE.

AWID GROTENFELT. *Geschichtliche Wertmassstäbe in der Geschichtsphilosophie, bei Historikern und im Volksbewusstsein.* Leipzig, Teubner, 1905. 211 pp.

Quels sont les principes qui, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, ont guidé les penseurs dans l'appréciation des faits de l'histoire? La question est extrêmement difficile, car elle touche aux problèmes les plus élevés de la morale et de la philosophie. M. Grotenfelt est un des premiers qui aient entrepris de l'étudier méthodiquement, et essayé de lui donner une solution. Dans une série de chapitres disposés suivant l'ordre chronologique, il caractérise et discute l'attitude morale qu'ont prise en face des faits de l'histoire les principaux penseurs, et en général, l'opinion publique aux différentes époques. M. Grotenfelt est ordinairement bien informé, même pour la littérature étrangère à l'Allemagne. Il me paraît cependant que, s'il a fait la part suffisamment large aux penseurs français du dix-huitième siècle, il est moins bien documenté à l'égard de ceux du dix-neuvième. Je lui passe très volontiers l'omission de Gobineau, qui est vraiment trop l'enfant gâté des Allemands. Mais il en est d'autres plus récents, Gabriel Tarde par exemple, dont les travaux sur la matière ne devraient point être ignorés en Allemagne.

Au point de vue de notre pays, je crois intéressant de noter un passage (p. 206 ss.) où M. Grotenfelt, d'accord avec d'éminents sociologues anglais, émet l'opinion que les petits États européens comme le Danemark, la Hollande, la Belgique, la Suisse, la Finlande, la Norvège, la Suède, constituent actuellement le type le plus sain et le plus progressif de civilisation, et que la conservation et la formation de semblables petites nationalités est la seule base solide sur laquelle puisse s'édifier la confédération future de tous les peuples civilisés.

L. P

Cours de Philosophie. Volume III. *La Psychologie*, par D. MERCIER, Professeur de Philosophie et Directeur de l'Institut supérieur de Philosophie à l'Université catholique de Louvain. Membre de l'Académie Royale de Belgique. 2 tomes in-8° avec 4 planches gravées sur pierre. 7^e édition, 1905. Louvain, Institut supérieur de Philosophie. Prix : 10 francs.

Il serait superflu de faire l'éloge de cet ouvrage dont sept éditions françaises et des traductions en cinq langues ont consacré le succès. Il est sans doute plus utile de présenter une analyse succincte de ses

thèses principales dans cette Revue qui n'a pas encore eu l'occasion de faire connaître l'œuvre à ses lecteurs.

Tout le premier volume du traité est consacré à la vie organique ou végétative, et à la vie sensitive ou animale. Il relève surtout de la biologie, de la physiologie et de la psychophysique. Il témoigne de la grande érudition de l'auteur, qui est au courant des plus récentes théories. Nous nous abstenons ici de le suivre dans l'examen de ces questions qui, à notre sens, restent aujourd'hui enveloppées d'épaisses ténèbres. Nous ne pouvons toutefois nous abstenir de signaler dans la première partie, qui traite de la vie organique ou végétative, une excellente réfutation du mécanicisme en biologie (p. 60 sqq). S'il n'est pas du tout mécaniciste, M. Mercier se sépare aussi, d'autre part, de l'école vitaliste de Montpellier. Il défend avec force la conception biologique d'Aristote et sa fameuse définition de l'âme : *ἡ ἐντελέχεια ἢ πρώτη σώματος φυσικοῦ δυνάμει ζῶντος ἔχοντος* (p. 69). Dans la deuxième partie, consacrée à la vie sensitive ou animale (p. 98 à 368), l'auteur fait un exposé développé et très clair des notions actuelles sur l'anatomie et la physiologie du système nerveux et base sur elles l'étude de la sensation. L'importance qu'il attache aux points de vue physiologique et psychophysique, malgré le peu d'utilité *réelle* qu'ont eu jusqu'à présent pour la psychologie proprement dite ces deux ordres de recherches¹, se justifie par sa conception aristotélicienne et thomiste de la nature de la sensibilité : « Sentire non est proprium animae neque corporis, sed conjuncti » (p. 226-227, etc. — Cf. aussi p. 327 sqq). La perception sensible est pour lui une opération hyperphysique, attendu qu'elle est subordonnée à une disposition psychique ou, selon la terminologie scolastique, à une espèce intentionnelle, et, d'autre part, elle est essentiellement assujettie à la matière, elle nécessite la coopération directe et intrinsèque d'un organe matériel. La thèse de la « species intentionalis » s'appuie sur le principe scolastique : « omnis cognitio fit secundum similitudinem cogniti in cognoscente », et elle a joué un grand rôle dans l'histoire de la philosophie. Les Écossais encore ont défendu une thèse analogue. Elle est aujourd'hui, en dehors de l'école néo-thomiste, généralement abandonnée. M. Mercier s'efforce, non sans talent, de la faire revivre : elle lui paraît nécessaire pour expliquer la diversité qualitative de la sensation (v. p. 159 à 167 et p. 222 à 230). Toutefois il la défend sans intransigeance aucune, comme une « explication provisoire » (p. 166) et reconnaît qu'au moins la terminologie scolastique a vieilli (p. 226) : pour notre part, nous croyons que cette

¹ Leur résultat le plus apparent *jusqu'ici* a été de détourner les esprits des grandes et graves questions de la psychologie.

explication laisse le problème exactement au même point, qu'elle est simplement une description et une dénomination philosophiques du fait même à expliquer.

Quant au sujet premier de la sensibilité, M. Mercier enseigne qu'il est une substance une, mais matérielle : thèse double, dont la première partie combat le mécanisme matérialiste, et la seconde le spiritualisme cartésien auquel l'auteur reproche de confondre l'unité avec la simplicité de la substance. Sur ce dernier point nous eussions, pour notre part, désiré que M. Mercier fût plus explicite, car il nous semble bien difficile d'admettre que le principe de l'unité *comme telle* d'un composé ne soit pas simple.

Le second volume traite de la vie intellectuelle ou raisonnable et nous transporte dans la sphère de la psychologie proprement dite. L'auteur y étudie les problèmes fondamentaux de l'âme de *l'homme*, et, fidèle au grand principe aristotélicien, il s'efforce d'y faire connaître l'homme par ses causes formelle et matérielle (nature de l'homme), par sa cause efficiente (son origine), et par sa cause finale (sa destinée). Nous allons passer en revue les thèses capitales de ce volume, en nous bornant, faute de place, à celles qui sont propres à la philosophie scolastique.

Dans le domaine de l'intelligence, qu'il aborde maintenant, la thèse de l'espèce intelligible (*species intelligibilis impressa*), correspondante à celle de l'espèce sensible, force l'auteur à défendre (v. p. 40 à 82) — et il y déploie des efforts dialectiques dignes d'une cause plus solide — la doctrine des deux intellects, l'intellect passif et l'intellect actif, formulée par Aristote, reprise et développée par les scolastiques. L'on peut ici nettement saisir combien il est contraire au fait réel de ne pas partir de la notion de l'activité comme étant — et non la réceptivité — l'*essentielle* caractéristique de l'esprit connaissant ou pensant : on est finalement forcé, quand on veut rendre compte de la connaissance proprement dite, de lui restituer l'activité qu'on lui avait d'abord déniée, et on le fait alors en recourant à ce moyen désespéré qui consiste à inventer un second intellect.

La question de la volonté et de l'acte libre est traitée d'une manière très claire et dans tous ses points essentiels (p. 94 à 155). La possibilité de la liberté du vouloir a pour condition psychologique l'indétermination du jugement (p. 103 à 105). « Libertas est radicaliter ab intellectu » (p. 107). En ne se bornant pas à cette constatation, mais en remontant à la cause du fait, l'on peut, à notre sens, transformer la formule en celle-ci : « Libertas est radicaliter *in intellectu* », et fonder la théorie de la liberté sur une base inébranlable. Si l'acte même de connaître ou de juger est, à sa racine, un acte de liberté, c'en est fait du déterminisme psychologique absolu, c'est-à-dire du seul déterminisme vraiment redoutable pour la théorie de la liberté. L'auteur,

dans la p. 120 (v. aussi sa citation de S^t Thomas, p. 121) ne nous semble pas fort éloigné de cette conception du fondement radical de la liberté du vouloir ¹.

Quant à la condition ontologique de celle-ci, elle réside pour les scolastiques dans le caractère d'inadéquation que présente, à l'égard de l'Idéal du Bien ou du Bien Absolu, tout bien concret présenté à la volonté (v. p. 121, 124, 137 etc.). En somme, selon cette thèse, l'homme est en puissance libre à l'égard de tout, sauf du Bien Absolu (v. p. 141). Il est donc libre, *au fond*, parce que dans le Réel il ne rencontre aucune force supérieure à sa puissance d'autodétermination, si ce n'est Dieu. Cela revient à dire, si nous avons bien compris la doctrine dans ce qu'elle implique, que la pensée ou la volonté humaine est hiérarchiquement la première des créatures, mais que Dieu ne l'a pas créée libre par rapport à Lui. Il nous semble que pour ne pas donner ici prise au panthéisme il faudrait faire un pas de plus et admettre que Dieu nous a créés, en tant que volontés, libres même par rapport à Lui. La thèse, d'ailleurs, n'a rien de paradoxal : n'est-ce pas à notre effort, par suite à notre liberté, qu'est même remis le soin de simplement le penser et de le connaître dans ce qu'il a de connaissable pour nous ?

Si la place ne nous faisait défaut, nous nous arrêterions sur les pages très intéressantes consacrées à la détermination de la caractéristique différentielle de l'homme (p. 180-190), aux mutuelles influences de la vie sensitive et de la vie supra-sensible (p. 190-238). Nous attirerons encore spécialement l'attention du lecteur sur l'argumentation riche, serrée et pressante par laquelle l'auteur démontre l'immatérialité de l'âme humaine en tant que raisonnable (p. 243 à 258). Néanmoins l'âme est, d'une certaine façon, dépendante de l'organisme. Le spiritualisme cousinien néglige cette dépendance relative, et le matérialisme la transforme jusqu'à faire d'agents matériels la cause adéquate d'actes essentiellement spirituels. L'une et l'autre théorie méconnaît les faits qui la gênent : le spiritualisme aristotélicien et thomiste accepte intégralement les faits et essaie de les concilier (p. 261-273). Comment ? L'homme est, selon lui, une *unité substantielle* du corps et de l'âme : l'âme est la *forme substantielle* de l'homme, et cette forme substantielle est capable de subsister en elle-même (p. 273-297). Le terme « forme substantielle » a vieilli, mais la théorie qu'il dénote est une des solutions possibles du problème et non celle peut-être qui présente le moins d'avantages : elle mériterait l'étude attentive du philosophe. D'une

¹ Cf. aussi p. 128 : « La liberté est une propriété de l'*intelligence et de la volonté* en vertu de laquelle l'homme possède un pouvoir d'auto-détermination. » — Les italiques sont de nous.

manière générale d'ailleurs, il vaudrait beaucoup mieux et il serait plus juste (ceux qui liront le *Cours de Philosophie* de M. Mercier seront, croyons-nous, de cet avis) de voir dans le thomisme une des grandes doctrines du passé et de l'étudier pour en tirer tout le profit possible, que de l'ignorer ou d'aller comme certains, jusqu'à le ridiculiser, ce qui est toujours aussi facile que peu philosophique. L'on ne devrait pas oublier que le thomisme est, en somme, le produit d'une longue élaboration et d'une collaboration à travers les siècles entre Aristote et de subtils et solides logiciens. Il n'y a pas la moindre vraisemblance à soutenir a priori que tout ce long et patient travail n'a aucune valeur ou n'a plus de valeur. Il y aurait, à le soutenir, un dogmatisme d'autant moins raisonnable qu'il prétendrait s'autoriser de la méthode criticiste assez généralement admise aujourd'hui. Il faut, au contraire, savoir gré à M. Mercier de nous exposer avec science, clarté et méthode, une doctrine d'une puissante systématisation, où le philosophe, même après Kant, peut puiser plus d'un enseignement ou d'une suggestion salutaire, et de laquelle, comme d'un modèle, il peut en outre s'inspirer pour essayer de réaliser cette organisation logique et cette unité systématique que l'on regrette souvent de ne pas trouver dans la philosophie d'aujourd'hui.

G. REMACLE.

ÉMILE ROY, *Le Mystère de la Passion en France du XIV^e au XVI^e siècle, étudié sur les sources et le classement des Mystères de la Passion, accompagnée de textes inédits*, VIII-123*-512 pp., gr. in-8°. Paris, Champion, 1904 (*Revue Bourguignonne*, publiée par l'Université de Dijon).

L'auteur du livre que nous annonçons sommairement, quitte à y revenir ailleurs en plus grand détail, s'est déjà signalé en 1902, par deux publications relatives à nos vieux mystères. Il a, en effet, imprimé à cette date des *Études sur le théâtre français du XIV^e et du XV^e siècle* (Paris, Bouillon, in-8°), où il amorçait l'exposé de ses longues recherches et introduisait, en quelque sorte, le présent volume. Il est vrai que ces *Études* étaient conduites d'assez étrange façon; l'essentiel consistait en l'édition d'une pièce faite en centons, ou, du moins, compilée lourdement d'après les auteurs anciens et quelques écrits du moyen-âge, en un latin barbare et laborieux, la « Comédie sans titre ». Or le thème de cette « comédie » se retrouvant dans le XXIX^e des Miracles de Notre-Dame, M. Roy s'est vu obligé d'entreprendre un examen nouveau de la collection qui porte ce titre et, frappé des rapports existants entre les quarante miracles du manuscrit Cangé et

les mystères édités par Jubinal d'après un manuscrit de la bibliothèque S^{te}-Geneviève, il a suivi ce filon qui s'offrait à ses explorations et est arrivé à déterminer — il l'a essayé du moins avec beaucoup d'ingéniosité — la date et le lieu de représentation de ces mystères, qui remontent à la fin du XIV^e siècle et non au XV^e, comme le croyait Jubinal. Le second des volumes publiés par M. E. Roy était consacré à un mystère français du XIV^e siècle, *Le Jour du Jugement* (Paris, Bouillon, 8°), qui, édité et commenté, devait fournir une datation plus précise de la *Passion Sainte-Geneviève*, l'un des textes mentionnés plus haut.

La parenté est, en effet, certaine entre les deux ouvrages, mais il est avéré maintenant que le *Jour du Jugement* ne peut plus nous rendre le service précis qu'on lui demandait « de nous aider à dater la *Passion Sainte-Geneviève* »; ainsi s'exprime M. R. lui-même dans son troisième volume.

Celui-ci a une importance beaucoup plus grande que les deux premiers. Il constitue, en effet, le premier essai de classement scientifique des passions françaises; en outre on y trouve un essai intéressant de critique de leurs sources, en même temps que la discussion serrée des hypothèses, formulées auparavant sur le rapport de certaines de ces passions entre elles et avec le théâtre étranger, notamment par M. Creizenach, M. Stengel et moi-même.

Je ne puis, je le répète, reprendre ici cette discussion qui demande, sinon un livre, du moins un appareil de preuves et des développements interdits à un compte-rendu. Mais je signale avec plaisir les parties vraiment neuves et solides de ce gros volume. C'est d'abord la tentative de reconstitution de la passion d'Antun, datant de la fin du XIII^e siècle et inspirée de la passion dite des Jongleurs; cette tentative est faite à l'aide du fragment publié dans la *Romania* par M. Bédier et d'un texte de Mystère, conservé dans le ms. 4,356, N. Acq. f. fr. de la Bibliothèque Nationale. Il se trouve qu'en rapprochant ces deux morceaux d'une longueur inégale, M. R. a montré qu'ils constituaient une copie plus ancienne du n° 4,085 du même fonds, lequel est plus complet, mais ne remonte qu'à 1470; il y a relevé toute une portion narrative, dont il explique assez laborieusement la présence, parcequ'elle se présente dans des conditions moins favorables que celles qui entrecouperont le texte du fragment de *Résurrection* anglo-normand, publié jadis par Michel et Monmerqué.

La *Passion Sainte-Geneviève*, dont M. R. s'occupe ensuite, aurait servi de modèle au compilateur de la *Passion* de Semur, dont notre auteur commente et imprime ensuite le texte (73*-204). Puis, sans qu'il faille chercher là un ordre rigoureux, il reprend son étude sur les sources des passions du XV^e siècle et il s'efforce d'établir 1° que

« toutes les grandes passions du Nord, sauf une, dérivent de la *Passion* d'Arras »; 2° que leurs sources sont théologiques, et qu'il est, par conséquent inutile de supposer, comme je l'ai fait, un prototype commun. Enfin il essaie, par l'étude de la passion d'Auvergne, « de relier le théâtre du Nord à celui du Midi », et cela d'autre façon que M. Stengel et moi ne le supposions.

Voilà le plan adopté par M. Roy, et il allait de soi qu'il devait lui imposer d'autres procédés de critique que les miens. Chaque fois que j'ai, dans mon livre, rapproché le prototype hypothétique des passions rhénanes de tel ou tel mystère français, M. E. Roy m'oppose son scepticisme et va rechercher dans la tradition évangélique, ou dans l'un ou l'autre écrit latin d'édification ou de vulgarisation chrétienne, la source des inspirations de ce mystère (voyez, par exemple p. 296, note).

C'est une méthode, et elle vaut d'être discutée point par point. Elle a pour elle la tradition générale et constante du moyen-âge, grand compilateur et incurable plagiaire; elle a contre elle la tradition plus particulière du théâtre¹, c'est-à-dire du genre essentiellement populaire, de celui où l'érudition latine et même française semble avoir le moins asservi, et comme écrasé sous son poids, les auteurs en langue vulgaire. Ceux-ci, pour la plupart médiocres rimeurs, échafaudaient rapidement l'appareil de scènes plus ou moins cohérentes, dont la mise sur les tréteaux avec un grand luxe de costumes et de *mansions* et une réclame abondante (dont l'église se chargeait elle-même), était le principal, sinon l'unique attrait aux yeux des foules ignorantes et grouillantes du XV^e siècle. Mais ce n'est pas ici que je veux, à mon tour, examiner la façon dont argumente M. Roy et montrer les parties chancelantes de sa propre « construction ». Il m'aura suffi d'avoir signalé son vaste labeur à l'attention des érudits trop peu nombreux, que l'histoire du théâtre préoccupe en France et chez nous. J'ajouterai que ses procédés de discussion courtois consolent ses contradicteurs des bourrades par trop tudesques d'un Wilhelm Meyer, et que déjà, à ce titre, sa tentative mérite notre attention sympathique.

M. WILMOTTE.

ALBERT COUNSON, **Petit Manuel et morceaux célèbres de la Littérature française**. Halle a. s., Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses, 1905. Prix : 3 Mk 40.

M. Counson fait plus rapidement les livres que d'autres ne font les comptes rendus. A la vérité celui-ci paraît avoir été mené avec un peu

¹ Elle multiplie aussi les hypothèses d'assez inquiétante façon; les « peut-être », les « probablement », les « vraisemblables » ne se comptent pas dans cet exposé; enfin maints rapprochements m'ont paru hasardeux.

de précipitation, mais les adolescents auxquels il est destiné n'y regarderont pas de si près.

Deux idées intéressantes ont présidé à sa confection.

1° L'auteur a vu que les notices des anthologies sont fragmentaires et que leur juxtaposition ne forme ni un tout ni une histoire. C'est que la notice est faite pour le morceau. M. Counson a renversé le rapport : le morceau est choisi par lui pour être encadré dans un exposé historique. Il y a en effet deux façons de présenter les œuvres littéraires et l'histoire littéraire dans un même ouvrage : subordonner l'histoire aux textes choisis, subordonner le choix des textes à l'histoire. Chacun de ces deux procédés a ses avantages et ses inconvénients ; leur opportunité dépend du but poursuivi. Si un maître se propose de graduer les difficultés, de fournir la connaissance primaire des genres, alors la chronologie et l'évolution ne l'inquiètent pas, et c'est son droit de les réserver. Se propose-t-il, au contraire, de fournir à des élèves déjà dégrossis un premier cycle d'histoire littéraire, c'est le procédé de M. Counson qui est recommandable. A moins que, s'arrêtant à un moyen terme, on ne réussisse à marier avec tant d'art le récit et les modèles que personne ne puisse découvrir à aucun moment lequel est subordonné à l'autre. Mais il paraît impossible de servir deux maîtres à la fois, la chronologie et l'art.

2° La seconde idée de M. Counson est également intéressante. De même que Vaugelas jadis, comme criterium, invoquait le bon usage, de même M. C. prend ici pour criterium la notoriété des morceaux. « Pour le choix, dit-il, nous nous sommes guidés *uniquement* d'après la *notoriété* des morceaux, d'après les connaissances *générales* du public lettré, que nous souhaiterions seulement d'avoir bien interprétées ; nous avons énuméré les morceaux vraiment célèbres, ceux que tout Français est censé savoir et *dont on doit pouvoir parler* congrument avec les honnêtes gens ». L'auteur n'est inquiet que du caractère fluctuant de cette notoriété. La mode change et « il n'est pas si simple de mettre le doigt sur les passages vraiment populaires de huit siècles de littérature ». Ainsi M. Counson ne prétend pas donner une popularité méritée à des morceaux qu'il choisira, mais suivre le goût populaire et rendre au public en un recueil pratique ce que le public a distingué lui-même. Une âme d'artiste protestera de toute sa puissance contre ce procédé, mais les artistes n'ont rien à voir en ceci : il s'agit de donner à des jeunes gens, à des étrangers, à des allemands (l'auteur est lecteur de Français à l'Université de Halle sur Saale) des notions suffisantes de ce qu'il y a de plus représentatif dans la littérature française. Ceux-ci n'ont pas le temps de butiner délicieusement à travers ces huit siècles de littérature au mépris des opinions vulgaires et des consécérations officielles : il leur faut une littérature expéditive, qui puisse les mettre en belle

posture dans un salon, vis-à-vis d'un public superficiel. Il faut qu'ils sachent faire la conversation à table d'hôte; ils ont besoin de connaître ce qui est généralement connu, pour ne point rester court sur des questions débattues, — quelque fois, — après la politique et la Bourse. Il faut qu'une jeune fille ne manque pas un mariage conséquent pour avoir ignoré les vingt vers obligatoires de Sully-Prudhomme. Ce point de vue n'a visiblement rien de commun avec la dignité de l'art, avec les intimes pudeurs de la poésie, ni avec l'étude profonde et recueillie des évolutions et des progrès de l'esprit humain; mais il est pratique, et je ne serais pas étonné que le nouveau manuel-recueil de M. C. trouvât outre-Rhin le succès d'une œuvre pratique.

Le but expliqué, je serai bref sur les moyens. Il serait trop facile d'éplucher l'auteur à la fois comme théoricien et comme collecteur de morceaux.

Comme collecteur, puisqu'il n'a pas voulu remonter le courant du goût public, mais le suivre au contraire, il faudrait pour critiquer l'auteur sur son terrain, discuter le plus ou moins de popularité de tel morceau. Mais, pour avoir ce courage, il faudrait ne point se sentir l'horreur du goût public trop ancrée dans les moëllles. Du reste il suffit d'avertir les intéressés qu'ils trouveront, dans l'ouvrage de M. C., les *Stances à Du Périer*, les *Adieux de Gilbert à la vie*, la *Jeune captive*, la *Marseillaise*, la *Chute de feuilles*, le *Lac*, le *Cor*, le *Sonnet d'Arvers*, l'*Idole*, *Midi*, le *Vase brisé*, et d'autres pièces universellement connues. Comme il n'y a point, au delà de Hérédia, d'auteurs entrés dans la grande notoriété, c'est le sonnet des *Conquérants* qui termine le volume. Les lecteurs curieux de connaître plus foncièrement le mouvement lyrique du XIX^e siècle devront se reporter à la belle *anthologie* de Van Dooren et Fonsny, qui est un chef-d'œuvre. Ici, c'est Molière, Racine, La Fontaine, plutôt que les lyriques et les romanciers, qui obtiennent la place d'honneur. Un bon tiers du volume leur est consacré (pp. 52-166). Ils le méritent, certes; on ne peut contester la popularité de Molière et de Racine; mais il est si peu pédagogique de présenter des scènes détachées d'une action dramatique que nous considérons ces sortes d'extraits comme du remplissage. Ce qui justifie seul l'auteur, c'est le désir louable de condenser le plus de littérature possible en un seul livre pour des étrangers pressés.

Comme théoricien, M. Counson a fait un résumé d'histoire de la littérature française où il y a des phrases bien synthétiques, d'excellents raccourcis qui feront plaisir aux connaisseurs. Cependant aussi, dans mainte biographie, les faits extérieurs se succèdent trop vertigineusement à mon goût, sans grande entrée dans la vie et l'âme des auteurs. De même je suis étonné qu'on puisse faire l'histoire de

la littérature française sans toucher aux problèmes de la formation de l'épopée et du drame. Est-ce qu'enfin sur le théâtre romantique, sur le roman au XIX^e siècle, sur la poésie lyrique (la moins maltraitée pourtant), l'auteur n'a pas conscience qu'il a étranglé son sujet ? Il y a bien aussi des artifices de transition qui sont plutôt d'un chroniqueur. Toutes ces menues remarques, je les adresse à l'auteur comme à un ami incapable d'aimer de lâches complaisances et bien supérieur à son livre. Plusieurs des défauts signalés sont peut-être inhérents au sujet, délimité comme M. Counson se l'est délimité. S'ils peuvent être atténués, nul doute qu'il ne réussisse à les rendre insensibles dans une seconde édition. Cette seconde édition, la fera-t-il ? L'auteur, tel que je le connais, homme d'idées et primesautier, préférera se lancer dans une œuvre nouvelle, et, comme les histoires de la littérature française ne manquent pas, comme la meilleure anthologie est celle qu'un chacun peut se faire en achetant des brochures à deux sous, il aura intrépidement raison.

J. FELLER.

HUGO HULTENBERG, Le renforcement du sens des adjectifs et des adverbes dans les langues romanes. Thèse pour le doctorat. Upsal, 1903. 148 pp. in-8°.

Le programme de M. H. en cette intéressante monographie, qu'il dédie à son ancien maître de philologie romane, M. P.-A. Geijer, consiste à rechercher les procédés de renforcement des adjectifs et des adverbes les plus employés par les peuples romans, à déterminer le domaine géographique de chacun, à faire leur histoire, à présenter un classement génétique qui éclaire complètement la nature des phénomènes.

L'auteur signale d'abord les travaux analogues entrepris, pour le latin, par Wölfflin et par Hammersfahr; pour l'allemand, par A. Dony, par Karl Müller, par Ludwig Tobler et par O. Hauschild. Mais les principes de classification de ces travaux ne le satisfont qu'à moitié. Pour atteindre l'essence du phénomène, il faut partir du principe de *l'idée prédominante au moment de la création de l'expression*. De là sa division en six groupes :

1. Idée de *quantité* (plénitude, abondance, suffisance : *tout bon, trop lourd, assez gros*).
2. Idée de *limite* (*heureux au dernier point, on ne peut plus heureux, très heureux*).
3. Idée de *conséquence* (si heureux ! — provençal : *ero que noun sai bèn*).

4. Idée de *comparaison* (tâche difficile entre toutes, avec le plus grand plaisir).

5. Idée de *qualification* (amèrement froid, rudement bon).

6. Idée d'*intensité pure* (*ha due occhi neri neri*).

L'auteur ne fait pas rentrer dans cette classification le renforcement à l'aide de suffixes, comme étant d'un caractère trop différent. L'inconséquence est évidente. Puisqu'il adopte, pour son classement, des catégories purement logiques, tous les phénomènes de renforcement doivent y trouver place, quelle que soit la forme linguistique de ces phénomènes. Toutefois hâtons-nous de dire que M. H. ne les néglige pas : il s'en débarrasse par une étude préalable (pp. 6-12) avant d'entamer son chapitre premier.

Il me serait impossible de donner ici l'inventaire de ces six chapitres touffus, convenablement subdivisés, enrichis de nombreux exemples français, italiens, espagnols, provençaux, roumains. L'auteur emprunte à la littérature ancienne et à la moderne, et quant ce lui est possible, il délimite dans le temps et dans l'espace l'aire d'emploi des expressions. Ayant à chercher des locutions qui se retrouvent surtout dans la langue familière ou boulevardière, c'est aux auteurs les moins académiques qu'il a le bon esprit d'emprunter ses textes. Gyp, Marni, Lavedan, Mirbeau, les journaux, les revues les plus vivantes de langage sont cités à tout moment.

Au lieu donc de tenter un résumé impossible à faire brièvement d'une étude où il n'y a rien de trop, nous conseillons aux grammairiens de se la procurer, et nous jetterons plutôt ici quelques remarques et additions qui feront mieux sentir tout l'intérêt et la minutie précieuse de ces sortes d'analyses.

Page 10. Le suffixe du superlatif *-issime*, quoique peu populaire en effet, a pénétré dans le dialecte wallon sous la forme *-dissime*, empruntée à *grandissime*. On dit donc chez nous *grande-dissime*, *grosse-dissime*, *longue-dissime*. Le suffixe sonne comme un mot séparé : *dès grandès dissimès pices* (de grandissimes perches).

P. 38. Le pléonasme *puis après* n'est ni suranné ni uniquement de style familier. Il se rencontre souvent dans La Fontaine. En voici deux exemples modernes : 1° Alfred de Vigny, *la mort du loup*, dernier vers : *PUIS, APRÈS, comme moi, souffre et meurs sans parler*; 2° Barbey d'Aurévilly, *les diaboliques*, V° récit : *aucun jeune homme de Paris ou de Londres ne l'eût emporté par l'élégance sur ce misanthrope, qui n'était plus du monde, et qui, pendant les trois mois de son séjour à, ne faisait que quelques visites, et PUIS APRÈS n'en faisait plus*.

P. 45. Ni le texte ni les notes n'analysent clairement l'adverbe *rien*. Avec un verbe, *rien* est un *rem* complément direct; mais avec un adjectif, *rien* est un complément déterminatif signifiant *en rien*. *T'es rien blagueur* a perdu la négation.

P. 46. Le préfixe *re-* de l'espagnol a son analogue en français et en wallon, mais comme renforcement de substantifs. Fr. : *coins et recoins*; Wal. : *dès toûrs èt dès ratoûrs, dès annêyes èt dès razannêyes*.

P. 104. Notez que *tant* devant les adjectifs en français moderne est un affectation d'archaïsme. C'est par l'intermédiaire du participe passé que *tant* a pu repasser comme déterminatif du verbe à l'adjectif : *je l'ai tant regrettée, la tant regrettée, la tant jolie*.

P. 114. La construction *des plus simples, des plus vifs*, signalée comme abondant surtout dans le style des journaux, n'est cependant pas du tout populaire.

P. 126. Voici un exemple de *fort* au pluriel malgré le sens adverbial : *si les Grecs sont si forts fameux* (Peletier).

P. 128. Dans *il advint un grand chier temps*, il est erroné de donner *grand* comme déterminant *chier*. En effet *chier temps* signifie *famine* et compte encore aujourd'hui, dans les patois, comme un substantif. — Ajoutez à la liste l'adjectif-adverbe *mer* de l'ancien français (v. Godefroy), lequel existe encore en wallon (v. *Projet de Dictionnaire général de la langue wallonne*, article *mièr*).

P. 99. *On conclue pour on conclut*, et p. 121, *qui exclue pour qui exclut*, est une erreur de conjugaison que je crois pouvoir signaler sans pédantisme aux étrangers. J'ai noté de même un *concluai* dans une traduction de Darwin (*Les mouvements et les habitudes des plantes grimpanes*, Paris, Reinwald, p. 4). Les journaux français contiennent des *concluerons*, des *concluerait* bien faits pour donner le change.

J. FELLER.

R. DIJKSTRA. **Holländisch : Phonetik, Grammatik, Texte.** Leipzig, Teubner 1903 (Skizzen lebender Sprachen, herausgegeben von W. Viëtor), 105 pp., fr. 4,50.

La partie essentielle et la plus originale du travail de M. Dijkstra est une phonétique du néerlandais tel qu'il est parlé en Hollande par les classes cultivées. M. D. a pris pour base sa propre prononciation : dans des travaux de ce genre c'est le seul moyen de recueillir des données complètes et sûres. Il serait même désirable que l'on allât plus loin, et j'aurais demandé à M. D. des détails complets sur son *casier phonétique*, si l'on peut ainsi dire : quel est le dialecte que parlent ses parents, quelle école a-t-il fréquentée, dans quels milieux sociaux s'est-il trouvé, en un mot quelles sont les influences qui ont agi consciemment ou non sur sa prononciation actuelle. Nous aurions ainsi les éléments nécessaires pour discuter, comme le souhaite l'auteur (p. III), les règles d'orthoëpie contenues dans son manuel.

L'ouvrage s'ouvre par un tableau de phonèmes, rangés d'après la place et le mode d'articulation, qui résume d'une manière très parlante pour l'œil tout le système phonétique du néerlandais. Ce tableau est complété par quelques explications sommaires relatives à chaque phonème. Un exposé schématique de ce genre, n'omettant aucun détail et parfaitement clair malgré sa brièveté, peut suffire pour un lecteur phonétiste, familiarisé d'ailleurs avec le mode de transcription de l'*Association phonétique internationale*. Ainsi la prononciation tantôt bilabiale et tantôt labio-dentale du *w*, l'articulation en quelque sorte relâchée de l'*l*, de l'*n* et du *t* hollandais, l'assourdissement de *g* et de *z* initiaux, tous ces phénomènes caractéristiques de la prononciation hollandaise, nous sont exposés en quelques mots mais avec clarté et d'une manière suffisamment détaillée. Malheureusement M. D. ne se tire pas partout avec le même bonheur des difficultés de sa tâche. C'est peu pour nous faire connaître un phonème de prendre comme point de comparaison l'*ee* de l'all. *Beere*, dont la prononciation diffère de région à région, ou le son *on* du français dénasalisé ! Pour le lecteur allemand, la prononciation de cette dernière voyelle doit faire l'effet d'une véritable tour de force phonétique. Ça et là, on voudrait voir ajouter un détail : il serait intéressant de connaître en quoi le *w* (labio-dental) de l'allemand du nord diffère du *w* hollandais. L'*r* uvulaire hollandais est, je crois, généralement plus roulé que le même phonème en français ou en allemand.

Si nous passons à la partie grammaticale, nous rencontrons un phénomène curieux mais difficile à saisir pour quiconque n'est pas Hollandais. Il s'agit de la crise du genre en néerlandais. L'usure phonétique ayant rendu entièrement semblables les paradigmes du masculin et du féminin, dans la plupart des cas, la distinction de ces deux genres est, depuis bien des années déjà, purement théorique en dehors de la langue écrite. C'est ce que M. D. nous expose à la page 35 de son manuel. Mais il néglige de nous éclairer sur la principale difficulté : si le Hollandais n'a pas le sentiment d'une distinction de genre quand il dit *de tafel*, *de stoel*, quelle règle suit-il dans l'emploi des pronoms *hij* et *zij*, *zijn* et *haar* qui se rapportent à ces noms ? Dans le parler populaire on trouve, je crois, *hij* et *zij* employés indifféremment ; mais il fallait nous dire quel est, sur ce point, l'usage de la langue cultivée. Pour le reste, dans cette partie grammaticale, l'auteur suppose connue la grammaire allemande, et se contente de noter les différences. Il s'en dégage une impression plutôt mêlée : on ne sait trop si on lit un manuel de la langue parlée ou une grammaire du langage écrit.

L'ouvrage se termine par une série de morceaux de lecture en orthographe usuelle et en transcription. Ceux-ci seront particulièrement instructifs pour des lecteurs flamands. On commence par des extraits

de la Bible destinés à être lus lentement et solennellement : les lois du sandhi sont pour ainsi dire suspendues. Au contraire dans le fragment de comédie qui termine l'ouvrage, on trouve toute la liberté de la conversation, tandis que les n^{os} 6 à 11 occupent une situation intermédiaire entre le laisser-aller du langage familier et la solennité des premiers extraits. M. D. a cru inutile de marquer la quantité des voyelles : au moins pour les mots étrangers (voir la note de la p. 3), quelques indications relatives à la quantité n'eussent pas été inutiles. Certains cas de sandhi ne se rencontrent pas : dit-on *d andere* ou *de andere*? Il n'y a ni règle ni exemple pour nous l'apprendre (p. 28 on trouve *de engelse*, mais le cas n'est pas identique).

Le manuel de M. D. écrit en allemand pour des Allemands ne peut convenir directement à l'enseignement du néerlandais chez nous, mais il pourra néanmoins rendre de grands services à nos professeurs de flamand. On a souvent en Belgique des idées erronnées sur la prononciation hollandaise, et on ne se rend pas compte des divergences nombreuses qui existent entre les divers dialectes flamands d'une part et la langue usuelle de la Hollande d'autre part. Pour les règles du sandhi, la prononciation de *n, t, d, l, w, ch, g*, et de la plupart des voyelles, l'usage flamand diffère plus ou moins d'après les régions de l'usage néerlandais. Ne fût-ce que pour répandre sur ces divers points des notions plus exactes, le petit ouvrage de M. D. rendra de grands services. Mais il y a plus. La question de l'orthoépie néerlandaise est très discutée dans notre pays, la prononciation hollandaise compte des partisans et des adversaires. Les uns comme les autres seront heureux de trouver un manuel d'orthoépie néerlandaise établi sur des bases scientifiques. Pour nous, la lecture du travail de M. D. ne peut que nous confirmer dans l'opinion que l'idéal à atteindre est, non une contrefaçon aussi exacte que possible de la prononciation hollandaise, mais une prononciation qui s'en rapproche suffisamment pour être aisément comprise partout, tout en tenant compte des conditions particulières des régions flamandes. Dans sa *Deutsche Lautlehre*, M. Luick s'est inspiré de principes analogues pour formuler des règles d'orthoépie spécialement destinées aux Allemands d'Autriche. En Belgique, où le patois règne pour ainsi dire sans partage, on devra se montrer moins exigeant encore qu'en Autriche.

JOSEPH MANSION.

CHRONIQUE

166. — Le programme des Cours publics et gratuits organisés par des professeurs de l'Université de Liège pour l'hiver 1905-1906, a été publié. Il comprend les cours suivants : 1. J. Fraipont, La vie au fond des mers. — 2. A. Notermans, Des sociétés anonymes et du système de comptabilité à leur appliquer. — 3. P. Hamélius, La littérature flamande au XIX^e siècle. — 4. P. Nolf, La douleur. — 5. A. Falloise, La faim. — 6. P. Fourmarier, Les roches éruptives et les phénomènes volcaniques. — 7. O. Orban, Du pouvoir judiciaire. — 8. H. Van der Linden, Christophe Colomb : la légende et l'histoire. — 9. V. Chauvin, Les Turcs. — 10. M. Wilmotte, Les origines de l'enseignement primaire en France au XVII^e siècle. — 11. N. Lequarré, Le Canada. — 12. Ch. Michel, Les arts industriels dans l'antiquité. — 13. A. Bricteux, La littérature persane. — 14. F. Thiry, Le droit pénal moderne. — 15. L. Frédéricq. — La section des sciences à l'Exposition. — 16. G. Corin, La médecine au XIX^e siècle. Les conférences ont lieu, comme les années précédentes dans la salle académique de l'Université, à 8 h. du soir.

167. — L'article que M. MICHAËLIS consacre à une statue féminine de style pergaménien au musée de Metz (*Jahrb. der Gesellsch. für Lothring. Geschichte* XVII, 1905, p. 203-240) a une portée beaucoup plus vaste que son titre ne pourrait le faire supposer. Il montre d'abord qu'une œuvre d'un artiste de l'école de Pergame a été reproduite au début de l'empire à Metz dans la pierre du pays, et que cette réplique se distingue nettement des copies exécutées vers la même époque en Italie. Pour expliquer ce fait, au premier abord, surprenant, l'auteur est amené à étudier l'histoire de l'influence grecque dans le nord de la Gaule, et des voies de pénétration qu'elle a suivies : A une époque fort ancienne le zinc était transporté de Bretagne à travers la France, soit vers Narbonne par la Garonne, soit plus fréquemment vers Marseille par la Seine et le Rhône. A côté de cette « route du zinc » il existait une « route de l'ambre » qui aboutissait à Marseille, mais venait de Germanie en passant par la Moselle, la Saône et le Rhône. Ces vieux chemins du commerce et de la civilisation furent suivis aussi — en sens inverse — par les fabricants massaliotes qui furent les grands importateurs des marchandises et de la culture grecques en Gaule. Ainsi s'explique, pour ne parler que de la sculpture la différence profonde qui sépare les œuvres découvertes sur le Rhin supérieur de

celles qui sont venues au jour de l'autre côté des Vosges dans le bassin de la Moselle et les régions voisines — jusqu'à Arlon dans notre pays. L'art des pays rhénans leur est venu d'Italie avec les légionnaires et les négociants romains, celui de l'intérieur de la Gaule lui est arrivé de Marseille, et par l'intermédiaire de la vieille colonie phocéenne, il provient des cités de l'Asie hellénique, et garde comme un reflet de la vie et de la liberté de la sculpture grecque. — Cette constatation est fort importante et grosse de conséquences, mais nous hésitons cependant à croire que Marseille ait conservé sous les Césars une sorte de monopole des importations artistiques dans les provinces gauloises. Les émigrés asiatiques étaient nombreux dans tout le bassin du Rhône — les Syriens avaient même une colonie à Trèves — et les relations d'Arles et de Lyon avec l'Orient, de Nîmes avec l'Égypte sont bien connues. Il ne nous paraît nullement improbable que la statue de Metz ait été exécutée sur place par quelque sculpteur formé dans les ateliers de Smyrne ou d'Éphèse. — F. C.

168. — Une monographie nouvelle est consacrée à la célèbre Marcia, concubine de Commode et protectrice des Chrétiens, par M. Filiberto BASSANI (Venezia, Tipografia Emiliana 1905). Après avoir étudié la situation politique et religieuse de Rome après la mort de Marc Aurèle, l'auteur raconte l'histoire de la femme énergique et pieuse, qui assura à l'église romaine, sous le règne d'un empereur sanguinaire une remarquable tranquillité. Toutes les questions épineuses, qui surgissent à propos de l'intervention de cette favorite, sont de nouveau discutées ici en détail.

169. — M. ÉMILE JACOBS, bibliothécaire à la Bibliothèque royale de Berlin, vient de publier une liste complète des publications de Mommsen. (Théodor Mommsen als Schriftsteller. Berlin, Weidmann, 1905, xi-188 pp. in-8°). Cet ouvrage est la reprise et la continuation du livre que Zangemeister avait déjà publié sous ce titre, en 1887, lors du 70^{me} anniversaire du maître. K. Zangemeister étant mort avant Mommsen, il n'a pas pu compléter son répertoire qui comprenait déjà 920 numéros. Celui de M. Jacobs en comprend 1513; cette chronologie minutieusement complète de tout ce qui a paru sous le nom de Mommsen est un beau monument à la gloire du grand savant. La disposition et l'impression tout à fait claires de ces titres rendent l'ouvrage d'un maniement facile et éviteront bien des pertes de temps à ceux qui y chercheront un renseignement sûr ou une documentation complète.

170. — La Commission royale d'Histoire vient de mettre en distribution le *Cartulaire de l'Abbaye du Val Benoît*, par M. J. CUVELIER. Ce compact volume de plus de 900 pages, renferme 533 chartes comprises entre les années 1186 et 1410, presque toutes inédites jusqu'à ce jour. L'édition en a été faite avec tout le soin auquel les publications de M. Cuvelier nous sont accoutumés. On lira surtout avec intérêt, dans l'introduction, les développements consacrés aux styles chronologiques suivis dans les dates. L'auteur montre que contrairement à l'opinion courante d'après laquelle les monastères cisterciens auraient commencé l'année à l'annonciation, on

ne trouve au Val Benoit, aucun acte daté de cette manière. Il fait observer d'autre part qu'il importe de procéder avec une grande prudence même vis à vis des documents appartenant à une époque dont on croit connaître avec certitude les usages chronologiques. C'est ainsi que, par exemple, des chartes dressées à la fin du XIV^e siècle dans le diocèse de Liège, suivent encore le style de Pâques que l'on avait pourtant abandonné en 1333. Le monastère du Val Benoit n'a joué dans l'histoire liégeoise qu'un rôle de second ordre. Il ne faut point s'attendre à trouver, dans son cartulaire, des documents d'intérêt général. Mais on y rencontrera d'excellents matériaux pour l'histoire économique et spécialement pour l'étude des origines de l'industrie houillère, qui attend toujours son historien.

171. — M. B. KRUSCH a donné dans la collection in-8° des *Monumenta Germaniae Historica*, une nouvelle édition des Vies de S. Columban, de S. Vaast et de S. Jean de Réomé, par Jonas de Bobbio, publiées précédemment par lui dans les tomes III et IV des *Scriptores Rerum Merovingicarum*. Le texte de la vie de S. Columban est établi d'après 120 manuscrits, au lieu de 40 comme dans la première édition. On lira avec intérêt dans l'introduction de la vie de S. Vaast les arguments par lesquels M. K. s'efforce de justifier son opinion d'après laquelle le baptême de Clovis aurait eu lieu à Tours et non à Reims.

172. — M. MAURICE JUSSÉLIN publie sous le titre : *Notes tironiennes dans les diplômes (Bibliothèque de l'École des Chartes, t. LXVI)*, une quantité de rectifications à la lecture de notes inscrites sur des diplômes mérovingiens et carolingiens, ainsi que la lecture de notes qui n'avaient jamais été lues. Le travail dénote la parfaite compétence de l'auteur dans les questions si difficiles qu'il a abordées, et il faut espérer qu'il continuera des études qu'il a si bien commencées.

173. — M. K. KRETSCHMER a publié dans la Collection de Von Below et Meinecke (*Handbuch der Mittelalterlichen und neueren Geschichte*) une géographie historique de l'Europe centrale (*Historische Geographie von Mitteleuropa*, Munich-Berlin, R. Oldenbourg 1904). C'est le meilleur ouvrage sur la matière. Il constitue un excellent livre de références non seulement pour toutes les questions relatives aux transformations territoriales des pays faisant partie actuellement de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie mais aussi pour celles qui concernent la *Kulturgeographie*, c'est-à-dire la géographie économique (colonisation interne, agriculture, forêts, mines, commerce). L'auteur donne un aperçu de la géographie politique et de la géographie économique des pays qu'il considère, à différentes époques : 1° dans l'antiquité, 2° vers l'an 1000, 3° vers 1375, 4° vers 1550, 5° vers 1650 et 6° vers 1770. Il a intercalé dans son livre un chapitre (VIII) sur la géographie ecclésiastique de l'Europe centrale au moyen âge. La géographie politique occupe dans l'ouvrage de M. K. une place prépondérante. Il est regrettable que les anciens Pays-Bas qui relevaient cependant en grande partie de l'Empire, ne soient traités que d'une manière sommaire. En outre il manque des indications sur la répartition géographique des industries urbaines. Tel qu'il est, ce livre rendra cependant beaucoup de services.

174. — On n'a pas oublié l'éclatant succès du tournoi de chevalerie représenté à Bruxelles pendant les fêtes nationales. Ce ne fut point seulement une fête pour les yeux, ce fut aussi une véritable résurrection historique, dont l'honneur revient pour la plus grande partie à notre excellent collaborateur M. J. Cuvelier. A ce titre, la brochure consacrée au scénario du tournoi (Bruxelles, Van Damme), conserve un intérêt durable. On y trouvera reconstitué exactement, d'après les textes contemporains et surtout d'après Olivier de La Marche, tout le cérémonial si compliqué d'une grande joute au XV^e siècle.

175. — On savait déjà que des protestants liégeois avaient implanté au XVII^e siècle, en Suède, l'industrie métallurgique. On pourra désormais étudier leur rôle en détail dans une excellente thèse de l'Université d'Upsal : *De till sverige inflyttade Vallonernas religiösa förhållanden*, par M. Per Pehrsson (Upsal, 1905), dont il faut espérer que nous posséderons quelque jour une traduction.

176. — Depuis longtemps déjà, M. L. PASTOR publie sous le titre d'*Erläuterungen und Ergänzungen zu Janssens Geschichte des deutschen Volkes*, une collection consacrée à des études et à des documents relatifs à l'histoire de l'Allemagne au XV^e siècle est pendant la première moitié du XVI^e. Le dernier fascicule paru, comprend l'intéressante relation du voyage du cardinal Luigi d'Aragona en Allemagne, dans les Pays-Bas, en France et dans la haute Italie en 1517 1518, rédigée par son secrétaire Antonio de Beatis. L'éditeur a pourvu le texte italien d'un excellent commentaire et d'une annotation copieuse. On y trouvera de très instructifs détails sur l'état de la Belgique au commencement du règne de Charles-Quint (Fribourg, Herder, 1905).

177. — Il n'est sans doute point de pays où l'organisation des archives soit aussi perfectionnée qu'elle l'est en Hollande, et où elle attire autant la sollicitude des fonctionnaires et des pouvoirs publics. Les spécialistes ont été unanimes à reconnaître dans la *Handleiding voor het ordenen en beschrijven van archieven* publiée par les directeurs des archives d'Utrecht, de Groningue et de Middelbourg, le meilleur manuel que l'on possède maintenant en ce genre. Il vient d'en paraître tout récemment une traduction allemande qui le mettra à la portée d'un public plus étendu et qui permet d'espérer la diffusion de l'excellente méthode de classement et d'inventorisation qu'il préconise (*Anleitung zum ordnen und beschreiben von Archiven*. Leipzig, Harrassowitz, Groningue, B. van der Kamp).

178. — BERNARD MONOD. *L'Eglise et l'État au XII^e siècle. L'Élection épiscopale de Beauvais de 1100 à 1104. Etienne de Garlande et Galon* (Paris, Champion s. d. 27 p.). Dans une très pénétrante et substantielle étude l'auteur nous montre que si la querelle des investitures n'en vint pas comme en Allemagne à des luttes à main armée, elle ne fut pas moins vive en France que dans l'Empire. On assiste aux origines de ce conflit qui a retenti jusqu'à nous et qui vient seulement d'être résolu. En théorie c'est le chapitre qui nomme mais il faut que son candidat soit approuvé et par le pape et par le roi. L'histoire de ces deux candidats hostiles dont ni l'un ni l'autre ne pouvant réunir cette double approbation ne parvient à occuper

effectivement le siège de Beauvais, nous montre que « ni le roi ni le pape, malgré tous leurs droits et tous les pouvoirs qu'ils arrogent, ne sont capables d'imposer l'un à l'autre le candidat qui leur convient sans le consentement de l'autre; que chacun, d'autre part, a des pouvoirs suffisants pour empêcher absolument de devenir évêque celui dont il ne veut à aucun prix. Ni Galon, faute d'avoir le *pouvoir temporel*, ni Étienne de Garlande, faute d'avoir le *pouvoir spirituel*, ne furent évêques de Beauvais. L'ensemble des droits et pouvoirs du pape et du roi, tels qu'ils se dégagent de cette affaire, est donc un grande *influence* pour faire arriver tel candidat, et un *veto* à peu près absolu, par refus de *consécration* (pape) ou d'*investiture* (roi). » — G. C.

179. — La publication par MM. ABEL LEFRANC et J. BOULENGER des *Comptes de Louise de Savoie (1515, 1522) et de Marguerite d'Angoulême (1512, 1517, 1524, 1529, 1539)* [Paris, Champion, 1905], constitue une contribution utile à la connaissance de la Renaissance française. Non seulement les Comptes de Marguerite complètent, pour la période antérieure à 1540, les renseignements que M. de la Ferrière avait emprunté à des documents analogues dans son étude sur le livre de dépenses de cette princesse, mais ils fournissent encore de précieux détails sur son entourage habituel, ses protégés, ses conseillers etc. A côté de noms célèbres comme ceux de Jacques Amyot ou de Clément Marot, s'y rencontrent naturellement ceux d'une foule d'inconnus. Les éditeurs ont renoncé sagement à les identifier, le nombre des documents publiés relatifs au XVI^e siècle français étant encore trop restreint pour permettre de s'acquitter de cette tâche. Mais ils n'ont pas manqué de donner à leur volume son complément indispensable, c'est-à-dire une excellente table alphabétique.

180. — La grande histoire de l'inquisition de Ch. LEA, dont il existe, on le sait, une traduction française, vient de paraître également en allemand. L'auteur a pourvu cette édition nouvelle, publiée sous la direction de M. J. Hansen, de diverses rectifications de détail. On y trouvera également l'introduction historique composée par M. P. Fredericq pour la traduction française.

181. — L'histoire de la géographie fait l'objet du premier volume de la collection *Die Erkunde*, publiée sous la direction de M. Klar (Leipzig et Vienne, 1904). C'est M. S. GÜNTHER, le savant professeur de l'Institut technique de Munich, qui s'est chargé d'écrire ce manuel destiné à remplacer celui de Peschel-Ruge datant de 1877. Le livre de M. Günther est un bon répertoire et il est intéressant surtout parce qu'il donne des aperçus généraux sur l'évolution de la science géographique, mais il est loin d'être aussi suggestif que le manuel de Peschel. En outre on sera étonné d'y trouver des erreurs que la critique historique a déjà relevées; la légende relative au « Cap des Tempêtes » est mentionnée comme un fait historique, alors qu'il est établi que ce fut Dias lui-même et non le roi Jean qui donna au cap dont il s'agit le nom de Cap de Bonne-Espérance; l'auteur croit encore à l'existence de l'Académie de Sagres qui aurait été fondée par Henri le Navigateur; il s' imagine que le pape Alexandre VI a procédé à un *partage de la terre* en promulguant les fameuses bulles de 1493; etc.... La

partie du livre relative aux temps modernes paraît être mieux au courant de la science historique.

182. — Un de nos collaborateurs parlera prochainement ici de l'ouvrage important que M. FIERENS-GEVAERT vient de publier sur les débuts de la peinture flamande (*La Renaissance septentrionale et les premiers maîtres des Flandres*, 1 vol. 4°. Bruxelles, Van Oest, 1905. Prix : 10 francs). Nous tenons, dès maintenant, à signaler le service qu'a rendu l'auteur en réunissant la belle collection des planches qui illustrent le volume, en groupant l'abondante bibliographie qui le documente et en présentant avec clarté un exposé complet de la façon dont il comprend ces problèmes difficiles. Même si l'on diffère d'avis sur quelques-uns des points traités, il faut lui savoir gré de cet effort considérable, ainsi que de l'agrément de son exposé.

183. — **Romanica.** — M. CONSTANS publie la troisième édition de sa *Chrestomathie de l'ancien-français* (Paris, Welter, 1906), travail méritoire qui a su faire sa place à côté du célèbre recueil de Bartsch et des petits volumes, si agréablement conçus et d'une exécution si ferme, de G. Paris, de ceux de MM. Clédet et Sudre. De l'aveu de l'auteur, cette réimpression ne contient aucune nouveauté importante; mais le livre, en changement d'éditeur, a aussi changé quelque peu de destination. Il est devenu le complément utile du *Dictionnaire* de Godefroy et de la *Grammaire sommaire de l'ancien-français*, de MM. J. Bonnard et Salmon.

184. — Dans un livre offert à Ad. Mussafia par ses élèves et amis, M. C. Wahlund a publié une *Bibliographie der französischen Eide vom Jahre 842*. C'est une compilation qui rendra des services, mais dont nous n'avons ici qu'un tout petit fragment, relatif au XVI^e siècle. Des notes, comme celles de la p. 2, attestent beaucoup d'érudition et font bien augurer de la suite.

185. — Il n'y a pas que les savants allemands, français et italiens qui aient eu l'excellente pensée de donner à l'enseignement supérieur des choix commodes et bien faits de textes anciens de langues romanes. M. LEITE DE VASCONCELLOS, érudit portugais bien connu, a publié récemment des *Textos archivos*, à l'usage des établissements de son pays, et particulièrement du cours créé, en 1903, à la Bibliothèque nationale de Lisbonne. On trouve dans ce mince fascicule une série de spécimens curieux, rangés en sections et dont le dernier est de Gil Vicente, tandis que les premiers nous reportent au IX^e siècle. Un glossaire, à défaut de notes, aide un peu sommairement à l'intelligence des textes.

186. — On possédait deux éditions des poésies de Guillaume IX, comte de Poitiers, l'une remontant à 1844 et tirée à petit nombre, l'autre publiée deux ans après et depuis longtemps épuisée; deux pièces y sont absentes sur onze, ce qui est beaucoup; l'édition des autres n'est nullement critique. M. JEANROY a donc bien fait de reprendre ce travail, qu'il a accompli avec sa virtuosité bien connue (Paris, Picard, 1905); on appréciera les traductions qui accompagnent le texte, les notes très complètes, et l'introduction qui

ne laisse rien à désirer. Cette édition a paru dans les *Archives du Midi*, dont le cahier de janvier nous avait également apporté une nouvelle et complète édition de Cercalmon.

187. — La « Geste d'Orange » jouit, semble-t-il, de la faveur toute particulière des philologues; car après la série de travaux, en partie signalés ici, de MM. Becker, Cloetta, Jeanroy et Suchier, en voici encore plusieurs autres, qui s'y rapportent. C'est une dissertation doctorale de M. FICHTNER (Halle, 1905) intitulée *Studien ueber die Prise d'Orange*, où l'auteur soumet également à une discussion attentive la thèse de M. Weeks (*Origin of the covenent Vivien*) et tente de la réfuter. C'est ensuite la continuation des études de ce même M. Weeks sur *Aliscans* (*Modern Philology* II, 231 et *Romania* t. XXXIV, 237; comparez *ibid.* XXX, 184); elle puise son plus notable intérêt dans la découverte qu'on a faite de la *Chanson de Willame* et dans le jour déconcertant qu'elle jette sur la geste entière. « Si l'on peut parvenir à restaurer le *texte*, écrit M. W., elle prendra rang comme la plus primitive, la plus foncièrement populaire des chansons de geste ». M. W. étudie les rapports entre cette *Chanson* et *Aliscans*, puis les renseignements qu'on peut extraire des autres poèmes et des chroniques sur cette dernière œuvre; il refait enfin l'historique de la légende qui en est la base. Ajoutons que M. Suchier vient de donner à la *Zeitschrift für romanische Philologie* (t. XXXIX) un curieux travail sur « Vivien », où il fait, à son tour, une analyse attentive de la *Chanson de Willame*, ou, comme il veut qu'on l'appelle, le *Chanson de Guillaume*; il applique les données qu'elle nous livre au personnage épique de Vivien, dans lequel il croit pouvoir reconnaître un comte de ce nom tué, en 851, dans un combat contre les Bretons. Le travail se clôt par des vues générales sur Roland et Vivien qui ont un haut intérêt.

188. — On ne peut omettre, à propos des recherches sur les épopées, d'annoncer la réimpression trop longtemps attendue, de *L'histoire poétique de Charlemagne*, de Gaston PARIS, et dans la livraison de janvier 1905, de la *Romania*, la publication d'une étude de M. G. Huet sur « La version néerlandaise des Loherains », sans parler de la mise au jour (*ibid.* livraison de juillet) d'un certain nombre de fragments inédits de plusieurs gestes.

189. — A la littérature narrative, mais plutôt d'allure romanesque appartiennent le roman perdu de *Goufier de Lastons*, dont M. A. THOMAS a reconstitué le thème en s'aidant d'un texte latin conservé dans un manuscrit limousin du XVI^e siècle (*Romania* XXXIV, 55) et le poème de *Rigomer*, dont le texte unique est à Chantilly et dont un fragment, conservé à Turin dans un manuscrit fort endommagé par l'incendie du 26 janvier 1904, est publié par M. Stengel, à Greifswald, à l'occasion du 25^e anniversaire de la fondation du « Verein für neuere Sprachen » de Hanovre et de l'« Akademisch-Neuphilologischer Verein » à Marbourg. Le fragment compte 1337 vers.

190. — On nous excusera de ne pas omettre non plus une petite contribution de M. Paul MEYER à l'histoire des lettres wallonnes. Il s'agit d'une pièce de vers de la seconde moitié du XIII^e siècle, insérée et, peut-on dire, égarée dans un manuscrit de l'abbaye de St-Jacques, à Liège. Le copiste

comprenait à peine ce qu'il écrivait, et il y a des mots difficilement intelligibles; mais M. Paul Meyer a fait du tout une restitution adroite et déjà très suffisante. La connaissance du patois local l'aurait encore conduit à des résultats plus satisfaisants. C'est ainsi que *claweçon* (*clowechon* ici) est un mot parfaitement usuel chez nous et désigne 1, le clou de girofle 2, la fleur du lilas (Grandgagnage). L'auteur a connu probablement ces deux sens, car il joue sur le mot, et, dans le premier couplet, il me paraît faire une allusion au printemps (je crois que *fut faite ceste cançon* est le 2^e vers et non le 4^e; *loi novelete*, si la correction est bonne, est une imitation de la *saison novele* du début de mainte chanson profane; comparez III où il est question d'un arbre, ce qui s'accorde avec ce sens; au vers 3 de III, il faut lire *croisette* puisqu'il s'agit de l'arbre de la croix); mais au 2^e couplet et évidemment au 4^e il ne peut être question que d'une essence, qu'on vend dans l'*apothicarie* (mot conservé en wallon : *apothicâreie*) et la mention bizarre de la noix muscade s'explique par là. D'autres mots du texte ont bien gardé leur forme patoise, notamment *cure* (wall. *cour*) = cœur, et la pièce entière, qui est charmante et que je crois avoir lue dans un autre manuscrit, mériterait un long commentaire.

191. — Il nous sera permis, à propos de wallon, de dire un mot d'une communication faite par M. DE CHESTRET DE HANEFTE à l'Institut archéologique liégeois (*Bulletin*, etc. t. XXXV, 117-40) sous ce titre : « La maison de Jean du Chesne ou le mobilier d'un chanoine de Saint-Lambert au XV^e siècle ». Jean du Chesne est un personnage considérable, qui joua un rôle politique et diplomatique dans les événements liégeois de la seconde moitié du XV^e siècle. Incarcéré à Huy, il y fit son testament; un inventaire y fut annexé après sa mort, inventaire écrit en latin et dont nous avons ici le texte et la traduction. Outre l'attrait de curiosité historique du document, il faut signaler le grand nombre de termes techniques qu'il renferme; plusieurs constituent un enrichissement de notre ancien vocabulaire wallon.

192. — On sait quel est l'intérêt des *Annales Hannoniæ* de Jacques de Guyse. La question s'est posée de savoir si une de ses sources hypothétiques, ce Hugues de Toul auquel il se réfère en un endroit, n'était pas un produit de son imagination. Déjà Gaston Paris, après M. Sackur, l'un des éditeurs des *Monumenta*, avait admis l'existence de Hugues; M. K. WEISKER, dans une dissertation inaugurale de Halle (*Ueber Hugo von Toul und seine altfranzösische Chronik*, 1905) reprend de près l'examen des faits, confirme l'opinion de ses devanciers et essaie de donner de cet historien perdu, en langue française, une caractéristique moins flottante.

193. — Le nom du célèbre Nordenskiöld se trouve mêlé, de curieuse façon, à une publication philologique qui nous vient de Suède. En effet, le célèbre explorateur vient d'être installé dans la chaire de géographie de l'Université de Göteborg, dont le recteur est M. J. VISING. Celui-ci, romaniste distingué a saisi l'occasion pour exhumer, en souvenir de cette entrée en fonction mémorable, un petit poème anglo-normand, dont la tournure allégorique et certaines négligences métriques et grammaticales ne détruisent pas le charme très réel. Ce poème intitulé *La plainte d'amour*

compte un millier de vers. M. Vising en a comparé les manuscrits, signalés pour la première fois par M. P. Meyer dans plusieurs des tomes de la *Romania*.

194. — La société des anciens textes français vient de publier le tome II du roman de *Tristan*, de Thomas, édité par M. J. BÉDIER. Le tome I renfermait le texte du roman; le tome II est occupé tout entier par la préface de l'éditeur, qui compte plus de 300 pages, par des appendices et par le glossaire. La même société nous a donné *Les vers de la mort* d'Hélinand, édités par MM. Wulff et Walberg; elle a commencé, cette année, l'édition du *Roman de Troie*, due à M. Constant; elle promet le 2^e volume de cet ouvrage pour 1906, sans parler du *Moniage Guillaume*, édité par M. Cloetta. C'est là des signes d'une activité d'autant plus méritoire qu'elle ne s'est pas ralentie depuis 1875.

195. — On sait (voir *Revue*, 1904) qu'il existe en Allemagne une société rivale de la société parisienne, et qui fait preuve, depuis sa récente fondation, d'une activité également louable. Elle vient de publier les chansons de Blondel (*Die Lieder des Blondel de Nesle*, Dresde 1904, paru en 1905). L'éditeur est M. Léo Wiese, docteur à l'université de Munster. Il a fait précéder son texte d'une longue introduction (XLIV et 116 pages) où il étudie la vie de Blondel, les manuscrits de ses chansons, sa langue, etc. Il est conduit à se demander, à un endroit, d'où provient la légende qui met Blondel en relation avec Richard Cœur-de-Lion. Déjà M. de Puymaigre avait étudié les étranges vicissitudes de cette vieille tradition, qui remonte au moins au XIII^e siècle. Le thème en est universel; il fut développé à plusieurs reprises dans des œuvres littéraires, et notamment, en 1705, dans un roman, où Sedaine est allé chercher les éléments du livret de l'opéra de Grétry, *Richard Cœur-de-Lion* (1784).

196. — M. VAN HAMEL, le savant professeur de l'Université de Groningue, vient d'achever la publication des *Lamentations de Matheolus* et du *Livre de leesce*, ouvrages de Johan Le Fevre, de Resson, dont il avait commencé l'édition en 1892. Le premier volume renfermait les *Lamentations*, avec l'original latin; le second est consacré au *Livre de leesce*, précédé d'une introduction qui englobe l'original et la traduction, puisqu'elle étudie Matheolus et Jehan Le Fevre. Des notes abondantes, se rapportant aux œuvres éditées, terminent le second tome. Jehan Le Fevre était, en somme, peu connu avant la belle publication de M. Van Hamel. Il a vécu dans la seconde moitié du XIV^e siècle et écrit, outre ces deux traités de morale, une traduction des *Disticha Catonis*, le *Théodolet* (traduction du *Theoduli Ecloga*), *La Vieille*, d'après Richard de Fournival qui s'était lui-même inspiré d'Ovide, enfin *Le respit de la mort*, qui est, avec le *Livre de Leesce*, de la fin de la carrière de cet honnête compilateur (1373-1377). Ces deux ouvrages sont les seuls où le rimeur puisse revendiquer une originalité relative.

197. — Pour les XVI^e-XIX^e siècles, on ne peut songer à être complet dans une revue sommaire et aussi rapide. Il suffit de parcourir, en effet, les dernières colonnes du *Litteraturblatt f. G. u. R. Ph.* pour y trouver chaque mois une liste interminable de livres et d'articles consacrés aux écrivains

des pays romans, ayant écrit de 1500 à 1900. La seule littérature française suffirait à un volume de bibliographie. Signalons donc simplement le contenu de quelques revues et principalement de la *Revue d'histoire littéraire de la France* et de la *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur*, c'est-à-dire des deux périodiques les plus autorisés pour les questions d'histoire littéraire de la France moderne. Dans la *Revue*, M. Eugène Rigal a publié une étude sur *La Mise en scène dans les tragédies du XVI^e siècle* qui se rattache à d'autres études et notamment à son livre sur le théâtre français avant la période classique. Il y soutient cette thèse que les tragédies faites dans la seconde moitié du XVI^e siècle sur le patron classique, n'ont en général, été jouées ni même jouables, à moins de remaniements que l'on a pu fort bien se permettre après la mort des auteurs; on pourrait appliquer à la plupart des œuvres de Jodelle, Grévin, Jean de la Taille, Garnier, etc., ce que M. Rigal dit de l'*Antigone* du dernier de ces poètes « nous avons fait œuvre vaine, quand nous avons planté, pour en encadrer un pur exercice d'humaniste, un décor multiple comme le théâtre populaire en comportait seul ». La question est d'un réel intérêt, surtout après les travaux de MM. Lanson et Haraztzi, (dans la même revue), dont les conclusions ne s'accordent pas toujours avec celles de M. Rigal.

198. — Dans la *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur*, xxix, M. P. FISCHMANN étudie « Molière comme directeur de théâtre ». Il s'est servi principalement du registre de La Grange, publié par M. Ed. Thierry. C'est un compilateur consciencieux, mais sans grande originalité. M. H. Dübi achève dans l'*Archiv für das Studien der neueren Sprachen und Literaturen* (t. CXV; t. XV, de la nouvelle série) une dissertation sur Cyrano de Bergerac. Dans les *Romanische Forschungen* (xxi, 449), M. Hanus Heiss publie des études sur « Le poème burlesque en France, au XVII^e siècle ». Il s'y occupe assez longuement de Scarron, à qui précisément M. E. Magne vient de consacrer un livre (*Scarron et son milieu*) dans la collection du « Mercure de France ». — M. W.

199. — Le XV^e fascicule de la *Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège* vient de paraître. Il contient l'*Esquisse d'une histoire des études celtiques* par M. V. TOURNEUR et présente un intéressant tableau de ces recherches trop négligées en Belgique. L'auteur annonce dans sa préface qu'il prépare une bibliographie complète de la philologie celtique.

200. — Le succès qui avait accueilli la publication, dans la collection Weidmann, d'une série d'extraits de l'Histoire Générale de Lavisse et Rambaud se rapportant à l'histoire de l'Allemagne de 1805 à 1809 (n^o 48), a engagé [M.] HAAS à nous en donner le pendant. Après la période des Victoires vient celle des revers. Émanant de savants français, une appréciation objective de ces événements et du systématique travail de reconstruction de la Prusse rend ce second volume encore plus intéressant que le premier (Prix : M. 1,80). — Nous recevons également en seconde

édition, le n° 37 : *Histoire de la Révolution française* par le professeur WERSHOVEN, empruntée aux ouvrages de Corréard, Duruy, Mignet, Thiers, Roche, Guizot, Michelet et Taine. Le récit, divisé en 27 tableaux, dont le premier est un aperçu nourri de l'Ancien régime, va de la convocation des États Généraux en 1789 au 26 octobre 1794, jour où la Convention déclara par la bouche de son président sa mission remplie et sa session terminée (Prix : M. 1,50). Des livres classiques comme ces deux là, qui fourmillent de noms et de faits, ont besoin d'un commentaire détaillé. La collection s'est ainsi enrichie de deux volumes qui ont leur place marquée dans la classe d'histoire comme dans celle de français. Il s'y trouve des index alphabétiques, des notes et des cartes. Seul le plan du Paris de la Révolution gagnerait beaucoup en clarté si on l'imprimait dorénavant en teintes diverses. — Un des directeurs de la collection, M. HENGESBACH, a fait également paraître en seconde édition ses *Conteurs Contemporains* (n° 40; prix : M. 1,40). Rappelons qu'il s'agit de Theuriet, Anatole France, Loti, Sardou et Zola. L'auteur s'excuse en passant d'avoir inclus le dramaturge Sardou et le puissant Zola parmi ses conteurs. Ce qui guida son choix ce fut le désir de conduire ses élèves dans des milieux très différents : à l'école, au tribunal, en mer, à la campagne, dans Paris assiégé, chez les Pavillons noirs en révolte, et, en société de Zola, au bord de la Garonne, pour assister à l'implacable description d'une catastrophe. La brièveté des notes est voulue. Je demanderai seulement si ce n'est pas dépasser les bornes que, de dire par exemple de Rousseau qu'il a exposé son système philosophique dans le *Contrat social*, sans rien de plus (p. 127). A propos de la note sur le mot *veillée* (p. 133), l'auteur dit que *veille* désigne entr'autres la *chambre* où les gens de village se réunissent pour causer le soir. Est-ce bien exact ?

201. — La section anglaise de la collection en est au n° 44 : *English History in Biographies*, par M. KÖHLER, de Hanovre (M. 1,40). Les portraits, que l'auteur a empruntés par ci par là, notamment à BEALE, *Short Lives of great Englishmen*, sont ceux de Harold, Richard Cœur de Lion, le Prince noir, le Cardinal Wolsey, lord Burghley, Cromwell, Guillaume d'Orange, William Pitt, Robert Clive, Nelson et Wellington. Ils unissent la bataille de Hastings à celle de Waterloo, et sont liés entr'eux par un aperçu rapide de l'histoire d'Angleterre (1066 à 1714) emprunté à Macaulay. Ce sont des tableaux d'une lecture facile, sans grande prétention à l'objectivité, d'un caractère, parfois anecdotique, faits pour intéresser l'élève, et ne dédaignant pas de temps en temps la note chauvine.

202. — La *Revue* a déjà dit précédemment de l'excellent ouvrage de M. TACK : *Verklaring van Nederlandsche Leesstukken*, tout le bien qu'il mérite. Nous ne pourrions que nous répéter à propos du second volume, qui contient le commentaire de 55 morceaux nouveaux, puisque l'auteur a scrupuleusement suivi la même méthode. Seule la rédaction parfois un peu précipitée me semble prêter le flanc à quelques menues observations, qui je signale à l'examen de mon collègue. Je tiens pour hasardée la comparaison de *engellief* avec *madelief* (p. 49), et si je puis en croire M. Vercoullie, notre maître commun, dans son *Etym. Wdb.*, *hunkeren* n'est pas apparenté

à *haken* (p. 35). Les locutions suivantes : *aan ellende bezwijken* (p. 83), *slag van Waterloo* (p. 127), *plezier aan iets hebben* (p. 125), *den lof van iemand maken* (p. 130) sont réputés des gallicismes. Je voudrais voir expulser des mots hybrides et de nationalité suspecte tels que *doodzaak* (p. 122), *ikzuchtig* (pp. 63, 94), *draagster* (vid. de taal als *draagster van het gevoel*, p. 64). Par ci par là on rencontre des lapsus, tels *grooter als* (p. 58), *verhoor pour gehoor* (p. 126), *uitkiezen tusschen* ou bien de *onder* (p. 122). *uit een schalksch oog bezien* (p. 120), *iemand van de hand wijzen* (p. 81); tel encore la valeur du son flamand, qui est donnée exactement à la p. 135 mais pas à la p. 123. A propos du verbe *verstijven* (p. 85) qui est fort chez nous, je voudrais voir mentionner le fait bien connu que dans le Nord il est faible dans ce sens. A la p. 96 le verbe *ijzen* est expliqué par *koud worden van schrik*; il y aurait lieu de modifier ces termes pour éviter que l'élève ne rapproche *ijzen* de *ijs*, glace. A propos de *Jan Kordaas* (p. 109) il serait bon de renvoyer à Portgieter et à son histoire allégorique de *Jan, Jannetje*, etc. A la note sur l'université de Leyde (p. 150) je verrais avec plaisir joindre quelques mots à propos des circonstances qui en amenèrent la fondation. Parlant de l'ordre des Dominicains, M. T. écrit (p. 25) qu'il fut fondé par Domingo de Sagiman, né à Toulouse en 1512. Cette date est une « métathèse » pour 1215, et Toulouse est le lieu de fondation de l'ordre, tandis que St Dominique, dont le nom de Sagiman me paraît encore cacher une faute d'impression, était de nationalité espagnole. Enfin, pour contribuer à préciser la note sur l'expression biblique *quaerens quem devoret*, dans le texte grec *ζητῶν τίνα καταπιεῖν*, j'ajouterais qu'elle figure dans la 1^e Épître de St Pierre, V, 8. Ces observations de détail, qui peuvent faciliter le travail de retouche, n'enlèvent rien à la valeur fondamentale de l'ouvrage. Ajoutons que, pour répondre à un réel besoin, l'auteur a réuni en un seul volume, qui est également édité par la maison Vuylsteke, de Gand, tous les morceaux qu'il a examinés dans ses deux volumes de commentaires.

203. — La librairie Garnier de Paris publie pour 1906 une nouvelle édition entièrement refondue de son dictionnaire français-allemand et allemand-français, du prix de 5 francs. Ce nouveau dictionnaire, dit l'avertissement, contient la généralité des expressions et locations tout récemment entrées dans les deux langues, française et germanique. Les idiotismes et les expressions proverbiales ont été l'objet d'un soin minutieux, et les divers sens de chaque mot sont éclairés par de nombreux exemples. Ces renseignements nous paraissent, conformes à la vérité, mais il est bien entendu qu'au point de vue du choix des mots, l'auteur, obligé de compter avec de multiples et souvent inconciliables exigences, doit jouir d'un large crédit. Le vieux Rotteck que j'ai sous la main comprenait 406 + 400 pages; le nouveau dictionnaire en contient 664 + 454, mais la disproportion entre les deux parties de l'ouvrage est due sans doute à des raisons financières. La lettre A par exemple est montée de 40 pages à 62. En la feuilletant je rencontre en fait des nouveautés *abominer*, *abracadabrant*, *abstème*, *acatalectique*, *acclimatation*, *avulsion* et l'*azote*, qui était à peu près seul auparavant, s'est vu adjoindre *azotote*, *azoté*, *azoteux*, *azo-*

tique, etc. Certains mots, tels que *accession*, *abreuvoir*, *accolade* ont été complétés. Dans la partie allemande-française le mot nouveau *Radau* d'une part, *radeln*, *radfahren*, *Radfahrer*, *Fahrrad* d'autre part rappellent que nos mœurs changent. Le mot *Gas*, jadis flanqué de 4 composés en a aujourd'hui 15. *Bogenlampe* y est, mais *Glühlampe* pas; je trouve *Rente* et *rentieren*, mais pas *rentabel*; *rangieren* mais non *ausrangieren*. Parmi les mots commençant par *ein*, j'aurais voulu voir *einschleppen*, si souvent employé à propos d'épizootie. Puisque *anbrüchig* s'y trouve, ce sens particulier de *Anbruch* ne pouvait pas être omis, semble-t-il. Parmi les composés de *an*, le terme *Anpassung* aurait certes mérité une place, et « *jemand anpfeifen* » aussi. Le classement des mots, tout en étant alphabétique, présente néanmoins des inconséquences, sur lesquelles nous n'insistons pas. La division des mots en deux parties, dont la première syllabe radicale, ne représente pas toujours le radical réel, est théoriquement discutable; pratiquement, il n'y a pas grand mal, à moins qu'on ne propage par là de trop grosses erreurs, comme par exemple en rangeant *Fell-eisen*, parmi les composés de *Fell*, ou bien quand un mot n'est pas à sa place, tel *Zwiebel*, qui ne vient, qu'après *zwiefach* et *Zwielicht*. Parmi les composés de *Wahl* figure aussi *Wahlstatt*, traduit par « lieu où a lieu une élection; (poét.) champ de bataille »; cet article n'est pas à l'abri de la critique. Je note encore que *Feldweibel* et *Vize-feldweibel*, *Wachtmeister* et *Vizewachtmeister* sont traduits de même. Enfin les synonymes *Treber* et *Trester* sont ici du masculin, tandis que d'après Heyne (*Deutsches Wtb.*) le premier est féminin et le second au pluriel, et d'après Kluge (*Etymol. Wtb.*) tous deux sont des pluriels. — Ces observations n'enlèvent rien à la valeur de l'ouvrage, où la perfection est plus difficile à atteindre encore qu'ailleurs. — G. D.

204. — En janvier 1904 paraissait chez G. Römelingh à Groningue, *SCANDIA*, revue mensuelle des langues et littératures scandinaves, sous la direction de M^{lle} M. Meijboom (La Haye), de M. Logeman, professeur à l'université de Gand, et de M^{me} Logeman, avec l'appui d'une série d'hommes et de femmes de lettres. Il y avait là, venue à la suite de fréquentes observations de parenté intellectuelle, une tentative curieuse et rare de jeter entre les pays scandinaves et la Hollande une sorte de pont, par où se ferait avec succès un échange d'idées et un rapprochement plus intime, comme il convient à des peuples de même race, ayant une même conception de la vie, des habitudes semblables et un développement social analogue. Cette année *SCANDIA* a fait place à *SCANDINAVIË-NEDERLAND*, *Tijdschrift voor Nederlandsche en Scandinavische taal, letteren en kultuur*, dont le titre exprime mieux la dualité du but poursuivi par la rédaction, présidée actuellement par M^{lle} Meijboom, et renforcée pour la partie néerlandaise par MM. S. de Beer et J. Tersteeg, de La Haye. La nouvelle revue s'attachera surtout à stimuler la curiosité par la variété de ses communications empruntées aux principaux domaines de la civilisation. Il y a encore disproportion entre son modeste aspect et son vaste programme, mais elle peut grandir, et elle le mérite en raison du rapprochement international qu'elle poursuit. Nous donnons à la fin de ce fascicule le sommaire

des quatre premiers numéros. Signalons pourtant une étude sur la réforme de l'enseignement moyen suédois en 1904, *Les écoles générales*, à neuf années d'études, ont été réorganisées de façon à retarder l'étude du latin jusqu'à la 6^e classe, et de faire des cinq classes inférieures un cycle homogène à l'usage des jeunes gens, qui désirent recevoir une éducation socialement utilisable et finir leurs études vers l'âge de seize ans. En entrant dans la 6^e classe, les élèves doivent opter. Ici commence le gymnase proprement dit comprenant quatre années et divisé en deux sections, l'une avec le latin obligatoire et le grec facultatif, l'autre sans langues anciennes, mais avec une plus forte dose de mathématiques et de sciences, et toutes deux terminées par l'*examen d'étudiant*. Pour les élèves qui n'entrent pas au gymnase on a créé une 6^e année, parallèle donc à la 1^{re} année du gymnase, et on a donné au cycle sexennal complet le nom d'*école réelle*. Pour des raisons d'économie, ces écoles sont accessibles aux deux sexes, donc *mixtes*. La comparaison des programmes anciens et nouveaux montre que les branches perdantes sont les langues anciennes dont le total des heures hebdomadaires passe de 40 et 24 à 24 et 14 et le français, dont le total de 19 heures descend à 16; les branches gagnantes sont la langue maternelle dont le total passe de 31 h¹ à 39 h¹, l'anglais dont le total passe de 24 et 10 à 26 et 22 et la physique. Les traitements et les pensions ont été révisés également; les recteurs arrivent à 6500, les lecteurs à 6000 et les adjoints à 5000 couronnes. L'inspection de l'évêque et du chapitre, à laquelle étaient soumises les Écoles générales comme ressortissant au Ministère des Cultes, a été supprimée et remplacée par une autorité centrale de cinq membres. Le minerval est de 20 couronnes par semestre à l'école réelle, et de 30 couronnes au gymnase. Mais la Suède se fait un honneur d'accorder la gratuité à tous les élèves indigents mais capables, et estime qu'elle s'en trouve bien. Les principaux auteurs de la réorganisation sont le professeur Ernst Carlsson et le conseiller von Friesen.

205. — Dans le même ordre d'idées nous devons mentionner aussi l'article du Dr. WESTERN sur l'évolution de l'enseignement moyen en Norvège. Cette transformation est commune à tous les états civilisés, et un Belge pourrait signer les observations objectives de l'auteur sur les anciennes humanités à concentration efficace, et les effets du compromis (1869) conclu sous le même toit, avec le monde moderne. La loi scolaire de 1896 poussa à l'extrême le principe évolutif en instaurant un gymnase moderne dont les langues mortes sont exclues. M. W. signale les inconvénients de cette mesure radicale et retourne contre l'établissement nouveau l'argument qui servait jadis contre le gymnase exclusivement classique. Actuellement l'école primaire à 5 années d'études est obligatoire pour tous les enfants. Sur celle-ci s'adapte l'école moyenne à 4 années d'études, avec examen de sortie qu'il faut avoir passé pour avoir accès au gymnase triennal. En deuxième année celui-ci se scinde en deux sections, l'une avec des mathématiques et des sciences, l'autre avec langues modernes et histoire. La suppression des langues classiques n'a peut-être pas, comme le déclament certains adversaires de la réforme, approuvé la culture générale de la jeunesse norvégienne, car ce qu'on appelle de ce nom

est de nos jours un tout si complexe que la division du travail y est devenue une inéluctable nécessité, mais si à côté des deux sections existantes, on en eût maintenu une troisième consacrée aux humanités classiques, l'enseignement moyen norvégien eût pu servir de modèle à l'Europe entière.

206. — Les historiens liront avec intérêt, je pense l'article de H. Wiehe sur les rapports constitutionnels de l'Islande et du Danemark. On y voit que les tendances victorieuses à Christiania et qui se manifestent bruyamment en Hongrie, en Pologne en Finlande et en Irlande, vaincront aussi à Reykjavik. La loi du 3 novembre 1903, en supprimant le poste de gouverneur, a admis la création d'un ministère spécial Islandais. Mais la nation réclame en outre que les affaires d'intérêt commun ne soient plus décidées par le Parlement danois exclusivement, où ne siège aucun Islandais. Ce qu'il faut, c'est le *home rule* complet, tel qu'il fut inscrit dans la *Gamli Sámóli* ou « Vieux traité » de 1262. En cette année l'Islande indépendante reconnut comme souverain le roi de Norvège, et les rois danois, héritiers des deux pays en 1380, reconnurent toujours les droits de l'Islande.

207. — Parmi les études hollandaises nous citerons l'histoire du mouvement littéraire inauguré, il y a vingt ans par les rédacteurs du *Nieuwe Gids*, un exposé détaillé des programmes de l'enseignement primaire simple et supérieur, et un article sur les médecins et les caisses de secours. Cette dernière contribution est de toute actualité. L'auteur passe en revue les cinq espèces de caisses de secours existant en dehors des assurances contre la maladie organisée par les grandes usines et les compagnies des chemins de fer pour leur propre personnel. Il rappelle les manières de régler les honoraires du médecin, puis les abus qui se sont fait jour, et les mesures prises par le corps des médecins pour prévenir la formation d'un prolétariat médical et garantir leurs intérêts légitimes. Enfin, il décrit le terrain d'entente sur lequel médecins et caisses se sont rapprochés avec sa réglementation de surveillance qui en est le corollaire. — G. D.

ACTES OFFICIELS

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

ATHÉNÉES ROYAUX. — DÉMISSIONS.

Par arrêtés royaux des 30 octobre, 29 novembre, 18 et 26 décembre 1905, sont acceptées les démissions offertes par MM. Bertrand (A.-J.), prof. de sciences commerciales à l'A. R. de Bruxelles; De Wael (J.), prof. de rhétor. française à l'A. R. de Bruxelles; Bertrand (A.), prof. à l'A. R. d'Arlon, Goens (C.-J.-L.), prof. de gymn. à l'A. R. d'Arlon; Magin (J.-G.), prof. de rhétor. latine à l'A. R. de Mons.

Les intéressés sont autorisés à conserver le titre honorifique de leurs fonctions et à faire valoir leurs droits à la pension.

DÉCORATIONS CIVIQUES.

Par arrêté royal du 23 décembre 1905, la croix civique de 1^{re} classe est décernée à MM. Cleykens (J.), prof. honoraire de l'A. R. d'Anvers; Rutten (E.), id.; Descamps (F.), prof. à l'A. R. d'Ixelles; Heirman (F.), prof. à l'A. R. d'Ostende; Meurice (U.), prof. à l'A. R. de Chimay; Magin (J.), prof. à l'A. R. de Mons; et la médaille civique de 1^{re} classe à MM. Roumen (H.), prof. à l'A. R. d'Anvers; Pelzer (F.), prof. à l'A. R. de Bruxelles; Valentin (E.), préf. des ét. à l'A. R. de Chimay, et Schreiber (J.), prof. au dit athénée.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DES SCIENCES ET DES LETTRES.

UNIVERSITÉ DE LIÈGE.

Par arrêté ministériel du 26 octobre 1905, MM. Vanderlinden (H.) et Mansion (J.), chargés de cours à la faculté de philosophie et lettres, sont autorisés, sur leur demande, à faire dans cette faculté, le premier, un cours facultatif de l'histoire de la colonisation, le second, un cours facultatif de gothique.

Par arrêté royal du 30 octobre 1905, M. Gollier (Théophile), docteur en sciences politiques et sociales, docteur en philosophie, licencié du degré supérieur en sciences consulaires, est agrégé pour faire, dans la faculté de philosophie et lettres, le cours libre de langue japonaise.

Il est, en outre, autorisé à faire, dans la même faculté, un cours libre d'institutions de l'Extrême-Orient.

Par arrêté ministériel du 14 novembre 1905, M. Hamélius (Paul) est agrégé pour donner le cours libre de langue anglaise dans la faculté de philosophie et lettres.

Par arrêté royal du 8 décembre 1905, M. Hanquet (Karl), docteur en philosophie et lettres et docteur en droit, chargé de cours à la faculté de philosophie et lettres, est nommé professeur extraordinaire à cette faculté.

Il est chargé d'y faire les cours de critique historique et application à une période de l'histoire, d'histoire politique moderne, avec les exercices sur l'histoire qui en dépendent, et d'institutions du moyen âge et des temps modernes, avec les exercices pratiques qui s'y rapportent.

BOURSES DE VOYAGE. — CONCOURS DE 1905. — RÉSULTATS.

Le Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique déclare que les docteurs en philosophie et lettres désignés ci-après, ayant subi avec succès les épreuves du concours de 1905, ont été classés dans l'ordre suivant : 1^o M. Van der Essen, Léon, né à Anvers, reçu docteur par l'université de Louvain; 2^o M. Willaert, Léopold, né à Bruges, reçu docteur par l'université de Louvain; 3^o M. Closon, Jules, né à Liège, reçu docteur par l'université de cette ville; 4^o M. Gérard, Émile, né à Tournai, reçu docteur par l'université de Liège; 5^o M. Behen, Jean, né à Pellaines, reçu docteur par l'université de Louvain; 6^o M. Hontoir, Camille, né à Gosselies, reçu docteur par l'université de Louvain; 7^o M. Henquinez, Henri, né à Huy, reçu docteur par l'université de Liège.

COMMISSION D'ENTÉRINEMENT DES DIPLÔMES ACADÉMIQUES. NOMINATION DES MEMBRES POUR 1905-1906.

Par arrêté royal du 3 novembre 1905, sont nommés pour un terme d'un an, qui prendra cours le 1^{er} décembre 1905, membres de la commission d'entérinement des diplômes académiques : MM. De Bavay et d'Hoffschmidt, conseillers à la cour de cassation; Vleminckx et Gallez, membres de l'Académie royale de médecine; De Paepe et De Smedt, membres de l'Académie royale de Belgique, classe des lettres; Mourlon et Van der Mensbrugghe, membres de l'Académie royale de Belgique, classe des sciences.

**ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE
BELGIQUE. — NOMINATION DU PRÉSIDENT POUR L'ANNÉE 1906.**

Par arrêté royal du 1^{er} décembre 1905, M. Masius (J.-B.-V.), directeur de la Classe des sciences pour 1905, est nommé président de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique pour la dite année.

ACADÉMIE ROYALE FLAMANDE DE LINGUISTIQUE ET DE LITTÉRATURE.

Par arrêté royal du 7 décembre 1905 est approuvée l'élection faite par l'Académie royale dans sa séance du 15 novembre dernier, de : 1^o M. Jean Broeckaert, vice-directeur, en qualité de directeur pour l'année 1906; 2^o M. Charles De Flou, membre effectif, en qualité de vice-directeur pour la même année.

PÉRIODIQUES

Analecta Bollandiana, t. XXIV, 1905, fasc. 4. — Moretus, *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Bollandianae*. Appendix : *Miracula St. Nicolai Rillariensis*; *Catalogus bibliothecae Marchianensis*, t. XI-XII. — Hipp. Delhay, *Hesychii Hierosolymorum presbyteri laudatio S. Procopii Persae*. — Alb. Poncelet, *Une source de la vie de S. Malo*, par Bili. — *Bulletin des publications hagiographiques*.

Appendice : Poncelet, *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Romanarum praeterquam Vaticanae* (suite).

Archivio storico per la Sicilia orientale, 1^{re} année, fasc. 1. — F. Ciccaglione, *Per la storia di Sicilia*. — A. Olivieri, *Contributo alla storia della cultura greca nella Magna Grecia e nella Sicilia*. — F. Guardione, *Documenti sul secondo assedio di Catania et sul riordinamento del regno di Sicilia (1394-1396)*. — G. Verdirame, *Le istituzioni sociali e politiche di alcuni Municipi della Sicilia Orientale nei secoli XVI-XVII-XVIII*.

Fasc. 2-3. — A. Olivieri, *Contributo alla storia della cultura greca nella Magna Grecia e nella Sicilia*. — N. Vacalluzzo, *Giuseppe Borghi e il suo corso di letteratura dantesca nell'università di Palermo*. — G. Verdirame, *Le istituzioni sociali e politiche di alcuni Municipi della Sicilia Orientale nei secoli XVI-XVII-XVIII*.

Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique, 1905, n^{os} 9-10. — L. Vanderkindere, *La politique communale de Philippe d'Alsace et ses conséquences*.

N^o 11. — Alphonse Willems, *Les Athéniens à l'Éclésié*. — M. Wilmotte, *Un double projet de dictionnaire des patois romands et wallons*.

Revue de l'Université de Bruxelles, novembre 1905. — M.-A. Kugener, *Le Congrès des Orientalistes d'Alger*. — Marcel Hébert, *Les légendes hagiographiques*.

Rivista di Storia antica, 16^e année, fasc. 1. — N. Feliciani, *Contributi alla geografia antica della Spagna*. — V. Crescini, *Homerus Sellius Batrachomachiae scriptor?* — C. Barbagallo, *Il prezzo del frumento durante l'età imperiale romana in Grecia e in Italia*. — L. Piccolo, *L'ascesa politica di Palmyra dalla conquista romana all'epoca di Zenobia*. — P. Ducati, *Nota sul tempio di Atena al Capo Sunio*. — G. Voghera, *Postille critiche ad alcuni frammenti dei Silloi di Timone*. — P. Parducci, *Cenni sul matrimonio e il divorzio in Atene*. — G. Castaldi, *I titoli imperiali di M. Aurelio Severo Alessandro*.

Scandinavisch-Nederland. — *Tijdschrift voor Nederlandsche en Scandinavische Taal, Letteren en Kultuur*, onder hoofdredactie van Margaretha Meyboom, met steun van D. Logeman, v. d. Willigen en Prof. Dr H. Logeman, Gent, voor het Scandinavische gedeelte en S. de Beer en J. Tersteeg voor het Nederlandsch. Amsterdam, W. Versluys. (Prix : 8 fl. ou 5 kr., 8 fascicules par an).

1^o Jaargang, n^o 1 (April 1905) : Ons doel. — H. C. Andersen, als sprookjesdichter, naar het Deensch van Alfred Ipsen. De onderwijshervorming in Zweden in 't jaar 1904, door P. E. Lindström. — Nyere Nederlandsk litteratur af J. Tersteeg. — Een portret van Gösta Berling. — Dansk, Engelsk, Hollandsk möde i Amsterdam. — Overzicht van eenige Tijdschriften.

N^o 2 (Mei) : J. P. E. Hartmann, naar het Deensch van S. Levysohn. — Nyere Nederlandsk litteratur II, af J. Tersteeg. — De bruiloftsmarsch, door Selma Lagerlöf. — Gå ej allen, af Dr H. J. Gunning Jttzn. — Herman Bang over « Een ondergaand geslacht », naar het Deensch van C. C. Claussen. Boeken en tijdschriften. — Ons werd toegezonden. — Bericht.

N^o 3 (Juni) : Amalie Skram, door Georg Brandes. — Een brief uit Zweden over Ellen Key, door Amalia Fahlstedt. — Niels Finsen, door J. Blicher Clausen. — De onderwijshervorming in Zweden in 't jaar 1904, door P. E. Lindström. — Hollandske Laeger og sygekasser af S. de Beer. — Het vertaalrecht in Holland, door H. Honig. — Engelsch-Hollandsche bijeenkomst te Kopenhagen, door A. J. Valetton. — Vraag en antwoord. — Boeken en Tijdschriften.

N^o 4 (Augustus) : De hoogere scholen in Noorwegen, door Dr Aug. Western. — Den lavere undervisning i Holland, ved Vrouwke. — Deensche psychologen, door Ellen Key. — De politieke verhouding van IJsland tot Denemarken, door H. Wiehe. — Een Hollandsche vrouw gedecoreerd door den Zweedschen Koning, door Margaretha Meyboom. — Vragenbus. — Boeken en Tijdschriften.

COMPTES RENDUS.

CUVELIER ET PIRENNE, *Les Petites Archives*. « Étude très importante. » E. Wiersum, Nederlandsch Archievenblad, 1905-1906, 1^{er} fascicule, page 63.

H. DELEHAYE, *Les Légendes hagiographiques*. Bruxelles, 1905. « Mérite d'être médité par tous ceux qui auront à étudier des sources légendaires ». v. D., Literarisches Zentralblatt' 1905, n^o 49.

H. FRANCOTTE, *Loi et décret dans le droit public des Grecs*. Louvain, Peeters, 1904. « Convaincant ». F. Cauer, Wochenschr. für klass. Philol., 1905, n^o 46.

C. GASPAR, *Olympia*. Paris, Hachette, 1905. « Excellent ». G. Lang, Wochenschr. für klass. Philol., 1906, n^o 1.

G. KURTH, *Notger de Liège et la civilisation au X^e siècle*. Paris, Picard. 2 vol., in-8°, 1905. « Ouvrage de premier ordre alliant à une érudition inépuisable une pénétration sagace et une méthode parfaite ». L. Vanderkindere, Annales de l'Est et du Nord, oct. 1905.

J. MANSION, *Les gutturales grecques*. Gand, Vuylsteke, 1904. « Montre l'application des lois dans des listes d'exemples qui ne sont pas sans défauts, mais qui sont dressées avec soin et rendront des services ». Bartholomae. Wochenschr. für klass. Philol., 1905, n^o 48.

L. VANDERKINDERE, *La Chronique de Gislebert de Mons*. Bruxelles, 1904. « Ne modifie guère le texte, mais apporte une annotation précieuse ». R. Holtzmann, Historische Vierteljahrschrift, 1905, p. 450.



YC 32337



154

